5 Gf 117.

BYZANTION

Revue Internationale des Études Byzantines

Publiée sous la direction de

H. Grégoire

avec la collaboration de

N. Banescu, A. E. R. Boak, Mrs. G. Buckler, P. Charanis, Ch. Delvoye, R. Goossens, A. Grabar, O. Halecki, E. Honigmann, M. Lascaris, P. Lemerle, M. Leroy, R. Lopez, M. Mathieu, G. Moravcsik, P. Orgels, G. Ostrogorsky, A. Soloviev, A. A. Vasiliev, G. Vernadsky.

TOME XX (1950)

ACTES DU VIIe CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — II.

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1950

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, A. E. R. BOAK, Mrs. G. BUCKLER, P. CHARANIS, CH. DELVOYE, R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, M. LASCARIS, P. LEMERLE, M. LEROY, R. LOPEZ, M. MATHIEU, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. OSTROGORSKY, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY.

TOME XX (1950)

ACTES DU VIIe CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — II.

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1950

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIX (1949)

Articles

L. Bréhier. La marine de Byzance du VIIIe au XIe siècle. . 1-16
P. Charanis. Byzantium, the West and the Origin of the First Crusade 17-36
Chr. Courtois. Exconsul. Observations sur l'histoire du consulat à l'époque byzantine 37-58
R.-H. Dolley. The Historical Significance of the Translation of St Lazaros from Kypros to Byzantion . . . 59-71
E. Dyggve. L'influence des Goths à Salone 73-77
P. Goubert. Les rapports de Khosrau II, roi des rois sassanide, avec l'empereur Maurice 711-91
E. Mamboury. Une nouvelle lecture raisonnée des inscriptions de briques byzantines et l'emploi de ces dernières dans la datation des monuments des Ve et VI siècles 113-125
E. Mioni. Un inno inedito di Leone (Magistro) 127-139
M. E. Nickerson. The Seigneury of Beirut in the Twelfth Century and the Brisebarre Family of Beirut-Blanchegarde 141-185
G. Ostrogorsky. Une ambassade serbe auprès de l'empereur Basile II 187-194
B. Pace. Nuova ipotesi sull' origine dell' iconostasio . . 195-205
S. Runciman. The First Crusader's Journey Across the Balkan Peninsula 207-221
G. Serra. Nomi personali d'origine greco-bizantina fra i membri di famiglie giudicali o signorili del Medioevo sardo 223-259
I. Ševčenko. Léon Bardalès et les juges généraux ou la corruption des incorruptibles 247-259
A. Soloviev. Saint Grégoire, patron de Bosnie 264-279
M. Triandaphyllidis. L'état présent de la question linguistique en Grèce 281-288
M. Triandaphyllidis. L'anisosyllabisme dans la déclinaison néo-grecque (résumé) 289-290
L. H. Grondijs. Le double logos du monastère de Sucevița 291-313

Chronique

Ch. Delvoye. Les monuments byzantins de la Grèce . . 315-370
E. Rosenbaum. Bericht über Veröffentlichungen zur frühchristlichen und byzantinischen Kunstgeschichte aus den Jahren 1939-1949 in Deutschland. 371-416

Au Maître vénéré d'une florissante école

GABRIEL MILLET

qui a ouvert des terres nouvelles

aux fervents de l'art byzantin

enrichi par lui des trésors

de Daphni, de Mistra, de la Macédoine et de l'Athos

et qui a mérité la gratitude

des nations héritières de Byzance

par la révélation de l'art serbe

et des renaissances helléniques

ce TOME XX de *BYZANTION* est

affectueusement dédié

en souvenir ému des jours de Géraki et d'Arta,

de la *Περίβλεπτος* et de la *Παρηγορίτισσα*.

LES ARMÉNIENS ONT-ILS ACHETÉ L'UNE DES PORTES DE SAINTE-SOPHIE?

1. — Étienne de Tarôn, dit Açołik, historien arménien qui a vécu dans la deuxième moitié du xe et le premier quart du xie siècle, après avoir raconté l'assassinat du marzpan Djihovr-Všnasp Sūrēn par le bdeašx Vardan Mamikonian, fils de Vasak « en l'an 41 du roi Khosrow et en l'an 7 de *Yustianos* » (en 571 ou en 572) et l'insurrection des Arméniens contre les Perses qui s'ensuivit, ajoute que Vardan, « ayant pris avec lui sa famille et les autres nobles de sa maison, se sauva chez les Grecs, dans la ville impériale de Constantinople, où il se présenta à l'empereur *Yustianos*, celui-là même qui bâtit Sainte-Sophie. Il reçut la communion avec lui et il donna son nom à la grande porte de Sainte-Sophie qui, jusqu'aujourd'hui, s'appelle la Porte des Arméniens » (1).

Un compilateur arménien du xiiie siècle, Vardan Vardapet, mentionne également la fuite de Vardan Mamikonian à Constantinople (2), mais c'est à une autre occasion qu'il rapporte que « les Mamikonian disent avoir acheté pour cinq boisseaux (arm. *griw* = 12 l. 24) d'argent, la porte occidentale de Sainte-Sophie, souvenir (*ou* pour commémorer le souvenir) des Arméniens. » (3)

Comme c'est lors du séjour du bdeašx Vardan Mamikonian qu'une des portes de Sainte-Sophie aurait été baptisée du nom des Arméniens, l'achat de la porte occidentale, dont parle Vardan, ne peut avoir été fait que par Vardan Mamikonian. Tel est d'ailleurs l'opinion générale des érudits arméniens et, en dernier lieu, de feu K. Basmadjian (4).

(1) Ed. Chahnazarian (Paris), p. 85-86, éd. Malkhassian (Moscou), p. 85.

(2) Ed. Venise, p. 61. (3) Ibid., p. 85.

(4) *Grand Annuaire de l'Hôpital arménien d'Istanbul*, 1937, p. 290-291.

La chronologie d'Étienne de Tàrôn n'est pas exacte. L'assassinat de Sūrēn a eu lieu sous le règne de Justin II (565-578) et non pas sous Justinien le Grand, « celui-là même qui bâtit Sainte-Sophie ». D'après le P. N. Akinian, le manuscrit d'Étienne de Tarôn porte d'ailleurs « Justin » (gén. յոստինի-նեայ) (1). Il faudra donc lire *Yustinos* et non pas *Ustianos*.

Un autre compilateur arménien du XIIIe-XIVe siècle, Mekhithar d'Aïrivank, rapporte, en l'an 571, les faits relatés par Étienne de Tarôn et Vardan sous une forme synthétique et abrégée. « Vardan Mamikonian, écrit-il, ayant tué Khosrov le Perse, adonné aux femmes, se réfugie à Constantinople et achète pour cinq boisseaux d'argent la porte orientale de Sainte-Sophie. » (2).

Ce texte, d'ailleurs visiblement altéré, ne représente pas une tradition indépendante, car la source en est très probablement Vardan.

2. — Il est assez curieux que les historiens arméniens n'aient pas donné plus de détails sur les circonstances dans lesquelles une des portes de Sainte-Sophie aurait été appelée « Porte des Arméniens ». Heureusement la même discrétion n'a pas été observée par quelques historiens étrangers.

Jean d'Ephèse († 586), qui se trouvait à Constantinople quand arrivèrent les envoyés arméniens et, un peu plus tard, la masse des réfugiés, après avoir raconté, avec force détails, les événements d'Arménie, dit qu'au début le catholicos d'Arménie (Hovannès II Gabełian), accompagné par ses évêques et les naxarars, fut reçu avec de grands honneurs et, sans s'enquérir et sans tenir compte des controverses qu'avait suscitées le concile de Chalcédoine, communia avec le patriarche de Constantinople. Quand cette nouvelle parvint en Arménie, les évêques et les laïcs qui y étaient restés, lui adressèrent de durs reproches, que l'historien syrien passe sous silence. Mais par suite de ces reproches, le catholicos et sa suite se séparèrent des Grecs et se réunirent dans une salle

(1) N. Akinian, *Elisée vardapet et son Histoire de la Guerre des Arméniens* (en arménien) (Vienne, 1932) II p. 764.

(2) Ed. de Moscou, 1860, p. 49 et Brosset, *Histoire chronologique par Mkhithar d'Aïrivank* (St. Pétersbourg, 1869) p. 75.

qui appartenait à un des naxarars arméniens. Après la mort du catholicos, les notables de la communauté arménienne continuèrent de se réunir dans cette salle (1).

Michel le Syrien (XIIe siècle), qui a utilisé l'*Histoire* de Jean d'Ephèse, relate les mêmes événements avec quelques détails supplémentaires. Sur le point qui nous intéresse, il écrit : « Le catholicos de Dowin, ville de la Grande Arménie, soumise aux Perses, vint avec des évêques à la ville impériale. Ils se joignirent naïvement au patriarche de la ville ; car ils ne savaient rien de la corruption du Synode (c.-à-d. du concile de Chalcédoine) qui régnait chez les Romains. Quand on apprit la chose dans leur pays, tous les évêques adressèrent des menaces au catholicos et à ceux qui l'accompagnaient. « Si vous communiquez avec les Synodites et si vous vous joignez à eux (leur écrivirent-ils) nous ne vous recevrons plus ; bien mieux, nous vous anathémiserons. » Dès lors, ils se séparèrent et ils s'assemblèrent à part dans des monastères. Le catholicos des Arméniens mourut à Constantinople au bout de huit ans. » (2)

(1) J'utilise les traductions arméniennes de Jean d'Ephèse par le P. N. AKINIAN, *Elisée vartapet*, etc. I, p. 173-196 et *Pazmaveb*, (Venise, 1934 et 1935).

(2) Trad. Chabot, II, p. 305.

La recension arménienne de Michel le Syrien a rendu ce passage comme suit : « Le grand catholicos d'Arménie se rendit à Constantinople pour obtenir des secours. Toute la ville se porta à sa rencontre pour lui faire honneur ; on le conduisit au patriarcat où il prolongea son séjour, parce que l'armée grecque n'était pas prête. Les Arméniens, appréhendant que le catholicos, sous la pression du moment, ne soit trompé par les hérétiques, lui envoyèrent des lettres et des docteurs (*i.e.* des vardapets) savants, afin qu'il se tînt sur ses gardes. Dans leurs lettres ils disaient : « Mettons en Dieu notre confiance, ne sacrifions point la vie éternelle, la foi vivante que nous avons reçue de Dieu à une vie passagère et impie. Reviens donc parmi nous ». Mais avant l'arrivée des envoyés, le saint patriarche était mort dans la foi orthodoxe (c.-à-d. monophysite), et il fut enterré par ordre de l'empereur avec de grands honneurs dans le cimetière des orthodoxes de Constantinople. De cette façon, les Arméniens sauvés par la foi qu'ils avaient en Dieu, eurent le dessus sur les Perses et les Chalcédoniens et devinrent un rempart solide de la foi orthodoxe. » (V. LANGLOIS, *Chronique de Michel le Grand* (Venise, 1868) p. 204-205).

La traduction de Langlois a été faite d'après trois manuscrits des

Ces deux historiens syriens, dont l'un est contemporain des événements, ne parlent ni de l'achat d'une des portes de Sainte-Sophie par les Arméniens ni d'une « Porte des Arméniens ».

Arsène de Sapara, auteur géorgien dont l'époque n'est pas certaine, mais que M. L. Mélikseth-Bek place au IXe siècle, dans son ouvrage intitulé *De la séparation des Géorgiens et des Arméniens*, retrace les rapports des Arméniens réfugiés à Constantinople tout autrement que les deux historiens syriens. « Vardan Mamikonian (Mamgouèn) et d'autres naxarars appartenant à sa maison, écrit-il... tuèrent le marzpan Suren... et avec leurs familles se sauvèrent à Constantinople. Là, ils furent reçus avec de grands honneurs par l'empereur Justinien (Istvinian), mais ils ne se joignirent pas aux Grecs. L'empereur fut étonné et en demanda la raison. Ils répondirent : « Une discussion s'est élevée à propos du concile de Chalcédoine, que nos vardapets n'ont pas reconnu ». Et l'empereur donna l'ordre de convoquer les vardapets et les évêques des Arméniens pour qu'ils soient questionnés et qu'ils reconnaissent la vérité. Un grand concile fut réuni à Constantinople, où il fut menée une grande enquête et ce qui était vrai fut établi, et tous reconnurent, à l'unanimité, le concile de Chalcédoine. Toute l'Arménie maudit celui qui l'avait rejeté et, se joignant aux Grecs, pria l'empereur de vouloir bien (accepter) que la porte occidentale, alors en construction, de Sainte Sophie fût bâtie à leurs frais. L'empereur acquiesça à leur désir, et ils versèrent le prix de la construction, soit 100,000 (pièces) d'argent pur et l'appelèrent « Porte des Arméniens », (comme elle s'appelle) jusqu'à présent » (1).

Il est plus que probable que la source d'Arsène de Sapara

Mékhitharistes de Venise et un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. Le texte arménien a paru deux fois à Jérusalem, en 1870 et en 1871. L'édition de 1871 reproduit un texte différent de celui de l'édition de 1870. D'après cette version, le catholicos n'était pas mort quand la lettre et les envoyés des vardapets d'Arménie arrivèrent à Constantinople et n'avait pas adhéré aux décisions du concile de Chalcédoine. Il mourut dans la foi orthodoxe et fut enterré dans le cimetière des Orthodoxes (*i.e.* monophysites) (p. 265).

(1) L. Mélikseth-Bek, *Sources géorgiennes pour l'histoire de l'Arménie et des Arméniens* (en arménien) (Érévan, 1934) p. 42.

soit la *Narratio de rebus armeniae* (1), publiée pour le première fois par Combefis dans son *Historia haeresis monothelitarum*, ouvrage apparemment traduit de l'arménien à une date inconnue, mais probablement au VIIIe siècle (2). Or l'auteur anonyme de ce traité rapporte « qu'un certain prince, Bardas (Vardan), ayant tué le Perse Suren le Tyran et s'étant retiré d'auprès des Arméniens, (vint) courageusement à Constantinople, la quarantième année de Chosroès et la trentième année de Justinien, celui-là même qui avait bâti Sainte-Sophie, et se sépara, lui et les siens, de sa communion. Car il disait : « Je n'ai pas reçu le commandement de mes maîtres (vardapets) d'avoir avec vous communion ». C'est pourquoi le même Bardas reçut l'ordre de l'empereur de convoquer les évêques et les maîtres des Arméniens. Il y eut donc un grand synode contre certains hérétiques, que l'on a appelé le cinquième synode. Et étant tombé d'accord avec eux, ils donnèrent leur nom (le nom des Arméniens) à des saintes portes de Sainte-Sophie, laquelle (*sic*) jusqu'à présent est appelée la Porte des Arméniens ».

3. — Tous ces témoignages concernant les rapports religieux des réfugiés arméniens monophysites avec les Grecs chalcédoniens forment, en somme, deux groupes :

1° Le groupe des auteurs monophysites (Jean d'Ephèse, Michel le Syrien et l'auteur des épitomés arméniens de la *Chronique* de ce dernier), et

2° Le groupe des auteurs chalcédoniens (Arsène de Sapara et l'auteur de la *Narratio*).

D'après le premier groupe, les réfugiés arméniens n'ont pas accepté les décisions du concile de Chalcédoine, tandis que, d'après les auteurs du second groupe, après une certaine résistance, ils ont fini par « reconnaître la vérité ».

Seul Étienne de Tarôn échappe à cette classification. Il relate, comme on l'a vu, sans la moindre désapprobation et

(1) *P. G.*, 132, p. 1237-1266.

(2) S. WEBER, « Ueber die Versuche den Verfasser der Invektiven gegen die Armenier : Migne, Patrologia Graeca 132, S. 1154 ff., zu bestimmen » (*Huschardzan* (Vienne, 1911) p. 175-180.

sans même essayer de le disculper, que le bdeašx Vardan a communié avec Justin. Apparemment il a mal compris sa source que nous ne connaissons pas (la *Narratio*?). La preuve en est qu'il a cru le bdeašx Vardan assez qualifié pour donner son nom (յԻւր անուն) à la grande porte de Sainte-Sophie, bien que, quelques lignes plus loin, cette porte s'appelle la « Porte des Arméniens » et non pas la « Porte de Vardan ». Edouard Dulaurier (1), devant l'impossibilité de la chose, a plutôt interprété que traduit le texte arménien d'Étienne de Tarôn, en attribuant cette faveur à Justinien (*sic*) ; mais dans ce cas l'arménien aurait dit յանուն նոցա et non pas յԻւր անուն.

Quoi qu'il en soit, d'après l'auteur de la *Narratio*, Arsène de Sapara, Étienne de Tarôn, l'historien Vardan et le chroniqueur Mekhithar d'Aïrivank, l'une des portes de Sainte-Sophie se serait appelée la « Porte des Arméniens », pour perpétuer le souvenir du ralliement des Arméniens aux décisions du concile de Chalcédoine.

4. — A supposer même que le catholicos et les vardapets et évêques qui l'accompagnaient avec les naxarars aient accepté les dogmes du concile de Chalcédoine — ce que ne confirme pas le seul auteur contemporain, Jean d'Ephèse — la vérité est que l'Arménie est restée toujours monophysite. Dans ces circonstances, les Grecs auraient-ils permis que pendant des siècles et, en tout cas, jusqu'à la fin du XIIIe, une des portes de Sainte-Sophie portât le nom des Arméniens? D'autre part, la grande porte de Sainte-Sophie était-elle encore en construction en 571 ou 572 ou même un peu plus tard? Il serait difficile de le supposer, puisque la consécration de l'église a eu lieu en 563 et sa grande porte devait être déjà construite à cette date. En outre, l'orgueil d'un empereur de Byzance aurait-il supporté qu'une porte de Sainte-Sophie *fût vendue* à des étrangers? Tout au plus pourrait-on admettre une offrande de la part des Arméniens lors de la construction ou de la restauration d'une église ou d'un monument si, sous

(1) Ed. DULAURIER, *Histoire Universelle par Etienne Açoghik de Daron* (Ire partie, Paris, 1883) p. 116.

Justin II, des travaux avaient été entrepris à Sainte-Sophie. C'est d'ailleurs bien à propos d'une offrande que Vardan (1) mentionne « l'achat par les Mamikonian, au prix de cinq boisseaux d'argent, de la porte occidentale de Sainte-Sophie. » Il rapporte qu'Ašot le Bagratide, prince des princes, avait envoyé 10.000 (pièces d') argent à Basile Ier, qui lui avait demandé la couronne. Mais Basile, à ce qu'on sache, n'a donné à aucune partie de la Nouvelle Eglise, qu'il était alors en train de bâtir et à laquelle était destinée l'offrande, ni le nom d'Ašot ni celui des Arméniens. C'est sûrement pour résoudre toutes les contradictions des historiens et toutes les invraisemblances que feu Mgr M. Ormanian (2) a supposé que la « Porte des Arméniens » était celle par où avaient passé les Arméniens pour communier avec les Grecs.

5. — Par tout ce qui précède, on voit qu'une tradition a voulu, au moins jusqu'au XIIIe siècle, qu'une des portes de Sainte-Sophie ait porté le nom de « Porte des Arméniens ». En attendant qu'une source du VIe siècle confirme cette tradition, on se permettra de hasarder une conjecture pour l'expliquer.

On sait que la Place de Sainte-Sophie était entourée de portiques (3). Procope en parle déjà et les appelle des *stoai* (4), et de nombreux voyageurs des siècles suivants, jusqu'à la prise de la ville impériale, en ont également parlé. L'archevêque Antoine de Novgorod, qui a visité Constantinople en 1200, mentionne, entre autres, l'*embolos* des Noirs et l'*embolos* des Russes (5). Ainsi chaque nation avait son *embolos* concédé par les empereurs. Les Arméniens ne pouvaient-ils pas avoir acheté eux aussi ou reçu des empereurs un portique où les commerçants arméniens auraient eu leurs locaux et où se seraient réunis les Arméniens résidant ou de passage à

(1) P. 85.

(2) M. ORMANIAN, *Azgapatum* (en arménien) (Constantinople) I, p. 565.

(3) J. EBERSOLT, *Sainte-Sophie de Constantinople* (Paris, 1910) p. 1, et *Le Grand Palais de Constantinople* (Paris, 1910) p. 14-15.

(4) *De Aed.*, I, p. 178.

(5) *Itinéraires russes en Orient* (trad. Khitrow, Genève, 1889, I, 1) p. 105.

Constantinople? Resterait en ce cas à déterminer si *stoa* ou *embolos* peuvent avoir été rendus en arménien par *duṙn* (porte). Le seul dictionnaire arménien-grec que je connaisse (1) ne permet pas de l'affirmer. Mais on peut penser sans témérité que le portique des Arméniens était situé en face de la porte principale ou occidentale de Sainte-Sophie et que, par suite de cette circonstance, le « portique » des Arméniens a été désigné, populairement et approximativement, du nom de cette « porte ».

H. Berberian.

(1) Dimitrius Tcholakian, *Nouveau Dictionnaire arménien-grec*. (Constantinople, 1868).

LE PROBLÈME SLAVE DANS LE PÉLOPONÈSE A LA LUMIÈRE DE L'ARCHÉOLOGIE

Le problème des invasions et des établissements slaves dans l'empire byzantin entre le VIe et le VIIIe siècle est des plus obscurs. Il a soulevé depuis cent-vingt ans des discussions extrêmement vives, parfois même passionnées, qui ne semblent pas près de s'apaiser. J'hésiterais à me lancer à mon tour dans ce problème si mon propos n'était modeste : je limiterai mes remarques à une province de l'empire, le Péloponèse, et mes efforts à indiquer une voie qui, à mon avis, doit permettre d'atteindre un jour des résultats solides.

Rappelons rapidement les questions que l'on s'est posées et les données du problème. On a essayé de déterminer à quelle date les éléments slaves ont pénétré dans le Péloponèse, — quel a été le nombre des envahisseurs par rapport à la population grecque, — quels ont été leur rôle et leur influence et comment la population grecque a réagi.

Toutes ces questions ont reçu les réponses les plus variées. C'est que les indications données par les textes sont très rares et peu claires. Les chroniques ne parlent que très peu du Péloponèse pour la période du IVe au IXe siècle : province éloignée des frontières et de la capitale, elle ne retient pas l'attention des historiens.

Les faits connus sont les suivants :

entre 583 et 588 ont lieu les premières incursions massives des Slaves dans le Nord de la péninsule balkanique ;

dans le premier quart du VIIe siècle se produit une nouvelle poussée des Slaves ; en 623 ils parviennent en Crète : de quelles côtes sont-ils partis pour attaquer cette île ? ne serait-ce pas de celles de Péloponèse ?

à la fin du VIIe siècle, en 695, pour la première fois est mentionné le thème des Helladiques : l'autorité impériale est rétablie en Grèce centrale ;

en 746, une épidémie de peste dépeuple le pays et rend possible un nouvel afflux des Slaves, comme le signale Constantin Porphyrogénète ;

en 783 l'expédition de Stavrakios reconquiert la Grèce et pénètre dans le Péloponèse ;

au début du IXe siècle est mentionné le thème du Péloponèse, créé au plus tard en 812 ; cette création semble contemporaine d'une campagne de Sklèros et de la résistance de Patras à une attaque des Slaves, qui vaut à la ville son érection au rang de métropole ;

au milieu du IXe siècle, l'expédition de Théoctiste Bryenne achève le rétablissement de l'autorité impériale sur le Péloponèse ;

à la fin du Xe siècle a lieu une dernière révolte locale des Mélingues et des Ezerites, seules tribus slaves gardant un caractère ethnique défini (1).

Il convient de noter que, si la date terminale de la période dite d'occupation slave est nette et fixée par tous au début du IXe siècle, nous n'avons pas d'indication précise sur le début de cette période, et pas de détails sur les conditions de l'installation des Slaves. On peut l'expliquer par le fait qu'il n'y a pas eu de bataille entre deux armées : il s'est produit une infiltration, une avance progressive d'éléments non militaires qui n'a été marquée par aucun fait saillant, et c'est pourquoi nous n'en trouvons pas trace dans le récit des chroniques.

Une tradition plus complète fixe cependant l'arrivée des Slaves : elle est représentée par une glose d'Aréthas de Cé-

(1) Nous ne croyons pas nécessaire de donner ici les références aux auteurs qui ont rapporté ces faits ; on les trouvera sans peine dans les ouvrages consacrés à ces questions, dont les plus récents sont : M. VASMER, *Die Slaven in Griechenland* (Berlin 1941) pp. 11-19, — K. AMANTOS, *Οἱ Σλάβοι εἰς τὴν Ἑλλάδα* (*BNJ*, XVII, 1944) pp. 210-221. — D. A. ZAKYTHINOS, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι* (Athènes 1945) — St. P. KYRIAKIDES, *Βυζαντιναὶ Μελέται*, VI *Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ* (Salonique, 1947) — P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine* (Paris 1945) pp. 113-118, — et dans l'ouvrage que nous préparons sur le Péloponèse byzantin.

sarée, par la *Chronique de Monemvasie*, par Constantin Porphyrogénète, par une lettre du patriarche Nicolas III, et par une requête en faveur du métropolite de Monemvasie datant du XVe siècle ; elle remonte au moins au début du Xe siècle. D'après ces textes, le pays aurait été occupé par les Slaves pendant un peu plus de deux siècles, depuis les premières invasions signalées dans la Grèce du Nord jusqu'à l'échec des Slaves devant Patras, de 587 à 805.

Mais ces textes ont suscité de nouvelles et très vives discussions : faut-il les considérer comme issus d'une source sûre puisqu'elle remonte avant le Xe siècle ? ou bien au contraire faut-il les rejeter comme entièrement dépourvus d'intérêt, inspirés par une tradition populaire ne reposant sur rien de solide ou forgés de toutes pièces par l'ambition des métropolites de Patras ou de Monemvasie soucieux de donner à leurs sièges la plus haute antiquité ? Après les travaux récents de D. A. Zakythinos, de P. Charanis, de St. P. Kyriakidès (1) qui, également érudits et consciencieux, aboutissent à des conclusions diamétralement opposées, on doit bien se résoudre à constater que l'étude des textes mène à une impasse : les sources écrites sont trop pauvres pour permettre de trancher le débat qui reste sans issue.

Il faut donc faire appel à d'autres sources.

On a déjà depuis longtemps souligné l'importance de la contribution que peut apporter la toponymie. Si les Slaves n'ont laissé pour ainsi dire aucun vestige dans le langage des Grecs d'aujourd'hui, ils ont laissé comme traces de leur passage un très grand nombre de noms de lieux, de villes ou de villages. Nous disposons aujourd'hui de l'ouvrage de Max Vasmer (2), qui n'est pas définitif, n'étant ni exhaustif ni

(1) P. CHARANIS, *Nicephorus I the Savior of Greece from the Slavs* (810 *A. D.*) (*Byz. Metabyz.* I, 1946) pp. 75-92, utilise comme une source digne de foi la *Chronique de Monemvasie*, sur laquelle il a annoncé une étude plus étendue. D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, pp. 38-43, et St. P. KYRIAKIDES, *op. cit.*, pp. 33-97, soutiennent le point de vue opposé.

(2) M. VASMER, *Die Slaven in Griechenland* (*Abhandl. der Preuss. Ak. der Wiss.*, Phil. hist. Kl., 1941, n° 12, Berlin, 1941). Des critiques ont été faites de cet ouvrage par D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, et par D. GEORGAKAS, *Beiträge zur Deutung als slavisch erklärter Ortsnamen* (*BZ* XLI, 1941) pp. 351-381.

exempt d'erreurs, mais qui, malgré les critiques qu'il a à son tour soulevées et qui n'ont pu d'ailleurs contester qu'une très faible partie de ses résultats, peut constituer une base de travail solide.

Toutefois, si la toponymie peut donner une idée de l'importance des établissements slaves, elle n'est pas en mesure de fournir des indications sur la date et la durée de ces établissements. C'est pourquoi je voudrais attirer l'attention sur l'intérêt que présenteraient des recherches archéologiques systématiques pour étudier un problème difficile que les discussions ont plus contribué à obscurcir qu'à éclairer. De l'archéologie, science auxiliaire de l'Histoire, les historiens, en particulier dans le domaine byzantin, n'ont pas encore tiré tout le profit qu'on peut en attendre. Nous croyons que, pour bien des périodes obscures, la solution est à chercher dans le sol plus que dans les allusions des chronographes.

Qu'est-on en droit d'attendre de l'archéologie ?

Il faut se demander d'abord si l'on peut trouver des vestiges positifs de l'établissement des Slaves. — On a signalé à Corinthe des tombeaux de guerriers avares datant du milieu du VIIe siècle ; mais certains archéologues ont estimé qu'il s'agissait simplement de tombes byzantines (1). On a signalé autrefois deux inscriptions prétendues slaves, l'une à Asprokambos en Corinthie, l'autre à Eleusis ; mais l'absence depuis lors de toute autre trouvaille similaire rend fort contestable l'existence des deux premières. On a encore jadis attribué aux Slaves quelques constructions à Olympie, à tort comme l'a montré Sp. Lambros. Il n'y a donc pas jusqu'ici de témoignage archéologique positif indiscutable de la présence des Slaves dans le Péloponèse.

Mais s'il n'y a rien de sûrement slave, on doit se poser également les questions suivantes :

Y a-t-il des monuments antérieurs au IXe siècle, antiques

(1) G. R. DAVIDSON, *Archaeological evidence for a slavic invasion of Corinth* (*AJA* XL, 1936) pp. 128-129, et *The Avar invasion of Corinth* (*Hesp.*, IV, 1937) pp. 227-239, avec une note additionnelle de T. HORVATH, *ibid.*, pp. 239-240 ; *contra*, H. ZEISS, *Avarenfunde in Korinth*, *Serta Hoffilleriana* (Zagreb 1940) pp. 95-99, cf. *BZ*, XLI, p. 263.

ou chrétiens, qui n'aient pas été détruits? — Il semble bien qu'aucun voyageur ou archéologue n'en ait rencontré ni signalé.

Peut-on préciser la date de la destruction de ces monuments antérieurs au IXe siècle, et celle de l'abandon de certains sites habités?

A-t-on toujours construit, ou y a-t-il une période où les constructions sont plus rares ou nulles? — En général on ne cite aucun monument édifié au VIIe ou au VIIIe siècle; dans ce cas, à partir de quand la construction reprend-elle?

Quelles précisions enfin peuvent fournir des documents facilement datables comme les monnaies? Quelles sont les monnaies qui ont été trouvées dans les sites qui ont été occupés de façon continue par une population grecque et qui ont gardé leur nom comme Corinthe ou Patras, — dans ceux qui ont été abandonnés, — dans les villes grecques nouvelles comme Monemvasie?

Voici quelques indications fournies par la numismatique. A Gortys, qui a été abandonnée au moyen âge, on n'a pas trouvé de monnaies postérieures au milieu du Ve siècle (1). A Orchomène, en Arcadie, où un village a subsisté au moins jusqu'au XIVe siècle, ont été trouvées des monnaies de Justinien et de Justin II, c'est-à-dire du VIe siècle, puis d'autres de Constantin Porphyrogénète c'est-à-dire du Xe siècle (2). A Olympie, les grands monuments ont été renversés par les tremblements de terre du VIe siècle; mais un village fort modeste avait été reconstruit sur ces ruines; il disparaît au début du VIIe siècle : la monnaie la plus récente qui ait été trouvée est de l'empereur Phocas (602-610) (3). A Sparte, où la population semble s'être longtemps maintenue à l'abri de fortifications qui ont été consolidées au VIIe siècle, on ne signale pas de monnaies antérieures au règne de Basile Ier (4). Pour Corinthe enfin, nous disposons de données plus complè-

(1) R. MARTIN et H. METZGER, *BCH*, LXIV-LXV, 1940-1941, pp. 285-286, et LXVI-LXVII, 1942-1943, pp. 338-339.

(2) A. PLASSART, *BCH*, XXXIX, 1915, pp. 120-122.

(3) R. WEIL, *Geschichte der Ausgrabung von Olympia* (dans *Olympia*, I, Berlin 1897), p. 129a.

(4) A. M. WOODWARD, *BSA*, XXVI, 1923-1925, p. 157.

tes ; en attendant le tome XVI de la publication des fouilles américaines qui doit être consacré à la Corinthe byzantine, on constate, d'après ce qui a été publié jusqu'à présent, qu'il y a des monnaies de tous les empereurs du VIe siècle ; à partir du règne d'Héraclius (610-641), les monnaies sont plus rares dans la ville basse, mais il s'en trouve encore sur l'Acrocorinthe ; la situation reste la même sous le règne de Constant II (642-668) (1). Mais pour la période de 668 à l'avènement de Léon VI en 886, aucune monnaie n'avait été trouvée sur l'Acrocorinthe jusqu'en 1932, alors que de très rares exemplaires se sont rencontrés dans la ville basse, et presque exclusivement des règnes postérieurs à celui de Nicéphore Ier (802-811). Les monnaies ne recommencent à devenir plus abondantes que sous les règnes de Théophile Ier et surtout de Basile Ier (867-886). Pour citer quelques chiffres, sur un total d'environ 23.400 pièces byzantines trouvées dans la ville basse entre 1930 et 1939 et classées, 864 sont de la période de 491 à 578, 102 de 582 à 610, 65 de 610 à 668, 13 seulement représentent les 143 ans de 668 à 811, 15 sont de la période 811 à 829, 148 de 829 à 867, 265 enfin des 19 ans du règne de Basile Ier.

Ces résultats dont nous venons de dresser un tableau rapide sont extrêmement fragmentaires, nous nous le dissimulons d'autant moins que notre souhait est de voir ces recherches se multiplier. Mais quelle que soit leur insuffisance actuelle, il nous paraît légitime d'admettre que la destruction générale des monuments antérieurs à une certaine époque ne peut s'expliquer que par un bouleversement profond subi par le pays, que l'arrêt des constructions coïncide avec une période troublée d'une assez longue durée, que la reprise des constructions est au contraire la preuve du rétablissement de conditions politiques, matérielles et spirituelles normales. Quelles que soient les réserves qu'il convient de faire sur l'utilisation des trouvailles monétaires pour dater exactement un fait,

(1) Voir R. BELLINGER, *Catalogue of the coins found at Corinth*, 1925, — K. M. EDWARDS, *Corinth*, VI, et *Report on the coins found in the excavations* 1930-1935 (*Hesp.*, VI, 1937) pp. 241-256, — J. M. HARRIS, *Coins found in the excavations of Corinth* 1936-1939 (*Hesp.* X, 1941) pp. 143-155. Pour l'Acrocorinthe, cf. *Corinth* III, 1, p. 66.

ERRATA

Page :	Au lieu de :	Lire :
22, 3	Côtelier	Cotelier
37, 4	*συμβουλῆ Σερήνας*	*συμβουλῆ Σερήνας*
79, note 2	225	229
82, 13	approximativement, dans	approximativement dans
84, note 4, l. 1	*τοιονδέτινα*	*τοιόνδέ τινα*
86, 4	*ὑπερτέλοντας*	*ὑπερτέλοντας*
93, note 1	182	102
102, note 4, l. 13	les	le
188, note 2	*ὑπερετεῖν*	*ὑπηρετεῖν*
226, 2 du bas	Tyzskievvicz	Tyszkievicz
259, 13	Charzianon	Charsianon
318, 2	*ἤπερ*	*ἦπερ*
318, 7 du bas	*εἰ δὲ τι*	*εἰ δέ τι*
318, 5 du bas	*προσοφιλισκάνειν*	*προσοφλισκάνειν*
324, note 1, l. 7	*ὠνομάσθησαν*	*ὠνομάσθησαν*
325, 10 du bas	Muquaqas	Muqauqas
326, 9	Muquaqas	Muqauqas
327, 3 du bas	1933	1923
332, 16	Lacapenus	Lecapenus
333, 19	du	des
335, 16 du bas	le	les
350, 5	*μαθῶν*	*μαθών*
354, 5 du bas	hold	old
362, 10	*ἀμναινω*	*ἀμναίνω*
364, 8 du bas	*raité*	*Traité*
375, 9 du bas	*Βυζαντινοῦ*	*Βυζαντινοῦ*
394, 17	Raës	Raes
401	*Ἀπὸ φωνῆς*	*Ἀπὸ φωνῆς*

l'absence totale de monnaies d'une certaine époque doit prouver que les relations entre le Péloponèse et la capitale ont été interrompues dans ce temps-là. On peut imaginer que l'arrivée et l'installation de populations étrangères se sont faites sans choc violent, sans action militaire, et sans amener une domination des Grecs par les nouveaux-venus ; mais elles ont eu pour résultat de couper toute relation entre la province et Byzance ; le pays échappe pour un temps au contrôle de l'autorité impériale et des fonctionnaires byzantins, et cela très tôt peut-être, dès que des « sclavinies » coupent les routes dans la Grèce septentrionale. C'est dans ce sens qu'on peut interpréter l'expression que pas un « *Ῥωμαῖος ἄνηρ* », c'est-à-dire par un fonctionnaire byzantin (et non en général « pas un Grec ») n'a mis le pied dans le Péloponèse pendant deux siècles. Grecs et Slaves vivent juxtaposés, livrés à eux-mêmes et nous pensons que l'expression de la Chronique de Monemvasie *μήτε τῶν Ῥωμαίων βασιλεῖ μήτε ἑτέρῳ ὑποκείμενοι* (1) rend très exactement la situation. Il n'y a pas eu domination slave et c'est un contresens historique de traduire le fameux *ἐσθλαβώθη* par « devint esclave » : les Grecs n'ont pas été réduits à la servitude mais ils ont vu les Slaves s'installer à côté d'eux et peupler le pays ; et pour les milieux de la capitale qui n'ont plus de relations avec la province, celle-ci est devenue comme étrangère. Dans quelle mesure et exactement à partir de quand ? Ce sera l'archéologie qui pourra le mieux nous le dire, quand les recherches seront assez poussées pour donner aux résultats un caractère général permettant de tirer des conclusions ; nous pourrons alors définir la durée de la période d'isolement et voir avec quelle rapidité ont été rétablies des conditions normales à partir du début du IXe siècle, à mesure que les éléments étrangers installés dans l'empire sont assimilés par la population hellénique.

C'est pourquoi je terminerai ces remarques par un double vœu : l'un d'abord adressé aux archéologues, pour demander à ceux qui s'occupent des monuments byzantins d'en pousser activement l'inventaire et l'étude, à ceux qui explorent les

(1) *Chronique de Monemvasie*, éd. N. Bees (dans *Βυζάντις* I, 1909) p. 65.

sites antiques, de ne pas négliger les restes byzantins, en particulier les monnaies qu'ils peuvent rencontrer ; l'autre ensuite adressé aux historiens pour les engager à utiliser les résultats que fournissent ces recherches avec l'espoir d'y trouver une issue à l'impasse où aboutit aujourd'hui l'étude des textes, et les éléments d'une solution solide au problème slave dans le Péloponèse.

A. Bon.

LE FONDS « SUPPLÉMENT GREC » DU DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

Le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris possède actuellement 4887 manuscrits grecs répartis en trois fonds : l'Ancien fonds, le fonds Coislin et le fonds Supplément grec. Quelques mots seulement au sujet des deux premiers :

L'*Ancien fonds*, 3117 numéros, les « Regii » des anciens catalogues, ouvrages rassemblés par les rois de France, principalement entre les années 1520 et 1730. Au départ, un petit noyau de manuscrits prélevés par Charles VIII dans la librairie des rois de Naples lors de son expédition en Italie, déposés à Blois, puis installés à Fontainebleau par François Ier, grossi d'année en année par les achats de nos ambassadeurs à Venise, Rome, Constantinople et les copies exécutées à leur demande, par les missions en Orient, au XVIIe siècle (Monceaux, Laisné, le P. Athanase...) et au XVIIIe s. (Sévin, Fourmont), par l'apport de petites et de grandes collections particulières, Hurault de Boistaillé sous Louis XIII, Mazarin, Colbert, pour ne nommer que les plus importantes.

Le *fonds Coislin* (400 mss) provenant du chancelier Séguier, donné par son petit-fils Henri-Charles du Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, transféré sous la Révolution (1795) à la Bibliothèque nationale.

Le fonds Coislin, comme l'Ancien fonds, est un fonds clos ; le *Supplément grec* est, lui, un fonds vivant qui continue à s'accroître. Son acte de naissance, c'est en l'année 1740, la parution du catalogue de la Bibliothèque du roi dont l'élaboration avait été confiée, cinq ans auparavant, à François

Sévin, chargé par le roi de compléter le catalogue de Nicolas Clément publié en 1682, devenu insuffisant, et de mettre en ordre les notices rédigées par les hellénistes Du Cange, Côtelier et Boivin. A cette date de 1740, et avec l'in-folio de Sévin, se ferme l'Ancien fonds. Tout ce qui entrera ensuite à la Bibliothèque royale constituera le Supplément grec. Coupure artificielle mais inévitable et somme toute assez commode. Il n'y a d'ailleurs de solution de continuité qu'en apparence : le début du Supplément offre une suite de volumes qui prolongent en réalité les derniers de l'Ancien fonds. Quelques-uns même en proviennent, par exemple le *Suppl. gr.* 65, un manuscrit du XIIIe s. acheté à Venise par l'ambassadeur Jean Hurault de Boistaillé. Il entra à la Bibliothèque royale en 1622 ; il porte une cote dans le catalogue de Rigault rédigé à cette date, et dans celui des frères Dupuy (1645). Il ne figure pas au catalogue de 1740 mais réapparaît dans le Supplément. La raison de cette disparition temporaire est la suivante : prêté à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, il ne fut restitué qu'en 1758.

Le Supplément compte actuellement 1370 numéros. Son aspect hétéroclite est de plus en plus frappant lorsqu'on parcourt l'énumération des œuvres qui le composent. Les volumes se succèdent sans liens entre eux, le plus souvent simples unités placées les unes à la suite des autres au fur et à mesure de leur arrivée. Quelques ilôts se détachent cependant, ilôts par la provenance et non groupements par matières. Ce sont avant tout des papiers d'érudits : papiers des Mauristes qui, dans le but de livrer au public les ouvrages des Pères de l'Église, accumulèrent aux 17e et 18e siècles un matériel considérable utilisé par eux pour une très faible part et qui ne forme pas moins d'une centaine de volumes. Au 18e s. également les papiers de Brunck (38 vol.), d'Ansse de Villoison (38 vol.), de la Porte du Theil (22 vol.), comprenant des copies de textes grecs, d'inscriptions et des notes de toute espèce.

Ce sont aussi les manuscrits apportés en France par deux grands collectionneurs, le grec Minoïde Mynas, le français Emmanuel Miller. Mynas accomplit, sur l'initiative du ministre Villemain, deux missions en Orient, la première en 1840, la seconde en 1844, renouant ainsi avec la tradition des P. Athanase, des Sévin et des Fourmont déjà cités. Il fit deux

envois à la Bibliothèque nationale au cours de sa première mission, l'un de 11 volumes, entrés en 1842, l'autre de 45, en 1844. A sa mort, en 1859, il avait chez lui plus d'une centaine de mss. Un catalogue de 80 numéros fut dressé en vue d'une vente en mai 1860. Mais, à la requête du ministre de l'Instruction publique, les volumes furent saisis, mis sous séquestre à la Bibliothèque Mazarine et remis à la Nationale en 1864.

Non moins important est le produit de la quête d'E. Miller. Le fonds Miller comprend les manuscrits 1155 à 1223 du Supplément grec, recueillis au cours de voyage en Italie, en Espagne (1843), en Russie (1856), enfin en Orient, une première fois (1863) à Constantinople et au Mont Athos, une seconde fois à l'île de Thasos. Ce bel ensemble est constitué par des copies faites principalement à la Bibliothèque du Sérail, et par des originaux, ceux-ci pris un peu partout, découverts dans les monastères (Vatopédi, Lavra, Pantocrator...) et dans les *Kilia*, habitations monacales, nous dit Miller, qui parsèment la presqu'île du Mont Athos, occupées par un ou deux caloyers payant une redevance au monastère dont ils dépendent. Les manuscrits des *Kilia*, de provenance monastique vraisemblablement, sont pour la plupart incomplets et lacérés, ayant servi, nous apprend encore Miller, à relier des volumes, à raccomoder des vitres ou à couvrir des pots de confitures. Les uns et les autres furent achetés aux moines mis en confiance et vinrent enrichir sa bibliothèque personnelle. Non compris dans le catalogue de la vente faite à la mort de Miller (1886), ils sont entrés à la Bibliothèque nationale dix ans plus tard.

A côté de ces gros ensembles, on peut distinguer encore quelques groupes moins importants et fragmentés : les manuscrits grecs de P.-D. Huet, évêque d'Avranches (1630-1721), comprenant surtout des copies faites par lui (45 environ), légués par testament à la maison professe des Jésuites, rue St-Antoine, portant tous, conformément au vœu du donateur, la mention suivante imprimée sur une languette de papier : *ne extra hanc bibliothecam efferatur. Ex obedientia.* A l'extinction de l'établissement, les livres firent retour aux héritiers de Huet ; l'un d'eux, l'abbé de Charsigné, les offrit à la Bibliothèque nationale.

Quelques manuscrits de collèges (Sorbonne, Clermont...), de couvents, recueillis généralement au moment de leur suppression (Oratoire, Jésuites, Blancs-Manteaux, St-Germain-des-

Prés, etc...). Tout le reste est formé de volumes isolés, venus par dons ou achats, trop souvent acceptés pour faire nombre, sans examen critique de l'intérêt qu'ils pouvaient présenter.

Si nous nous plaçons maintenant au point de vue de la valeur intrinsèque du fonds, nous sommes obligés de constater que, parmi ces 1370 mss, il y a beaucoup de déchets. Miller, dans le rapport adressé à l'empereur pour lui faire connaître les résultats de sa mission en Orient, s'exalte au souvenir des volumes examinés par lui à la Bibliothèque du Sérail : « Il ne s'agit plus là, dit-il, comme dans les bibliothèques des couvents, d'évangiles, de livres liturgiques, de Pères de l'Église, de collections canoniques, mais bien d'auteurs dont les noms réveillent des souvenirs et des espérances : Homère, Polybe, Aristote, Plaute, Tacite etc... ». Le fonds Suppl. gr. nous apparaît un peu comme un fonds de bibliothèque de couvent : la littérature religieuse l'emporte sur la littérature profane ; on ne compte plus les manuscrits du Nouveau Testament, les évangéliaires, lectionnaires, rouleaux liturgiques, recueils d'hymnes de l'église grecque etc ...

Ce qui domine encore, ce sont les ouvrages de théologie, patristique, droit canonique, des homélies, des florilèges ascétiques et moraux.

Bien loin en arrière, la littérature philosophico-scientifique : Aristote et ses commentateurs, des ouvrages de rhétorique, de musique, astronomie, mathématiques et médecine.

Les manuscrits classiques sont rares et d'âge relativement récent. Le beau manuscrit du XIe s. qui contient toute l'œuvre de Thucydide est une heureuse exception. Les autres sont des sortes de morceaux choisis, plus exactement d'œuvres choisies de Sophocle, Hésiode, Pindare, Théocrite, encombrées de gloses et de commentaires, destinées à l'enseignement, se rattachant fréquemment à la *Sylloge de textes classiques* faite par Moschopoulos. On y peut joindre des lexiques divers et des ouvrages de grammairiens.

A côté de ces différentes catégories, une série de textes modernes très importante puisqu'elle constitue plus de la moitié du fonds : lettres et diplômes de patriarches ; correspondance de savants grecs et d'hellénistes français ; une relation de voyage accompli en 1675 par Nicolas Spathar Milescu à travers la Sibérie, avec description de la région parcourue, traduction grecque du texte original rédigé en slovéno-russe

établie sur l'ordre de l'archimandrite de Jérusalem Chrysanthe Notaras ; une traduction en grec vulgaire de chroniques moldaves composée en 1729 à Jassy par Alexandre Amiras ; les matériaux considérables accumulés par Miller pour une édition augmentée du *Thesaurus* d'Estienne et du glossaire grec de Du Cange ; cette brève énumération à titre d'exemple.

Ceci dit, il ne faudrait pas cependant sous-estimer par trop l'intérêt du Supplément grec. Car, à côté de nombreuses copies tardives et fautives, de textes de valeur médiocre, il y a de précieux manuscrits.

— Manuscrits précieux par leur ancienneté comme les papyrus d'Achmin, fragments d'Hésiode, d'Euripide et d'Homère (IIe-IVe s.) ; le papyrus découvert à Coptos en Haute-Égypte qui contient un traité de Philon *Περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων πραγμάτων κληρονόμος* (VIe s.) ; des fragments onciaux de textes bibliques (VIIe-VIIIe s.) ; quinze discours ascétiques d'Isaac le Syrien (onciale v IIe-IXe s.).

— Manuscrits précieux parce qu'uniques : le manuscrit des *Philosophoumena* (livres 4-10) attribués à Hippolyte de Rome, rapporté d'Orient par Mynas et qui a servi à l'édition Miller ; le traité de gymnastique de Philostrate, lui aussi découvert par Mynas ; le périple de Scylax etc...

— Manuscrits précieux pour les historiens de l'enluminure : le Nicandre du X e s. dont les miniatures reproduisent vraisemblablement des prototypes antiques ; le *Suppl. gr.* 1336, Nouveau Testament, Psautier et Cantiques (XIIIe s.), orné de 31 miniatures, à rapprocher du *Vat. gr.* 752, sorti semble-t-il du même atelier que le *Paris. gr.* 1115, le *Coislin* 200 et un ms. de la collection Mac Cormick à Chicago, à savoir la chancellerie impériale vers 1260-1270 ; le *codex Sinopensis*, écrit en onciale d'or sur parchemin pourpré (VIe s.), 43 feuillets contenant des fragments de l'évangile de Matthieu dont cinq ornés de peintures. Je pourrais signaler également quelques manuscrits originaires de l'Italie méridionale, par exemple la 2e partie du *Suppl. gr.* 185, fragment d'évangéliaire tout à fait caractéristique.

— Manuscrits intéressants enfin par leur texte : recueil de proverbes de Lucilius de Tarrha et de Didyme, sous forme d'extraits, les collections complètes étant perdues, qui nous transmettent des citations inconnues d'Aristote et des poètes coimques, des titres de pièces ; opuscules d'anciens grammai-

riens comme l'Epitome de Zénodore sur la langue d'Homère, un traité de Suétone sur les termes injurieux ou sobriquets et leur origine... J'en passe.

Pour que soit mieux connue l'existence de ces manuscrits et d'autres analogues, il était nécessaire de refaire le catalogue du fonds. Il n'existe actuellement qu'un seul inventaire, celui d'H. Omont, compris dans l'*Inventaire sommaire des mss grecs de la B. N. et des autres bibliothèques de Paris et des Départements* (1888), pour les nos 1-1281. Les nos 1282-1368 n'ont bénéficié que d'une simple mention d'inscription dans un petit registre manuscrit. Les manuscrits Miller ont fait l'objet d'un catalogue spécial dû au même H. Omont : *Catalogue des mss grecs, latins... recueillis par E. Miller* (1897). Dans ce dernier inventaire, les notices sont un peu plus détaillées que dans le catalogue précédent et comportent l'indication de quelques éditions. Tous deux cependant n'offrent que des descriptions de type bref : contenu du volume, âge, matière, dimensions, nombre de feuillets. Les textes n'ont pas été collationnés, d'où lacunes et erreurs d'attribution.

Les principes directeurs du travail en cours sont ceux qui ont présidé à la rédaction du Catalogue Coislin par Mgr R. Devreesse (1944). Trois parties dans chaque notice : présentation extérieure, contenu, économie intérieure. L'effort tend à rendre sensible, dans la description, la physionomie propre à chaque manuscrit. Le tiers environ du Supplément grec a été ainsi inventorié. La tâche est rendue difficile par l'extrême variété du fonds et par le manque d'instruments de travail. Les publications étrangères arrivent à la Bibliothèque nationale avec un énorme retard ou n'y parviennent pas du tout, notamment les éditions faites en Grèce.

Ce bref exposé n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, mais seulement d'attirer l'attention des byzantinistes, puisque ici il s'agit d'eux, sur les possibilités offertes par le plus jeune de nos fonds grecs. S'il n'a pas l'homogénéité et la valeur des deux autres (l'Ancien fonds et le fonds Coislin), il mérite cependant d'être mieux connu et étudié. Les historiens de l'Église comme les philologues, les juristes, autant que les grammairiens ou les spécialistes d'art militaire, peuvent y trouver matière à d'intéressants et utiles travaux.

M.-L. CONCASTY.

NOTE SUR LA POLITIQUE ORIENTALE DE STILICON, DE 405 A 407

La politique orientale de Stilicon est encore très diversement appréciée. Le régent de l'Occident a rencontré de son vivant et chez les historiens ultérieurs beaucoup plus de critiques que d'approbations. On a été jusqu'à l'accuser d'avoir négligé la défense de l'Empire contre les barbares sur le Rhin et le Danube pour sa politique orientale : pendant treize ans il n'aurait cherché qu'à attaquer et dominer la *pars Orientis*. Il est sûr que pendant cette période les rapports entre les deux moitiés de l'Empire ont été généralement mauvais et que cette hostilité explique l'isolement d'Honorius, laissé presque sans appui par l'Orient au moment des grandes invasions. Mais Stilicon est-il le seul responsable de cette inimitié entre les deux *partes* ?

***

On lui a reproché en premier lieu d'avoir obstinément voulu reprendre à Arcadius l'Illyricum oriental, que Théodose avait inclus dans la *pars Orientis*. Non seulement cette accusation est fragile, mais encore elle disparaît si nous acceptons, comme nous avons tenté de l'établir, la cession de cette portion d'Illyricum par Stilicon lui-même et non par Théodose, Valentinien II ou Gratien. Après la mort de Rufin, vers 395-396, le régent aurait consenti cet abandon pour sceller une sorte d'entente cordiale entre Arcadius et Honorius.

On lui a reproché, en second lieu, d'avoir voulu étendre à Arcadius la tutelle qu'il exerçait sur Honorius. Mais il est vraisemblable que Théodose et ses contemporains estimaient normale semblable tutelle. L'opinion publique et les hommes d'État ont-ils été bien conscients de ce fait révolutionnaire qu'était la bipartition de l'Empire ? Théodose, en

confiant à Stilicon les armées réunies de l'Orient et de l'Occident, l'a ainsi investi d'une sorte de régence sur les deux moitiés de l'Empire, comme l'a vu, en 1916, F. MARTROYE, *Bull. Sté. nat. Ant. de France*, 202-206, en se basant sur des textes formels d'Eunape et d'Olympiodore. De plus, en 395, l'unité impériale était toujours vivante dans les lois comme dans les mœurs. Stilicon lui-même pouvait-il restreindre au seul Occident l'œuvre de restauration impériale commencée par Théodose? Inévitablement, il cherchait à diriger la cour de Constantinople en même temps que celle de Milan ou Ravenne. Il a sans cesse intrigué autour d'Arcadius : il a d'abord participé activement à la chute des ministres orientaux qui lui étaient hostiles, tels Rufin, puis Eutrope ; il a ensuite soigneusement envenimé les difficultés des ministres nationalistes Aurelianus et Anthemius, en se faisant par exemple le champion de saint Jean Chrysostome. Mais cette volonté d'ingérence dans l'empire d'Orient ne semble dictée par aucune ambition de conquête effective au profit de l'empire d'Occident. Stilicon admettait sans réserves le partage des armées et des provinces entre les deux *partes* : nous l'avons vu céder à Arcadius l'Illyricum oriental, nous le verrons renvoyer à ce dernier l'armée d'Orient, dès la première sommation, nous le verrons encore obéir à Eutrope, quand celui-ci lui ordonnera d'évacuer une partie de l'Illyricum oriental, la Grèce, où cependant il guerroyait contre les barbares.

En revanche, Stilicon s'est efforcé d'animer les deux cours d'une même politique, la sienne. Sans doute lui aurait-il suffi de patronner en Orient des ministres favorables à l'entente avec l'Occident, tels Eutrope à ses débuts, le préfet du prétoire Caesarius ou le *magister militum* Fravitta. Son but était, non l'éviction d'Arcadius et du gouvernement oriental, mais la *Concordia fratrum*, idéal que proclament les monnaies frappées aussi bien par Honorius que par Arcadius lors de rares périodes d'entente entre les deux Augustes frères (1),

(1) H. GOODACRE, *The Bronze Coinage of the Late Roman Empire* (Londres, 1922) 85 et 88-89, et *Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire*, I (Londres, 1928) 22.

solidi ou pièces de bronze portant *CONCORDIA AUGG.* Il souhaitait continuer l'unité impériale maintenue par Théodose, qui avait pu diriger soit Valentinien II, quand lui-même résidait à Constantinople, soit Arcadius, quand il se trouvait à Milan. Stilicon était, alors, entrainé à cette politique œcuménique non seulement par son ambition personnelle, mais surtout par une juste appréciation de la situation de l'Empire face aux barbares. En effet, les forces impériales, aussi bien militaires que fiscales, suffisaient à peine à parer aux dangers d'invasions massives, tel le grand assaut de 378. Cette année-là, quand Valens tomba et que l'armée orientale fut débordée par les Goths, l'Empire ne dut son salut qu'à l'arrivée de Gratien et de l'armée occidentale. Trente ans plus tard, peut-être aurait-on pu endiguer la *Völkerwanderung* de 407-408, si l'armée d'Orient était venue épauler celle d'Occident. La politique impériale de Stilicon paraît bien avoir eu pour elle non seulement la force de vieilles habitudes, mais encore une précieuse efficacité pratique.

Si l'on suppose donc que Stilicon s'est efforcé d'harmoniser et de diriger les deux *partes imperii*, comment expliquer que, brusquement, en 406-407, il ait pris l'initiative de la rupture en déclarant la guerre au gouvernement oriental? Une telle décision était si contraire à sa politique antérieure qu'on est tenté d'en rejeter la responsabilité, au moins en partie, sur Arcadius et ses ministres. Examinons de près ce tournant politique imprévu.

La guerre fratricide, à laquelle Stilicon finit par se résoudre, a été jugée comme une trahison, essentiellement pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'agissait d'une lutte entre les deux fils de Théodose, ensuite parce que Stilicon s'alliait contre l'empire d'Orient à un roi barbare, Alaric. La querelle entre les partisans et les adversaires de la pénétration barbare, querelle de plus en plus âpre depuis 378, vint en effet compliquer et déformer la politique stiliconienne. Cependant les Romains d'Occident, restés à l'abri des récentes invasions gothiques, étaient, alors, moins hostiles aux barbares que les Romains d'Orient ; de surcroît, parmi ces derniers, les éléments grecs gardaient depuis longtemps la fierté d'une race et d'une civilisation à la fois supérieure et menacée, sentim ent généralement ignoré des Latins en face des Gaulois,

des Espagnols ou des Africains. Aussi Stilicon ne se heurta-t-il que très tardivement à l'hostilité d'un parti antibarbare occidental, mécontent de la barbarophilie de Théodose et de son disciple, le régent. Ce parti ne put d'ailleurs progresser qu'avec l'aide de l'Orient d'Anthemius, heureux d'avoir à son tour l'occasion d'intriguer à la cour de Ravenne. En Orient, au contraire, les antibarbares avaient pris le pouvoir après la chute d'Eutrope (399). A partir de cette date, l'hostilité entre les deux *partes* s'était aggravée, car les ministres d'Arcadius virent en Stilicon non seulement une autorité rivale, menaçant la leur, mais encore un barbare mécontent de l'épuration nationaliste de l'armée et du gouvernement orientaux. Aussi, quand Stilicon fut tombé et Anthemius installé solidement à Constantinople, la version officielle de la lutte récente entre les deux cours représenta-t-elle Stilicon comme un barbare ennemi de l'Empire, associé aux Goths pour le détruire, coupable enfin d'avoir appelé les hordes germaniques pour l'asservir. Des esprits aussi différents qu'Orose et Rutilius Namatianus s'accordent pour faire de Stilicon le responsable des malheurs de Rome.

Toutefois le moins que l'on puisse dire de l'alliance officielle entre Stilicon et Alaric est que Stilicon paraît s'y être résigné faute de mieux. Les ministres d'Arcadius avaient été au contraire les premiers à se servir du roi goth contre des Romains. Il est vrai que, ces ministres « traîtres » étant justement Rufin et Eutrope, impopulaires ou méprisés, leurs successeurs, Aurelianus et Anthemius, n'avaient eu aucun scrupule à les renier. Cependant, Aurelianus et Anthemius n'avaient-ils pas suivi la même politique envers l'Occident que Rufin et Eutrope ?

***

Le premier à lancer les barbares d'Alaric sur l'Occident semble avoir été Rufin. Assiégé par les Goths à Constantinople et sans armée pour les repousser, il a négocié avec eux, affectant même de les traiter en amis, comme Claudien le lui a reproché avec véhémence [*In Ruf.*, II, 73-85]. Il a su aussi détourner Alaric vers les provinces occidentales (H. Richter, *De Stilicone et Rufino*, 48). Le roi goth avait quitté

la Thrace et pris la direction des routes de Pannonie par la Macédoine (Socr., VII, 10). Sur la *via Egnatia* sans doute, il reçut la nouvelle de l'arrivée rapide de Stilicon à la tête des deux armées impériales et s'empressa d'obliquer vers le Sud, par la route de Thessalie, qui conduisait en Grèce, aux Thermopyles. Mais les milices thessaliennes réussirent à lui barrer la haute vallée du Pénée vers Gomphi : il finit par les repousser et envahit la plaine méridionale. Il avait cependant perdu du temps ; ce fut dans la vallée du Pénée que Stilicon le surprit et l'encercla. Sa défaite était certaine. Les provinciaux purent espérer que Stilicon ferait ensuite des opérations de nettoyage, comparables à celles de Théodose en 379-380. Rufin ne le toléra pas : persuadé que la victoire de Stilicon entraînerait sa perte, il fit si bien qu'Arcadius ordonna au régent de renvoyer à Constantinople les troupes orientales et de repartir en Italie avec le reste de l'armée. Stilicon désirait trop l'entente avec l'empereur d'Orient pour ne pas obéir. Il se contenta de faire tuer Rufin par les soldats renvoyés, puis passa une sorte d'entente cordiale avec Eutrope, successeur de Rufin, en lui cédant l'Illyricum oriental et la tâche de guerroyer contre Alaric.

Au bout de quelques mois, Eutrope se montra aussi impuissant que Rufin à chasser les Goths du Péloponnèse et aussi rétif que ce dernier aux directives de Stilicon. En conséquence, le régent crut utile d'intervenir à nouveau dans la *pars Orientis*, cherchant sans doute plus à intimider Eutrope qu'à libérer les provinciaux des barbares. N'avait-il pas pour cela de bonnes raisons ? Alaric ne menaçait-il pas d'envahir l'Illyricum occidental ? Eutrope pourrait-il repousser une aide dont il avait tant besoin ? La campagne de Stilicon paraît avoir été préparée pour se dérouler rapidement et mettre Eutrope devant le fait accompli.

Stilicon débarqua donc à Lechaion, le port de Corinthe, et surprit Alaric, qui dut battre en retraite et alla se réfugier dans les montagnes arcadiennes, sur le plateau de Pholoe (Zos., V, 7 ; Claud., *De IV cos. Honor.*, 461-65, *De nupt. Honor.*, 178, *Laus Stil.*, I, 173-74). Comme en 395, Stilicon l'encercla et la capitulation des Goths était certaine, quand, brusquement, Alaric s'esquiva et se retira en bon ordre vers le golfe de Corinthe. Peut-on imputer cette fuite à une défaite mili-

taire de Stilicon? Zosime (V, 7) est le seul à le supposer: il assure que le désordre de l'armée romaine, où Stilicon ne savait pas imposer la discipline, avait permis aux barbares de s'enfuir. On peut ajouter que l'inactivité de Stilicon, après cette fuite, demeure effectivement incompréhensible. Pourquoi n'arrêta-t-il pas Alaric sur la route difficile de la côte nord du golfe, menant de Mégaride en Étolie, détour imposé au roi goth par le manque de bateaux? On doit en déduire que Stilicon laissa volontairement partir Alaric, ce que suggèrent d'ailleurs aussi bien le stiliconien Claudien (*De bello get.*, 518) que l'anti-stiliconien Orose (VII, 37). Mais est-ce bien là une preuve d'entente entre Stilicon et Alaric? A cette date un tel accord semble impossible, et tout ce que nous savons des rapports entre les deux hommes jusqu'à 401 le dément. Stilicon a dû craindre en Alaric un ennemi plus dangereux qu'un simple chef goth, peut-être déjà un général barbare à la solde d'Eutrope. En 397, en effet, l'hostilité de la cour d'Arcadius était telle que le régent avait à faire face en Grèce à deux ennemis, dont le plus redoutable n'était sans doute pas le roi barbare. Pourquoi Eutrope n'aurait-il pas négocié avec Alaric, comme il négocia l'année suivante avec le rebelle Gildon? Qu'aurait fait le régent si l'armée orientale était venue secourir les assiégés de Pholoe, si Arcadius avait exigé l'évacuation de l'Illyricum? La guerre civile entre les deux *partes* aurait été inévitable.

Stilicon renonça donc à intimider Eutrope par une démonstration militaire et préféra l'abattre par des moyens détournés, analogues à ceux dont il s'était servi en 395 contre Rufin. Eutrope d'ailleurs dévoila son jeu : pour opposer à son rival une armée suffisante et lui ôter tout prétexte de guerroyer en Grèce, il traita avec Alaric et fit de celui-ci un *magister militum per Illyricum.* (Claud., *In Eutr.*, II, 215-217, et *De bello get.*, 536-537).

Dans l'été de 399, Stilicon hâta certainement le complot qui entraîna la chute d'Eutrope. Mais dès l'automne, les nationalistes remplacèrent Eutrope au pouvoir et acculèrent Gainas, l'homme de confiance de Stilicon, à un coup d'État. A ce moment, si le régent avait eu jadis des relations avec Alaric, il aurait dû les reprendre et exploiter le mécontentement

du chef goth, inquiet de la politique antibarbare de Constantinople. Or il répugna à se servir d'Alaric contre le gouvernement oriental. Il préféra, comme d'habitude, les intrigues de cour aux champs de bataille. Le mythe de la *Concordia fratrum* le hantait toujours : ainsi les inscriptions commémorant la victoire sur Gildon associèrent Arcadius à Honorius (*C. I. L.*, VI, 1187).

Mais Aurelianus ne désarma pas plus qu'Eutrope. Il dirigea en Orient une véritable campagne de pamphlets contre Stilicon, comme le montre par exemple un sermon prononcé à Édesse et faussement attribué à Chrysostome (*P. G.*, t. 59, c. 344). Il est vraisemblable qu'il ait poussé Alaric à envahir l'Italie à la fin de 401.

Stilicon, ainsi « trahi » par l'Orient, n'aurait-il pas pensé à son tour à se servir d'Alaric? Ne l'a-t-il pas ménagé au cours de la dure campagne de 402? Il traita avec lui après la victoire de Pollentia, ce dont Claudien cherche à l'excuser (*De bello get.*, 77-100, *De VI cos. Honor.*, 130-140, 225-229, 128). Mais il le fit parce qu'il n'avait pas les moyens militaires d'anéantir les Goths, et il ne pensa certainement pas à cette date qu'il pourrait utiliser Alaric contre le gouvernement oriental.

***

Les négociations entre Stilicon et Alaric n'ont pas commencé avant 406. Le régent eut d'abord à se débarasser des bandes de Radagaise, qui avaient envahi l'Italie à la fin de 405 : avant d'avoir vaincu les envahisseurs à Fiesole, comment aurait-il eu le temps de s'occuper de politique orientale? Au début de l'été 406, les ambassadeurs envoyés par Honorius à Constantinople pour y défendre la cause de Chrysostome (Palladius, *dial.*, IV, *P.G.*, t. 47, c. 15-16), regagnèrent l'Italie (*ib.*, 20), et racontèrent les traitements ignominieux que leur avait infligé le gouvernement oriental. Stilicon, s'apercevant enfin qu'il n'avait aucun moyen de faire pression sur Anthemius, se décida alors peut-être à une démonstration militaire, comme jadis au temps de Rufin et d'Eutrope. Il ne s'y résigna cependant qu'avec prudence : il avait déjà montré une certaine patience, si, comme cela

est très vraisemblable, Honorius avait écrit à son frère dès l'été de 404, à la fois au sujet des Johannites et des troubles de l'Illyricum ravagé par les barbares, lettre à laquelle fait allusion l'épître impériale 38 de la *Collect. Avellana.*

Pendant l'année 405 Stilicon ne s'était pas départi d'une attitude expectative vis à vis de l'Orient. On ne peut guère en effet dater de cette année-là son alliance avec Alaric, en dépit des hypothèses de O. Seeck (*Gesch.*, V, 375 et 586), E. Stein (*Gesch.*, I, 381-384), L. Schmidt (*Die Ostgermanen*, 270) et Mazzarino (*Stilicone*, 73-75 et 157, n. 2), qui utilisent tous un passage de Zosime (V, 26), que ne confirment ni Olympiodore (frgt 3) ni Sozomène (VIII, 25). Toute la diplomatie de Stilicon en 405 dément cet accord avec les Goths, qui aurait entraîné la rupture immédiate avec Arcadius. Pendant la première moitié de l'année, le régent s'efforça d'intervenir dans la querelle johannite, réunissant d'abord un synode d'évêques italiens pour examiner la déposition de Chrysostome, puis expédiant à Constantinople des légats pontificaux munis de lettres impériales. A quoi bon tous ces prétextes, s'il avait voulu rompre définitivement avec l'Orient? Peut-être d'ailleurs essaya-t-il en même temps d'améliorer ses relations avec Alaric, ne serait-ce que pour l'empêcher de ravager l'Illyricum occidental; ainsi, il put lui envoyer quelques jeunes otages, parmi lesquels se trouvait Ætius, qui, selon Grégoire de Tours (II, 8), aurait passé trois ans chez Alaric, de 405 à la fin de 408.

En 406, Stilicon vainqueur de Radagaise, mal renseigné sur l'état de l'Orient et exaspéré par les offenses infligées aux ambassadeurs occidentaux, se décida enfin à la rupture. Cependant il s'y résigna lentement : à l'automne de 406 encore, il laissa proclamer la paix entre les deux *partes* sur la dédicace de l'arc triomphal commémorant à Rome la victoire de Fiesole (*C.I.L.*, VI, 1196); puis, en septembre, il fit désigner pour le consulat de 407 Honorius et son jeune neveu Théodose. C'est donc seulement à la fin de 406 que Stilicon pensa à une guerre en règle. L'ordre des faits énumérés par Olympiodore (frgt 3), et surtout par Sozomène (VIII, 25), montre qu'il commença par revendiquer l'Illyricum oriental abandonné à Arcadius en 395-396, puis passa avec Alaric

une alliance en bonne et due forme, pour, grâce à ce renfort, s'emparer aisément des provinces revendiquées.

Les préparatifs de la guerre ne commencèrent qu'en 407, ce qui prouve encore que l'alliance d'Alaric, indissolublement liée à une déclaration d'hostilité contre le gouvernement oriental, était récente. C'est sans doute au début de l'année 407 qu'Alaric fut nommé par Honorius *magister militum per Illyricum* et Jovius *p.p.o. Illyrici*, mesures qui révèlent que la déclaration de guerre était déjà faite et qu'on payait ainsi le concours apporté par les Goths. La campagne devait s'ouvrir au printemps : Stilicon interdit les relations maritimes avec l'Orient (*C. Th.*, VII 16, I), et Anthemius s'empressa dès avril de restaurer les fortifications des villes illyriennes (*ib.*, XI 17, 4, et XV I, 49).

Mais, en 407, la situation de Stilicon en Occident n'était pas aussi solide que jadis, en 395 ou 397. Le régent devait compter avec l'opposition des antibarbares encouragés par Anthemius et avec les velléités d'indépendance d'Honorius. Il prit bien quelques précautions, mit à la préfecture du prétoire son ami Fl. Longinianus à la place d'Hadrien (*C. Th.*, XIII 7,2), et à la préfecture de la ville Senator à la place de Romulus (*ib.*, XVI 5, 40). Il exempta même les *honorati* de la lourde obligation de fournir des recrues par la loi du 22 mars 407 (*ib.*, VII 13, 18, et 20,13), ce qui montre à quel point la mobilisation contre l'Orient était impopulaire. Toutefois l'habitude de la toute-puissance lui fit peut-être sous-estimer la force de l'opposition. Son entourage, sa femme Serena, durent alors voir le danger avant lui et mieux que lui.

Serena, en effet, désapprouvait la guerre plus par peur des haines que celle-ci soulèverait contre son mari que par affection pour les deux empereurs frères. C'est elle qui pressa Stilicon de consentir au mariage de leur seconde fille Thermantia avec Honorius, sans doute dès 407, comme le dit S. Mazzarino, épousailles que cependant Zosime (V, 28), Olympiodore (frgt 2), Jordanes (*Get.*, XXX) et la chronique de Marcellin datent de 408. Depuis la mort de Maria en 404, Stilicon avait perdn le rang de *socer* de l'empereur. Santo Mazzarino (*Serena e le due Eudossia, Quaderni de Studi romani VII, Donne di Roma antica*, Rome, 1946) a tenté d'attribuer la

prudence de Serena à une politique indépendante, hostile même à Stilicon, hypothèse qui avait été déjà émise par Seeck (art. *Serena*, P. W. 1923, c. 1672). Reprenant ce qu'il avait déjà dit dans son *Stilicone*, 75 et 282, il affirme que Serena, catholique fanatique et mère adoptive du pieux Arcadius, ne pouvait tolérer l'alliance conclue par son mari avec l'arien Alaric pour faire la guerre au gouvernement oriental légitime. En fait, dans ces circonstances, Serena ne paraît pas s'être montrée *troppo romana e cattolica*, comme le dit S. Mazzarino (*op. cit.*, 11).

Serena s'efforça au contraire de sauver Stilicon, presque malgré lui, en évitant la guerre avec l'Orient. S. Mazzarino voit néanmoins dans le mariage de la petite Thermantia avec Honorius la preuve d'une politique dynastique (*op. cit.*, 13), alors que ce mariage ne pouvait guère profiter qu'à Stilicon en contrebalançant sur l'esprit du jeune prince l'influence croissante d'Olympius et des cercles milanais. Serena en outre put déjouer un véritable complot tramé contre son mari au moment de commencer les opérations.

Au printemps 407, comme Stilicon se préparait à rejoindre Alaric et passait les troupes en revue à Ravenne, survinrent deux empêchements, selon Zosime (V, 27) : d'abord la nouvelle de la mort d'Alaric, faux bruit répandu sans doute par les espions d'Anthemius, que Stilicon n'eut pas de peine à démentir au bout de quelque temps ; ensuite la nouvelle des invasions barbares en Gaule, malheur manifestement vrai cette fois, qui, d'après Zosime, trouva créance chez tout le monde. Aussitôt les ennemis de Stilicon exploitèrent la situation et effrayèrent Honorius : l'empereur décommanda l'expédition orientale, ce qui mit Stilicon en échec pour la première fois depuis 395. Serena dut à son tour s'effrayer : pour retarder la disgrâce de son mari, elle prit l'initiative d'une réconciliation entre les deux Augustes frères, (Zos., V, 29). S. Mazzarino lui attribue la responsabilité des lettres impériales envoyées à Alaric pour rompre l'alliance et arrêter les préparatifs de guerre en Epire. Mais Stilicon, dans le discours qu'il prononça au Sénat en 408, n'incrimina Serena que d'avoir souhaité maintenir, *βουλομένην φυλάττεσθαι*, l'entente entre Arcadius et Honorius (Zos., 29) ; quant aux lettres impériales en question, *γράμματα Ὀνωρίου*, rien ne

s'oppose à ce qu'elles aient été dictées à l'empereur par Olympius ou ses amis antibarbares. Plus grave serait l'intervention de Serena, après la paix ménagée avec Alaric : selon Zosime (V, 30), Honorius sur son conseil, *συμβουλῇ Σερήνας πειθόμενος*, décida d'aller rejoindre l'armée à Ravenne, contre le gré de Stilicon. Mais Serena pouvait craindre autant que les intrigues de cour le mécontentement de l'aristocratie romaine : l'incident du sénateur Lampadius, osant tenir tête au régent qui voulait faire la paix avec Alaric, est très significatif (Zos. V, 29). Si vraiment Serena passait aux yeux de tous pour hostile à la politique stiliconienne et en particulier pour responsable du contre-ordre expédié à Alaric, en 407, pourquoi en 409 (Zos. V, 38), fut-elle condamnée à mort parce qu'on la soupçonnait d'être capable de livrer Rome à ce même Alaric?

La décision d'Honorius au printemps de 407, préparée vraisemblablement plus par les antibarbares que par Serena, signifia pour Stilicon le commencement de la fin. Sa politique orientale était ajournée *sine die*, malgré les espoirs, vite déçus d'ailleurs, qu'allait susciter la mort d'Arcadius en mai 408. Comme elle est restée ainsi en suspens il nous est difficile de l'apprécier. Mais la guerre fratricide avait été conjurée plus par les invasions massives qui inondaient les Gaules que par le parti antibarbare d'Occident. Seule cette *Völkerwanderung* permit aux ennemis de Stilicon de réussir à Ticinum le coup d'État qui devait abattre le régent. Si l'échec de Stilicon en 407 ne put lui ravir le pouvoir, il servit au moins à calomnier sa mémoire : dès 408, en effet, ses ennemis vainqueurs réussirent à confondre dans une même haine le régent et son allié tardif, Alaric, comme le montrent les accusations d'Orose (VII, 38), de Jordanes, de Philostorge (XII, 2) et des chroniqueurs.

Toulouse. Emilienne DEMOUGEOT.

NERONIAS-IRENOPOLIS IN EASTERN CILICIA

S. Athanasius who, during the 46 years of his episcopacy, was five times deposed and banished by his adversaries, begins his « Defense of his flight », written in the summer of 357 (1), as follows : « I hear that Leontius, the present bishop of Antioch, and Narcissus, the [bishop] of the city of Nero (*Νάρκισσον τὸν ἀπὸ τῆς πόλεως Νέρωνος*) and George who is now in Laodicea, and with them the other Arians utter many reproaches against me » (2).

The « city of Nero » means Neronias in Cilicia II where Narcissus was bishop. In the same treatise Athanasius says : « But Narcissus, besides being charged with many other misdeeds, was deposed three times by different synods, and now he is the most wicked man among them » (3).

In the quoted treatise the bishopric of Narcissus occurs for the last time, at least in a contemporary source, under the name of « city of Nero » or Neronias. Some 80-90 years later, the three continuators of Eusebius' *Church History*, when referring to Narcissus, give different names to his see. While Socrates (4) always calls it Neronias, Sozomenus (5), though writing nearly at the same time, exclusively uses the new name Irenopolis. Theodoret, who wrote in 449 or 450 A. D.,

(1) Athanasius, *Werke*. hrsg. im Auftrage der Kirchenväter-Kommission d. Preuss. Akad. d. Wiss. von H. G. Opitz, 2. Bd., 1. Teil, 3 : *Apologia de fuga sua*, 1 (4. Lieferung, Berlin u. Leipzig, 1936), p. 68.

(2) *Ibid.*, p. 68, 2 (= *P.G.*, t. XXV, col. 644 ult.)

(3) Idem, *Apol. de fuga sua* 26, 3 (5. Lief., 1938), p. 86, 3-4 : *ὁ δὲ Νάρκισσος ἄλλα τε πολλὰ κακὰ ἔχων καὶ τρίτον ἐν διαφόροις συνόδοις καθηρέθη · καὶ νῦν αὐτός ἐστιν ἐν αὐτοῖς ὁ πονηρότατος* (= *P.G.*, t. XXV, col. 677 B).

(4) Socrates, *Hist. Eccl.*, II, 26, *P.G.*, t. LXVII, col. 269 A.

(5) Sozomenus, *H.E.*, III, 10, 4, *P.G.*, t. LXVII, col. 1057 BC.

says : « Neronias is a city of the Second Cilicia which we now call Irenopolis » (1). Before him, the Arian Church historian Philostorgius, who wrote probably soon after the year 423 in which the last events recorded by him took place, already calls Narcissus bishop of Irenopolis (2). The new name further appears in the *Notitia dignitatum* (3), the final redaction of which dates of about 430. Basil of Seleucia, in the *Miracula S. Theclae* (4), published at a date which cannot be established with precision, calls the homonymous Isaurian city « this Irenopolis of ours » (5), alluding thus to the existence of a second city of this name situated in another province.

The first event, in connection with which the new name of Irenopolis is mentioned, dates from the time of Theodosius I (379-395). John Malalas (6) reports that, during his reign, the Isaurian usurper Balbinus (7), before being executed by the Stratelates Rufus, destroyed the <metro>polis Anazarbus and the Cilician cities of Irenopolis and Castabala. Though Malalas, a rather unreliable author, is the only source mentioning this event, there is no cogent reason to doubt

(1) Theodoretus, *H.E.*, I, 7, 14, p. 33, 3 ed. L. Parmentier.

(2) Philostorgius, *H.E.*, IV, 10, p. 63, 1 sq. ed. J. Bidez.

(3) *Notitia dignitatum*, Oriens, XI, 24, ed. O. Seeck (Berlin, 1876), p. 32.

(4) Basilius Seleuc., *Miracula S. Theclae*, II, 18, *P.G.*, t. LXXXV, col. 596 c.

(5) Basil. Sel., *l. c.* : *ἐκ τῆς καθ' ἡμᾶς ταύτης Εἰρηνουπόλεως ὁρμηθέντες*.

(6) Ioannes Malalas, *Chron.*, XIII, 9, p. 345, 8-11 ed. Bonn. : *Ἐπὶ δὲ τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἐτυράννησε Βαλβῖνος ὁ Ἴσαυρος καὶ ἔστρεψεν Ἀνάζαρβον τὴν <μητρό> πολιν καὶ Εἰρηνούπολιν καὶ Καστάβαλαν τῆς Κιλικίας πόλεις. καὶ συλληφθεὶς ὑπὸ Ῥούφου στρατηλάτου ἀνῃρέθη.* The partial edition of Malalas' *Chronicle* by A. Schenk v. Stauffenberg, *Römische Kaisergeschichte bei Malalas* (Stuttgart, 1931) does not comprise the 13th book.

(7) *Albinus* according to the Latin translation, the readings of which are sometimes preferable to those of the printed Greek text (cf. L. Dindorf in the preface of the Bonn ed., p. viii). As variants of the same name, *Βαλβῖνος* and *Ἀλβῖνος* also occur elsewhere in Malalas and other sources which depend on him (Schenk v. Stauffenberg, p. 62 fin., 355).

the exactness of his report on one of the numberless Isaurian raids which he may have known from one of the local chronicles repeatedly quoted by him (1). From Malalas' testimony we can infer that the name of Neronias had been changed at least before A. D. 395. Unfortunately we are not able to fix more precisely the date of this change, nor can we find any satisfactory explanation why the new name was chosen. But so much can be maintained with great probability that, between 357 and 395, the name of Neronias was replaced by « Irenopolis ». If, therefore, before the year 357, the name of Irenopolis occurs in *contemporary* sources, it certainly means the Isaurian city. It is, on the other hand, an obvious anachronisme, if some later authors, like Philostorgius or Sozomenus (not, however, Socrates), though referring to events that happened before 357, use already the name by which the city was known at their own time.

In two passages of the *Sylloge* of Deacon Theodosius, where the name of the city occurs, its strange form is obviously caused by subsequent alterations, easily recognizable as such, as I shall show below.

In spite of the evidence of these facts, modern scholars have often earnestly discussed the question whether a series of coins of Irenopolis, dating from Nero to Gallienus, should be attributed to the Isaurian or to the Cilician city. Barclay V. Head, in the 2nd edition of his *Historia numorum* (2),

(1) This passage of Malalas was overlooked by G. R. Sievers, the only scholar who, as far as I know, tried to sketch the history of the Isaurians through the centuries (*Geschichte der römischen Kaiser* [Berlin, 1870], p. 489-502); indeed he supposed (p. 494) that they made no raids between 368 and 404 or 405. F. Imhoof-Blumer (*Zeitschrift f. Numismatik*, X [1883], p. 281) quotes the passage without any comment in his outline of the history of Castabala. The exact date of Balbinus' uprising cannot be established. G. Rauschen (*Jahrbücher der christlichen Kirche unter Theodosius d. Gr.* [Freiburg, 1897]) does not mention it. Under Theodosius I a Magister militum Rufus does not figure in any other source. We could suggest that the well-known Praefectus praetorio Fl. Rufinus (A. D. 392-395) is meant; he came indeed in 395 to Antioch, but apparently only for the purpose of executing the Comes Orientis Lucianus (Rauschen, *l. c.*, p. 440-441).

(2) Barclay V. Head, *Historia numorum* (Oxford, 1911), p. 721.

even assigns them to the Cilician city without discussion. The origin of this confusion can be traced back to a rather remote past, viz. the time when scholars like Christopher Cellarius (1) and Eckhel (2) did not yet distinguish the two homonymous cities (3). Knowing from Theodoret that Neronias was later called Irenopolis, they wrongly concluded from a coin of Irenopolis struck at Domitian's time that the former name was already abolished before the end of the first century. This opinion, though in plain contradiction to all evidence, was still shared by P. Wesseling, who was already aware of the existence of two cities called Irenopolis (4) ; it is even quoted without any comment by C. Mueller in his edition of Ptolemy's *Geography* (5). Recently A. H. M. Jones tried (6) to harmonize this obsolete hypothesis with the other facts which are in plain contradiction to it. He justly recognized the difficulty of assigning certain coins with the legend EIP to the eastern (Cilician) city, for one of them was struck under Nero himself, after whom it was called simply Neronias. Yet, in spite of admitting that « the probabilities are therefore against the eastern city », he maintains that the name of Neronias, « though officially suppressed after the condemnation of Nero's memory, never yielded in popular usage to its official substitute, Irenopolis, and reappears in the 4th century in the ecclesiastical lists ». As a matter of fact, neither of these arbitrary assertions, viz. that the name of Neronias was *temporarily* suppressed, and that at this early epoch it yielded to the « official substitute » Irenopolis, is supported by any of the extant sources.

(1) Christoph. Cellarius, *Notitia orbis antiqui*, 2nd ed., t. II (Lipsiae, 1732), p. 204-205.

(2) Eckhel, *Doctrina numorum*, III, p. 58.

(3) Leonhard Schmitz, *Dictionary of Greek and Roman Geography*, ed. by William Smith, vol. II (London, 1857), p. 64 did not distinguish the two cities either.

(4) P. Wesseling, *ad* Hieroclis *Synecdemum*, p. 705, 8 *et* 710, 3 (*P.G.*, t. CXIII, col. 1161-1162).

(5) Cl. Ptolemaei *Geographia*, t. I, pars II (Paris, 1901), p. 899, 6 ed. C. Mueller.

(6) Arnold Hugh Martin Jones, *The cities of the Eastern Roman provinces* (Oxford, 1937), p. 205-206.

On the contrary, a newly discovered inscription which will be discussed presently, proves that Neronias was the « official name » during the third century. Besides, there is no other trace of the alleged « damnatio memoriae » of Nero and its consequences such as abolition of toponyms derived from his name. There existed two places called Forum Neronis in Gaul, one of them attested by Ptolemy (about 150 A. D.), and a third in Venetia near the mouth of the Padus, called Neronia according to the *Tabula Peutingeriana* (third century).

W. Ruge in his article *Neronias* (1) supports the evident and only possible attribution of the coins to the Isaurian city ; yet, in another connection, he too confounds it with the eastern city, as will be shown below.

Now I shall discuss the real or wrongly conjectured attestations of Neronias-Irenopolis in chronological order.

The earliest testimonies for its existence would indeed be the series of coins mentioned above, if they were justly attributed to the eastern or « Cilician » (2) Irenopolis. In his work quoted above, Head distinguished the coins with the legend *ΕΙΡΗΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ*, assigned by him to the Cilician city, from those exhibiting *ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ* which he supposed to have been struck by the mint of the western Irenopolis. W. M. Ramsay said likewise (3) : « I think that all coins *ΕΙΡΗΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ* belong to the latter and not to the Isaurian Eirenopolis ». G. F. Hill, on the contrary, attributed (4)

(1) W. Ruge, *R.E.*, XVII (Stuttgart, 1936), col. 48-49, s. v. *Neronias* nº 1.

(2) In distinguishing the eastern « Cilician » from the western « Isaurian » city I follow the nomenclature of later times when the former name « Cilicia Aspera » (*Κιλικία Τραχεῖα, Τραχειῶτις*) was replaced by that of Isauria. For my purpose it does not matter if, by anticipating the term Isauria for an earlier time, I commit a slight anachronism in order to simplify my demonstration. At the time when the coinage of Irenopolis was issued, and at that of Ptolemy, the cities belonged indeed both to Cilicia, the one to the « Rough », the other to the « Plain Cilicia ».

(3) W. M. Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor* (London, 1890), p. 365.

(4) G. F. Hill, *Catalogue of the Greek coins of Lycaonia, Isauria and Cilicia* (London, 1900) p. lxi-lxiii, 87-89, Pl. XIV, no. 10-15.

them to the Isaurian city, though motivating his choice by considerations of little weight. Moreover he remained rather undecided, admitting (1) : « The arguments in favour of the eastern city must, however, be fairly stated. » After some general remarks he finally declared that « the balance of probability seems to be in favour of the attribution of the coinage to Irenopolis in Lacanatis » (i. e., according to him, the Isaurian city). He evidently was not aware of the fact that, before and in the year 357 A.D., the eastern Irenopolis did not yet exist under this name.

One of the chief reasons why Jones and others did not admit this fact, is their misinterpretation of Ptolemy's map of Cilicia or, as I should say more precisely, of a map which is drawn according to the instructions given by him in the text of his *Geography*. On this map, the position of several Cilician cities is presented in a very odd way.

« Ptolemy », says Jones, « mentions only one Irenopolis ; the position to which he assigns it points rather to the eastern city than to the western, but his Geography is so fantastically inaccurate in these points that not much reliance can be placed on this fact. The western Irenopolis was in Cetis... Probably then Ptolemy is right in putting the eastern city in Lacanatis ». In the following, Jones ascribes the foundation of the « eastern Irenopolis in Lacanatis » as well as that of the western « city of peace » to Antiochus IV who « pacified » the Cetae in A. D. 52. As his map shows, he locates Lacanatis on the Pyramus river several miles above Castabala. In this respect his opinion differs from the commonly accepted view that this region belonged to Isauria. It is true that it was one of the territories which Antiochus IV Epiphanes of Commagene possessed during the years 38-72 (2) ;

(1) HILL, *ibid.*, p. LXII.

(2) E. BABELON, *Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène* (Paris, 1890), p. CCXX-CCXXIII. HEAD, *Hist. num.*, 2nd ed., p. 714, 721, 727. J. KEIL and A. WILHELM, *Vorläufiger Bericht über eine Reise in Kilikien, Jahreshefte d. österr. arch. Inst.*, XVIII (1915), Beiblatt, col. 12. WILCKEN, *R.E.*, I, col. 2490 sq., s. v. *Antiochus* n° 40. HONIGMANN, *RE*, Suppl. IV, col. 987, s. v. *Kommagene* ; ID., *Byzantion*, X (1935), p. 651-654.

yet there can be no doubt that all these districts (1) were situated in Cilicia Aspera, the later Isauria, and not in Eastern Cilicia, though they were separated by this latter from his inherited kingdom of Commagene. As to Ptolemy, the position of Irenopolis as indicated on his map is equally inexact whether we take it for the western or for the eastern city ; indeed he fixes it at a site north of Tarsus and Adana. On the whole, his construction of the map of Cilicia, i. e. the later provinces of Isauria, Cilicia I and Cilicia II, is disfigured by many inconsistent entries, e. g., the coastal cities of Cetis are separated from Olbasa, the only interior city of the same district, by the inland portion of Selenitis which, in its turn, is hardly recognizable as the hinterland of the part of the Cilician coast which bears the same name. Ptolemy's « Cilicia in the proper sense » (*ἰδίως Κιλικία*) apparently comprises the whole of Cilicia Campestris (or Pedias) which, towards the west, reaches as far as Corycus. This fact alone would sufficiently prove that his Irenopolis, being outside of this area, means the Isaurian city. Yet it must be admitted that Augusta and Flaviopolis (which is probably the same as Flavias) are, on his map, likewise excluded from Cilicia Propria to which they belonged in reality. Ptolemy's attribution of Irenopolis to Lacanatis is usually considered as an argument in favor of the view that it was situated in Isauria. Therefore, as Jones himself admits, all evidence points rather to the probability that Ptolemy means the western city. But any discussion of this question is in fact futile, since, as I stressed above, an eastern Irenopolis did not yet exist at Ptolemy's time. For this very reason Lacanatis cannot have been situated in Eastern Cilicia either. How confusing and unfounded all these conjectures are, is shown by a chronological blunder which slipped in Ruge's article *Neronias* (2) published in 1936. Though stressing the fact that the eastern Irenopolis did not exist under this name

(1) Anemurium, Celenderis, Corycus, Sebaste, Cetis, Selinus, perhaps also Antiochia on the Cragus, Iotape and the Cappadocian (Lycanian) Strategia Antiochiane with Derbe, Laranda, Olbasa and Musbada.

(2) *RE*, XVII, col. 48-49.

before A. D. 325, Ruge maintains there, as he did already in his article *Lakanatis* (1924) (1), that Ptolemy [about A. D. 150 !] confounded the two homonymous cities !

The first mention of the city as *Neronias* figures in the recently discovered trilingual inscription of King Shahpuhr I of Persia, styled by Rostovtzeff (2) « Res gestae divi Saporis », a report on his victorious expeditions against the Roman Empire. The Greek text mentions, among the numerous places taken by the Persians, the following group of cities in Eastern Cilicia : *Καστάβαλα Νερωνιάδα Φλαυιάδα Νεικόπολιν Ἐπιφανίαν* (3). On this mention of Neronias, Olmstead comments (4) : « Our inscription pushes back half a century the evidence for its existence, refutes the suggestion that it was named from a bishop (5) and established the presumption (6) that it was named from Nero himself. Its location in the list may ultimately fix more precisely this predecessor to Irenopolis ».

As a possible attestation of one of the two cities called Irenopolis under Emperor Leo I (457-474), Ruge quotes (7) an inscription of Corycus (*CIG* 8619) where the first editor supplied the missing letters as follows : *ἐπίσκ(οπος) τ[ῆς Ἰρηνοπ]όλ[εως]* (sic). It is true that Le Bas (nº 1421) proposed to read *Κω[ρυκιατ]ῶν*, but, as Ruge remarks, this reading remains uncertain (« ohne Gewähr »), since « under Leo I no bishop of Corycus is known whose name ends in

(1) *RE*, XII, col. 519.

(2) MICHAEL I. ROSTOVTZEFF, *Res gestae divi Saporis and Dura*, in *Berytus*, t. VIII (1943), p. 17-60.

(3) M. SPRENGLING, *American Journal of Semitic Languages and Literatures*, t. LVII (1940), p. 374, 29-30.

(4) A. T. OLMSTEAD, *Classical Philology*, t. XXXVII (1942), p. 417.

(5) RAMSAY (*Amer. Journ. Arch.*, t. IV [1888], 18 D 15 ; *Hist. geogr. Asia Minor*, p. 416) made the strange supposition that the city was named after a local saint or bishop. A glance at the *Dictionary of Christian Biography* (*DCB*), vol. IV, p. 24-27, would have informed him that no saint or bishop bearing the name of the ill-famed persecutor of Christianity is known.

(6) This « presumption » is rather an obvious fact which should never have been seriously doubted. Cities called after Emperor Claudius (Nero) were named Claudias or Claudiopolis.

(7) RUGE, *RE*, XVII, col. 48.

...ινδακος ». In fact the inscription contains an edict of the Emperor Anastasius I (491-518), as E. Stein has shown in an additional note to the last and most reliable edition of the inscription by J. Keil and A. Wilhelm, published five years before Ruge's article (1). Bishop Indacus of Corycus is mentioned in a letter of Patriarche Severus of Antioch (2), which confirms both Stein's dating of the inscription and the reading *Κω[ρυκιωτ]ῶν* (3). The inscription has, therefore, nothing to do with Irenopolis.

In the 4th century the city is frequently named as the see of the notorious bishop Narcissus whom I mentioned above. He was one of the ten outstanding leaders of the Arians and as such a fanatical opponent of S. Athanasius. All we know about his doctrinal beliefs is that he affirmed the existence of a first and a second God (*πρῶτον εἶναι θεὸν καὶ δεύτερον*), viz. the Father and the Logos ; Marcellus of Ancyra inferred from his writings that he distinguished three *οὐσίαι* (4). Narcissus was a typical representative of the permanently traveling high clergy of this epoch, which the pagan historian Ammianus Marcellinus ridiculed by the often quoted words : « the highways were covered with galloping bishops » (5), while Narcissus' opponent S. Athanasius said sarcastically : « Since

(1) J. Keil and A. Wilhelm, *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien*, in *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, t. III (Manchester, 1931), p. 122-129, n° 197, 5 sq. : + *Ἰνδακος ὁ ὁσιώτ(ατος) ἐπίσκο[πος τῆς] Κο[ρυκιωτ]ῶν πόλ(εως)*. The name of Indacus is well attested by John of Antioch and Suidas.

(2) The sixth book of the *Select Letters* of Severus, Patriarch of Antioch, in the Syriac version of Athanasius of Nisibis, ed. and transl. by E. W. Brooks (London and Oxford, 1902-1904), V, 7, p. 360 (transl., p. 318).

(3) Cf. Ernest Stein († Febr. 25, 1945), *Histoire du Bas-Empire*, t. II (Paris, Bruxelles, Amsterdam 1949), p. 212, n. 4, whose attention I had called to Severus' letter ; Robert Devreesse, *Le patriarcat d'Antioche* (Paris, 1945), p. 154, n. 1 and 12 ; Louis Robert, *Hellenica*, III (Paris, 1946), p. 167-169.

(4) Eusebius, *c. Marcell.*, I, 4, p. 26 sq., ed. Klostermann. Cf. R. V. Sellers, *Eustathius of Antioch* (Cambridge, 1928), p. 14, n. 5.

(5) Ammianus Marcellinus, *Rerum gestarum libri qui supersunt*, XXI, 16, 18, rec. Carol. U. Clark, I (Berolini, 1910), p. 250, 7 (see also XXII, 5, 4).

they obtained the permission to use the public post vehicles, they go around like a lion seaking whom he may devor » (1). Nearly all we know about Narcissus is his participation in many synods and in missions for ecclesiastical purposes. A mere enumeration of all the journeys, which the bishop of the small Cilician town made during his long lasting episcopate, gives an impressive illustration of the abuse, stigmatized by Ammianus and S. Athanasius, which « ruined the horses of the imperial post » ; yet our knowledge of his journeys, recorded rather incidentally, may even be incomplete. Narcissus was in 314 in Ancyra and, probably in the same year, in the Cappadocian Caesarea, early in 325 in Antioch, in June 325 in Nicaea, in about 330 (332?) in Antioch, in 335 in Tyre, whence he was sent to Mareotis in Libya and perhaps to Jerusalem, in 341 in Antioch and in Gaul, in 342 in Hemesa, in 343 in Serdica and Philippopolis, in 349 in Constantinople, in 351 in Sirmium, in 354 (356?) in Antioch and in 357 in Singidunum. He died probably in 358.

For our purpose a reference to the substantial article on Narcissus by W. Ensslin (2) will in general be sufficient, although it is not quite exhaustive (3) ; I shall restrict myself to quoting the chief authorities on his travels with a view to investigate how his bishopric is called in the different sources, omitting most of the passages where he is simply referred to as Narcissus or N. the Cilician without indication of his see.

In the small list of the members of the synod of Ancyra in 314 *Νάρκισσος Νερωνιάδος* is mentioned in the last (13th) place (4).

(1) S. ATHANASIUS, *Hist. Arian. ad monach.*, 20, *PG*, t. XXV, col. 716B : *ὡς λέων, ζητῶν τίνα καταπίῃ, οὕτως οὗτοι δημοσίου δρόμου τὴν ἐξουσίαν λαβόντες καὶ περιερχόμενοι.* See also *Apol. secunda c. Arian.*, 51, 5 in ATHANASIUS *Werke*, hrsg. v. H.-G. OPITZ, Bd. II, 3 (Lief. 6, 1938), p. 133, 2 = *P.G.*, XXV, col. 341C.

(2) W. ENSSLIN, *RE*, XVI (1935), col. 1733, s. v. *Narkissos* n° 3.

(3) One of Narcissus' earliest attestations is missing there : EUSEBIUS, *c. Marcellum*, I, 4, 39, p. 25, 5 and 11 ed. KLOSTERMANN = MARCELLI Ancyrani frg. 81, *ibid.*, p. 202, 33.

(4) FR. SCHULTHESS, *Die syrischen Kanones der Synoden von Nicaea bis Chalcedon*, in *Abh. d. Kgl. Ges. d. Wiss. zu Goettingen*, phil.-hist.

Probably in the same year a synod was held in Caesarea in Cappadocia (1) in which he also participated. In one of the Syriac lists of its members *Νερωνιάδος* is added to his name (2).

Perhaps in 324, or rather early in 325, a synod was gathered at Antioch. It is only known from a letter written by this assembly to Bishop Alexander (of Thessalonica ?) which figures in the Syriac translation of the Antiochene *Corpus canonum*. At this occasion, three members of the synod, Theodotus of Laodicea, Narcissus of Neronias, and Eusebius of Caesarea in Palestine were conditionally excommunicated (3). Eusebius quotes (4) a letter written by Narcissus to Chrestus, Euphronius, and Eusebius [of Nicomedia], in which he reports that he had been examined by Ossius [of Corduba] about his doctrine concerning the number of *οὐσίαι*. According to H. G. Opitz (5), this examination took probably place on the occasion of this synod of Antioch.

The lists of members of the council of Nicaea (May-June, 325) sometimes call Narcissus bishop of Neronias, sometimes of Irenopolis. But, as I have shown elsewhere, the genuine list (*Λ*V) knows only the former name of the bishopric (6).

Kl., N. F. Bd. X, N° 2 (Berlin, 1908), p. 30. Latin text : CUTHBERT HAMILTON TURNER, *Ecclesiae Occidentalis Monumenta iuris antiquissima, [EOMIA]*, t. II, part I (Oxonii, 1907), p. 32, col. II ; p. 50-51.

(1) The list of the members of this synod is usually, but unduly, ascribed to the council of Neocaesarea. See Jos. LEBON, *Sur un concile de Césarée*, in *Le Muséon*, t. LI (1938), p. 89-132.

(2) SCHULTHESS, *l. c.*, p. 30, n° 6.

(3) SCHULTHESS, *l. c.*, p. 162, 15 = ATHANASIUS *Werke*, hrsg. v. OPITZ, Bd. III, I. Teil (1. Lief., 1934), p. 40, 6, Urkunde 18, 14, where the name is written NARQISSIS. Cf. ED. SCHWARTZ, *RE*, VI, col. 1411, 40, s. v. *Eusebius*, n° 24.

(4) EUSEBIUS, *c. Marcell.*, I, 4, 39. 53-54, p. 26, 5-10. 28, 33 - 29, 6 ed. KLOSTERMANN = ATHANASIUS *Werke*, Bd. III, I. Teil (2. Lief., 1935), p. 41, Urkunde 19. Cf. SCHWARTZ, *RE*, VI, col. 1420, 64.

(5) H.-G. OPITZ, *Zeitschrift f. d. neutestam. Wissensch.*, XXXIII (1934), p. 152 sq.

(6) E. HONIGMANN, *Byzantion*, t. XIV (1939), p. 17-76 (especially p. 25, n. 3). See also TURNER, *l. c.*, t. I, fasc. II, pars III (Oxonii, 1933), praef. p. xv (addition to t. I, fasc. I pars I, pp. 56-57), who was already aware of the importance of the group of MSS. *Λ* V, but

At the « canonical council of Antioch », dated usually about 330 (1), whose members proposed the promotion of Eusebius of Caesarea to the see of Antioch (2), Narcissus, one of the members, is again called bishop of Neronias (3).

In 335 he attended the council of Tyre. This assembly sent him as a member of the committee of inquiry against S. Athanasius to the region of Mareotis in Libya (August 335). Theodoret, reporting this fact (4), calls him only *ὁ Κίλιξ*. After his return, he was doubtless one of those « outstanding Cilicians » (*Κιλίκων οἱ διαφέροντες*) who, immediately after the council, went to Jerusalem in order to celebrate there (on Sept. 17) the consecration of the Church of the Holy Sepulchre (5).

In 341, he participated in the « dedication synod » (*σύνοδος ἐν τοῖς ἐγκαινίοις*) at Antioch. He was subsequently together with three other bishops deputed to Gaul, to communicate to Emperor Constans the new Antiochene formula of faith (6). If Sozomenus, who wrote one century later, calls him on this occasion bishop of Irenopolis, this does

supposed that, in a list based on them, the number of the Fathers of Nicaea would shrink from 218 to 217, while in my reconstruction there remain only about 195-205 of them.

(1) G. Bardy, *Dictionnaire du droit canonique*, t. I (Paris, 1935), col. 589-598, s. v. *Antioche (concile et canons d')* : A. D. 332.

(2) Eusebius, *Vita Constantini*, III, 62, p. 109, 28 ed. Heikel.

(3) Schulthess, *l. c.*, p. 65, n° 3.

(4) Theodoretus, *H.E.*, I, 30, 11, p. 87, 18 ed. Parmentier.

(5) Eusebius, *Vita Constantini*, IV, 43, p. 135, 24 : *Οὐ μὴν ἀπελιμπάνοντο Κιλίκων οἱ διαφέροντες*. Cf. Montfaucon, *Vita Athanasii*, in *PG*, XXV, p. lxxxvii, col. I ; Charles Hole, *D.C.B.*, ed. by William Smith and Henry Wace, IV (London, 1887), p. 3-4, s.v. *Narcissus* n° 3. For the date : *Chronicon Paschale*, p. 531, 7 ed. Bonn (Sept. 17, but wrongly 334 A.D.) ; cf. Ed. Schwartz, *RE*, VI, col. 1419, 42 ; Opitz in Athanas. *Werke*, 2. Bd., 1. Teil (6. Lief., 1938), p. 158, 10 adn.

(6) Athanasius, *De synodis*, 25, *PG*, XXVI, col. 725B : *Νάρκισσος* without indication of the see. Socrates, *HE*, II, 18, 1, *PG*, LXVII, col. 221 B : *N. ὁ Κίλιξ*. Sozomenus, *HE*, III, 10, 4 sq., *PG*, LXVII, col. 1057 BC : *N. ὁ Εἰρηνοπόλεως τῆς Κιλικίας ἐπίσκοπος*. Cf. also Theodorus Lector (cod. Vatic. 1455, fol. 233r), *PG*, LXXIX, col. 1341 B = *PG*, LXXXVI, col. 228 A ; better ed. Schwartz, *Acta Concil. Oecum.*, t. II, vol. I, pars II (1933), praefatio, p. x.

not prove that in 341 this name had replaced Neronias, since, as I stressed above, Socrates, Sozomenus' contemporary, always uses the name of Neronias.

Probably in 342, Flaccillus of Antioch (335-343) and Narcissus re-established Eusebius of Hemesa in his bishopric (1).

In 343 (according to Eduard Schwartz, in 342), Narcissus attended the Oriental council of Serdica-Philippopolis and was condemned by the western bishops (2) as one of the leading Arians (3). While his contemporary S. Athanasius refers to him in this connection as bishop of Neronias, the Latin list of the council's members, handed down in a fragment of the historical work of S. Hilary of Poitiers which is preserved in two mss. (Paris. Armamentar. 483, saec. IX, and Paris. 1700, saec. XVI), calls him « Narcissus ab Anapoli » (4) ; in another list of heretics he figures as « N. ab Ieropoli » (5). Modern editors usually correct these variants into Irenopoli (6). It is obvious that both Anapoli and Ieropoli are corrupt forms ; it must however be stressed that « Irenopoli » is merely a modern emendation (7). The two wrong forms probably resulted from a sub-

(1) SOCRATES, *HE*, II, 9, *PG*, LXVII, col. 200 A.

(2) ATHANASIUS, *Apologia secunda*, 36, 6, in *Werke* ed. OPITZ, Bd. II, I. Teil (5. Lief., 1938), p. 115, 8 : *Νάρκισσον ἀπὸ Νερωνιάδος* (= *PG*, XXV, col. 309C).

(3) ATHANASIUS, *ibid.*, 46, 1, ed. OPITZ (6. Lief.), p. 122, 15 : *Νάρκ. ὁ ἀπὸ Νερωνιάδος τῆς Κιλικίας* (= *PG*, XXV, col. 333 A).

(4) *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* [*C.S.E.L.*], t. LXV, p. 77, 10.

(5) *C.S.E.L.*, *ibid.*, p. 131, 5.

(6) M. LEQUIEN, *Oriens Christianus*, II (Paris, 1740), col. 83, wrongly restored *Amphipolis*, BARONIUS and COUSTANT *Neronopolis* (*C.S.E.L.*, *l. c.*, adn.). From them STERRETT (*The Wolfe Expedition to Asia Minor* [Boston, 1888], p. 84) may have borrowed this name, to which RAMSAY objected (*Hist. geogr. Asia Min.*, p. 97).

(7) It is quite wrong to affirm that the city is attested as Irenopolis as early as 343, as did F. HAASE, *Altchristliche Kirchengeschichte nach orientalischen Quellen* (Leipzig, 1925), p. 245, with reference to THEODORETUS, *H.E.*, I, 7, who, in fact, attests rather the contrary ; for his words « Narcissus of Neronias, a city of Cilicia II which we call *now* Irenopolis » imply that the change of the name took place *after* 343. In a similar way RUGE (*R.E.*, XVII, col. 48) dates the change of the name between 325 and 341, referring to « Narcissus

sequent alteration of *Neroniade* into *Irenopoli*, a change which, especially in the case of *Ieropoli*, did not entirely efface the old name (* *Nero*poli). Consequently these forms cannot be considered as incontrovertible evidence for the name Irenopolis in A. D. 343, so much the less as the corresponding text of S. Athanasius confirms the use of the name Neronias at this time. The assumption that both Anapoli and Ieropoli are not the genuine readings in these fragments, is corroborated by the fact that, elsewhere in the same collection (the so-called « Collectanea Antiariana Parisina »), Narcissus is called bishop « a Nerodiade » (1), a slight corruption of « a Neroniade ». In different passages of the *Sylloge* of Deacon Theodosius, preserved in Cod. Veronensis 60, saec. VII-VIII (2), Narcissus' bishopric figures as Marona Ciliciae, Marmie, or Maroniae (3).

According to the *Vita Athanasii*, « styled, thanks to a headless idea of Maffei, ' Historia acephala' » (Eduard Schwartz), Narcissus came in 349 (Hypatio et Catulino coss.) together with others to Constantinople, where they attempted in vain to induce Bishop Paul to communicate with them (4). These bishops are mentioned as « Theodorus, Narcissus, Georgius cum ceteris » without indication of their sees which are, however, sufficiently known.

In 351, Narcissus participated in the first synod of Sirmium in Pannonia (5).

Irenopolis » in the list of MANSI, II, col. 1308 A. But this list which is in fact that of about A. D. 330 and not of 341, is a careless copy of the text quoted above (p. 50, n. 3) according to the much better Syriac version which reads *Neroniados* ; also MANSI, *l. c.*, adds this name as variant on the margin.

(1) *C.S.E.L.*, t. LXV, p. 119, 7.

(2) Cf. W. TELFER, *The Codex Verona LX* (58), in *Harvard Theol. Review*, t. XXXVI (1943), p. 169-246.

(3) *C.S.E.L.*, t. LXV, p. 119, 16. 17, p. 123, 12 = TURNER and OPITZ, *EOMIA*, t. I, pars III (Oxonii, 1939), p. 649, lines 231, 233 ; p. 650 line 288.

(4) *Vita Athanasii*, 2, ed. TURNER and OPITZ, *EOMIA*, *l. c.*, p. 663.

(5) HILARIUS Pictavensis, *Collect. Antiarian.*, ser. B, VII, 9, ed. A. L. FEDER in *C.S.E.L.*, t. LXV, p. 170, 5. Cf. G. FRITZ, *Dict. Théol. Cath.*, t. XIV (Paris, 1939), col. 1787, s. v. *Séleucie d'Isaurie (Concile de)*.

In 354 (according to Valesius, in 356) he was a member of the assembly of Antioch which consecrated Georgius of Alexandria as a rival bishop of S. Athanasius (1).

In 357, he came to Singidunum (Belgrade) both to complain to Constantius of Basil of Ancyra and to suggest the convocation of a double synod to be held in the west and east, at Ariminum and Nicomedia (2). This double synod took place in 359, but, as Nicomedia had been shaken on August 24, 358, by an earthquake, the eastern council was held at Seleucia in Isauria. Narcissus, however, did not attend this synod ; he probably died shortly before, in 358.

The first mention (between 379 and 395) of Irenopolis under this new name is the passage of John Malalas quoted above.

All the passages of the Church Histories of Philostorgius (who wrote after 423), Socrates (soon after 439), Sozomenus (between 439 and 449), Theodoret (in 449-450), Gelasius (about 475) (3) and Cassiodorus (vith cent.), where the city is mentioned, can here be omitted, for it occurs there only as the see of Narcissus in connection with events of the fourth century.

The *Notitia dignitatum*, an official manual of administration of the Empire, published in its final redaction about A. D. 430 (4), contains an enumeration of those places where certain arms were manufactured. Among these places there existed only one town in the whole Roman Empire where spears were produced : *Hastaria Irenopolitana Ciliciae* (5).

(1) Sozomenus, *H.E.*, IV, 8, 4, *P.G.*, LXVII, col. 1125 c.

(2) Philostorgius, *H.E.*, IV, 10, p. 63, 1 sq. ed. J. Bidez.

(3) Gelasius, *Syntagma*, II, 7, 43 ; III, 17, 31 ; p. 54, 12. 178, 8 ed. G. Loeschcke and M. Heinemann.

(4) In the part of the *Notitia dignitatum* which concerns the East nothing points at a date later than 397. Cf. O. Seeck, *Hermes*, XI, p. 72, and *R.E.*, XII (1926), col. 904-907, s. v. *Laterculum*. E. Polaschek, *R.E.*, XVII (1936), col. 1077-1116, s. v. *Notitia dignitatum* : col. 1097 : composed about 395, changed and completed between 433 and 437 ; col. 1109 : first recension about 390, additions reaching until about 425. A. W. Byvanck, *Antike Buchmalerei*, III, in *Mnemosyne*, ser. III, vol. VIII (1939-1940), p. 186-198 : about 430.

(5) *Notitia dignitatum*, Oriens, XI, 24, ed. O. Seeck (Berlin, 1876),

This rare speciality of Irenopolis is an important hint at the city's situation, for it implies that it was close to some woody mountains which supplied the spear factories with the necessary straight trunks. I shall revert to this observation in discussing the site of the city.

During the following centuries the Cilician Irenopolis is rather seldom mentioned. As city of Cilicia II it figures in the two profane descriptions of the Empire, Hierocles' *Synecdemus* (1) and the treatise of George of Cyprus (2), as bishopric of the same province in the *Notitia Antiochena* published about A. D. 570 (3). Ruge (4) observed that the order, in which the cities of Cilicia II are arranged in the lists of Hierocles and « *Notitia episcopatuum* I » (i. e., George of Cyprus), hints at a situation of Irenopolis in the extreme east of the province. Hierocles mentions it between Rhosus, the last of the coastal towns enumerated by him, and Flavias, George of Cyprus (in whose treatise the order is somewhat disturbed) between Epiphania and Flavias. As I stated above, the Shahpuhr inscriptions place the city between Castabala and Flavias, and Malalas puts it likewise together with Castabala. All these authorities point indeed to a site in the eastern part of Cilicia II, somewhere in the neighborhood of Flavias, Castabala and perhaps Epiphania. Though they do not necessarily prove that it was situated in the extreme east of the province, the fact thas its site was not yet discovered supports the assumption that its ruins may be hidden some-

p. 32. Cf. ROBERT GROSSE, *Römische Militärgeschichte* (Berlin, 1920), p. 100. — At this time the other Irenopolis belonged to Isauria.

(1) HIEROCLES, *Synecdemus*, p. 705, 8 ed. P. WESSELING.

(2) GEORGIUS CYPRIUS, *Descriptio orbis Romani*, ed. H. GELZER (Lipsiae, 1890), p. 42, n° 822. Still in 1936 RUGE (*R.E.*, XVII, col. 48) quotes this treatise « Not. episc. I 822 ».

(3) *Notitia Antiochena*, ed. E. HONIGMANN in *Byzantin. Ztschr.* XXV (1925), p. 74 (third bishopric under Anazarbus, the seventh metropolis).

(4) RUGE (*R.E.*, XVII, col. 49) quotes for this view RAMSAY [*HGAM*] 365. But RAMSAY only asserts that Irenopolis was « not very far from Anazarbos » and (p. 366) that it was on a river, « probably the Pyramos », because he wrongly attributes the coins of the Isaurian Irenopolis to the eastern city (see above, p. 43, n. 3).

where in the little known mountainous region east of the Pyramus river.

From the fourth century until the city's conquest by the Arabs we know the names of five bishops of Irenopolis. *Ἰνδιμος* is attested in the years 449, 451 and 459 (1). Basil florished under Anastasius I (491-518) (2); some scholars (3) wrongly identify him with the ecclesiastical author Basilius Cilix (4). One of the Monophysitic bishops banished in 518 or 519 together with their Patriarch Severus of Antioch was John of Irenopolis (5). Procopius of Irenopolis was a member of the provincial synod of Cilicia II. held on June 17, 540 at Mopsuestia for the purpose of making sure that the name of Theodore of Mopsuestia had been removed from the diptychs of the bishops of that city (6). In 692 Paul was a member of the *Synodus Quinisexta* which he attended together with Basil of Epiphanea in the same province (7).

(1) Ed. Schwartz, *Prosopographia et topographia actorum Chalcedonensium et Encycliorum*, in *Act. Conc. Oec.*, t. II, vol. VI (Berolini et Lipsiae, 1938), p. 32, s. v.; p. 88, s. v. *Εἰρηνουπόλεως* (2).

(2) Suidas, *Lexicon*, ed. Adler, pars I (Lipsiae, 1928), p. 459, 7-9, s. v. *Βασίλειος*; cf. p. 372, 19-20, s. v. *Ἀρχέλαος*.

(3) Cf. Juelicher, *R.E.*, III, col. 54 sq., s. v. *Basileios* n° 16; P. Godet, *Dict. Theol. Cath.*, II (1905), col. 463 sq., s. v. *Basile* n° 8; Janin, *Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés.*, VI (1932), col. 1127, s. v. *Basile* n° 70; A. van Lantschoot, *ibid.*, col. 1141, s. v. *Basile* n° 111; O. Bardenhewer, *Gesch. altkirchl. Lit.*, V (Freiburg, 1931), p. 116.

(4) This author was still priest about 519-520, when the formula *ὁ τοῦ Θεοῦ λόγος ἔπαθε σαρκί* was eagerly disputed.

(5) Copies of a list of these bishops, which figured in the lost second part of John of Ephesus' *H.E*, are preserved in three chronicles: *Chronicon ad A.D.* 846 *pertinens*, in *Corp. script. christ. orient.*, Scr. Syri, ser. III, t. IV, textus, p. 225-228, versio p. 171 sq.; *Chronicon ps-Dionysianum*, ed. Chabot, *ibid.*, ser. III, t. II (1933), textus, p. 17, 17 - 18, 27; Michael Syrus, *Chronicle*, IX, 13, ed. Chabot, t. IV, p. 266 sq. (transl. t. II, p. 170 sq.). Cf. V. Schultze, *Kleinasien*, II = *Altchristliche Städte u. Landschaften*, II, II, p. 261, who wrongly mentions John among the bishops of the Isaurian Irenopolis; Ruge, *R.E.*, XVII, col. 49, quotes him, but fails to verify his statement. A glance at the list shows its falseness.

(6) Mansi, IX, col. 275D, 276 C, 287 B, 288 D,

(7) Mansi, XI, col. 997C,

Soon after, Cilicia was occupied by the Moslems. In 703 A. D., ʿAbdallāh ibn ʿAbdalmalik took al-Maṣṣīṣah (Mopsuestia), which, already in 637, had been temporari'y seized by the Arabs. In the records of Arab historians of the following centuries there occurs no name of a place in this region which could possibly be interpreted as an equivalent of Irenopolis.

Greek and Syriac sources are less silent about the city. Under the Moslem rulers Irenopolis is mentioned for the first time in A. D. 831. In this year Emperor Theophilus defeated a Cilician army of 20000 men who, in our source, are specified as *Ταρσίτας, Μοψουεστίτας, Ἀδανίτας, Εἰρηνουπολίτας, Ἀναζαρβίτας καὶ λοιπούς* (1). This passage shows that, in 831, Irenopolis was still a somewhat populous city.

More important is a Syriac source which reveals to us the names of thirteen Jacobitic bishops of Irenopolis. As third appendix to his edition of Michael Syrus' *Chronicle*, J-B. Chabot published a very precious enumeration of the Jacobitic patriarchs from 512 to the time of Michel himself (1166-1199) together with complete lists of all the bishops consecrated by them after 793 (2). All the thirteen bishops of Irenopolis figuring in these lists belong to the years 818-922. It was probably under Patriarch Dionysius of Tellmaḥrē (818-845) that the city was erected a Jacobitic bishopric; otherwise it could be difficult to understand why none of its bishops is mentioned before his time. The sudden end of their series about 922 is all the more striking, as until this year their series is to all appearance complete; for 13 bishops during a period of no more than 104 years mean that on an average each episcopate lasted for eight years, a rather short duration if compared e. g. with that of Narcissus' episcopate which lasted at least for 45 years (314-358). The names of the

(1) Constantinus Porphyrog., *De caerim.*, lib. I, appendix, p. 503 ed. Bonn = *P.G.*, CXII, col. 956 B. Cf. A. Vasiliev, *Zapiski ist.-filol. fakult. imp. S. Peterb. Univ.*, čast LVI (1900), p. 88 sq., n. 4; French transl.: *Byzance et les Arabes* (Brussels, 1935), p. 105, n. 2.

(2) Michel le Syrien, *Chron.*, III, p. 450-482 = IV, p. 753-768. The list of patriarchs starts (III, p. 448 = IV, p. 752) with Severus, but before Aug. 8, 793 no lists of consecrated bishops are added. Under the last mentioned patriarch, Michael himself (1166-1199) who wrote probably this appendix, 55 bishops are enumerated.

13 bishops (with the approximate time of their consecration) are (1):

Consecrated by (XVIII) Dionysius of Tellmaḥrē (Aug. 1, 818-Aug. 22, 845):
19 Gabriel,
by (XIX) Yōḥannan III (Nov. 21, 846 - Dec. 3, 873):
20 Stephen, 60 Noah (Nūḥ), 79 Yōḥannan,
by (XXI) Theodose (Febr. 5, 887 - June 4, 896):
17 Yōnan (sic), 28 Thomas, 31 Ḥabīb,
by (XXII) Dionysius II (Apr. 23, 897 - Apr. 18, 909):
5 Yaʿqō<b>, 15 Ḥabīb, 42 Ignatius,
by (XXIII) Yōḥannan IV (Apr. 21, 910 - Nov. 30, 922):
14 Stephen, 29 Laʿzar, 38 Iwannīs.

If we seek for a reason of the sudden disapparence of Irenopolitan bishops from these lists, we can find an event which was probably its cause. In the second half of 915 A. D., a Byzantine army, commanded by the Armenian Mleḥ (the Arab chroniclers call him Malīḥ al-Armanī), invaded the region of Marʿaš, Sumaisāṭ and Ḥiṣn Manṣūr (Adiyaman) and slaughtered a cavalry detachment sent from Ṭarsūs; 50000 prisoners were carried off from the regions of Marʿaš and Ṭarsūs (2). Since Irenopolis was situated somewhere between these two cities, it is very likely that a great number of its inhabitants, if not all of them, were among the prisoners. It is true that the three last bishops of the city were consecrated between 910 and 922, but it is not impossible that the last or the two last of them were elected even after the catastrophe and resided perhaps in a neighboring fortress or monastery. In the appendix to Michel's *Chronicle* just quoted it is usually

(1) MICH. SYR., III, p. 454-462 = IV, p. 754-758.

(2) The news of the invasion arrived in Spain in Ǧumādā I 303 A.H. (Nov. 12 - Dec. 11, 915): ʿARĪB, p. 55, ed. DE GOEJE. See also MISKAWAIH, I, p. 36, ed. AMEDROZ; IBN AL-AṮĪR, VIII, p. 70 sq., ed. TORNBERG; BARHEBRAEUS, *Chronicon syriacum*, p. 172 ed. BEDJAN; Codex Gothanus of ĞAMĀL AD-DĪN IBN ẒĀFIR AL-AZDĪ, *Kitāb ad-duval al-munqaṭiʿa*. Cf. G. WEIL, *Gesch. d. Chalifen*, II, p. 634; A. VASILIEV, *Zapiski*, l. c., čast LXVI (1902), p. 203 sq.; E. HONIGMANN, *Corpus Bruxell. Hist. Byz.*, III (1935), p. 67; A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, t. II, 2e partie: *Extraits des sources arabes*, trad. par M. CANARD (Brussels, 1950), pp. 60, 65, 145 sq.

indicated, in which monasteries the bishops had stayed before their consecration. In the case of the bishops of Irenopolis, most of these monasteries were rather far away from Cilicia : Tellʿadā, Zuqnīn (var. Suqnīn), Qubbē, Qartamīn, Mār Yōḥannan (i. e., either that of John bar Aphthonia at Qennešrē or that of Dara) and Mār Yaʿqōb (either at Cyrrhus or near Kaišūm). Only the last bishop came from a place in Eastern Cilicia : « Iwannīs from the monastery of Ḥesnā Ḥamūṣā » (1). Ḥesnā (« the fortress») Ḥamūṣā was evidently situated on the river called until now Hamusçay or Hamus-suyu, a tributary of the Ǧaiḥān (Pyramus). Arab sources of the Mameluke period know both « Ḥamūṣ, a place east and in sight of Tall Ḥamdūn » and Ḥumaimiṣ, i. e., « Little Ḥamūṣ » (2). J. Gottwald has shown (3) that Tall Ḥamdūn occupied the site of the actual Toprak-Kale ; Ḥesnā Ḥamūṣa may have been somewhere near Osmaniye or Dervişiye on the railway leading to the Bahçe tunnel.

As I observed above, Irenopolis apparently belonged to the eastern part of Cilicia II. In this region medieval authors mention the rocky fortress called by the Armenians Sarvandikʿar, by the Arabs Sirfandakār or Sarfandakār, which was probably at the site of the actual Savuran-Kale south of the Hamus-çay (4). The part of the Black Mountain (*Μαῦρον ὄρος*, the ancient Amanus), where it was situated, was known as *Σαρβανδικὸν ὄρος* (5). According to Abu'lfidā (6), Sirfanda-

(1) Michel le Syrien, *Chron.*, II, p. 462 = IV, p. 758.

(2) Abu'lfida, *Geogr.*, p. 251 ed. Reinaud ; transl. by G. Le Strange, *Palestine under the Moslems* (London, 1890), p. 543. Maqrīzī, *Histoire des Sultans Mamlouks*, ed. Quatremère, t. II, pt. II, p. 63. Ibn Faḍlallāh Al-ʿUmari, transl. by R. Hartmann, *ZDMG*, LXX (1916), p. 40, n. 3.

(3) J. Gottwald, *Die Burg Til im s.-ö. Kilikien*, in *Byz. Ztschr.*, XL (1940), p. 89-104.

(4) E. Honigmann, *l. c.*, p. 121, n. 2. On Savuran-Kale (or Kaypak-Kale) see Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades...* (Paris, 1940) = Institut Français de Damas, *Bibliothèque Orientale*, t. I, p. 145-147, 233, n. 11, 355, 712.

(5) Michael Attaleiates, p. 138, 3 ed. Bonn. The name of *Λέων Σαρβανδηνός* (Giov. Card. Mercati, *Anal. Boll.*, LXVIII [1950], p. 210-222) is doubtless derived from that of the fortress.

(6) Abu'lfidā', *Géographie*, éd. Reinaud, p. 257 ; transl. vol. II, II, p. 34,

kār commanded the route of the pass of Marrā which was less than one day's march distant from it. This defile must have crossed the mountains just above the well known ruins of Zencirli (1).

Abu'lfidā continues (2) : « In the whole space between the pass [of Marrā] and Sirfandakār there grow pines incomparable as to their shape and thickness ». These words remind us of the *Hastaria Irenopolitana Ciliciae* mentioned in the *Notitia dignitatum* (3). We should, therefore, look out for Irenopolis in the neighborhood of this extensive forest of pines, which was certainly suitable for the production of spears. Is there any name in this region which can easily be connected with that of Irenopolis?

As I mentioned above, no Arab writer ever speaks of the city. If we translate the word *Εἰρηνόπολις* or « city of peace » into the Arab language, it becomes a very famous name : Madīnat as-Salām. This was the official name of Baghdād, the capital of the Caliphate, founded in A. D. 762 (145 H.). In 912-913 (300 H.) the orthodox (melkite) Patriarch of Antioch, Elias, sent a certain John as the first catholicos to Baghdād (4) ; henceforth Baghdād remained the see, or at least the nominal see, of a catholicos, whose title figures in Greek ecclesiastical documents as *ὁ καθολικὸς Εἰρηνουπόλεως ἤτοι τοῦ Βαγδᾶ* (5).

Consequently there existed in the Caliphate two cities called Irenopolis, just as in the Later Roman Empire two of them had existed ; but now the city in Eastern Cilicia had become the western one. Like Alexandretta which, in distinction of the Egyptian capital, was once called *Ἀλεξάνδρεια ἡ μικρά,*

(1) On the pass of Marrā (Marrī) see CAHEN, *l. c.*, p. 145-148 (also p. 115, n. 2, 118, 141, 155, 388 with n. 24, 715).

(2) ABU'LFIDĀ', *l.c.* ; cf. CAHEN, p. 145 : « Les ruines [of Savuran Kale], qu'une vraie forêt vierge empêche de bien étudier... ».

(3) Cf. p. 53, n. 5.

(4) Cf. C. KARALEVSKIJ, *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.*, III (1924), col. 602 ; s. v. *Antioche* ; col. 612 he wrongly writes 970 A.D.

(5) H. GELZER, *Byz. Z.*, I (1892), p. 272 (cod. Vat. gr. 1455) ; cf. p. 277 sq. NILUS DOXAPATRI, ed. G. PARTHEY, *Hieroclis Synecd. et Not. Graec. episc.* [Berolini, 1866], p. 271, v. 59. PARTHEY (Index, p. 346) comments on the city : « Isauriae sive Pamphyliae ».

Alexandria minor, in Syriac Aleksandria ze'ōrthā, Irenopolis may have been styled by the Arabs « the little city of peace » or « the little Baghdād ». It is true that Eastern Cilicia was already retaken by the Byzantine armies about 965, and that it belonged later successively to the Crusaders and to the kingdom of Little Armenia. Only in 1297, when the Egyptian Mameluks conquered these countries, was the region of Sarfandakār and Ḥamūṣ again under Arab speaking rulers. In the 14th century Sarfandakār was one of the eight Niyābāt of Malaṭya (1); in the 16th Cilicia was incorporated into the Turkish Empire.

But, like so many other place-names, that of « Little city of peace » or « Little Baghdād » could easily have survived all these political changes. There existed indeed several localities of the name « Little Baghdād », in Arabic Bughaidīd ; two of them were in the eastern provinces of the Caliphate, a third was a village in the district of Ḥaleb (2). In Eastern Cilicia a town called « Little Baghdād » is mentioned by Ibn aš-Šiḥna (3), but he identifies it with Kafarbayya on the left bank of the Ǧaiḥān, opposite al-Maṣṣīṣa. This may be a wrong identification on the part of this author (4), for there exists to this day a town called in modern Turkish letters Bağdacik, in English transcription Baghdādjik (5), near Savuran-Kale and Zincirli, about 18 miles from Osmaniye,

(1) Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-Aʿšā*, IV, p. 228 ed. Cairo.

(2) Yāqūt, *Muʿǧam al-buldān*, II, p. 698, 10 ed. Wuestenfeld ; *Marāṣid al-Iṭṭilāʿ*, I, p. 174 ed. Juynboll. The Bughaidīd in the Ḥalab region was in the steppes near aṣ-Ṣaʿn wa'ṣ-Ṣuʿēn (now Bghaidīn, Baghaiyedīn, or similarly ; cf. M. Hartmann, *Z.D.P.V.*, XXIII [1900], p. 66, n. 1), not the actual Bughdādiyeh near Antioch (R. Dussaud, *Topographie histor. de la Syrie ant. et médiév.* [Paris, 1927], p. 227, n. 5 ; but see *ibid.*, p. 257, n. 2).

(3) Ibn aš-Šiḥna, *ad-durr al-muntaḫab fī taʾrīḫ Ḥalab* (Bairūt, 1909), p. 179.

(4) Like that of Fālānāōn (*Βαλανέων*) with Qadmūs (p. 265 ; cf. my *Ostgrenze des byz. Reiches*, p. 100, n. 9).

(5) This spelling occurs in the *Handbook of Asia Minor*, compiled by the Naval Staff, Intelligence Dept., vol. IV, part II (May 1919), p. 445, Route 92 : « Baghdadjyk, 40 houses, Turks, in valley. » The Turkish list of toponyms (*Köylerimiz* [Istanbul 1933], p. 77) mentions three localities called Bağdatli, but no Bağdadcik or Bağdatcik,

south of the Hamus-suyu (Hamus-çay). This name, exhibiting the Turkish diminutive suffix -cik (-djik), certainly means « little Baghdād » ; the exact spelling would be Bağdadcik (Baghdādğik). The only traveler who, according to Richard Kiepert's *Map of Asia Minor*, passed through this place was the German architect Koldewey who, as far as I know, never published a description of his travels in this region (1). Since the town is only five kilometres south-west of the railway station Bahçe (Bahçe istasyon), it would be easy to examine on the spot, whether there exist any ancient ruins or inscriptions (2), which could possibly reveal its classic name and thus either confirm or refute my assumption that Neronias-Irenopolis corresponded either exactly to the actual Bağdacik or at least to some ruins which may be found somewhere in its neighborhood.

Ernest HONIGMANN.

(1) In his description of the different roads leading to the défilé of Marrā (cf. p. 59, n. 1), CAHEN does not mention the town.

(2) At Hasanbeyli, a few miles south-east of Baghdadjik, Greek inscriptions have been found. Cf. STERRETT, *Wolfe Expedition* (Boston, 1888), p. 434, n° 627 ; EDUARD SACHAU, *Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss., Berlin*, 1895, I, p. 122.

UNE LISTE INÉDITE DES PÈRES DE NICÉE :

COD. VATIC. GR. 1587, FOL. 355r-357v

Essayant d'établir un stemma des diverses listes des Pères de Nicée, j'ai prouvé (1) que celle du *cod. Vatic. gr.* 44 « est copiée d'après un original qui... doit avoir représenté la classe du *Sinait.* 1117... » (p. 435) ; car ma reconstitution de l'original de la liste du *Vatic.* 44 (Planche I, avant la p. 433) a montré « qu'il contenait les mêmes noms, répartis en deux colonnes, que le *Sinait.* 1117 » (p. 433). Le *Sinait.* (S) est un représentant de la liste de 318 noms ; car, si l'on ajoute les six noms (2) qui y sont omis, sa liste correspond exactement à celle des 318 noms qui figure dans les *codd. Hierosol. Metoch.* 2 (M) et *Hierosol. Patr.* 167 (P). Dans le stemma des versions connues de la liste de Nicée que j'ai dressé d'après les résultats de mes investigations (3), j'ai conséquemment qualifié la liste du *Vatic.* 44 de liste dérivée de celle des 318 pères (MPS).

Peu avant la seconde guerre mondiale, Mgr Robert Devreesse m'a aimablement informé qu'une liste inédite des Pères de Nicée figure dans le *cod. Vatic.* 1587 (4) et m'en a envoyé des photos, en me permettant gracieusement de la publier. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que je suis en état d'achever la publication de ce texte qui m'a été inaccessible de 1940-1950.

Comme je l'ai déjà indiqué dans une brève note (5), le début

(1) *Byzantion*, t. XI (1936), p. 429-436.
(2) *Byzantion*, t. XIV (1939), p. 52, n. 1.
(3) *Byzantion*, t. XIV, après la p. 44.
(4) Voir maintenant *Bybliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti rec. iussu Pii XII Pontificis Maximi..., Codices Vaticani Graeci*, codd. 1485-1683 rec. CYRUS GIANNELLI (1950), p. 205.
(5) *Byzantion*, XVI (1942-3), p. 23, n. 8.

de cette liste est à peu près identique à celle du *Vatic.* 44 dont la seconde moitié (à partir du nº 166) s'est perdue, et elle en complète la partie disparue, car elle contient 301 noms qui, a l'exception d'un seul (nº 210), se retrouvent dans celle des 318 peres. La parenté de la liste du *Vatic.* 1587 (que j'appelle V^1) avec celle du *Vatic.* 44 (V^2) est en effet telle qu'en reconstituant (selon la méthode que j'ai suivie autrefois) le modèle sur lequel elle a été copiée, j'ai trouvé que non seulement les pages, sur lesquelles le texte était distribué en deux colonnes, étaient essentiellement identiques dans les deux cas, mais qu'elles montraient même une étroite parenté quant au déplacement accidentel de certains noms ou groupes de noms.

Je fais suivre ma reconstitution de la liste originale de V^1 qui, on le verra, confirme l'exactitude de celle de V^2 que j'ai proposée jadis. Cette fois, j'ajoute après chaque nom son numéro d'après la liste des 318 pères (PM) et non d'après celle du *Sinaiticus* qui est incomplète ; car, à partir du nº 39, où Vicentius, en réalité l'un des deux prêtres de Rome, figure comme évêque *Ἀμμηνῶν*, la numérotation de ces listes est divergente.

I

1. *σίλβεστρος ῥώμης* (160)
2. *εὐστάθιος ἀντιοχείας* (161)
3. *μακάριος ἱεροσολύμων* (162)
4. *κυριακὸς ὁ καὶ σπυρίδων τριμυθούντων* (163)
5. *ἀγάπιος σελευκείας* (5)
6. *φίλιππος ἐφέσου* (6)
7. *γάιος θμουαῖος* (8)
8. *κρὼν ξύστου* (10)
9. *λάχνης βερονίκης* (12)
10. *γαιανὸς σεβαστῆς* (14)
11. *πέτρος νικοπόλεως* (16)
12. *ἀέτιος κλυδῶν* (18)
13. *πέτρος κέλης* (20)
14. *ἀντίοχος καπετωλιάδος* (21)
15. *φιλόξενος ἱεραπόλεος συρίας* (24)
19. *ἀλέξανδρος ἀλεξανδρείας* (2)
20. *μηνόφαντος ἐφέσεως* (3)
21. *παφνούτιος αἰγυπτοδιάδος* (4)
22. *θεόδωρος ταρσοῦ* (164)
23. *ἀνδρέας χεύρης* (7)
24. *ἀτθὰς σχεδίας* (9)
25. *διόσκορος ἀντέου* (11)
26. *πέτρος ἡρακλῆς* (13)
27. *σαβῆνος γαδάρων* (15)
28. *μαξιμῖνος ἐλευθεροπόλεως* (17)
29. *ἀμιανὸς σεβαστιανῆς* (19)
30. *ἀνθινόδωρος δορυλλέου* (22)
31. *ἀσύνιος ῥαφανέων* (23)
32. *πιπέριος σαμοσατέων* (25)

16. *φάλαδος χωρεπίσκοπος* (26)
17. *γεβουλ<ὼν> χωρεπίσκοπος* (28)
18. *πηγάσιος ἀρβακαδαίων* (30)
33. *παῦλος νεοκαισαρείας* (27)
34. *λευκόνιος γαβάλων* (29)
35. *λυκόνιος ἠγάλλας* (31)
36. *ἀντίοχος ῥισαϊνῶν* (32)
37. *ἀνατόριος ἐμήσης* (34)
38. *ζηνόδωρος ἀνταράδων* (36)

II.

39. *ἀλβήτων ἀλφικρανίων* (165)
40. *τιβέριος ταυθύτης* (167)
41. *πλουσιανὸς λυκῶν* (169)
42. *ζευγματιανὸς λιβύης* (171)
[42a. *σεραπίων ἀντιπύρρου* (173)]
43. *καισάριος παλαιστίνης* (175)
44. *μακρῖνος | ἀμνίας* (177)
fol. 355v.
45. *φαναδαῖος ἐλοσσῶν* (179)
46. *προκόπιος συνάδων* (181)
47. *ζηνόβιος σελευκείας* (183)
48. *ἀρχέλαος δολίχνης* (185)
49. *σελεύκιος χωρεπίσκοπος* (187)
50. *πέτρος γηνδάρων* (189)
51. *σεβῆρος λιδόμων* (191)
52. *ἀνατόλιος ἐμήσης* (193)
53. *κελανῖνος τριπόλεως* (33)
54. *φιλόκαλος ἰαναράδος* (35)
55. *ἰωάννης περσίδος* (37)
56. *δωρόθεος πηλουσίου* (166)
57. *τυράνος ἀτιανῶν* (168)
58. *δῖος ἑρμουπόλεως* (170)
59. *ἀχιλᾶς χοσσῶν* (172)
60. *μαρῖνος σεβαστίνης* (174)
61. *σωρῖνος ἀσκάλωνος* (176)
62. *ἡλιόδωρος ζαβουλῶν* (178)
63. *ἀσκλήπιος γάζης* (180)
64. *φάλακος ἱεραπόλεως φρυγίας* (182)
65. *σαλαμάνης γερμανικίας* (184)
66. *βάσσος ζεύγματος* (186)
67. *ἄχαδος χωρεπίσκοπος* (188)
68. *βασσώνης γαβούλων* (190)
69. *εὐνίας τελέμεως* (192)
70. *βάλλαχος πέλης* (194)
71. *βαρλᾶς θελέης* (195)

III.

72. *βῆτον πρεσβύτερος ῥώμης* (38)
73. *ὅσιος ἐπίσκοπος ἀσιανῶν* (40)
74. *δάκος μακεδονίας* (42)
75. *ὅσιος δορτῶν* (43)
76. *κλεόνικος θεσσάλων* (47)
[76a. *ἀντώνιος λανιῶν* (48)]
88. *βικέντιος ἀμμηνῶν* (39)
89. *καρδαγένης μιλικιανός* (41)
90. *ἀλέξανδρος θεσσαλονικεύς* (44)
91. *ζώπυρος βάρης* (46)
92. *θεωνᾶς ἑλλάδος* (45)
93. *μάρκος θασσεών* (49)

77. *πιστὸς ἀθηνῶν* (50)
78. *ἀνδρέας χωρεπίσκοπος* (52)
79. *νάρκισσος νερωνιάδος* (54)
[79a. *μωσῆς κασταλαδῶν* (56)]
80. *σιλουανὸς μ(ητ)ροπόλεως*(58)
81. *ἀφροδήσιος μαευδῶν* (60)

82. *ἄγδαμος χωρεπίσκοπος* (62)
83. *εὐσέβειος ἀντιοχείας* (65)
84. *θεόφυλος γοτθίας* (67)
85. *βούδιος στοβῶν δαρδανίας* (69)
86. *σιλουανὸς ἀζώτου* (71)
87. *ζῆνον τύρου* (196)

94. *ἀρτεμᾶς περδίκης* (51)
95. *ἀλφαίων ἐπιφανείας* (53)
96. *νικήτας παλανδάδος* (55)
97. *ἐδεσσὼν κλαυδιουπόλεως* (57)
[97a. *ἀντώνιος ἀντιοχείας* (59)]
[97b. *εὐφρόσυνος χωρεπίσκοπος* (61)]
98. *ἀλφόκορος ἀρκουσασυρ[ίας]* (64)
99. *νικάδιος δίας* (66)
100. *λεόντιος χωρεπίσκοπος* (68)
101. *ἀλφόκορος σεβαστίας* (70)

102. *ἰαννουάριος ἱεραρχούντων* (72)

IV.

103. *παῦλος μαξιμηνουπόλεως* (73)
104. *μαρῖνος φοινίκης* (75)
105. *θεόδωρος | σιδῶνος* (77) fol. 356r
106. *εὐστάθιος παριασοῦ* (79)
107. *θεόδωρος οὐασαλῶν* (81)
108. *κύριλλος ὑμανδάου* (83)
109. *εὐγένιος ἀπολλωνιάδος* (85)
110. *εὐσέβιος μιλήτου* (87)
111. *μακεδόνιος βουκισσῶν* (89)
112. *<μάλχος> γαγγρῶν* (91)
113. *ζεύξιος ἀραβίας* (93)
114. *μίθροις εἰσπέπων* (95)
115. *γεννάδιος εὐσδούντων* (97)
116. *σώπατρος βαδαῶν* (99)

117. *σώσημος γαβάλων* (101)
118. *ἀδέλφιος ἀπαμίας* (103)
[118a. *ἰουλιανὸς ῥαφανίας* (105)]
119. *συρίκιος κύπρου* (107)

120. *πατρόφιλος σκυθουπόλεως* (74)
121. *μάγνος δαμασκοῦ* (76)
122. *στέφανος<κουρικώου>* (78)

123. *νέστωρ σουέδρων* (80)
124. *παῦλος λαδρανδῶν* (82)
125. *ἐμμόνιος ἀφροδικίας* (84)
126. *λιτόδωρος κινβράτων* (86)
127. *παυλῖνος ἀδανῶν* (88)
128. *μανίκιος ἐπιφανείας* (90)
129. *μάρων ζαμαθῶν* (92)
130. *σεβῆρος διονυσιάδος* (94)
131. *κυρίνων φιλαδελφίας* (96)
132. *σέβηρος σοδομαίων* (98)
133. *θεόδωτος λαοδικείας συρίας* (100)
134. *εὐφράτων βαλανέων* (102)
135. *μακρῖνος ἐπιφανείας* (104)
136. *εὐστάθιος ἀρηρσούσης* (106)
137. *ἀείφιλος ἐδέσσης* (108)

V.

138. *κορηλιανὸς καρθαγένης* (109)
139. *δάκος δαρδανίας* (111)
140. *πιστὸς ἀθηνῶν* (113)
141. *στρατήγιος ὑφεστίας* (115)
142. *φαῦστος πανεοτείχου* (117)
143. *ἡσύχιος ποίμνης* (119)
144. *βασίλειος χωρεπίσκοπος* (121)
145. *κύριλλος πάφου* (122)
146. *τιμόθεος προύσης* (125)
147. *κύριλλος κείου* (127)
148. *γοργόνιος ἀπολλωνιάδος* (129)
149. *μηνᾶς χωρεπίσκοπος* (131)
[149a. *εὐλάλιος χωρεπίσκοπος* (133)]
[149b. *δάκιος ἠλυμνάς* (135)]
[149c. *εὐδρόμιος χωρεπίσκοπος* (—)]
150. *συρίκιος τελμίου* (159)
151. *κάδμος βοσπόρου* (156)
152. *ἀλέξανδρος θεσσαλονίκης* (110)
153. *κούκλιος στρυβῶν* (112)
154. *μάρκος αἰδίας* (114)
155. *λιβέριος λύστρου* (116)
156. *εὐσέβειος παροικίας ἠσανν ύρας* (118)
157. *νάρκισσος εἰρηνοπόλεως* (120)
158. *ἀκύλας χωρεπίσκοπος* (124)
159. *γελάσιος σαλαμίνος* (123)
160. *μάρης χαλκεδόνος* (126)
161. *ἡσύχιος ἀπαμίας* (128)
162. *εὐήνθιος χωρεπίσκοπος* (130)
163. *τρακουνδυνάτος θάρβου* (132)
164. *θεόδωρος ἡρακλείας* (134)
165. *πηγάσιος σερδίκης* (136)
166. *ἰάλαος κοσφόρ̣ου* (158)
167. *σέκουνδος κονκουσῶν* (157) | fol. 356v
168. *θεόφιλος γοθοπόλεως* (155)

VI.

169. *νιλάσιος δασίας* (154)
170. *κλαυδιανὸς θεσσαλίας* (152)
171. *γεραάνος νεαπόλεως* (150)
[171a. *ἀειθαλὴς δεσῶν* (148)]
172. *φίλιππος χερσῶνος* (146)
173. *δωρόθεος βλάβεως* (144)
174. *γάϊος ἡρακλέος* (142)
175. *ἀδάμαντος κύρου* (140)
176. *ἀντίοχος αὐριλλιανουπόλεως* (224)
177. *ἄργιος τριπόλεως* (222)
186. *δόμνος πανονίας* (153)
187. *τῖτος παραιτονίου* (151)
188. *ἰακὼβ νησιδίας* (149)
189. *ἀθανάσιος θεραθ ὼν* (147)
190. *ἄλφειος πάνεως* (145)
191. *ποτάμων πηλωσίου* (143)
192. *τιβερῖνος τάνεως* (141)
193. *εὐξείδιος ἀλεξανδρείας* (139)
194. *φλωρέντιος ἀγκύρας σιδήρου* (223)
195. *πατρίκιος μαξιμιανουπόλεως* (221)

178. ῥωμανὸς σελευκίας (220)
179. ἴακρος οὐαχειρῶν (217)
180. προκόσιος ἀμπλάδων (216)
181. ἐλευθέριος κολωνείας (214)
182. εὐλάλιος σεβαστείας (212)
183. τιμόθεος κνάσσεως (210)
184. μάρκελλος ἀγγύρας (208)
185. λεόντιος καισαρείας (206)
196. ἀρτεμίδωρος σαρδεών (219)
197. πολύκαρπος ἱερουπόλεως (218)
198. ῥοῦφον (sic) καισαρείας (215
199. τιμόθεον (sic) κυβίστρων (213
200. μηνᾶς κυκωσίας (211)
201. εὐτυχιανὸς τυάνων (209)
202. δόμνος τανάζου (207)
203. εὐδαίμων ἐγένε (205)

VII.

204. ἡσύχιος ἀλεξανδρείας μικρὰς (204)
205. ἰάκωβος ἀπαμείας (202)
206. εὐσέβιος νικομηδείας (200)
207. μάριος χαλκεδολύλης (198)
208. ἡράκλειος ζηλῶν (228)
209. ἀριστέας διοσπόνδου (230)
210. ἐλπίδιος κομάδων (—)
211. λογγῖνος νεοκαισαρείας (232)
212. ἀμβρόσιος κόων (234)
213. ἄσιος ταβίας (236)
214. ἀρτάκιος κρήτης (238)
215. εὐλάλιος σεβαστείας (240)
216. ἀρβέντιος κωνσταντίας (242)
217. ἡσύχιος χωρεπίσκοπος (225)
218. ἀντώνιος βυρέας (226)
219. τιμόθεος ἀγχέλου (245)
220. ἀθηναῖος σκοροπίσσων (297)
221. ἀλλητόδωρος κερκύρας (295)
222. εὐγένειος εὐκαρπίας (293)
223. πάλης χωρεπίσκοπος (203)
224. μωστῆς κασιαβαλών (201)
225. θεόγνιος νικαίας (199)
226. κυρίνων κείου (197)
227. πάμφιλος ταϊνῶν (229)
228. ἡράκλειος λανδῶν (231)
229. εὐρέσιος κο|λωνίας (233) fol. 357r
230. στρατόφιλος πιτηλιούντων (235)
231. εὐτύχιος ἀμασίας (237)
232. εὐήνθιος ἀτταλῶν (239)
233. ἀντίοχος μεφαίων (241)
234. πολίων βαρίας (243)
235. μελίφαντος κῶ (244)
236. ἠρέμιος μακεδονίας (227)
237. εὐάγριος κατάνων σικῶ (246)
238. στέφανος μαράτων (296)
239. εὐφρόσυνος ῥόδου (294)
240. πίστικος ἀζανῶν (292)

VIII.

241. φλάκος ἄννου (291)
242. νουνέχιος χωρεπίσκοπος (289)
256. ἀμπολέης αὐριαλλιανουπόλεως (290)
257. πρισκιανὸς χωρεπίσκοπος (288)

243. *κυντιανὸς σέλγης* (287)
244. *ἀκλεμής μεσίνης* (285)
245. *ἀδαμάντιος μαρίου* (283)
[245a. *φιλάδελφος ποντιουπόλεως* (281)]
[245b. *ὀρύχθιος ἀγδαμαῶν* (279)]
[245c. *εὐτύχιος ἀμάστριδος* (277)]
246. *φιλάδελφος ἰλιουπόλεως* (275)
247. *δόμνος τραπεζούντων* (273)
248. *εὐλάλιος ἰκονίου* (271)
249. *ἡσύχιος νεαπολῶ* (269)
250. *ἀραύνιος λιμένων* (267)
251. *μάσσιος ἀδεαφιάδος* (265)
252. *εὐάγριος σαρδαίων* (263)
253. *εὐτυχιανὸς περγάμου* (261)
254. *ὀρίων κεουπόλεως* (259)
255. *εὐλάλιος ἀπαμίας* (257)
258. *ζευξίδιος σίδης* (286)
259. *ἀκαδήμιος μαρτιανῆς* (284)
260. *ὑπάτιος γαγγρῶν* (282)
261. *γοργόνιος κυνῶν* (280)
262. *καρτέριος ἀσπόνων* (278)
263. *πετρόνιος ἡλιουπόλεως* (276)
264. *στρατόφιλος πιτιούντων* (274)
265. *παῦλος ἀπαμείας* (272)
266. *τελέμαχος ἀδριανουπόλεως* (270)
267. *εὐήχιος σελευκειας* (268)
268. *ταρσίκιος ἀπαμίας* (266)
269. *βρύγγας μαρωνίας* (264)
270. *παῦλος νέας* (262)
271. *εὐτύχιος σμύρνης* (260)
272. *ἰω(άνν)ης κυζίκου* (258)
273. *θεοφάνης ἐπιφανείας* (256)

XI.

274. *ἀντώνιος νεοκαισαρείας* (255)
275. *γερόντιος τρωάδων* (253)
276. *πουπιανὸς βυζήνης* (298)
277. *ἡσώης προύσης* (250)
278. *εὐτυχιανὸς γέρμης* (249)
279. *γοργόνιος χωρεπίσκοπος* (247)
280. *γερόντιος λαρίσσης* (301)
281. *σέκουνδος κλοπόλεως* (303)
282. *εὑρέσιος τερμήσου* (305)
283. *εὔδημος πατάρων* (307)
284. *ἡράκλεος βάρεως* (309)
285. *βάσσος φιλαυνεοκαισαρείας* (311)
286. *μακρόβιος κυλάνων* (313)
287. *κυρίακος κέσσου* (315)
288. *εὐήνθιος ἀδριανουπόλεως* (254)
289. *γοργόνιος ἀπολλωνιάδος* (252)
290. *ἀθανάσιος* | *εὐκαρπίας* (299) fol. 357v
291. *γαλλιανὸς χωρεπίσκοπος* (251)
292. *εὐτύχιος τρωάδος* (248)
293. *ἀντώνιος σελευκείας* (300)
294. *ποτάμων ἠρουβάθου* (302)
295. *δωρόθεας* (sic) *χίου* (304)
296. *καλλίκης πέργης* (306)
297. *θεόδωρος σουάλων* (308)
298. *κλεόνικος θηβῶν* (310)
299. *ἀντώνιος κολασσαέων* (312)
300. *ἐλπίδιος ταϊνῶν* (314)
301. *εὐτυχιανὸς ἀδριανουπόλεως* (318).

Une comparaison de ce tableau avec la planche I dans *Byzantion*, t. XI (avant la p. 433) montre en effet que, jusqu'au dernier nom de V^2 (n° 165 *Τιβέριος Λύστρου* = V^1 n° 155), les deux textes sont virtuellement identiques. Même sans connaître V^1 on pouvait facilement apercevoir que le déplacement des sept premiers noms de V^2 était dû à un changement secondaire qui, d'ailleurs, trahissait une main si maladroite qu'on pouvait deviner sans difficulté comment les premières colonnes avaient été arrangées originairement. En effet, j'ai écrit en 1936 (p. 433) : « Dans l'original, d'après lequel notre reconstitution a été copiée, les sept premiers noms..., parmi lesquels se trouvent les primats de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, étaient mis en tête de la première page (= colonnes II et III de notre tableau, Pl. I). » On voit que V^1 confirme cette supposition. De plus, puisque, dans V^1, la première colonne n'est pas interrompue par les trois noms qui ont pénétré dans la même colonne de V^2 (qui y est la seconde), l'ordre y correspond beaucoup mieux à celui de la liste des 318 noms. Pegasius d'Arbocadama se trouve à la fin de la col. I à sa place exacte, tandis que, dans V^2, où la col. II était remplie jusqu'en bas, on l'a inséré plus haut. Les six noms ajoutés en bas des colonnes III et IV de V^2 se trouvent également à la fin des col. II et III de V^1 ; Aristakes de la Grande Arménie n'y est pas mentionné. Zénon de Tyr figure à la fin de la col. V, comme dans V^2 à celle de la col. VI. La parfaite conformité des deux listes permet d'insérer dans V^1 douze noms d'évêques avec leurs évêchés, qui y sont omis, à leurs places exactes (1) et de suppléer le nom omis tantôt d'un évêque (2), tantôt d'un évêché (3). Elle nous permet également de constater que, déjà dans l'original de V^1, *Ῥόδων χωρεπίσκοπος* était omis avant le n° 98, et que *Χρύσανθος* et *Μουσώνιος* (4) y manquaient

(1) N°s 42a, 76a, 79a, 97a, b, 118 a, 149a, b, 171a, 245a-c. N° 149c ne figure pas dans la liste des 318 Pères, mais dans V^2.

(2) N° 112. (3) N° 122.

(4) Cf. *Byzantion*, t. XIV, p. 59, où j'ai dit à tort qu'ils ne sont pas connus par ailleurs. Ces deux personnages sont morts à Nicée et ont signé après leur mort ; cf. NICEPH. CALLIST., *HE*, VIII, 23, *PG*, t. CXLVI, col. 89A-C.

également entre les nos 149b et 149c, tandis que les trois autres noms dans la même lacune (nos 149 a-c) de V1 doivent avoir figuré dans son original comme dans celui de V2. A la fin de la liste, qui n'existe plus dans V2, les nos 316 (*Νικόλαος Μύρων*) (1) et 317 (*Γρηγόριος τῆς μεγάλης Ἀρμενίας*) (2), sont omis dans V1. D'autre part, le no 210 (*Ἐλπίδιος Κομάδων*, lire *-νων*) ne se trouve pas dans la liste de 318 noms (3) ; on l'a probablement inséré ultérieurement dans V1, puisque cette colonne contient 19 noms au lieu de 18, et qu'à la place correspondante de la colonne suivante (entre les nos 228 et 229) on ne trouve aucun nom. Enfin, dans V1 comme dans V2, on cherche en vain le premier nom de la liste des 318 Pères, *Ἀλέξανδρος Κωνσταντινουπόλεως* (4).

La comparaison de V1 montre qu'à la fin de V2, sauf les quinze (dans V1 treize) derniers noms de la col. XI, il manque encore huit (et non pas sept, comme je l'ai supposé, *l.c.*, p. 435) colonnes ; dans V1 les deux dernières colonnes contiennent 14 noms, les autres généralement 18.

Ernest HONIGMANN.

(1) Cf. *Byzantion*, t. XIV, p. 60. Dans V2 son nom est intercalé à la col. VI.

(2) Cf. *ibid.*, p. 60-61.

(3) Il se trouve dans la liste originale de Nicée ; cf. *ibid.*, p. 46, no 100.

(4) Cf. *ibid.* p. 58-59.

LES PORTS DE CONSTANTINOPLE SUR LA PROPONTIDE

Quand on connaît le régime des vents à Constantinople, on s'étonne que les anciens aient établi plusieurs ports le long de la Propontide, où l'on ne rencontre aucun abri naturel. En effet, il arrive assez souvent, surtout au printemps et à l'automne, que le vent du sud souffle avec violence et gêne fortement la navigation sur cette côte. Aussi les navires à l'ancre sont-ils battus par la tempête et risquent-ils de voir se rompre leurs amarres. On trouve l'écho de cette crainte dans un passage du pseudo-Codinus où il dit que l'impératrice Sophie, voyant du haut de la terrasse du Palais les navires agités par les flots, eut pitié de la détresse des marins et supplia son mari Justin II de lui fournir les moyens d'établir un port pour les préserver de la tempête (1)

Cet état de choses semblait donc s'opposer à l'établissement de bassins maritimes. La Corne d'Or paraissait tout naturellement destinée à cet usage et c'est là que les premiers Byzantins avaient fixé leur marine. Le vent du sud ne s'y fait pas sentir, et celui du nord lui-même n'y a que peu de force à cause du manque d'espace pour développer son action. Seulement, avec l'accroissement considérable que Constantin donna à la ville et qui fut encore amplifié par Théodose II, les échelles de la Corne d'Or ne pouvaient suffire à recevoir les marchandises envoyées par la province ou par l'étranger. Il fallait nécessairement augmenter la capacité de réception. Les possibilités étaient limitées de ce côté, mais, surtout, on était loin des quartiers situés au sud de la ville, ce qui entraînait un charroi considérable et gênant pour la circula-

(1) Th. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, III, 230.

tion. C'est probablement ce qui décida divers empereurs à aménager sur la Propontide des ports nouveaux. Ces ports sont au nombre de six : celui d'Éleuthère ou de Théodose, celui de Justin ou de Sophie, celui de Césarius, l'Heptascalon, le Contoscalion et celui du Boucoléon. Toutefois ce nombre doit être diminué d'une unité. Je ne parle pas de celui d'Hormisdas, dont le pseudo-Codinus dit qu'il était petit et qu'il avait servi jusqu'à l'établissement du port Sophien (1). Son existence paraît problématique, surtout à si peu de distance du port Julien.

Le but de cette communication n'est pas de dire tout ce que l'on sait de ces différents ports, mais d'élucider autant que possible certains points qui intéressent ceux d'Éleuthère, de Césarius, de l'Heptascalon et du Contoscalion.

Si l'on en croit les patriographes, le premier en date est celui d'Éleuthère ou de Théodose. D'après eux, il doit son existence à Constantin lui-même. C'est possible, mais difficile à prouver. Par contre ils affirment que, lorsque fut érigée sur le forum Tauri la colonne avec la statue de Théodose le Grand, la terre enlevée pour établir le terre-plain nécessaire fut jetée dans le port d'Éleuthère qui en fut comblé (2). Cette affirmation ne saurait être prise au sérieux. La colonne ayant été érigée en 386, au dire de Théophane (3), on ne peut admettre que le port ait été si négligé en un demi-siècle qu'on n'eût plus qu'à le combler parce qu'il était devenu hors d'usage. Les patriographes se contentent souvent de dire quel est l'état des lieux ou des monuments à leur époque, qui n'est pas antérieur au xe siècle. D'ailleurs la *Notitia* relative aux XIV régions de la ville, écrite vers 430, donc près d'un demi-siècle après l'érection de la colonne de Théodose, appelle le port *Portum Theodosiacum*, ce qui suppose qu'il était encore en service.

Comment expliquer l'affirmation des patriographes? Il suffit, je crois, de regarder le plan de la ville pour la comprendre. L'ancien port d'Éleuthère présente deux parties

(1) *Ibid.*, III, 231.
(2) Th. Preger, *op. cit.*, II, 184-185.
(3) *Chronographia*, éd. de Boor, I, 70.

bien distinctes, l'une au nord et au nord-ouest et l'autre au sud-est. Elles sont séparées par un rempart. La première partie fut peut-être comblée d'assez bonne heure. Elle se trouvait à l'embouch re du Lycus, ruisseau insignifiant en temps ordinaire, mais qui, fortement gonflé par les pluies d'hiver, entraîne naturellement avec lui beaucoup de terre. Il en descend également des pentes voisines. C'est probablement là que fut jetée la terre enlevée au *forum Tauri*, si tant est que la chose ait eu lieu. La seconde partie, mise à l'abri de ces alluvions par le nouveau rempart, put être préservée et servit de port jusqu'à une époque difficile à déterminer en l'absence de tout document, mais qui ne doit pas dépasser le IXe ou le Xe siècle.

Ce port était, au dire d'un manuscrit du pseudo-Codinus, pavé en pierres et très profond (1). Il est communément appelé port d'Éleuthère, non parce que ce personnage, dont on suppose l'existence à l'époque de Constantin, en était le patronyme, mais parce qu'il était situé près de son palais et que tout le quartier s'appelait *τὰ Ἐλευθερίου*. La *Notitia* l'appelle *Portu n Theodosiacum*, d'où l'on peut conclure que Théodose le Grand le construisit ou acheva son aménagement. Il avait une grande utilité pratique. C'est là, en effet, qu'on débarquait une partie du blé qui venait de la province. La preuve en est la présence dans les environs de deux greniers, celui d'Alexandrie et celui de Théodose (*horrea Alexandrina, horreum Theodosiacum*). De plus, une statue en marbre représentait Éleuthère avec une corbeille sur l'épaule et à la main une pelle à vanner, allusion certaine au trafic du blé qui avait lieu en cet endroit (2).

Nous ne parlerons pas du port Julien ou Sophien, construit par l'empereur Julien pendant le séjour de dix mois qu'il fit à Constantinople avant sa campagne malheureuse contre les Perses, restauré et probablement agrandi par Justin II, parce que son identification avec le moderne Kadirgaliman ne fait plus de doute pour personne. Nous ne dirons rien non plus de celui du Boucoléon, port particulier du

(1) Th. PREGER, *op. cit.*, III, 248 en note.
(2) *Ibidem*, III, 248.

Palais dont l'emplacement est connu à l'est de la porte dite Catladikapi. Par contre il est nécessaire de préciser nos connaissances sur ceux de Césarius, de l'Heptascalon et du Contoscalion.

Celui de Césarius est le premier qui apparaît dans les documents. Lors du concile de 553, les envoyés du pape Vigile déclarent être descendus dans la maison de Germain près du port de Césarius (1). Lors de l'attaque de la ville par Héraclius, le 5 octobre 610, Priscus, gendre de Phocas, fait prendre position aux Bleus ἐπὶ Ὁρμίσδου, tandis que les Verts doivent garder les ports de Césarius et de Sophie (2). Celui-ci étant à Kadirgaliman, celui de Césarius devait nécessairement être plus à l'ouest, soit au Contoscalion, soit à l'endroit où fut révélé en 1819 un port inconnu, soit enfin au port d'Éleuthère, si celui-ci était toujours en service. Nous retrouvons encore le port de Césarius, en 673. Constantin IV y concentre sa flotte contre les Arabes ; il y place en particulier les navires munis d'engins pour lancer le feu grégeois (3). Théophane, qui rapporte le fait dit ἐν τῷ Προκλιανησίῳ τῷ Καισαρίου λιμένι, expression peut-être difficile à expliquer. On peut supposer toutefois que le terme de Προκλιανήσιος indique l'éponyme du port, un Proclianos inconnu.

Où se trouvait le port de Césarius? On ne saurait le dire de façon certaine. Al. van Millingen l'identifie avec celui qu'un incendie révéla en 1819 au quartier du Tülpenkcicamisi et que le patriarche Constantios, appelé en consultation, identifia avec le Contoscalion (4). Il y trouva une construction semi-circulaire, ouverte du côté de la mer, composée de blocs de pierre et surmontée de plaques de marbres, le tout devant être probablement le quai du port. Des restes de môle byzantin attestent par ailleurs l'existence de celui-ci.

(1) *In domum Germani prope portum Caesarii*, Mansi, *Sacr. conc. ampl. coll.* IX, 200 A.

(2) JEAN D'ANTIOCHE, fr. 218 f (*FHG*, 5, pp. 37-38). Sur cet événement, cf. A. MARICQ, *Bull. de l'acad. royale de Belgique*, classe des lettres, 1949, p. 69.

(3) THÉOPHANE, *op. cit.*, éd. de Boor, I, 235.

(4) *Συγγραφαὶ αἱ ἐλάσσονες*, 1852, 443-444. AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, 302-308.

C'est avec le même port qu'Al. van Millingen identifia celui de l'Heptascalon (1). Le quartier de ce nom ne paraît pas avant le xe siècle. La *Vita Basilii* par Constantin Porphyrogénète le cite à propo de l'église Saint-Acace restaurée par Basile le Macédonien (2). Les Synaxaires, qui remontent à peu près à la même époque, placent tous l'église Saint-Acace *ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ*. Aucun de ces textes ne parle du port et il faut arriver au xive siècle pour en trouver qui en fassent mention. Cependant le terme d'Heptascalon indique suffisamment par lui-même qu'il s'agit d'un port.

Mordtmann pensait qu'on doit l'identifier avec celui du Contoscalion (3). Cette opinion ne paraît pas soutenable. En effet, Jean Cantacuzène parle également des deux et il ne semble pas les confondre. Il dit qu'en 1348 il fit construire des trirèmes au Contoscalion (4). Plus loin il déclare qu'en 1351 il fit nettoyer *τὸ νεώριον τὸ πρὸς Ἑπτασκάλῳ* de manière à pouvoir y faire entrer un navire de commerce avec sa cargaison (5). Il y concentre sa flotte (6). Enfin il rapporte qu'en 1354 Jean V Paléologue, en lutte ouverte contre lui, rentre précipitamment de Ténédos avec une seule trirème et pénètre de nuit *ἔνδον τοῦ ἐν Ἑπτασκάλῳ νεωρίου* (7).

De tout ce que je viens de dire il résulte que l'on ne saurait confondre l'Heptascalon avec le Contoscalion. Faut-il pour autant l'identifier avec le port découvert en 1819? Il semble que oui, car il n'est pas probable que celui de Théodose ait duré jusqu'au xive siècle, même dans sa partie sud-orientale, puisque les patriographes l'indiquent comme comblé depuis longtemps. Par contre, rien n'empêche d'admettre que le port de Césarius fût en cet endroit, car aucun document n'en parle plus après 673. Ce silence n'est pas une preuve suffisante pour affirmer qu'il disparut peu après, mais il reste quand même une indication.

(1) Al. VAN MILLINGEN, *op. cit.*, 308-315.
(2) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, IV, 324.
(3) *Esquisse topographique* (Lille, 1892) N° 193, pp. 57-58.
(4) *Hist.*, IV, 12 ; Bonn, III, 72.
(5) *Ibid.*, IV, 22 ; Bonn, III, 165.
(6) *Ibid.*, IV, 22 ; Bonn, III, 212.
(7) *Ibid.*, IV, 39 ; Bonn, III, 284.

En conclusion, on peut admettre que le port de l'Heptascalon est celui qui fut découvert en 1819, qu'il est peut-être aussi celui de Césarius, mais ce dernier peut très bien avoir été dans la partie sud-orientale du port d'Éleuthère.

Le port du Contoscalion pose plus d'un problème. Il est assez étrange que les patriographes n'en parlent point, sauf peut-être dans un texte tardif que nous examinerons tout à l'heure. Georges Pachymère dit que, peu de temps après avoir réoccupé la capitale de l'empire, Michel Paléologue remit en état *τὸ πρὸς Βλάγκα Κοντοσκέλιον*, qu'il l'entoura de murs faits de grandes pierres, l'approfondit en y coulant du vif argent, construisit un môle surmonté d'un mur assez haut pour protéger les navires et qu'il y plaça des portes de fer renforcées par une chaîne (1). Nous avons dit que Jean Cantacuzène y fit construire des trirèmes en 1348. Enfin, on sait que le nom continue à être donné par les Grecs au quartier que les Turcs appellent Kumkapi.

Quelle est l'origine du vocable? Le pseudo-Codinus parle d'un certain Agallianos, surnommé Kontoskélis ou Courte-Jambe, qui était tourmarque au moment où l'on construisit la porte du Contoscalion (2). L'auteur ne dit pas à quelle époque vivait ce personnage, mais on trouve un Agallianos, tourmarque du thème des Helladiques sous Léon l'Isaurien. Il prit part à la révolte de la Grèce en 727 et périt au cours d'une bataille navale devant Constantinople (3). S'il est le patronyme, le port a donc été construit au début du VIIIe siècle. La porte s'ouvrait dans le rempart en forme de croissant qui se trouve aujourd'hui à l'intérieur des terres. Ce rempart ne peut avoir été construit qu'autour d'un port, dont l'existence est d'ailleurs attestée par les restes d'une digue en pleine mer située en face de cette ouverture.

Je ne pense pas qu'il faille retenir l'étymologie donnée par le pseudo-Codinus. Il est plus naturel de penser que le nom venait de ce que l'échelle d'embarquement était assez petite, d'où le terme de *Κοντοσκάλιον* (Courte Échelle) ou plutôt d'une déformation populaire du mot Kontoskélis.

(1) *De Michaele Pal.*, V, 10 ; Bonn, I, 365.
(2) Th. PREGER, *op. cit.*, III, 257.
(3) THÉOPHANE, *op. cit.*, Bonn, I, 623.

Ici se pose un problème. Un manuscrit du pseudo-Codinus écrit au XVe siècle, le *cod. Paris.* 1788, est seul à donner deux détails qui doivent nous arrêter quelques instants. Il dit qu'Andronic Paléologue restaura le port des Sophianae et il emploie à peu près les termes mêmes dont se sert Pachymère à propos des travaux de Michel Paléologue au Contoscalion (nettoyage, approfondissement, portes de fer) (1). On ne peut pas dire auquel des trois Andronics fait allusion le copiste, mais il est probable que c'est Andronic II, car on trouve ses armes sur une des tours occidentales du port. On conçoit dès lors qu'il l'ait confondu avec son père. Par ailleurs il est possible que la restauration du port Sophien soit complètement indépendante de celle du Contoscalion. Le même manuscrit dit encore en parlant du port Sophien : *τὸν λιμένα εἰς τὸ Κοντοσκάλιον* (2), et, ailleurs, à propos du palais appelé Sophiae : *ἅτινα ἦσαν σὺν τῷ λιμένι αὐτῷ ἐν τῷ Κοντοσκελίου* (3). Cela doit-il obliger à identifier le port du Contoscalion avec le port Sophien? Je ne le pense pas. Il est possible qu'au XIVe siècle l'expression *αἱ Σοφίαι*, employée jadis pour désigner le quartier où se trouvaient le palais et le port de Sophie, eût cessé d'être en usage au profit de celle de Contoscalion plus populaire. Un regard sur la carte suffit à faire comprendre la substitution, car les deux ports ne sont pas distants l'un de l'autre de plus de 150 mètres.

R. JANIN.

(1) Th. PREGER, *op. cit.*, III, 230.
(2) *Ibid.*, III, 225 en note.
(3) *Ibid.*, III, 255 en note.

LE MANUSCRIT D'EUSTATHE DE THESSALONIQUE : « LA PRISE DE THESSALONIQUE EN 1185 » *

L'édition dans le *Corpus Bruxellense historiae byzantinae* de « La relation par Eustathe de Thessalonique de la prise de cette ville » par les Normands en 1185 ne paraissant pas devoir être toute prochaine — elle sera au moins précédée par celles du traité de Kekaumenos et du tome II, 1 de *Byzance et les Arabes* —, il m'a semblé qu'il convenait de publier sans plus tarder les résultats de la collation du manuscrit unique de cet opuscule, que j'ai pu effectuer à la Bibliothèque Royale de Belgique, où le manuscrit fut déposé durant un laps de temps suffisant, grâce à l'obligeance des dirigeants de la Bibliothèque de l'Université de Bâle.

La Relation est, en effet, conservée dans le seul *Codex A. III.* 20 de la *Bibliotheca publica Basileensis* (1), à la suite de vingt-quatre autres opuscules d'Eustathe de Thessalonique. Ce manuscrit fut acquis par la bibliothèque le 30 juillet 1819. Il comporte 255 f^{os} de 0 m. 252 × 0 m. 164. Les f°s 4 à 253 (254) sont bombycins ; ils sont distribués en trente-deux quaternions, parmi lesquels il en est quatre incomplets : au quaternion v il manque un f^{o} entre les f°s 39 et 40 (cf. TAFEL, *Opuscula*, p. 49 : « multa desunt ») ; au quaternion

(*) Je tiens à adresser mes vifs remerciements à Monsieur Paul Orgels, qui a bien voulu faire bénéficier ce travail d'avis judicieux.

(1) Ce ms. est le n° 46 du *Catalogue des manuscrits grecs des Bibliothèques de Suisse* de H. OMONT, *Centralblatt für Bibliothekswesen*, t. III (1886) p. 408.

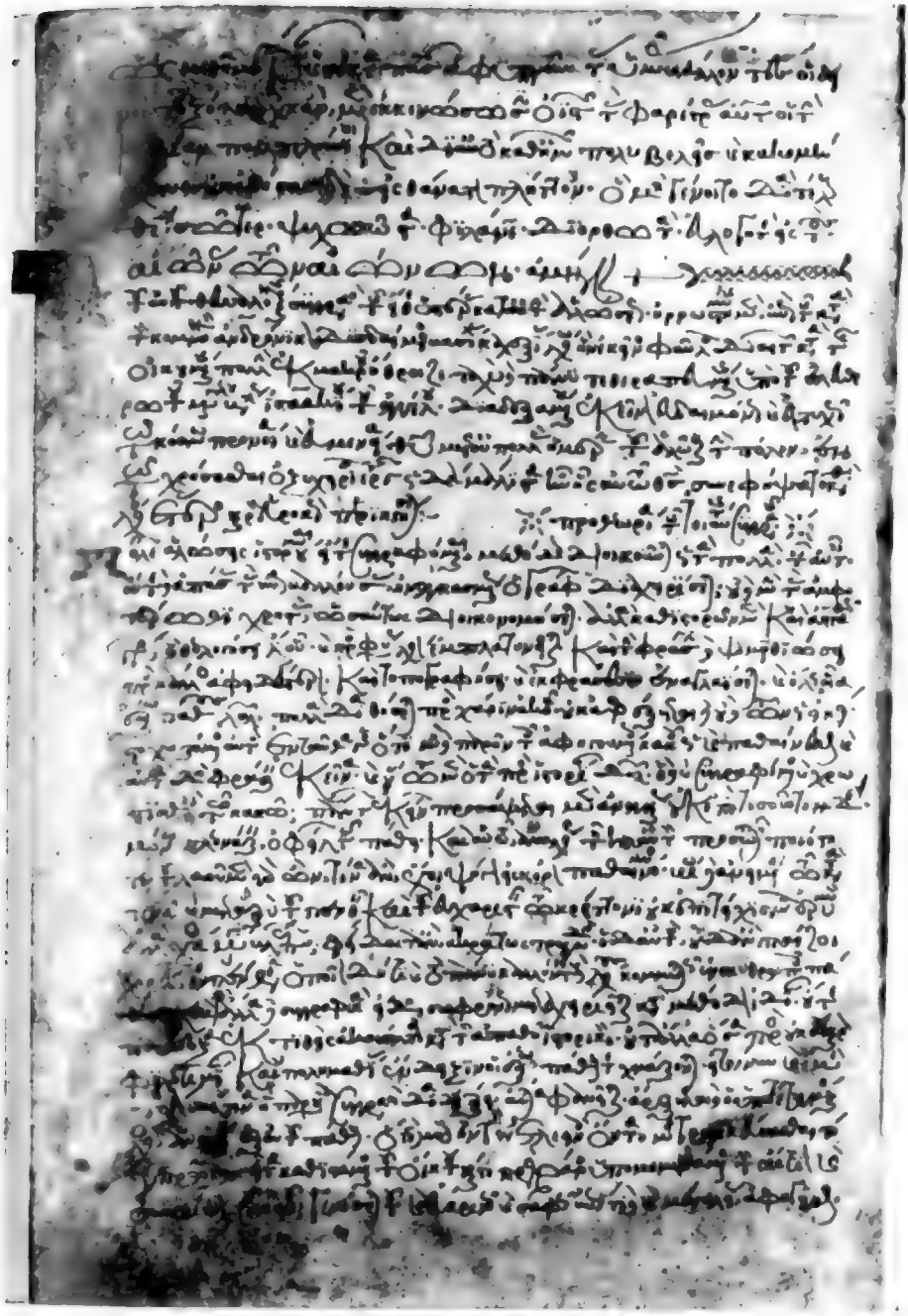
(2) A partir du f° 186, il y a une double pagination : la première avait négligé le f^{o} qui suit le f° 181. J'utilise toujours dans cet article la pagination correcte.

XVIII, un f° entre les f°s 144 et 145 (cf. ID., *ibid.*, p. 174 : « desunt permulta ») ; au quaternion XIX, deux f^os^ entre les f°s 150 et 151 (cf. ID., *ibid.*, p. 181 : « desunt multa ») ; enfin, le f° du quaternion VII qui s'intercalerait entre les f°s 54 et 55, a dû être enlevé *avant* la copie du texte. Ces 251 f^os^ couverts d'une écriture du début du XIIIe siècle sont précédés et suivis de quelques f^os^ de papier filigrané et vergé du XVIe siècle : en tête, deux f^os^ non paginés, dont le second porte maintenant la description du ms. faite par le bibliothécaire de Bâle le 30 juillet 1819, et les f°s 1-3 ; en queue, le f° 255 et quatre f^os^ non paginés et restés vierges. Le filigrane est très proche du n° 548 de Briquet (1) et indique que ce papier a été fabriqué, approximativement, dans le troisième quart du XVIe siècle, sans doute dans un battoir de Venise. Mais il serait abusif d'en inférer que le ms. se trouvait à cette époque à Venise ou même en Italie, car au XVIe siècle Venise donna un grand essor à son commerce du papier dans le Levant (2).

La Relation occupe les f°s 221 b - 255 b, c'est-à-dire 34 f^os^ bombycins et un f° de papier du XVIe siècle. Les f^os^ bombycins ont souffert de l'humidité, surtout à leurs rebords extérieurs, mais moins qu'en d'autres parties du ms. Des lettres ont par endroits été diluées au point de disparaître, d'autres sont masquées par des taches grisâtres, mais presque jamais ces altérations n'empêchent de reconnaître avec une quasi-certitude le texte du ms. Parmi les corrections, les unes sont de la même encre que le texte et ont presque certainement été apportées par le copiste lui-même, tandis que les autres sont d'une encre grise et d'une main

(1) C. M. BRIQUET, *Les filigranes*, t. I (1907), p. 43, s. v. *Ancre dans un cercle*. Briquet cite des exemples de ce filigrane échelonnés de 1561 à 1578.

(2) Cf. F. BABINGER, *Papierhandel und Papierbereitung in der Levante*, *Wochenblatt für Papierfabrikation*, t. LXII (1931) (12 pages). Je connais cet article par l'intermédiaire de F. DÖLGER, *BZ*, t. XXXII (1932), p. 160 : « B(abinger) stellt u. a. die überraschende Tatsache fest, dass Konstantinopel bis zum Ende des XVII. Jhrh. als Ort der Papierherstellung nicht in Frage kommt. Im XVI. Jahrh. setzt ein lebhafter Papierhandel Venedigs nach der Levante ein, dessen Erzeignisse durch besondere Kennzeichen... kenntlich gemacht sind. »



LE DÉBUT DU TEXTE :
Cod. Basil. A. III 20, f° 221 b.

plus récente (sec. main). Enfin, des traits dilués par l'humidité ont été repassés.

L'*editio princeps* de ce texte et des vingt-quatre autres opuscules d'Eustathe contenus dans ce ms. est due à Gottlieb (*Theophilus*) Tafel: *Eustathii metropolitae Thessalonicensis opuscula*, Francofurti ad Moenum, 1832, p. 1-307 (la Relation occupe les p. 267-307). Bekker en a donné une seconde édition dans le *Corpus* de Bonn, en 1842, mais sans collationner le ms. : la page 494, l. 16, où il conjecture *'Ινδόθεν* (*'Ινδόθεν* ?), alors que Tafel donne *ἐνδόθεν*, suffit à le prouver, car le ms. porte manifestement *'Ινδόθεν* à cet endroit. Le texte du *Corpus* et, plus encore, celui de la *Patrologie grecque* (t. 136, 10-140), qui en est une simple reproduction, sont en outre déparés par un assez grand nombre d'erreurs typographiques (2).

La liste qui suit donne la leçon du ms. dans les cas où Tafel s'en est écarté sans le signaler dans son apparat critique, mais seulement quand elle m'a paru utile pour l'établissement du texte. Bekker ayant travaillé sur l'édition de Tafel, cette liste permettra de distinguer les cas où il rejoint le texte du ms. de ceux où il le corrige. Je relève en note des *lapsus calami* du scribe (3), quelques fautes d'iotacis-

(1) Ce texte prend place dans le même volume que la *Chronographie* de « Léon le Grammairien » et le *Scriptor inc. de Leone Bardae f.*, à la suite de ces derniers (p. 363-512).

(2) Voici une liste d'erreurs typographiques du Corpus de Bonn, qui ne prétend pas être exhaustive : 370, 1 : *τὸν πολιτικὸν ἅπαν, l. τὸ πολιτικὸν ἅπαν* ; 379, 5 : *ἀκριφνή, l. ἀκραιφνῆ* ; 383, 10 : *ἐθέκρινεν, l. ἐπέκρινεν* ; 383, 17 : *ἐβράττοτο, l. ἐβράττετο* ; 383, 19 : *ὡς καὶ γενέσθαι, l. ὡς καὶ ἀπαφρίσαι καὶ γενέσθαι* ; 384, 16 : *ὄγρας, l. ἄγρας* ; 384, 17 : *ἔφυκον, l. ἔφυγον* ; 384, 18 : *γεσέσθαι, l. γενέσθαι* ; 384, 20 : *ἐμφ'σεις, l. ἐμφάσεις* ; 385, 12 : *καταπρῖται, l. καταπροῖται* ; 408, 8 : *λογοθέτες, l. λογοθέτης* ; 425, 17 : *ὁδοπόριον, l. ὁδοιπόριον* ; 428, 8 : *ἐν τῶν, l. ἐκ τῶν* ; 444, 19 : *ἐπάθομεν, l. ἐμάθομεν* ; 452, 3 : *ἐξ αὐτῶν βαρβαρικῶν, l. ἐξ αὐτῶν τῶν βαρβαρικῶν* ; 458, 2 : *ναῦ, l. ναῦς* ; 460, 2 : *ὥστεί, l. ὡς εἰ* ; 463, 10 : *ὥστεί, l. ὡσεί* ; 465, 23 : *ἐξ οὐ, l. ἐξ οὗ* ; 470, 4 : *βατεβάϋσεν, l. κατεβάϋσεν* ; 473, 9 : *ἑτρωθι, l. ἑτέρωθι* ; 475, 11 : *ἀφίησε, l. ἀφίησι* ; 477, 10 : *οἷς, l. οἷα* ; 479, 8 : *ἦσαι, l. ἦσαν* ; 479, 11 : *δυνείκαστον, l. δυσείκαστον* ; 491, 23 : *οὕτως, l. οὕτω* ; 494, 1 : *σεμνεία, l. σεμνεῖα* ; 497, 13 : *τὰ ἀποβάσεις, l. τὰς ἀποβάσεις* ; 510, 14 : *καταγέλων, l. κατάγελον.*

(3) 222 a *ὅσαν* (*ν* sec. main) : 369, 18 = 268, 61 *ὅσον* ; 222 b *συ|συν-*

me (1), des échanges entre consonnes géminées et consonne simple (2) et entre accents circonflexe et aigu (3) ainsi que d'autres variantes d'accentuation d'intérêt secondaire (4).

εκκεντούμενα : 371, 5 = 269, 5 *συνεκκεντούμενα* ; 225 a *τοιαύτοις* : 382, 10 = 272, 11 *τοιούτοις* ; 225 a *παντεχνῇ* : 382, 19 = 272, 22 *Παντεχνοῦ* ; 226 b *εὐλάβειαν* : 386, 9 = 273, 17 *εὐλάβεια* ; 231 a *ἀφορίζοι* : 410, 9 = 279, 69 *ἀφορίζει* ; 231 b *ἔλεξε* : 412, 22 = 280, 41 *ἔληξε* ; 235 b *πυργηροοῦν* : 432, 8 = 285, 62 *πυργηροῦν* ; 238 a *αὐτόν* : 441, 18 = 288, 22 *αὐτός* ; 238 a *Χόνμνου* (mais *infra Χούμνου*) : 443, 4 = 288, 59 *Χούμνου* ; 239 b *οἷος τὲ ὤν* : 449, 14 = 290, 37 *οἷός τε ὤν* ; 240 b = T 291, 50 *ἀρχιτέκτωρ* : 453, 16 : *ἀρχιτέκτων* (sans note à l'apparat) ; 245 a *τὰς δέ* : 470, 16 = 296, 16 *τοὺς δέ* ; 245 a = T 296, 10 *τυραννιεῖσθαι* : 470, 11 *τυραννεῖσθαι* (sans note à l'apparat) ; 245 b dittographie du *καί* : 471, 14 = 296, 49 *καί* ; 247 a *ἔχοι μέν* : 478, 19 = 298, 32 *ἔχοιμεν* ; 247 b *ἀπαρνήνασθαι* : 483, 9 = 299, 57 *ἀπαρνήσασθαι* ; 249 a = T 300, 56 *ὁποῖά τις* : 487, 3 *ὁποία τις* ; 250 b *ἀνεξέλεκτα* : 492, 10 = 301, 95 *ἀνεξέλεγκτα* ; 251 b *τούς* : 497, 3 = 303, 21 *τῆς* ; 252 a *τούτην* : 498, 16 = 303, 60 *ταύτην* ; 255 a *τά* : 511, 7 = 306, 93 *τάς*.

(1) 366, 8 = 267, 38 : *ψιμυθιώσει* prem. main ; *ι* en surcharge sur l'*υ*, sec. main ; 396, 1 = 275, 79 : *ἔμβρια* ; 410, 2 = 279, 61 : *περιτραχήλειον* ; 431, 7 = 285, 35 : *ἐκπειθόμενοι* = *ἐκπυθόμενοι* ; 494, 6 = 302, 44 : ms. et T *ἀνασχήσεις* ; B *ἀνασχίσεις* (sans note à l'apparat) ; 505, 7 = 305, 35 : *ψιλίται* ; T *ψιλῆται*. Dans certains cas, la seconde main est intervenue : 392, 1 = 274, 68 : *Βυθινῶν* prem. main ; *Βιθυνῶν* sec. main ; 405, 5 = 278, 31 : *φρικτός* prem. main ; *υ* sec. main ; 425, 1 = 283, 64 : *ὑστέρισε* prem. main : *-ησε* sec. main (mais *ὑστερίζω* et *ὑστερέω* coexistent) ; 468, 1 = 295, 43 : *μισαρόν* prem. main ; *υ* sec. main ; 476, 10 = 297, 67 : *ἀτμύσωσεν* prem. main ; *ί* sec. main.

(2) 411, 18 = 280, 11 : *πλημελουμένοις* ; 411, 20 = 280, 13 : *ἐπλημέλησεν* ; 504, 13 = 305, 17 : *συναρριθμουμένων*.

(3) La manière de procéder des éditeurs n'a pas été constante. Dans quelques cas seulement, Tafel a rétabli l'accent classique : 459, 2 = 293, 1, et 511, 20 = 307, 12 : *πολῖται* ; 505, 7 = 305, 35 : *ψιλῆται* ; ms. *ψιλίται* ; 474, 21 = 297, 28 : *ἦ* ; ms. *ἢ* (double interrogation). Bekker a été plus loin dans cette voie et a écrit : 370, 14 = 268, 84 : *ἐντρῖβον* ; 373, 22 = 269, 74 : *καταπνῖξαι* ; 485, 15 = 300, 17 : *συντρῖψαι* ; 489, 6 = 301, 14 : *καταμηνῦσαι* ; 490, 21 = 301, 55 : *πλατῦναι* ; 500, 21 = 304, 21 : *σῖνος* ; 510, 9 = 306, 70 : *καταρρῖψαν* ; et, en sens inverse : 458, 17 = 292, 89 : *κτίλος* ; 502, 19 = 304, 69 : *μίτος*. (En outre, mais inutilement, 506, 6 = 305, 59 : *τἄλλα*.)

(4) Noter l'enclise dans les cas suivants : 367,8 = 268, 1 : *τοιονδέτινα* ; 489, 15 = 301, 23 : *ἕως τι* ; 505, 8 = 305, 37 : *ἄνδρές φασι* ; 449, 14 = 290, 37 : *οἷος τὲ ὤν* (pour *ὤν*) ; - en outre, 397, 19 = 276, 27, le ms. porte *ὅτι μάλιστα*, non *ὁτιμάλιστα*. — Relevons encore que *ὧδε* est

	MANUSCRIT	BEKKER (B)	TAFEL (T)
222 a	*ἦ*	369, 5 = 268, 47	T *η* : B *ἦ*
	ἄξιον	369, 19 = 268, 63	*ἀξίαν*
225 a	*τὸ τοιοῦτον πέπλωμα*	381, 16 = 271, 88	*τοιοῦτον πέπλωμα*
225 b	^{r} (lettre grattée)	385, 15 ; 272, 95	T *ὦ* : B *ἦν*
226 a	*βουλῆς καὶ κατακτυ-πούντων*	386, 12 = 273, 21	*βουλῆς, κατακτυπούντων*
226 b	*κατεῖχον*	388, 17 = 273, 80	*κατεῖχεν*
	προυφαίνοντο — B	390, 7 ; 274, 24	*προὐφαίνετο*
227 b	*ἀνένηφον* = B	393, 8 ; 275, 7	*ἀνέφηνον*
228 b	*μήρυμα*	398, 4 = 276, 36	*μήρυγμα*
	βασιλεωπάτορος	399, 12 = 276, 72	*βασιλεωπάτορα*
229 a	*οὐκί*	400, 21 = 277, 12	*οὐχί*
	ἀπῆγξέ τε καὶ ἐβύθισεν	401, 1 = 277, 15	*ἀπῆγέ τε καὶ ἐβύθισεν*
	πάσας (1)	401, 12 = 277, 28	*πάντας*
	ὑπερανιστηκότι (2)	401, 22 = 277, 39	*ὑπερανεστηκότι*
230 b	*ἐς*	407, 12 = 278, 92	*εἰς*
231 b	*αὐ$^{ὸ}_{τ}$* = *αὐτός* (B app.)	414, 8 = 280, 77	*αὐτή*
232 b	*μικροτελεστής* (B app.)	417, 10 = 281, 58	*μικροτελετής*
	ὁ δὴ οὖν	417, 17 = 281, 67	*ὁ δὲ οὖν*
233 b	*ἐκκενοῖς*	(422, 9 = 282, 92)	p. XXIII *ἐκκενοῖ*
	ἅντα = B	422, 19 ; 283, 7	*ἂν τά*
234 b	*πεπειραμένοι* = B	426, 14 ; 284, 10	*περιπειράμενοι*
	σκιάδειον	427, 19 = 284, 41	*σκιάδιον*
235 a	*ἐπαναστραφείη*	428, 24 = 284, 71	*ἀναστραφείη*
235 b	*ἐκπειθόμενοι* (= *ἐκ-πυθόμενοι*)	431, 7 = 285, 35	*ἐκπευθόμενοι*
236 b	*ὑγρήν*	436, 13 = 286, 76	*ὑγράν*
	συγκατερρύημεν = B	436, 18 ; 286, 83	*συγκατερρύη μέν*

écrit plusieurs fois, *ἁπάντων* une fois, avec l'esprit doux (*ὧδε* : 437, 19 = 287, 13 ; 440, 19 = 287, 93 ; 477, 7 = 297, 88 ; 486, 5 = 300, 31 ; 488, 4 = 300, 82 ; mais *ὧδε*, p. ex. 441, 8 = 288, 10 ; *ἁπάντων* : 401, 8 = 277, 23).

(1) Il faut lire : *καὶ διατίθεται πάσας ὡς οὐκ ἂν εὐλογήσοι τις λαβάς, ἐπικαλῶν ἑκάστοις τὸ κατὰ βασιλέως ἐνδομυχεῖν*, et non : *καὶ διατίθεται πάντας, ὡς οὐκ ἂν εὐλογήσοι τις, λαβὰς ἐπικαλῶν* ... La lecture de Tafel s'explique par la présence indue du signe • • au-dessus de l'abréviation de *-ας*. Mais la troisième lettre du mot est un *σ* et non un *ν*.

(2) Parfait sans redoublement ou erreur de graphie?

238 a	*ἔχει*	= B 441, 18 ; 288, 22	*ἔχοι*
239 b	*καθ' ἡμῶν*	449, 1 = 290, 22	*καθ' ἡμᾶς*
	Χουναβιτῶν (1)	449, 8 = 290, 30	*Χονναβιτῶν*
241 a	*ὑπερτέ*$^{\gamma}_{\chi}$*οντας*	454, 14 = 291, 73	cf. p. XXIII : «*Ὑπερτέλλοντας*. Ms. *ὑπερτέλοντας*. Num ergo *ὑπερτελοῦντας* ?»
	καθ' ἡμῶν	455, 3 = 291, 89	*καθ' ἡμᾶς*
241 b	*ἐμεθώδευσεν*	457, 7 = 292, 50	*ἐμεθόδευσεν*
*			
245 b	*ἐνεθύρουν* : *θ* en surcharge de sec. main sur lettre en partie grattée. (B app. : *ἐνεούρουν* ?)	471, 23 = 296, 51	*ἐνεθόρουν*
246 b	*τοῖς ἀμφόδοις*	476, 6 = 297, 62	*ταῖς ἀμφόδοις*
	οἱ μὲν δή	476, 13 = 297, 70	*οἱ μὴν δή*
247 a	*ἦν τις τότε*	478, 3 = 298, 14	T *ἦν τις πότε* : B *ἦν τίς ποτε*
	αἱ λεωφόροι	478, 5 = 298, 16	*οἱ λεωφόροι*
	εὑρῶ$^{o}_{\tau}$ prem. main	= B 479, 4 ; 298, 42	*ἐβρῶτο*
	β en surcharge sur l'*υ*, sec. main.		

* Au f° 245a, dans la marge droite, en regard de la ligne où commence la phrase *καὶ εἶχε παροιμιάσασθαι* (470, 6 = 296, 4), figure l'indication : *παρ*$^{\mu'}$: *παροιμία*.

(1) Ethnique dérivé du nom de l'évêché de *Χονναβία*, sur lequel voyez p. ex., G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica* (*Θρακικὰ μελέται*, t. XXI) t. II (1943), p. 290, s. v. Il convient d'ajouter à sa bibliographie l'important recueil des *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, ainsi que me le signale M. E. Honigmann (cf. les *Indices* du t. I [1913], p. 265, s.v. *Chunavia*, ceux du t. II [1918], p. 271, s. v. *Chunavienses episcopi*, et la carte à la fin du t. I). — Je m'étonne de lire la note suivante dans la traduction que TAFEL a donnée de ce texte dans ses *Komnenen und Normannen*, t. II, 2e éd., Stuttgart 1870, p. 146, n. 292 : « So (*Χοναμετῶν*) — l'appel de note est placé après les mots *von den Chonameten* — liest die noch einmal angesehene Basler Handschrift. » La leçon du ms. ne laisse place à aucun doute et cette lecture « revue » d'un seul mot contient trois erreurs. — Cet ethnique ne figure pas dans les larges relevés de G. REDARD, *Les noms grecs en -της, -τις et principalement en -ίτης, -ίτις* (Études et commentaires, t. V), Paris, 1950,

247 b	*προσυγγέγραπται*	480, 14 = 298, 79	T *προυγέγραπται* : B *προγέγραπται*
249 a	*τό γε*	487, 5 = 300, 58	*τότε*
	ὡς εἰς εἰπεῖν	487, 7 = 300, 60	*ὡς εἰπεῖν*
249 b	*ἐγίνετο*	488, 16 = 300, 96	*ἐγένετο*
250 a	*ἐνώχλησαν*	491, 6 = 301, 64	T *ἐνόχλησαν* : B *ἠνόχλησαν*
250 b	*ἑκουσιοακούσιοι*	493, 15 = 302, 30	*ἑκουσιακούσιοι*
251 a	*ἰνδόθεν* (B app.)	494, 16 = 302, 57	*ἐνδόθεν*
252 a	*εἰλουμένων*, prem. main ; ˙ en surcharge, sec. main.	499, 14 = 303, 83	*εἰλουμένων*
	οὕτω ἐξ	499, 20 = 303, 90	*οὕτως ἐξ*
252 b	*ἐκκεχυμένα* = B	502, 9 ; 304, 58	*ἐγκεχυμένα*
253 b	*τοῦ ῥιζικοῦ*	505, 9 = 305, 37	*τοῦ ῥιζίκου*
254 a	*εἴθε* = B	507, 2 ; 305, 81	*εἴτε*
254 b	*κάτω κάρα βαλών*	509, 5 = 306, 37	*κάτω βαλών*
255 b	*μυνηκή* (1)	512, 12 = 307, 27	*μυνική*

A. MARICQ,
Aspirant du Fonds National de la Recherche Scientifique.

(1) *Contra*, G. TAFEL, *Komnenen und Normannen*, t. II, 2e éd., Stuttgart, 1870, p. 202, n. 509 : « Die Handschrift liest *μηνυκή*, woraus wir in der Ausgabe *μυνικὴ* machten. Vielleicht kann *μηνικὴ* gelesen werden... »

UNE SOURCE NEGLIGÉE DE LA BATAILLE DE MANTZIKERT

LES « GESTA ROBERTI WISCARDI » DE GUILLAUME D'APULIE

On a souvent noté (1) que le poète italien ou normand qui, entre 1088 et 1111 (2), chanta en vers latins les exploits des Normands dans l Italie méridionale (principalement en Apulie) et les campagnes de Robert Guiscard en Grèce, est parfaitement informé de la politique byzantine, même lorsqu'elle ne semble point intéresser directement les Normands.

Un des passages les plus curieux à cet égard est le début du chant III (vv. 1-110) : le chroniqueur, interrompant sa relation du siège de Bari, ouvre une parenthèse pour résumer quatre des années les plus critiques de l'histoire de Byzance (1067-1071). Voici en traduction cet « abrégé », qui commence après la mort de l'empereur Constantin X Doukas et se clôt sur celle de Romain IV Diogène, plus une conclusion qui nous reporte, par une anticipation de plus d'un quart de siècle, à la première croisade.

« Cependant, Michel gouvernait l'Empire Romain avec son frère Constantin : leur règne fut fatal aux Grecs ; car, remettant toujours la guerre à plus tard, ils déployaient tout leur zèle à rester en repos, et, séduits par un luxe insidieux, une honteuse inertie les déshonorait (3). Au temps de ces em-

(1) Cf., entre autres, Francesco GIUNTA, *Bizantini e bizantinismo nella Sicilia Normanna*. Palermo, 1950, p. 66, n. 24.

(2) Cf. GUILLERMI APULIENSIS *Gesta Roberti Wiscardi*, dans *M.G.H., Scriptorum*, t. IX, 1851, pp. 239-298 (et édition anastatique de 1925), préface de Wilmans. Le IIIe chant, qui contient une allusion à la première Croisade (vv. 100 sqq.) a dû être écrit en 1098. Il n'est, en effet, pas encore question, dans ce vers, de la *prise de Jérusalem* (juillet 1099).

(3) Cf. ATTALIATE, p. 97 : *ἐκ τῆς τῶν κρατούντων αἰτίας καὶ τῶν ἐκεῖθεν ὑστερημάτων ἀναπληρούμενα τῶν ἐχθρῶν τὰ θελήματα.*

pereurs, une invasion des Turcs en Orient mit en fuite la gent chrétienne, terrorisée, qui habitait les terres délicieuses de la Romanie. La plupart d'entre eux périrent sous le glaive criminel des Turcs ; et, les villes prises, toute la population, soumise aux Turcs, leur paya tribut et les servit. Contre ceux-ci les Empereurs, dans leur lâcheté, n'envoyèrent pas un seul chevalier. C'est pourquoi, par un décret du Sénat, leur mère, Eudocie, fut mariée à un chevalier distingué, Romain : celle-ci aimait plus encore en son mari son courage que sa race (1).

Il était surnommé Diogène, parce qu'il avait une barbe double et fourchue (2).

Se substituant à eux dans l'exercice du pouvoir, il se réserva toutes les affaires de la guerre, laissant à ses beaux-fils les loisirs, et s'apprêta à entrer en guerre contre les Turcs qui dépeuplaient la misérable Grèce.

Dans sa guerre contre les Turcs, il connut des fortunes diverses. Car souvent, victorieux, il mit, en combattant, les Turcs en déroute, mais souvent les deux peuples combattirent avec un égal succès.

Enfin, ayant envoyé des comtes en très grand nombre surveiller les villes qui avaient reconnu sa suzeraineté, sur le renom de sa prouesse en tous lieux éprouvée, lui-même resta au camp avec quelques hommes d'élite (3).

(1) Cf. ATTALIATE, p. 99 sq. : *ἦν γὰρ ὁ ἀνὴρ οὐ μόνον τοῖς ἄλλοις πλεονεκτήμασι προτερῶν, ἀλλὰ καὶ θεαθῆναι παντάπασιν ἥδιστος, ἐπιμήκης τε καὶ στέρνων καὶ νώτων ἐν καλῷ καθορώμενος καὶ εὐγενές τε πνέων ὡς ἀληθῶς καὶ διογενές.*

(2) *Quia barba bifurcis.* La forme *bifurcis* est un *ἅπαξ* ; l'adjectif *bifurcus, a, um* (« à deux pointes ») s'applique ordinairement à des arbres, à des branches, à des instruments à deux pointes, comme la houe. L'étymologie de Diogène par *δύο* et *γένειον* (double barbe) n'est attestée qu'ici. Cf. l'étymologie donnée par Attaliate p. 100, « issu de Zeus » (cf. note ci-dessus).

(3) Cf. ATTALIATE, p. 148-9 :

« L'empereur envoya à Chliat un détachement de mercenaires scythes pour y faire du butin et de la rapine, mais il y envoya aussi les Germains nommés Francs, avec un de leurs chefs, homme très fort dans les coups de main, nommé Roussel. Quant à lui, retournant en arrière avec le reste de l'armée, il ne jugea pas opportun de se joindre à ceux qu'il avait envoyés en avant et d'attaquer Chliat ;

Une multitude de Turcs, avec le Sultan, tout-à-coup le cerna, essayant de forcer le camp.

(30) Ils livrent des combats considérables, dans leur désir de s'emparer du camp impérial. Ils cèdent, repoussés, dans un premier et dans un second combat. Enfin, Romain, dans sa prévoyance inquiète, désespérant de garder le camp, et plus soucieux de la vie de ses hommes que de sa propre per-

(35) sonne, car il les voit épuisés par la guerre et la famine, ordonne que tout ce qui se trouvait dans le camp en fait de monnaie, tous les vêtements précieux, et tous les vases d'or et d'argent, soient apportés et répandus dans le camp ; pour

(40) que, si les Turcs réussissaient à envahir le camp, à la vue de ces trésors, ils cessent de maltraiter les Grecs.

Mais l'argent fut ramassé par les mercenaires qui s'enfuient. Les Grecs sont contraints de passer une nuit sans sommeil.

Au point du jour, arrive cette multitude de Turcs, entourant de toutes parts le camp. De toutes parts, les flè-

(45) ches volent ; une grêle de flèches emplit l'air environnant. Les Grecs ne parvenant pas à résister, les Turcs font irruption. Tout le retranchement est rompu. Mais les Turcs, plus occupés à faire du butin qu'à frapper les soldats, en laissent s'évader beaucoup.

(50) Le chef des Grecs se reconnaît aux signes de son aigle, qui répandait plus de splendeur et d'éclat que toutes les armes, car elle était incrustée en or, sur la cuirasse. On le voit brisant de son épée les lances ennemies et ne cessant de se dé-

mais comme, l'année précédente, le sultan des Perses avait réussi à s'emparer de la ville romaine de Mantzikert, et y avait installé une assez forte garde de Turcs, l'empereur décida d'attaquer d'abord cette ville, de la reprendre et de la restituer aux Romains, et, cela fait, d'aller attaquer Chliat, qui n'était pas très éloigné. Sous-estimant la garnison ennemie de Mantzikert, qu'il ne croyait pas capable de soutenir son attaque, il détacha de son armée un second contingent très important qu'il confie à la direction du magistre Joseph Trachaniote, lui donnant en outre une troupe de piétons assez considérable. Les troupes confiées à ce général étaient des hommes d'élite, et invincibles... et leur nombre était de loin supérieur à celui des troupes qui restaient à l'empereur. » Cf. p. 158 : les soldats envoyés à Chliat étaient « innombrables » (*πλῆθος ὄντας οὐκ εὐαρίθμητον*). Cf. PSELLOS, *Chron.*, *Rom.*, 19 sq. ; BRYENNIOS, II, 14.

fendre (1). Par hasard, une flèche, dans son vol, blesse l'im-
(55) prudent. Et c'est ainsi qu'enfin il est fait prisonnier, avec quelques-uns de ses hommes.

Les Turcs, après avoir défait son camp, conduisent Romain à leur propre camp, et le firent asseoir sur un très beau siège, à côté du roi des Turcs (2).

Le roi lui demanda ce qu'il ferait, si c'était lui qui eût été
(60) pris par Diogène?

Romain lui répondit : « Si tu étais ainsi réduit à ma merci ou à la merci des miens, j'ordonnerais, soit de te couper la tête, soit de te pendre à un gibet ». Le Roi réplique que quant à lui, jamais il ne commettra un tel forfait ; mais qu'au contraire, Diogène désormais jouira avec lui d'une paix éter-
(65) nelle, paix qu'il avait lui-même souvent demandée par des ambassadeurs ; et, pour la rendre plus durable, il promet de faire baptiser sa fille, et de la donner en mariage au fils de Diogène (3).

Après que le traité eût été conclu à ces conditions, le sultan renvoya Romain chez lui, en lui faisant de très grands
(70) cadeaux, et rendit tous les captifs. Il les accompagna pendant une longue partie du trajet, les escortant avec honneur ; après avoir ainsi reconduit Romain, il le laissa librement s'en aller (4).

Mais ses beaux-fils ne virent pas d'un bon œil les conditions favorables de la paix ainsi conclue, eux qui n'étaient nullement capables de protéger les armées grecques. Et l'on
(75) décide que Romain ne rentrera pas en possession du trône impérial.

(1) Cf. Psellos, *Chron.*, *Rom.* 21 ; Bryennios, I, 17, 11.

(2) Cf. Attaliate p. 165 : *σύνθρονον... ποιησάμενος*.

(3) Cf. Aimé du Mont-Cassin, I, 11.

(4) « Au cours d'une conversation, le sultan demande à l'empereur : *Qu'aurais-tu fait si c'était toi qui me tenais ainsi en ton pouvoir*? Il répondit franchement et sans flatterie : — *Sache que je te rouerais de coups.* — *Eh bien, moi*, dit le sultan, *je n'imiterai pas ta sévérité et ta cruauté.* Ayant ainsi passé huit jours ensemble, ayant conclu un accord et un traité de paix, et arrangé un mariage entre leurs enfants, ... ils se séparèrent : le sultan, avec beaucoup d'embrassements et l'honneur d'une escorte, le laissa retourner dans son empire, et lui accorda aussi tous les Grecs dont il demanda la libération » (Attaliate, 165-166). Cf. Psellos, *Chron.*, *Rom.* 22 sqq. ; Bryennios I, 19 ; Scylitzès, 700 sq.

Lorsque Diogène sut qu'ils étaient devenus ses ennemis, se fiant à l'aide des Turcs, il prépare contre eux la guerre civile. Ses beaux-fils, voyant qu'ils ne peuvent résister, essayent de le tromper par une paix perfide. Douze prêtres, ignorants de la ruse, et portant des messages de paix, sont envoyés avec Jocelin, dont Romain avait si souvent éprouvé l'amour, qu'il n'hésitait point à s'y fier comme à un ami. Romain se fie aux pasteurs et à Jocelin. On le rassure, en lui prêtant serment, et en lui donnant la parole d'honneur qu'il demande. Le malheureux, c'est en vain qu'il espère redevenir empereur ; car à peine est-il arrivé à Héraclée, qu'il est fait prisonnier et privé de ses yeux ; et celui dont le règne avait eu un renom si glorieux est fait moine. Désormais, les deux frères, en sécurité, dirigent l'Empire, le guidant au moyen de rênes tranquilles.

Cependant les actes des tyrans ne restèrent pas complètement impunis. Car le fils de Romain, prenant pour alliés les Arméniens, les Turcs, enleva à l'empire des tyrans les terres d'Orient, les dévastant par le fer et le feu. A partir de ce moment, la gent perfide des Turcs commence à se dresser contre la Romanie, à y porter le meurtre et la rapine. Et elle n'eût pu encore jusqu'à ce jour rentrer sous la loi de l'Empire, si la gent des Gaulois, plus puissante que toute autre, stimulée par une volonté supérieure, ne l'eût rendue à la liberté, après avoir soumis l'ennemi par la force des armes : car cette gent, par une inspiration de Dieu, se donna pour tâche de rouvrir les voies saintes du Sépulcre, fermées pendant longtemps (1).

Les misérables par la volonté desquels a été perpétré l'aveuglement d'un si grand homme, sont pris ; et, chassés de la cour, ils subissent à bon droit un châtiment forcé. L'ordre est donné, à ceux qu'on avait chargés de punir un innocent, d'infliger aux coupables des supplices variés. »

Auteur maladroit, Guillaume d'Apulie n'a pas su marquer les liens qui rattachent ce chapitre d'histoire byzantine à sa geste normande. Le premier est évident : le détrônement de Michel VII fut le prétexte des campagnes de Robert

(1) Cf. p. 96, et p. 182, n. 4.

Guiscard en Épire, campagnes qui remplissent les deux derniers chants des *Gesta* ; il était donc logique de faire allusion aux « débuts » de cet empereur. Mais pourquoi notre poète, souvent trop bref, s'attarde-t-il avec tant de complaisance sur les événements d'Asie Mineure ?

Un autre historien des Normands a mis ce lien en relief — d'ailleurs de la façon la plus embrouillée — : c'est la part capitale prise, dans la dernière campagne de Romain Diogène, par les Normands et surtout par Roussel de Bailleul. Aimé du Mont-Cassin, avant de narrer les aventures des Normands en Italie, résume leur essaimage en Angleterre, en Espagne, à Constantinople : notamment il fait, à propos de Roussel de Bailleul, ce récit confus (1) :

> « IX... Et entre tous ceaux de Normendie qui alerent à l'Empereor pour prendre li solde [*vi fu Ursello*], honeste chevalier et vrai et fidel. Puizqu'il avoit veinchut la contrée d'Esclavonnie, ala pour aidier à lo pueple de l'Empereor, loquel devoit combatre. Et lo Empereor vit qu'il estoit acte de combatre et home à prove. Lo manda contre li Turc en l'aide de lo pere. Mès, pour lo juste jugement de Dieu, li Turc orent la victoire et fu grant mortalité de Chretiens. Et Auguste et Urselle furent prison. Et ensi ces .II., o tout lor chevaliers furent menez en prison (2). Et de lo Duc de li Turc furent honorablement receüz. Mès autre chose est à entendre ; qué autre choze est « Auguste » et autre cose « Cesare ». « Auguste » et « impereor » est une cose, come est dit devant ; mès « Cesaire » est aucune cose manque. En cellui temps [*c'erano*] .II. empereor ou Auguste. Et cestui qui estoient sur la Turquie estoient « patrie », et un autre qui estoient

(1) *Storia de' Normanni di Amato di Montecassino volgarizzata in antico francese*, a cura di Vincenzo DE BARTHOLOMAEIS (Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, Fonti per la Storia d'Italia, Roma, 1935), I, 9-15.

(2) Erreur énorme. Bien au contraire, Roussel, détaché à Chliat, au lieu d'en revenir pour secourir Romain Diogène, l'abandonna et, traversant le thème des Arméniaques, se réfugia en territoire d'empire. Selon Attaliate l'empereur attendit anxieusement les renforts pendant trois jours. Selon BRYENNE (I, 6), il n'y aurait pas eu trahison, l'empereur ayant négligé de mander les troupes de Chliat

Cesaire ; si que alore estoient .II. empereor et .II. Cesaire veraiement (1).

X. Cestui que je vouz ai devant dit atendoient l'ayde de l'Empereor. Et entrevint lo contraire, par lo conseill de un loquel lui estoit patrie, qui estoit Cesaire. Et oïant, par veraie fame, que sa mere estoit en prison, laquelle estoit moillier de lo sage Cesaire, elle se pela la teste et se bati lo pet pour son marit, et se fist monacha. Et la moillier Urselle, fame molt noble, mist en prison. Mès lo conseill de Dieu non faut de aidier dont la malice de l'ome cerche la malice de destruire.

XI. Lo Impereor, liquel estoit en prison, dona son filz pour marit à la fille à lo Roy de Thurquie, laquelle estoit baptizié et faite christiane. Pour laquel choze il et Urselle furent delivré et mandé honorablement. Et non petite part de lo Impiere raquesterent o l'aide de li Turchi (2).

XII. Et Cesaire, loquel avoit [*esté*] contre Auguste son patrie, fu prison, et chaï en la fosse laquelle il avoit faite à autre. Et toutez foiz fu en prison, non à l'Omperator, mès à altre gent. Et por molt or et argent qu'il dona fu delivré de la prison.

XIII. Et à cest choze fut a[*j*]oint major mal ; qua[*r*], par substrattion de lo fillastre Cesare, par commandement de lo autre Impereor, fu à lo Impereor, patrie de Cesare, crevéz les oillz ; et pour la dolor fu mort. Cestui moine qui compila cest Ystoire fait mention de moult empereour, mès de Cesaire non fait mention de li nom, comment se clamoient (3).

XIIII. Et Urselle, home de grant cuer et fort combateor, en celui temps conquesta Hermenie ; et puiz lui fist tribut. Et vint en Costentinoble pour delivrer la moillier ; et mist son siege, et fist tant de damage qu'il desroboit et occioit et ardoit

(1) Erreur. Il y avait deux *basileis*, Romain Diogène et Michel VII, mais un seul César, Jean Doucas, oncle de Michel VII.

(2) Il est faux qu'Oursel ait été délivré avec Romain puis l'ait soutenu. Au contraire, nous savons que les troupes de Crispin, auxquelles appartenait Roussel (BRYENNE II, 4) combattirent Romain après sa défaite. Aimé est seul avec Guillaume d'Apulie à signaler le baptême de la fille d'Alp-Arslan, et son mariage projeté avec le fils de Diogène.

(3) Sur l'historicité de ce récit, et sur les erreurs, cf. les notes de Delarc dans son édition.

quant qu'il trovoit. Et tant fu son ire contre li Grez, que la moillier, laquelle li Empereor non lui vouloit rendre par sa volenté, covint qu'il lui rendist contre sa volenté (1).

XV. Et, qué li Grex, molt de foiz, par maliciouz argument et o subtil tradement avoient usance de veinchere lor anemis, escristrent à li Turchi. Avec ceauz estoit sous pat Ursselle ; quar il lui estoient traïtor. Et, par domps de molt or, orderent que Urselle fust prison de li Turchi ; et fu liez o fortes chaënes. »

Ce récit pullule d'erreurs ; elles ont été relevées par Hirsch (2), ainsi que par Delarc et de Bartholomaeis, dans leurs éditions. Mais il a le double intérêt de montrer que Guillaume d'Apulie ne pouvait ignorer que les événements tragiques de 1071 appartiennent à la geste normande, et de faire éclater, par contraste avec la confusion du prosateur, l'exactitude de l'information de notre poète.

Guillaume d'Apulie avait encore une troisième et très forte raison de s'étendre sur la défaite de Mantzikert et sur ses suites désastreuses : vers la fin de sa longue parenthèse, après avoir déploré les progrès des Turcs qui suivirent la défaite de Mantzikert, il exalte les « Gaulois » qui « entreprirent de rouvrir les voies du saint Sépulcre », inspirés par Dieu et « stimulés par une volonté supérieure ». Or c'est cette même « volonté supérieure », celle d'Urbain II, qui invita le poète à entreprendre son œuvre : c'est ce qu'il nous dit dans son prologue.

***

Nous sommes parfaitement renseignés sur l'époque qui nous occupe, par les mémoires très détaillés de témoins oculaires et passionnés (3). Il est donc aisé d'apprécier la valeur historique du passage.

(1) Cf. notes de Hirsch et de Bartholomaeis.

(2) *Amatus von Monte Cassino, und seine Geschichte der Normannen. Eine kritische Untersuchung. Forschungen zur deutschen Geschichte,* VIII (1868), p. 236.

(3) On n'a point encore comparé les plus importantes de ces sources grecques avec notre texte latin. En effet, l'édition des *Gesta* dans les *M.G.H.* est antérieure à la première édition de la *Chrono-*

C'est incontestablement l'*Histoire* d'Attaliate qui se rapproche le plus des *Gesta*, et qui fournit le plus d'éclaircissements au texte latin, souvent obscur. Plusieurs divergences de détail excluent l'hypothèse d'une dépendance directe entre les deux sources. Mais il est clair que Guillaume d'Apulie a été renseigné par un partisan de Romain IV Diogène. De l'avènement de celui-ci, âprement discuté, il donne une version entièrement conforme à celle d'Attaliate : c'est pour sa haute valeur, et en vue du seul bien public, que Romain Diogène accéda au trône, dans un moment où l'empire était dans une situation très grave par suite de l'incapacité des jeunes empereurs fils de Constantin Doukas et d'Eudocie (1). Guillaume d'Apulie condense, abrège considérablement, et parfois maladroitement, les faits racontés en grand détail par Attaliate : ainsi, il résume en trois vers les trois campagnes de Romain (2), note en un vers la division des forces de l'empereur, manœuvre qui, de l'avis unanime des sources grecques, provoqua la défaite (3). L'empereur détacha à Chliat le gros

graphie de PSELLOS (1874) et à l'édition de l'*Histoire* d'ATTALIATE dans le *Corpus* de Bonn (1853). Sur cette époque et sur les sources, notamment sur Psellos et Bryennios, cf. les remarques très intéressantes de J. LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en* 1081 (Paris, 1914-1919), notamment pp. 24, 25, 43, 45, 56, 57, et surtout 58-59 et n. 6. Cf. aussi LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire* (éd. St. Martin-Brosset), XIV, pp. 459-511 : bien qu'il ne connût pas encore Attaliate, son récit n'a guère de lacunes, car il a employé des sources qui copient littéralement Attaliate.

(1) Psellos, au contraire, précepteur des jeunes princes, adversaire acharné de Romain, prend le contre-pied d'Attaliate et de Guillaume d'Apulie. Il est d'autant plus frappant que, sur les faits, son tableau confirme parfaitement le récit des deux autres historiens, notamment en ce qui concerne l'incapacité des jeunes empereurs — incapacité qu'il considère comme de la vertu. Il a vu surtout en Romain IV un ambitieux, mais il est forcé d'accorder qu'il visait « aussi » au bien public.

(2) ATTALIATE, pp. 102-141, raconte ses campagnes de 1068 et 1069, suivies de celle, désastreuse, de Manuel Comnène en 1070. Psellos, qui a aussi consacré plusieurs pages à ces expéditions, ne perd pas une occasion de critiquer le *basileus* (PSELLOS, *Chron.*, *Rom.* 12 sq.)

(3) Cf. ATTALIATE, p. 148-149 ; PSELLOS, *Chronographie*, *Rom.*, 21, attribue cette fausse manœuvre à une « ignorance de la stratégie » ;

de ses troupes, et notamment les troupes normandes (1), et vint dresser son propre camp devant Mantzikert, pour reprendre cette ville byzantine (2), occupée l'année précédente par les Turcs.

Le récit des trois journées décisives, à force d'être condensé par le poète latin, en devient souvent inintelligible, et sa chronologie est des plus vagues ; ainsi, il oublie tout bonnement de signaler la reddition des Turcs et la réoccupation de Mantzikert par les Grecs ; il condense en quelques vers les attaques et contre-attaques dont ces journées furent animées (3). Mais il saute aux yeux que notre poète disposait de renseignements très précis, qu'il n'a pas su mettre en œuvre ; par exemple, le v. 42, inintelligible par lui-même, s'éclaire et se confirme par cette page très vivante d'Attaliate (4) :

> « Les Turcs, surgis comme des *dei ex machina*, enveloppèrent et attaquèrent par derrière les Scythes qui se trouvaient en dehors du camp, tombèrent en trombe sur les marchands de vivres, apportant à beaucoup d'hommes, avec leurs hurlements confus, les flèches qu'ils lançaient, leur galop tournoyant, la mort et la terreur. C'est pourquoi ceux qui subirent cet assaut furent contraints de chercher refuge à l'intérieur du camp. Mais naturellement, se pressant l'un contre l'autre comme font les gens poursuivis, ils remplirent d'une grande agitation tous ceux qui étaient à l'intérieur des murs, et qui croyaient déjà que l'ennemi était entré pêle-mêle avec les nôtres, et que le camp tout entier était pris avec les bagages. En effet, la nuit était sans lune, et il était impossible de faire la distinction des poursuivants et des fuyards, impossible de distinguer qui était ennemi, qui ami. Il faut savoir que les mercenaires scythes, en tout pareils aux Turcs, rendaient fort douteuse l'identité des assaillants. C'est alors que ré-

Bryennios, II, 14, accuse l'empereur d'avoir suivi de mauvais conseils. Mais toutes les sources sont d'accord sur le fait capital : c'est que Romain ignorait que les troupes turques étaient commandées par le sultan Alp-Arslan en personne.

(1) Cf. Attaliate, p. 148-49 ; Scylitzès, p. 691.
(2) V. 30-31 : *capiendis imperii castris*.
(3) Cf. Attaliate, pp. 154 sqq.
(4) Attaliate, pp. 156-157.

gnait une terreur inouïe, qu'on entendait des paroles abominables, des clameurs confuses, un bruit indistinct ; c'est alors que tout paraissait plein de tumulte et de péril ; ... mais, quelle que fût la détresse où se trouvaient alors les Romains, les ennemis ne purent pénétrer à l'intérieur de la palissade ; eux aussi se méfiaient de l'heure indue, et s'appliquaient à eux-mêmes des pensées communes à tous à cette heure. Toutefois ils ne battirent pas en retraite ; mais pendant toute la nuit, ils entourèrent de bruit et de galops circulaires le camp des Romains, lançant des flèches et des dépouilles, et, de toutes parts, les assourdissant de leurs cris, les entourant d'une muraille de terreur, de sorte qu'ils passèrent toute la nuit les yeux grands ouverts et vigilants. Qui donc aurait pu s'abandonner au sommeil, alors que le péril nous menaçait comme d'une épée nue? »

De même, l'allusion du poète latin à l'inquiétude désespérée de l'empereur (v. 33 sq.) est admirablement commentée par les pages dramatiques où Attaliate décrit, heure par heure, la naissance puis la montée de l'angoisse dans l'âme de l'empereur, à mesure qu'il prend conscience de la gravité de la situation. C'est ici que les *Gesta* placent un événement inconnu à toutes les autres sources (v. 36-41) : le stratagème de l'exposition des trésors dans le camp, destiné à distraire l'ennemi, et le vol de ces richesses par les mercenaires (1). Le stratagème atteignit son but (v. 48). Nous n'avons de ce fait que des confirmations indirectes, mais assez probantes pour nous faire admettre que tout n'est pas fiction dans le récit du poète. Nous savons par Attaliate que le camp fut mis au pillage par les Turcs (p. 153) ; mais surtout nous savons par les sources orientales que l'armée de Romain Diogène transportait des trésors fabuleux, et que le butin fut si formidable que l'armée turque dut renoncer à tout prendre (2).

(1) ATTALIATE (p. 157) et SCYLITZÈS (p. 695) signalent bien qu'une troupe de Scythes passèrent le second jour à l'ennemi, mais ne parlent pas à leur propos de trésors. Cet épisode est placé par Attaliate le lendemain de la nuit d'insomnie, et non avant, comme dans les *Gesta*.

(2) C. CAHEN, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, dans *Byzantion*, IX (1934), pp. 613-642 : « Les trésors de l'empereur contenaient, prétendent nos chroniques, un million de dinars,

Si le thème des « mercenaires voleurs » est folklorique (1), le stratagème signalé par Guillaume d'Apulie semble avoir été très employé dès l'Antiquité (2).

Le poète condense et déforme le récit circonstancié de la journée fatale, mais des traits essentiels ne lui ont pas échappé : ainsi le rôle des archers turcs, souligné par les autres sources. Son récit de la capture de Romain Diogène correspond en substance avec les sources grecques (3). De même sur la réception honorable que lui fit le sultan. Guillaume d'Apulie note que celui-ci avait souvent demandé la paix (v. 65), ce qui est confirmé par les sources arabes, qui parlent des

sans compter la masse des vêtements précieux, des ceintures et selles de luxe, et d'innombrables bijoux ». Et plus loin, C. Cahen signale que, après la défaite, les habitants des environs vinrent pendant plusieurs jours prendre du butin. Au XIIe siècle encore, les gens de Mantzikert et de Chliat gardaient les trésors accumulés alors.

(1) POLYEN, IV, 6, 9.

(2) Mlle Sophie Trenkner a bien voulu m'en signaler les exemples suivants : Polyen, *Strat.* VII, 29, 2 : Mithridate, fuyant devant l'ennemi, avant d'abandonner une ville, fait sortir des maisons les meubles et les objets précieux, pour que l'ennemi, occupé de pillage, soit retardé dans sa poursuite. FRONTIN, *Strat.* II, 13, 1 : Les Saules, fuyant devant Attala, laissent l'or et l'argent dans leur camp (dans le même but). FRONTIN, *Strat.* II, 13, 2 : Tryphon, roi de Syrie, vaincu et en fuite, jette l'argent en route (dans le même but). POLYEN, *Strat.*, III, 7, 1 : Lacharès, poursuivi par les cavaliers de Démétrius après la prise d'Athènes, s'enfuit, déguisé en paysan, et jette en route quelques dariques (dans le même but). On multiplierait facilement les rapprochements. Cf., par ex., chez Anouar HATEM, *Les poèmes épiques des Croisades*, Paris 1932, p. 265, l'analyse d'un passage de la *Chanson de Jérusalem* (ms. 12558, fol. 175r°) : « Nous trouvons d'abord une scène plaisante qui montre la rapacité des soldats de Dieu. Les Sarrasins, pour faire sortir les Chrétiens de Jérusalem, avaient imaginé un stratagème ingénieux. Ils placèrent autour des murs de leur cité leurs trésors et un grand nombre d'objets précieux. Attirés par ces richesses et malgré l'avis du duc de Bouillon, les Tafurs tombent dans le piège ainsi que Pierre l'Ermite que les Turcs réussissent à capturer ».

(3) Toutes racontent qu'il se battit vaillamment. Psellos et Bryennios le montrent, comme les *Gesta*, se défendant de son épée. Les sources grecques donnent plus de détails sur sa blessure. Selon Attaliate (p. 164), le sultan aurait eu peine à reconnaître le *basileus* dans cet homme vêtu en simple soldat. Psellos dit au contraire qu'il avait revêtu toutes ses armes, comme les *Gesta*.

pourparlers des années précédentes entre le sultan et Romain Diogène (1).

Sur les événements tragiques qui suivirent la libération du *basi'eus*, Guillaume d'Apulie est sommaire et commet des erreurs de détail : il n'ignore pas l'alliance entre Romain et les Turcs (v. 78) (2), mais résume en deux ou trois vers les efforts de Romain pour reprendre son trône ; il ne souffle mot du rôle capital qu'eurent les Normands dans son écrasement (3). Enfin, sur la fin du malheureux empereur, il n'est pas très exact. On sait par Attaliate (4) que Romain Diogène, en 1073, assiégé et affamé dans Adana par Andronic Doukas, prit l'habit monastique ; ramené à Cotyée (non à Héraclée, comme le disent les *Gesta*) sur un âne, et probablement déjà empoisonné, Romain y attendit l'ordre impérial qui devait décider de son sort : cet ordre fut de lui crever les yeux. Il fut exécuté, malgré le serment que lui avaient fait les évêques de Chalcédoine, d'Héraclée et de Coloneia (5). Le chiffre de *douze* ecclésiastiques, donné par Guillaume d'Apulie, n'est nulle part confirmé, non plus que le rôle qu'il prête à Jocelin ou Gocelin — le même Normand qui, envoyé par Romain Diogène pour délivrer Bari de Guiscard, fut emprisonné par celui-ci ? La chose est difficile à admettre (6). — Les historiens byzantins n'ont eu qu'un cri d'horreur à propos

(1) Cf. CAHEN, *art. cit.* Attaliate (p. 159) et Scylitzès (p. 696) mentionnent la dernière ambassade.

(2) Cf. ATTALIATE, p. 169 sqq., PSELLOS, *Chron.*, *Rom.*, 41 ; BRYENNIOS, I, 19.

(3) ATTALIATE, p. 171.

(4) ATTALIATE, p. 174 sqq.

(5) « L'empereur se roula en suppliant aux pieds des évêques qui se trouvaient là, et les implorait de le secourir, dans la mesure où ils le pouvaient. En effet, les évêques de Chalcédoine, d'Héraclée et de Coloneia se trouvaient là ; c'étaient eux qui avaient conclu le pacte avec lui. Il leur rappela leurs serments et la vengeance divine. Maix eux, malgré leur désir de le secourir, furent cependant impuissants contre les hommes cruels qui l'enlevèrent et le conduisirent comme une victime au sacrifice » (ATTALIATE, p. 177-178).

(6) Il faudrait supposer que ce Gocelin, pris par Guiscard en 1071, quelques mois avant Mantzikert, était déjà libéré en 1072. Le seul fait qui inclinerait à identifier les deux personnages est la faveur particulière dont tous deux jouissaient auprès de Romain (*Gesta* III, 84 ; MALATERRA II, 43). Mais Guillaume d'Apulie, dans ce cas,

du supplice infligé à Romain Diogène. Attaliate ne tarit pas d'imprécations contre la barbarie de Michel (1). Psellos lui-même, « le principal ennemi de Diogène » selon les termes de Scylitzès (2), n'ose charger son disciple de la responsabilité du crime et prétend que c'est à l'insu du jeune empereur qu'on supplicia Diogène (3).

Sur les événements qui suivirent la mort de Romain IV, notre poème n'est ni très clair ni tout à fait exact (4).

Mais une chose n'a pas échappé au poète des Normands : le grand retentissement de la catastrophe de Mantzikert. Avec Attaliate, il a vu dans l'invasion turque qui déferla dès lors de plus belle, une punition divine du crime commis contre Romain Diogène (5). J'ai dit plus haut que c'est l'occasion, pour Guillaume d'Apulie, d'exalter les Croisés, l'esprit de

se contredit lui-même aux vers III, 139 sq., d'où il semble résulter que le Gocelin pris à Bari mourut en captivité. Le poète ne s'est pas avisé de la contradiction, car son récit intervertit l'ordre chronologique des deux faits.

(1) P. 76 : *Τί φῄς, ὦ βασιλεῦ, καὶ οἱ σὺν σοὶ τὴν ἀνοσίαν βουλὴν κατασκευασάμενοι ἀνδρὸς ὀφθαλμοὺς μηδὲν ἀδικήσαντος* etc. Cf. p. 117 : *ὄψεται δὲ πάντας* etc.

(2) Scylitzès, 688, 2 - 703, 13-15.

(3) *Chron., Rom.*, 42.

(4) P. ex., Michel VII fut seul élu empereur, à l'exclusion de son frère Constantin. Les v. 106 sq. sont sans doute une allusion au sort du césar Jean Doukas, qui, après s'être rebellé contre Michel VII, se fit moine (Attaliate, p. 193 ; Scyl., p. 712 : mais sans les textes parallèles ces vers seraient obscurs, Guillaume d'Apulie ne parlant nulle part du rôle joué par le césar dans la cabale contre Diogène), et à celui de Michel VII, qui, détrôné, dut aussi se faire moine. Cf. Leib, *Jean Doukas, césar et moine. Mél. Peeters*, II, 163 sqq. Enfin c'est par erreur que le poète nous dit que le fils de Romain, allié aux Arméniens et aux Turcs, aurait enlevé l'Asie Mineure à Byzance. Ou plutôt il doit s'agir d'une confusion : la chose, en effet, ne peut s'appliquer qu'à l'usurpateur qui, en 1094, se souleva dans le Pont en se faisant passer pour les fils de Romain Diogène. Mais ce personnage n'est jamais allé en Arménie et n'a pas eu de rapports avec les Arméniens. Je pense donc qu'il s'agit ici d'un « télescopage » avec l'affaire de Roussel de Bailleul (cf. Aimé, I, 14, texte cité ci-dessus, p. 95).

(5) Cf. Attaliate, 183 : *θεήλατός τις ὀργὴ τὴν ἑῴαν κατέλαβεν. Οἱ γὰρ ἐκ Περσίδος ἐπιφανέντες Τοῦρκοι τοῖς Ῥωμαϊκοῖς ἐπιστρατεύσαντες θέμασι*, etc. Cf. Bryennios, II, ch. 3, p. 57 ; Scylitzès, p. 708 ; Zonaras, XVIII, c. 16, p. 709. Guillaume de Tyr, I, 9, a vu lui aussi, dans la défaite de Mantzikert, le prélude à la première Croisade.

croisade et le grand pontife sous l'impulsion duquel, dans le même temps, s'organisa la première croisade et furent composés les *Gesta Roberti Wiscardi*.

***

Dans l'ensemble donc, Guillaume d'Apulie est exactement informé de tous les faits du règne de Romain IV, y compris la bataille de Mantzikert ; ce n'est que pour la suite qu'il devient moins précis, sans qu'on puisse cependant l'accuser de graves erreurs. Son récit, qui présente des ressemblances frappantes avec celui d'Attaliate, est d'un partisan de Diogène. A certains égards, nous l'avons vu, il constitue une source indépendante. L'apport le plus original peut-être de tout le passage est son étymologie de Diogène par *δύο* et *γένειον*. Ce n'est qu'une curiosité, sans doute, mais ce jeu auquel il se livre sur un mot grec prouve (avec d'autres essais d'étymologie, dont il émaille son poème) qu'il savait assez de grec pour pouvoir interroger un Byzantin, ou pour consulter une source grecque. Mais Guillaume d'Apulie, écrivant quelque trente ans après Mantzikert, à la Cour du duc Roger, fils de Robert Guiscard, a dû avoir encore l'occasion de converser avec des vétérans normands qui furent de la bataille. Malaterra abonde en récits pittoresques : il les tenait des comtes de la cour normande de Palerme, qui aimaient deviser de leurs anciens exploits (1). Ce sont aussi ces vieux braves, sans doute, — ou leurs frères d'armes — qui eurent à cœur de ne pas voir omis de leurs « gestes » ceux qui, à l'époque où Guillaume d'Apulie les narrait (c.-à-d. l'époque même de la première Croisade) semblaient à coup sûr les plus épiques et les plus actuels : leurs luttes contre les Infidèles.

Marguerite MATHIEU,
Aspirante du Fonds National de la Recherche scientifique.

(1) Cf. Gaufr. MALATERRA, *De Rebus Gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscard Ducis fratris eius*, a cura di Ernesto PONTIERI, dans Muratori, RIS, t. V, parte I, 1928, et la belle préface de Pontieri, p. XXVII : « Chi mai fossero quei *relatores* ai quali il Malaterra dovè ricorrere, è superfluo chiedere. Un cronista arabo c'informa che il conte Ruggiero ormai declinante negli anni, amava ritrovarsi con gli amici della giovinezza e con essi rievocare, come per diletto ed esaltazione dello spirito, le imprese d'un tempo non lontano ». Voyez dans la *Nouvelle Clio*, 1951, nº 3-4, notre article *La Croisade Oubliée*.

SOME NEW INSCRIPTIONS FROM EARLY CHRISTIAN CYPRUS (1)

1. — A Chapel of St-Paul at Constantia (Salamis)?

At the Monastery of St-Barnabas, some 1 1/4 miles to the W of the ruins of Salamis : a block of coarse sandstone, roughly worked but apparently complete, forming the top

(1) I am indebted to Mr. A. H. S. Megaw, Director of the Department of Antiquities, and to Mr. P. Dikaios, Curator of the Cyprus Museum, for permission to publish Nos. 6, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 20, 21 and 22, now in their custody at Nicosia. I have discussed several of these inscriptions with my colleagues, Professors H. J. Rose and A. M. Honeyman, and from their knowledge I have profited heavily. Professor W. M. Calder was kind enough to read this article in its first draft. Several of his interpretations and restorations, I have gladly adopted and these I shall acknowledge individually. Finally, to Professor Henri Grégoire my sincere thanks are due for his tireless revision and correction of my proof : several of these texts, in particular nos. 7, 16 and 17, have profited by this. But, I hasten to add, for the statements I make and for the errors which still remain I am solely responsible.

My abbreviations are those sanctioned by *Supplementum Epigraphicum Graecum* VII, 1934. In addition I use :

AAES for W. K. Prentice, *Greek and Latin Inscriptions* (in *Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in* 1899-1900, III. New York, 1908).

LBW for P. Le Bas et W. H. Waddington, *Voyage archéologique en Grèce* etc. (Paris, 1870-6).

The following works are cited by their authors' names :

H. Grégoire, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, I. (Paris, 1922).

J. Hackett, *A History of the Orthodox Church of Cyprus*. (London, 1901).

Sir George Hill, *A History of Cyprus*, vol. I. (Cambridge, 1940).

C. M. Kaufmann, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*. (Freiburg im Breisgau, 1917).

G. Lefebvre, *Recueil des Inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*. (Cairo, 1907).

I. K. Peristianis, *Γενικὴ Ἱστορία τῆς νήσου Κύπρου*. (Nicosia, 1910).

step of three which lead from court to portico to the W of the monastic church. H. 0.17 ; w. 1.07 ; th., to right, 0.60 ; to left, 0.50 m. The inscription, with plain cross to left, palm frond to right, is intact. Lettering roughly but deeply cut, from 0.08 (*omikron*) to 0.11 m. (*hypsilon*) in height. Examined August 31, 1936. (Squeeze ; hand-copy)

FIG. 1.

Παύλου

That this is the inscribed lintel of a chapel of St-Paul is not improbable, since Syria can offer parallels on similar stones, as tersely worded (1). Accompanied by Barnabas, Paul landed at Salamis from Seleucia in 45 A.D. (2) ; and there taught in the synagogues a considerable period, before moving W to Paphos for the celebrated encounter with Sergius Paulus, the proconsul (3). Though Barnabas became the patron of Cyprus and Paul has received but scanty recognition from the islanders both ancient and modern (4),

(1) *PAES* 1032 : on a lintel, *ΠΑΥΛΟϹ ΠΕΤΡΟϹ*. So too *AEAS* 270. For the elliptical use of the genitive, cf. *LBW* 1921 from the cathedral of Sergius and Bacchus at Bostra, dedicated in 512 : *Σαιργήου Βάχχου* ; *AAES* 61 : *τοῦ ἁγίου Σεργίου* (dated 537). Cf. further *LBW* 2124 *CIG* 8819 (dated 354) : *ἔκτισεν καὶ ἀνέγ(ε)ιρεν ἱερὸ(ν) Σέργι(ο)ν.*

(2) HILL, p. 247 ; HACKETT, p. 2.

(3) His year of office has recently been placed " about A. D. 46-48 " : Hill, p. 255. I discuss this proconsul in *BSA* XLII, p. 201.

(4) About a mile distant from the village of Ag. Dhometios is a small chapel of St Paul : R. GUNNIS, *Historic Cyprus*, p. 197. But I know of no other dedication to the Apostle either ancient or modern. At New Paphos all tourists are shown the stump of a pillar, carefully railed off. Here we are told St Paul was bound and scourged. And yet this pillar stands in the church of the Chrysopolitissa.

the occurrence of this inscription at Salamis, *if it belongs to the 4th century*, is no matter for surprise. The bitter controversy over the autonomy of the Church of Cyprus, in which the two saints supplied the rival factions with both slogan and ammunition, did not in its virulent form antedate the beginning of the 5th century ; for Rheginus, as archbishop of Constantia, could only complain at Ephesus in 431, in his recital of the wrongs done by the patriarchate to his see, of the maltreatment at Antioch of his two immediate predecessors, Theodore and Troilus (1). There is no reason to suppose that at the time of the Council of Nicaea the question had yet been raised (2) ; none that it was raised during the long occupancy of the see of Constantia by the powerful Epiphanius (368-403). Only after his death did Antioch take the opportunity to press her claim (3). Letter-forms of the Christian era are an unstable criterion for dating ; but in the present inscription these are not inconsistent with the 4th century ; while the absence of any title with the Apostle may well point to Constantinian times (4). The palmette, once erroneously taken as the symbol of a martyr's grave, has a significance as general as it is wide-spread (5).

2. — A Fragment from Constantia.

At the Monastery of St-Barnabas : a triangular pilaster of fine yellow sandstone, preserved in the court-yard ; broken away above, but, save for chipping at its edges, otherwise

(1) Hackett, p. 18 ; Hill, p. 274. How long Sabinus, who succeeded Epiphanius, lived, is not known.

(2) The so-called Arabic Canons of the Council of Nicaea are now rejected as forgeries : Hackett, p. 14 ff. ; Hill, p. 274. The 37th of these Canons claims that the subordination of Cyprus to Antioch was recognised at Nicaea.

(3) The letter of the Patriarch Alexander, which protests against the contumacy of the Cypriots, is addressed to Pope Innocent I (402-417).

(4) Kaufmann observes, *o. c.*, p. 212, that in Latin epigraphy the titles *sanctus* and *beatissimus* are current by the time of St-Damasus (366-384). *LBW* 2124, in which the epithet of Sergius is still ἱερός, suggests that in 354 ἅγιος was not yet the accepted title. Cf. the comment of Waddington on this inscription.

(5) Kaufmann, p. 210.

complete. Total h. 1.017 ; h. of base, 0.225 ; of shaft, 0.681 m. Shaft and base are separated by receding bands of moulding. Width at base, 0.216 m. The inscription, in 7 lines on the left face of the pilaster, is lost above and to the left. Letters deeply and carefully cut, with thickening at certain terminals ; h. from 0.032 to 0.035 m. The stone is said by the monks to have been discovered " in a tomb about 100 metres E of the monastery ". Examined August 31, 1936. (Squeeze)

FIG. 2.

--- *ЄΙΙΑ*
--- *ΙCΙΝ*
--- *ѠΝ*
--- *ΟΧΑΡΙΝ*
--- *ΜΗC*
--- *ΟCЄΘΗ*
--- *ΑΤΗΡ*

L. 1 : before *pi*, either *epsilon* or *sigma*, with apparent tip of the horizontal supporting the former. L. 2 : first upright may be *iota* or a hasta of *eta* or *nu*. L. 3 : only fragment of the first letter visible, but this is rather part of *omega* than an upright. L. 5 : first letter fragmentary but certainly *mu*. L. 6 : at beginning *omikron*, but with an oblique stroke, doubtless casual, across its circumference as in Q. L. 7 : before *tau* the bottom of a slanting stroke which must belong either to *alpha* or *lambda*.

From its lettering, which is careful and still free from any obvious Byzantinisms, this inscription should belong to the latter half of the 5th or to the 6th century, when Cyprus with its influential church and geographical security appears to have enjoyed an era of considerable prosperity. Though the provenance which the monks ascribe to it must be treated with more than the normal reserve, since the " tomb about 100 metres to the E " can be none other than the traditional site of the invention of the body of Barnabas (1), it remains likely enough that our stone derives from one of the halls and hospices with which Anthemius surrounded the church he founded to house the relics brought back by him from Constantinople (2). Clearly the bulk of the text was inscribed on the outer wall of some such public building, in the inter-

(1) GUNNIS, *o.c.*, p. 225 ; G. A. SOTIRIOU, *Κυπριακαὶ Σπουδαί* I, 1937, p. 186 ; HILL, *o. c.*, p. 278[1].

(2) The 6th century monk Alexander, author of the *Acta et passio Barnabae* and himself guardian of the church which Anthemius founded, describes (*Acta SS.* VII, p. 446 — the Latin version is found in MIGNE, *Patr. Gr.* 87, p. 4087-4106) the splendours of this church with its surrounding colonnades. He mentions, further, a hall with four porticos, and monastic buildings. The place was like " a small but lovely city ". Cf. SOTIRIOU, *l. c.*, p. 185.

space between two pilasters; what we have here is but the ends of the last 7 lines, which lack of space has forced onto the right-hand pilaster (1). All this may suggest a date towards the end of the 5th century, and, architecturally, the style of our pilaster is not out of keeping with this.

3. — A Synagogue at Constantia.

At the Monastery of St-Barnabas: segment of a column of brownish-white marble. Max.h. 0.207; th. 0.11; measurement at l. 2, round face of stone, 0.345 m. The inscription in 3 lines is complete below, to left and apparently to right. Letters deeply cut, well formed and without apices; h. from 0.03 (*omikron*) to 0.041 m. (*rho*). Surface good. Examined August 31, 1936. (Squeeze)

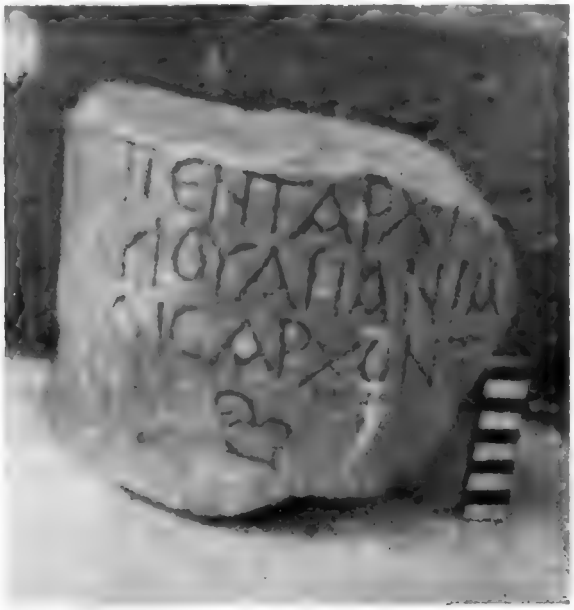


Fig. 3.

(1) The inscription *MAMA III*, 73 is « auf dem Pilaster u. dem rechts anschliessenden Wandstuck eingegraben ».

c. g. [*Ἀνενέωσαν*]
[*τούτους τοὺς*]
πέντ', *Ἀρχί(α)*
υἱοῦ Ἀνανία
δὶς ἄρχοντ(ος).
(leaf).

L. 1 : top of 8th letter missing, but *iota* is nevertheless certain. Thereafter an uncut space of 0.01 m., suggesting that the line is complete. No trace of any mark of abbreviation ; but such a mark, if cut above the letter, or even as in l. 3, would be lost. It may be noted, however, that the line is shorter than the two which follow by a single letter, and there is thus no apparent reason for the abbreviation. L. 2 : after the 10th letter an uncut space. L. 3 : after the 9th letter a horizontal stroke set below the top of the line to indicate abbreviation. The probability that the right margin is complete is strengthened by the consideration that, as now spaced in relation to the circumference, the inscription is readily legible without change of stance. The addition of a few letters to the right would contravene the normal practice which limits the inscribed area of a column or cippus approximately to a quarter of the circumference. For this ellipse of *κίονας*, cf. *Opuscula Archaeologica*, l. c. nº 19.

The name Ananias, though found in Christian epigraphy (1), is predominantly Jewish. When two further points are taken into consideration, it cannot be doubted that our inscription is itself Jewish.

The office or magistracy denoted by *ἄρχοντ(ος)* can be neither Christian nor civic. The Christian hierarchy, though modelled on the pagan administrative service, was careful

(1) LEFEBVRE, 405 : - *Ἀνανίας* and *SEG* VIII, 738, both from Egypt. The *ταχυδρόμος* of Christ, one Ananias, in the apocryphal correspondence with Abgar of Osroene (GRÉGOIRE, 109) even if he were historical would still be a Jew. I can find no other occurrence of the name in Christian epigraphy ; but cf. PREISIGKE, *Namenbuch*, s.v., where several instances are given from papyri.

to invent for itself a fresh nomenclature (1), and though the civic councils survived elsewhere into the 6th century — for Cyprus itself we have no information — archons in Cyprus are conspicuous after the Roman period only for their absence (2); while at no time was the dating of public documents by a local magistrate anything but most exceptional (3). Ἄρχοντ(ος) in short can be explained only by the institutions of the Jewish *diaspora*. Jewish archons are known at Antioch, Alexandria, Cyrene and elsewhere (4). At Rome and at Venusia as late as the 6th century ἄρχων, δὶς ἄρχων and διὰ βίου (ἄρχων) occur in Jewish funerary inscriptions (5). For Italy, indeed, we are particularly well informed. The community, known as the συναγωγή, was then governed by a council of ἄρχοντες, presided over by the γερουσιάρχης; this

(1) Cf. however the comments of WADDINGTON on *LBW* 1990, in which ἐπίσκοποι appear in the year 252 with the functions of ἀγορανόμοι. So too *LBW* 1989, and generally throughout the Hauran. Πρεσβύτερος on the other hand may have been taken from the usages of Judaism.

(2) Municipal archons occur twice in Hellenistic Cyprus, at Amathus (*BMI* 975 of the 2nd century) and at Curium (*LBW* 2817 of the same period). From the Principate I have noted 6 instances. Citium: *IGR* III, 982 and *Opuscula Archaeologica* VI, 1950, no. 41. Soli: *Opuscula Archaeologica*, l. c., no. 16. Paphos: *SEG* VI, 1932, 810 and *IGR* III, 937 (where [δι]ὰ τῶν τὸ ἔκτον [ἔτος ἀρξάν]των is to be restored). Curium: *IGR* III, 970. On municipal government in the Christian era the inscriptions tell us nothing.

(3) In Hellenistic and Roman Cyprus I note two inscriptions, *LBW*, 2782 = *Arch. Pap.* XIII, I, 1938, p. 29 and *Opuscula Archaeologica* l. c., no. 12, dated by gymnasiarchs and regnal year. Of these one concerns an altar (?) erected presumably in a gymnasium, and the other is a dedication by gymnasts. *BMI* 975 is dated by a priest of Aphrodite and *IGR* III, 974 by regnal year and local priests; but both these are religious documents.

(4) For references, SCHÜRER, *The Jewish People in the Time of Christ, Div.* 2, *Vol.* 2, p. 244-250.

(5) SCHÜRER observes, *o. c.*, p. 249, " the title ἄρχων is of very frequent occurrence in Roman inscriptions ". On p. 250, " the title δὶς ἄρχων is repeatedly met with ", citing *CIG* 9910: Σαββάτις δὶς ἄρχων and Garrucci, *Cimitero*, p. 47: Μάρων β' ἄρχων. He considers it probable that διὰ βίου *simpliciter* is to be understood as referring to archons for life.

president, in the West as in the East, being known until c.A.D. 400 (1) as the *ἀρχισυνάγωγος*. The focus of each community, and there were several in large centres such as Rome, was the synagogue proper. In the present inscription, the mention of Archias *δὶς ἄρχοντ(ος)* points not to a commemoration of his services in the construction or the restoration of a building or part of a building, but to the use of his name for dating. This building can hardly be other than the synagogue.

A little-known inscription from Athienu-Golgi, cut on a similar marble column, records the complete restoration of the local synagogue : *Ἰώση πρεσβ(υτέρου)* | *υἱοῦ Συνεσίου,* | *ἀνενέωσαν* |*τὸ πᾶν ἔργον* | *τῆς Ἑβραϊκῆς* (2). Hitherto reckoned either Hadrianic (3) or Constantinian (4), I have little hesitation in ascribing it to the 6th rather than to the 5th century (5). If Golgi, never so far as we are aware more than a large village, can boast at this date not merely a synagogue but the restoration of a previous building, Dio Cassius' statement (6) that in 116 the large Jewish population of the island was exterminated and no Jew thereafter allowed so much as

(1) L. GINZBERG in the *Jewish Encyclopaedia* under *archisynagogus* observes that the title occurs from the time of Christ to the end of the 4th century. In RAMSAY, *Cities and Bishoprics* n° 559, there is mention of one who is *διὰ βίου ἀρχισυνάγωγος*. Ramsay here argues, with S. Reinach, that *ἀρχισυνάγωγος* denotes not actual office but dignity and influence.

(2) S. MENARDOS, *Ἀθηνᾶ* XXII, 1910, pp. 442-5 ; V. CHAPOT, *Mélanges Cagnat,* 1912, p. 77[2] ; Hill, p. 243[1] — now in the Cyprus Museum : a marble column 1. 63 m. in height. The use of *Ἑβραϊκή* as a synonym for *συναγωγή* has hitherto escaped comment. It is not given in *LS*[9], not listed by SCHÜRER, *o. c.*, p. 68, among the known synonyms, and is presumably a *ἅπαξ λεγόμενον*. It recalls the *συναγωγὴ Λιβρέων* of *CIG* 9909 from Rome, which was doubtless a community of Hebrew speakers. It would be interesting to know the antecedents of a Hebrew-speaking colony at Athienu.

(3) So MENARDOS, *l. c.*

(4) Svoronos in a note included in Menardos' publication.

(5) For lettering, cf. Appendix 3. The pear-shaped *omikron* may be characteristic of Justinian's era. The dotted *hypsilon* and double-dotted *iota* as criteria for dating I discuss under N° 9 below.

(6) LXVIII, 32.

to set foot in Cyprus under pain of death, calls for qualification. It is improbable that the massacre was exhaustive; it is certain that the Jews were able to re-establish themselves. Salamis under the early Empire was the centre of the Jewish colony (1). There is therefore nothing improbable in the existence by the 5th or 6th century of a synagogue at Constantia, standing perhaps outside the city walls (2).

The front of a synagogue was frequently furnished with a portico (3). We may conjecture that five columns of the portico of this synagogue at Constantia were restored (or constructed) in the second archonship of Archias; the beginning of our inscription being carried either by this column or by another column now lost (4). A colonnade at Soli had its dedicatory inscription divided in precisely this manner (5).

It remains to explain *δίς*. In view of the occurrence of

(1) Salamis was the storm centre of Artemion's revolt in Cyprus. The Jews are said to have been numerous enough to destroy the city and commit wholesale slaughter: HILL, p. 241-3, for references. It may be noted that this picture hardly tallies with *IGR* III, 989 which records the dedication of a shrine (?) to Hadrian, probably in the earlier part of his reign. Here the last two lines should read: [*ἡ πόλις ἡ Σαλα*]*μειν(ίων) ἡ Κύπρου* [*μητρόπολις, τῶ ἰδίω θεῶ* (?) *κ*]*αὶ σωτῆρ*[*ι*]. Salamis, with imperial assistance, has recovered so speedily that she can style herself *μητρόπολις*, a title which properly belonged to Paphos and was not legally hers until the middle of the 4th century.

(2) SCHÜRER, *o. c.*, p. 69, observes that synagogues were built by preference outside the towns and near rivers or on the sea shore.

(3) Examples cited by Schürer, *o. c.*, p. 70, n. 89a, from Kefr Birim and Meiron. The Athienu inscription was probably inscribed on a pillar of such a portico.

(4) This explanation I owe to Professor Calder. Clearly it is preferable to my original reading *Πενταρχί(α)* and restoration [e. g. *'Ανεωώθη ἡ συναγωγὴ ἐκ προνοίας*] *Πενταρχί(α) υἱοῦ 'Ανανία δὶς ἄρχοντ(ος)*. The *πενταρχία* at Carthage is well known, but no such name as *Πενταρχίας* is attested. I am further assured by Professor Honeyman that the number 5 does not occur as a component in any Hebrew name.

(5) An inscription on a marble column, misinterpreted by Peristianis *o. c.*, p. 452, reads in lettering of the Antonine period: *'Εμὲ καὶ τοὺς λοιποὺς λη'* (leaf). The stone is speaking: it and 38 others were dedicated by someone whose name and title were carried on another column. Cf. *Opuscula Archaeologica*, l. c., n. 19.

δὶς ἄρχων in a Jewish context, δὶς must be taken with ἄρχων, and not with Ἀνανία to mean Ananias son of Ananias. This construction, so common in Asia Minor, among the several hundred funerary inscriptions of Cyprus, is found only once (1). Grammatically, we may understand δὶς ἄρχων to mean δὶς ἄρχων γενόμενος, ἄρχων in fact being treated as a noun (2).

The lettering of our inscription is remarkable only for the "Byzantine" *delta* of l. 3, of which there is no other Cypriot example. In N Syria the fully developed form, clearly shown in Fig. 3, is apparently confined to the 6th century (3). This inscription we may now add to the evidence, chiefly literary, which Sir George Hill has recently assembled for the Jews in Cyprus (4). Of the two inscriptions he cites, one we have already discussed and found to be with probability of the 6th century. The second is from Lapethus (5) : Εὐχὴ Ῥ|αββὶ

(1) PERDRIZET, *BCH* XX, 1896, p. 355, n° 13 from Limassol : Ἀπολλώνιε δὶς Ἀπολλωνίου τοῦ Ἀριστοκράτους χρηστὲ χαῖρε. I am not aware that this idiom survived even in Asia Minor into the 5th or 6th century.

(2) As δὶς νεωκόρος = δὶς ν. γενομένη (Calder). For δὶς ἄρχων we should expect both in logic and in grammar either ἄρχων τὸ β' or δὶς ἄρξας.

(3) Syrian examples of the fully developed form exhibited by our inscription are : *PAES* 672 of A. D. 583 ; 847 of A. D. 591-2 ; 1086 of A. D. 537 ; 1213 of the late 6th century. A less developed form with horizontal base-line occurs in the late 5th and in the 6th century. From Egypt, *Ann. Serv. Ant.* 1928, p. 34 (of the 6th century). In Cilicia it is equally rare, the only instance I have noted, *MAMA* III, 602, giving our form but undated. It is particularly common in Phrygia, occurring in late but undated texts. Developed examples are illustrated by *MAMA* I, 178 ; 201 ; 218 ; 380.

(4) P. 241[4], the Jews before, and p. 243, the Jews after 116.

(5) *LBW* 2776, after Duthoit ; SAKELLARIOS, *Τὰ Κυπριακά*[1], p. 114, no. 5 ; T. REINACH, *Rev. Et. Juives*, XLVIII, 1904, p. 191-6 ; PERISTIANIS, p. 731 ; V. CHAPOT, *Mélanges Cagnat*, 1912, p. 77[2] ; HILL, p. 243[1]. Found by Duthoit in the Achiropietos Monastery at Karavas, this inscription, *pace* Hill, has no connection with the village of Larnaca tis Lapithou. In Peristianis' day in the Archiepiscopal palace at Nicosia, it has now returned to its place of origin ; for in July, 1938 I saw it in the house of one Eleutherios Hadjistephanos at Karavas.

Ἀ]ττικοῦ, cut on the shaft of a slender column of excellent white marble, below a highly elaborate capital. From its lettering perhaps of the 4th or 5th century (1), I consider this also to be an architectural document, a record of the erection either of the pillar or of the building to which the pillar belonged as the fulfilment of Atticus' vow. To complete the evidence, I would add that an unpublished inscription attests the existence of a Jewish community at Tremithus in the 7th year of Domitian ; while a cippus of the 1st or 2nd century A.D., of unknown provenance and likewise unpublished, bears the name *Μάρθα*. Three ex-votos from Athienu, addressed to Theos Hypsistos as a god of healing, are now considered to be Jewish (2).

4. — The Aqueduct of Constantia.

On the plain to the W of the ruins of Salamis still stand two conspicuous fragments of the ancient aqueduct. Into the easterly of these, some 14 feet above ground and on the S face of the interapse, is built a rectangular block of coarse sandstone, now very much weathered. H. 0.67 ; w. 0.975. In a panel set back 0.085 m. from the left margin of the stone and 0.045 from the lower, is an inscription in 6 lines, only legible with the aid of a squeeze. Letters especially faint to the right ; h. from 0.055 to 0.09 m. Examined July 9, 1937.

(Squeeze)

(1) For the lettering, cf. Appendix 3. *Alpha, beta* and *hypsilon* are notable forms, of which *alpha* cannot well be earlier than the 4th century. Against the suggestion that we are here concerned with a building, it may be objected that the inscription is set high on the pillar, and that its lettering, in contrast with the elaborate ornament and fine workmanship of the capital, is neither regular nor well cut. If a building, however, can this be another synagogue? Cf. *LBW* 2067, on a Syrian chapel : *Εὐχὴ Νουμεριανοῦ καὶ τῶν τέκνων.*

(2) For Jewish participation in the cult of Theos Hypsistos, cf. Roberts, Skeat and Nock in *Harvard Theological Review* XXIX, 1936, pp. 57, 63 etc. But Cyprus can show none of the Jewish symbols characteristic of Jewish burial in Cilicia and elsewhere.

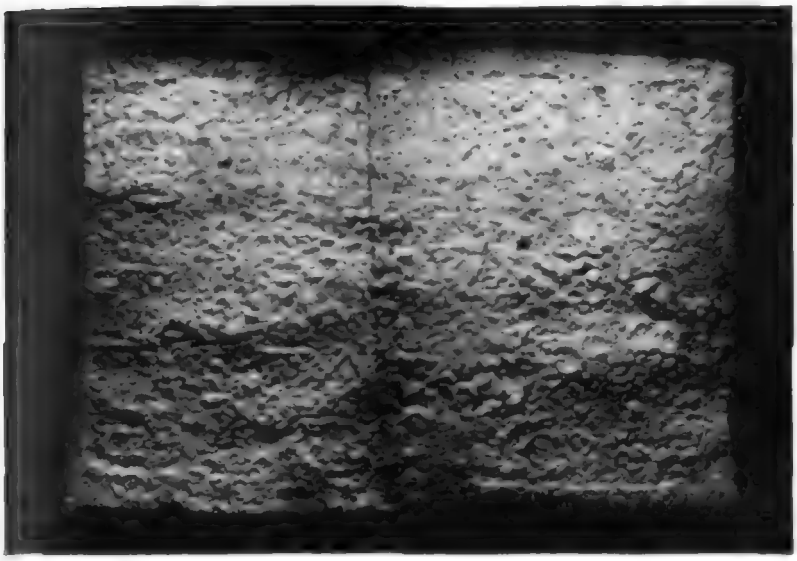


FIG. 4.

Ἐγένετο τὸ
ἔργων ἐκ τού-
τω ἐπὶ Πλου-
τάρχου τῶ σο-
φωτάτου [ἀ]ρχι-
επισκόπου.

The text, though difficult, may be read with certainty (1). L. 1, set close to the upper margin of the panel, is particularly obscure, the cross at the outset being conjectural but required to fill the gap before the lettering. Of each dotted letter some convincing trace may be seen on the squeeze. L. 5 : first letter, *phi with a rectangular body* (2).

Seen without doubt by many scholars from the time of Po-

(1) Little justice is done to the squeeze by Plate 4, in which only the first letters of lines 2 to 6 and three further letters in l. 5 are readily legible. Professor H. J. Rose was, however, kind enough to examine my squeeze and confirms my reading of it.

(2) This form occurs in *Opuscula Archaeologica* l. c., nº 42 from Larnaca and in unpublished clppi. It is rare both in Cyprus and abroad.

cocke (1) (1728) onwards, there has been one attempt to give a text (Tubbs, *JHS*, XII, 1891, p. 173, n. 9) ; this is admittedly conjectural, and is in fact valueless (2). L. 2 : *ἔργων*, a favourite term in the architectural epigraphy of the 6th century, used indifferently of wharf, tower, wall, aqueduct, house, church or synagogue (3). For the orthography, cf. Grégoire 238 : *τὼ ἔργων τούτω*. The inscription as a whole is closely paralleled by a Nubian text of 577 A.D. : *τοῦτο τὸ ἔργον | ἐγένετο ἐπὶ τοῦ | θεοφιλεστάτου | - - - ἐπισκόπου* (4). Cf. further *MAMA* III, 106a, which records in very similar phrase the point reached by the year 566-567 in the construction of the aqueduct of Olba.

5. — The Aqueduct of Constantia.

At Ag. Sergios, a village some 2 miles NW of the ruins of Salamis, built into the house of a Dr. Josephakis, at ground level and facing upon the street : a roughly worked block of yellow sandstone, broken away to right and left. H. 0.32 ; w. 0.79 m. From the two lines of the inscription, which is incomplete to the left and for the upper line to the right also,

(1) At the time of Pococke's visit " many " arches were still standing. On one he saw " an inscription in Greek which makes mention of an archbishop ". (cited by C. D. Cobham in *Excerpta Cypria*, p. 256). It is very probable that this notice concerns the present inscription and not *JHS* XII, 1891, p. 173, no. 8. Of the latter, still *in situ* in the larger and westerly of the two surviving portions of the aqueduct, the *JHS* editors could make nothing beyond the frame and the final cross (while Waddington (ad *LBW* 2763) speaks of « inscriptions complètement mutilées »). Within this frame, which is 1.085 wide and 0.58 m. high, the surface above and to the right has completely disintegrated ; but for the rest a squeeze shows that the inscription was probably of 6 lines. The cross at the beginning is distinct, that at the end barely distinguishable. The first 3 letters I believe are *ΑΠΟ* ; the final line *ἀρχιεπισκόπου*, but of this only the first *omikron* is unmistakable.

(2) Tubbs read : *ἐγ[ενόντ]ω [σὺν] θῶ | ἐφ-ω . . . . . | ται ἔπτα . . . . . | . .ω . . . . | . . . . . .*

(3) Cf. *PAES* 871 (A. D. 541), 1056, tower ; Grégoire 147, wall ; *JHS* XII, 1891, p. 259, n° 32, *ἐγένετο τὸ ἔργον τοῦτο* of the aqueduct of Elaeussa ; *PAES* 888, house ; Grégoire 239, *CIG* 8822, church ; *Ἀθηνᾶ* XXII, 1910, p. 442 ff. cited above, synagogue.

(4) Lefebvre 589.

it is clear that two further lines were carried on an upper block, now lost. Surface much weathered. Letters deeply cut. Examined July 10, 1937. (Squeeze)

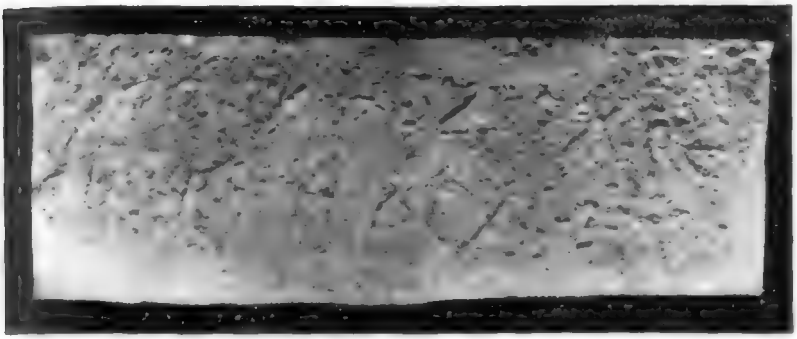


FIG. 5.

[· *Ἐγένετον καὶ αὖτε ἤ*] (or *Ἐγένοντο*)
[(number) *ἀψῖδες ἐπὶ*]
[*Ἱλουτάρ*]*χου τῦ ἀρχιε*[*πι*]-
[*σκόπου*] *μη*(*νὸς*) *ι' κη', Ἰνδ*(*ικτίωνος*) *θ'*.

The text presents no difficulty beyond the date in l. 1. Here both *mu* and the superimposed *eta* = *μη*(*νός*) are broken, but, nevertheless, certain. This is followed by a short upright, somewhat curved over at the top, suggesting a mutilated abbreviation mark rather than a letter. Since *kappa eta* are unambiguous, it is hard to see what this upright can be but *iota*, thus giving, quite regularly, the 28th day of the 10th month of the 9th indiction (1). The number of the in-

(1) Cf. *MAMA*, IV, 356, *μη*(*νὸς*) *γ'*, *ι'* (written *MHITI*); *SEG* VI, 1932, 673, *μηνὶ ἐνάτῳ τρίτῃ*; Epiphanius, *Advers. Haeres.* LI, 24, *μηνὸς πέμπτου πέμτῃ*. Since the conjunction is not used between month and year, *κη* can hardly be in error for *κε καὶ* (as in *MAMA* V, 29). The numbered months occur in Cyprus in two of these aqueduct inscriptions and in N° 12 below, and were presumably imported from Asia Minor, where they are attested at a much earlier date: *MAMA* IV, 333 (Antonine); VI, 18, 42, 214 (late 2nd or 3rd century). Epiphanius (cited by Waddington, *I.B.W* 2763) states that the Salaminians still used the Egyptian calendar; but the numbered months are on occasion found in his own writings, and by the 7th century they would appear to have been in general use throughout the island.

diction I have here assumed to be *theta*. It is, however, possible that this letter is damaged and that *epsilon* is the correct reading.

Of this Aqueduct series six other inscriptions are known. They are :

a. *LBW* 2765 (E. Oberhummer, *S. B. Bayr. Ak.*, 1888, p. 342, D, after Waddington). From Ag. Sergios ; seen in private hands at Larnaca, and now lost.

+ *Ἐγένοντο κὲ ἄο|ντε ἡ τρῖ[ς] ἀψ[ῖ]δες | ἐπὶ Πλουτ[άρ]χου | ἀρχιεπισκόπου || ἰνδ(ικτίωνος) η'.* +

b. L. Ross, *Reisen*, p. 118 (Kirchhoff, *CIG* IV, 8663, after Ross ; *LBW* 2764 ; Oberhummer, *l.c.*, p. 341, B). Examined by me at Ag. Sergios and Waddington's text confirmed (1).

[+]*Ἐγένετον κ|αὶ αὖτε ἡ δέκ|α ἀψῖδες ἐπὶ | Πλουτάρχου|| ἀρχιεπισκώπ|ου ἡμῶν ἰνδ(ικτίωνος) ιγ'.*

c. *LBW* 2766 (Beaudouin et Pottier, *BCH* III, 1879, p. 170, no. 20 ; Oberhummer, *l.c.* p. 343 E, after B. and P.). Built into a church at Trikomo ; examined and *BCH* text in essentials confirmed (2).

+ *Ἐγένετο[ν]|| καὶ αὖτε ἡ [πέ]|ντε ἀψῖδε[ς]|| μη(νὸς) η' ἰνδ(ικτίωνος) ιγ'.*

d. E. Oberhummer, *l.c.*, p. 341, no. 24a. Found " in three fragments near the aqueduct ", and now lost (3).

+ *Ἐ[γένοντο σὺν Θ(ε)ῶ]|| κ(αὶ) αὖτε [ἡ ἀψῖδες ἐπὶ]|| Ἀρκαδί[ου ἀρχιεπι]|σκόπου μ[η](νὸς) γ', [ἰ]νδ(ικτίωνος) α'.*

(1) Built into the house wall of one Hassan Hussein and facing upon the court-yard. The cross at the beginning is now illegible.

(2) The *BCH* editors give : *ἐ[γ]ένετ[ο]|| καὶ [α]ὖτε ἡ [πέ]|ντε κ.τ.λ.*

(3) Oberhummer read : + *Ἐ[γένοντο]|| κ(αὶ) αὖτε [αἱ ? ἀψῖδες ἐπὶ]|| Ἀρκαδί[ου ἀρχιεπι]|σκόπου ΨΠΠΔΔ.* I have thus added *σὺν θ(ε)ῶ* from *JHS* XII, 1891, p. 173, n° 7, and interpreted the date of which he made nothing. Here, above the broken *mu*, a small *eta* must originally have been carved ; while the two up-rights before *delta* are doubtless for ℕ = *IN*, as in N° 5 above. Oberhummer found his inscription "near the aqueduct" in 3 fragments ; while Tubbs, who was unaware of Oberhummer's publication, saw his two years later in the spring of 1890 " in 4 fragments in front of the Forester's house ". There is

e. Tubbs, *JHS* XII, 1891, p. 173, no. 7. Found " in front of the Forester's house in four fragments ", and now lost (1).

[+] *Ἐγ[ένο]ντω σὺν Θ[(ε)ῶ]|| κ(αὶ) αὖτε [ἡ ἁ]γῖδες ἐ|π(ὶ) Ἀρκαδίο[υ τo]ῦ σ[οφ]||ωτάτου [ἀρχιεπι||σκόπου μ[η](νὸς) η' ἰ(ν)δ(ικτίωνος) α'.*

f. L. Ross, *Reisen*, p. 118 (Sakellarios, *Τὰ Κυπριακά*[1], p.172 ; Kirchhoff, *CIG* IV, 8658, after Ross ; *LBW* 2763 ; Oberhummer, l.c., p. 342 C ; *JHS* XII, 1891, p. 170, no. 1), at Ag. Sergios. My reading (from a squeeze) differs from the above in one important detail (2).

[+*Ἐγένο]ντο σὺν | Θ(ε)ῶ κ(αὶ) αὖται ἑ αἱπτὰ | ἁγῖδες ἐκ τῶν φιλ|οτιμηθέντων πα||ρὰ Φλ(αουίου) Ἡρακλίου τοῦ θε|οστέπτου ἡμῶν δεσ|πότου ἀπὸ τοῦ ἱπποδρόμ'ου · μη(νὸς)ς', ἰ(ν)δ(ικτίωνος)—.+*

The chronology of these 8 inscriptions, owing to the deplorable system of dating by indiction, presents considerable difficulties, and calls for a detailed examination of the evidence (3).

The Aqueduct. — At the N end of the Great Forum of Salamis-Constantia may still be seen the vast reservoir which

thus the distinct possibility that the two are one and the same inscription, of which a further fragment had come to light by the time of Tubbs' visit. But Oberhummer's work was generally careful, and the fact that he only records 4 lines leads me, with some hesitation, to reject this possibility.

(1) Tubbs in l. 2 reads *β' αὖτε*, clearly in error for ⳨ = *κ(αὶ) αὖτε*.

(2) This inscription I saw in July, 1937 in the possession of the Mouktar, one Ioannis Pavli. It ends with *XΔ*⌈+. The sign after *delta* is correctly shown by Tubbs (*l. c.*, p. 170, n° 1) and is not, *pace* Waddington, *digamma* but the mark of abbreviation regularly used in these inscriptions. The tilted cross before *delta* I take to be an error of the lapicide (who was perhaps, as the lettering suggests, a foreigner) for ⳨ . There is thus no year given for the indiction.

(3) Oberhummer's reconstruction, *l. c.*, p. 346, based on the five texts which were available to him, is as follows :

Archbishop	Plutarchus	built	3 arches	in A. D. 590
»	»	»	10 »	595
	»	»	5 »	595
»	Arcadius	»	? »	600-640
The Emperor	Heraklius	»	7 »	618 or 633

our aqueduct served. The first traces of the aqueduct itself can be detected 250 yards to the North West, and immediately to the N of the Hippodrome (1). From this point, swinging onto a course slightly N of W and passing between the Monastery of St-Barnabas and the village of Ag-Sergios, it leads directly across country towards Kythrea, 35 miles distant. For the first few miles it was carried on arches high above ground. Of these arches two considerable fragments still stand, the nearer, which contains the inscription No. 4 above, being something over a mile from the city. It has been argued that Salamis drew water from Kythrea as early as the time of Septimius Severus (2); but it seems

(1) For a useful plan of the ruins of Salamis, cf. GUNNIS, *o. c.*, p. 421; further *JHS* XII, Pl. 5, in which the outlines of the race-course are traced from a point immediately N of the modern bridge across the Pedias river, until they fade out some 600 yards short of the aqueduct. This is the classical hippodrome. From Inscr. (f) above it would seem that in Byzantine times, with the very considerable shortening of the perimeter of the city, the hippodrome itself was moved a slight distance to the N until its top abutted on the aqueduct and had immediately to the E of it the new walls.

(2) WESTHOLM, *Temples of Soli*, 1936, p. 210, n. 147, believes that the "large water conduit from Kythrea to Salamis" was constructed during the Severan period. He connects the celebrated bronze statue of Septimius Severus from Kythrea (HILL, Pl. XIII) with its construction. Cf. also *Jahrb.* 1934, p. 102. The *JHS* map of ancient Salamis (cited in the preceding note) shows *two* aqueducts approaching at an acute angle from the W to enter the city at nearly the same point. From their general direction, though both are lost before they reach it, either could have served the reservoir. One, tentatively dated by Tubbs to the 2nd century A. D., is traced back by him to a *piscina* near the Tomb of Barnabas and to "some runnels behind the monastery which may have acted as feeders to it". The other is our Byzantine aqueduct from Kythrea. The latter, on entering the city, takes a sharp turn to the NNE and Tubbs accordingly argues that it had no connection with the reservoir. This he maintains must have been fed by the earlier aqueduct. I am not convinced by this argument. I do not see why a structure so vast as this reservoir (described with enthusiasm by TUBBS, *l. c.*, p. 81 ff.) was ever built, if only to receive the proceeds of "some runnels" of casual surface water. Nor do I understand why water brought 35 miles at such labour should ignore what seems it obvious goal. I therefore assume that the Byzantine aqueduct did in fact have access to the reservoir,

clear that the aqueduct represented by these visible remains and by the inscriptions listed above is not a restoration of an earlier work but a new construction. In default of any evidence to the contrary, it is reasonable to suppose that the construction, once taken in hand, was carried through as a continuous effort. An aqueduct is worthless until the last stone has been set into place.

External Evidence. — In inscription (*f*) I am satisfied that the number of the indiction has been omitted through an error of the lapicide and that the hitherto accepted reading [*ἰν*]δ(*ικτίωνος*) ς′ is mistaken. This inscription, therefore, serves only to date between the years 610 and 641 the ten arches which extended from the head of the hippodrome (1). However, in 617 Heraklius was driven to melting down the treasures of the Church in his capital to buy off the Khan of the Avars (2), and it was not until the autumn of 627 that the Battle of Nineveh filled his exhausted coffers with the riches of Persia. Thus on general grounds 628 is perhaps the earliest likely date for an imperial benefaction to Cyprus. It is therefore significant that Heraklius, either in 626 or in the years immediately preceding, issued to Arcadius, Archbishop of Constantia, a decree insisting upon the single energy of Christ. The Emperor was in effect using Cyprus as a laboratory in which to test the experiment of Monotheletism (3). The interest which he manifested in the island, both in this

and it may be that the aqueduct from Ag. Barnabas was in fact the aqueduct to Ag. Barnabas. This mona tery, we have already noted, in the 6th century resembled " a small but lovely city ".

(1) Professor Grégoire has been kind enough to point out to me that in his opinion the omission of any mention of Constantine Heraklius, the son whom Heraklius associated with himself upon the throne, limits the inscription to the years 610-613. In defence of the view I have here adopted, I would point out that our text is not an affirmation of loyalty to the reigning Sovereigns (like the acclamations, Grégoire 79, 114 and, probably, 80, 113) but the record of the benefaction of an individual. There are, furthermore, numerous papyri, dated after 613, in which the elder Heraklius is mentioned alone (Preisigke, *SB* ii p. 330).

(2) Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin, I*, p. 260.

(3) Hill, p. 283.

matter of the aqueduct and with the coinage(1), was doubtless calculated to secure for his views a favourable hearing. Of Plutarchus nothing is known beyond the mention of an archbishop of this name in the lists of three native chroniclers which are almost devoid of any historical value (2). By Tubbs he is placed after Arcadius; according to Oberhummer (3), who is followed by Hill (4), he precedes him. I see no reason to think that Arcadius and Plutarchus were not contemporaries and that their work was not consecutive.

The Evidence of the Inscriptions. — The implications of the new inscription, No. 4 above, now become important. Its statement that from a point some distance from the beginning of the aqueduct the work was carried on under Plutarchus definitely implies that he inherited the scheme from another. I say here the beginning advisedly, because, though this does not admit of proof, it is highly probable that the aqueduct was constructed westwards from Constantia. The originator of such a work, which was not likely to be ended in his lifetime, would normally prefer to have something to show his fellow citizens while he yet lived and his name constantly before their eyes after his death. Finally, of the inscriptions of Arcadius, one was found in Salamis itself, the second near the city; but those of Plutarchus W of No. 4 and up-country. I therefore conclude:

1) That an unspecified number of arches was constructed in or near Constantia under Arcadius in November, 627 (Inscr. *d*: 3rd month of 1st indiction) and again in April 628 (Inscr. *e*: 8th month of 1st indiction).

(1) An issue of copper coinage which lasted only 2 or 3 years from about 624/5 to 627/8: HILL, p. 282.

(2) The lists of Strambaldi, Florio Boustron and Machaera are quoted in full by HACKETT, p. 310. All three are virtually agreed on the first 10 names, of which a Plutarchus is the 6th, and an Arcadius the 10th. But of the 9 authentic archbishops of the 4th and 5th centuries known to us from conciliar history, the lists mention only Epiphanius (3rd) and a Theodore (8th).

(3) Cf. p. 121, note 3.

(4) HILL, p. 280.

2) That ten arches, standing conspicuously at the top of the hippodrome, were in February, probably of the year 628, ascribed to the benefaction of Heraklius (Inscr. *f*: year of indiction omitted).

3) That Arcadius survived the 1st indiction, 627-628, long enough to carry the aqueduct to the point where Inscr. 4 still exists *in situ*; we may conjecture, then, some 4 or 5 years.

4) Progress under Plutarchus was recorded in 634-635, when 3 arches were built (Inscr. *a*: 8th indiction). More arches were completed in June, 636 (Inscr. 5 : 10th month of the 9th indiction); a further 10 in 639/40 (Inscr. *b*: 13th indiction). Five arches are recorded as having been constructed in April, 640 (Inscr. *c*: 8th month of 13th indiction), but there is now no mention of Plutarchus.

5) This silence of Inscr. (*c*) may imply that Plutarchus had recently died and that his successor had not yet been elected. Be this as it may, in 643 Sergius was in occupation of the see, and when in this year he wrote to Pope Theodore, he mentions Arcadius, not as his immediate predecessor but as the unfriendly recipient of Heraklius' original decree which preluded the *Ekthesis* of 636 (1).

The lettering of 5 of these inscriptions is considered in Appendix 3; but it may be noted here that Inscr. (*f*) is fully Byzantine in character, while the remainder are not. I take it that this is due to the fact that Inscr. (*f*) is an imperial inscription, which it was thought appropriate to inscribe in the style fashionable in the capital; but with the others an older and simpler style survived.

6. — The Baptistery (?) of St-Philon at Carpasia.

Discovered at Ag. Philon during excavation in 1935, and now in the Cyprus Museum: fragment of a plaque of yellowish marble, intact only to left. Max.h. 0.32; max. w. 0.175; th. 0.05 m. The inscription was originally in four lines, of which only the beginnings are preserved. Letters regular, well cut

(1) Vasiliev, *o. c.*, p. 294.

and well formed, with thickening at terminals; h. from 0.052 to 0.06 m. Surface fair. Examined July, 1937. (Squeeze)

Fig. 6.

+ *Ἐπ[ὶ - - - τοῦ σοφωτά]-*
του (?) ἀ[ρχιεπισκόπου (?)]
ἡμῶ[ν e.g. ᾠκοδομήθη τὸ]
+ [- - - - - - - - - - -].

L. 1: first sign almost certainly a cross, since on either side of the upright part of the horizontal is visible. This is of value as marking the beginning of our inscription. First letter, either *epsilon* or *sigma*, with apparent traces of a horizontal supporting the former. The upright which follows is so spaced as to suggest *pi* rather than *iota* etc.; and this suggestion is reinforced by the possible base of a second

upright. L. 2: 4th letter broken but certainly *alpha*. L. 3: only half of 3rd letter preserved but *omega* is beyond question. L. 4: only the cross survives, but this as indicating the final line is of interest.

Excavations conducted for the Cyprus Museum by Miss J. du Plat Taylor in the spring of 1935 at Ag. Philon (1), the site of the ancient Carpasia, revealed what was probably a 5th century baptistery, attached to the original church of St-Philon. Philon himself, the only bishop of Carpasia whose date is known, was ordained by Epiphanius about 382 (2). The lettering of the present inscription seems not inconsistent with a dating to the later 5th or to the earlier 6th centuries (3). If the restoration suggested above can be accepted, it is not without interest, for it would indicate that dating by the metropolitan of Cyprus was not confined to Constantia and may have been in general use throughout the island.

(1) *Report of the Department of Antiquities for* 1935 (1936), pp. 14-16. Of three other fragmentary inscriptions found by Miss Taylor, two (now in the Cyprus Museum) are early Christian. (1) Fragment of a white marble plaque, broken away on all sides. H. 0.08; w. 0.11; th. 0.025 m. Of the inscription, only the bottoms of three letters in one line, the upper part of three letters of the line below are preserved. I read from a squeeze: -- *ΝΑΓ̣* --|- *Ι̣ЄΩ̄* -- (possibly -- *τὸ]ν Ἅγ̣[ιον* --). In the first line, the third sign, an upright of which only the base remains, from the uncut space which follows, may be *gamma*. In the lower line the first, also an upright, is rather *iota* than part of *eta* or *nu*. The *omega*, which has above it a short horizontal mark as if to indicate abbreviation, is formed as in Nos. 16 and 17 below. (2) Fragment, roughly triangular, of a white marble plaque, broken away on all sides. H. 0.055; w. 0.09; th. 0.025 m. L. 1: only base of an apparent upright. L. 2: two letters, *epsilon rho*, almost undamaged. In 1938/9 the Cyprus Museum acquired from Rhizokarpaso a fragment of a large stone vessel, the rim of which carries the inscription + *ΥΓΙЄΝΩΝΧΡΩ* +.

(2) Hill, p. 269. Hackett, p. 320, adds one Hermolaus, correctly taking the name of his see, Carteriopolis, as a false reading for *Καρπασίου πόλεως*. A small lead seal, presented to the Cyprus Museum by G. D. Pieridis (*CM Files* 5, 29, blue, of 1912) is inscribed *Ἐπιφανίου ἐπισκόπου πόλεως Καρπασίου*. I have not seen this seal, which is presumably that mentioned in a foot-note by Hackett, p. 321. For the career of Philon, cf. Hackett, p. 381.

(3) The pear-shaped *omikron* appears to be characteristic of the first half of the 6th century. The *omega* is of the normal cursive form and does not enclose a cross (as does the "Byzantine" *omega*).

7. – A New Fragment of Justinian's Rescript from Kythrea (*LBW* 2770).

Examined on August 9, 1936 in the coffee-shop of one Demosthenes Babamirmiki in the Ag. Marina quarter of Kythrea : a slab of fine white marble in two contiguous portions. Of these the larger, Frag. A, was later acquired by the Cyprus Museum. It is complete to the left only : h. 0.54 ; w. 0.262 ; th. 0.042 m. Frag. B, which formed the top right corner of this stone, was left with the *kafedjis* : h. at right edge, 0.093 ; w. 0.086 m. Frag. A carries an inscription in 10 lines which is complete to left and above ; Frag. B gives parts of lines 1 and 2. Letters well cut and formed, between incised lines, with incised margin to left. H. of letters from 0.022 to 0.044 m. Surface good. *LBW* 2770, now lost, supplements lines 2 to 8 and establishes the width of the inscription. (Squeeze)

Fig. 7 (Frag. A)

† Βασ[ι]λεὺς [- - - - - - Φλ. Ἰουσ]-
[[[τινιανός]]], π[- - - - - - - - - - - -]
τατος, μέγ[ιστ]ος εὐ[εργέτης καὶ]
ἰρηνικώ[τα(τος) Αὔ]γουστος, Ἀ[λαμανι]-
5 -κός, Γοθθει[κό]ς, Φραγγικός, Γ[ερμα]-
νικός, Ἀντικ[ός], Οὐανδαλικός, Ἀ[φρικός],
εὐσεβὴς εὐτ[υχ]ής, ἔνδοξος τρ[οπεοῦχος],
ἀεὶ εὐσεβὴς ε[ὐτυχ]ής Ι[. c. 5 . . τῶ λαμπρ]-
ωτάτω (?) χαί[ρειν · προετέθη ἰνδ(ικτίωνος) - e.g. καλ(άνδαις)]
10 Ἰουλίαις. (vac.) -

Letters underscored are given by *LBW* 2770.

L. 1 : 5th to 8th letters on Frag. B. Of *lambda* only the right hasta survives. L. 2 : at beginning c. 7 letters heavily erased. Thereafter on Frag. A the bottom of an upright. This upright is continued on Frag. B, where there is also a suggestion of a horizontal, as in either *gamma* or *pi*. L. 4 : after 7th letter, lacuna of 4 letters or, with a mark of abbreviation, 3. Lines 6 to 8 are more closely spaced that those preceding them in the ratio of c. 9 letters to 7, so that here we may expect an average of c. 30 letters against c. 25. In lines 9 and 10 the original spacing appears to be restored. L. 10 : all letters, though broken away below, are certain. After *sigma* an uncut space.

It is unfortunate that we are no nearer the subject of this rescript and almost equally ignorant both of the identity of its recipient and of its exact date. That the recipient was the Consular of Cyprus is a reasonable conjecture, the *iota* read by Waddington even suggesting that his name may have been Ἰωάννης — a name common in the imperial service of the 6th and 7th centuries (1). Since normally the rank of this Consular was the clarissimate (2), [λαμπρ]ωτάτω can be tentatively restored. This, however, is but meagre

(1) The names of John the Cappadocian, Ioannes Troglita and Ioannes Lydus come readily to mind. From certain rare Byzantine seals of Cyprus Hill cites for the late 7th or 8th century (*o. c.*, p. 260) a Ioannes who was ὕπατος and διοικητής, and another Ioannes ἀπὸ ὑπάτων.

(2) Hill, p. 230. Cf. however No. 16 below.

fare. In 535 Cyprus was removed from the authority of the Count of the Orient, shortly afterwards to be grouped with the Cyclades, Caria, Moesia and Scythia under a *Quaestor Justinianus exercitus* (1). Our inscription, which is clearly later than these changes, might have shed light on this strange and obscure reform. In 542, after almost 1300 years of continuous existence, Justinian discontinued the consulship (2). Thereafter dating by indiction, at first supplemented by the regnal year, later by the *Annus Mundi*, became the official usage (3). Here again our inscription fails us at the critical point. Unless some further fragment of the rescript comes to light, we must content ourselves with its elaborate preamble. Here some comment and some explanation is called for.

L. 1 : *βασ[ι]λεύς*. It is argued by Bury (4) that this title, though in the E for centuries applied informally to the *αὐτοκράτωρ* out of compliment or ignorance, was officially reserved for the King of Kings, and assumed by Heraklius formally only when in 629 Persia had been reduced to vassalage. In the present inscription, which is thoroughly official, its use is therefore not without interest. Furthermore, it can be paralleled, for an Ephesian edict, Grégoire 107, opens with the words *Βασιλεὺς Ἰουστινιανός*. A possible restoration is [*ὀρθόδοξος*], for which I refer to *CIG* 8638 from Bostra : [*τῶν*] *ὀρθοδόξ*[*ων ἡμῶν* | *βασι*]*λέων Ἰουστινιανοῦ καὶ Θεοδώρας*.

L. 2 : the erasure of Justinian's name is unexampled and not easily explained. But Justinian by the end of his life had wandered into a heresy (5), and this may be the handiwork of a local zealot.

(1) Hill, p. 258.

(2) S. Runciman, *Byzantine Civilization*, p. 87.

(3) Runciman, *l. c.*, after Bury.

(4) Vasiliev, *o. c.*, I, p. 263 ; Bury, *The Constitution of the Later Roman Empire*, p. 20.

(5) Runciman, *o. c.*, p. 37. Possibly, however, the explanation of this attack on Justinian's name lies in the religious disturbances of the time of Phocas. In Egypt, Syria and Asia Minor these assumed the proportions of veritable civil war. Of Cyprus at this critical period admittedly we hear nothing, and it may be argued that the island, true to the teaching of Epiphanius and guided by her traditional op-

Lines 2/4 : the lost titles, whatever they may have been, were for Justinian unique ; but cf. *SEG* VII, 1934, 327 from Tyre, in which Tiberius II is addressed as [*ἐν X(ριστ)*]*ῶ ἡμερωτά(τω) μεγίστω εὐεργέτη τῶ αἰωνίω Αὐγ(ο)ύ(στω). Μέγιστος εὐεργέτης* is also used of Heraklius (1).

L. 4 ff. ; save that here *Alanicus* is omitted, these military titles are those given by *CIG* 8636 from Trebizond. The same omission is found in the titulary, otherwise complete, of the *Chronicum Paschale* (Bonn, I, p. 636) ; but in Grégoire, 220, it is *Ἀντικός* that is wanting. In l. 6 *Ἀ[φρικός]*, since it conforms with the assumed length of the line and is attested by *CIG* 8636, is preferred to *Ἀφρικανός* of *Chronicum Paschale*, etc. These titles are discussed by Mommsen (2), but not in their chronological aspect. We may note that the order in which they occur, though clearly official, is not chronological, and we may assume that a titulary so full belongs to the later part of Justinian's reign. For the rest, it is generally agreed that *Vandalicus* is to be dated to 534, when the Emperor on the defeat of the Vandals in Africa was decreed the honours of a triumph. Whether *Africanus* is to be ascribed to these same events, is debatable (3). *Gothicus*

position to Antioch, remained steadfast on the side of orthodoxy, so that there was no room for discord. But, as we shall see under N° 11, the Persian wars of Justin II caused an influx of foreigners, presumably monophysite, into Cyprus, which was perhaps part of a movement dating back to the sack of Antioch in 540. For all that we know to the contrary, the defacing of Justinian's name may be due to the influence of these new-comers. We are in fact so ill informed about the Church in Cyprus during the 6th century that we do not have the name of a single metropolitan of this period, and we can thus expect little information on the status of Monophysitism. In 542 the Bishop of Edessa included Cyprus in his vast diocese (HILL, p. 278[3]), but at that date the Empress Theodora was still living to afford him her protection. On the other hand Cyprus, unlike those lands which were predominantly monophysite, never acquiesced in Moslem rule. For the Greens and Blues at Ephesus in the time of Phocas, cf. GRÉGOIRE, 114[5].

(1) *Sammelbuch der gr. Urkunden aus Aegypten*, 4669[2].

(2) *CIL* III, Supp., 13673.

(3) The *Cambridge Mediaeval History*, II, p. 13 ascribes both *Vandalicus* and *Africanus* to 534. So too, VASILIEV, *o. c.*, p. 178. Grégoire

is probably to be connected with the capture of the Ostrogothic capital of Ravenna in 540 (1); *Frangicus* possibly with the defeat near Capua in 554 of Frankish invaders (2). Thus our inscription, while it belongs almost certainly to the final 23 years of Justinian' s reign, may possibly fall in the last decade (3).

L. 8: *ἀεὶ εὐσεβὴς ε[ὐτυχ]ής*. Perhaps in error for *ἀεὶ σεβαστὸς (νικητής?)*. The normal conclusion to the titulary was *ἀεὶ σεβαστὸς Αὔγουστος*, but *Αὔγουστος* has already occurred in l. 4. An alternative conclusion *ἀεὶ σεβαστὸς τροπεοῦχος* may be excluded on the same grounds. On the other hand, *ἔνδοξος νικητής* is regularly included (4).

L. 9: *προετέθη*. Cf. *LBW* 2727 from Larnaca. To conform with the assumed length of this line, *καλ(άνδαις)* is perhaps preferable to either *νώναις* or *εἴδαις* (5). For the abbreviation, *LBW* 2727: *καλ(ανδῶν)*. From the uncut space after *Ἰουλίαις* which indicates that the date is complete, it is clear that day and month are here preceded by the year. Since both space and the probable date of the inscription preclude a consular dating, it is reasonable to suppose that this was expressed by means of the indiction only (6).

however argues that his inscription, No. 107, cannot be earlier than 535 because it gives the titles *Vandalicus* and *Gothicus*. He thus dates *Gothicus* and not *Africanus* to the conquest of the Vandals.

(1) VASILIEV, *o. c.*, p. 178. But cf. the preceding note.

(2) *Cambridge Mediaeval History*, II, l. c. I am not aware that *Frangicus* has been connected with this event; but I do not see to what else it can be ascribed.

(3) *CIG* 8636, the only inscription known to me which has both date and full titulary, is placed in the year 542; but to arrive at this, the number both of the indiction and of the era is emended. The third indiction should fall either in 539 or in 554.

(4) *ἀεὶ σεβαστὸ[ς] τρ(ο)πεοῦχος* in GRÉGOIRE 220; but this is perhaps in error for *Αὔγουστος*, which is omitted from that inscription.

(5) But *ἐδόθη* is a not impossible alternative to *προετέθη*. In a similar context *παρεδόθη* occurs; while in *LBW* 1902 a² we find *δέδωκεν τοὺς . . . θείους τύπους*. And *ἐδόθη* would admit either *νώναις* or *εἴδαις*. Cf. further, GRÉGOIRE 281bis: *τύπ|ον . . . δ[οθῆναι . . .*

(6) GRÉGOIRE 239, 340 and 343 are dated by indiction, month and day only; and in the two last indiction is given before month. But two of these are funerary, one architectural.

8. — A Fragment from Kythrea, possibly part of N° 7.

Cemented into the floor of the coffee-shop mentioned in No. 7, and said by the proprietor to be part of the Justinian rescript: fragment of a white marble plaque, complete to left only. H. 0.27 m.; w. 0.20 m. The inscription in 5 lines, complete to left and possibly above, gives the beginnings of 3 lines and the vestiges of 2 more. H. of letters from 0.026 to 0.038 m. No trace of an incised margin to left or of incised lines below the lettering. Examined August 9, 1936. (Squeeze)

Fig. 8.

τῆς *O* - - - - -
τὴν *K* - - - - -
πρὸς *Δ* (?) - - -
.*ωCЄ* - - - - -
5 . . *Ọ*- - - - -

L. 3 : final sign, ▷ , appears to be intact. L. 5 : only a fragment of either *theta* or *omikron*, preceded by a lacuna of 2 or 3 letters.

Whether this is indeed part of No. 7 is questionable. Absence of incised margin and guiding lines, together with a slight uncertainty of lettering as compared with No. 7, is inconclusive, since the original inscription may have extended to several slabs, some less carefully inscribed than that which carried the preamble. If, however, the sign found in l. 3 is *delta*, this form is foreign to No. 7.

9. — A Quotation from the Psalms on the lid of a Larnax.

In the Cyprus Museum. Stated in the Museum files to have been found by peasants at Ag. Demetrianos, confiscated by the police of Agros Police Station and on September 4, 1935 acquired by the Museum. Ag. Demetrianos is well known as a ruin field E of Kythrea. Agros, on the other hand, is a village in the Troodos Range, 6 miles E of Amiantos ; while 16 miles to the NE lies Pera, near the site of the ancient Tamassos, where there was once a chapel of St-Demetrianus. Both Kythrea and Tamassos therefore can lay claim to this inscription (1). One of 4 terracotta slabs, all of which are in the Cyprus Museum together with the terracotta larnax they covered. H. 0.566 ; w. 0.557 ; th. 0.026 m. The inscription, in 8 lines arranged in the form of a pyramid, is intact. Letters cut after firing, clear, irregular in size, several with a forward tilt ; h. from 0.016 to 0.04 m. Surface good. Examined August 26, 1936. (Squeeze)

(1) It should be noted, however, that the ruins of the ancient *Χύτροι*, which lie about 1 km. to the E of Kephalovrysi, are generally known to local archaeologists under the name of Ag. Demetrianos, from the derelict chapel below the site. Cf. Gunnis, *o. c.*, p. 307 ; Peristianis, p. 797. The site of Tamassos, on the other hand, between Pera and Politico, is usually denoted by the monastery of St Herakleides : Sakellarios, *Τὰ Κυπριακά*[2] I, p. 215. Had not the inscription come to light at Agros, there would be no question about its provenance.

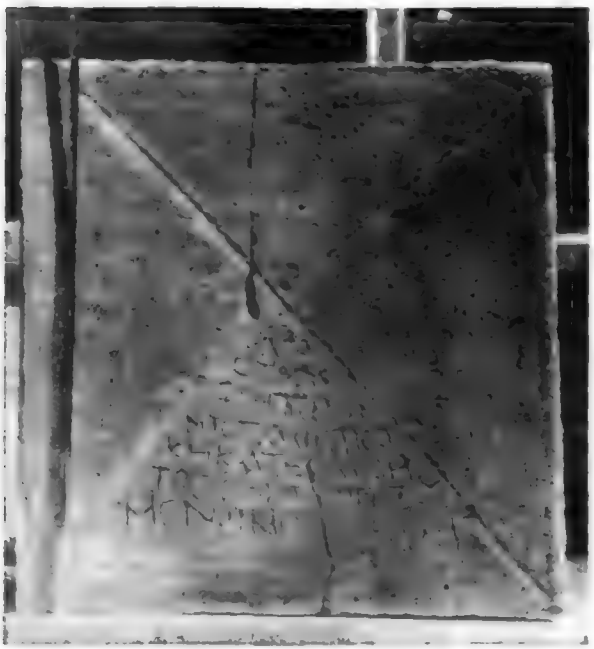


FIG. 9.

†
Ἀπο-
στρα- ✝
φήτωσα-
5 ν εἰς τὰ ὀπίσω
καὶ κατεσχυθή-
τοσαν οἱ λογιζό-
μενοί μοι κακά. †

The monogrammatic cross is used thrice to give symmetry to the form of the inscription. The second of these crosses is reversed. L. 7 : 8th letter damaged by the crack which runs diagonally across the slab. L. 8 : of the 9th letter, only part of the upright is visible.

The inscription is from Psalm 35 (xxxiv), 4 : *ἀποστραφείησαν εἰς τὰ ὀπίσω καὶ καταισχυνθείησαν οἱ λογιζόμενοί μοι κακά* : let them be turned back and brought to confusion that devise my hurt. Quotations from the 50th and 90th Psalm have

been found on Syrian sarcophagi (*AAES* 207 and 208). For these Biblical inscriptions generally, cf. No. 21 below. From its style and lettering, the present inscription seems to me to be of the 6th century. The " double-dotted " *iota*, rare in Cilicia, occurs in a fair number of Syrian texts most of them " comparatively late " (1). In the epigraphy of Egypt it is to be found spasmodically from the 4th to the 8th century (2). Cypriot examples are : *Ἀθηνᾶ* XXII, 1910, p. 442 (cited under No. 3 above) ; Nos. 12, 19 and (probably) 16 of this series ; while a fragment from the rim of a large pithos, now in the Cyprus Museum, unpublished and of unknown provenance, has two letters, *epsilon iota*, the latter " double-dotted ".

10. — The Walls of Lapethus.

Discovered between Karavas and Lampousa in November, 1913 by M. Markidis, the late Curator, and in the following year acquired by the Cyprus Museum (3) : a block of hard grey sandstone, from the heavy moulding on the back clearly taken from the ruins of an earlier building, possibly a pagan temple. H. 0.75 ; w. 0.98 ; th. below the moulding, 0.42 m. The stone is apparently intact ; the inscription in 7 lines, though much weathered towards the end, virtually complete. Letters well formed but roughly cut, from 0.06 to 0.08 m. in height. Surface uneven. Examined August 6, 1936.

Already published by Markidis, who gives the reading of E. Sittig, in the Nicosia newspaper, *Eleutheria*, April 5/18, 1914, and again in the *Annual Report of the Curator of Anti-*

(1) Cilician instances are : *MAMA* III, 197 (Anastasius), 440 and 594. The earliest Syrian example known to me is from Palmyra, *LBW* 2619, dated to the year 212. From the Hauran is *LBW* 2353 ; from N Syria, *AAES* 122, 319 ; *PAES* 848, 1139, 1146, 1155 (of A. D. 479) and 1190. These *iotas* are noticed by Prentice under *AAES* 122 and by Waddington under *LBW* 2619.

(2) The earliest instance I have noted from Egypt is provided by the letter of St-Athanasius, Lefebvre 381. Nos. 636 and 645 of that collection are dated to A. D. 692 and 775 respectively. Cf. further nos. 352, 353 and 378.

(3) *CM Files* 155, p. 7 : discovery of the inscription, with a text, presumably the work of Sittig ; pp. 8-11 : acquisition by the Museum.

quities for 1915 (Nicosia, 1916), pp. 15 and 16, the fact that this inscription has hitherto escaped attention may justify its re-publication (1). (Squeeze)

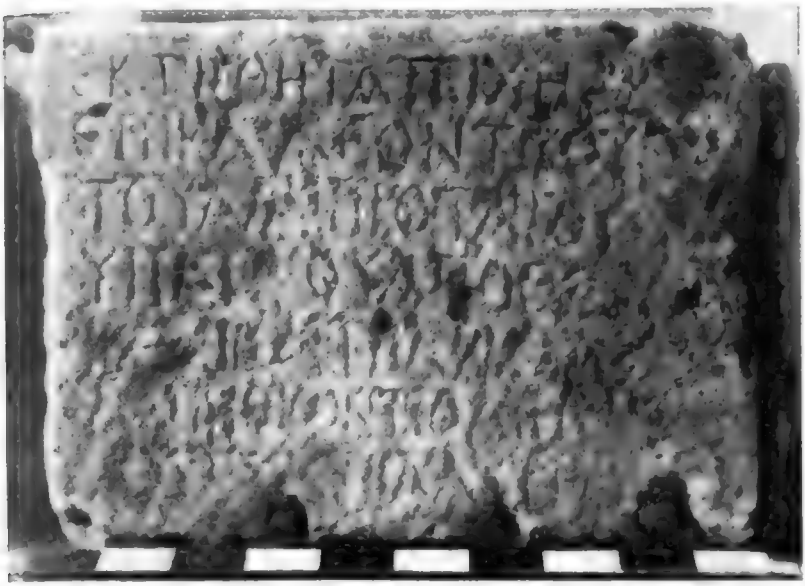


Fig. 10.

Ἐκτίσθη τὰ τείχη
ἐπὶ Κλ(αυδίου) Λεοντίχου
τοῦ λαμπροτάτου
ὑπατικοῦ ἀπὸ θε-
μελίων τῇ λαμπρᾷ
Λαπηθίων πόλει.
Εὐτύχει, Ἰλλύρι.

L. 4 : for the 5th and 6th letters *iota* and *kappa* fit the traces, so that *ὑπατικοῦ* is certain. L. 5 : last 4 letters both worn and damaged. *Mu*, which on one squeeze appears impossible, is confirmed by a second squeeze. This is followed by the probable bases of two uprights, suggesting *pi*, by *rho* in faint outline, and by an unambiguous *alpha*. If this reading is

(1) Markidis' text (after Sittig) corresponds with mine, save that in l. 4 he reads *ΥΠΑΡΧΟΥ*, in l. 7 *ΕΥΤ* . . . . .

correct, *pi* and *rho* are very closely spaced. L. 7 : no clear trace of lettering after final *iota* (1). The first letter of this line is set in from the margin by the width of half a letter ; while the spacing of the inscription on the stone gives a further reason for supposing that it is complete.

Cyprus, after the reorganisation of Diocletian, was governed by a *consularis, vir clarissimus*, subordinated to the Count of the Orient. This governor here appears for the first time in epigraphy. Of Claudius Leontichus himself nothing is known ; but on internal evidence there may be reason to think that his tenure of office belongs to the last decade of Theodosius II. In 439 Theodosius legitimised the free use of Greek as an official language ; and in that same year the Vandals launched from Carthage a fleet which destroyed Roman monopoly of sea power. Mediterranean harbours, which had been secure for centuries, were compelled hurriedly to see to their fortifications (2). We may be tempted to use these facts for the dating of our inscription ; the more so as the lettering, with its freedom from Byzantinism, points approximately to the same period. It has already been suggested that this stone was taken from the ruins of a pagan temple. In this connection we may note that the decree of Arcadius, Honorius and Theodosius II *ut omnia templa in possessionibus nostris ad usum publicum vindicentur* is dated to the year 408 (3).

For *λαμπρός*, a stock epithet of cities in the 3rd century and in early Christian times, cf. *MAMA* V, 98 ; 199 ; GRÉGOIRE 309ter, 340bis. L. 7 : an acclamation, « vive le fondateur » (Calder). Only thus can the inscription be completed on this stone. I had originally supposed that it was continued on a lower block, with e.g. *εὐτυχεῖ Ἰλλυρί[ου | ἐπισκόπου καιρῷ]* = *beatissimis temporibus*, and possibly a date expressed by regnal year and indiction. But the acclamation is clearly

(1) For the form of this vocative, cf. GRÉGOIRE 9 : *Ἀρκάδι*.

(2) E. STEIN, *Ges. d. spätröm. Reiches* I, p. 440. In 439 Cyrus as Prefect of the City continued the Theodosian walls to cover the sea-frontage of Constantinople. A law of Arcadius promulgated in 397 permitted judges in the Eastern provinces to deliver their judgements in Greek ; but it was not until 439 that the unrestricted use of Greek was sanctioned : STEIN, *o. c.*, p. 443.

( ) *Cod. Theodosianus*, XVI, x.

preferable. The usage may be paralleled by *LBW* 2350: *Ἡλιόδωρος - - - ἔκτισεν καὶ εὐτυχίτω διὰ παντός* (5th century?); 2145*a*: *εὐτύχι, Βάσσε* (late 3rd century) — strictly, a funerary inscription, as the tower Bassus constructed, though *ἐρισθενὲς ἕρμα πόληος*, stood over the family tomb (1). Of Illyrius nothing is known. It remains however likely that he was a bishop of Lapethus who, like many other bishops of his day, was as much a temporal as a spiritual force in his city.

11. — A Fragment from Lapethus.

On the testimony of I. K. Peristianis, found at Lapethus; now in the Cyprus Museum, but without record of provenance or acquisition: fragment of a plaque of grey and white marble in two closely fitting portions, broken away on all sides. The left-hand portion, Frag. A, is 0.09 h., 0.075 w.; Frag. B, 0.096 h., 0.04 w. Thickness of plaque 0.021. The inscription in 5 lines is complete to the left only. Letters beautifully and deeply cut, between incised lines, regular and without *apices*. H. from 0.016 to 0.02 m. Surface excellent. Examined July 29, 1936. (Squeeze)

Fig. 11.

(1) A fragment of a pithos in the Cyprus Museum is stamped with an inscription, apparently of the 2nd century A. D., in which a name is followed by *EYTYXI*. Cf. also *SEG* VIII, 466[68] of 95/94 B. C.

e.g. Ἀν[εκαίνισε σὺν Θ(ε)ῶ τὸ πὰν ἔργον]
τῆς βασιλ[ικῆς εἰς τὸ ὁρώμενον]
ὕψος κάλ[λους καὶ εὐπρεπείας]
Ἰωάννης [ὁ εὐλαβ(έστατος) πρεσβύτερος]
5 [τ]ῆς ἰς τ[ὴν Λάπηθον ἐκκλησίας]
[τοῦ (or τῆς) κ. τ. λ. - - - - - -]

L. 1 : both letters fragmentary but certain. L. 2 : 3rd letter is on Frag. B, where it is preserved as the tip of either *epsilon* or *sigma* ; 8th letter, left *hasta* only, of *lambda* rather than *mu*. L. 3 : *psi* is shared by Frags. A and B. L. 4 : *omega* similarly shared. L. 5 : after lacuna of 1 or 2 letters, an upright, with the suggestion of a cross-stroke as in *eta* ; 4th letter, rather *sigma* than *epsilon*.

Though published by Peristianis (1), o. c., p. 917, no. 35, this inscription, like all texts which rest on his sole authority, may be treated as unpublished. From its lettering it should belong to the late 5th or early 6th century. The care and regularity with which it is inscribed can be matched in Cyprus only in the epigraphy of the 3rd century B.C., and is good evidence for a high level of prosperity at this time. Of the text enough survives to suggest that in its original condition our inscription was of considerable interest ; while the restoration which I offer *exempli gratia* can be defended (2).

(1) Peristianis' text is not epigraphic. Save for the lunar *sigm*. he read in normal uncials : *ΜΝΗ[ΜΙΠ ΑΓΑΘΗΙ| ΤΗΣ ΒΑΣΙ[ΛΙΣΣΗΣ....||ΥΨΟΥΣ ΚΑΛ[ΕΙ . . . | [Ι]ΩΑΝΝΗΣ. . . | . . . ΙΣΙΣΤ . . .*

(2) For *βασιλ[ικῆς]* in l. 2 we may compare *OGI* 511 of the Antonine period from Aezani, where the word occurs with the sense of a public hall. It may well be that here we have the later ecclesiastical significance. Unfortunately, until we can reject the alternatives *βασιλ[είας]* and *βασιλ[ίσσης]*, admittedly less likely, our restoration must remain conjectural. For *εἰς τὸ ὁρώμενον ὕψος κάλλους καὶ εὐπρεπείας*, cf. the 6th or 7th century inscription from Lampsacus (Grégoire 6) where a building, speaking in the first person, tells how ... *μου τὸ κάλλος ἠφανισμ[έ]ν[ον] εἰς τὴν ὁρωμένην ἤγαγε δόξαν* ... Two seals in the Cyprus Museum are inscribed with *Λαπίθου ἐκκλησίας* (Hill, p. 268[1]).

12. — The Epitaph of Entolius and Encairius.

At Karavas, near the site of the ancient Lapethus, in the roofless church of Ag. Andronikos: a *cippus* of grey marble, standing some 0.80 m. above ground; diameter at top, 0.365; circumference of shaft, 1.14 m. The inscription in 10 lines is complete, 9 lines within a circular panel and the 10th below it. Diameter of panel, 0.37 m. Letters clear and deeply cut, without *apices*; h. from 0.018 to 0.03 m. Three *iotas*, those in lines 1, 2 and 8, are double-dotted. Surface good. Examined August 27, 1936. (Squeeze)

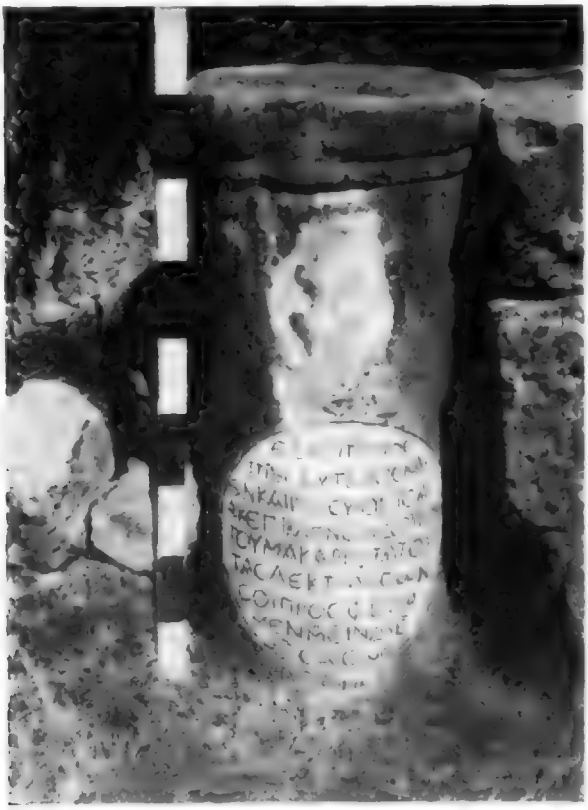


Fig. 12.

Θ(εοσε)β(ὴς) Ἐντόλιος
πρεσβύτερος καὶ
Ἐνκαίριος υἱὸς Ἰσα-
ὰκ ἐπίκλην Σινδούρου
τοῦ μακαριοτάτου.
Τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν
σοι προσφέρω-
μεν · μη(νὸς) ε', ἰνδ(ικτίωνος) ε'.
Κ(ύρι)ε, σῶσων.
Ἀμήν.

The text is without difficulty. In lines 2 and 3 the 11th and 9th letters respectively have been cut over *hypsilons*, where the lapicide has corrected his original genitive case to the nominative.

L. 1: the abbreviation $\overline{\Theta B}$ = *Θ(εοσε)β(ή)ς* is rare but recorded from Palestine (1). For the use of this adjective with the minor clergy, cf. *SEG* VII, 1934, 118: *Θεοσεβ(έστατος) διάκον(ος)*. But Professor Grégoire tells me that he prefers *Θ(εὲ) β(οήθει)*.

L. 4: for *ἐπίκλην*, cf. *SEG* VII, 1934, 774; *MAMA* III, 236, 277 etc. A bibliography of the word is given in *MAMA* III, p. 137.

L. 5: *μακαριώτατος* is the proper epithet of a patriarch: GRÉGOIRE, 107. Here, however, like *μακάριος, μακαρίτης, τρισμακάριος*, used of the dead. Cf. LEFEBVRE, p. XXXI; *MAMA* III, 205.

L. 6 ff.: cf. *CIG* 8643 = Cedrenus (Bonn), I, p. 677: *τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν σοι προσφέρομεν οἱ δοῦλοί σου Ἰουστινιανὸς καὶ Θεοδώρα* and *PAES* 920: *τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν σοι προσφέρο.* This is a reflection of a passage which occurs in nearly all ancient Greek liturgies. Cf. Swainson, *Greek Liturgies*, p. 54 (Liturgy of Alexandria); p. 82 (L. of St-Basil); p. 130 (L. of St-Chrysostom).

From its use of the indiction the middle of the 6th century may perhaps be taken as the approximate *terminus post quem*

(1) *Mitt. u. Nachrichten d. deutschen Palästina-Vereins* 1903, 170 (cited by AVI-YONAH, *Abbreviations in Greek Inscriptions*).

for our inscription (1); while it can hardly be later than the time of the Arab invasions. The double-dotted *iota*, which occurs thrice in a quite arbitrary manner, is discussed above under No. 9. Entolius and Encairius, from the fact that their names are similarly formed and of equal rarity, were doubtless brothers, both the sons of Isaak; but the former being an ordained priest is given no earthly father. *Ἰσαάκ*, sometimes in its Greek form *Ἰσάκιος*, is a name common in Egypt, but elsewhere infrequent. The *Beiname Σινδοῦρος* however, while clearly not Greek and perhaps Syrian or Armenian, I can neither parallel nor explain. There is thus a foreign colour about the inscription, which in conjunction with the date makes it probable that these persons are Christian immigrants from the East or North. It is known that under Justin II the Persian wars caused a great influx of foreigners into Cyprus (2).

13. — The Fifth Milestone on the Soli-Paphos Road.

Unearthed by peasants in July, 1939 at the locality Schera, on the hills immediately to the E of Limnitis: fragment of a column of grey limestone, with an old fracture at the back, a recent fracture above. H. 0.39; w. 0.49 m. The inscription in 5 lines is complete to left and for its last 4 lines to right. Surface, for this type of document, good; but a fissure 0.11 m. in width runs vertically through the inscription. Letters roughly cut but deep and firm. H. from 0.03 to 0.06 m. Examined July, 1939 and left *in situ*. (Squeeze)

(1) In Egypt, Syria and elsewhere dating by indiction is found intermittently and sporadically from the time of Diocletian onwards. It occurs in such official documents as Zeno's letter to Chersonnesus (*CIG* 8621). In Cyprus, however, there is no evidence of dating by indiction until the reign of Justinian, and I do not think that it was in fact much used until then.

(2) Hill, p. 281: " Towards the end of the reign of Justin II or more probably soon afterwards, the already very composite population of the island received an admixture of a large number of captives, who had been taken in Arzanene in Great Armenia by Maurice ". The number is given as 10090, and of these the majority were doubtless Armenian Christians. This figure and the date of the influx are discussed by Hill in two foot-notes to p. 281.

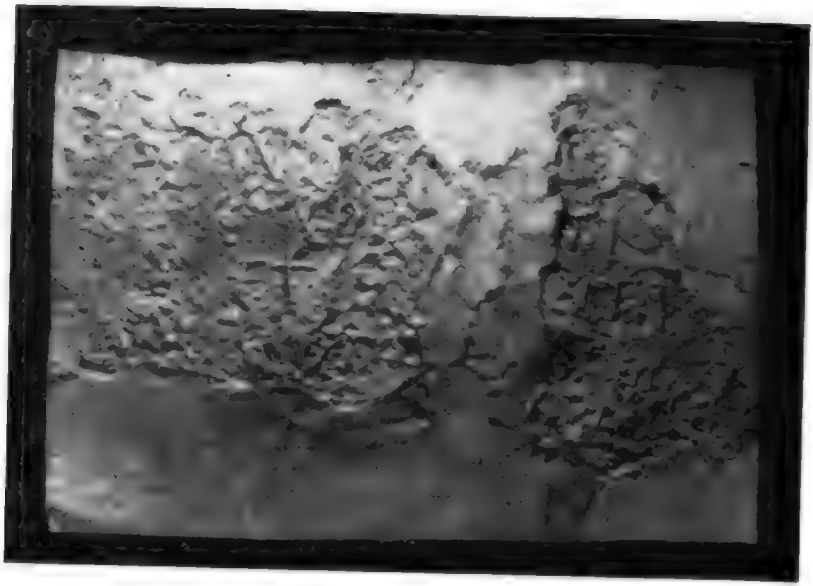


Fig. 13.

dddnnn.
fl. cl. constantino
MAXIMO *triu*MF*atori aug.*
ET CO*nstan*TI*o*
ET CO*nsta*NTI
VICTO*ribu*S
*semp*ER AUGG.
mi. v.

L. 3 : after gap, 2 uprights closely spaced ; of these the second is probably *F*. In l. 6 the last letter is conjectural. L. 8 : M = *mi*(*lia*) is restored from neighbouring milestones, which without exception use this abbreviation.

This inscription can be confidently restored with the aid of *JRS* XXIX, 1939, p. 187, no. 1c, the third milestone from Soli, and in certain details itself corrects the restoration of the latter (1). The two are, in short, identical. Since the

(1) Published by myself as *JRS* XXIX, 1939, p. 187, nº I(c). There I restored in lines 4 and 5 [*ac Fl*(*avio*)] *Constantio* [*ac Fl*(*avio*)] *Constanti*. The 4th stone from Soli is *ibid.* p. 190, nº 2.

4th stone from Soli was found rather less than a mile to the E that we have here the 5th hardly admits of question. In the Limnitis valley immediately to the W were found many years ago two inscribed columns, the one illegible, the other still showing a few letters of Latin (1). Both are now lost ; but that the latter was a milestone of the Constantinian age is almost certain, that they were 6 m. p. from Soli highly probable. The present inscription is to be dated between September 9, 337, when the three sons of Constantine the Great became *Augusti*, and the death of the younger Constantine in April, 340.

14. — A Rejected Version of the above Milestone ?

At Schera with No. 13 were discovered : *a*) a segment from the shaft of a limestone column, the inscribed surface so thoroughly scoured that only faint traces of a few scattered letters remain (2). H. 0.73 ; w. 0.45 m. *b*) the rectangular base and lower shaft of a milestone, uninscribed. Total h. 1.27 ; base, h. 0.40 ; w. 0.49 ; th. 0. 53 m. *c*) an inscribed fragment apparently broken from the top of *b*), though if this be so the fracture is not recent. The inscription on *c* is Latin,

(1) *JHS* XI, 1890, p. 84 : *CIL* III, 12112. Only 5 letters MAXIM were legible. On the Roman roads in Cyprus, Hill, p. 236f.

(2) Something can be read in each of 6 consecutive lines :

- - M - -
- - NS - -
- - NS - -
- - RIB - -
5 - - *RACIIIΦAA* - -
- - *II INF* - -

In the first 3 lines, the *M* and the two *Ns* are tolerably certain, the two *Ss* so faint as to be conjectural. In l. 4 an upright, which is probably part of either *B* or *R*, is followed by what may be *IB*. We may recognise here an inscription in honour, perhaps, of Constantine as *maximus triumfator* and of two victorious (victoRIBvs) Caesars. L. 5 is apparently Greek, with letters 4 to 7 clearly legible. In l. 6 *pi* and *nu* (or *N*) stand out, but the last visible sign looks like a Latin *F*. It is thus possible that we have here the remnants of a Constantinian inscription, followed by its Greek version. Of this last nothing can be made beyond a very problematic - - *ἐπὶ Φλα(ονίου)* - - (which ignores the signs that precede it and treats an apparent *alpha* as *lambda*).

for the most part erased, though of each line there is a legible remnant. Letters from 0.027 to 0.06 m. Examined in July, 1939 and left *in situ*. (Squeeze)

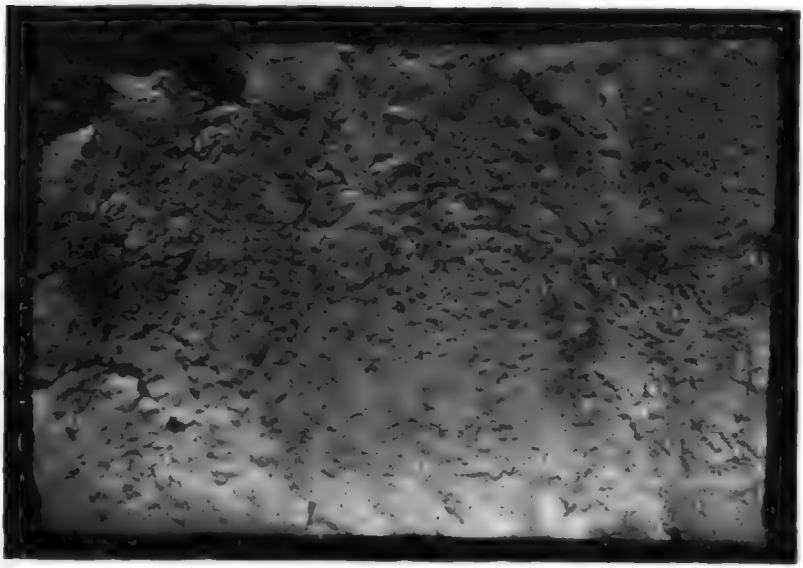


Fig. 14.

*dd*DNNN.
fl. cl. CONSTANTINO
*ma*GNO ? TRIUMFATORI AUG.
*et const*ANTIO
*et const*ANTI
*vi*CTORIBUS
*se*MPER AUGG.
mi. v.

This text, though difficult, may be reconstructed with some confidence. L. 1 : while *NNN* is perfectly clear, of *ddD* the first two letters barely fit the traces, the third is damaged. L. 3 : of *maGNO* the last 3 letters are tolerably clear, but the first two can be extracted only with violence from the markings on the stone. Of *TRIUMFATORI* each letter can be picked out. *AUG* is cut over an earlier *ORN*. Lines 4 and 5 are very faint. L. 6 : only *RIB* can be read with confidence. L. 7 : *P* in *seMPER* written as *R*.

Thus, save for *maGNO?* in l. 3 where *maximo* might be expected, the inscription is identical with No. 13. Rather than suppose that the stone has been transported from elsewhere, we may suggest that the lapicide found *magno* a sufficiently serious mistake to justify his defacing this inscription and recarving it on another stone.

15. The Walls of Soli restored by the Citizens of Soli in Cilicia.

In the Cyprus Museum, with no record of provenance or acquisition: a slab of coarse brown limestone, broken down the centre into two closely fitting portions. The stone gives no appearance of having been worked, the surface being undulating and the edges ragged. H. to left, 0.54, to right 0.50; w. along l. 3, 0.818; th. from 0.12 to 0.14 m. The inscription in 6 lines is complete save at the top left and lower right corner. Letters slovenly, shallow and badly worn. H. from 0.04 to 0.056 m. Examined July, 1936. (Squeeze)

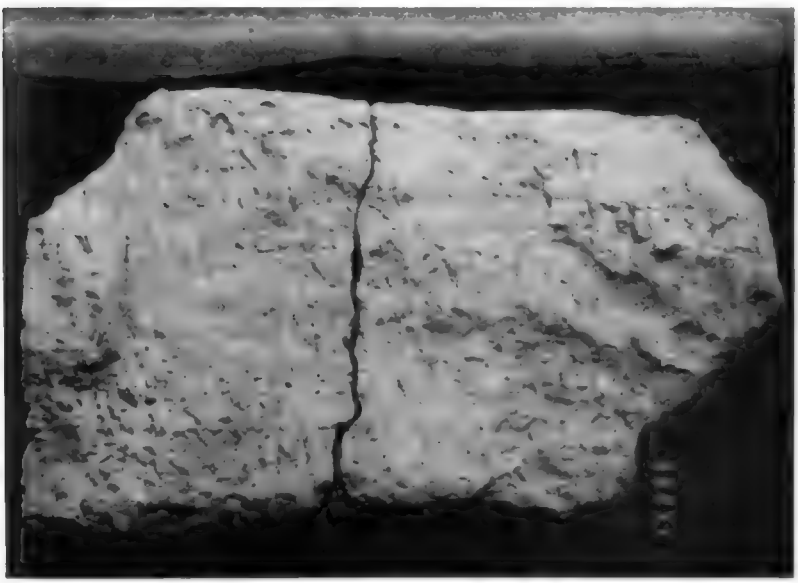


Fig. 15.

*ci*VES SOLIENSIVM CIVITATIS COM-
MVNES SOLVORVM CIVITATIS PRISC-
OS (sc. mvros) VETVSTATE COLAPSOS (*sic*) TEMPO-
RiBVS
BEATISSIMIS
FL.? FELIX (*sic*) V. P. PRAESES PROVIN-
CIAE CVPRI RENOVATOS FECERvnt.

L. 1 : at the beginning lacuna of c. 2 letters ; only part of first V is preserved, but this letter is certain. L. 2 : final letter broken, but the four preceding it are beyond question. L. 3 : the spelling *COLAPSOS* seems assured, since there is neither trace of a second *L* nor space for it. In *TEMPORiBVS*, on the other hand, though nothing can be seen of it, there is room for this *I*. L. 4 : after *BEATISSIMIS* nothing to suggest either lettering or erasure. The end of l. 3, however, so far encroaches on the space of l. 4 that the latter could not have been of full length, and it is probable that the lapicide has therefore contented himself with using half the line. L. 5 : the stone is here too damaged for *FL.* to be a certain reading. The 9th letter appears as *B* but is probably *P*. L. 6 is set back c. 2 letters from the left margin and this suggests that it is the last line. FECERvnt fits the traces well.

The ellipse of *muros* in l. 2, unless in error, is hard to justify. Even if, as seems likely, our stone was built into the walls of the town, the harshness of this construction is barely tolerable (even though we may compare the similar ellipse of *κίονας* in e. g. *Opuscula Archaeologica* VI, n°. 19). What value *communes* can have is not obvious, and this is precisely where *muros* should be. Professor Calder suggests that there may have been " a silly substitution on the part of this hideous lapicide, writing in a language that was foreign to him ". In l. 5 the nominative *FELIX* is misused for a genitive dependent on *temporibus*.

The ethnic of the Cilician Soli is *Σολεύς* and more rarely *Σολιεύς* ; in Latin *Solensis*. I am not aware that *Soliensis* has occurred elsewhere. Refounded by Pompey, this city was throughout the Roman period widely known as Pompeiopolis. At the Councils of Constantinople and Chalcedon it was a bishop of Pompeiopolis who participated. Both names

are found, however, in the *Tabula Peutingeriana* and in the treatise *de Thematibus* of Constantine Porphyrogenitus, proving that the ancient name was not forgotten. In the present context the appropriateness of its use is obvious (1).

The name Felix was common during the 4th and early 5th centuries in the higher imperial service. A certain Felix was *praefectus annonae Africae*; another of the same name was consul in 428. The fact that our inscription is undated does not aid in identifying this hitherto unknown Consular of Cyprus with either of these (2). The rank of *perfectissimus* (if V. P. is correctly read, since V.B. is meaningless) is remarkable in a governor of the island, for after the reign of Julian he enjoyed the clarissimate (3).

The use of Latin should limit this inscription to the 4th century or to the early 5th (4). The presence of the phrase *beatissimis temporibus* may favour the end of this period (5). Perhaps therefore we shall not be far from the mark in dating to the turn of the century, when the Eastern Mediterranean was sinking to the insecurity of 500 years before. Between 404 and 407 Isaurian pirates ravaged Syria, Phoenicia and the South Eastern provinces of Asia Minor, and included Cyprus in their depredations (6). It is of some interest to find that the feeling of kinship between the two Solis, fostered doubtless by the sharing of a name, survived into this late and troubled period (7).

(1) The ethnic of the Cypriot Soli is *Σόλιος* and Solius. For the Cilician Soli and references to the authorities I have cited, cf. *RE*, 2nd Series, III, 1927, col. 935 (Ruge).

(2) *RE* VI, 1909, 2167, n° 12: Fl. Felix, consul in 428, whose career however belongs to the Western Empire. *Ibid.*, 2168, n° 16 is also a Fl. Felix, whose connection with Africa is attested by *CIL* XI, 323.

(3) But in *CIL* X, 4863 a certain Maccius Felix is *vir perfectissimus, praeses Samnii.*

(4) Cf. p. 138, note 2 above.

(5) KAUFMANN remarks, p. 43, that the phrase (*beatis, beatissimis*) *temporibus* is typical of the 5th century.

(6) *Philostorgius* (BIDEZ), XI, 8, p. 139, cited by HILL, p. 258[2].

(7) Both cities had a tradition connecting them with Athens and Solon: HILL, p. 89[2].

16. — A Bishop of Soli.

Found by villagers in the locality Kalia, near Ambelikou by Soli, and purchased by the Cyprus Museum from one Hussein Salih of Ambelikou on Juni 9, 1936: top left corner of a *tabula ansata* in yellowish marble, complete to left and above. Il. at left edge, 0.25; max. w. 0.255; th. 0.05 m. Of four surviving lines, the last is represented by the tips of four letters only. From the broken *ansa* in the left margin it is probable that a minimum of 4, a maximum of 6 lines have been lost. To the right, the loss is considerable. Letters well formed, deeply and carefully cut, with short horizontal strokes decorating the ends of *hastae*. H. from 0.04 to 0.043 m. The *iota* in l. 2 is almost certainly "double-dotted", but this is not the case with the remaining *iotas*. Surface excellent. Examined August 3, 1936. (Squeeze)

Fig. 16.

← *Καὶ τοῦ[το τὸ ἔργον]*
Ἰωάννη[ς - - - - - - - - -
ἐπίσκο[πος - - - - - - - - -
τῶ ἡμ[ῶν (?) or *ἡμ[ετέρω* (?) - - -

L. 1: first sign is blurred, but either *iota* or, more probably, a narrow cross. The final upright may be *iota* or part of *eta*, etc. or possibly *hypsilon* L. 4 : after *tau omega*, which are certain, the tops of 3 verticals. Of these the first 2, which are apparently a pair, suggest *eta*, and in that case the third, which is well spaced, may be *mu*.

From its lettering our inscription may perhaps be dated to the end of the 6th or to the early 7th century, notable forms being the Byzantine *omega* and the double-dotted *iota* (for which cf. No. 9 above). I take it that it concerns the construction or restoration of some building by the local bishop. In the Cyprus Museum is a seal, ascribed by Hill to the 6th or 7th century, and inscribed *Ἰωάννου ἐπισκόπου Σόλων* (1). It is possible that both concern the same individual; and a new name is to be added to the scanty list of local bishops (2).

17. — The Restoration of a Hostelry at Soli.

Found by a Museum observer during the digging of foundations for three new houses on the S side of the road below the theatre of Soli; acquired by the Cyprus Museum on August 4, 1936 : a slab of fine white marble in three closely fitting fragments, complete above and to right. Max. h. 0.425 ; w. along l. 2, 0.52 ; th. 0.022 m. The inscription, in 9 lines, is broken away to left and below. Letters ornate and careful, but slightly irregular in form, cut between pairs of incised lines, 0.038 to 0.039 m. apart. H. from 0.03 to 0.04 m. Examined August 4, 1936. (Squeeze)

(1) Hill, p. 269[2].

(2) Hackett gives on p. 323 the names of 6 bishops who occupied the see of Soli before the Arab invasions. Of these only two can strictly be called historical: Evagrius and Epiphanius, who were present at Ephesus and Chalcedon.

Fig. 17.

[⋮ *Κτίσ*]*της τῆς Σολίων π(όλεως) ἐλάχιστ(ος)*
[*τὸ ἀπα*]*ντητήριον ἐξ ἀμελίας κ(αὶ) πολλῆς*
[*κακώσε*]*ως εἰς καταρύπωσιν κ(αὶ) ἀχρηστία(ν)*
[*περιελ*]*θὸν συνεργεία Θ(εο)ῦ κ(αὶ) προθυμία*
5 [*πλείστ*]*ης δαψιλίας εἰς κοινὴν ὠφε-*
[*λείαν ἐκ*]*αίνισεν κ(αὶ) παντοίως ἐκόσμησεν·*
[*ἐαν - - - -*] *ΙΟC ἐν τῷ τόπω τούτω ἐπὶ ἀφαιρέσει*
[*ἢ παραστάδ*]*ος (?) ἢ κεραμίδος ἢ πλακὸς ἢ*
[*ξύλου (?) ἢ ἄ*]*λλου τινος συντείνει - - - - - - - - -*

L. 1 : a mark of abbreviation above the 6th and 7th letters, presumably in error. A similar mark is probable above *pi*, certain above the final *tau*, which has also a comma-like sign at its foot. L. 2 : ligature of 4th and 5th letters, *tau* and *eta*. *Rho* like Latin R (so too, l. 3, first *rho* ; l. 4, second *rho*). The abbreviation Κ, = *κ(αὶ)* here and throughout the text. L. 3 : above and after the final letter a short horizontal stroke, denoting abbreviation. L. 4 : the first letter, from the projecting tip of the cross-stroke, an unquestionable *theta*. *Θ(εο)ῦ* is written $\overline{\Theta Y}$. L. 5 : ligature of 18th and 19th letters, *eta* and *nu*. L. 6 : at outset slanting stroke of *alpha* or

lambda. Ligature of 21st and 22nd letters, *mu* and *eta*. L. 7 : at beginning an upright, probably *iota*. L. 9 begins with a slanting stroke as in *lambda*. Though the last 14 letters are broken away, *συντείνει* is not a restoration but a reading.

The lacuna to the left of the inscription can be controlled by the certain restoration of lines 2 and 4, supported by those of lines 5 and 6. It thus appears that the last three lines have lost about 7, 8 and 7 letters respectively.

As in the Principate, so in the early Byzantine period, *κτίστης* occurs freely as a synonym for *εὐεργέτης* (1). More notable is the anonymity of this benefactor (unless indeed the name is lost at the bottom of the inscription). But *ἐλάχιστ(ος)* may give some hint of his position. Like *ταπεινός* it was so freely used by the higher clergy when speaking of themselves that on occasion it becomes almost a title (2). It was doubtless, then, an ecclesiastic of some prominence, perhaps the local bishop, who favoured Soli with the restoration of the *ἀπαντητήριον*, long fallen into decay and disuse. This term I find twice in papyri, in the 5th century and again in the 6th or 7th, once in epigraphy. An inscription of Kom Ombo (3), also of the 6th or 7th century, records the complete restoration of an *ἀπαντητήριον*, with high patronage both civil and religious, *εἰς οἴκησιν τῶν εἰσερχομ(ένων) στρ(ατιωτῶν)*

(1) Cf. DITTENBERGER's note 5 on *OGI* 492. For a later period we may take as an example out of many GRÉGOIRE 330 : *[Κλαν]δίῳ τῷ κτίστῃ τοῦ χωρίου.*

(2) e. g. from Egypt, LEFEBVRE 231 : *ἐγὼ ἐλάχιστος Καλλίνικος ἀρχιπρεσβ(ύτερος)* ; from Asia Minor, GRÉGOIRE 108 : *Ὑπάτιος ὁ ἐλάχιστος ἐν Κυρίῳ* (Hypatius was archbishop of Ephesus) ; *ibid.* 138 bis : *ἐλαχίστου πρεσβυτέρου καὶ μοναχο[ῦ]* ; *ibid.* 233 : *μον[α]χῷ τῷ ἁμαρτο[λῷ] κὲ ἐλαχίστο* ; *SEG* IV, 1929, 182 : *ὁ ἐλάχιστος τῶν ἐπισκό(πων)*. In precisely this same sense we find *ταπεινός* used : cf. *PAES* 1117 ; GRÉGOIRE 238. By the 6th centurie it had become a stock epithet for the *ἡγούμενος* of a monastery. *Ταπεινότης* is almost a title : Epiphanius, *Adv. Haeres.* in Migne, *Patr. Gr.* XLI, p. 881c. For *ἐλάχιστος* as an epithet of the dead, LEFEBVRE 231 ; *BCH* IX, 1885, n° 123 ; *JHS* VI, 1885, p. 346.

(3) *SEG* VIII, 780 ; *Sammelbuch d. gr. Urkunden aus Aegypten*, 7475 (LEFEBVRE 561, 562), now in the British Museum. The papyri to which I refer in the text are : *Papiri greci e latini — PSI* III, 175, 5 and *Pap. Iandanae*, 17.

εἰς ἀμεριμνίαν τε τῶν ἐ(λ)ευθεριτέων μιτάτων (sc. ἐλευθερητέων ; i.e. for the security of those exempt from the burden of affording *metata*, board and lodging). The multitude of officials, legal, financial, military, administrative, authorised to travel on their official occasions and entitled to claim their lodging, as early as the 4th century had become a serious burden on local hospitality (1). In Egypt the ἀπαντητήριον seems to have served to equalise this liability. Whether the hostel at Soli was confined to this purpose, whether it also functioned as a club-house (as εἰς κοινὴν ὠφελείαν might imply) we are in no position to decide. That Soli had long been in possession of such a building is attested by this record of its reconstruction - an event which, from the late character of the letter-forms, we can safely ascribe to the end of the 6th century or to the first decades of the 7th.

The inscription clearly ended with the imposition of a curse or fine on any who looted from the fabric of the building. Only here does restoration become conjectural. The first surviving letter of l. 8 is preceded by sufficient room to show the tip of *tau*, if this letter had stood immediately before it. Since therefore a word ending in -δος is almost certainly required, I put forward [παραστάδ]ος? *exempli gratia*. This word, at first glance one letter too long, is deceptive, since the juxtaposition of *rho* and *alpha* and *tau* and *alpha* economises space. Pilasters would be a sufficiently important feature of a building to justify its heading the list. L. 9 : [ξύλον?] : beams are emphasised in a recently published Cypriot inscription (*Opuscula Archaeologica* VI, nº 45) as an integral part of a structure. As an alternative therefore [δόχον?] suggests itself.

18. — The Epitaph of Kerykius.

At Kouklia (Old Paphos) in a wall immediately behind the Church Katholike : a block of grey sandstone, complete to left and probably above, but the stone is too uncouth

(1) Cf. *LBW* 1906 a[40] on the μητάτον or μιτάτον, lodging which private individuals were obliged to furnish to officials and soldiers in transit. In *Cod. Theod.* VII, 8 are to be found regulations for these *metata*, a heavy liturgy on the already well-taxed provincial.

and too much weathered for certainty. H. 0.24 ; w. 0.335 m. The inscription in 3 lines is intact save for the end of l. 1. Letters well formed, for the most part without *apices* and. remarkably early in appearance. H. from 0.018 to 0.065 m) Examined July, 1939. (Squeeze

Fig. 18.

Κ(ύρι)ε, βοή[θει τῶ]
δούλω σου
Κηρυκίω.

This modest inscription provides an ironical appendix to the long series of pagan documents from Old Paphos, that most celebrated centre of Aphrodite worship in all the ancient world, where no evidence of Christianity has yet been found. Judged on letter-forms alone, it might well be Antonine ; indeed the classical *sigma*, though it occurs once under Marcus and again in an archaizing text of the early 3rd century, is after the times of Trajan obsolete (1). This

(1) The chronology of the various forms of *sigma* used in Cyprus, the classical, the square and the *sigma lunatum*, is discussed in *BSA*

inscription therefore, though doubtless of the 5th or even 6th century, may be as early as the end of the 4th. By the time of Jerome Paphos was in a ruinous condition, but of the actual transition to official Christianity nothing is known (1). [Inscription du Ve ou plus probablement du VIe siècle. H. G.]

Βοήθει occurs freely in a funerary context, both in Egypt and in Syria ; while in Asia Minor our inscription as a whole finds many exact parallels (2).

19. — The Acclamation of Count Theodore.

At the village of Ag. Tychon, near the site of the ancient Amathus, in the yard of one Hadjiantonis Kyriakou, immured into a wall about 5 ft above ground and facing S : block of

xlii, p. 221[85]. The classical *sigma* occurs under Marcus in *IGR* III, 946 (*JHS* IX, 1888, p. 233, nº 22), under Severus Alexander? in *IGR* III, 958 (*JHS* IX, 1888, p. 246, nº 86), both from Old Paphos ; and it is probable that the multitude of earlier inscriptions on this site influenced either the lapicide or his client. An excellent parallel is offered by the Delian inscription, Grégoire 214 bis, which belongs to the 5th century and yet gives the *sigma* in its ancient form.

(1) Jerome, speaking however of New Paphos, says (Hieron. *Vita S. Hilarionis*, in Migne, *PL* 23, col. 50) « *terrae motu lapsa nunc ruinarum tantum vestigiis quid olim fuerit ostendit* ». Its destruction was perhaps due to the same earthquakes which in 332 and again in 342 laid Salamis in ruins ; but whereas Salamis was rebuilt by Constantius to become the metropolis of Cyprus, Paphos was left desolate to make a slow and only partial recovery. This disparity of treatment has lead Hill to think that the latter had proved stony ground for the new religion, and it is certainly significant that Cyrillus of Paphos signed at Nicaea before Gelasius of Salamis, but in all the later lists of bishoprics Paphos never comes earlier than 5th or 6th. Of Old Paphos at this time nothing is known. The last pagan inscription is probably *IGR* III, 958, which, as we have noted, can be dated with some confidence to the reign of Severus Alexander. It seems likely that when the Peace of the Church came, there was little or nothing for the Church to destroy.

(2) e. g. Grégoire 40, 96, 130, 138, 148, 224 quater, 229. With funerary inscriptions most regions tended to develop a characteristic form ; but on the slender evidence as yet available, Cyprus seems to have been thorougly eclectic ; for of the Christian period there are no two funerary inscriptions alike.

yellow sandstone; h. 0.33, w. 0.455 m. The inscription in 4 lines is intact except for the last letter of the first two lines. Letters large and roughly cut, with occasional *apices* on terminals. H. from 0.05 to 0.07 m. Surface uneven and scratched. Examined August 23, 1936. (Squeeze)

Fig. 19.

\+ *Θεωδόρου*
κόμιτος [*π*]-
ολλὰ τ·
ὰ εἴτη (sic).

L. 1 : a long slanting stroke at the right edge of the stone can belong only to *hypsilon*. L. 2 : *iota* is here "double-dotted" but not in l. 4.

Like *νίκα, πολλὰ τὰ ἔτη* is an acclamation of the parties of the circus. It was addressed properly to the emperor as a popular expression of loyalty (1), and was thence transferred

(1) Cf. Dussaud, *Voyage arch. au Safa*, p. 164, nº 33 : *τοῦ βασιλέως*; (probably Heraklius) *π. τ. ε.* ; *LBW* 1830 (9th century, from Cyrrhus) : *Θεο*[*φίλου*] *βασιλέως π. τ. ε.* · *Θεοδώ*[*ρας Α*]*ὐ*[*γ*]*ούστ*[*ης*] *π. τ. ε.* ; Grégoire 79 from Smyrna ; *ibid.* 114 and 114 ter (*Εὐσεβῶν βασιλέων*

to the circus factions (*τῶν Πρασίνων, τῶν Βενέτων π. τ. ε.*). It was widespread throughout the Greek East, where it retained all the implications, political and religious, which underlay the rivalry of the factions in Constantinople itself (1). *Πολλὰ τὰ ἔτη* became, like *multos annos*, the proper cry at the ordination of bishops : *π. τ. ε. ἐπισκόπ(ω)* and *- - - - μητροπολίτου - - - π. τ. ε.* (2). Finally, there are several instances which prove that this passionate slogan had passed into the language of the day as a colourless locution. Thus we find *πολλὰ τὰ ἔτη τῆς συγκλήτου* and, as the extreme instance in what may even be a funerary context, *Εὐσταθίου δομεστίκου π.τ.ε.* and again *Ἀζιζίωνος τοῦ Φιλοκτίστου π.τ.ε.* (3). Our acclamation will fall somewhere within this last category ; while not funerary, it is a mere expression of loyalty and approval toward a high official. We need not look for implications, either political or religious.

The only *comes* directly concerned with the affairs of Cyprus was the Count of the Orient, whose head-quarters were at Antioch and within whose diocese the island fell. In the later years of Zeno and perhaps in 486 a Theodore who held this office was demoted as the result of a pogrom in that city. He may possibly have been the Theodore of our inscription (4).

20. — A Funerary inscription of unknown provenance.

In the Cyprus Museum, with no record of acquisition or provenance : a block of brownish sandstone, presumably from some wall or building ; broken away to right but other-

π. τ. ε.) from Ephesus. As a formula of salutation to Emperors, cf. Du Cange under *εὐφημεῖν*.

(1) For the use of the formula with the parties of the Circus, *LBW* 1900 from Jerusalem : *[τῶν] (B)ενέτον π. τ. ε.* ; Grégoire 114[8], from Ephesus : *Χρι[στια]νῶν βασιλέων καὶ Πρασίνων π. τ. ε.*. For the Greens and Blues in the Eastern provinces, see Grégoire's comments under this last inscription, where a full bibliography is to be found.

(2) Lefebvre 76 ; *PAES* 566. On the use of the acclamation at the ordination of bishops, Leclercq, *Dict. d'Arch. chrét.*, I, col. 242.

(3) Grégoire 274 (*συγκλήτου*) ; *LBW* 1831 (Cyrrhus) ; *ibid.* 2413, (Kenakir). For the acclamation " in reverse " : Grégoire 115, *Καλὰ τὰ ἔτη τοῦ . . . .*

(4) *RE* 2nd s., v, 1934, col. 1904, Theodoros 87 (Ensslin). The incident is placed in the year 486 by Enfrey, *Antioche*, (1930), p. 41.

wise, it would seem, complete. H. 0.375 ; w. 0.395 ; th. 0.60 m. The stone has been hollowed into a trough the outlet of which appears as a circular hole in the middle of the inscribed face. The inscription in 4 lines is lost to the right only. Letters large and roughly cut, but well formed. H. from 0.045 to 0.083 m. Surface fair. Examined in August, 1936. (Squeeze)

Fig. 20.

e.g. *Διονύσι[ος τὸ ἡρῶον ἔκτισεν ὑπὲρ]*
Σήστη[ς τῆς γυναικὸς αὐτοῦ καὶ Κυ-]
ριακῆς [τῆς θυγατρός · ὁ δεῖνα ἀρχι-]
τέκτων [ἐποίει].

L. 3 : the upper part of *kappa* is lost without affecting the certainty of this letter. L. 4 : of the 5th letter only a fragment, but *omega* is unquestionable.

From the present dimensions of this stone, so much, it seems, has been lost that restoration becomes highly conjectural. However, that *Σήστη[ς]* = *Sextae* was suggested to me by Professor Calder ; and if *[Κυ]ριακῆς* is also to be taken as a name, it is all but certain that our inscription is funerary (1). About the lettering there is little that is distinctive : it

(1) For *ἡρῶον* in Christian epigraphy, cf. Grégoire 98 *ter* and *quater*, and ***MAMA passim.***

may be of the 4th century or even early 5th. But it might equally well be Severan. I incline towards the later dating because of the name *Κυριακή*, which is almost exclusively Christian (1). In lines 3/4 *ἀρχι|τέκτων|* rather than *τέκτων*, since the latter, though found in similar contexts, is distinctly rarer (2).

21. — The 18th Verse of the 25th Psalm.

In the Cyprus Museum, with no record of provenance or acquisition: a slab of white marble, broken away on all sides. Max. h. 0.225; w. 0.28; th. from 0.02 to 0.028 m. The inscription in 7 lines is in part complete to left and below. Letters ornate, carefully cut and formed. H. from 0.02 to 0.023 m. Surface excellent. Examined July, 1936. (Squeeze)

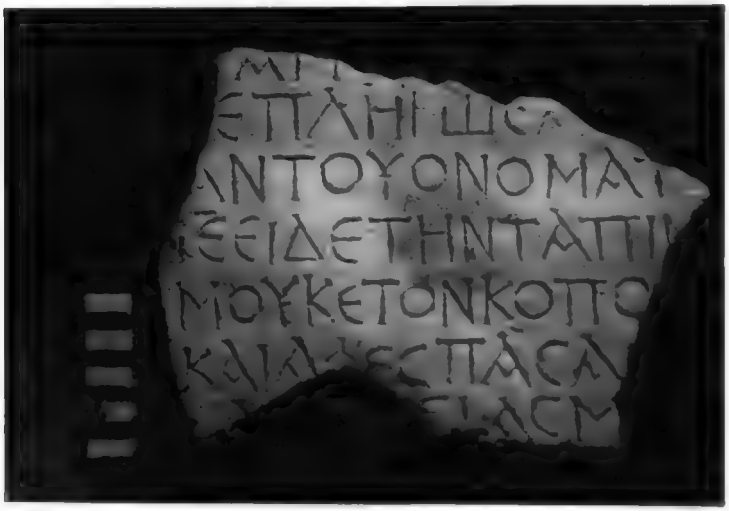


Fig. 21.

(1) Neither *Κυριακός* nor *Κυριακή* is to be found in *OGI*, *Syll*, or Bechtel, *Historischen Personennamen*. Both occur however in papyri and the former in Lefebvre. All the occurrences I have been able to check have been Byzantine.

(2) Since *τέκτων* denotes rather a builder than an architect. The signature of the architect is of frequent occurrence on monuments; e.g. *SEG* VII, 1934, nº 155 : *Ἀλέξανδρος ἀρχιτέκτων Θεοῦ Βήλου ἐποίει.*

[+ ?] Τ̣ὰ μ[. .^{c}:.^{5}. σου παντ-]
α̣ ? ἐπλήρωσα ε̣[ἰς δόξ]-
αν τοῦ ὀνόματός [σου].
Κ(ύρι)ε, εἰδὲ τὴν ταπίν[ωσίν]
μου κὲ τὸν κόπο[ν μου]
καὶ ἄφες πάσας [τὰς]
ἁ[μαρ]τίας μ[ου].

L. 1 : *alpha* is preceded by an upright so spaced as to make either *rho* or *tau* probable. This would still leave space between this letter and the left margin. The 3rd letter, though damaged, is certainly *mu*. After *mu* there is sufficient uncut space to eliminate all letters phonetically admissable except *epsilon*, *omikron* and *omega*. L. 2 : at the beginning, the lower tip of a slanting stroke, as in *alpha* or *lambda*. At the end, segment of a lunar letter. L. 7 : either *alpha*, *delta* or *lambda*, set back from the left margin. Thereafter, some 3 letters are lost.

With the addition of *Κ(ύρι)ε* lines 4 to 7 give the 18th verse of the 25th Psalm. If the first 3 lines are also a quotation, I have been unable to trace it ; while restoration of the first line is not helped by uncertainty as to the number of lines, if any, that have been lost above. The inscription from its lettering would appear to belong to the latter part of the 5th century or to the beginning of the 6th. It may be added, with No. 9, to the brief list of Biblical inscriptions which Cyprus can show (1). Quotations from the Psalms, cut on the lintels of dwelling-houses and public buildings, are characteristic of the epigraphy of North Syria (2).

(1) These are (a) N° 9 above (b) *BCH* XX, 1896, pp. 349-51, discussed in Appendix A (c) *Antiquaries Journal* XIII, 1933, p. 103 ff. : painted inscription in a cistern at Constantia (Psalm XXIX, 3) (d) *Ibid.* (II Kings, 2, 21).

(2) *AAES*, Introduction p. 14 ; E. Michon, *Bull. Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1901, p. 187 ff., *Les inscr. grecques consistant en passages de l'Ecriture* ; Jalabert in Cabrol-Leclercq, *Dict. d'Arch. chrét.*, III, p. 1742 ff. ; Grégoire ad 128.

22. — A Fragment of an Imperial Ordinance.

In the Cyprus Museum, with no record of provenance or acquisition : a plaque of white marble, complete below and to the right. H. 0.222 ; w. at l. 6, 0.354 ; th. from 0.029 to 0.033 m. The inscription in 8 lines is complete at the bottom only. Since the lettering extends to the right edge of the stone, leaving no margin, it was clearly continued on this side on a separate slab. A third slab, either to the left or still forther to the right, may be necessary to accommodate the presumed length of line. Letters well formed but somewhat carelessly cut, between incised lines. H. from 0.012 to 0.031 m. Examined July 27, 1936. (Squeeze)

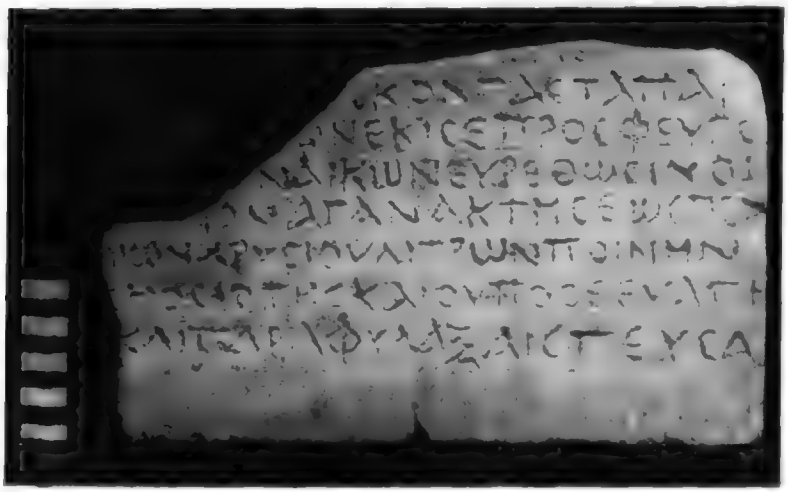


Fig. 22.

[- - - - - - - - - - - - - - -]τὸ ἡμέτερον [πρόσταγμα (?) - -
- - - - - - - - - - - - - - - - -]
[- - - - - - - - - - - - - - γιν]ώσκοντας τὰ παρ' [ἡμῶν τυπω-
θέντα (?) - - - - - - - - - -]
[- - - - - - - - - - - - - - - - τ]ῶν ἐκῖσε προσφευγό[ντων - -
- - - - - - - - - - - - - - - -]
[- - - - - - - - - - ἢ ἀνδρῶν ἢ γ]υναικῶν εἱρεθῶσιν οἱ[- - -
- - - - - - - - - - - - - - -]

[ἵνα μὴ πρὸς τὸν μέλλοντα χ]ρόνον ἀγανακτήσεως περ[ιλειφθῇ
πρόφασις, e.g. θεσπίζομεν τὸν παρα]-
|βαίνοντά τι τῶν τυπωθέντων τ]ριῶν χρυσίου λιτρῶν ποινὴν
[ὑποστῆναι· ---------- |
| ---------- ἡ| σὴ ὁσιότης καὶ ὁ ὑπό σε εὐαγὴ[ς
κλῆρος ---------- |
[----------] καὶ παραφυλάξαι σπευσά[τω ---
----------].

L. 1 : lower part only of letters preserved, and of these the first *epsilon* alone is certain ; *τὸ ἡμέτερον*, however, fits the traces well. L. 2 : at the beginning, half of *omega*. Final sign a tall upright which drops below the incised line and is apparently part of *rho*. L. 4 : the fragment of an upright at the beginning from its spacing belongs almost certainly to *upsilon*. At the end of the line an upright, to all appearances *iota* ; but the beginning of a slanting stroke suggesting *nu* is not impossible. L. 5 : at the outset possible base of an upright, so well spaced from the letter following (either *theta* or *omikron*) as to make *gamma* or *rho* likely. Final letter damaged but an upright is reasonably certain. L. 6 : at the beginning, fragment of either *rho* or *upsilon*. L. 7 : first letter, from the two tips which alone appear, almost certainly *sigma*.

So much being lost, only partial restoration is possible. *Ἡμέτερον* of l. 1 recalls the phrase *τὸ ἡμέτερον πρ]όσταγ[μα* of the Mylasa edict of Zeno's reign (1), and, significantly, in the same line of that same edict we find *τὰ [παρ' ἡμῶν τυ]πωθέντα*. Not *[γιγν]ώσκοντας* but *[γιν]ώσκοντας* is to be restored, the latter being the form used exclusively in the non-literary papyri from the Ptolemaic period onwards and in the New Testament. When in a Delian inscription of the 5th century *γιγνόσκις* occurs, this is a remarkable archaism, inspired by the locality (2). For l. 3 compare the petition of a Syrian presbyter to Tiberius II (*SEG* VII, 327), where he pleads to have the boundaries of the sanctuary of an oratory of St-Irene defined : *ὅρ]ων ἀσφαλείας διά τε τοὺς ἐκεῖσε προσ-*

(1) Grégoire 240[17].
(2) Grégoire 214 bis.

φεύγοντας ... The restoration of l. 5, from *ἵνα μή* to *πρόφασις*, (where *ἀγανακτήσεως* is to be referred to the imperial displeasure) I owe to Professor Calder. Here there appears a possible connection grammatically between lines 5 and 6, as suggested by the restoration offered *exempli gratia* and itself based on *LBW* 1906 a[54]: *τὸν παραβαίνοντά τι τῶν τυπωθέντων πεντήκοντα χρυσινοῦ λίτρας κ.τ.λ.* (1). For *ποινὴν [ὑποστῆναι]* and this line in general, cf. *[Τριῶν λι]τρῶν χρυσοῦ ἐπιτίμιον ὑποστῆνε* in the Mylasa edict cited above. For *κλῆρος* of l. 7, a certain restoration, cf. *MAMA* III, 197, p. 125: *ὁ ὁσιώτ(ατος) ἐπίσκο(πος)* ... *κ(ὲ) ὁ ὑπ' αὐτῶ τεταγμένος εὐ[αγ]ὴς [κλῆρος]* and Grégoire 220 bis: *εὐαγοῦς κλήρου* (2). L. 8: *παραφυλάττειν* is in the language of chancellaries the regular term for compliance with a law or edict; while *σπευσά[τω]* is paralleled by *παραφυλάξαι σπουδασάτω*, likewise from Mylasa.

Enough therefore survives to prove that there is here part of an edict or rescript, addressed by an emperor to a bishop and his clergy, regulating the right of asylum and imposing sanctions against its abuse (3). It is unfortunate that both this document and that from Miletus which deals with the same subject are in so fragmentary a condition; but while the latter can be accurately dated to A.D. 536, the originator

(1) A shorter restoration is possible for lines 5 and 6: *θεσπίζομεν τὸν παραβαίνοντα ταῦτα*; but this does not seem to me to afford a sufficient length of line. I have remarked above that a third slab, either to the left or still further to the right, may be necessary to accommodate our inscription. Below l. 8 may be seen two incised lines, unused. This indicates that the end of the inscription lay to the left between these lines, which would otherwise be without function, and this in turn may give some support to the suggestion that our stone is the centre of three. For *θεσπίζομεν* cf. *OGI* 521, n. 5. The penalty for transgression, in the ordinances of Zeno, Anastasius and Justinian regularly given in terms of gold pounds, is applicable to governors and persons of consequence; lesser offenders being presumably liable to a capital sentence (Grégoire 240, p. 85). For *λιτρῶν* cf. Waddington ad *LBW* 535, p. 147.

(2) Also Grégoire 144: *τοῦ κλήρου κὲ τοῦ λαοῦ*, the clergy by this time being a distinct estate.

(3) cf. F. Cumont, *CRAI* 1907, p. 453 on the right of asylum in the 5th and 6th centuries.

in the present case can only be conjectured. The lettering, it may be noted, bears a remarkable likeness to that of Anastasius' decree from Kosr il-Hallabat (*PAES* 20) and that from Corycus (*MAMA* III, 197) which belongs with every probability to the same reign.

The University of St. Andrews. T. B. MITFORD.

APPENDIX (A)

Two Published Inscriptions

Two published inscriptions are perhaps deserving of better treatment than they have found at the hands of their editors.

(a) BEAUDOUIN ET POTTIER, *BCH* III, 1879, p. 165, n° 7 (JALABERT et MOUTERDE, using *BCH* text, in CABROL LECLERCQ, *Dict. d'Arch. chrét.*, VII, 1, 1926, col. 653; *SEG* VI, 1932, 841) was seen by me in July, 1939, built into a water-tank at the N end of the gardens of the monastery of Xeropotamos at Pendayia. This village being some 4 miles E of Karavostasi, there is little doubt that Soli is the original provenance (1). On the side of a white marble sarcophagus, 0.82 m. in height, c. 1.60 m. wide, is inset at the centre a rectangular inscribed panel, of which the dimensions are : h. 0.27 ; w. 0.465 m. To the left a female, to the right a male bust and, above, a winged head (2). The panel is clearly palimpsest, since the 9th line of the inscription is on the lower edge, the 10th on the raised border; further, 2 or 3 letters of an earlier text are left stranded on the raised border to the right; and, finally, the surface is rough, showing traces of deleted lettering, in certain cases legible (3). A sarcophagus of the Antonine period, as it would seem,

(1) *SEG*, wrongly « *in vico Xeropotamos prope Lapethum* ».

(2) B. and P. : « tête d'ange ailé ». But the sarcophagus (which would repay expert examination) seems to me to be clearly pagan.

(3) On this raised border, at the end of l. 1, an *omikron* distinctly

has been reused for a Christian burial. The inscription in 10 lines is complete, and, save for a crack which runs vertically down the face, undamaged. My text is taken from a squeeze :

Σορὸς Σωτηρειανοῦ, Ἀ(γγέ)λων
δεσποτε[ί]α δεικέως ἀγοσ-
θεῖσα (sic) · *ὁ<ρ>κείζομεν ὑμᾶς*
τὸν Θεὸν τὸν π<α>ντο-
κράτορα κὲ πατέρα (leaf)
κὲ ὑειὸν κὲ τὸ ἅγειον
πενεῦμα μή τις παρά-
ξενα τοῦ γέ[μο]υ μου
ἐ<φ>ισθῆ ἐ<πε>ὶ ἔχ[ε]ι πρὸς
τὴν μέλλυσα[ν] κρείσιν.

L. 1 : over the final *omega nu* a short horizontal stroke, to denote abbreviation. In l. 2 either *δεσποτε[ί]α* or *δεσποτέα* is admissable from the stone, at this point damaged ; but the former is supported by the orthography of the inscription, well illustrated by *δεικέως* for *δικαίως* (further, *ὑειόν, ἅγειον, κρείσιν*). On the stone, *ὁκείζομεν, πντοκράτορα*. In l. 8 after the 9th letter, a lacuna of c. 2. L. 9 : *ЄPICΘHЄCΠIЄX ΠPOC*, of which each letter is distinct ; after the 12th, a short lacuna to be filled either by inserting a narrow letter or by treating the upright which follows as part of *eta*.

Lines 2/3 : B. and P., *δέσποτε, [τὸν] δικαιό[τ]α[τ]ο[ν | δ]έξαι* ; J. and M., *δεσποτέα δεικέως ἀ(λ)ο|θεῖσα*. Lines 8/9 : B. and P., *τ[ύ]μ[β]ου ἐ[φ]ίστη, ε[ὔ]πιστος κ.τ.λ.* ; J. and M., *ἐ(φ)ίστη ἐ(λ)πί-(σας) κ. τ. λ.* There are thus two *cruces*, of which the first is resolved by reading *ἀγοσθεῖσα* for *ἁγιασθεῖσα* ; the sarcophagus speaks : " Through the angels' mastery properly sanctified, I adjure you by God the Omnipotent..." The second, however, is less tractable. For *γέ[μο]υ* we may compare Grégoire 209[5], *ἐπὶ (ἐπεὶ) γέμι (γέμει) τὸ θήκιον* ; while in l. 9 the final formula, *ἔχει πρὸς τὴν μέλλουσαν κρίσιν*, is clear. For this we may compare e.g.

smaller than the average ; at end of l. 3, *sigma* (or possibly *omikron*) ; opposite l. 4, an *iota* (but this may be a part of the stem of the leaf). The second *mu* of l. 3 is cut over an apparent *sigma* ; in l. 9 the 2nd and 3rd letters are joined by a slanting stroke, suggesting an earlier *nu*.

LBW 1899 : [πᾶ]ς δὲ ἐπιχειρῶν π[αραβαίνειν | τοῦ]το ἔχει πρὸς τὴν [ὀργὴν | τὴν μέ]λλουσαν (or *Κρίσιν*) (1). The 4 letters *ϵCΠΙ*, which precede this, I take to be ἐ<πε>ί carelessly miswritten. There remains a verb in the subjunctive of 6 letters' length, and here ἐ<φ>ισθῇ seems inevitable. The meaning will then be " that no man place on me ought that is alien to my burden, else he hath dealings with the Judgment to come ".

From its Nicene formula this inscription cannot be earlier than 325 ; but the lettering is not late — indeed it might well be Antonine — and we are therefore left with the 4th or early 5th century as the probable date. Cyprus by the end of the Principate had long had a population which was exclusively Greek-speaking, and a document as barbarous as the above is quite without parallel. There is good reason to think that the island was partially depopulated at the outset of the 4th century by drought (2), and in *BCH* III, nº 7 I am tempted to find evidence of immigration from lands still further to the E to fill this partial vacuum.

(b) PERDRIZET, *BCH* XX, 1896, pp. 349-51, nº 4 and Plate XXIV (cf. GRÉGOIRE ad nº 128). I examined an excellent cast of this inscription at Karavas in July, 1939 — the original in Paris I have not yet seen — and find Perdrizet's handling of it somewhat unorthodox. His text is simply the Septuagint version of the XVth Psalm, garnished with two pairs of square brackets. Admittedly Perdrizet refers his reader to the " facsimile " on Plate XXIV (taken from a squeeze by a M. Gilliéron) ; but this, though generally adequate, is inaccurate for the letter-forms and shows lines 12 and 14 as incomplete. Hence the square brackets in Perdrizet's Septuagint version. My squeeze gives me (3) :

(1) Further *MAMA* I, 169 ; *JRS* XIV, 1924, p. 85 ff., where the use of the present ἔχει is attested for Lycaonia and Phrygia. More frequent is the formula ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν : *LBW* 1654 (Sardes) ; 1703 (Apamea) ; Grégoire 7 (Cyzicus). Cf. also from Rome ε. α. π. τὴν ἐπερχομένην ὀργήν (cited in *LBW* ad 1899).

(2) *Vita S. Spiridonis* in MIGNE, *P.G.* 116, cols. 430 ff. The drought is supposed to have lasted 36 years (or 17 or 7 according to later versions), depopulating the island and ending only with the founding by St Helena of churches at Tochni and at Stavrovouni. It is presumably identical with the visitation attested by Theophanes for the year 324 and general throughout the Near East. Cf. HILL, p. 246.

(3) In l. 2 on the cast, *AIIO* for ἀ<γί>ω.

Κ(ύρι)ε, τίς παροικήσει ἐν τῷ σκηνώματί σου
ἢ τίς καταπαύσει ἐν ὄρι ἁ<γί>ω σου ;
Πορευόμενος ἄμωμος καὶ ἐργαζόμενος
δικαιοσύνην,
λαλῶν ἀληθίαν ἐν καρδία αὐτοῦ,
ὃς οὐκ ἐδόλωσεν ἐν γλώσσῃ αὐτοῦ,
καὶ οὐκ ἐποίησεν τῷ πλησί[ον αὐτ]οῦ κακόν,
καὶ ὀνιδισμὸν οὐκ ἔλαβεν ἐπὶ τοὺς ἔγγιστα αὐτοῦ.
Ἐξουδένωται ἐνώπιον αὐτοῦ πονηρευόμενος ·
τοὺς δὲ φοβουμένους τὸν Κύριον δοξάζει ·
ὁ ὀμνύων τῷ πλησίον αὐτοῦ καὶ οὐκ ἀθετῶν.
Τὸ ἀργύριον αὐτοῦ οὐκ ἔδωκεν ἐπὶ τόκον
καὶ δῶρα ἐπ' ἀθώοις οὐκ ἔλαβεν.
Ὁ ποιῶν ταῦτα οὐ σαλευθήσετε.

BCH XX, nº 4, from its letter-forms, may belong to the first half of the 5th century. Inscriptions of this type I discuss under Nº 21 above.

APPENDIX (B)

A Survey of the Early Christian Epigraphy of Cyprus

In Cyprus the Early Christian period is clearly defined. It is preceded by a century in which, to judge by the all but total absence of inscriptions, life cannot have risen very much above the level of mere survival ; which culminated in the early 4th century in depopulation from long drought and the destruction of the two chief cities, Paphos and Salamis, by earthquake. Of that steady transition into Christianity which, for example, parts of Asia Minor can demonstrate, where ambiguous and crypto-Christian documents prelude the final triumph of the Church, Cyprus can as yet show little. There is hardly a hint of Christianity before Constantine (1). Indeed, the only epigraphic evidence of life, let

(1) On two funerary cippi there is definite evidence of cryptic Christianity ; on a third, an undisguised cross. All three are very probably of the later 2nd or the 3rd century A.D.

to say nothing of ordered government, during this century is afforded by one milestone recut under Decius (*Opusc. Arch.* VI, no. 33), two under Aurelian (*LBW* 2807 and *Opusc. Arch.* VI, no. 34) and one again under Diocletian and Maximian (*LBW* 2807). Not only do milestones thus provide what slight continuity there is, but during the Constantinian period they give the earliest sign of a reviving civilisation. To adopt a loose but convenient classification, we may treat them therefore, for the purpose of this Survey, as our first category. (1) *Milestones.* Ten are known : one, between 324 and 333, of Constantine the Great and two *Caesars* (1) ; two, between 333 and 337, of Constantine the Great and three *Caesars* (2) ; three, in or shortly after 337, of Constantine II, Constantius and Constans as *Augusti* (3) ; one, in or shortly before 340, of Constantine II and Constantius as *Augusti* (4) ; one, between 355 and 360, of Constantius as *Augustus* and Julian as *Caesar* (5) ; one, in 364, of Jovian (6). To these we may add the fragment *CIL* III, 12112 (*JHS* XI, 1890, p. 84). (2) Of *funerary* inscriptions only 8 or 9 have survived from the three centuries and more which precede the Arab invasions : a remarkably small figure in view of the fact that in Asia Minor, Egypt, Syria and elsewhere funerary inscriptions easily outnumber the aggregate of all others. Of these, 4 are published above : Nos. 9, 12, 18 and 20 (if this, as is probable, is to be included here) ; while *BCH* III, no 7 is treated in Appendix A. To these add *LBW* 2791, cut on a marble column from New Paphos, now in the Paphos Museum at Ktima : *Ὑπὲρ ἀναπαύσεως Ἰσιδώρου διακ(όνου)* ; *BCH* XX, 1896, p. 351, no. 5, from Lapethus, carefully inscribed on a marble slab which I have failed to find : *Μάκρα Ῥουφιανοῦ πρεσβυτέρου καὶ Ἡρακλίδου διακό(νου) καὶ Γρηγορίου διακ(όνου)* ; Hogarth, *Devia Cypria*, p. 11, no 6, stretched over a *loculus* in a large tomb at Drepano : *Βικαρίου* and, possibly, *JHS* XI, 1890, p. 75, no 21 from Arsinoe, which (according to Hicks) should read : *Ἀντεσ(τίου) εὐχ(ή)* (7). The

(1) *JRS* XXIX, 1939, p. 197, no 7 from Mazotos.

(2) *JRS* XXIX, 1939, p. 191, no 3b ; p. 192, no 4, from Chrysochou and Terra.

(3) *JRS* XXIX, 1939, p. 187, no 1c ; nos 13 and 14 above.

(4) *CIL* Supp. 6732 as restored in *JRS* XXIX, 1939, p. 189.

(5) *JRS* XXIX, 1939, p. 187, no 1 d.

(6) *LBW* 2807d.

(7) Now in the British Museum, but not included in *BMI.* The

diversity of form shown by these few inscriptions can hardly be without significance. During the first two centuries of the Principate the funerary inscriptions of Cyprus (of which there are perhaps some 200 still unpublished) were of an unparalleled sameness both in content and in the type of monument on which they occur. In certain areas, particularly in the S of the island, may be found in abundance limestone *cippi* bearing a name in the vocative, a name in the genitive and the invocation *χρηστέ* (*χρηστή*) *χαῖρε*. Man is proverbially conservative in his habits of burial. In Asia Minor the rich vocabulary of the grave is common to both the pagan and the Christian periods. Here there is no bridge, and such a break in tradition implies, I consider, a basically altered population. (3) One of five *mosaic* inscriptions from Curium (*Bull. Univ. Mus. Pennsylvania* VII, 2, of April, 1938, p. 6 ff.) illustrates the transition from paganism : the city is under the protection no longer of Apollo but of Christ. (4) The *Biblical* inscriptions, five in number, of which one is funerary, are discussed under N° 21 above and on p. 161, note 1. (5) There are three *Jewish* inscriptions : cf. N° 3 above. (6) *Imperial* inscriptions : to Nos. 7 and 22, add *LBW* 2727 and 2769 (*CIL* III, 1, 214), both of which are now lost. (7) *Architectural* inscriptions : N°s 1, 2, 6, 10, 15, 16, 17 and probably N° 11 ; also *Ἐφημ. Ἀρχ.* 1914, pp. 2 and 3 from Lapethus, now in the Cyprus Museum : *Μάρτυρος Θέκλης μνήσ[θητι]*, in beautiful lettering of the 6th century, wrongly ascribed by Sittig to the Ist. (8) Seven *painted* inscriptions from a cistern at Constantia (of which two are included under Class 4) are published in *Antiquaries Journal* XIII, 1933, p. 103 ff (1). (9) In a miscellaneous class I include the acclamation, N° 19 ; *LBW* 2760 from Salamis, now in the Louvre, a small marble pedestal inscribed

inscription is complete, so that Tubbs' version *Ἀντέσ(τιος) εὐ-χ[αριστῶν ἀνέθηκε]* need not be considered.

(1) The first two inscriptions, N°s 1a and 1b, are well illustrated by Plate XI, 1. From this it may be seen that the correct reading in the former is *σο(υ)* not *σου*, in the latter *φων(ή)+* not *φωνή*. N° 5, from the epigraphic text given on p. 105, should read *Χ(ριστὸ)ς ὁ θ(εὸ)ς κ.τ λ.* and not *Χ[ριστ]έ, ὁ θ[εὸ]ς κ. τ. λ.* ; further, the solecism *τὸν δοῦλος* should be kept, in preference to *τὸν δοῦλό[ν] σ[ου]*. This improper use of square brackets leads me to suspect that in n° 6, of which there is no epigraphic text, *στ(αυρό)ς* appeared in the original and not *στ[αυρό]ς*.

Λεοντίου ἐπαρχικο[*ῦ*] · *Ἑρμόλαος Ψυχάρους ἐποιοῦν* (5th or 6th century ?) ; *JHS* XII, 1891, p. 194, n° 49, a moulded slab of marble, which may still be seen at the Forester's house at Salamis, once perhaps the facing of a lintel, with an obliterated inscription (1) ; *S.B.Bayer. Ak.*, 1888, p. 343 F, a sandstone block once built into the church of St. Thekla near the Salaminian Kouklia, and now lost (2). Oberhummer's text from a hand-copy is unintelligible, but I see no reason to support his suggestion that this is another of the Aqueduct series. No. 8 above, the two fragments from Carpasia, four further fragments in the Cyprus Museum, unpublished and of unknown provenance, may be included in this class. We are left with (10), the *Aqueduct* inscriptions, the last dated monuments of ancient Cyprus. In 647 the Arab invasions began and thereafter, with the exception of certain rare Byzantine seals (3), there are no inscriptions in Greek until the full Middle Ages.

APPENDIX (C)

Letter-forms

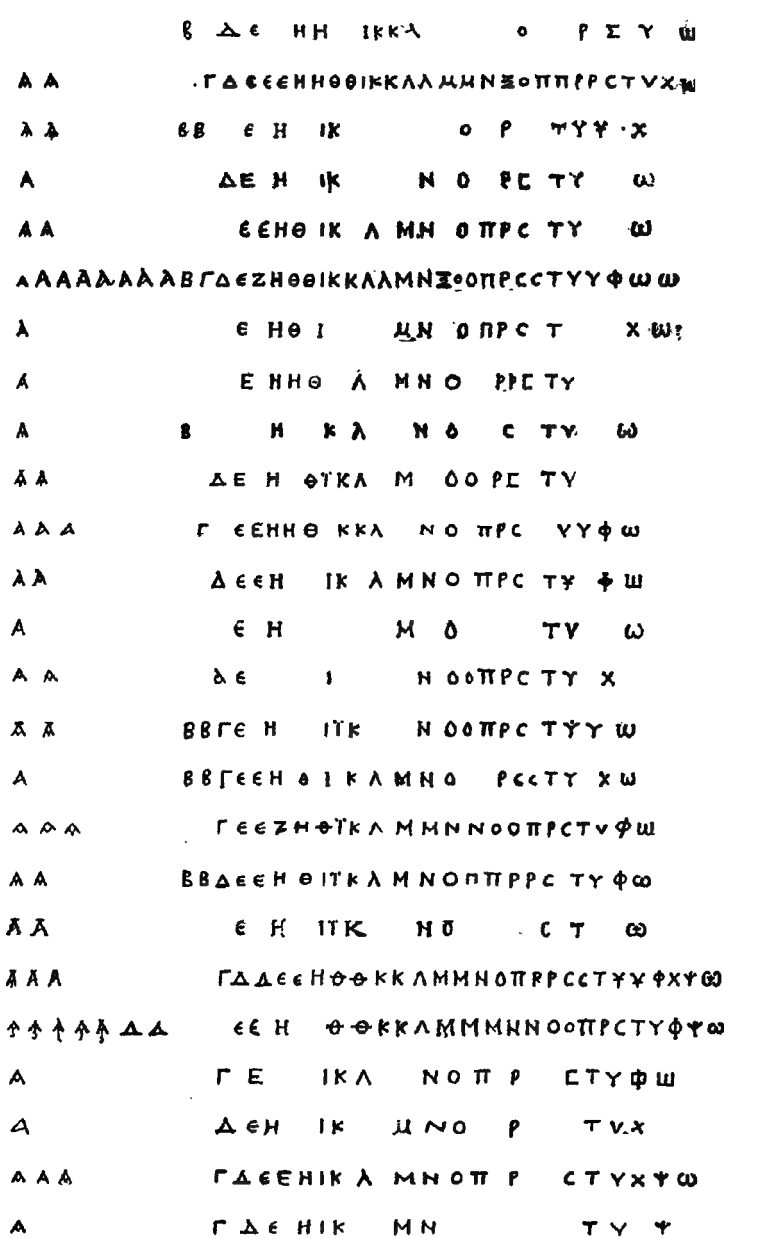
Since I have relied, perhaps unduly, on letter-forms in the dating of many of the above inscriptions, I have thought it correct to give a table of these, taken from my squeezes. In this table are treated 18 new Greek inscriptions and 8 already published. The order in which they are presented is approximately chronological.

(1) The editor read ΑΡΓΑΛ⊢ ////// and restored + ... *Γαλήριος* .. ? An undamaged cross appears above the inscription, a second at the beginning of l. 1. The large and well-formed characters have been heavily mutilated, but several can be recognised with certainty. From a squeeze I read : +

+ ΤΩΝΑΡΓΑΛΙΦΗΚΟΔ - - - -

(2) This church has been renovated since Oberhummer's visit in 1888.

(3) Hill, p. 260, note 1.



(1) 1914, p. 2.
(2) p. 442.

APPENDIX (D)

Abbreviations and Sigla

A valuable work by Avi-Yonah, *Abbreviations in Greek Inscriptions* (*The Near East*, 200 *B. C. to A. D.* 1100), makes little or no use of Cypriot material. The following list is exhaustive for the Hellenistic, Roman and Early Christian periods.

ΑΛΩ̅Ν̅ ἀ(γγέ)λων,	*BCH* III, no. 7 (s. IV p).
ΑΝΘ(ύπατος),	*IGR* III, 955 (s. II p); *JRS* XXIX, no. no. 2 (218 p), after revision of text.
ΑΝΤΕC(τιος),	*JHS* XI, no. 21 (s. IV/V p?).
ΑΠΟΔΕΔΕΙΓ-(μένος),	*Opusc. Arch.* VI, nº 46 (Titus).
ΑΡΧΙ(ας),	No. 3 (s. VI p).
ΑΡΧΟΝΤ-(ος),	No. 3 (s. VI p).
ΑΥΡ(ηλία),	*BCH* XX, no. 6 (s. III p).
ΑΥ(ρήλιος),	*JRS* XXIX, no. 6; *LBW* 2806 (Severan)
ΑΧΡΗCΤΙΑ⁻(ν),	No. 17 (s. VI/VII p.).
ΒΟΝ β(οήθησ)ον,	Ant. J. XIII, no. 1a (s. VI p).
Δ(έκιμος),	*IGR* III, 954/5 (s. II p).
ΔΗΜΑΡΧ(ικῆς),	*JRS* XXIX, no. 6 (Severan).
ΔΙΑ Κ (ονος),	*LBW* 2791 (s. V p?).
ΔΙΑΚ̅(ονος),	*BCH* XX, no. 5 (s. V p?).
ΔΙΑΚΟ̅(νος),	*BCH* XX, no. 5 (s. V p?).
ΔΡΟΙΣ(ος)?,	*IGR* III, 997, after revision of text (Tiberius).
ЄΛΑΧΙCΤ̇(ος),	No. 17 (s. VI/VII p).
ЄΥΞΑΜЄ(νος),	*JHS* LXVI, nº 8. (s. II/III p).
ЄΥΧ(ή),	*JHS* XI, no. 21 (s. V p?).
ΗΜ(ε̣ρα),	unpub. (A. D. 88).
ΘC θ(εό)ς,	Ant.J. XIII, no. 4 (s. VI p).
Θ̅C̅ θ(εό)ς,	Ant.J. XIII, no. 5 (s. VI p).
Θ̅Υ̅ θ(εο)ῦ,	No. 17 (s. VI/VII p).
Θ̅Ω̅ θ(ε)ῶ,	*LBW* 2763 (s. VII p).
Θ̅Β̅ θ(εοσε)β(ής), ?	No. 12 (s. VI p).
ΙΝΔS ἰνδ(ικτίωνος),	*LBW* 2764, 2765 (s. VII p).
Ἰ̈ΝΔS ἰνδ(ικτίωνος),	No. 12 (s. VI p).
ΝΔS ἰνδ(ικτίωνος),	No. 5; perhaps S. B. Bayr. Ak., 1888, no. 24 a (s. VII p).

ΧΛS i(ν)δ(ικτίωνος),	*LBW* 2763 (s. VII p).
ΙΟΥΛ(ίον),	*SEG* VI, 807 (s. III p?).
ΙΡΗΝΙΚΩ[ΤΛ(τος)]	No. 7 (s. VI p).
K(αί),	Ant.J. XIII, no. Ia ; no. 5 (s. VI p).
Ⱪ (αί),	No. 17 (s. VI/VII p).
Ⱪ . (αί),	*LBW* 2763 (s. VII p).
KA[IΣ(αρος)],	*IGR* III, 997, after revision of text (Tiberius).
KAΛ(ανδῶν),	*LBW* 2727 (s. V/VI p).
KΛ-(αυδία),	*IGR* III, 937 ; *JRS* XXIX, no. 6 (Severan) ; *SEG* VI, 810 (A.D. 210/11).
KΛAY(δία),	*JRS* XXIX, no. 5 (Severan).
KΛ(αύδιος),	No. 10 (s. V p).
$\overline{KC}$ K(ύρι)ε,	*BCH* XX, no. 4 (s. V p) ; No. 12 (s. VI p) ; No. 21 (s. VI p).
KC K(ύρι)ε,	No. 18 (s. V p).
$\overline{KC}$ K(ύριο)ς,	Ant.J. XIII, no. Ib (s. VI p).
Λ(ούκιος),	*LBW* 2806 ; *JRS* XXIX, no. 1 ; no. 5 ; no. no. 6 (Severan).
M(ᾶρκος),	*IGR* III, 929 (Antonine) and *passim.*
MAPK(ος),	*LBW* 2806 (Severan).
MEΓ(ιστος),	*JRS* XXIX, no. 1 (Severan).
MCCOς(ῦντος),	*BMI* IV, 986 (s. II p).
MCIΛI(α),	*LBW* 2806 ; *JRS* XXIX, no. 1 (Severan)
$\overset{H}{M}$(νός),	unpub. (A.D. 88) ; unpub. (A.D. 193/4) ; No. 12 ; No. 5 ; *LBW* 2763, 2765, (s. VII p).
$\dot{M}$(λια),	*Opusc. Arch.* VI, nº. 34 (A.D. 272/3) ; *JRS* XXIX, nos. 2 (Macrinus) and 5 (Severan).
NO(έμβριος) ?,	*BMI* IV, 986 (s. II p).
$\hat{O}$ δλ(κή),	*BMI* IV, 980 (s. I p).
ΠΑΡΘ(ικός),	*JRS* XXIX, no. 1 (Severan).
$\dot{I}\dot{I}$ π(όλις),	No. 17 (s. VI/VII p).
ΠΡCC$\overset{S}{B}$(ύτερος),	*Ἀθηνᾶ* XXII, p. 442 (s. VI p).
[ΣΛΛΛ]MEIN(ιος),	*IGR* III, 989 (Hadrian).
CEB(αστός),	*JRS* XXIX, no. 1 (Severan).
CEB(αστή),	*LBW* 2806 ; *IGR* III, 937 ; *JRS* XIXX no. 6 (Severan).
CE(πτίμιος),	*JRS* XXIX, no. 6 (Severan).
CIΓNO(ν),	*Ant. J.* XIII, no. 1a (s. VI p).
CO(υ),	*Ant. J.* XIII, no. 1a (s. VI).

CTC στ(αυρό)ς ?,	*Ant.J.* XIII, no. 6 (rather than *στ[αυρό]ς* of ed. ; s. vii p).
TI'(βέριος)	*Opusc. Arch.* VI, no. 10 (s. i p).
TIB(έριος),	*IGR* III, 979 (s. ii p).
T(ίτος),	*IGR* III, 947 (A.D. 210).
ΦΙΑ φιάλ(αι),	*BMI* IV, 980 (s. i p).
ΦΙΛς φιλ(οτειμία),	*JHS* IX, p. 262, no. 11 (s. ii p).
ΦΛΑ(ονία),	*JRS* XXIX, no. 5 (Severan).
ΦΛ(αονία),	*IGR* III, 937 ; *SEG* VI, 810 ; *JRS* XXIX no. 6 (Severan).
ΦΛ(ούιος),	*LBW* 2763 (s. vii p).
ΦΩΝ(ή),	*Ant.J.* XIII, Ib (s. vi p).
$\overline{\text{XC}}$ X(ριστό)ς,	*Ant.J.* XIII, 5. (s. vi p).
Δηνάριον, ✳ ,	*SEG* VI, 810 (A.D. 210/11).
Δραχμή, ⌐,	*BMI* IV, 980 (s. i p), as weight ; *BMI* IV, 969 (s. iii a), coinage.
Ἔτος, L,	*BMI* IV, 969 (late iii a) ; and *passim* until A.D. 272/3 (*Opusc. Arch.* VI, no. 34).

REMARQUES SUR TROIS PASSAGES DE TROIS HISTORIENS GRECS DU MOYEN AGE

Quand on s'est voué au culte des choses byzantines, on doit se répéter sans cesse qu'on n'a pas de pire ennemi que la traduction latine qui accompagne le texte des historiens grecs dans la fameuse collection de Bonn. Et l'on ne doit pas oublier, dans ses prières quotidiennes, de demander à Dieu d'être préservé de la tentation d'y avoir recours. Sans doute constitue-t-elle un piège tendu par Satan pour éprouver la qualité de la foi des fidèles. En tout cas, qui s'y laisse prendre est perdu. Il succombe. Il marche hors du droit chemin, dans la voie de l'erreur, de l'hérésie, du schisme, de l'apostasie. Il renie la vérité toute simple contenue dans le texte grec. Souvent même il rejette le simple bon sens.

Qui dira les ravages causés par ce fléau? Il ne s'attaque pas seulement aux néophytes. Il choisit ses victimes jusque parmi les maîtres les plus illustres, jusque parmi les princes de la science byzantine.

Je n'en veux pour preuve que les deux passages suivants tirés l'un de Malalas, l'autre de Nicétas (Nikitas), et qui ont été utilisés tous les deux dans des ouvrages de notre regretté maître Charles Diehl.

***

Je commence par le passage extrait de Malalas et qui se trouve à la page 457 de l'édition de Bonn. Cet historien nous a conservé le rapport fort curieux qu'un envoyé de l'empereur Justinien avait fait à son maître sur la cour d'Abyssinie entre 529 et 531. Le roi du pays reçoit en audience l'ambassadeur de Constantinople. Et le texte grec dit : *ἵστατο ὑπεράνω τεσσάρων ἐλεφάντων ἐχόντων ζυγὸν καὶ τροχοὺς δ', καὶ ἐπάνω ὡς ὄχημα ὑψηλὸν ἠμφιεσμένον χρυσέοις πετάλοις*. Je tra-

duis : « Il se tenait debout sur quatre éléphants ayant un joug et quatre τροχούς et au-dessus une sorte de véhicule élevé revêtu de feuilles d'or. » Le mot τροχούς ne laisse pas d'être embarrassant et je ne l'ai pas traduit pour le moment. Mais voyons comment ce texte a été traduit en latin (1) : « Currui vero insedebat alto, quatuor rotis suffulto, quatuorque elephantis tracto, qui petalis quatuor aureis circumdabatur ». C'est-à-dire : « Il avait pris place dans un char élevé, soutenu par quatre roues, traîné par quatre éléphants et entouré de quatre feuilles d'or ». Notre regretté maître, qui donne dans son *Justinien* (page 395) une traduction suivie de ce rapport, attribue bien à ἵστατο toute sa valeur, mais malheureusement pour la suite il se laisse tenter par la traduction latine et il dit : « Il était debout sur un char à quatre roues, traîné par quatre éléphants, et le haut du char était plaqué de feuilles d'or ».

Or, nulle part dans le texte grec il n'est question d'un char, ni même de roues, malgré le mot τροχούς, qui de toute évidence n'a pas ici son acception ordinaire. Quatre éléphants, ayant un joug et quatre τροχούς et au-dessus, comme une sorte de véhicule élevé, est-ce possible ? Mais oui : il s'agit de quatre éléphants attelés ensemble et ayant quatre bâts circulaires (c'est le sens de l'énigmatique mot τροχούς) sur lesquels s'appuie un pavillon dans lequel se tient debout le roi. Et la preuve visible, tangible, en est la miniature reproduite ci-contre. Elle a beau représenter une scène qui se passe en Chine au XIIIe siècle ; elle a beau être extraite du *Livre des Merveilles* de Marco Polo (*Bibliothèque Nationale de France, Mss. fr.* 2810, f. 42 v°) ; elle a beau montrer le Grand-Khan Kubilaï écoutant le rapport du voyageur vénitien ; elle n'en illustre pas moins une technique identique de l'utilisation des éléphants, *puisque c'est dans un pavillon porté par quatre de ces pachydermes que se trouve le prince tartare.* Et sur les dos de ces bêtes de somme on distingue nettement ces bâts circulaires sur lesquels s'appuie le pavillon, ces τροχοί, dont on a fait des *roues* (2) !

* * *

(1) La traduction qui accompagne le texte grec dans l'édition de Bonn est d'Edmond Chilmead, philologue anglais du XVIIe siècle.

(2) Par acquit de conscience, mentionnons que le texte de Malalas

KUBILAÏ ÉCOUTANT MARCO POLO.

PLANCHE I

Le deuxième passage est extrait de Nicétas, Bonn, p. 688. Il y est question de l'impératrice Euphrosyne, la femme d'Alexis III, cet odieux usurpateur qui, pour s'emparer du trône de Byzance, n'avait pas hésité à faire de son frère Isaac un aveugle, en se conformant d'ailleurs à une pratique familière à la cour de Constantinople. Les mœurs dissolues d'Euphrosyne et le sans-gêne qu'elle montrait dans ses rapports avec son impérial époux défrayaient la chronique scandaleuse de la capitale et les habitants de Constantinople n'éprouvaient aucun respect pour une pareille impératrice. « Aussi, dit Nicétas, quelques personnes du commun avaient appris aux oiseaux imitateurs et à tous ceux que la nature a doués pour le chant, à force de leur répéter toujours la même leçon, et une leçon en langue vulgaire, à chanter dans les sentiers étroits et les carrefours : « *Πολιτικὴ τὸ δίκαιον* ». Que signifient ces trois mots? La traduction latine (1) ne se compromet pas : elle traduit par « Politica justitiam », qui n'est pas très clair, mais qui peut-être veut dire : « La politique suppose la justice ». Dans *Choses et Gens de Byzance*, dans l'étude consacrée à Irène Ange, reine des Romains, page 223, notre regretté maître a traduit : « La Justice n'est plus qu'une affaire de politique », belle pensée sans doute et désabusée, mais qui n'a rien de blessant ni de téméraire. Le mot *πολιτικὴ* a un sens précis, qui, par surcroît, se trouve indiqué par Ducange dans son *Glossarium ad scriptores Mediae et Infimae Graecitatis*. Il désigne une femme publique, une prostituée, et l'expression *τὸ δίκαιον* signifie ce qui est juste, le prix juste. Par le truchement des oiseaux, on engage Euphrosyne à ne demander que ce qu'elle vaut, et pas davantage, pour ces turpitudes qu'on lui reproche. Ce n'est pas une phrase de portée politique et désabusée, c'est une injure cruelle. Il faut

se retrouve dans Théophane, Bonn, 377, et que le traducteur de Théophane, tout en s'exprimant dans un latin un peu différent, n'a guère débrouillé ce passage mieux que le traducteur de Malalas. Il traduit en effet : « jugo quatuor elephantis vecto, cui rotae quatuor et currus desuper sublimis... laminis aureis circum tectus, ferebatur », c'est à savoir : « il était porté sur un char traîné par quatre éléphants, char pourvu de quatre roues, surmonté d'un véhicule (*currus*) s'élevant dans les airs (*sublimis*) et couvert de plaques d'or. »

(1) Celle de Jérôme Wolf, Bâle 1557, revisée par Annibal Fabrot.

donc écrire : « *Πολιτική*, virgule, *τὸ δίκαιον* », et sous-entendre un verbe. Ne soupçonnant pas le sens nouveau que ce mot avait dans le grec parlé de la fin du XIIe siècle et soutenu seulement par la connaissance du grec classique, le traducteur latin de Nicétas ne pouvait pas éviter de lui attribuer un sens de maxime d'ordre général et de comprendre comme il a fait sans doute : « La politique suppose la justice ». Mais il est clair que ce mot n'aurait eu aucune portée, si son sens véritable avait été celui-là. Il ne pouvait valoir que par son interprétation maligne assimilant l'impératrice à une catin.

***

Ayant administré une preuve suffisante des ravages que peut causer la traduction latine des textes byzantins, et de l'influence néfaste qu'elle peut exercer sur les meilleurs esprits, par une tentation trop naturelle, surtout chez des occidentaux qui ont consacré à l'étude du latin plus de temps qu'à celle du grec classique, et qui forcément sont plus familiarisés avec l'un qu'avec l'autre, je me permets maintenant de présenter une autre suggestion qui est de ne pas dédaigner, après la connaissance courante du grec ancien et médiéval, celle du grec moderne. Il peut, lui aussi, rendre des services et apporter même, à l'occasion, une solution à des problèmes qui ont vainement usé la sagacité d'éminents hellénistes.

Un seul exemple suffira sans doute à justifier le bien fondé de cette suggestion. C'est dans un passage de Cinnamos (Bonn, p. 84) un mot, un seul mot, mais dont on n'a pas donné encore d'interprétation satisfaisante.

Voici ce passage. Il y est question d'un mot railleur dont les Alamans, qui sont les Allemands, s'entendaient qualifier, continuellement et à leur grand déplaisir, par les Germains, qui sont les Français. C'est l'époque de la deuxième croisade. « Quand les armées opérèrent leur jonction, dit Cinnamos, un mot (*ῥημάτιόν τι*), que depuis longtemps les Germains avaient pris l'habitude de dire aux Alamans, était alors aussi proféré ouvertement ; c'était littéralement ceci (*οὕτω πως ἐπὶ λέξεως ἐσχηκός*) : « *πούτζη Ἀλαμανέ* ». A la suite de quelle circonstance il prit naissance, je l'expliquerai à l'instant, continue Cinnamos. Ces peuples n'ont pas la même façon de com-

battre. Les Germains sont très habiles à monter lestement à cheval et à donner l'assaut avec la lance, et leur cavalerie dépasse à la course celle des Alamans. Les Alamans, au contraire, sont plus capables que les Germains à porter le combat à pied et bien supérieurs dans le maniement de l'épée. Or donc, un jour que les Alamans faisaient une expédition contre les Germains, se défiant de leur cavalerie, ils décidèrent de porter la guerre à pied. Les Germains ayant rencontré leurs chevaux en liberté s'en emparèrent, et, chargeant à cheval les Alamans qui allaient à pied, ils n'avaient pas de peine à les mettre en fuite et ils les raillaient avec le mot en question, voulant dire que, quand il leur était possible de combattre à cheval, ils avaient préféré la guerre à pied. Or, ce mot proféré constamment à cette occasion aussi, comme il a été dit, contre les Alamans, leur causait une grande affliction ».

Ce mot railleur, dont se servaient les Français, et qui faisait enrager les Allemands, a fort intrigué Ducange. Dans le savant commentaire qu'il lui consacre (Bonn, p. 332), il va jusqu'à trouver à ce mot *πούτζη* une saveur toute française et il n'hésite pas à y voir la transcription en caractères grecs de ce qu'il appelle notre « pousse », impératif du verbe bien connu, et synonyme de « vas-y, cours, hâte-toi », « Insta, curre, propera », dit-il en latin. Et d'autre part, au milieu du texte latin de sa célèbre traduction, il insère les mots français : « Pousse, Aleman, » pour traduire les deux mots grecs. Cette interprétation témoigne d'un bel effort d'imagination, mais pour plusieurs raisons elle ne me parait pas recevable. Si ce mot mystérieux *πούτζη* n'était que la simple transcription en caractères grecs du mot français « pousse », il fallait que les Allemands fussent bien susceptibles pour prendre ombrage d'une taquinerie si anodine, pour se sentir cruellement blessés par un trait dont on avait pris la peine d'émousser la pointe. Et puis les termes employés par Cinnamos n'impliquent pas une transcription littérale d'un mot étranger, mais plutôt une transcription fidèle et précise d'un mot étranger au moyen d'un mot indigène. L'expression *ῥημάτιόν τι οὕτω πως ἐπὶ λέξεως ἐσχηκός* signifie : « un mot dont l'acception est littéralement la suivante ». Mais alors quel est le sens de *πούτζη* ? A mon avis il faut que ce soit une

injure, et une injure cruelle, autrement la mauvaise humeur des Allemands ne se comprendrait pas. Le grec moderne suggère peut-être ici la véritable interprétation. Au lieu de lire πούτζη, lisons πούστη, et tout devient clair. Comme ce mot est une injure grossière puisqu'il prête des mœurs infâmes à celui à qui on l'applique — le πούστης est le sodomite passif, le mignon du XVIe siècle — on comprend qu'il ait été pénible aux Allemands de s'entendre traiter de la sorte. Quant au mot français qui se cache derrière cette traduction, il n'est pas facile de l'identifier. C'est peut-être tout simplement le mot « bougre », les Bulgares de cette époque étant des hérétiques aux yeux des occidentaux, et, comme tels, ayant bon dos et étant chargés par l'ignorance et la haine populaires de vices contre nature. C'est peut-être aussi bien un autre mot, un équivalent péjoratif, par exemple le mot en trois lettres. En tout cas ce qui importe, c'est le mot grec : c'est une injure, ce doit être une injure, ce ne peut être qu'une injure, sans quoi ce passage de Cinnamos n'aurait guère de sens. « Bougre d'Allemand », ou « c... d'Allemand » ont de la saveur. « Pousse, Aleman » est bien fade (1).

***

Dans ces trois passages que nous venons d'examiner successivement, c'était toujours un mot énigmatique, un néologisme, qui faisait toute la difficulté de l'interprétation : τροχούς dans Malalas, πολιτική dans Nicétas, πούτζη dans Cinnamos. Il ne s'agissait ni de « roues » dans le premier cas, ni de « politique » dans le second, ni d'un mot français dans le

(1) J'ouvre ici une parenthèse pour satisfaire votre curiosité que je sens éveillée et anxieuse de connaitre l'étymologie de πούστης. Tenant compte du fait que le sodomite actif est désigné en grec moderne par le mot κωλομπαρᾶς, qui vient du Persan « gulem paré », celui qui aime les garçons, c'est à dire le pédéraste des grecs anciens, j'étais persuadé que le mot désignant le sodomite passif venait lui aussi, sans doute, du Persan. De divers côtés, on m'a assuré que « poucht » se dit également en turc et en persan. Et M. Den[illegible], que nous avons eu l'avantage d'écouter vendredi dernier au Congrès de Paris et qui en cette matière fait autorité, m'a confirmé l'étymologie persane du mot et indiqué son sens en persan : il veut dire « dos ».

troisième. La connaissance du grec moderne n'aurait pas manqué de suggérer le sens véritable de *πούτζη*. Une lecture attentive du texte grec aurait éveillé la méfiance et empêché les contresens sur *τροχούς* et *πολιτική*. « Traduttore traditore », dit un proverbe italien. C'est le cas de le rappeler. Qu'on se méfie donc des traductions latines qui accompagnent le texte des historiens grecs du moyen-âge dans la collection de Bonn, qu'on élargisse ses connaissances jusqu'au grec moderne et le risque d'erreur se trouvera limité.

Paris, le 17 juillet 1948. L. Œconomos.

[J'ai souvent réfléchi au problème posé par l'expression « *πούτζη 'Αλαμανέ* », et je ne crois pas que la solution en soit celle que propose mon ami L. Œconomos. Le texte de Cinnamos suppose une injure en langue *germaine*, donc française, injure susceptible d'être paretymologisée en grec, de manière à rappeler les mots *πούς* et *πεζῇ*. Je ne vois, en français du XIIe s., qu'un seul équivalent possible à la transcription *πούτζη* c'est l'impératif : « bouge » (cf. angl. *budge*) = « fiche le camp ». — Nous n'avons aucune indication d'un emprunt ancien du persan *pušt*. Il a dû être introduit en Grèce, après la conquête, par les Turcs, chez qui il s'était spécialisé dans ce sens obscène (cf. K. Lokotsch, *Etym. Wb. der europ. Wörter oriental. Ursprungs* [*Indog. Bibl.* 1, 2, 3], n° 1673, qui note l'emprunt du mot au turc par le roumain). M. Anthimos Papadopoulos, rédacteur à l'*Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* a eu l'obligeance de vérifier, grâce aux *schedae* du Dictionnaire d'Athènes, le bien-fondé des réserves que j'avais cru utile de présenter à M. L. Œconomos au sujet de la date de l'emprunt de *πούστης* en grec : le mot apparaît pour la première fois dans le *Θησαυρὸς τῆς Ῥωμαϊκῆς καὶ τῆς Φράγκικης γλώσσας* de Somavera, 1709. H. G.]

LA COMPAGNIE D'AMBULANCIERS « PARABALANI » D'ALEXANDRIE

L'étymologie du mot *parabalani* qui, depuis Godefroid, avait donné lieu à tant d'hypothèses (1), a été découverte par M. H. Grégoire : il s'agit d'un composé de *παρά* et de *βαλανεῖς* (*βαλανεῖον* = bain) (2). D'après H. Grégoire, ces *parabalani* auraient été des garçons de bain qui auraient servi d'infirmiers. Ce point demande encore, toutefois, un examen approfondi. Sans doute, les codes définissent-ils les *parabalani* comme les gens *qui ad curanda debilium aegra corpora deputantur*, et, à première vue, on est tenté d'adopter la thèse de M. Grégoire qui n'a d'ailleurs fait ici que fortifier l'opinion qui règnait avant lui (3). Mais *curare* ne signifie pas seulement « soigner quelqu'un » mais « s'occuper de quelqu'un ». Nous allons voir que plusieurs raisons s'opposent à ce que les *parabalani* aient été des infirmiers, qu'il y a lieu de prendre *curare* dans une acception plus large et que le rôle de ces hommes, formant une corporation professionnelle laïque, a été de rechercher les malades, surtout les lépreux et les estropiés (4), et des les transporter dans les léproseries.

(1) *Παράβολος* ou *παραβαλλόμενος* (*παραβάλλειν*) = hardi, audacieux, qui s'expose au danger, GODEFROID, *ad Cod. Théod.* XVI 2, l. 42, CUJACII *paratitla in Lib. IX Cod. Just.*, Lut. 1658 p. 14, CUJACII *ad Nov. const. Just. III* (opera II) p. 435. On a même pensé à *βάλανος* = suppositoire, employé par les médecins, TIRAQUELLI, *de nob.*, c. 31, cité par M. HEUSINGER (cf. note 4).

(2) *Byzantion*, XIII (1938), 283.

(3) Par exemple BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire Byzantin*, 1949, p. 525 ; *Κουκουλές*, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, *B* (Athènes, 1948), p. 146.

(4) Nous reprenons une thèse défendue, il y a longtemps, par M. HEUSINGER, *Janus* (édit. nouv. 1931), II, 500 sv., et adoptée par M. HAESER, *Geschichte christlicher Krankenpflege und Pflegerschaften*, (Berlin, 1857), p. 16, 38.

Commençons par rappeler les règlements des codes théodosien et justinien relatifs aux *parabalani* (1). Il s'agit d'arrêtés de police dont le but est d'empêcher leur ingérence dans la vie politique. Le premier décret fut rendu en 416 par Théodose, à la demande d'une ambassade de la ville d'Alexandrie, qui, terrifiée par les *parabalani* — *terrore eorum* — avait porté plainte contre eux. (Peut-être avaient-ils participé aux troubles qui avaient causé la mort d'Hypatia en 415) (2). Une seconde loi modifia ces dispositions en 418. Un apaisement durable ne fut d'ailleurs pas atteint, puisque les *parabalani* suscitèrent encore des troubles lors du concile d'Ephèse (449) (3).

Les mesures prises par Théodose furent les suivantes : le nombre des *parabalani* était limité à cinq cents — ce nombre fut porté à six cents par la loi de 418 — hommes pris parmi les *corporati* et dont le choix devait être approuvé par le préfet du prétoire d'orient auquel la liste des noms devait être soumise par le préfet de la ville d'Alexandrie. Ce dernier était aussi chargé de remplacer les membres décédés, — l'évêque, ainsi privé des droits qu'il possédait, les retrouva, 17 mois plus tard, par la loi de 418 qui lui confia à nouveau la confirmation et le remplacement des six cents membres, pris parmi les « anciens », c'est à dire parmi les hommes qui faisaient partie de la corporation, — défense était faite aux riches (*honoratis et curialibus*, *C. Th.*, XVI, 2, 43) de devenir membres de la corporation pour empêcher l'achat des charges ; défense était faite d'autre part aux *parabolani* d'aller au théâtre, à l'hôtel de ville ou au tribunal, à moins qu'il ne s'agît d'une affaire privée ou d'une cause commune, défendue par leur syndic ; les contrevenants étaient punis et exclus de la corporation et se voyaient défendre l'exercice de la profession (*C. Th.* 16, 2, 42 et 43). Justinien a reproduit ces mesures, en tenant compte des modifications apportées par la loi de 418.

Ces ordonnances figurent sous le titre : *de episcopis, ecclesiis et clericis*. La loi 17 du code justinien ainsi que la loi 42 du code théodosien énonce d'abord la thèse générale que les

(1) *C. Th.* XVI, 2, 42 (en 416) et 43 (en 418)., *C. J.* I 3, 17 et 18.
(2) *Philologus* XV (1860) 435.
(3) Mansi, *Coll.* VI 828.

clerici ne devraient pas s'occuper des affaires de l'état et de la ville, en outre (*praetera*), poursuit le § 1 de la loi de Justinien, il est défendu à ceux qui s'appellent *parabalani* de se présenter dans les lieux publics que nous avons énumérés. Nulle part, dans les dispositions qui suivent, les *parabalani* ne sont appelés *clerici*. Nous avons vu, au contraire, qu'ils forment une corporation professionnelle dont le statut ne se distingue pas fort de celui d'autres corporations laïques.

Ils étaient recrutés parmi les *corporati*, c'est-à-dire les artisans et les commercants, des affranchis en général, du menu peuple, et ce non seulement pendant les 17 mois, car les « anciens », dont parle la loi 43 sont les *corporati* de la loi 42. Ils jouissaient, comme beaucoup d'autres *corporati*, de privilèges, ce qui causa des abus. Ils se rapprochaient du corps des *decani*, ces fossoyeurs laïques, qui au service de l'église de Byzance, devaient prendre soin d'enterrer les pauvres (1). Pendant les 17 mois les *Parabolani* étaient surveillés par les autorités impériales. En d'autres temps, ils étaient surveillés par l'évêque. Mais ce contrôle se comprend en raison de leur service charitable et ne s'oppose pas à la composition laïque de la corporation, dont les statuts, du reste, étaient les mêmes, que le règlement habituel des corporations professionnelles : inscription des membres dans les matricles, mesures disciplinaires, représentation au procès par un syndic (2).

(1) Cod. Just. I 2, 4, et 9 et Nov. 43 et 59. Cf. De Rossi, *La Roma sotterranea*, 1877, III, 541 sv. (Laici scelti di tutti corpori delle arti e mestieri) ; Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles*, II 130 ; R. P. Leclercq dans *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* V 2 (1922) 2083 et XII 51 ; H. Grégoire, *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Asie mineure* 35, N° 108.

(2) Martroye dans *Bulletin de la société nationale des Antiquaires de France*, 1923, 279 pense que les *Parabolani* appartenaient à la classe des clercs d'un degré inférieur et le R. P. Leclercq dans le *Dictionnaire* XIII, 2 (1937) 1577 le suit, bien qu'il les rapproche des *decani*, mais en avançant que leur qualité d'ensevelis eurs exigeait la cléricature, ce qui s'oppose à ce qu'il avait dit plus tôt, cf. la note précédente. Le caractère ecclésiastique ne découle pas nécessairement du fait que les *parabalani* étaient munis de privilèges. Pour les corporations cf. Waltzing 128, 164, 209 sv, 394 sv, 420 et l'*ἐπαρχικὸν βιβλίον* et Stöckle, *Spätrömische und byzantinische Zünfte* 55, 62, 74, 123.

Examinons maintenant quelle pouvait être leur occupation. Si, en théorie, leur organisation ne s'oppose pas à ce qu'ils aient été une corporation d'infirmiers, il est, en pratique, difficile d'admettre qu'on les ait envoyés dans des maisons privées pour soigner les malades. Certes, on a administré des bains comme remède, mais pas dans les habitations des pauvres, et les riches, chez qui les salles de bain ne manquaient pas, avaient assez d'esclaves susceptibles d'aider leurs maîtres et n'avaient pas besoin des *parabalani*. On appelait un médecin, même si un esclave tombait malade, comme S. Chrysostome nous le dit (1), mais les gardes-malades dont il parle, faisaient sûrement partie de l'équipe des autres esclaves.

Peut-être accomplissaient-ils leur service dans les hôpitaux? Le fait que le mot *ὑπουργοί*, qui qualifie les infirmiers dans les hôpitaux byzantins, se trouve également dans un papyrus relatif à un hôpital (2), n'est pas décisif, je le veux bien. Plus importante est la question de savoir s'il n'y a pas de disproportion entre le nombre de 500 ou 600 infirmiers et celui ces hôpitaux d'une ville, fût-elle relativement grande comme Alexandrie. Le nombre des *parabalani* était d'ailleurs plus élevé encore avant 416. Mais les statistiques nous manquent pour arriver à une solution convaincante ; en tout cas, on a peine à croire que la ville d'Alexandrie ait disposé de 1200 lits d'hôpitaux à cette époque.

Ce qui nous frappe le plus, c'est l'organisation des *parabolani*, tout-à-fait indépendante des hôpitaux mêmes et de leurs directeurs, que les ordonnances ne mentionnent même pas. On ne peut pas imaginer que le service hospitalier a été effectué par une corporation dont les membres dépendaient de l'évêque (ou du préfet à une certaine époque) sans que ces membres eussent aucun contact avec les dirigeants des établissements, fussent placés sous leurs ordres ou fussent domiciliés dans les hôpitaux. Cette idée est encore moins concevable, quand on pense au caractère de la corporation, laïque et professionnelle.

La situation est différente, si l'on adopte notre thèse.

(1) *In Matth.*, 74 c. 4 (MIGNE, *P. Gr.*, 58, col. 683/4) : *ἰατροὺς καλοῦμεν, φύλακας παρακαθιστῶμεν.*

(2) *P. Lond.* 1028. Cf. aussi *P. Oxy.* 1121 (*ὑπερετεῖν*).

On connaît les *παραπέμποντες*, mentionnés par Saint Basile (1), chargés de rechercher les malades et de les amener à la Basilias ; en Occident nous voyons la même méthode employée à Mérida (Espagne), par l'évêque Masona pour son hôpital (2), elle se rencontre aussi ailleurs. Ils sont analogues aux *deputati* de l'armée byzantine, chargés de sauver les blessés (3) — les *parabolani* s'appellent aussi *deputati*. Th. Balsamon, qui les mentionne encore au XIIe siècle, dit des *parabolani* « *ὀφείλοντες ἐπιμελεῖσθαι τῶν λελωβημένων* », c'est-à-dire des lépreux ou des estropiés (4).

On connaît le sort misérable de ces malheureux, qui remplissaient les rues, les places, les arcades des bains publiques des grandes villes. On comprend que les évêques aient été chargés de diriger un service régulier, de les faire transporter dans les établissements hospitaliers, et qu'un chiffre de six cents ambulanciers ne soit pas anormal, ceux-ci devant faire la besogne à tour de rôle. L'hypothèse de Gibbon (5), que l'origine de la corporation remonte au temps de la peste sous Gallien, n'est pas invraisemblable, mais ne peut pas être prouvée.

Un tel service exigeait des hommes forts et habiles, comme on en trouve parmi les garçons de bains (6). Mais aussi et plutôt mieux parmi les chauffeurs de bains. Nous connaissons une corporation qui s'occupait du chauffage des bains d'Alexandrie (7) et qui a un parallèle à Rome (8). On n'a pas beaucoup

(1) *Ep.* 94.

(2) PAULUS DIACONUS (MIGNE, *P.L.*, 80) col. 139 (c. IX).

(3) PSEUDO-MAURIKIOS dans *Arriani tactica et Mauricii artis milit. libri VIII*, 2, p. 200 ; 13, p. 29 ; II, 8, p. 62.

(4) *Constit. eccl. collectio* III, c. XVIII (MIGNE, *P.G.*, 138, 1129).

(5) *The Decline and Fall of the Roman Empire* (BURY, 1929) V, 115.

(6) La préposition *παρὰ* peut signifier ou l'idée d'origine (c'est-à-dire, que les *parabalani* seraient venus des bains) ou l'idée d'un aide (les *παραβαλανεῖς* auraient été les sous-garçons de bains, comme les *παρανοσοκόμοι* sont les sous-infirmiers) ou enfin l'idée de « de côté » (le *παραχύτης* était chargé de verser de l'eau sur les clients des bains — on disait aussi *περιχύτης* ; un *περιχύτης* au service d'un évêque est mentionné chez MANSI, *Coll.* VI 1020).

(7) *P. Giss.* 45 l. 18 sv., 38 II : *οἵτινες κάλαμον πρὸς τὸ ὑποκαίειν τὰ βαλανεῖα καταφέρουσι.*

(8) *Cod. Th.* 14, 5, 1 : *mancipes qui thermarum exhibitionem Romae*

de peine à supposer que les *parabalani* en sortaient. Il y a encore un autre aspect au problème : l'entourage des bains était un des lieux où les malades, surtout les estropiés, demandaient de préférence la charité au public. Je me demande si l'on ne peut pas invoquer ce rapport purement local : chose possible au point de vue et linguistique et populaire, mais assez problématique.

Le service n'était ni agréable, ni exempt de danger, les évêques ne pouvaient pas être trop difficiles et devaient accepter aussi les individus les moins recommandables au point de vue moral.

Finissons en soulignant un trait caractéristique de cette corporation. La défense faite aux *parabalani* de circuler en ville, indique qu'ils étaient continuellement en route, ce qui est normal pour des transporteurs, mais inconcevables pour les infirmiers des hôpitaux. Une défense absolue aurait paralysé leur occupation et, à cause de cela, on s'est borné à leur interdire l'accès de certains établissements, où ils n'avaient rien à faire.

Que les ordonnances, pour définir la fonction des *parabalani*, s'expriment en termes plutôt vagues (1), n'est pas étonnant. C'est chose courante dans les codes, qui ne nomment pas les choses par leur nom, s'il s'agit des lépreux. Les léproseries se cachent sous les noms de *ξενῶνες*, ou *πτωχεῖα*. Le même euphémisme est adopté, en général, par les écrivains byzantins.

Bruxelles Alexandre PHILIPSBORN.

curant. Ils étaient chargés, non seulement du transport des matériaux, mais aussi du chauffage et de l'entretien des bains, cf. WALTZING II 126, 426, KORNEMANN RE s. v. *collegium* 459.

(1) Le mot *debiles* comprend tous les impotents — sauf les malades proprement dits.

ΑΠΟ ΦΩΝΗΣ

Le sens de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* intéresse au plus haut point les historiens de la littérature byzantine tant profane que sacrée. Aussi a-t-elle été à plusieurs reprises l'objet de recherches attentives. Mais, la plupart du temps, ces recherches avaient pour but de déterminer sa signification dans tel cas particulier et leurs auteurs y sont parvenus, ou ont cru y parvenir, sans considérer le problème dans son ensemble. A ma connaissance les deux seules notices générales sont celles de du Cange, parue en 1688 dans son *Glossarium mediae et infimae graecitatis* (1) et celle de M. D. Serruys, parue en 1911 dans la *Revue de Philologie* (2).

L'opinion de du Cange tient toute entière dans cette phrase : *Proinde ἀπὸ φωνῆς descripta censeri possunt, quae ex ore vel docentis, vel conversantis, atque ideo dictantis, ab auditoribus vel a discipulis in chartas referuntur, vel quae iam olim ab iis relata sunt* (3). D'après M. Serruys cette interprétation n'est pas vraisemblable ; il s'est efforcé d'en établir une autre, qu'il résume ainsi : « La formule *ἀπὸ φωνῆς* ne s'applique jamais qu'à une œuvre de seconde main ; elle ne désigne pas l'auteur, mais l'intermédiaire » (4). Cette nouvelle explication a rallié plusieurs suffrages. Et pourtant, si l'opinion de du Cange a besoin d'être à la fois précisée et complétée, elle contient manifestement une bonne part de vérité ; celle de M. Serruys au contraire, est purement imaginaire. Elle n'en est pas moins actuellement fort répandue et profondément ancrée dans certains esprits. On ne doit donc pas espérer la renverser d'une pichenette. Voilà pourquoi, lorsque s'est posé pour moi le problème d'*ἀπὸ φωνῆς*, je n'ai

(1) T. II, col. 1717.
(2) *Revue de Philologie*, t. XXXV, 1911, pp. 71-74.
(3) *Loc. cit.*
(4) *Art. cit.*, p. 73.

pas cru pouvoir imiter l'élégante désinvolture de ceux qui se contentent d'emprunter à du Cange quelques exemples en les délestant de toute référence justificative. Que ceux qui trouveraient ma minutie exagérée veuillent bien penser que l'on pourrait faire un volume avec les pages qui ont été jusqu'ici consacrées à cette expression sans résultat décisif.

L'apparition assez tardive de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* se situe aux confins du ve et du vi^e^ siècle, dans les milieux universitaires d'Athènes, Alexandrie et Gaza.

Pour Athènes on n'a, jusqu'ici, signalé qu'un seul cas. Il s'agit de l'introduction aux *Δεδομένα* d'Euclide du philosophe Marinos, successeur de Proclus en 485. Dans les *codd. Paris. gr.* 2350 (xvie s.) et 2467 (xvie s.) elle est intitulée *Προθεωρία τῶν Εὐκλείδου Δεδομένων ἀπὸ φωνῆς Μαρίνου φιλοσόφου*. Cette introduction est en réalité la première d'une série de conférences sur les *Δεδομένα*, que Marinos doit avoir prononcées publiquement à l'école d'Athènes, alors qu'il était assistant de Proclus et enseignait le *Quadrivium*. Ainsi s'explique pourquoi dans le *cod. Vat. gr.* 204 (xe s.) cette leçon inaugurale est intitulée *ὑπόμνημα*. Le commentaire qui la suivait ayant disparu, ce titre ne convenait plus ; aussi les copistes l'ont-ils remplacé par *προθεωρία* (ainsi une seconde main du xve siècle dans le *Vat. gr.* 204) ou *προλεγόμενα*, comme dans le *Vat. gr.* 1038 (xiiie s.) (1).

Au temps où Marinos dirigeait l'école d'Athènes, le brillant enseignement d'Ammonius, fils d'Hermias, attirait à Alexandrie toute une jeunesse avide de s'initier à la philosophie de Platon et d'Aristote. Ammonius n'aimait pas écrire. Nous connaissons cependant bien sa doctrine grâce au zèle avec lequel ses disciples, Asclépius le jeune et Jean Philopon notamment, ont recueilli ses enseignements. C'est ainsi que nous trouvons en tête d'un commentaire de la Métaphysique d'Aristote le titre suivant *Σχόλια εἰς τὸ μεῖζον*

(1) Cf. *art. Marinos* dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, t. XIV,2, col. 1761. Cet opuscule a été édité par H. Menge (*Euclidis Opera*, édit. Heiberg-Menge, t. VI, Leipzig, 1896, pp. 234-256). Je dois avouer que l'authenticité du titre du *Vat. gr.* 204 lui-même, ne me semble pas absolument certaine.

Α τῆς μετὰ τὰ φυσικὰ Ἀριστοτέλους γενόμενα ὑπὸ Ἀσκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου (1). Répété au début des livres II et III, il est un peu simplifié au début du livre I, 2 : *Σχόλια τοῦ αὐτοῦ Ἀσκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου εἰς τὸ ἔλαττον ἀλφά.*

Le sens de ce titre, et par conséquent de l'expression *ἀπὸ φωνῆς*, dans ce cas tout au moins, est bien évident : ces scolies ont été rédigées par Asclépius *d'après l'enseignement oral* d'Ammonius. Mais plusieurs nuances sont possibles : ou bien Asclépius a sténographié les paroles de son maître ; ou bien il s'est proposé de reproduire à sa manière, avec une liberté plus ou moins grande, ses enseignements. Ce dernier sens paraît plus vraisemblable ; car s'il s'agissait d'une simple reproduction des paroles d'Ammonius, on s'étonnerait de voir le nom d'Asclépius reparaître avec une telle ostentation dans les titres de cet ouvrage (2). Toutefois il est à croire que sa part personnelle n'est pas si considérable que celle de son condisciple Jean Philopon dans tels de ses commentaires, par exemple celui des Premières Analytiques, dont le premier livre est intitulé : *Ἰωάννου γραμματικοῦ Ἀλεξανδρείας εἰς τὸ πρῶτον τῶν προτέρων ἀναλυτικῶν σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσίων Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου* (3).

Ces travaux d'Asclépius et de Jean Philopon ne se comprennent bien que si Ammonius n'avait pas coutume de rédiger lui-même ses leçons ; et c'est pourquoi j'ai dit plus haut qu'il n'aimait pas écrire. Ces deux disciples ne sont d'ailleurs probablement pas les seuls qui aient ainsi travaillé à transmettre à la postérité la doctrine du Maître. L'origine de certains des ouvrages édités sous le nom d'Ammonius — et dont aucun n'est sorti tel quel de sa plume (4) — doit sans

(1) Édit. M. Hayduck, *Commentaria in Aristotelem graeca*, t. VI, 2, Berlin, 1888.

(2) Dans les formules finales Ammonius n'est même pas mentionné ; ainsi à la fin du livre I, 1 : *τέλος τῶν εἰς τὸ μεῖζον Α σχολίων Ἀσκληπιοῦ* (p. 112) ; de même à la fin du livre VI (p. 452).

(3) Édit. M. Wallies, *Commentaria in Aristotelem graeca*, t. XIII, 2, 1905. Voir les titres analogues de ses commentaires du *De generatione et cor.* (édit. G. Vitelli, *Coll. cit.*, t. XIV, 2) et du *De anima* (édit. M. Hayduck, *Coll. cit.*, t. XV), qui ajoutent *μετὰ τινῶν ἰδίων ἐπιστάσεων.*.

(4) Cf. Freudenthal, *art. Ammonius* dans Pauly-Wissowa,

doute être cherchée là. Ce serait le cas, selon moi, du commentaire des Catégories d'Aristote, intitulé *Προλεγόμενα τῶν δέκα κατηγοριῶν ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου φιλοσόφου* (1), et surtout celui du commentaire des Premières Analytiques, dont le premier livre est intitulé *Σχόλια εἰς τὸ α' τῶν προτέρων ἀναλυτικῶν ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου*(2). En effet, si Ammonius avait rédigé lui-même un commentaire de ce traité d'Aristote, on ne s'expliquerait pas l'ouvrage de Philopon cité plus haut (3).

Plus avant dans le VIe siècle, à Alexandrie toujours, se place l'enseignement d'Olympiodore, disciple lui aussi d'Ammonius et maître des trois philosophes chrétiens, Élie, Étienne et David l'arménien. Nous sommes assez mal renseignés sur cette intéressante école, dont les travaux ont pourtant exercé une certaine influence sur la théologie byzantine (4). Olympiodore a commenté les *Meteorologica* d'Aristote après l'an 564-565 (5). Étienne d'Alexandrie exerçait à Constantinople la charge d'*οἰκουμενικὸς διδάσκαλος* au temps de l'empereur Héraclius (610-641) ; il a rédigé en 618-619 son traité *De astronomia* (6). D'après son éditeur Ad. Busse, David serait un élève d'Élie, disciple lui-même d'Olympiodore.

Realencycl., t. I, 1894, col. 1864 : « *Keiner der gedruckten Commentare kann in der uns vorliegenden Gestalt von Ammonius selbst veröffentlicht sein* ». On les trouvera réunis au tome IV des *Commentaria in Aristotelem graeca.*

(1) Édit. Ad. Busse, *Coll. cit.*, t. IV, 4, 1895.

(2) Édit. M. Wallies, t. IV, 6, 1890.

(3) Le titre du commentaire de l'Isagogè de Porphyre varie avec les manuscrits et c'est pourquoi je n'en tiens pas compte ici. L'éditeur, Ad. Busse, a retenu celui du plus ancien *codex*, le *Laurent. gr.* X, 26 : *Ἀμμωνίου Ἑρμείου ἐξήγησις τῶν πέντε φωνῶν* ; mais l'accord (relatif) des manuscrits récents, qui font précéder le nom de l'auteur de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* est impressionnant.

(4) Cf. F. Ueberweg, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, t. I, 12e édit. (K. Praechter), Berlin, 1926, pp. 643 sq. et 197*, où l'on trouvera une bonne bibliographie. Ajouter O. Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. V, 1932, pp. 34 (Étienne) et 217-220 (David et Élie).

(5) Cf. L. Skowronski, *De auctoris Herennii et Olympiodori scholis cum universis tum iis singulis quae ad vitam Platonis spectant capita selecta* (Diss., Breslau 1884), p. 30.

(6) Cf. H. Usener, *De Stephano Alexandrino commentatio altera* (Bonn, 1880) p. 6.

Olympiodore nous a laissé des commentaires du Gorgias, de l'Alcibiade, du Philèbe et du Phédon, un commentaire des Météorologiques d'Aristote et un autre des Catégories, précédé d'une introduction à la philosophie d'Aristote (Prolégomènes) (1). Le commentaire des Météorologiques est intitulé : *Ὀλυμπιοδώρου φιλοσόφου Ἀλεξανδρέως εἰς τὸ πρῶτον τῶν μετεωρολογικῶν Ἀριστοτέλους*. Ce n'est certainement pas, hélas, le titre original. Au début du *cod. Marcianus gr.* 196, seul manuscrit intéressant, puisque tous les autres dérivent de lui, du commentaire du Phédon, on lit dans la marge : *Ὀλυμπιοδώρου φιλοσόφου σχόλια εἰς τὸν Πλάτωνος Φαίδωνα. λείπει δὲ τούτοις τὰ ἐξ ἀρχῆς φύλλα ἕξ*. Il semble bien qu'avec les six premiers feuillets le titre original se soit, là encore, perdu. Les Prolégomènes ont, à peu de chose près, subi le même sort : les premiers feuillets de l'unique manuscrit, le *Mutinensis* 69 (XIIIe s.), ont été remplacés au XVe siècle par une nouvelle copie pourvue d'un titre fantaisiste : *Ὀλυμπιοδώρου φιλοσόφου εἰς τὰ προλεγόμενα τῆς λογικῆς*. Le commentaire des Catégories, qui fait corps avec les Prolégomènes, n'a qu'un sous-titre : *Ὀλυμπιοδώρου φιλοσόφου σχόλια εἰς τὰς Ἀριστοτέλους κατηγορίας*. Mais à la fin du commentaire on lit : *τέλος ἔχει τὰ σχόλια τῶν κατηγοριῶν ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου*. Ceci laisse penser que l'expression *ἀπὸ φωνῆς* figurait dans le titre des Prolégomènes, comme dans ceux des trois commentaires platoniciens dont le début s'est bien conservé et qui sont intitulés : *σχόλια εἰς τὸν Γοργίαν* [*Φίληβον, Ἀλκιβιάδην*] *ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου τοῦ μεγάλου φιλοσόφου* (2).

Le sens de cette expression ici encore sautera aux yeux, quand on saura que ces commentaires, dont le caractère

(1) Je ne nomme ici que les écrits d'Olympiodore qui intéressent cette étude. On trouvera une liste plus complète dans SKOWRONSKI, *op. cit.*, p. 30-38. Le commentaire des Météorologiques a été édité par W. STÜVE (*Comm. in Arist. gr.*, t. XII, 2, 1900) ; les Prolégomènes et le commentaire des Catégories par Ad. BUSSE (*Coll. cit.*, t. XII, 1, 1902) ; ceux du Phédon et du Gorgias par W. NORVIN dans la *Bibl. Teubneriana* (Leipzig, 1913 et 1936). Le commentaire de l'Alcibiade a été édité par CREUZER (Francfort sur le Main, 1821) et celui du Philèbe par STALBAUM (Leipzig, 1820). Je n'ai pas pu consulter ces deux dernières éditions.

(2) Cf. SKOWRONSKI, *op. cit.*, p. 30 et 44.

strictement pédagogique est évident, n'ont pas été écrits par Olympiodore lui-même, mais par un de ses auditeurs : ce sont des notes de cours. La preuve en a été faite d'une manière irréfutable, pour les commentaires platoniciens par Skowronski (1), pour celui des Catégories et les Prolégomènes par Ad. Busse (2), pour celui des Météorologiques par W. Stüve (3). Il faut donc admettre avec ces savants qu'*ἀπὸ φωνῆς* doit se traduire ici *d'après l'enseignement oral de* ou, si l'on veut, *pris au cours de.*

Pas plus que leur maître les disciples d'Olympiodore n'ont écrit de commentaires. Les ouvrages édités sous leurs noms sont aussi des notes prises à leurs cours par des auditeurs. On ne s'étonnera donc pas de retrouver l'expression *ἀπὸ φωνῆς* en tête du commentaire des Catégories par Élie (4) et de son commentaire de l'Isagogè de Porphyre (5), de l'Introduction à la philosophie dè David (6), de son commentaire de l'Isagogè (7) et enfin du commentaire du *De interpretatione* d'Aristote par Étienne d'Alexandrie (8).

(1) *Op. cit.*, p. 44-50. Skowronski exclut seulement certaines parties du commentaire (on pourrait dire des commentaires) du Phédon.

(2) *Edit. cit., Praefatio*, p. v-vi.

(3) *Edit. cit., Praefatio*, p. vii-viii.

(4) *Ἐξήγησις σὺν Θεῷ τῶν δέκα κατηγοριῶν τῆς φιλοσοφίας ἀπὸ φωνῆς Δαβὶδ τοῦ θεοφιλεστάτου φιλοσόφου* (édit. Ad. Busse, *Comm. in Arist. gr.*, t. XVIII, 1, p. 107-255). Ce commentaire, attribué par les manuscrits à David, a été restitué à Élie par son éditeur.

(5) Édit. Ad. Busse, *Op. cit.*, p. 1-104. Le titre actuel dit simplement *Προλεγόμενα σὺν θεῷ τῆς φιλοσοφίας* ; mais Ad. Busse a démontré que le titre primitif était *Προλεγόμενα σὺν θεῷ τῆς Πορφυρίου εἰσαγωγῆς ἀπὸ φωνῆς Ἡλίου φιλοσόφου* (*Op. cit., Praef.*, p. vii),

(6) *Τὰ προλεγόμενα τῆς φιλοσοφίας ἀπὸ φωνῆς Δαβὶδ τοῦ θεοφιλεστάτου καὶ θεόφρονος φιλοσόφου* (édit. Ad. Busse, *Coll. cit.*, t. XVIII, 2, p. 1-79).

(7) *Προλεγόμενα σὺν θεῷ τῆς Πορφυρίου εἰσαγωγῆς ἀπὸ φωνῆς Δαβὶδ τοῦ θεοφιλεστάτου καὶ θεόφρονος φιλοσόφου* (*Ibid.*, pp. 80-94).

(8) *Σχόλια σὺν θεῷ ἀπὸ φωνῆς Στεφάνου φιλοσόφου εἰς τὸ περὶ ἑρμηνείας Ἀριστοτέλους* (édit. M. Hayduck, *Coll. cit.*, t. XVIII, 3, pp. 1-68). On pourrait peut-être joindre à ce commentaire celui du IIIe livre du *De anima* d'Aristote, édité par M. Hayduck sous le nom de Jean Philopon (*Coll. cit.*, t. XV). En marge de certains manuscrits de cet ouvrage on lit : *βιβλίον τρίτον ἀπὸ φωνῆς Στεφάνου.*

Dans tous les cas que nous avons examinés jusqu'ici *ἀπὸ φωνῆς* précède le nom d'un professeur ; dans tous cette expression peut, dans la plupart elle doit, se traduire *d'après l'enseignement oral de* (1). A moins donc que nous ne trouvions au VIe siècle ou plus tôt plusieurs exemples dans lesquels elle aurait manifestement une signification différente, nous pourrons conclure que c'est bien là son premier sens.

Or, pour le VIe siècle, le seul cas qui puisse nous être objecté est celui de Procope, le rhéteur chrétien de Gaza. Délaissant Platon et Aristote, Procope trouvait son bonheur dans l'étude des saintes Écritures. Il ne mérite pas cependant le nom de commentateur. Son travail consistait à rechercher les explications des Pères sur chaque verset des Livres saints : c'est le premier des caténistes connus. Les titres de deux de ses compilations, sur le Cantique des cantiques et sur l'Ecclésiaste doivent retenir notre attention : *Προκοπίου Γαζαίου χριστιανοῦ σοφιστοῦ εἰς τὰ ἄσματα τῶν ἀσμάτων ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομὴ ἀπὸ φωνῆς Γρηγορίου Νύσσης καὶ Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας κ.τ.λ.* (2), et *Εἰς τὸν Ἐκκλησιαστὴν Προκοπίου χριστιανοῦ σοφιστοῦ ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν ἐπιτομὴ ἀπὸ φωνῆς Γρηγορίου Νύσσης καὶ Διονυσίου Ἀλεξανδρείας κ.τ.λ.* (3).

M. Hayduck a rassemblé une série d'arguments fort sérieux en faveur de l'attribution à Étienne, sans toutefois oser conclure (*édit. cit., Praef.*, p. v).

(1) Tel n'est évidemment pas l'avis de M. Serruys, qui écrit : « .. Aussi trouve-t-on fréquemment des titres qui ne présentent qu'un seul nom d'auteur précédé de la formule *ἀπὸ φωνῆς*... Toutefois, dans ce cas comme dans le précédent [titres à deux noms], l'expression *ἀπὸ φωνῆς* indique qu'il s'agit d'une œuvre de seconde main. Les scolies aux traités d'Aristote *ἀπὸ φωνῆς Στεφάνου φιλοσόφου, ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου τοῦ μόνου σοφιστοῦ Ἀλεξανδρείας, ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου*, etc., ne sont évidemment pas autre chose que des remaniements ou des abrégés des recueils antérieurs, comme le prouve le titre complet conservé pour certains autres traités des mêmes auteurs, par exemple *Σχόλια γενόμενα ὑπὸ Ἀσκληπίου ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου* » (*art. cit.*, p. 72). Georges d'Alexandrie commentateur d'Aristote ! Ammonius reviseur ou abréviateur d'un ouvrage d'Asclépius ! Avant d'écrire cette phrase malheureuse, M. Serruys aurait bien dû jeter un coup d'œil sur les *Commentaria in Aristotelem graeca*.

(2) *P. G.*, t. LXXXVII, col. 1545.

(3) Cf. R. Devreesse, *art. Chaînes exégétiques grecques*, dans L.

Pourquoi *ἀπὸ φωνῆς*? Il ne s'agit pas ici d'un enseignement oral. D'autre part, Procope n'a pas choisi sans raison cette expression. Je crois qu'il faut y voir une pointe contre les étudiants d'Ammonius. A Gaza, en ce temps, on avait l'œil ouvert sur ce qui se passait à Alexandrie. Le curieux dialogue *De mundi opificio contra philosophos* de Zacharie le Rhéteur (1) — frère peut-être de Procope — le prouve assez : on sait qu'il est très explicitement dirigé contre l'enseignement d'Ammonius. Procope aurait donc voulu signifier par cette expression qu'il entendait se mettre à l'école des Pères comme d'autres se mettaient à l'école d'un philosophe païen. *Ἀπὸ φωνῆς* serait employé ici dans un sens dérivé et on pourrait le traduire *d'après l'enseignement de.*

Avant de quitter les philosophes du VIe et du VIIe siècle, il nous faut examiner un cas litigieux : celui du *De sectis*. Cet ouvrage est intitulé en réalité *Λεοντίου σχολαστικοῦ Βυζαντίου σχόλια ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου τοῦ θεοφιλεστάτου ἀββᾶ καὶ σοφωτάτου φιλοσόφου τήν τε θείαν καὶ ἐξωτικὴν φιλοσοφήσαντος γραφήν* (2). Son contenu n'est pas philosophique, comme on pourrait le croire, mais historico-théologique. Cependant, arguer du cas unique de Procope pour expliquer son titre serait déraisonnable, puisque le *De sectis* présente si peu d'analogie avec les compilations de ce rhéteur, tant au contraire avec les œuvres contemporaines d'Olympiodore et de ses disciples. Mais pour nous faire comprendre, il nous faut décrire brièvement les caractéristiques les plus notables de ces œuvres.

La présentation des commentaires de l'école d'Olympiodore les distingue très nettement des commentaires rédigés par leurs auteurs, tels ceux de Simplicius ou de Philopon, et même, dans une certaine mesure, des commentaires *ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου*. On ne la retrouve que dans certains relevés de cours des grammairiens et des iatrosophistes de la

PIROT, *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1163. Je me suis demandé si ces titres remontaient bien jusqu'à Procope. J'ai opté, sans grande conviction, pour l'affirmative, afin de ne pas paraître éluder trop facilement un cas embarrassant.

(1) *P. G.*, t. LXXXV, col. 1011-1144.

(2) *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1193-1268.

même époque ou à peu près. Cette présentation leur donne un caractère pédagogique extrêmement marqué. Au lieu de se conformer aux divisions logiques des traités commentés, ils sont divisés en *πράξεις*, la *πρᾶξις* étant la leçon d'un jour, comme le prouvent certains renvois à ce qui a été dit la veille (1). Ces leçons commençaient généralement par la lecture du texte à commenter (*τὸ προκείμενον*) ; ensuite le professeur se livrait à quelques considérations générales sur ce texte (*ἡ θεωρία*) ; puis venait l'explication plus détaillée des passages principaux (*ἡ κατὰ μέρος ἐξήγησις* ou *ἐξέτασις*). La fin de la *θεωρία* est souvent marquée par une clausule, dont la teneur varie avec les commentaires : *ταῦτα ἔχει ἡ θεωρία* (Olympiodore, *In Phaedonem*) ; *ταῦτα παραδίδωσιν ἡ μετὰ χεῖρα λέξις* (alterne avec la précédente dans Olympiodore, *In Meteorologica*) ; *καταπαύωμεν τὴν παροῦσαν θεωρίαν* (Olympiodore, *Prolegomena* I) (2), etc. La fin de la leçon a également sa clausule, *ἐν οἷς ἡ παροῦσα πρᾶξις, ταῦτα ἔχει ἡ πρᾶξις*, etc., rarement chez Olympiodore, assez régulièrement chez ses disciples. On en trouve encore à l'intérieur de la *θεωρία*, à la fin de certains développements, par exemple dans le commentaire du Gorgias par Olympiodore : *οὕτω μὲν οὖν περὶ τούτου* (XXXI, 3 : édit. Norvin, p. 146) ; *ταῦτα μὲν οὖν περὶ Πλάτωνος* (XLI, 10, p. 198) ; *ταῦτα μὲν οὖν περὶ τούτων* XLIII, 2, p. 206), etc. Ces formules stéréotypées, qui alourdissent inutilement le discours, semblent être le fait du *reportator* — pour employer un terme bien connu des médiévistes — plutôt que celui du professeur. En tout cas on ne les trouve guère que dans les ouvrages où l'intervention de ce personnage se révèle à maints détails.

(1) Voir, par exemple, Olympiodore, *In Gorgiam*, XL, 1 (édit. Norvin, p. 184) ; XLIII, 3 (p. 206). Cf. Skowronski, *op. cit.*, p. 47.

(2) Les Prolégomènes ne comportant pas d'explication de texte, la fin de la *πρᾶξις* coïncide avec celle de la *θεωρία*. Ces leçons sont d'ailleurs intitulées *θεωρίαι* et non *πράξεις*. Le commentaire des Catégories qui les suit devait au contraire être divisé en *πράξεις*, bien que la mention ne s'en trouve pas dans l'unique manuscrit. L'éditeur, Ad. Busse, s'est trompé en essayant de rétablir la division primitive : il a cru que les clausules finales des *θεωρίαι* marquaient, comme pour les Prolégomènes, la fin des leçons, alors qu'elles n'indiquent que le passage à l'*ἐξήγησις*. Sa division coupe donc les leçons par le milieu.

Voyons maintenant le *De sectis*. Lui aussi est divisé en πράξεις ou leçons. Ces leçons se terminent par des clausules analogues à celles que nous venons d'examiner : ἐν τούτοις ἡ πρᾶξις (I et III), ἐν τούτοις ἡ θεωρία (II, V, VIII, IX). D'autres clausules terminent certains paragraphes des leçons (1). Enfin, plusieurs détails de style suggèrent que ces scolies ont été notées d'après un cours oral. Ces clausules, ces détails pourraient, pris en eux-mêmes, paraître insignifiants. Mais si l'on remarque qu'on ne les trouve réunis dans aucun ouvrage antérieur à ceux d'Olympiodore, qu'aux confins du VIe et du VIIe siècle ils ne se rencontrent que dans les relevés de cours des professeurs de philosophie, de grammaire ou de médecine, on devra conclure que le *De sectis* se présente comme un relevé de cours et que son titre doit se traduire : « *Notes de Léonce le scolastique prises au cours de Théodore le très pieux abbé et très sage philosophe...* ». C'était l'idée de Junglas (2), qui avait très bien vu la valeur du rapprochement avec Olympiodore. On peut tout juste lui reprocher un scrupule : il n'a pas osé écarter complètement l'hypothèse d'une source écrite en raison du cas de Procope. Il a eu tort : Procope s'est permis de détourner ἀπὸ φωνῆς de son sens premier ; mais cette légère licence n'entraînait aucune ambiguité, la nature de son travail étant évidente. Léonce le scolastique, si vraiment il avait suivi Procope, devrait être accusé d'avoir cherché à tromper ses lecteurs en imitant, autant que son sujet le lui permettait, la présentation des relevés de cours des maîtres en philosophie de son temps. Pour porter une telle accusation il faudrait une raison bien grave : or cette raison n'existe pas.

Ainsi, Léonce le scolastique n'est que le rédacteur du cours du philosophe Théodore. Il faut cependant noter que la présence de son nom dans le titre du *De sectis* le distingue des rédacteurs anonymes des σχόλια d'Olympiodore, d'Élie, de David et d'Étienne. Pour retrouver le même cas, il faut

(1) Cf. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 1197 D1 ; 1204 A10 ; 1208 A15 ; 1209 C1, etc. Ces indices ont déjà été relevés par J. P. JUNGLAS, *Leontius von Byzanz* (Paderborn, 1908) p. 19 s. Je dois beaucoup à cet auteur.

(2) *Loc. cit.*

remonter jusqu'à Asclépius et se souvenir notamment du titre de son livre I, 2 : *Σχόλια τοῦ αὐτοῦ Ἀσκληπιοῦ ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου τοῦ Ἑρμείου εἰς τὸ ἔλαττον ἄλφα.* Ce rapprochement permet de supposer que Léonce le scolastique, comme Asclépius, n'était pas un *reportator* vulgaire et qu'il s'est sans doute livré sur ses notes de cours à un travail de rédaction assez personnel. Il est certain que le *De sectis* est mieux rédigé que ne le sont habituellement les recueils de scolies.

Cette explication du titre du *De sectis* contredit absolument celle de Fr. Loofs (1). Comme, malgré la juste critique de Junglas, cette dernière jouit encore d'un grand crédit (2), je ne saurais la passer sous silence. Loofs avait trouvé dans Fabricius une interprétation à peu près identique à la nôtre. Il l'a rejetée pour deux motifs : d'abord en vertu d'un raisonnement basé sur une prétendue parenté de la VIIe leçon du *De sectis* et du Ier livre *contre les Nestoriens et les Eutychiens* de Léonce de Byzance (3) ; puis, en raison même du sens de l'expression *ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου*, qu'il prétend définir à l'aide de deux exemples : les *Ἐκλογαὶ ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας Θεοδώρου ἀναγνώστου ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου Καλλίστου τοῦ Ξανθοπούλου* (*P. G.*, t. LXXXVI, col. 165 s.), et un *fragmentum prolegomenorum in introductionem* (*in quinque voces*) *Porphyrii ab ore Eliae philosophi* (Fabricius-Harles, t. XI, p. 616). Il en conclut que le titre du *De sectis* peut être traduit de trois façons : « 1) *Die σχόλια des Leon-*

(1) *Leontius von Byzanz* (*Texte und Untersuchungen*, t. III, 1-2) (Leipzig, 1887) p. 140 s. Cf. *Theologische Literaturzeitung*, 1909, col. 207 s.

(2) Pour ne citer que les plus récents témoignages, voir O. Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Lit.*, t. V, 1932, p. 11 ; Fr. Diekamp, *Analecta Patristica* (*Orientalia christiana analecta* 117, Rome, 1938) p. 176.

(3) Cet argument est sans valeur. Voir S. Rees, *The De Sectis, a Treatise Attributed to Leontius of Byzantium* (dans *The Journal of Theological Studies*, t. XL 1939), p. 346-360, et mon étude, *Le traité De Sectis et Léonce de Byzance* (dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. XXXV 1939), p. 695-723. C'est justement en me livrant à ce travail que je me suis heurté à l'expression *ἀπὸ φωνῆς*. J'espérais venir assez facilement à bout de cette difficulté pour pouvoir inclure ces notes dans cet article. Mais elles ont pris rapidement un tel volume que j'ai dû y renoncer.

tius nach einem Dictat des Theodorus ; 2) *die σχόλια des Leontius in der Bearbeitung* [*und nach dem Dictat*] *des Theodorus* ; 3) *Scholien nach Leontius oder zu Leontius dictiert* (*und verfasst*) *von Theodor* ». Puis il écarte comme invraisemblable la première de ces solutions ; avec plus de forme, la troisième, et se rallie sans réserve à la seconde.

Il est à peine utile de souligner la faute de méthode commise par Loofs en allant chercher au XIVe siècle l'exemple de Nicéphore pour justifier l'interprétation du titre d'un ouvrage du VIe-VIIe s., alors que de tels exemples abondent justement à cette époque. L'autre était mieux choisi. Encore fallait-il le comprendre. Visiblement Loofs n'a remarqué qu'une chose : dans le premier titre comme dans le second il y a deux noms : Théodore le Lecteur et Nicéphore Calliste ; Porphyre et Élie. Dans les deux cas, c'est l'auteur le plus récent qui est précédé d'*ἀπὸ φωνῆς*. Mais qu'est-ce que cela prouve ? L'exégèse de ces deux titres est très facile à faire. Ainsi, dans le premier, la nature du travail est nettement définie par le mot *ἐκλογαί*. Ce mot est lui-même déterminé, d'abord par *ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας Θεοδώρου*, qui en indique l'objet ; puis par *ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου*, qui en précise l'auteur (avec ou sans nuance spéciale). De même pour l'autre : nature du travail : *Prolegomena* ; objet : *In introductionem Porphyrii* ; auteur : *ab ore Eliae philosophi* (avec la nuance spéciale définie plus haut). Peut-on décomposer de la même façon le titre du *De sectis* ? Si l'on admet la thèse de Loofs, sûrement pas ; car « Scolies de Léonce » (titre, nous dit-on, d'un ouvrage perdu de Léonce de Byzance) correspondrait à « Isagogè de Porphyre » ou à « Histoire ecclésiastique de Théophane », non pas à « Prolégomènes à l'Isagogè de Porphyre ». « *Die σχόλια des Leontius in der Bearbeitung* [*und nach dem Dictat*] *des Theodorus* » traduirait bien un titre comme *Παράφρασις τῶν Λεοντίου σχολίων ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου*, certainement pas *σχόλια Λεοντίου ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου*.

Si, des philosophes, nous passons aux grammairiens et aux iatrosophistes byzantins, nous retrouvons plusieurs exemples d'*ἀπὸ φωνῆς* employé dans le même sens. Malheureusement, dans ce nouveau domaine, les précisions chronologiques sont rares et les éditions souvent insuffisantes. Quand donc

le professeur oecuménique Georges Choeroboscos vivait-il? Entre le VIe et le Xe siècle, sans doute plus près du VIe que du Xe, telle est la réponse de K. Krumbacher (1). Cette imprécision est bien regrettable ; car ce personnage nous intéresse au plus haut point. L'expression *ἀπὸ φωνῆς* figure, en effet, dans les titres de presque tous ses écrits : *Τὸ πόσον τῆς ὀρθογραφίας κατὰ στοιχείων ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου* ... (2) ; *Ἐπιμερισμοὶ τοῦ ψαλτηρίου ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου* ... (3) ; *Προλεγόμενα τῶν Θεοδοσίου ὀνοματικῶν κανόνων ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου* (4), etc. Selon Krumbacher, tous ces ouvrages sont des notes prises par des auditeurs aux cours de Choeroboscos et c'est ce que signifie l'expression *ἀπὸ φωνῆς* (5). Tel est également l'avis d'A. Hilgard, à qui nous devons une belle édition du commentaire des canons de Théodose (6). Cette conviction, parfaitement justifiée, aurait dû lui permettre de résoudre un petit problème, qui l'a beaucoup intrigué : *Quem autem Grammaticum verbis ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος intelligi voluerit Choeroboscos* (I, p. 313, 7) *me ignorare confiteor*, dit-il (7). Ce *διδάσκαλος* n'est autre que Choeroboscos lui-même. En effet, on a déjà remarqué que, dans de semblables relevés de cours, le discours passe quelquefois de la première personne à la troisième, par suite d'une distraction du *reportator* (8). Ajoutons que le commentaire des Canons de Théodose est divisé en *πράξεις*, que terminent des clausules telles que *ἐν οἷς σὺν θεῷ καὶ ἡ πρᾶξις* ou *ταῦτα μὲν τούτοις* (9).

(1) *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (2e édit., Munich, 1897) p. 583. Voir aussi E. HONIGMANN, dans PAULY-WISS., *R.-E.*, t. III A, col. 2371, *art. Stephanos*, n° 12.

(2) Édit. CRAMER, *Anecdota oxon.*, t. II, p. 167-181.

(3) Édit. Ed. GAISFORD, *G. Choerobosci dictata in Theodosii canones et epimerismi in psalmos* (Oxford, 1842, t. III) p. 1-192.

(4) Édit. A. HILGARD, *Grammatici graeci, pars IVa* (t. I-II, Leipzig, 1889-1894).

(5) « *Sie sind von Schülern aufgezeichnet worden, was in den Handschriften durch den Zusatz ἀπὸ φωνῆς auch gewöhnlich ausdrücklich vermerkt wird* » (*op. cit.*, p. 583). Cf. l'index du même ouvrage (p. 1156) : *ἀπὸ φωνῆς* = *Kollegienheft.*

(6) *Edit. cit., Praef.*, t. I, p. LXVII s. (7) *Ibid.*, p. LXVI.

(8) Cf. SKOWRONSKI, *op. cit.*, p. 43 s. ; Ad. BUSSE, *Comment. in Arist. gr.*, t. XII, 1, *Praefatio*, p. V. *Ibid.*, p. 101 lin. 16, *ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος* désigne Olympiodore, auteur du commentaire.

(9) Selon Hilgard, ces *πράξεις* ne correspondraient pas à une

Le *cod. Paris. gr.* 2919 (xe s.) contient un assez volumineux commentaire d'Hermogène, inédit je crois, et intitulé *Σχολία εἰς τὴν διαίρεσιν ἀπὸ φωνῆς τοῦ Γεωργίου τοῦ μόνου σοφιστοῦ Ἀλεξανδρείας*. Il est divisé en *πράξεις*. A la fin du volume, on lit (en onciales): *επληρωθη συν θεω και η διαιρεσις ευτυχως Ζηνωνι σχολαστικω*. Il semble bien qu'on soit encore en présence d'un relevé de cours. Mais cette fois nous connaîtrions le nom du *reportator*, Zénon le scolastique, qu'il convient de rapprocher de Léonce le scolastique.

J'ai relevé dans la littérature médicale byzantine plusieurs titres dans lesquels figure l'expression *ἀπὸ φωνῆς*. Mais cette littérature a été jusqu'ici si peu étudiée, si maigrement éditée, que mes recherches m'ont donné bien peu de résultats satisfaisants (1). Quand donc vivait l'iatrosophiste Palladius? Au VIe-VIIe siècle, comme le voudrait son éditeur, ou au Ve comme le dit Haeser (2)? Dans ce dernier cas, les *Σχόλια τῆς ἕκτης ἐπιδημίας ἀπὸ φωνῆς Παλλαδίου σοφιστοῦ* (3) nous donneraient un des tout premiers exemples de l'expression *ἀπὸ φωνῆς*. Mais j'ai peine à le croire. Ce commentaire est divisé en huit sections (*τμήματα*). Le style direct et certaines clausules, telles que *αὕτη μὲν οὖν ἡ τῆς*

séance de travail. Il s'agirait d'une division logique (*op. cit.*, p. CXXIII). Je n'oserais pas être aussi affirmatif.

(1) Espérons que le *Corpus Medicorum graecorum* en cours d'édition nous donnera prochainement de bons textes. En attendant, on trouvera d'intéressants renseignements sur la tradition manuscrite dans H. DIELS, *Die Handschriften der Antiken Aerzte, pars* IIa (*Abhandlungen der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Philos. und hist. Kl., 1906, vol. I). Notons cependant que le travail de Diels, fait d'après les catalogues des collections de manuscrits, vaut ce que valent ces catalogues.

(2) *Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der epidemischen Krankheiten*, 3e ed., Iéna, t. I, 1875, p. 456.

(3) C'est-à-dire un commentaire du VIe livre du *De popularibus morbis* d'Hippocrate (édit. Fr. R. DIETZ, *Apollonii Citiensis, Stephani, Palladii, Theophili, Meletii, Damascii, Ioannis aliorum scholia in Hippocratem et Galenum*, Koenigsberg, 1834, t. II, p. 1-204. Cf. DIELS, *op. cit.*, p. 76). Dietz signale encore (*ibid.*, p. VI) un autre commentaire inédit de Palladius, intitulé *Γαληνοῦ τὸ περὶ αἱρέσεως · σχόλια ἀπὸ φωνῆς Παλλαδίου* dans le *cod. Laurent.* LXXIV, 11 (XIIe s.). Je n'ai pas pu l'examiner.

λέξεως ἐξήγησις (p. 5), ταῦτα μὲν περὶ τῆς λέξεως αὐτοῦ (p. 13), ταῦτα μὲν περὶ οὕρων (p. 23), etc., permettent de soupçonner que nous avons là des notes de cours. Mais après une étude trop rapide, je ne suis pas en mesure d'en donner une preuve absolue.

Le cas de Jean d'Alexandrie (VIIe siècle) est heureusement plus clair. Son commentaire, intitulé Σχόλια Ἱπποκράτους εἰς τὸ περὶ παιδίου φύσεως ἀπὸ φωνῆς Ἰωάννου(1), est divisé en πράξεις. Les deux premières ne sont pas numérotées ; mais, comme la première se termine par les mots ἐν οἷς ἡ πρᾶξις, on les distingue aisément. Elles comprennent généralement θεωρία et ἐξήγησις. A la fin des θεωρίαι, on trouve des clausules telles que ἐν οἷς ἡ θεωρία (p. 210 et 228), ταῦτα παραδοὺς ἡμῖν καταπαύει τὴν παροῦσαν θεωρίαν (p. 215) etc. C'est le relevé de cours dans sa forme la plus classique.

Il semble qu'on doive en dire autant d'un commentaire d'Hippocrate par Étienne d'Alexandrie (VIIe siècle), intitulé Σχόλια σὺν θεῷ εἰς τὸ Προγνωστικὸν Ἱπποκράτους ἀπὸ φωνῆς Στεφάνου φιλοσόφου. La division en πράξεις ne paraît pas dans l'édition, d'ailleurs très défectueuse, de Dietz (2) ; mais on en retrouve la trace dans la clausule ἐν οἷς σὺν θεῷ ἡ πρᾶξις (p. 57). Ce qui précède forme une bonne leçon d'introduction. Quant à la suite, j'ai peine à croire qu'elle nous donne vraiment l'état premier du commentaire d'Étienne.

Avant de quitter le VIIe siècle, signalons l'Ἐγκώμιον τὸν βίον δηλοῦν τοῦ μακαρίου Παταπίου τέλειον ἀπὸ φωνῆς Ἀνδρέου ἀρχιεπισκόπου Κρήτης, édité avec les sermons d'André de Crète (VIIe-VIIIe siècle) (3). Si ce panégyrique et son titre sont

(1) Édit. Dietz, *op. cit.*, t. II, p. 205-235. Noter que dans ce titre Ἱπποκράτους détermine τὸ περὶ παιδίου φύσεως et non σχόλια. Une édition critique ne retiendrait peut-être pas ce titre tel quel.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 51-232.

(3) *P. G.*, t. XCVII, col. 1233-1253. A propos de ce sermon Combefis note : *sonat titulus non Andream, sed eius studiosum, velut eius ore acceptum, edidisse* (*ibid.*, col. 1233 note). De même Mgr. Bardenhewer : « *Von den zwei Reden auf den Einsiedler Patapius ist die zweite nicht* Ἀνδρέου *sondern* ἀπὸ φωνῆς Ἀνδρέου *überschrieben ; — sie will also einem Vortrag des Andreas entnommen, nicht aber von Andreas aufgezeichnet sein* » (*Geschichte*, t. V, p. 153).

bien authentiques, comme on l'admet généralement, *ἀπὸ φωνῆς* nous indiquerait que nous avons là un sermon d'André sténographié par un auditeur, sans avoir cependant exactement la même valeur que dans les autres cas.

Les cas de Procope et celui d'André de Crète mis à part, dans tous les exemples, clairs ou non, allégués jusqu'ici, *ἀπὸ φωνῆς* précède, en effet, le nom d'un professeur, philosophe, grammairien ou iatrosophiste. Chaque fois que l'on peut arriver à une certitude, nous avons vu qu'il fallait traduire *d'après l'enseignement oral de* et même, la plupart du temps, *pris au cours de.* On peut donc conclure que tel était le sens normal, à tout le moins de la fin du ve siècle jusqu'au VIIe siècle : car tous nos exemples datent de cette période, ou du moins peuvent en dater.

A partir du VIIIe siècle au contraire, *ἀπὸ φωνῆς* ne précède presque jamais le nom d'un professeur, tandis qu'on le trouve assez souvent dans le titre d'écrits qui ne sont certainement pas des relevés de cours. Il faut donc admettre que le sens de cette expression a évolué avec le temps. Ce n'est même pas assez dire : à partir d'une certaine époque *ἀπὸ φωνῆς* a perdu complètement son sens primitif. C'est ce qu'il nous reste à démontrer.

Commençons par les professeurs. Le premier qu'il faille citer est saint Jean Damascène (VIIIe siècle), dont un opuscule est intitulé *Εἰσαγωγὴ δογμάτων στοιχειώδης ἀπὸ φωνῆς Ἰωάννου ταπεινοῦ μοναχοῦ τοῦ Δαμασκηνοῦ πρὸς Ἰωάννην τὸν δσιώτατον ἐπίσκοπον Λαοδικείας.* Il suffit de lire le début de cet opuscule (1), pour voir qu'il n'a pas été écrit mais prononcé par Jean Damascène devant plusieurs auditeurs, et sténographié par un de ces auditeurs, à la demande, sans doute, de l'évêque de Laodicée. On peut donc traduire ici encore *ἀπὸ φωνῆς* par *d'après l'enseignement oral de.*

Le titre du résumé de Philostorge par Photius, *Ἐκ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἱστορίων Φιλοστοργίου ἐπιτομὴ ἀπὸ φωνῆς Φωτίου πατριάρχου* (2), ne se laisse pas commenter si facilement. Photius a enseigné : c'est certain. Mais il serait puéril de

(1) *P. G.*, t. XCV, col. 100-112.
(2) *P. G.*, t. LXV, col. 459-624.

prétendre que ce résumé a été noté lors d'un cours public du futur patriarche. Il faut donc ici abandonner le sens traditionnel de notre expression.

Le médecin Théophile le Protospathaire était, comme Étienne le philosophe et Georges Choeroboscos, *οἰκουμενικὸς διδάσκαλος*, mais au temps de Photius (1). Étant donnée sa charge, il semblerait qu'on puisse traduire sans hésitation *ἀπὸ φωνῆς* par *d'après l'enseignement oral de*, dans le titre de son traité *περὶ οὔρων*. Je n'en suis toutefois pas bien sûr. Je n'oserais même pas affirmer que cette expression figurait dans le titre original. Après de vains efforts pour y voir clair, j'ai dû me convaincre qu'il était actuellement impossible de tirer parti de ce témoignage. Cependant, comme M. Serruys en a fait état, il me faut bien expliquer pourquoi je le récuse.

Je ne suis pas arrivé à comprendre pourquoi, dans son catalogue des manuscrits des médecins grecs, Diels a réuni sous le titre, *Magnus Emesenus περὶ οὔρων ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* (2), deux opuscules absolument différents, édités tous deux par Ideler. Dans cette édition le premier est intitulé *Θεοφίλου περὶ οὔρων βιβλίον* (3) ; le second *Σύνοψις περὶ οὔρων* sans nom d'auteur (4). Aucun des manuscrits dont j'ai pu prendre connaissance directement ou indirectement, n'attribue cette Synopse à Théophile. Laissons la donc momentanément de côté.

Quant au *Βιβλίον*, il est beaucoup mieux représenté dans la tradition manuscrite qu'on ne le croirait en lisant cette notice de Diels. Je ne veux pas, en disant cela, accuser ce savant de négligence : trompé par les catalogues imprimés,

(1) Selon Deichgräber, *art. Theophilos* (16) dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, t. V A 2, 1934, col. 1248. Haeser distinguait deux Theophile Protospathaire et attribuait au premier, qu'il faisait vivre au temps de l'empereur Héraclius (610-641), tous les écrits qui nous sont parvenus sous ce nom (*op. cit.*, t. I, p. 461 ; cf. p. 463). Il semble bien que ce premier Théophile n'a jamais existé.

(2) *Die Handschriften der antiken Aerzte*, II, p. 59.

(3) I. L. Ideler, *Physici et medici graeci minores* (Berlin, 1841, t. I) p. 261-283 : *inc. Τὴν περὶ τῶν οὔρων πραγματείαν πολλοί, des. πάσης προαιρέσεως μανθάνειν.*

(4) *Op. cit.*, t. II, p. 307-316 : *inc. Τῶν μὲν οὔρων πολλαί, des. εἰ δὲ περισώζει τὴν ἰχώρα.*

il a dispersé dans quatre ou cinq notices différentes les *codices* de ces deux opuscules. C'est, je le confesse, cette confusion qui m'a mis la puce à l'oreille et m'a incité à chercher directement dans les manuscrits le titre authentique du *Περὶ οὔρων* de Théophile. Obligé de me limiter, je me suis contenté de feuilleter onze manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Ils m'ont donné les titres suivants (1) :

1. *Θεοφίλου πρωτοσπαθαρίου καὶ βασιλικοῦ ἀρχιατροῦ περὶ οὔρων* : trois fois (2).

2. *Θεοφίλου περὶ οὔρων [πραγματεία]* : trois fois (3).

3. *Περὶ οὔρων ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* : une fois (4).

4. *Ἀρχὴ σὺν θεῷ περὶ οὔρων ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* : une fois (5).

5. *Ἀρχὴ σὺν θεῷ τῶν οὔρων ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* : une fois (6).

6. *Μάγνου τοῦ σοφωτάτου περὶ διαφορᾶς τῶν οὔρων* : une fois ; encore le titre a-t-il été rajouté après coup (7).

7. *Ἀρχὴ σὺν θεῷ τῶν οὔρων ὑπὸ Μάγνου γραφέντων ἀπὸ τῆς φωνῆς Φιλοθέου* : une seule fois (8).

(1) Sauf indication contraire, le texte correspond à IDELER, t. I, p. 261-283. Je n'ai pas tenu compte des différences d'orthographe.

(2) *Paris. gr.* 2204 (XVIe s.), fol. 23-32 ; 2308 (XVe s.), fol. 27-44^v^ ; 2316 (XVIe s.), fol. 170-177 lin. 22 (= IDELER, I, 261-269 lin. 9). Dans ce dernier manuscrit, la suite du texte édité est remplacée (fol. 177, 23-191) par une composition de même nature, dont certains éléments sont empruntés à la synopse anonyme d'Ideler (II, p. 311 s.).

(3) *Paris. gr.* 2306 (XVe s.), fol. 329-338 ; 2307 (XVIe s), fol. 508^v^-523 ; *Suppl. gr.* 637 (XVe s.), fol. 44-50 (*πραγματεία* manque).

(4) *Paris. gr.* 2220 (XVIe s.), fol. 4-24^v^.

(5) *Paris. gr.* 2229 (XIIIe s.), fol. 35^v^-42 : le titre a été rajouté, au XVe s. probablement.

(6) *Paris. gr.* 2257 (XVIe s.), fol. 345-359 ˙.

(7) *Paris. Suppl. gr.* 683 (XVe s.), fol. 58^v^-59^v^ : *des. mut.*

(8) *Paris. gr.* 2260 (XVIe s.), fol. 9-16^v^, *des. ὡς πρὸς σε ἰδιωτικῶς ἐγράφει.* Le texte, identique, au début, à celui de l'édition, s'en écarte ensuite complètement. C'est ce titre que cite M. Serruys (*art. cit.*, p. 71) et qu'il interprète de la manière que l'on devine. Il ajoute que Philothée est un « auteur connu ». Si l'on veut ! Je ne sais pas toutefois si tout le monde reconnaîtrait, sous ce pieux surnom, Théophile le Protospathaire : Omont ne semble pas avoir fait le rapprochement. On trouve des titres analogues dans les *codd. Vat. gr.* 270 (XIVe s.) ; 280 (XIVe s.), etc.

Ainsi, ces onze manuscrits ne nous donnent que deux fois le nom de Magnos. Encore le titre 6, rajouté après coup, ne peut-il être pris au sérieux. Il est donc bien tentant de rayer ce nom du titre 7, et l'on cédera certainement à la tentation quand on saura comment Magnos a pu s'introduire frauduleusement là où il n'avait rien à faire.

Au début de son petit traité, Théophile énumère les médecins qui ont écrit sur les urines avant lui, à savoir Hippocrate, Galien et Magnos. Puis, en précisant la contribution apportée par eux à cette science, il explique pourquoi le sujet est loin d'être épuisé. Il est particulièrement sévère pour Magnos : *Ἀκολούθως δὲ τούτοις* [*sc.* Hippocrate et Galien] *ἐπιγενόμενος ὁ Μάγνος, ἰατρὸς μὲν τῷ λόγῳ, ἄπειρος δὲ τῷ πράγματι, μεταχειρισάμενος καὶ αὐτὸς τὴν περὶ αὐτῶν* [*sc.* *τῶν οὔρων*] *τέχνην, καὶ κατὰ διαίρεσιν ἀρξάμενος τάς τε διαφορὰς αὐτῶν καὶ τὰ εἴδη συνέγραψε καὶ τὰ διαγνωστικὰ σήματα τὰ ἐξ αὐτῶν γινόμενα ἢ μέλλοντα γινέσθαι, πολλὰ παραλιπὼν ἀτελῆ καὶ αὐτὸς τὴν διδασκαλίαν κατέλιπε* (1). C'est pour remédier à l'insuffisance des recherches de ses illustres prédécesseurs que Théophile s'est décidé à reprendre le sujet, en s'inspirant, bien entendu, de leurs travaux. Qu'il ait particulièrement utilisé le traité de Magnos, ce n'est pas impossible, mais certainement pas au point qu'on puisse l'accuser d'avoir simplement remanié ce dernier, comme le voudrait M. Serruys. Pour s'en convaincre, il n'est que de jeter un coup d'œil sur les deux opuscules. Celui de Magnos, en effet, n'est pas perdu, comme on semble quelquefois le croire : c'est la synopse anonyme d'Ideler (t. II, p. 307-316), dont nous avons parlé plus haut.

A vrai dire, je m'avance peut-être un peu trop. Cette synopse se compose de deux parties bien distinctes. La première (p. 307-310) se termine par les mots *ὡς ἐκ τῶν οὔρων θεωρία* ; la seconde (p. 310-316) comprend une série de petites notices sur les différentes sortes d'urines, etc. Dans les manuscrits que j'ai consultés ces deux parties ne vont pas toujours ensemble. Seule, la première est constamment attribuée à Magnos. Comme la seconde, quand elle ne lui est pas attribuée, est anonyme, je la crois aussi authentique ;

(1) Ideler, t. I, p. 261.

mais le texte donné par Ideler aurait besoin d'être revu de très près.

Diels, sous le titre *Magnus Emesenus περὶ οὔρων ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* énumère trois manuscrits de cet opuscule (1). Tous les trois l'attribuent effectivement à Magnos d'Émèse ; mais dans tous les trois *ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου* manque. Il en est de même dans les deux manuscrits suivants :

Paris. gr. 2308 (XVe s.), fol. 44^v^-47 lin. 4 : *Μάγνου Ἐμεσηνοῦ περὶ οὔρων inc. Τῶν οὔρων πολλαὶ μὲν κατὰ γένος διαφοραί, des. τῆς γενησομένης προρρήσεως τῶν οὔρων θεωρία* [IDELER, t. II, p. 307-310]. La description des différentes urines qui suit immédiatement (fol. 47-49), n'a qu'un lointain rapport avec le texte édité. En plusieurs points, elle m'a semblé se rapprocher plutôt de l'opuscule de Théophile.

Paris. gr. 2316 (XVIe s.), fol. 191-193^v^ : *Περὶ τῶν οὔρων διαφορᾶς, ἑτέρα σύνοψις ἐκ τοῦ Γαληνοῦ τε καὶ Μάγεντος (sic), inc. Τῶν οὔρων, ὡς πρώην εἴρηται, πολλαὶ μὲν αἱ κατὰ γένος διαφοραί, des. καὶ τῆς γενομένης προρρήσεως τῶν οὔρων θεωρεῖν* [IDELER, t. II, p. 307-310] (2).

Dans ces deux manuscrits le *Περὶ οὔρων* de Magnos suit celui de Théophile. Comme ces opuscules traitaient le même sujet, il est naturel qu'on les ait rapprochés, qu'on les ait comparés, qu'on les ait même quelque peu mélangés. Dans

(1) Ce sont le *Bonon.* 3632 (XVe s.), fol. 57 s. (*Μάγνου Ἐμησινοῦ ἰατροῦ σοφιστοῦ περὶ οὔρων* : cf. *Studi Italiani di Filologia classica*, t. III, 1895, p. 444) ; le *Scorial.* Y. III, 14 (XVe s.) (« Sur les urines par Magnus d'Emèse » : MILLER, p. 254) ; et le *Gallipoli, Ἐκκλησ. ἀγ. Νικολ.* 38 (XIVe s.) (*inc. wie in Bonon.* : Diels).

(2) Je signale, en passant, un opuscule du *Paris. gr.* 1630, fol. 205 *bis*-208, qui est pourvu de deux titres : 1) *Τοῦ μακαρίου Μάγνητος καὶ ἑτέρων σύγγραμμα, εὑρίσκεται ἐν τῇ βιβλίῳ διῃρημένον ...* (illisible). 2) *Μάγνου αἰμεσηνοῦ ἰατροσοφίστου περὶ οὔρων, inc. Τῶν οὔρων αἱ διαφοραὶ πολλαί, des. ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ θάνατον μηνύουσιν · εἰ δὲ περισώζοιντο ὕδρωπα* (cf. IDELER, t. II, p. 307... 316). Si la pâleur de l'encre rouge et le mauvais éclairage ne m'ont pas induit en erreur, le premier titre a été rajouté après coup. Cet opuscule n'a qu'un vague rapport avec celui de Magnos : c'en est peut-être un abrégé fortement remanié. On pourra corriger d'après ces indications la notice *Macarius Magnes iatrosophista de* DIELS (*op. cit.*, p. 59), ainsi que celle qu'il intitule *Mangens* (?) (= *Macarius Magnes oder Magnus Emesenus*) (*ibid.*, p. 60).

le *Paris. gr.* 2204 le traité de Théophile (fol. 23-32) est suivi de plusieurs extraits médicaux anonymes. On y reconnaît (fol. 38v-39v) la fin de la seconde partie de l'opuscule de Magnos (IDELER, t. II, p. 312-316) dans une recension, il est vrai, assez spéciale (1) ; puis (fol. 39v-40v), le début de cette seconde partie (p. 310-312). Dans le *Paris. gr.* 2308, comme je viens de le dire, la description des urines, qui remplace la seconde partie de la synopse, semble inspirée du traité de Théophile. Inversement, dans le *Paris. gr.* 2316, la fin du texte de Théophile est remplacée par une composition apparentée à la synopse de Magnos (2) et c'est à cette composition que renvoient les mots *ὡς πρώην εἴρηται* de l'*incipit* cité plus haut. Dans le *cod.* 2260, particulièrement important puisqu'il nous donne le titre *ἀρχὴ σὺν θεῷ τῶν οὔρων ὑπὸ Μάγνου γραφέντων ἀπὸ τῆς φωνῆς Θεοφίλου*, le texte (d'ailleurs écourté et remanié) de Théophile est suivi sans nouveau titre de l'opuscule de Magnos (3). On admettra facilement, je crois, que l'introduction de Magnos dans le titre de certains manuscrits du *Περὶ οὔρων* de Théophile, s'explique au mieux par les manipulations dont je viens de donner quelques exemples.

L'élimination de Magnos entraîne-t-elle automatiquement celle d'*ἀπὸ φωνῆς* ? Pas nécessairement, puisqu'on trouve

(1) *Des. θάνατον μηνύουσαν. εἰ δὲ περισώζοιντο ὕδρωπα* comme l'opuscule du *Paris. gr.* 1630 (cf. la note précédente).

(2) Cf. *supra*, p. 208, note 2.

(3) Fol. 17-25, *inc. Τῶν οὔρων πολλαὶ μὲν κατὰ γένος αἱ διαφοραὶ, des. εἰς τὰ κάτω τῶν νεφρῶν χωρία.* Je me suis malheureusement aperçu trop tard de ce détail important. Je l'ai soupçonné en relisant la description de ce manuscrit dans l'*Inventaire* d'Omont et M. l'abbé L. Béghin a bien voulu vérifier ma conjecture : je lui dois l'*incipit* et le *desinit* de ce texte. N'ayant pu le confronter avec l'édition d'Ideler je dois avouer que je ne sais pas si le texte de Magnos est complet, ni s'il s'étend jusqu'au fol. 25. Je laisse le soin de s'en assurer à celui qui entreprendra une étude sur l'Urologie chez les Byzantins. Aux opuscules de Magnos et de Théophile il devra joindre notamment le traité d'Étienne édité par Bussemaker (*Revue de Philologie*, t. I, 1845, p. 423-438 et 543-560) et ses *Scolies* inédites. Une telle étude, d'ailleurs assez facile, jeterait un jour singulier sur une période presque inconnue (si je ne m'abuse) de la médecine byzantine.

cette expression sans Magnos dans trois manuscrits. Mais le pesant témoignage de six autres semble difficile à récuser. Je le regrette, car le *Περὶ οὔρων* de Théophile a une saveur scolastique très prononcée, qui rappelle, d'assez loin pourtant, celle des *σχόλια ἀπὸ φωνῆς* des VIe et VIIe siècles (1).

Ce résultat un peu décourageant m'a ôté toute envie de faire de longues recherches sur le titre de la Paraphrase du *De interpretatione* d'Aristote par Michel Psellos. Dans le *cod. Laurent.* X, 26 cet ouvrage est bien intitulé *Παράφρασις τοῦ περὶ ἑρμηνείας ἀπὸ φωνῆς Κωνσταντίνου βεστάρχου καὶ ὑπάτου τῶν φιλοσόφων τοῦ Ψελλοῦ* (2). Mais *ἀπὸ φωνῆς* manque dans les *codd. Laurent.* LXXI, 19, 32 et 35 (3), ainsi que dans les *codd. Vindob. gr.* 25 et 27 (4). Encore un exemple extrêmement douteux, qui ne peut nous être d'aucun secours.

Puisque nous en sommes à Psellos, signalons un titre du *Paris. gr.* 2731, fol. 132^v^ : *Πυθαγόρου ὀκτάχορδος λύρα. διάγραμμα ἀπὸ φωνῆς Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ.* Il ne s'agit pas d'un traité, mais d'un dessin, qui représente schématiquement une lyre. Le long des lignes courent des explications empruntées au commentaire de Psellos *εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ψυχογονίαν.* On peut donc traduire ce titre «*Lyre à huit cordes de Pythagore. Figure d'après les explications de Michel Psellos*» (5).

(1) DIELS (*op. cit.*, p. 97) attribue à Étienne d'Athènes un traité *περὶ διαφορᾶς πυρετῶν ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου*, sur la foi du *cod. Paris. Suppl. gr.* 446, fol. 107, ou plutôt de l'*Inventaire sommaire* d'OMONT, qui dit exactement : *Stephani, Atheniensis archiatri, libellus ex ore Theophili de febrium differentia.* Je ne m'explique pas cet *ex ore Theophili*, car dans ce manuscrit cet opuscule est anonyme. Une main postérieure a ajouté dans la marge supérieure du fol. 107 : *Στεφάνου ἀρχιατροῦ Stephani archiatri medica.* Ce texte a été édité par IDELER (*op. cit.*, t. I, p. 107-120) sous le nom de Palladius, et par Demetrius Sicurus sous le nom de Théophile (Florence, 1862). La plupart des manuscrits l'attribuent à Étienne ; le *Vindob. med. gr.* LII à Théophile et Étienne. Ceci, je crois, suffit à justifier ma réserve en ce qui concerne Théophile.

(2) BANDINI, t. I, p. 493.

(3) BANDINI, t. III, p. 11, 19, et 24.

(4) LAMBECIUS-KOLLAR, t. VII, p. 127 et 141.

(5) Ce dessin a été édité par A. J. H. Vincent à la suite du traité de Psellos (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et autres Bibliothèques*, t. XVI, 2, 1847, p. 337).

Ces quelques exemples représentent tout le fruit de recherches assez longues chez les professeurs byzantins. Du Cange les connaissait déjà tous ! Ces recherches, cependant, m'ont rendu service en me permettant de constater l'oubli total, à partir du VIIIe ou du IXe siècle, des traditions universitaires du VIe et du VIIe siècle (1) : plus de commentaires divisés en *πράξεις* : plus de leçons divisées en *θεωρία* et *ἐξήγησις* : plus de clausules finales stéréotypées. La *reportatio* était sans doute encore pratiquée : dans les commentaires certainement postérieurs au VIIe siècle que j'ai pu parcourir, je n'ai pas retrouvé les traces si visibles qu'elle a laissées dans les recueils de scolies d'Olympiodore et de ses disciples. Cet oubli des anciennes méthodes s'explique assez facilement par la discontinuité de l'enseignement supérieur à Byzance entre le VIIe et le IXe siècle. Elle explique à son tour pourquoi, à partir du IXe siècle, les lecteurs des écrits philosophiques (et autres) du VIe et du VIIe, ne distinguèrent plus les *σχόλια ἀπὸ φωνῆς* des commentaires écrits par leurs auteurs et, par conséquent, ne comprirent plus la signification première de l'expression *ἀπὸ φωνῆς*.

Ceci, rien ne le prouve mieux que la confusion des titres dans la tradition manuscrite. Tantôt *ἀπὸ φωνῆς* disparaît ; tantôt un copiste l'ajoute indûment. Nous avons donné plusieurs exemples de cette confusion ; entre beaucoup d'autres en voici deux nouveaux dépourvus de toute ambiguité. Dans le *cod. Venet. Marc.* 489 (XIVe s.), le titre du commentaire des canons de Théodose *ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου Χοιροβοσκοῦ* est devenu *Γεωργίου διακόνου... ἑρμηνεία εἴς τε τὰ προλεγόμενα καὶ εἰς τοὺς εἰσαγωγικοὺς κανόνας Θεοδοσίου*. Inversement le titre du commentaire de Simplicius *Σιμπλικίου ὑπόμνημα εἰς τὰς κατηγορίας Ἀριστοτέλους* s'est transformé dans le *Paris. gr.* 1905 (XVIe s.) en *Σχόλια εἰς τὰς Ἀριστοτέλους κατηγορίας ἀπὸ φωνῆς Σιμπλικίου*, ce qui ne convient pas du tout à cet ouvrage.

(1) On fera bien de s'en souvenir quand on voudra déterminer avec plus de précision l'âge de Georges Choeroboscos. Ces traditions universitaires pourraient être dites Alexandrines, car il semble bien qu'elles soient nées et se soient affermies à Alexandrie, qu'elles aient gagné Constantinople au temps d'Héraclius seulement. Je ne parle évidemment pas de la seule *reportatio*. Cf. p. 203, n. 1.

Si l'on ne comprenait plus la signification première de cette expression, on la connaissait cependant et on s'en servait ; mais dans quel sens ?

A nous en tenir à l'opinion de Du Cange, ce sens ne pourrait être que *dicté par*. C'est pourquoi Valois, par exemple, a traduit le titre de l'Épitomé de Photius par *Compendium ecclesiasticae historiae Philostorgii quod dictavit Photius patriarcha*. Selon M. Serruys cette interprétation est indéfendable : Photius n'était pas un Maître-scribe (1). D'accord, mais on pourrait répondre qu'un auteur qui dicte sa pensée n'est pas un Maître-scribe, ce titre ne convenant qu'à celui qui dicte l'ouvrage d'un autre. Seulement, si nous admettons (et telle était l'idée de Du Cange) qu'*ἀπὸ φωνῆς* signifie *dicté par l'auteur*, nous tombons dans une autre difficulté. Rien ne ressemble plus à un ouvrage écrit par son auteur qu'un ouvrage dicté par lui, une fois du moins cet ouvrage édité ou recopié. Comment donc prouver que l'Épitomé de Photius a été dicté et non écrit par lui ? De quel ouvrage pourra-t-on jamais le prouver, si l'auteur n'éprouve pas le besoin de le dire ? Et l'on ne voit pas pourquoi il le dirait, à moins bien entendu qu'il ne s'agisse de correspondance ; mais *ἀπὸ φωνῆς* ne figure, à ma connaissance, dans le titre d'aucune lettre. S'il en est ainsi nous ne pourrons jamais prouver que cette expression a vraiment eu ce sens précis. Tout au plus pourra-t-on admettre que cette explication est la plus vraisemblable, à condition, bien entendu, qu'elle s'applique à tous les cas.

Or cette condition est loin d'être remplie. Le copiste qui a retiré *ἀπὸ φωνῆς* du titre d'un ouvrage de Georges Choeroboscos a-t-il voulu signifier par là que, selon lui, cet ouvrage n'avait pas été dicté mais écrit par le grammairien ? Celui qui a ajouté cette expression au titre d'un commentaire de Simplicius prétendait-il nous apprendre que ce commentaire avait été dicté par son auteur ? Ce n'est pas croyable. Il est évident que pour ces scribes *ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου*, *ἀπὸ φωνῆς Σιμπλικίου* équivalaient purement et simplement à *Γεωργίου* et *Σιμπλικίου*, c'est-à-dire au simple génitif d'auteur.

(1) *Art. cit.*, p. 71.

Quelques exemples d'un caractère un peu différent confirmeront cette interprétation. Un fragment *ἀπὸ φωνῆς Μάγνητος* a été édité par le cardinal Pitra (1) d'après le *cod. Vat. Pii II gr.* 22 (xᵉ s.). Comme l'a bien vu Mgr Duchesne (2), ce texte reproduit la fin d'un chapitre de l'*Ἀποκριτικός* de Macarius Magnes. Le *cod. Vat. Barberin.* IV, 56 (xiiᵉ s.) débute par une *Σύνοψις τῆς θείας γραφῆς ἀπὸ φωνῆς Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Λιβύης,[Αἰγύπ]του καὶ Πενταπόλεως καὶ πάπα Ἀλεξανδρείας* (3). Dans le *cod. Mosqu.* CI, un fragment est intitulé *ἀπὸ φωνῆς τοῦ Χρυσοστόμου* (4). Le *cod. Paris. gr.* 2316 (xvᵉ s.) intitule un texte comme suit : *Περὶ σφυγμῶν ἀπὸ φωνῆς τοῦ ἁγίου Γρηγορίου Νήσσης, inc. Ἡ μὲν σφυγμικὴ κίνησις καλεῖται, des. ἡ καρδία τὸ λυγνυῶδες ἐν ταῖς ἐκπνοίαις ἀνωθεῖται.* On reconnaît le chapitre xxiv du *De natura hominis* de Nemesius d'Émèse (5). Cet ouvrage a circulé, en effet, sous le nom de Grégoire de Nysse.

Prétendra-t-on que les compilateurs — car il ne s'agit plus ici de titres originaux — qui ont écrit *ἀπὸ φωνῆς* devant les noms de Macarius Magnès, d'Athanase, de Jean Chrysostome et de Grégoire de Nysse, croyaient savoir que ces textes avaient été dictés par ces Pères? Évidemment non : pour ces compilateurs, comme pour les scribes mentionnés plus haut, *ἀπὸ φωνῆς* signifiait *composé par*, comme le simple génitif du nom de l'auteur.

Oui, mais si cette expression n'ajoutait rien à l'idée exprimée par le génitif, comment expliquer son emploi? Je ne crois pas que l'on puisse répondre à cette objection en

(1) *Analecta sacra et classica*, t. I, 1888, p. 33.

(2) *De Macario Magnete et scriptis eius*, Paris, 1877, p. 5.

(3) Cf. G. Karo et I. Lietzmann, *Catenarum graecarum Catalogus* (*Nachrichten der K. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen*, Philologisch-hist. Kl., 1902, Heft 1. 3. 5.), p. 15. Cet opuscule commence par les mots *πᾶσα γραφὴ ἡμῶν*, comme la *Synopsis Scripturae sacrae* déjà éditée parmi les œuvres douteuses de S. Athanase (*P. G.*; t. XXVIII, col. 283). N'ayant pas vu le manuscrit je n'ose en dire plus long.

(4) Cf. Matthaei, p. 65. Ce catalogue définit ainsi le contenu du fragment : *Quod Christus post resurrectionem undecies Apostolis apparuit.*

(5) *P. G.*, t. XL, col. 697-700. Cf. Diels, *Die Handschriften der antiken Aerzte*, pars IIa, p. 40.

invoquant l'affaiblissement de la valeur des cas et la tendance populaire à multiplier les prépositions. *Ἀπὸ φωνῆς* est toujours resté une expression technique et d'un emploi strictement limité. J'invoquerais plus volontiers un certain snobisme d'érudit, du moins dans certains cas. Car lorsqu'il s'agit de titres plus compliqués, on comprend que l'on ait été tenté de mieux détacher le nom de l'auteur du titre complexe de son œuvre, en prenant plus ou moins adroitement modèle sur les *σχόλια ἀπὸ φωνῆς* des VIe et VIIe siècles.

Telle serait, à mon sens, l'explication de la présence d'*ἀπὸ φωνῆς* dans le titre de l'Épitomé de Photius : cet infatigable lecteur connaissait, nous le savons, certains commentaires *ἀπὸ φωνῆς Ἀμμωνίου*. J'en dirais autant de la traduction poétique des Odes par Jean Kyriotes le Géomètre (Xe siècle), intitulée *Μετάφρασις τῶν ᾠδῶν ἀπὸ φωνῆς Ἰωάννου Γεωμέτρου* (1). On peut rapprocher de ce titre celui de la version grecque inédite d'un traité attribué au médecin judéo-arabe Isḥāq Israeli ben Salomon (2), par Constant de Memphis : *Μετάφρασις τῶν ἐφοδίων Ἰσαὰκ τοῦ Ἰσραηλίτου, τοῦ διασημοτάτου τῶν ἀρράβων ἰατροῦ, ἀπὸ φωνῆς Κώνσταντος τοῦ Μεμφίτου ἰατροῦ* (3). En revanche le titre d'une compilation bien connue de Nicéphore Calliste Xanthopoulos (XIVe siècle) est visiblement calqué sur celui de l'Épitomé de Photius : *Ἐκλογαὶ ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας Θεοδώρου ἀναγνώστου ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου Καλλίστου τοῦ Ξανθοπούλου* (4).

(1) Édit. BANDINI, *Catalogus cod. gr. Bibliothecae Mediceae Laurentianae*, t. I, Florence, 1764, p. 65-68. Dans MIGNE (*P. G.*, t. CVI, col. 987-1002) le titre est incomplet.

(2) Œuvre plutôt de son disciple Abu Ga'far Ahmed ibn el-Gazzâr.

(3) *Cod. Paris. gr.* 2241 (XVIe s.) Dans la préface, Constant dit qu'il a enrichi sa version de recettes prises ailleurs. On aurait tort cependant d'invoquer cela pour expliquer la présence d'*ἀπὸ φωνῆς* dans le titre, car, plus loin (f. 170), il emploie lui-même cette expression au sens du génitif d'auteur.

(4) *P. G.*, t. LXXXVI, col. 165-216. Outre cette série d'extraits, le *cod. Barocc.* 142 (XIVe s.) en contient d'autres tirés de Josèphe, de Théodoret, etc., qui sont également dits *ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου*. On a beaucoup écrit sur l'origine de cette collection depuis que C. de Boor a attiré l'attention sur elle (*Zur Kenntnis der Handschriften der griechischen Kirchenhistoriker* dans la *Zeitschr. für Kirchengesch.*

Dans ces quatre exemples *ἀπὸ φωνῆς* peut fort bien se traduire *par* : « Résumé de l'histoire ecclésiastique de Philostorge *par* Photius » ; « Interprétation des Odes *par* Jean le Géomètre » ; « Traduction des Viatiques d'Isḥāq Israëli, le très remarquable médecin des Arabes, *par* Constant, médecin de Memphis » ; « Morceaux choisis de l'histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur *par* Nicéphore Calliste Xanthopoulos ». Pourquoi donc voudrait-on substituer à cette traduction si simple, qui convient à tous les exemples postérieurs au VIIIe siècle, un invérifiable *dicté par* ou un impossible *remanié par* ? Je dis impossible, bien que Photius, Jean Kyriotes, Constant de Memphis méritent le nom d'intermédiaires. Mais cette qualité d'intermédiaire est indiquée très clairement par *ἐπιτομή*, *μετάφρασις*, *ἐκλογαί*, non pas par *ἀπὸ φωνῆς*. Que l'on essaie plutôt de mettre *remanié par* au lieu de *par* dans ces quatre titres !

Je pourrais allonger cette liste d'exemples : ce serait bien inutile. La demi-douzaine que je laisse de côté ne ferait que confirmer ce qui vient d'être dit. Mais je tiens à ajouter quelques mots au sujet de la présence de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* dans le titre de certaines chaînes exégétiques, avant d'aborder une dernière question disputée.

Il est assez naturel que Procope ait trouvé des imitateurs. L'on ne s'étonnera donc pas de trouver à plusieurs chaînes exégétiques de différentes époques (qu'il est à peu près impossible de déterminer avec précision) des titres analogues à ceux de ses commentaires de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques. J'ai relevé les exemples suivants :

1. *Τῶν εἰς τὴν πρὸς Ἐφεσίους ἐπιστολὴν Παύλου τοῦ ἀποστόλου ἐξηγητικῶν ἐκλογῶν τόμος ἀπὸ φωνῆς Ὠριγένους, τοῦ μακαρίου Ἰωάννου, Σευηριανοῦ, Θεοδώρου* (1).

t. VI, 1883-4, p. 487-491). Il est fort possible que Nicéphore en ait emprunté les éléments à une compilation antérieure. Mais je ne peux pas suivre M. Serruys quand il écrit : « Aussi la note *ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου* ne représente-t-elle nullement Nicéphore comme l'auteur de cette ancienne compilation, probablement assez étendue, mais comme le dernier intermédiaire... » (*art. cit.* p. 73). Ce souci de distinguer le compilateur de l'auteur me paraît bien étranger à l'esprit byzantin.

(1) *Cod. Coislin* 204 (XIIe s.). Cf. H. B. Swete, *Theodori ep. Mopsues-*

2. *Τῶν κατὰ κεφάλαιον ἐξηγήσεων εἰς τὸν ἅγιον Ἰὼβ ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου διακόνου καὶ ἑτέρων* (1).

3. *Ἑρμηνεία εἰς τὸ κατὰ Ἰωάννην εὐαγγέλιον ἀπὸ φωνῆς τοῦ Χρυσοστόμου [καὶ ἑτέρων μακαρίων πατέρων]* (2).

4. *Ἐτελειώθη ἡ ἑρμηνεία τοῦ κατὰ Ματθαῖον ἁγίου εὐαγγελίου ἀπὸ φωνῆς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου καὶ ἑτέρων ἁγίων πατέρων* (3).

5. *Ἐπληρώθη σὺν θεῷ ἡ ἑρμηνεία τοῦ κατὰ Μάρκον ἁγίου εὐαγγελίου ἀπὸ φωνῆς, ἔν τισιν εὗρον Κυρίλλου Ἀλεξανδρέως, ἐν ἄλλοις δὲ Βίκτωρος πρεσβυτέρου* (4).

Ce dernier cas est un peu différent des autres. Par cette notice le copiste veut nous apprendre que ce commentaire, qu'il croit l'œuvre d'un seul auteur, est attribué par certains manuscrits de sa connaissance à saint Cyrille, par d'autres au prêtre Victor. En réalité ce commentaire est une chaîne sans lemme, dans laquelle Cyrille et Victor rentrent pour partie.

Dans les quatre premiers exemples, comme dans les compilations de Procope, *ἀπὸ φωνῆς* précède les noms des auteurs dont les œuvres ont été mises à contribution, ou du moins de l'auteur le plus régulièrement cité avec ou sans la mention *καὶ ἑτέρων* ... Toutefois je ne crois pas que la nuance spéciale, d'*après l'enseignement de*, attribuée, si je ne me suis pas trompé, par Procope à cette expression, ait été comprise de ses imitateurs. Pour eux elle équivalait sans doute à *ἀπὸ τῶν ἐξηγήσεων*, que l'on trouve ailleurs.

teni in epistulas B. Pauli commentarii, Cambridge, 1880, t. I, p. XVIII.

(1) *Cod. Paris. gr.* 135 (an. 1362). Cf. G. KARO et I. LIETZMANN, *Catenarum graecarum catalogus*, p. 330.

(2) Cf. L. THOMAS, *Les collections anonymes de scolies grecques aux Évangiles*, Rome, 1912 (thèse lithographiée), t. I p. 195.

(3) Cf. L. THOMAS, *op. cit.*, t. I, p. 194. Il s'agit ici d'une souscription. Il serait intéressant de connaître l'inscription correspondante. Malheureusement, Thomas ne donne pas la cote des manuscrits.

(4) *Cod. Paris. gr.* 186 (XIe s.), Cf. R. DEVREESSE, *art. Chaînes exégétiques grecques* du *Supplément* au *Dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 1177. Mgr. Devreesse est, à ma connaissance, le seul auteur qui se soit élevé contre les conclusions de M. Serruys (*ibid.* col. 1089). Je dois à sa grande bienveillance plusieurs des textes allégués dans cette étude.

Nous sommes maintenant suffisamment armés pour examiner un cas apparemment bien délicat. Des manuscrits, tels que le *Vindobon.* 8, le *Paris. gr.* 168, etc., contiennent un commentaire anonyme du Psautier, dont certains fragments se retrouvent dans les chaînes exégétiques attribués, les uns à Diodore de Tarse, les autres à un certain Anastase. Il figure encore en entier dans le *cod. Coislin* 275 (XIe s.), mais dans un état quelque peu différent. Dans ce manuscrit il est pourvu d'un titre : *Ὑπόθεσις καὶ ἑρμηνεία τοῦ ψαλτηρίου τῶν ἑκατὸν πεντήκοντα ψαλμῶν ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου μητροπολίτου Νικαίας.* D'autre part il est surchargé d'interpolations et d'annotations, et entouré d'une chaîne marginale.

Ces faits ont été mis en lumière et exposés avec beaucoup de talent par M. L. Mariès dans ses *Études préliminaires à l'édition de Diodore de Tarse sur les psaumes* (1). Ils posent évidemment un problème : quel est l'auteur du commentaire « anonyme », Diodore ou Anastase? Si nous écoutons M. Mariès, la réponse n'est pas douteuse : c'est Diodore. Il le croyait déjà en 1910 (2), et, depuis lors, sa conviction n'a fait que croître. Je n'entends pas la discuter. Mais il a cru pouvoir tirer argument de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* pour jeter Anastase par dessus bord, ce que je ne saurais laisser passer. Dans le premier article qu'il ait consacré à cette question, trompé par Loofs et Serruys, il écrivait avec une belle confiance : « Si le sens de l'expression *ἀπὸ φωνῆς* est encore discuté, une chose cependant est, dès à présent, bien certaine, c'est que dans tous les exemples que l'on en cite, cette expression indique qu'il s'agit non pas d'une composition originale faite par l'auteur dont elle introduit le nom, mais bien d'un travail, de nature assez indéterminée, auquel cet auteur s'est livré à propos de l'ouvrage d'un autre » (3). Ceci admis, il ne lui restait plus qu'à déterminer la nature du travail effectué par Anastase à propos du commentaire de Diodore de Tarse. Il a pensé d'abord qu'Anastase avait simplement édité le commentaire de Diodore en l'entourant de la chaîne marginale du *Coislin*

(1) Paris, 1932, p. 7-33.

(2) *Aurions-nous le commentaire sur les Psaumes de Diodore de Tarse?* dans la *Revue de Philologie*, t. XXXV p. 56-70.

(3) *Art. cit.* p. 57 s.

275, qui serait ainsi son œuvre propre (1). Mais une étude plus minutieuse, tant de cette chaîne marginale que du commentaire médian, l'a décidé à abandonner cette explication pour une autre plus subtile : Anastase serait l'auteur, non pas de la chaîne marginale, mais des interpolations et annotations du commentaire médian : « Ces annotations dictées par lui en même temps que le texte du commentaire, dont il ignorait l'auteur, légitiment au mieux le titre que lui-même sans doute, a donné à l'ensemble : *ὑπόθεσις καὶ ἑρμηνεία τοῦ ψαλτηρίου ... ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου μητροπολίτου Νικαίας*. En 1914, nous proposions la formule : Diodore *ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου* ; nous la garderions volontiers aujourd'hui en la traduisant : « Diodore dicté et annoté par Anastase » (2).

Là se présente une petite difficulté : d'après ce système, les fragments *Ἀναστασίου* des chaînes exégétiques devraient nous donner le texte, non du commentaire anonyme du *Vindobon.* 8, du *Paris. gr.* 168, etc., mais du commentaire médian du *Coislin* 275. Or il n'en est rien. M. Mariès a réponse à cela : il a suffi, pense-t-il, que, dans quelque monastère, un manuscrit du type anonyme et un autre du type *ἀπὸ φωνῆς* aient coexisté, et qu'un lecteur quelconque, frappé de leur similitude, ait inscrit *Ἀναστασίου* en tête de l'anonyme. Ainsi baptisé, ce manuscrit aurait servi de source aux fragments *Ἀναστασίου*. De fait, le *Coislin* 275 a appartenu autrefois à la Bibliothèque de la Laure de saint Athanase, au mont Athos, et le nom d'Anastase se lit au moins deux fois dans un manuscrit qui s'y trouve encore et qui contient le commentaire du type anonyme (3).

Malheureusement *ἀπὸ φωνῆς* n'a jamais signifié *dicté et annoté par*, et Diodore *ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου* n'est ni du grec ni du français. *Ἀπὸ φωνῆς* précède toujours, au VIe siècle comme au XIe, le nom d'un auteur. L'œuvre de cet auteur peut être évidemment une paraphrase, un résumé, des morceaux choisis. Dans le plus grand nombre de cas, c'est un

(1) *Diodore ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου* (dans la *Revue de Philologie*, t. XXXVIII, 1914), p. 168-173.
(2) *Études préliminaires*, p. 44 s.
(3) *Ibid.*, p. 52-57.

commentaire. Ce pourrait être une chaîne, mais *ἀπὸ φωνῆς* ne suffirait pas à distinguer cette chaîne d'un commentaire proprement dit. A vrai dire je n'ai relevé qu'un seul exemple, et bien tardif, d'un tel emploi de cette expression : *Ἐξήγησις εἰς τὰς τοῦ θεσπεσίου Παύλου ἐπιστολὰς ἐρανισθεῖσα ἀπό τε τῶν Χρυσοστομικῶν καὶ ἑτέρων διαφόρων ἁγίων καὶ ἐκτεθεῖσα ἀπὸ φωνῆς Θεοφυλάκτου τοῦ ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας* (1). Théophylacte vivait au XIe-XIIe siècle ; et comme je ne suis pas certain que ce titre soit original, je ne peux lui donner que l'âge du manuscrit (XIVe s.). Il est bien évident, d'ailleurs, qu'*ἀπὸ φωνῆς* doit se traduire ici *par*, et que cette expression ne prétend pas indiquer que l'Exégèse publiée par l'archevêque bulgare n'est pas un commentaire original. Ce nouvel exemple, dont la traduction n'offre aucune difficulté, ne fait que confirmer nos précédentes conclusions.

En conséquence, si le commentaire du *Coislin* 275 est l'œuvre de Diodore, simplement annotée et interpolée, et si Anastase est vraiment l'auteur de son titre — ce dont je doute fort — on ne peut dire, avec M. Mariès, qu'il a agi « honnêtement » (2). Il s'est purement et simplement attribué le bien d'autrui. M. Mariès reconnaît lui-même qu'*ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου* a pu devenir *Ἀναστασίου* — j'ajouterai « ou inversement » — dans certains manuscrits : ceci suppose l'équivalence de ces formules.

A moins de renier toutes nos conclusions, puisque le commentaire du *Coislin* 275 ne peut évidemment pas rentrer dans la catégorie « notes de cours », nous devons traduire son titre : *Préface et interprétation des cent-cinquante psaumes du Psautier par Anastase, métropolite de Nicée.* Je ne prétends pas, d'ailleurs, qu'il faille lui accorder une confiance aveugle. Selon moi, l'auteur de ce titre n'est pas Anastase, mais quelqu'un qui attribuait, à tort ou à raison, à cet Anastase le commentaire « anonyme », qui fait le fond du commentaire médian du *Coislin* 275. Ce pourrait être le compilateur qui a interpolé et annoté l'anonyme : mais certaines observations de M. Mariès semblent exclure cette hypothèse (3). Ce pour-

(1) *Cod. Laurent. gr.* XI, 7 (XIVe s.). Cf. Bandini, t. I, p. 502.
(2) *Études préliminaires*, p. 50.
(3) *Ibid.*, p. 35.

rait être un scribe érudit, du genre de celui qui se demandait si son commentaire de saint Marc était *ἀπὸ φωνῆς Κυρίλλου* ou *ἀπὸ φωνῆς Βίκτωρος*, peut-être l'auteur de la chaîne marginale. Il est encore possible que le titre du *Coislin* 275 soit tronqué. Mgr Devreesse a proposé de le compléter en ajoutant d'autres noms à celui d'Anastase, à la manière de Procope (1). On pourrait se contenter de *καὶ ἑτέρων*, comme dans les chaînes *ἀπὸ φωνῆς Ὀλυμπιοδώρου καὶ ἑτέρων*, *ἀπὸ φωνῆς τοῦ Χρυσοστόμου* [*καὶ ἑτέρων μακαρίων πατέρων*] signalées tout à l'heure. Dans ce cas il faudrait traduire : *Préface et commentaire des cent-cinquante psaumes du Psautier d'après Anastase le métropolite de Nicée* [*et d'autres*].

Si l'on admet une de ces hypothèses, devra-t-on écarter absolument l'attribution à Diodore du commentaire « anonyme » ? Pas nécessairement. Mais j'ai dit que je n'entendais pas aborder cette question aujourd'hui. Quand cet ouvrage sera publié on verra s'il y a lieu de discuter les droit de l'évêque de Tarse. J'espère sincèrement que tel ne sera pas le cas.

Pour finir, résumons les résultats de ces recherches :

Du Ve (Marinos ?) ou du VIe siècle jusqu'au VIIIe, *ἀπὸ φωνῆς*, quelques rares exceptions [Procope (?), André de Crète] mises à part, précède toujours le nom d'un professeur et doit se traduire : *d'après l'enseignement oral de* (Ammonius), *pris au cours de* (Olympiodore, etc.). Son emploi était sans doute plus régulier que ne permet de le voir la tradition défectueuse des titres.

A partir du IXe siècle, *ἀπὸ φωνῆς* peut précéder le nom de n'importe quel auteur et n'ajoute rien (sauf exceptions possibles) à l'idée exprimée par le génitif du nom d'auteur. Suivant les cas on peut traduire cette expression : *de, par, selon, d'après*. Les copistes semblent avoir usé de cette expression assez sporadiquement et avec un grand arbitraire.

Marcel RICHARD.

(1) *Art. Chaînes exégétiques*, col. 1130.

POUR UN RÉPERTOIRE DES NÉO-SAINTS DE L'ÉGLISE ORIENTALE

Le nom de « Néo-Saints » est un terme commode pour désigner les personnages honorés d'un culte public dans l'Église orientale depuis la séparation. Les Orthodoxes appellent eux-mêmes « néo-martyrs » ceux de ces personnages qui ont versé leur sang pour la foi chrétienne dans l'époque moderne, les distinguant par là des martyrs des premiers siècles. Cette appellation de « néo-martyrs » peut justifier le vocable plus général de « Néo-Saints » s'appliquant non seulement à des chrétiens morts à la suite de tourments endurés pour le Christ, mais aussi à des prélats, ascètes, moines ou simples fidèles vénérés pour leur vertu et considérés comme thaumaturges ou puissants intercesseurs auprès de Dieu.

Nous nous en tiendrons ici aux Néo-Saints des Églises de rite byzantin. Le sujet devrait être notablement élargi si l'on voulait y comprendre les autres Églises orientales : arménienne, syrienne, chaldéenne, copte, éthiopienne.

Les dates du début du schisme officiel étant assez flottantes, pour bon nombre d'Églises byzantines, une certaine marge peut être laissée pour le choix du *terminus a quo* ou du point de départ. De toute façon, beaucoup de ces personnages appartiennent à la dernière période de l'histoire byzantine ; et tous peuvent ressortir de nos études pour la question qu'ils posent aux historiens et aux théologiens touchant la sainteté dans l'Église orthodoxe.

Quelques données historiques et bibliographiques.

Aussi n'est-il pas étonnant que ce sujet ait depuis longtemps préoccupé les hagiographes.

Les anciens Bollandistes s'y sont intéressés. On connaît

de Papebrock les *Ephemerides Graecorum et Moscorum* publiés dans les *Acta Sanctorum* du mois de mai, t. I, Anvers, 1680, pp. I-LXXXII ; et de Stilting la dissertation *De conversione et fide Russorum* insérée au tome II de septembre, 1748, pp. II-XXVII.

Au tome V de mai (p. 237 de la réédition Palmé, Paris, 1866), on nous signale, parmi les *Praetermissi*, Marc Kyriakopoulos, originaire de Crète, martyrisé à Smyrne le 23 mai 1643, avec cette intéressante mention qu'une relation de son martyre a été rédigée à Constantinople par le jésuite Isaac d'Aultry et imprimée en italien à Palerme l'année suivante, 1644 (1).

En 1734, le moine basilien Ignace Kulczynski publie à Rome un *Specimen Ecclesiae Ruthenicae* (2) ; et en 1754, Simon-Joseph Assemani, ses *Kalendaria Ecclesiae universae.*

A l'occasion d'un *Kalendarium* imprimé à Vienne par les Serbes en 1771, la question de la sainteté dans l'Église orthodoxe fut assez vivement agitée. Le jésuite François-Xavier Pejacsevic rédigea alors, en 1775, sur les Saints de Serbie un mémoire qui fut publié en 1779, après la mort de l'auteur, par Kherticza, évêque de Diakovo et Sirmium, sous ce titre : *Historia Serviae seu Colloquia XIII de statu regni et religionis Serviae ab exordio ad finem sive a saeculo VII ad XV.*

Les Bollandistes modernes se devaient de suivre l'exemple de leurs aînés. Au tome IX d'Octobre des *Acta Sanctorum* (Bruxelles, 1858), pp. 683-692, les PP. Victor de Buck et Ivan Martinov insèrent une notice sur le moine bulgare Jean du Rilo († 946), 22 octobre. Au tome X (Bruxelles, 1861), le P. Martinov consacre (pp. 853-872) à Aréthas, moine de la Laure de Kiev (XIIe siècle), une notice au cours de laquelle sont signalés plusieurs autres saints personnages : Euphrosyna,

(1) Cf. *Acta Sanctorum*, Maii t. VII, pp. 185-188, au 25 mai, notice sur le néo-martyr André de Chio à Constantinople (1465). Voir E. DALLEGIO D'ALESSIO, *Un néo-martyr à Constantinople, André de Chio*, dans *Mémorial Louis Petit* (Bucarest - Paris, 1948), pp. 64-77.

(2) Réimprimé à Tournai, chez Casterman, à 300 exemplaires, en 1859. Cf. F. ROMANET DU CAILLAUD, *Essai sur l'Eglise russe catholique et ses saints* (Extrait de la *Terre Sainte, revue de l'Orient chrétien*), Paris, 1896, in-8°, 119 pages.

abbesse de Polotzk pendant quarante ans, morte à Jérusalem en 1173 (p. 866 B C) ; Paraskévie, abbesse de Polotzk pendant sept ans, qui vint à Rome en 1225, y mourut en 1239, et qui a été canonisée par Grégoire XIII (p. 866 D) ; Hilarion, moine de Kiev (p. 875 A, cf. p. 880 B) ; Jean, reclus de Kiev (p. 867 B). Une autre notice est consacrée à Siméon, évêque de Vladimir et Souzdal, XIIIe siècle (pp. 877-883).

Mais surtout, le tome XI d'octobre (Bruxelles, 1864) s'ouvre (pp. 1-385) sur l'*Annus ecclesiasticus graeco-slavicus* de Martinov, où, pour citer l'avis préliminaire, « memoriae quadrin- » gentorum prope uirorum Slavicae gentis et etiam aliquot » Ibericae aliarumve vicinarum breviter referuntur » (p. v).

La *Bibliotheca hagiographica graeca* du P. Delehaye (Bruxelles, 1909) mentionne, sous le numéro 1220 (p. 171), une sainte Matrona, caloyère chiote morte en 1462, fêtée le 20 octobre. Le P. Delehaye a d'ailleurs donné à la revue *The constructive Quarterly*, t. IX, 1921, pp. 701-712, un bref article *Greek Neo-Martyrs*.

L'équipe bollandiste contemporaine ne saurait négliger cette section de son vaste domaine hagiographique. On trouvera dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXXIII, 1914, pp. 380-420, et t. XXXVIII, 1920, pp. 172-176, une excellente étude du P. Peeters sur la Canonisation dans l'Église russe. De lui aussi, des notices sur des « néo-martyrs », mais d'époque relativement ancienne (VIIe siècle) : ce qui est intéressant pour la signification même du terme « néo-martyr » : « Saint Romain le néo-martyr » (*Analecta Boll.*, t. XXX, 1911, pp. 393-427) ; « Saint Antoine le néo-martyr » (t. XXXI, 1912, pp. 410-450, et t. XXXIII, 1914, pp. 52-60). Dans les fascicules plus récents, au cours d'un bulletin de publications hagiographiques grecques, le P. Halkin signale, entre autres (t. LXVI, 1946, p. 257), saint Niphon II, patriarche de Constantinople, mort le 11 août 1508.

En 1926, les Bollandistes avaient accueilli dans les *Subsidia hagiographica* une *Bibliographie des Acolouthies grecques* rédigée par Mgr Louis Petit. En consultant, à l'occasion de la présente communication, la préface de ce volume de 300 pages, j'ai été surpris d'y lire (p. XVI) cette phrase écrite en 1926 et qui ne m'avait pas frappé lors d'une première lecture : « Dans les intentions de l'auteur, ce livre n'était que le premier

» d'une série. Il devait être suivi, à intervalles assez rappro-» chés, d'une *Bibliotheca hagiographica neo-graeca...* ». C'était bien, semble-t-il, l'annonce d'un Répertoire des Néo-Saints grecs. Malheureusement, cette phrase prometteuse était suivie de cette mélancolique réflexion : « Les vicissitudes de l'existence, en nous forçant pour la quatrième fois en quarante ans, d'abandonner des collections acquises au prix d'efforts inouïs, ont anéanti ces séduisants projets. » De fait, il ne semble pas que le regretté prélat ait laissé d'autres matériaux de cette *Bibliotheca hagiographica neograeca* que les unités dispersées de ce qui avait été sa riche collection d'anciennes notices imprimées.

L'équipe constituée à Chalcédoine dès 1897 autour de celui qui était alors le P. Louis Petit a, elle aussi, fourni sa contribution aux « Analecta hagiographica neo-graeca ». On peut lire dans les *Echos d'Orient* de bons articles du P. Sophrone Rabois-Bousquet, le même qui avec une belle fierté de philhellénisme chrétien aimait à signer S. Pétridès ; t. VIII, 1905, pp. 350-353 ; t. IX, 1906, pp. 149-155 ; 288-292 ; 363-366 ; t. X, 1907, pp. 151-154 ; t. XIV, 1911, pp. 333-334. On y peut lire aussi une remarquable série de notices du P. Louis Arnaud : t. XIV, 1911, pp. 288-292 ; t. XVI, 1913, pp. 396-408 ; 517-525. Voir aussi, au tome XXI, 1922, une chronique du P. Grégoire Voutsinos sur la canonisation du patriarche Grégoire V. Le néo-martyr Michel Mavroeidès, qui avait déjà intéressé le P. Sophrone Pétridès, a bénéficié plus récemment de l'érudite sagacité du P. Vitalien Laurent, *Echos d'Orient*, t. XXXVIII, 1939, pp. 31-34, 371-379.

Le P. Jean Bois avait donné en 1910 au *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. II, col. 1659-1672, l'article *Canonisation dans l'Église russe*. Incidemment, le P. Jugie touchait au sujet à propos de la note de sainteté dans l'Église : *Theologia dogmatica christianorum orientalium*, t. IV, Paris, 1931, pp. 547-551.

Aurelio Palmieri, qui a été amené plusieurs fois à y toucher dans ses études sur l'Église russe, a en outre publié dans le *Bessarione*, Série III, t. II, 1907, pp. 234-251, un article sur « la Psicologia dei Santi russi ».

A noter quelques pages sympathiques du P. Stanislas Tyzskievvicz, S.J., *Spiritualité et sainteté russe pravoslave*, dans

la revue romaine *Gregorianum*, t. XV, 1934, pp. 349-371 ; de même quelques articles du P. Lev Gillet dans la *Revue liturgique et monastique* de Maredsous, t. X, 1924, pp. 366-377 : *Le monachisme russe au moyen âge* ; t. XII, 1926-1927, pp. 29-35 : *Une forme d'ascèse russe, la folie pour le Christ*. On trouvera aussi dans l'*Irenikon*, revue et collection, de précieuses indications. Je signale notamment : Mgr A. Sipiaghine, *Aux sources de la piété russe : la Laure des Cavernes à Kiev* (collection, n° 2), Amay, 1927 ; Georges-V. Tsébricov, *L'esprit de l'Orthodoxie* (collection, n° 7), Amay, 1927.

Chez les Grecs, outre les éditions successives des *Ménées*, contenant les offices répartis sur les douze mois de l'année et qui sont toutes à consulter à cause des insertions fréquentes de nouveaux saints ou de nouvelles commémoraisons, — il existe sur le sujet plusieurs recueils, en quelque sorte classiques, qui, réserve faite de leur valeur critique respective, fournissent d'importants éléments d'information. De Nicodème l'Hagiorite, le *Neon Martyrologion* (Venise, 1799), le *Neon Eklogion* (1803), le *Synaxaristès* (1819), tous trois plusieurs fois réimprimés. De Macaire Notaras, le *Neon Leimónarion* (Venise, 1819), qui a eu quatre éditions. De Constantin Doukakès, le *Grand Synaxaristès* en douze volumes, Athènes, 1889-1896.

Il faut mentionner un opuscule de Mgr Chrysostomos Papadopoulos, métropolite d'Athènes : *Οἱ νεομάρτυρες* (Athènes, 1926, 2e édition 1934, petit in-8°, 62 pages) et un grand nombre d'articles de divers auteurs disséminés à travers les revues. Parmi les études anciennes sur la question des Néo-Saints en général, il convient de rappeler la lettre-traité d'Eugène Boulgaris († 1806) éditée par A. Koromilas, *Ἐπιστολὴ Εὐγενίου τοῦ Βουλγάρεως πρὸς Πέτρον τὸν Κλαίρκιον*, Athènes, 1844.

Chez les Russes, outre les références données par Martinov dans son *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, il faut citer : Alexis von Maltzew, *Menologion der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes*, Berlin, 1900 ; — Archimandrite Serge, *Polnyi Miesiastoslov Vostoka*, 2 vol. 1875-1876, spécialement vol. I, part. I, Annexes, pp. 1-198 ; vol. II, part. I, pp. 1-342 ; part. II, pp. 1-416 ; part. III, pp. 1-272 ; — E. Goloubinskij, *Istorija kanonizatiei svietykh v rousskoï Tserkvi*,

2e édition, Moscou, 1903, pp. 109-370 ; du même, *Kratkiy otcherk istorii pravoslavnykh Tserkvei Boulgarskoï, Serbskoï i Roumanskoï ili Moldo-Valaskoï*, Moscou, 1871.

Chez les Roumains, N. Popescu-Prahova (*Canonizarea in Biserica Ortodoxa*, Cernauți, 1942 ; — M. Theodorian-Carada, *Câțiva sfinți*, Bucarest, 1920 ; — Liviu Stan, *Sfintii Români*, Sibiu, 1945 (cf. *Revue des Etudes byzantines*, t. IV, 1946, pp. 285-287).

Dans la revue russe *Rousskaïa Beseda*, juin 1895, pp. 144-147: *Neskolko slov o Roumenii i o svietykh roumanskoï Tserkvi*. Il s'agit de quelques saints roumains ou grecs des IXe-XVIIe siècles.

Pour les Bulgares et les Serbes on trouverait sans doute dans les revues ecclésiastiques maintes références à ajouter à celles de l'Esquisse (*Otcherk*) déjà ancienne (1871) de Goloubinskij.

Détail notable. Pour plusieurs néo-martyrs grecs ou slaves, nous avons des relations écrites par des missionnaires catholiques contemporains et presque témoins oculaires. Le martyre de Marc Kyriakopoulos, à Smyrne le 23 mai 1643, est relaté par le jésuite Isaac d'Aultry à Constantinople, et sa relation est imprimée en italien à Palerme l'année suivante 1644. (*Acta Sanctorum*, Maii t. V, ed. Palmé, p. 237). Le martyre de Nicolas Cassetti, à Smyrne le 29 novembre 1657, est raconté par le P. Valbois, Supérieur des Jésuites de Smyrne, aussitôt après l'événement. Voir *Échos d'Orient*, t. IX, 1906, p. 363. La princesse géorgienne Ketevania, reine de Cachétie, est martyrisée en 1624 à Chiraz où le shah de Perse l'avait emmenée comme otage ; les missionnaires Augustins, témoins oculaires, transportent le corps dans leur église (une portion des reliques aurait été envoyée à Namur). Voir *Échos d'Orient*, t. X, 1907, p. 154 ; cf. Martinov, *Annus eccl. gr. sl.* p. 223. Le martyre du Grec David, à Alep en 1660, est raconté par le consul de France François Picquet. Voir l' *Unité de l'Église*, 1936, p. 786.

Les diverses catégories de Néo-Saints.

Les milieux sociaux les plus divers ont fourni des Néo-Saints. Au Ménologe oriental figurent des patriarches, des évêques, des prêtres, des moines, des ascètes, des vierges, des saintes femmes, des princes, empereurs, rois, grands-ducs de tous les pays orthodoxes.

Princes et Souverains.

Pour commencer par cette catégorie des princes et souverains, je citerai quelques noms, certains même antérieurs à la séparation définitive, qui nous laissent en pleine période byzantine mais peuvent être rattachés aux Néo-Saints par la manière dont leur culte s'est introduit et propagé. La seule mention de tel et tel de ces noms suffira à laisser deviner que les canonisations orientales sont loin de présenter les rigoureuses garanties des canonisations catholiques actuelles. La remarque vaudra d'ailleurs pour un bon nombre d'autres cas, sans préjudice pourtant de l'authentique sainteté attestée en maints autres personnages.

On sait que Constantin et Hélène sont fêtés le 21 mai. D'autres fêtes sont moins connues. Voici, dans l'ordre du calendrier liturgique byzantin commençant avec l'indiction au 1er septembre, quelques-uns des princes et princesses honorés d'un culte public :

Constantin le Jeune, quatrième fils d'Héraclius,	3 septembre.
Jean Vatatzès († 1254),	4 novembre.
Nicéphore Phocas (967-969),	11 décembre.
Théophano, femme de Léon le Sage,	16 décembre.
Théodose le Grand (379-395),	17 janvier.
Irène-Xénia, femme de Jean Porphyrogénète,	13 août.
Maurice, 582-602 (*PO*, V, 773-778).	

Outre ces noms proprement byzantins — auxquels d'ailleurs d'autres seraient à ajouter —, le *Menologion* de Maltzew nous fournit une liste nombreuse de tsars, grands-ducs, princes, princesses de Russie, de Serbie, de Bulgarie, de Moldo-Valachie.

Ainsi, pour septembre : le 5, Gleb, prince russe ; le 13, Ka-

terania, épouse du tsar David, « grande martyre » ; le 21, Michel de Tchernigov, prince martyr (XIIIe siècle), et Olaf, prince ; le 24, Étienne, prince de Serbie († 1224), David et Vladislav ; le 25, Euphrosyne († 1250), fille du prince de Tchernigov.

En octobre : le 4, Vladimir, prince de Novgorod, et sa mère Anna ; le 16, Eupraxia, princesse russe, XIIIe siècle ; le 27, André, prince de Smolensk ; le 30, Étienne Milioutine, kral de Serbie, son frère Dragoutine, et sa mère Hélène (XIVe siècle) ... etc.

Quelques autres noms au hasard, à travers les autres mois : le 30 janvier, Pierre, roi de Bulgarie ; le 2 mai, Boris-Michel, roi de Bulgarie ; le 15 juin, Lazare, roi de Serbie ; le 21 juillet, Boris et Gleb ; le 30, Angelina, despotissa de Serbie. Etc.

Patriarches et Évêques.

Plaçons en tête trois noms spécialement représentatifs de l'Orthodoxie : Photios, 6 février ; Grégoire Palamas, 2e dimanche de Carême ; Marc Eugénikos, 19 janvier.

Patriarches de Constantinople.

Athanase Ier († 1311), 28 octobre ; Joseph Ier († 1283), 30 octobre ; Nicolas Chrysovergès († 915), 16 décembre ; Cosmas Ier (démissionnaire en 1081), 2 janvier ; Parthénios III néo-martyr († 1657), 24 mars ; Grégoire V, néo-martyr († 1821), 10 avril ; Nicolas le Mystique († 925), 16 mai ; Étienne le Jeune, successeur de Photios, († 893), 18 mai ; Calliste Ier († 1369), 20 juin ; Étienne II (925-928), 8 juillet.

Évêques.

Joannice, métropolite de Serbie († 1349), 3 septembre ; Gabriel, métropolite de Serbie († 1659), 13 décembre ; Sabbas, métropolite de Serbie († 1250), 14 janvier ; Sabbas II, autre métropolite de Serbie († 1268), 8 février ; Éphrem, métropolite de Serbie († 1400), 15 janvier. Etc.

Dimitri, évêque de Rostov († 1709), 28 octobre (1) ; Métro-

(1) Sur Dimitri de Rostov, canonisé le 22 avril 1757, voir D.T.C., art. *Russie*, col. 329 : doctrine sûre, piété eucharistique, pages très belles sur le Sacré-Cœur.

phane ou Macaire, évêque de Voronetz († 1703), 23 novembre ; Innocent, d'Irkoutsk († 1731), 24 novembre ; Séraphin, de Phanarion, néo-martyr († 1601), 4 décembre ; Gennade, archevêque de Novgorod († 1505), 4 décembre ; Gouria archevêque de Kazan († 1563), 5 décembre ; Denys, évêque d'Égine († 1624), 17 décembre ; Philippe, métropolite de Moscou († 1569), 9 janvier ; Alexis, métropolite de Moscou († 1378), 12 février. Etc.

ASCÈTES.

Il y a, notamment chez les Russes, toutes les catégories d'ascètes. Reclus, moines, hiéromoines ou moines-prêtres ; *startsy* ou « anciens » à la fois ermites et directeurs spirituels (1) ; *stranniki* ou « pèlerins » à la façon de notre Benoît Labre ; stylites ou *stolpniki* ; et surtout *Iourodivyié* ou « fous pour le Christ », appelés aussi *blaženyié* (« bienheureux ») comme réalisant la béatitude évangélique des « pauvres d'esprit », héritiers de la spiritualité du *Salos* byzantin, qui, par amour pour le Christ, cherchent à être traités en fous ou en aventuriers et, pour y parvenir, se livrent parfois aux excentricités les plus étranges.

Parmi les saints russes de l'époque récente, l'évêque Dimitri de Rostov († 1709), le hiéromoine Séraphin de Sarov (1759-1833) et le prêtre Jean de Cronstadt († 1908) représentent au mieux les traits caractéristiques de la spiritualité russe (2).

(1) Sur les *startsy* (singulier : *starets*), voir J. DANZASS, *Itinéraire de la conscience russe*, appendice (Paris, 1900) ; édition italienne : *La coscienza religiosa russa*, Brescia, 1937, pp. 154-157. Sur le prêtre Jean de Cronstadt, voir *L'Ami du Clergé*, 1900, pp. 117-122, et 1924, p. 166. — Notons cette remarque de S. Tyszkievicz (*Gregorianum*, t. XV, 1934, p. 364) : « La sainteté ne se rencontre pas souvent chez les prêtres pravoslaves séculiers ; en Russie les Curés d'Ars sont beaucoup plus rares que les Benoît Labre. »

(2) Voir S. TYSZKIEVICZ, *Spiritualité et sainteté russe pravoslave*, dans la revue *Gregorianum*, t. XV, 1934, pp. 361-365 ; Lev GILLET, *Une forme d'ascèse russe : la « folie pour le Christ »*, dans *Revue liturgique et monastique*, t. XII, 1926-1927, pp. 29-35.

La Catégorie des Néo-Martyrs.

Elle est assez nombreuse chez les Grecs, victimes des Turcs musulmans, et chez les Russes au temps de l'invasion tartare.

Chez les Grecs, il n'est pas rare que « le martyre de ces nouveaux saints se présente comme la rançon d'une apostasie antérieure. Il s'agit le plus souvent de réparer un scandale donné dans un moment de faiblesse ou d'inadvertance, et voilà pourquoi la réparation s'effectue autant que possible sur les lieux mêmes où la faute a été commise » (1).

Il faut d'ailleurs se garder de généraliser cette constatation *assez fâcheuse. S'il y a des néo-martyrs grecs qui meurent* pour réparer publiquement une précédente apostasie, réelle ou simulée, il y en a aussi qui du premier coup confessent leur foi et versent leur sang pour le Christ. Tels le moine thessalien Damianos, martyrisé en 1566 ; le Grec David à Alep, en 1660. Telle encore, cette pieuse veuve athénienne, porteuse d'un nom destiné à devenir célèbre dans l'histoire politique de l'Hellade, *Philothée Vénizélou* : religieuse, fondatrice d'un couvent à Kalogréza, puis d'un second à Patissia, faubourg d'Athènes, elle confesse sa foi à plusieurs reprises devant les Turcs pour avoir donné l'hospitalité dans son monastère à quatre captives chrétiennes que les Musulmans avaient voulu obliger à l'apostasie, et meurt à la suite des tourments les plus brutaux, 19 février 1589 (2).

(1) L. Petit, *Bibliographie des Acolouthies grecques*, p. xiv. — Remarquons, en passant, que le cas n'est pas inouï, dans les annales catholiques du martyre, de chrétiens qui ont lavé dans leur sang la tache d'une première défection. Voir, dans *Catholicisme*, fascicule II, 1947, col. 668, la notice du B. Antoine Neyrot, Dominicain, sorti de son couvent de Florence, pris par les pirates musulmanes sur les côtes de Sicile, emmené comme esclave à Tunis en 1458. Pour retrouver la liberté, il abjure et se marie. Pris de remords au souvenir de son maître saint Antonin dont des marchands italiens lui racontent la sainte mort, l'apostat se convertit, redevient Dominicain et, afin de réparer publiquement sa faute, se présente au bey de Tunis pour confesser sa foi. Il est mis en prison, puis lapidé, criblé de coups d'épée, et meurt martyr le Jeudi-Saint 1460. Son culte a été confirmé par Clément XIII le 21 février 1767.

(2) *Échos d'Orient*, t. IX, 1906, pp. 288-292.

Martyr également — et c'est un cas fort intéressant — ce Turc converti, *Ianni le Turc* ou Jean de Konitza en Épire, mis à mort par ses anciens coreligionnaires, 23 septembre 1814 (1).

Un autre Turc, Achmed, martyrisé à Constantinople en 1582, est mentionné par Maltzew au 24 décembre (2).

Ces quelques indications sporadiques ne sont données ici qu'à titre de spécimens, pour permettre de se faire une idée de l'intérêt que présenterait un répertoire complet des Néo-Saints.

Les Néo-Saints fêtés au mois de janvier.

On va y ajouter, en vue de parfaire la démonstration, une double liste des Néo-Saints de janvier : l'une d'après Martinov, l'autre d'après Maltzew qui a utilisé les sources grecques et slaves. Quelques légères différences de noms et de dates n'empêchent pas la concordance d'ensemble des deux listes.

Martinov.	Maltzew.
Annus eccl. graeco-slavicus	*Menologion der orth. kath. Kirche des Morgenlandes.*
Janvier	Janvier
2. Sylvestre, « obéissant et thaumaturge », moine de Kiev (XIIe-XIIIe siècle), peut-être identique au continuateur de la Chronique de Nestor.	1. Pierre du Péloponèse, néo-martyr en 1776.
	2. Cosmas, patriarche de Constantinople, 1081.
— Julienne, veuve († 1613). Vie écrite par son fils Callistrates.	— Zorzis, martyr en 1770.
	— Sylvestre de Kiev (XIIe s.).
	— Julienne, russe, 1604.
	4. Euthyme le Nouveau.

(1) *Échos d'Orient*, t. XIV, 1911, pp. 289-291.

(2) « Il y a eu en Russie des martyrs dans le sens exact du mot, et parmi les victimes pravoslaves du bolchévisme il y a certainement des chrétiens convaincus qui ont donné leur vie pour le Christ et pour des vérités catholiques. Par contre, on chercherait en vain parmi les pravoslaves des martyrs d'une doctrine ou d'une spiritualité anticatholique. » S. Tyszkiewicz, *Spiritualité et sainteté russe pravoslave* dans *Gregorianum*, t. XV, 1934, p. 364.

4. « Les saints moines mis à mort à l'Athos par Michel Paléologue et Jean Veccos ».
— Le néo-martyr Onuphre, de Chio († 1818). Enfant, dans un accès de colère contre ses parents, il déclare se faire musulman. Adolescent, il va à l'Athos, y mène longtemps la vie monastique, puis vient se faire martyriser à Chio pour réparer son apparente apostasie d'enfance. Il est décapité.
— S. Eustathe, archevêque de Serbie († 1286).
5. Romanos le néo-martyr († 1694).
7. Théodose, év. de Tchernigov († 1693).
8. Grégoire, moine de Kiev (XIe s.).
— Isidore et ses 70 compagnons mis à mort par les chevaliers teutons à Dorpat vers 1472.
9. Philippe, métrop. de Moscou, martyr pour la liberté de l'Église sous Ivan IV († 1569).
10. Paul Komalski, ermite, mort en 1429, âgé de 112 ans.
11. Théodore, métrop. de Trébizonde, après avoir été moine à l'Athos, sous Alexis Comnène.
— Romilos, moine († après 1373), fils de père grec et de mère bulgare. Vie par Grégoire Tzamblak.
— Michel le Fou, moine près de Novgorod († 1452). « Vir
— Euthyme de Vatopédi et 12 moines.
— Onyphre, martyr en 1818.
— Eustathe, archev. de Serbie († 1285).
5. Romanos, moine à l'Athos, martyr à Constantinople en 1694.
7. Théodose, archev. de Tchernigov († 1697).
— Athanase d'Adalia, martyr à Constantinople en 1700.
8. Grégoire de Kiev (XIe s.).
— Grégoire de Mysie († 1012).
— Isidore, hiéromartyr et 72 compagnons, « martyrisés par les Latins » en 1472.
9. Philippe, métrop. de Moscou († 1569).
10. Paul le Russe, 1429.
11. Théodore, métrop. de Trébizonde (XIVe s.).
— Michel Klopski (le Fou), 1456.
— Romilos, Russe, anachorète de Vidin.
12. Sabbas, archev. de Serbie, 1237 (Les Serbes le fêtent le 14).
— Martinien, higoumène russe, 1483.
— Galaction, son disciple, 1506.
13. Maxime Cavsocalybite, à l'Athos, 1320.
— Irénarque de Rostov, 1616.
— Éléazar, Russe, 1665.
15. Gabriel, Russe, XIe siècle.
— Prochore, Russe, Xe s.
16. Damascène le Nouveau, néomartyr, 1771.

profecto singularis », dit Martinov (p. 38). Son culte fut décrété par le concile de Moscou de 1542.

12. Martinien, higoumène russe, mort en 1483 à 86 ans.
— Éléazar, moine russe, maître du futur patriarche Nicon († 1656).
— Irénarque, moine reclus, à Rostov († 1613).
13. Marc d'Éphèse, 1447 (Martinov, p. 40).
14. Sabbas, archev. de Serbie († 1237).
16. Maxime, à Totma, en Russie prêtre et « salos » († 1650).
— Damascène, moine de Chilandar à l'Athos, martyrisé par les Turcs en 1771.
— Antoine le Romain, à Novgorod, higoumène du couvent de Dyma (1273). Célébré aussi le 3 août.
17. Antoine du Lac Noir (Novgorod). Aucun détail.
18. Maxime, despote de Serbie († 1516).
19. Macaire le Romain, moine à Kiev, date inconnue. (Dans les Ménologes grecs, 23 octobre).
— Théodore le Fou, de Novgorod (XIVe s.). Quelques jours avant sa mort, il dit à tous ceux qu'il rencontre : « Adieu, j'ai un long voyage à faire. »
22. Anastase, moine à Kiev, diacre, martyr (XIe siècle).
— Maxime de Totma, 1650.
17. Antoine Dymski, 1224.
— Antoine, Russe, 1481.
— Antoine, Russe, XVIe siècle.
19. Macaire de Kiev, XIIe s.
— Macaire, diacre de Kiev.
— Arsène, archev. de Corfou, 959.
— Marc Eugénikos, 1447.
— Théodore de Novgorod, le Fou, 1392.
— Michel, moine de Galésios, 1203.
20. Zacharie, martyr à Patras, 1782.
21. Néophyte de Vatopédi.
— Maxime le Grec, 1556.
22. Anastase de Kiev, XIIe siècle.
— Macaire de Jabin, XVIIe s.
23. Gennade de Costroma, 1565.
24. Denys de l'Olympe, XVe s.
— Jean de Kazan, martyrisé par les Tartares, 1529.
25. Auxence de Vila, martyr à Constantinople, 1720.
— Moïse, archev. de Novgorod, XIVe s.
26. David III, tsar de Géorgie, 1130.
27. Dimitri, martyr à Constantinople, 1784.
28. Éphrem, archimandrite russe, 1053.
— Éphrem, év. de Perejeslav, 1096.
— Théodore de Totma, 1568.
29. Laurent, év. de Tourov, 1194.
— Gérasime, Pitirim et Jonas, évêques de Perm, XVe s.

23. Gennade le Lithuanien, moine († 1565).
24. Jean et Pierre de Kazan, martyrisés par les Tartares vers 1530.
25. Moïse de Novgorod, moine et métropolite († 1362).
28. Éphrem, év. de Perejeslav, près de Kiev († 1097). Institua le 9 mai, comme le pape Urbain II en 1089, la fête de la Translation des reliques de S. Nicolas.
— Éphrem, archimandrite de Novotorg (XIe siècle).
— Théodose de Tirnovo, moine bulgare, XIVe s.
— Théodose de Totma, moine russe († 1568).
29. Laurent, moine à Kiev, mort en 1200 dans un âge très avancé.
30. Pierre, roi de Bulgarie. (Pierre I, 927-967 ; Pierre II, 1186-1189).
31. Nicétas, év. de Novgorod († 1107). D'abord moine à Kiev, assez peu fervent ; néglige le Nouveau Testament, pour ne lire que l'Ancien ; puis se convertit.
— Dimitri de Chio, martyr à Constantinople, 1802.
30. Théodore de Mitylène, martyr, 1784.
— Pierre, roi de Bulgarie, 976.
31. Élie Ardoulis, moine martyr 1686.
— Nicétas, év. de Novgorod, 1108.

Conclusion.

Il s'agit, on le voit, non pas seulement, comme on serait peut-être tenté de le croire, de quelques rares Néo-Saints disséminés çà et là parmi les autres fêtes du calendrier liturgique, mais bien, selon les termes adoptés par le P. Martinov, d'un véritable *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*.

Turba magna ! pourrait s'écrier un Henri Brémond qui ferait cette découverte des Néo-Saints de l'Église byzantine.

Sans doute, le plus grand nombre de ces Néo-Saints ont bénéficié d'une canonisation populaire plutôt que d'une canonisation officielle. Sans doute aussi, une étude critique et impartiale ternirait l'auréole de quelques-uns d'entre eux : je pense à tel basileus, à tel tsar, à tel kral, à tel grand-duc, ou même à tel patriarche ou prélat. Il n'en reste pas moins que ce Ménologe, très rempli, des Églises byzantines, soumet aux hagiographes et même aux théologiens un fait positif de grand intérêt et suscite le désir d'un Répertoire aussi complet que possible des Néo-Saints, qui serait une véritable *Bibliotheca hagiographica neo-byzantina.*

S. SALAVILLE.

AN EMBASSY OF THE BYZANTINE EMPEROR TO THE FATIMID CALIPH AL-MU'IZZ

The Caliphate of the Fatimids, established at the beginning of the tenth century in North Africa (the « second amermumnes » of Constantine Porphyrogennetus) (1), engaged at times both in war and in diplomacy with the Byzantine Empire, and what I propose to do here is to give an account, from hitherto unaccessible sources, of an episode in the relations of the two ; the main document on which the following account is based, is full of curious details shedding new light on Byzantine-Fatimid relations in general.

It is not so long since the existence, in the libraries of the « Bohra » sect of Ismailis in India, of remains of the old religious literature of the Fatimids became known to Western scholarship (2). Among the books of the sect there are to be found some historical works, too, and it is these that furnish the material for the present article.

The qadi al-Nu'mān ibn Muḥammad, one of the intimates of the Fatimid Caliphs from al-Mahdī to al-Mu'izz and one of the foremost theologians of the Ismaili sect, wrote (probably in 351 A.H. / 962-63 A.D., the date of the last event mentioned, as far as I can see) a book bearing the title : *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt, i.e.* « Book of Audiences and Voyages ». As a matter of fact, it contains an account of conversations between al-Mu'izz and al-Nu'mān,

(1) « It must be known that there are three Commanders of the Faithful (τρεῖς ἀμερμουμνεῖς) in the whole of Syria (*i. e.* the Moslem world). The first resides in Baghdad... the second in Africa (= *Ifrīqiya*, the old *Provincia Africa*)... and the third in Spain. » *De administrando imperio*, ch. XXV, p. 113, Bekker.

(2) The main survey of this literature is W. Ivanow, *A Guide to Ismaili literature*, London 1933.

or rather panegyrics on the *dicta et facta* of the Imam. It is more an edifying and hagiographical work than a historical one, and much of it is useless enough ; on the other hand it contains, here and there, precious pieces of information, the value of which is enhanced by the early date of the accounts, set down by an eye-witness not long after the events recorded. The other source quoted is a late History of Ismailism by a fifteenth century Yemenite author, the *ʿUyūn al-akhbār* of ʿImād al-dīn Idrīs. The fifth volume deals with the three first Fatimid Caliphs (al-Mahdī, al-Qā'im, al-Manṣūr), the first half of the sixth with al-Muʿizz. These volumes are partly based on books that are still available to us —so for instance the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarat* — partly on chronicles that are now lost (1).

The account of the Byzantine embassy, a translation of which follows, is contained in the *Kitāb al-Majālis wa-l-musāyarāt*. No date for the event is given, but, fortunately, it can be fixed by the help of other evidence : the anonymous chronicle called *Kitāb al-ʿuyūn* (not to be confounded with the *ʿUyūn al-akhbār*) records an embassy of the Emperor to al-Muʿizz under the year 346 A.H. / 957-58 A.D. (2). There can

(1) I hope to publish soon a collection of texts concerning the early Fatimids, which will contain, among other documents, those portions of the *ʿUyūn al-akhbār* that are taken from chronicles no more extant. I take the opportunity to quote here the short account of another Byzantine embassy, to be found in the *ʿUyūn al-akhbār* (V, 409 ; the exact date and locality are supplied from parallel sources). The Caliph al-Manṣūr left al-Qayrawān (on the 26th Rabīʿ I, 335 A. H. / Okt. 946) in pursuit of the rebell Abū Yazīd. He made his first halt in Sāqiyat Mams. « The Ambassador of the King of the Rūm arrived, to inform himself of the state of the (Fatimid) realm, as rumours had it that it was in the outmost peril, overwhelmed by the (rebellious) Berbers. The Imam received the envoy and sent him away with lavish gifts. »

(2) A. A. Vasiliev, *Vizantion i Arabi*, II, 308 and Appendices, p. 155 ; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden*, nº 668, p. 83. See now Vasiliev - Grégoire - Canard, *Byzance et les Arabes*, II, 2, p. 225. — All the passages of the *Kitab al-ʿUyūn* referring to the Fatimids, among them the present one (which has never been printed in the original text), will be published in the collection mentioned in the preceding note.

be no doubt that al-Nuʿman's story refers to this diplomatic occasion. Thanks to him we now have of this embassy, of which the barest fact only was hitherto known, a vivid and detailed account, allowing a curious, if somewhat one-sided, insight into the nature of the relations between the *Basileus* and the Fatimid Caliph.

In the two years preceding the embassy there was some fighting between Christians and Moslems, mainly at sea. Al-Nuʿmān (1) gives a few particulars that do not seem to be known from elsewhere. As is well known, the interception of a Fatimid mail-boot in 343 A.H. / 954-55 A.D. by an Omayyad vessel led to hostilities between those two rival powers (2). According to al-Nuʿmān, the Omayyad Caliph asked next year (344/955-56) for the help of the Emperor, who dispatched a few men-of-war, but made, at the same time, an offer to the Fatimid Caliph to withdraw his forces in exchange for a long-term truce. In a council of war, his advisers were for accepting the offer; but al-Muʿizz, his panegyrist says proudly, would not hear of that: « God forbid! I shall take no course but the one commanded by God, who said (Qoran LXVI, 9, Bell's translation): « O prophet, strive against the unbelievers and the hypocrites; and be rough with them »; or in another passage (IX, 124): « O ye who have believed, fight the unbelievers who are near to you. » Now they are actually very near to us. We ask God's help against those criminals, the Omayyads, who ask the help of the unbelievers — their brethren — against us, making common cause with them and entering their company. What a shame and what an ignominy is this for them, in this life and in the coming one! » The Fatimid army and navy

(1) The following account goes back to the first volume of the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt*. As I have not this volume at my disposal, I employ the extracts given by the author of the *ʿUyūn al-akhbār* (VI, 95 ff.). Some extracts from the account of al-Nuʿmān, taken from a manuscript of the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt*, are to be found in H. I. Hassan and T. A. Sharaf, *Al-Muʿizz li-dīn Allāh*, Cairo 1948, p. 39 ff.

(2) Cf. M. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2nd ed. revised by C. A. Nallino, II, 287.

proceeded to Sicily under the command of ʿAmmār ibn al-Ḥasan ibn al-Ḥusayn [read ʿA. <brother of> Ḥ. b. <Alī b. Abī->l-Ḥusayn] ; « he gained a victory over the Byzantines, sinking many of their ships ; this happened in 345 A.H. / 956-57 A. D.». Al-Muʿizz proceeded from al-Manṣūriyya to al-Mahdiyya in order to supervise personally the embarcation of an army under the command of Jauhar and al-Ḥasan ibn ʿAlī, the governor of Sicily. « The Byzantine navy approached ; it met the navy of the Commander of the Faithful off Sicily ; the Omayyad navy, too, came to join the polytheists. God gave the victory to his Friend over the Byzantines, after a great battle has been fought between their army and the army of the Commander of the Faithful. Many of the Byzantines were killed or drowned. They retreated on the sea and fled before the fleet of the Commander of the Faithful to the Straits of Reyyo (*Ῥήγιο(ν)*, Reggio ; *i.e.* the Straits of Messina) in order to defend their country. They, however, (*scil.* the Fatimid fleet) met them at sea again and put them to flight. God broke their power and the army of the Commander of the Faithful landed in their country, killed many of them, burnt their towns, destroyed their churches and did to them what their heart desired. » The *ʿUyūn al-akhbār* quotes the word of a historian of the name of al-Ḥasan ibn Jaʿfar al-Anṣārī : « The Byzantines have been beaten in a way that has not been heard of since the battle of the Yarmūk » (1). The Omayyad fleet took refuge in a harbour of the West (*i.e.* of the North African coast), but was badly mauled by the local population ; when the news of the total defeat of the Byzantines reached them, they returned ignominiously to their bases. The *ʿUyūn al-akhbār* quotes also poems by the court-poet of al-Muʿizz, Ibn Hānī, celebrating the victory, poems which are also to be found in the Diwan of that poet (2).

(1) It is, however, not utterly impossible that this statement referred to another,even more famous, Battle of the Straits (353 A.H./ 964-65 A. D. ; cf. next note) and was wrongly referred by the *ʿUyūn al-akhbār* to the battle of 345.

(2) Ed. Zāhid ʿAlī, Cairo 1934, XXVI (p. 390 ff. ; no much details). N° XL (p. 540 ff.) quoted here by the *ʿUyūn al-akhbār*, refers

We learn from the account of al-Nuʿmān of the alliance between the Omayyad Caliph and the Byzantines in this war — a thing of which we did not know before, and which makes the situation so much clearer. Of the naval victory of the Fatimids, too, we do not hear from other sources; yet it is evident that the information given by contemporaries — al-Nuʿmān and the chronicler al-Anṣārī — states the truth. Only not the whole truth; from other historians (1) we learn that the campaign did by no means consist solely of events favourable to the Fatimids. They recount that the fleet of al-Ḥasan ben ʿAlī, the governor of Sicily, was dispersed by a storm; when it reassembled in Iqlībiya (2), it was attacked by the Byzantines, who sank twelve ships and also took the Island of al-Rāhib and « a fortress in Sicily », *i.e.* Termini. Another expedition of the fleet, too, ended in a disaster — on its return it was overtaken by a storm off Palermo, several ships were sunk and the commander, ʿAmmār ben ʿAlī was drowned (4).

At any rate, next year the Emperor and the Caliph came to terms. As we have mentioned already (5), the *Kitāb al-ʿUyūn* has an entry about the arrival of a Byzantine ambassador at al-Qayrawān (*i.e.*, more correctly, al-Manṣūriyya, the actual residence of the Caliph). « In this year (*scil.* 346/957-58) there arrived an ambassador at al-Qayrawān, to demand an armistice from al-Muʿizz. A great crowd in al-Qayrawān went out to meet him. » In the Fatimid sources

in reality to another Battle of the Straits (353 A. H.; cf. AMARI-NALLINO, III, 318). On the other hand no. XIII (p. 224 ff.) quoted later by the *ʿUyūn el-akhbār*, refers to our events (lines 45 and 62 ff. mention the alliance of the Omayyads and the Byzantines).

(1) See AMARI-NALLINO, *op. cit.*, II, 289 ff.

(2) See *Kitāb al-ʿUyūn*, *ap.* VASILIEV-GRÉGOIRE-CANARD, II, 224 and the authorities quoted by AMARI-NALLINO, *loc. cit.*, especially p. 289, note 3.

(3) Vasiliev gives the erroneous translation « Calabria ». The manuscript has Iqlībiya, *i. e.* ancient Clupea, near Tunis.

(4) See *Kitāb al-ʿUyūn*, *ap. op. cit.*, p. 225; AMARI, *loc. cit.* — The exact chronology of the events remains somewhat obscure; similarly the interpretation of the passages of the Greek chroniclers (quoted by AMARI); for one detail cf., however, below, p. 245, note 2.

(5) Cf. above, p. 240, note 2.

(the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt*, the text of which is copied also in the *ʿUyūn al-akhbār*) we read an extensive description of this embassy. The *ʿUyūn al-akhbār* introduces the chapter from the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt* containing this account with the following sentences (1) : « The ruler of the Byzantines sent to the Commander of the Faithful al-Muʿizz li-dīn Allāh (peace on him) great wealth and big presents, asking him to leave unmolested those Byzantines who remained in the country of Calabria, in consideration of an amount which he undertook to pay and of a tribute (*jizya*) to be sent to the Commander of the Faithful al-Muʿizz li-dīn Allāh (peace on him) and of the release of prisoners from the East. The Commander of the Faithful considered this as advantageous for the Religion and the Moslems, after God had endowed him with power and force and given satisfaction to him and the Faithful ».

The chapter from the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt*, reads as follows (2).

***

A discourse addressed by al-Muʿizz (blessings of God on him) to the ambassador of the Byzantine emperor. A Byzantine patrician, one of their noblemen, came to him as ambassador from their sovereign, the ruler of Constantinople. He brought with him, as was their wont every year, the tribute which the emperor had agreed to pay for the country of Calabria ; also many presents, vessels of gold and silver inlaid with jewels, embroidery, silk, nard and other precious articles which they have. He also delivered a letter from his master, in which the latter showed himself submissive, asking and entreating the Caliph to abstain from attacking him and begging for a truce. He also sent a great number of the prisoners of the Easterners ; (to put it short) he sent things

(1) VI, 107. — As appears from the excerpt in the book of H. I. Hassan and T. A. Sharaf, quoted above, p. 241, note 1, this sentence, too, derives from the first volume of al-Nuʿmān's *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt*.

(2) See the text in Appendix.

which no sovereign of Byzantium has ever sent to any king of the Maghrib or to any of the Imams (God's blessings on them) who had preceded al-Muʿizz ; nor did it ever happen that a sovereign of Byzantium should pay tax (*kharāj*) or tribute (*jizya*) to a foreign ruler for any of the people of his religion (1). The ambassador kissed the earth several times before al-Muʿizz, stood up, delivered the message of his master, gave al-Muʿizz the emperor's letter and asked permission to bring in his presents. All this took place after the tribute had reached the Civil Governor (*ʿāmil*) of Sicily (2), according to the usual procedure. The Commander of the Faithful (blessings on him) gave him permission to do so and deigned to accept the presents.

The main point in the (oral) message and the letter, which the ambassador had delivered, was the demand for a perpetual truce, on condition that the emperor should pay the costumary tax and tribute for the people of Calabria ; he also asked that the Caliph should send an ambassador to him, in order that he might be rejoiced and enabled to receive him in the way which behoved one like him — for, so he alleged, he had a great love and sympathy (for the Caliph).

Al-Muʿizz (blessings on him) answered the ambassador in the following terms : « Religion and the canon law (*al-sharīʿa*) did not admit such a perpetual truce as he had asked for. Allah had sent his prophet Mohammed and set up the Imams after him from among his descendants in order to call man-

(1) It suited Moslem pride to regard the sums paid by the Byzantines as tribute (to be paid, according to Moslem law, by Christians and Jews subject to, and protected by, the Caliph) ; the Byzantines themselves, however, took another view of these matters. « At times even, if Byzantium was for some reason unwilling to undertake a war, a yearly sum of money would go to Baghdad or to Preslav. The Caliph or the Tsar might call it tribute, if he chose — to the Emperor it was merely a wise investment ; when he was ready to fight, the payment would cease » (S. RUNCIMAN, *Byzantine Civilization*, p. 162).

(2) We must probably refer to this the entry, in the Greek texts parallel to the Chronicle of Cambridge, under the year 6464 of the Greek era (955-56, A. D.) : « Arrived (ms. Paris adds : in Calabria) the patrician Mariano and peace (*ἀγάπη*) was made » (cf. AMARI-NALLINO II, 288, note 1). *Cf.* also below, Additional Note.

kind to His religion and to make holy war (*jihād*) against the recalcitrant till they embraced the religion or « paid the *jizya*, being subdued » (*Koran*, IX, 29), accepting the sovereignty of the Imam of the Moslems and seeking his protection (*dhimma*). Truce was admissible for a fixed time only, according to what in the opinion of the Imam of the Moslems was convenient for them and served the interests of religion. If a permanent truce were agreed upon, the holy war, which was a religious duty for all Believers, would fall into abeyance, the propagation of Islam would cease and the command of the Qoran would be contravened. He told the ambassador that it would have been fitting for his master the king, holding a position as he did, not to be unaware of such important a point in the law of those with whom he corresponded, and not to ask for something which was inadmissible according to their law.

The Barbarian (*ʿilj*) (1) acknowledged the truth of this remark directed against his master, and asked that the Caliph should grant the Emperor an extension of the period of truce.

Al-Muʿizz (blessings on him) answered as follows. « The answer to this is contained in the letter which we sent by your hand on a former occasion ; namely, that as long as he keeps the terms which we propose and he accepts, we shall not open hostilities against him, till he breaks the agreement or till the expiration of the period of truce between us. We shall not act in a perfidious and treacherous manner as is your custom » ; and he enumerated various instances when they had so acted.

The ambassador tried to excuse his king by saying that those actions had been taken without the knowledge of the emperor, that he had disapproved of them and has punished the perpetrators.

Al-Muʿizz (blessings on him) said to him ; « If it is as you say, namely that the authority of your king is being overridden and that he is powerless against those of his own

(1) For *ʿilj* = Byzantine, cf. NALLINO's remark in *Storia*, I, 465, note 1 and II, 309, note 2.

religion who disobey him, what is the use of making a truce, as long as he is powerless and his authority overridden? Would you, or he, wish me to grant him a pact agreed upon by him and by those who consider themselves as being outside my realm (1), like his neighbours in the East, Ibn Ḥamdān and others; if they will not keep the terms which I undertake with them, the pact is to be considered void (2). But as to those who dwell inside the boundaries of my realm, he as well as you know perfectly well that they have much more power to do harm to his co-religionists and subjects — in case they choose to act treacherously — than those of the East; did he ever hear, or did you ever hear, that one of them dared to contravene an order of mine or act against it »?

The Barbarian admitted the truth of these words and agreed that the Friend of God (blessings on him) was in the right; and went on asking and entreating him. Al-Muʿizz evaded giving an answer in that matter and began to ask him how matters stood between them and the people of Tarsus and Ibn Ḥamdān in their wars and mutual relations. He drew out the conversation at length; the Barbarian answered all the questions that he asked on these matters. Those present at the audience looked at each other, as if to shew that they did not see what was the point in asking all those questions and discussing that subject. Then the Barbarian once again asked that the Caliph should send an ambassador to his king. He recalled how ambassadors used to be regularly dispatched (by the Emperor) to him (*scil.* al-Muʿizz) and his fathers, since Almighty God had given the rule into their hands; and that no ambassador had ever been sent by him or by his fathers (to the Emperor).

Al-Muʿizz (blessings on him) said: «People send ambassadors to other people for one of the following two reasons: either

(1) The text is not quite certain at this point; I have adopted the reading of the *ʿUyūn al-akhbār*.

(2) The argument seems to be as follows. « I cannot guarantee the behaviour of princes who do not acknowledge my sovereignty, and do not, therefore, undertake obligations on their behalf; in the same way, if the local governors in Southern Italy do not follow the orders of the Emperor, there is no point in reaching an agreement that he cannot enforce. »

because they are in need of something or because they have an obligation towards the person (to whom they send the ambassador). We do not know, thanks be to God, that we are in need of your master or that we are in any way obliged to him ; why, then, should we send an ambassador to him? It would be, of course, quite a different thing if we had to correspond with him in a matter touching religion. Now, although such a correspondance is permitted to him by his religion, we think he would dislike it. If we knew that he would acceed to our demand (1) if we sent an envoy in that matter, we would find it possible to send an ambassador as he, and you, have asked. We would not do that, were it not for the sake of Almighty God and His religion ; nor is it convenient for us to do so except in the case we were sure that he would acceed to our demand, because we do not think we ought to ask for anything. If it is on God's behalf, we shall comply with his demand ; because if this happened, the responsibility for its outcome would lie on him (2). We do not ask you to give a definite answer on his behalf ; it would not be fitting for you to do so ; but we shall give orders to mention (in the letter addressed to the Emperor) what we want to mention to you. So return (to Constantinople) and ascertain his opinion in the matter, because it is a large affair. If you learn for certain that he will fulfil our demand (3), let us know it and then it will be possible for us to send an envoy to him about this matter. We would not think it permissible to send an ambassador about anything which the world contains within its corners ; but as it is question of doing something for Almighty God's sake and for acquiring His reward, we do consider this incumbent on us. »

The Barbarian said he considered this a great favour, and

(1) It is not quite clear in what the « accession » of the Emperor would consist. Accepting the religion of Islam? (Such an insinuation, impertinent as it is, is not, perhaps, impossible.) Or, perhaps taking an active part in the religious disputation conducted by letters?

(2) This last sentence is rather obscure ; does it mean that if the Emperor did not accept Islam in spite of the conclusive proofs to be adduced by the Caliph, the responsibility would be his?

(3) So according to the reading of the original (*ilayhi*) ; the *ʿUyūn al-akhbār* reads *ʿalayhi*, *i. e.* « that he will give an answer to it ». (Cf. above, note 1.)

began to praise the Commander of the Faithful, till his speech partook of heterodoxy and anthropomorphism, which is what he believes in. Al-Muʿizz, (blessings on him) rebuked him for this and prostrated himself before Almighty God as became him. He pointed out to the Barbarian (the wrong he had done), in order to let him know that he was not pleased by his manner of speaking; although the ambassador only wanted to honour him, and in his opinion such expressions were quite permissible. The Caliph (blessings on him) then asked him to retire to the place which had been set aside as his residence — which he did accordingly.

The Caliph then turned to those who had been present at the audience as if he knew their innermost thoughts. He said: « Probably some of you had thought it strange that I spent such a long time in asking him about their relations with the people of the East. It is not that I just wanted to find a subject for conversation; but I know that he is an ambassador, who has exact instructions what to tell me, what impression to try to create in my mind and which answers to give on questions which his master possibly foresaw he would be asked. So we approached him from an angle which came as a surprise to him and which his master did not know he would be asked about; in this manner we have elicited from him answers which constitute proofs for the truth of our case: in this point and in that point. » He enumerated many of these points, which we heard them conversing about but which we did not perceive as being in fact proofs, till he (blessings on him) mentioned it — and, lo, they were weighty proofs indeed. They did not, however, become clear to those present till he mentioned them and explained them. They kissed the earth before him and showed their joy at the divine assistance and inspired wisdom accorded to him. This happened after he (blessings on him) asked them their opinion of the discourse he had held (with the ambassador) and what they thought it all meant — but no one amongst them was able to say. He then asked them if they considered that what he had said was a proof against him (the ambassador) and his master; but no one amongst them knew that. He then uttered those words which I have (just) related.

*
* *

The *ʿUyūn al-akhbār* contains further information about the curious attempts of al-Muʿizz to convert the Emperor. « The king of the Byzantines continued to send his ambassadors and his patricians to the Commander of the Faithful showing submission and sending presents in order to obtain a truce and followed ... (1) The Commander of the Faithful al-Muʿizz li-dīn Allāh composed a book and sent it to him ; it contains the demonstration of the error of the Christians and proves the prophecy of Mohammed (the blessings of God upon him), which they deny. He quotes therein the evidence borne to that effect by the Old and New Testaments and the Books of the Prophets. Nobody but the Friends of God (*i.e.* the Imams) has this knowledge, and it can be learned only from them (2) ... This book composed by the Commander of the Faithful al-Muʿizz li-dīn Allāh for the ruler of the Byzantines is well known and is still in existence ». So it seems that the Caliph has actually composed a treatise for the benefit of the Emperor, containing proofs against Christianity and for Islam. The book, which was still in existence in the time of Idrīs, has not turned up among the present day Ismailis of India. Nevertheless, we do have some trace of it. In the Bibliothèque Nationale in Paris there is an Arabic manuscript written by a Copt ; it contains excerpts from different ecclesiastical writings. At the end there is a short passage, extracted from a book by Paul of Damiette (who had found it in a manuscript written by a certain Jaʿfar ibn Muḥammad — this name has been omitted

(1) The copyist here marked a lacuna, but forgot to add the missing words in the margin.

(2) As a matter of fact, there was no need of any supernatural powers to compose an apology of Islam ; by that time there was already available a copious literature on the subject, listing Biblical passages taken as prophesying the coming of Mohammed. (Cf. E. FRITSCH, *Islam und Christentum im Mittelalter*, Breslau, 1930 ; G. GRAF, *Geschichte der christlich arabischen Litteratur*, I, 44-51 ; and especially P. KRAUS, *Hebräische und syrische Zitate in ismāʿīlitischen Schriften*, *Der Islam*, XIX, 243 ff.) We have also a letter sent by Hārūn al-Rashīd to the Byzantine Emperor (of which I hope to treat on another occasion). There is no doubt that al-Muʿizz made use of this literature in composing his treatise.

by Massignon — ibn ʿĀmir). The passage, given by Jaʿfar on the authority of Abu-l-Fawāris al-Ḥusayn b. Muḥammad, who in turn had it from Muḥammad b. Aḥmad al-Ḥalabī, is from a treatise of al-Muʿizz named *al-Risāla al-masīḥiyya*, that is « The Christian Epistle » (1). It contains some remarks about the incarnation of the Divine in the Human ; this is usually taken as a reference to a doctrine of divine immanence in the Imams, which al-Muʿizz is alleged to have professed. According to all we know of the teachings of the sect, as expounded in the circle of al-Muʿizz, it is utterly impossible to attribute to him such doctrines (which were, indeed, taught by certain groups within Ismailism, but which al-Muʿizz expressly branded as heterodox). There seems nothing to prevent our assuming that the passage is actually from the treatise composed by al-Muʿizz for the benefit of the Emperor, for which *al-Risāla al-Masīḥiyya* would be an apt title indeed ; the incarnation would then refer to that of Christ, adduced by al-Muʿizz in order to attack it. Paul of Damiette (whoever he may be), quoted the treatise, no doubt, in order to refute the objections of al-Muʿizz to the doctrine of the incarnation (2).

As to the outcome of the negotiations for a truce, we quote (from the *ʿUyūn al-akhbār*) a passage of al-Nuʿmān : « The ruler of the Byzantines had entreated the Imam al-Muʿizz li-din Allāh (blessing on him), the Commander of the Faithful, to grant him an armistice ; he spent great sums for that purpose. His demand was for a long truce, or even a perpetual one if that was possible. When the Imam (blessing on him) saw that it was good for Islam and the Moslems to make a truce, in order that they might collect their forces and have the strength to fight the polytheists, he deemed it advisible to grant him a truce of five years ». The truce was not, however, allowed to run to the end of the period originally fixed. Al Nuʿmān informs us in the same passage that when the Domesticus (« who is the next man, in rank, to the Emp-

(1) See L. MASSIGNON, *Recueil des textes inédits concernant le mysticisme en Islam*, p. 214 ff.

(2) I do not pretend to understand all the details of the rather poor extract.

eror among all his entourage and the most intimate») attacked Crete, (in the year 350 A.H. / 961 A.D.) the inhabitants, who used to pay hommage to the Abbasids, asked for the help of al-Muʿizz. The latter « saw fit to repudiate the treaty as God has ordered in His Book (the Qoran) if they were bent on making war ». Al Nuʿmān also gives extracts of the letter addressed to the Emperor in this connection (1). As is well known, the intervention of the Fatimid Caliph had no result and Crete was occupied by the Byzantines.

S. M. STERN.

ARABIC TEXT

The text is taken from a manuscript of the *Kitāb al-majālis wa-l-musāyarāt* [*M*], written in 1897, belonging to the library of the School of Oriental and African Studies, London (see the *Bulletin* of the School, vol. VII, p. 34). The whole chapter was copied by the author of the *ʿUyūn al-akhbār* [ʿ*U*] (vol. VI, p. 107 ff. in the copy at my disposal, written in 1873).

(1) The materials concerning the diplomatic intervention of the Fatimid Caliph in the affair of Crete are published in H. I. HASSAN and T. A. SHARAF, *op. cit.*, p. 46 ff. I hope to study these documents on another occasion.

خطاب خاطب به المعزّ ص رسول طاغية الروم

قال وقدم اليه ص بطريق من بطارقة الروم واشرافهم رسولا عن طاغيتهم صاحب القسطنطينيّة بما اوجبه على نفسه من مغرم الجزية عن ارض قلورية كما يبعث بذلك كل سنة وجاء منه بهدايا كثيرة من آنية الذهب والفضّة مرصّعة بالجوهر وديباج وحرير ونردون وغير ذلك من نفيس ما عندهم وبكتاب من مرسله يخضع فيه اليه ويرغب ويسأل ويطلب الكفّ عن حربه ويسأل الموادعة وبعث بعدد كثير من اسارى اهل المشرق ما لم يكن قطّ قبل ذلك طاعية الروم بعث بمثلهم الى ملك من ملوك المغرب ولا الى احد ممن مضى من الائمة صلوات الله عليهم قبل المعزّ ص ولا ان طاغية الروم يؤدّى خراجا ولا جزية عن احد من اهل ملّته الى غيره ص فقبّل ذلك الرسول الارض مرارا بين يدى المعزّ ص ومثّل قائما بين يديه فادّى اليه رسالة مرسله ودفع اليه كتابه واستاذنه فى ادخال هديّته وذلك بعد أن وصل مال الجزية الى عامل صقلية على الرسم المقسّم الجارى فأذن له امير المؤمنين ص فى ادخالها واسعفه بقبولها

1. After the name of al-Mu'izz, in the whole chapter] ص (= صلى الله عليه وسلم) *U*. The formula in *M* is the one used for the Imam still living, while *U*, written five centuries later, employs the eulogy for the deceased Imam.

2. وقدم اليه *M* : والذى قدم الى المعز *U* 3. طاغيتهم وملكهم *M* : طاغيتهم *U*.
4. ارض *M* : ارض اهل *U* 4. كما ـ سنة *om.* *U* 6. ونردون *om.* *U*
7. اليه *M* : الى امير المؤمنين ع م *U* 9. ا. *M* وما : *U* 9. قط قبل ذلك
M : قبل ذلك قط *U*. 11. المعزض *M* : امير المؤمنين المعز لدين الله ع م *U*
(similar differences frequently) 15. وصل *M* : اوصل *U*
16. الجارى فى ذلك *M* : المقدم الجارى *U*

وكان الخبر ما ادّى اليه الرسول عن طاغية الروم وما جاء في كتابه اليه سؤاله الهدنة مؤبّدة على ما اجراه من الخراج والجزية على اهل قلورية وبأن يرسل رسولا من قبله ليسير بذلك ويفعل فيه ما يجب على مثله لحنكته بزعمه وميله

فاجاب المعزّ ص رسوله عن ذلك بأن الدين والشريعة يمنعان من الذى سأله من الهدنة المؤبّدة لان الله عجّ انما بعث محمدا رسوله ص واقام الائمّة من ولده من بعده يدعون الى دينه ويجاهدون من خالفه حتى يدخلوا فيها او يعطوا الجزية عن يد وهم صاغرون داخلون في حكم امام اهل الاسلام وذمّته فان الموادعة انما يجوز لمدّة معلومة على ما يراه امام المسلمين صلاحا لهم وللدين ولو كانت مؤبّدة لبطل الجهاد المفروض على العباد وانقطعت دعوة الاسلام وخولف حكم الكتاب وعرّفه انه مما ينبغى لمثل من كان في محلّ ملكه الذى ارسله الّا يغيب عنه مثل هذا من شريعة من يخاطبه ويكاتبه فالّا يسأل ما لا توجبه الشريعة لمن سأله

فاعترف العلج بذلك على مرسله وسأله الزيادة في مدّة الهدنة عنه له

فقال المعزّ ص جواب هذا في كتابنا المقدّم معك قبل اليوم اليه انه ما دام على ما شرطناه عليه واوجبه لنا على نفسه لم نبتدأه بحرب حتى ننبذ اليه عهده او بعد ان تنقضى مدّة الموادعة بيننا

1. اكبر : *U* اكثر *M* [1. جاء *om.* *U* 6. بعث : *M* ابتعث : *U* 9. اهل *om.* *U* 12. الكتاب : *M* الايمان : *U* 12. انما : *M* انهما : *U* 15. سأله : *M* سأل : *U* 16. وسأله : *M* سأل : *U* 18. هذا : *M* هذا ما ذكرناه : *U* 18-19. اليه — المقدم *om.* *U* 19. لنا *om.* *U* 20. نبذ : *M* تنبذ : *U*

وبينه لا نخفر ولا نغدر كما تخفرون انتم وتغدرون وعدّد عليه اشياء من ذلك فعلوها

فاعتذر منها عن ملكه بأن ذلك لم يكن عن علمه وانه انكره وطالب من فعله

فقال له المعزّ ض فاذا كان الامر على ما تصفه عن ملكك انه يغلب على امره ويعجز عمّن خالفه وغلب عليه من اهل ملّته فاىّ فائدة فى موادعته اذا كان عاجزا مغلوبا ولكن هل لك وله فى ان اعقد له ما يتّفق معه على عقده من يرى انه فى غير مملكتى مما يقابله من جهة المشرق كابن حمدان وغيره فان خرجوا عمّا اعقده عليهم فلا عقد بينى وبينه فاما من حوته مملكتى وحدود طاعتى فقد علم وعلمت انهم اقدر على اهل دينه ومملكته وبلده لو قد ارادوا الخفر والغدر منهم فهل بلغه او بلغك ان احدا منهم تعدّى لى فيما جعلته له امرا وخالف شيئا منه

فجعل العلج يعترف بذلك وبالفضل لولىّ الله ض ويسأل ويرغب اليه فاعرض المعزّ ض عن جوابه عن ذلك وجعل يسأله عن كيف الحال بينهم وبين اهل طرسوس وابن حمدان فى حروبهم ومعاملتهم اياهم فى حديث اطاله وكل ذلك العلج يجيبه عما يسأله من ذلك عنه فنظر بعض من فى المجلس الى بعضهم كمن لا يدرى ما معنى السؤال عن ذلك والمفاوضة فيه ثم عاود العلج فى سؤال رسول يرسله الى ملكه وذكر له تواتر رسله عليه وعلى

3. منها *M* : فيها *U* 3. عن *U* : من *M* 4. فعله *M* : فعله فاعجزه *U* 5. الامر *om. M* 6. فاىّ *M* : فايّة *U* 8. *U* : يتفق معه على عقده من *M* يتفق معه على ما عقده على من 12. والغدر كابن *U* : والغدر منهم *M* 18. بعضهم *M* : بعض *U*

آبائه مذ افضى الله عج بالامر اليهم وانه لم يمض رسول منه ولا منهم اليه

فقال المعزّ ص ان احدا من الناس لا يرسل رسولا الى احد الّا لحاجة تعرض له اليه او لامر يجب له عليه ونحن بحمد الله فلا نعلم ان لنا الى صاحبك من حاجة ولا له علينا واجب فلما ذا نرسل اليه اللهمّ الّا ان يكون امر من امور الدين ينبغى لنا مراسلته ومفاوضته فيه وهو من المباح له فى دينه ولكنّا نظنّ انه يكبر عليه فان نحن ارسلنا فيه اليه فعلمت انه يجيبنا فيه سهل علينا ان نرسل اليه رسولا كما سأل وسألت عنه فلولا ان ذلك لله عج ولدينه لم نفعل ذلك له ولا ينبغى لنا ان نفعله الّا بعد ان يتحقّق عندنا انه يجيب اليه لانّا لا نرى ان نسأل امرا وان كان لله عج فنجبه فيه ولان ذلك لو كان لكانت سوء عاقبته عليه ونحن لا نلزمك الجواب فى ذلك عنه والقطع فيه عليه اذ ذلك مما لا يلزمك ولا ينبغى لك ولكنّا سنأمر بذكر ما نريد ذكره لك وتنصرف وتقف على ذلك منه لانه امر كبير فاذا علمت منه بالحقيقة انه يجيب اليه عرّفتنا ذلك عنه فيسهل علينا ان نرسل اليه فيه ولو كان ذلك فيما حوته الدنيا بحذافيرها واشتملت عليه باقطارها لما سهل علينا ان نرسل فيه رسولا من قبلنا ولكنه لما كان لوجه الله عج وابتغاء ثوابه سهل علينا ووجب لدينا

فاستعظم العلج القول فى ذلك واقبل على امير المؤمنين بالمدح

3. فقال M : فقال له ʿU 4. احد M : احد من الناس ʿU 4. تعرض om. M
4. اولامر ʿU : ولامر M 7. له om. M. 12. لكانت M : لكان ʿU
15. اليه M : عليه ʿU 17. واشتملت M : اواشتملت ʿU 18. فيه om. M
18. لوجه om. ʿU

والشكر حتى خرج في قوله ذلك الى الكفر والتشبيه الذي يعتقده فردّ المعزّ ص عليه وتواضع لله عزّ كما يجب ان يتواضع له وعرّفه ذلك ليعلم انه لم يرضه من قوله وان كان عند نفسه انما قصد به تعظيمه ورأى ان ذلك مما يجوز عنده ثم امره ص بالانصراف الى المكان الذي انزله فيه فانصرف

ثم عطف على من كان في المجلس كأنه اطّلع على ما كان في قلوبهم فقال لعلّ بعضكم انكر ما اطلنا سؤاله عنه من امرهم مع اهل المشرق ولم نرد بذلك منه الحديث والذاكرة ولكنّي علمت انه رسول قد لقّن ما يقول واوقفنا عليه وعلى ما يجيب فيه مما قد لعلّ من ارسله علم انه سيسأل عنه فاتيناه من مكان نعلم انه يتقدّم اليه فيه ولم يعلم مرسله انه يسأل عنه حتى اخذنا من قبله ما تقوم به حجّتنا عليه من وجه كذا ومن وجه كذا وعدّد وجوها كثيرة مما سمعناه جرى بينهما لم ندر ان في ذلك حجّة حتى ذكره ص فاذا فيه حجج وكيدة لم يظهر الى احد ممن حضر الّا عند ذكره اياها وبيانه لها فقبّلوا الارض بين يديه واظهروا السرور بما وهب الله من التأييد له وامدّه من العلم والحكمة به وكان ذلك عنه ص بعد ان سألهم ما رأوا من مخاطبته اياه فيما خاطبه وما توهّموه في مراده بذلك ولم يكن عند احد منهم علم من ذلك ثم سألهم هل فيما سمعوه منه حجّة يرون انها تقوم عليه او على مرسله فما علم احد منهم ذلك فبعد ذلك قال ما قاله لهم مما ذكرته عنه صلى الله عليه،

9. واقف *M* : واوقف *U*° 11. يتقدم *M* : لم يتقدم *U*° 11. اخذنا *M* : اخذنا منه (?) *U*° 12. ومن وجه *M* : ووجه *U*° 14. يظهر *M* : تظهر *U*° 16. ذلك عنه *M* : ذلك *om.* به *U*° 16. العلم والحكمه *M* : الحكمة والعلم *U*° 18. بذلك *U*° : في ذلك *M* منه *U*°

ADDITIONAL NOTE.

There is an allusion to the war against the Byzantines in another book of al-Nuʿmān. It is the *Iftitāḥ al-daʿwa*, the main subject of which is the beginning of Fatimid rule in North Africa, and which was written in 346 A.H. / 957-958 A.D. — the very year of the embassy. The passage in question is to be found in the last chapter, a rapid survey of the history of the Fatimid rulers up to the date of the composition of the book.

The following is the translation of the passage, made from a modern manuscript copy of the work. « Al-Muʿizz raided the Omayyads, burning their fleet and the arsenal of their ships. He overcame Almeria with a small number of vessels. These he had sent out because of a wrong they have done and an act of injustice they have perpetrated on sea to the East, against his orders. [The last words are not quite clear to me ; they read in Arabic : *li-amrin taʿaddau fīhi wa-jaurin jārū fi-l-baḥri ila-l-mashriqi ʿan ghayri amrihi.*] He raided the country of the Byzantines, carried away into captivity (the people of) Calabria, destroyed its churches and laid vaste its cities. Previously, his fleet had met the fleet of the Emperor of Calabria, engaged them and put them to flight. He then descended on the country of the Byzantines. The Commander of the Emperor's fleet, the leader of his army, paid to him tribute (*jizya*) on behalf of his co-religionists and came abashed to his court. This was a great victory granted by the bounty of God ». — While the payment of the tribute (to the governor of Sicily) is also mentioned in the account on the embassy, here we learn of an additional detail : it was the Byzantine admiral who delivered the payment (cf. above, p. 245, note 2). Moreover, perhaps one may take the last words as a reference to the embassy of 346 ; in this case we would learn that the admiral was also sent as the envoy of the Emperor to the Caliph.

LES AVENTURES DE ŠARKĀN-CHARZANIS DANS LE FOLKLORE GREC ANTIQUE

Un des domaines de recherches les plus étudiés et approfondis par l'école byzantine bruxelloise est l'épopée byzantine. MM. Grégoire et Goossens dans leurs travaux sur Digénis Akritas utilisent, pour l'étude de ses origines, deux documents littéraires très intéressants : les cantilènes grecques, notamment celles qui racontent l'aventure de Charzanis, et l'histoire de Šarkān dans les mille et une nuits.

L'histoire de Šarkān, dont le rapport avec Digénis Akritas a été découvert par M. Goossens (1), prouve l'existence d'une geste arabe d'Omar Al-No'man dont l'épopée byzantine n'est qu'un démarquage. Šarkān fut identifiée par M. Grégoire (2) avec Charzanis, personnage des chansons grecques, héros éponyme du thème de Charzianon aux confins byzantino-arabes.

Les recherches de MM. Grégoire et Goossens s'arrêtent à la conclusion que la version arabe est originale, celle des cantilènes étant une adaptation grecque, qui ridiculise le roi Omar. Mais les études sur ce problème intéressant ne sont pas achevées. Dans ses *Echanges épiques arabo-grecs* (p. 378) M. Grégoire émet l'opinion qu'« Il est encore trop tôt pour songer à retrouver l'origine de chaque motif ». M. Goossens est du même avis : « Dans la plupart des cas... la preuve de cette imitation se dérobe... On peut toujours soutenir, sans trop d'invraisemblance... que la cantilène grecque est la source du roman arabe » (3). Cette réserve des spécialistes m'encourage à reprendre le problème de l'origine des deux thèmes.

(1) *Autour de Digénis Akritas*, (*Byzantion* VII, 1932), p. 303-316.
(2) *Echanges épiques arabo-grecs*, (*Byzantion* VII, 1932), p. 371-382.
(3) *Les recherches récentes sur l'épopée byzantine*, (*L'Antiq. Class.* 1932), p. 431.

Il me semble qu'un autre rapport existe entre ces versions : il existait deux et même trois thèmes différents, indépendants l'un de l'autre. La littérature antique en fournit des preuves et, en même temps, révèle l'âge très reculé des motifs en question.

Commençons par l'histoire de Šarkān (MARD. v. III et IV), dont le sujet est le suivant : Šarkān, fils d'Omar, roi de Bagdad, est envoyé par son père à la guerre. Là, il rencontre la belle Abriza, fille du roi ennemi, en devient amoureux et la ramène à Bagdad. Omar s'éprend d'elle et la viole après l'avoir endormie par un narcotique. Abriza s'enfuit (et périt pendant sa fuite). Šarkān quitte le palais de son père, en se faisant nommer gouverneur d'une forteresse éloignée.

L'histoire de Šarkān trouve son parallèle dans le sujet d'une comédie nouvelle : le *Mercator* de Plaute, remaniement de l'*Ἔμπορος* de Philodème. En voici le sujet : Le jeune Charinus est envoyé par son père en voyage d'affaires. Il revient à Athènes ramenant la belle Pasicompsa, qu'il a achetée et dont il est amoureux. Il n'ose pas avouer son amour à son père. Il prétend l'avoir achetée pour sa mère comme servante. Son père, Démiphon, tombe amoureux de la belle. Sous prétexte de la vendre, il la dérobe et la garde chez un voisin. Après les quiproquos comiques causés par la jalousie de la femme du voisin à l'égard de la belle esclave, Charinus finit par retrouver sa bien-aimée. Tout s'explique. Le vieux Démiphon est compromis.

Rien de plus banal dans la comédie nouvelle que ces lieux communs : vieillard amoureux, femme irritée, amour contrarié, enfin satisfait. Mais le motif qui constitue le pivot de l'action, est insolite. Ce motif est d'autant plus frappant, qu'il se noue mal à l'action dont l'économie est boîteuse.

Or, entre le sujet du Mercator et celui du Šarkān des mille et une nuits, il existe des ressemblances étonnantes.

1) Les deux jeunes héros sont envoyés en une expédition par leurs pères sous la tutelle d'un vieux serviteur expérimenté (*Merc.* 90 ss. - MARDR. III 17 ss.).

2) Là, l'un et l'autre rencontrent une belle, s'éprennent d'elle, en sont payés de retour et l'emmènent.

3) Une fois les jeunes gens revenus chez leurs pères, ces

derniers s'éprennent éperdument des jeunes filles (*Merc.* 260 ss. 284 ss. - MARDR. III p. 66).

4) Les belles restent fidèles aux héros (*Merc.* 499 ss. - MARDR. III, 67 ss.).

5) Les pères emploient une ruse pour les conquérir.

6) Leur bien-aimée disparue, l'un et l'autre héros partent, en quittant la maison paternelle.

Évidemment il y a des différences. Šarkān est le héros guerrier d'une tradition historique : son aventure se déroule dans un climat de hauts faits, dans l'atmosphère d'un palais de rois orientaux. Charinus est marchand, fils d'une famille bourgeoise. La comédie ne va pas jusqu'au viol de Pasicompsa par le père, elle voile le méfait de Démiphon, en lui faisant ignorer l'amour de son fils. Elle dénoue le nœud par une solution heureuse et morale.

D'autre part, on doit prendre en considération que nous ne connaissons la pièce que dans le remaniement de Plaute qui a pu décolorer certains détails. Il est aussi bien probable que Philodème ne fut pas le premier à traiter ce sujet, dont le motif principal — rivalité du père et du fils — apparaît dans d'autres pièces conservées. S'il avait été travaillé avant lui — procédé fréquent dans la comédie qui répète sans cesse les mêmes thèmes — on pourrait supposer un effacement du motif, adapté de plus en plus aux besoins du genre.

La ressemblance exacte des deux sujets discutés exclut l'idée d'une coïncidence fortuite de l'invention artistique. Le problème de leur rapport offre une autre solution : influence de la comédie sur la narration orientale.

Or cette éventualité est réfutée, non seulement par les différences entre le sujet du *Mercator* et celui du Šarkān, différences qui s'expliquent par les lois de la comédie, mais surtout par le caractère incohérent et parodique du rôle de Charinus dans la comédie.

Pour mettre en évidence ce caractère, il nous faut analyser le motif du voyage projeté par Charinus. Il offre à la pièce le plus de situations comiques : la résolution d'aller à l'étranger (658 ss.), la délibération sur la direction à suivre (644 ss.), les adieux faits à la patrie (830 ss.), le départ (842 ss.).

Mais la raison de ce voyage tragi-comique n'est motivée dans la pièce ni dûment ni avec conséquence.

1. En certains passages, Charinus parle d'un voyage à la recherche de sa belle. Ce motif est mal ajusté à l'action. Charinus sait qu'un Athénien a acheté Pasicompsa (635). Il faudrait la chercher avant tout sur place, à Athènes. Cependant le voilà projetant un voyage sur mer et sur terre.

857 ss. (trad. d'ERNOUT). « Je la chercherai sans répit, l'aurait-on emmenée jusqu'au bout du monde. Aucun obstacle ne m'arrêtera, ni fleuve, ni montagne, ni mer même. Je ne crains ni la chaleur, ni le froid, ni le vent, ni la grêle. Je supporterai la pluie, j'endurerai la fatigue, le soleil, la soif. Il n'y aura pour moi ni trêve, ni repos, jamais, ni le jour, ni la nuit... avant que j'aie trouvé ma maîtresse, ou la mort » (cf. 933).

Il continue ses recherches à l'étranger, même quand il apprend que sa bien aimée est retrouvée (936-950). Ce voyage en imagination forme un épisode grotesque : en galopant autour de la scène, Charinus se figure ses voyages faits en vain d'une ville à l'autre jusqu'au moment où, renseigné par un hôte à Zakynthe que Pasicompsa se trouve à Athènes, il y revient avec joie. Le comique de cette scène n'est concevable que si on la regarde comme une parodie. C'est, en effet, la parodie d'une histoire, racontant l'amour réciproque et fidèle d'un jeune couple, sa séparation et sa réunion après des aventures et des voyages. C'est bien le sujet du futur roman grec, sujet connu de l'époque classique et exploité par la littérature, surtout la comédie nouvelle, dans plusieurs pièces.

2. En d'autres passages, l'amoureux contrarié parle, non pas d'un voyage à la recherche de Pasicompsa, mais d'un exil. Il en donne comme motif son infortune en amour (649, 884), ou accuse son père de l'avoir expulsé (933). Mais il faut tenir compte du fait que Charinus ne se doute pas de l'amour de son père pour Pasicompsa et de la part prise par celui-ci à son malheur. Il sait seulement que Démiphon y a contribué sans intention, en vendant la belle esclave. Il n'y a pas de raison pour qu'il se brouille avec son père.

L'exil de Charinus a un caractère parodique non seulement à cause du manque d'une raison plausible, mais aussi par sa mise en scène. Le départ de ce jeune marchand fait figure de travestissement d'une expédition de guerre :

852. « Je suis mon compagnon, mon domestique, mon cheval, mon palefrenier, mon écuyer. C'est moi-même qui me

commande et moi-même qui m'obéis. C'est moi-même qui me porte tout mon nécessaire ».

L'attitude de Šarkān qui ne peut plus supporter la vue du palais de son père (MARDR. III 82) est justifiée par le tort que son père lui a fait. Son départ guerrier est conforme à sa position et à son caractère.

L'auteur de la comédie a emprunté le motif à un modèle narratif. Bien qu'il en ait remanié le sujet — dans le goût de la morale bourgeoise, obligatoire pour son genre, il l'a conservé, en l'exploitant pour des effets comiques. Il l'a parodié.

La parodie fait supposer que le motif était très connu. Si ce n'était pas la version mise plus tard au compte de Šarkān qui était répandue en Grèce classique, en tout cas, la tradition grecque mythique et historique (p. ex. HÉROD. V, 47) abonde en expéditions causées par un amour malheureux ou par des brouilles de famille. Il est aussi possible que la parodie ait visé une tragédie, puisque le thème légendaire de l'exil appartenait au répertoire de ce genre dramatique.

3. Un autre épisode tragi-comique de la pièce, est la scène où Charinus, projetant de commettre un suicide, demande conseil à son ami quant aux moyens de se tuer (482 ss. et 479 ss.). Or, nous avons affaire ici à un thème folklorique antique. Il apparaît le plus souvent sous forme d'une « triple alternative » : *βρόχος, κώνειον, βάραθρον* : la corde, la ciguë ou le précipice. Quantité de passages de la littérature antique, recueillis par Fränkel (1), prouvent son extension et son caractère populaire.

Les épisodes du suicide dans le *Mercator* ont pu d'ailleurs parodier la tragédie d'Euripide qui employait le motif de l'hésitation des « candidats au suicide» (*Hélène*, 352 ss., 298 ss., *Héraclès*, 1148 ss., *Oreste*, 1035 ss. ; cf. SÉNÈQUE, *Herc. Oet.* 845 ss.).

Le but parodique des épisodes discutés justifie et explique la manière incohérente et décousue, dont ils sont intercalés dans la pièce.

En outre, vu l'aspect, d'une part conforme à la morale bourgeoise, d'autre part parodique que présente le sujet dans la comédie, il est impossible de faire dériver de cette pièce l'histoire romanesque de Šarkān. Mais les deux œuvres procèdent d'un même récit populaire.

(1) *Selbstmordwege*, (Philologus 1932), p. 470-743.

Passons à l'autre thème du complexe Šarkān-Charzanis : l'aventure de Charzanis. Dans les cantilènes grecques, Charzanis, beau-frère du roi de Babylone, aime une jeune fille, Arétè. Elle le méprise. Déguisé en femme, il pénètre dans son palais, et lui ayant administré un narcotique, la viole. Dans certaines versions, le roi l'épouse après cette mésaventure. Or, ce thème se retrouve également dans la littérature antique : dans l'*Eunuque* de Térence (c'est-à-dire de Ménandre), un jeune amoureux, Chéréas, pénètre dans la maison de sa bien-aimée inaccessible, se substituant à un eunuque. On lui confie la garde de la jeune fille, il en profite pour la violer.

Dans les deux cas nous avons le motif de l'irruption d'un séducteur déguisé en femme dans les cantilènes, en eunuque dans la comédie.

Le folklore connaît une grande quantité de variantes de ce thème, enregistrées dans les recueils de motifs populaires (1), variantes ayant trait au viol ingénieux commis par un jeune téméraire qui s'introduit chez sa bien-aimée, déguisé en femme, cuisinier, mendiant, musicien ou jardinier.

Le motif du viol avec déguisement en femme, mais sans une irruption préméditée constitue le sujet des *Σκύριοι* d'Euripide. Dans une légende, racontée par Phylarque (PARTH. XV), un jeune homme amoureux de la chasseresse Daphné, se déguise en jeune fille et chasse avec elle. Ces thèmes se sont conservés par hasard, parmi plusieurs autres semblables à ceux-ci et qui ne nous sont pas parvenus.

Les versions narratives folkloriques témoignent de l'origine populaire du sujet de l'Eunuque. Cette supposition trouve son appui dans la structure de la pièce. La longue scène de l'artifice du Chéréas — matière impossible à mettre en scène dans le drame bourgeois, est rendue par une narration. Il s'ensuit que le sujet n'a pas été inventé pour une œuvre scénique. Voilà donc la source de l'histoire de Charzanis : un thème populaire, connu anciennement sur le territoire grec.

(1) H. FISCHER-J. BOLTE, *Die Reise der Söhne Giaffers*, (Tübingen 1895) p. 215 ; J. BÉDIER, *Fabliaux*[5] (Paris 1925), p. 319 ; BOLTE-POLIVKA, *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm*, (Leipzig 1913-30), I 443-449 ; S. THOMPSON, *Motif Index of Folk-Literature*, (Bloomington 1932-36), K 1321.

Les histoires de Šarkān-Charzanis renferment encore un motif commun : le narcotique, employé par les séducteurs. M. Goossens (1) attire l'attention sur le fait que les deux héroïnes (Arétè dédaigneuse et Abrisa-Amazone) représentent le type des vierges qui repoussent l'amour et finissent par en être punies. Ce personnage, comme celui de l'adolescent *παρθένον ψυχὴν ἔχων* (2), est un type favori de la tradition grecque, qui considère cette attitude comme *ὕβρις* et la fait châtier : les héros succombent à un amour infortuné ; les jeunes filles sont victimes d'une ruse des amoureux repoussés. C'était le cas du *ἱερὸς λόγος* sur Nikaia, parallèle relevé par M. Goossens dans l'article précité. La vierge chasseresse restait insensible à l'amour de Dionysos. Celui-ci change en vin l'eau de la source où elle étanchait sa soif, et par cette ruse la conquiert. Parmi les héros chastes, un des plus populaires est Daphnis. Stésichore (d'après PARTH. XXIX et ÉLIEN, *V. H.* X 18) racontait qu'une nymphe aimait ce beau berger. Elle lui interdit toute relation féminine sous peine d'être aveuglé. Daphnis résiste à l'amour de plusieurs jeunes filles. Mais une reine de Sicile le grise et le séduit. La chanson de Stésichore, qui se compose de motifs connus dans la tradition populaire grecque (outre le motif en question, l'état de chasteté imposé par une nymphe (3), l'aveuglement d'un musicien) est sans aucun doute folklorique.

Le motif de l'enivrement pour commettre un abus érotique apparaissait aussi dans une poésie alexandrine. Selon le résumé de Parthénius I, Lyrcus, auquel son mariage n'a pas donné d'enfants, part pour Delphes pour consulter l'oracle. L'oracle lui promet une postérité de la première femme avec laquelle il aura commerce. En route, il est hébergé par Staphylos, fils de Dionysos. Celui-ci le grise et lui amène sa fille. Parthénius montre le désir d'avoir de Lyrcus une postérité comme étant la raison d'agir de Staphylos, mais il mentionne aussi un fol amour de sa fille pour le héros.

Le motif de l'enivrement apparaît aussi, dans le folklore

(1) *Eléments iraniens et folkloriques dans le conte d'Omar Al No'man* (*Byzantion* 1934), p. 426 ss.

(2) EUR. *Hipp.* 1006.

(3) Cf. la légende de Rhoikos, P. FRIEDLÄNDER, *Rhoikos* (*R.E.*, I, Neue Reihe) p. 1002 s.

grec, dans des versions non-érotiques, ayant trait aux ruses envers des adversaires (1), p. ex. dans le thème très répandu du vin laissé par une armée, dans son camp soi-disant abandonné, pour surprendre l'ennemi ivre et incapable de se battre (2).

Tandis que dans la tradition grecque, c'est l'enivrement qui sert de stratagème, dans le folklore oriental c'est un soporifique ou un narcotique qui joue ce rôle. Cette dernière variante n'est d'ailleurs pas inconnue du récit grec : la *Διὸς ἀπάτη* de l'Iliade est une interprétation mythologique du thème où la victime d'une ruse est endormie ou assoupie. Le choix entre le narcotique et le vin résulte d'une différence de climat culturel. Partout nous avons affaire à un thème folklorique que la littérature a exploité à maintes reprises.

Voilà les trois motifs essentiels des histoires sur Šarkān et Charzanis. Ils existaient dans les récits séparés : 1. viol d'une jeune fille par un séducteur déguisé en femme ; 2. viol de l'amante d'un fils par un père ; 3. le séducteur qui grise ou assoupit l'objet de sa passion.

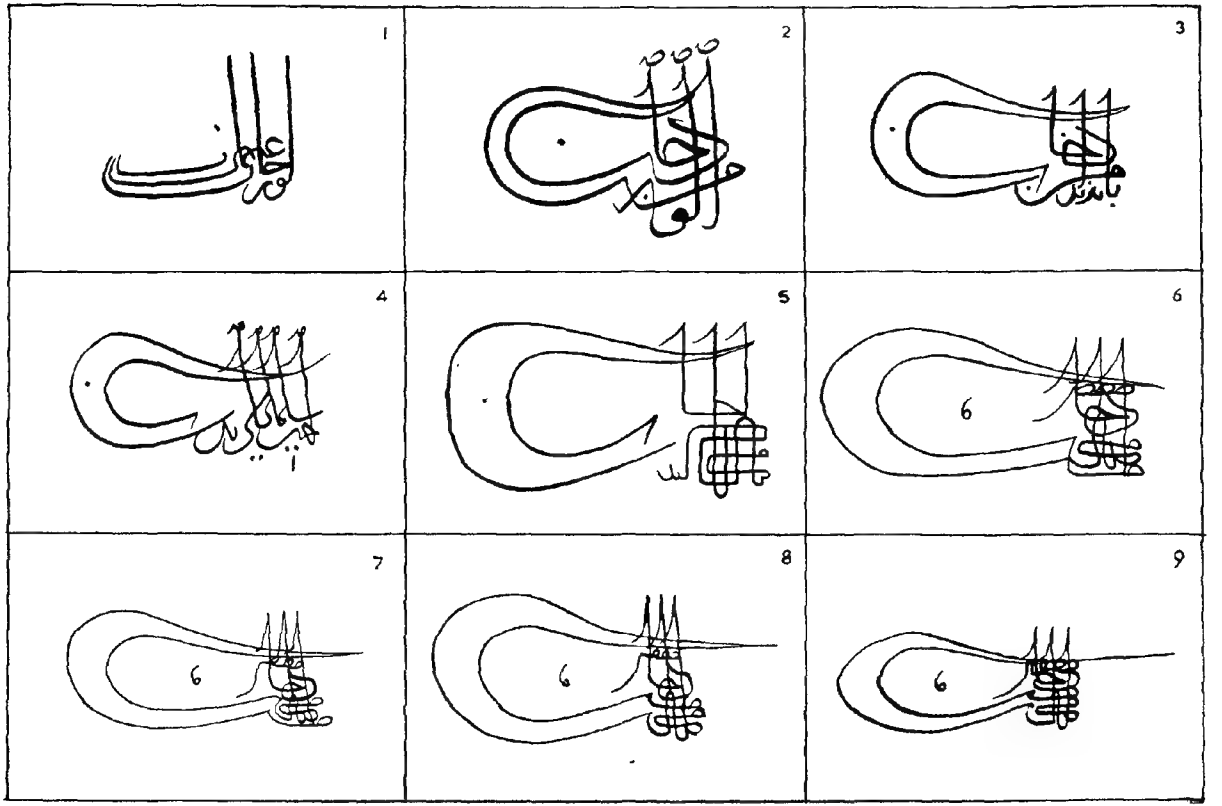
Ces motifs sont anciens : deux d'entre eux sont connus au moins d s l'époque classique, le troisième est attesté pour des époques encore plus reculées, celle de Stésichore et même d'Homère. Ce sont des motifs folkloriques répandus en Orient et en Occident.

Cette tradition populaire qui inspirait la littérature grecque pendant plusieurs siècles, se manifesta plus tard à l'époque des gestes arabes dans l'histoire de Šarkān, et continue son existence jusqu'à nos jours dans les chansons grecques sur Charzanis.

Sophie TRENKNER.

(1) Cf. la légende sur Numa, VALÈRE ANTIAS fr. 153, 6 PET., la légende sur Midas et Silène (HÉROD. VIII 138, XÉN., *An.* 1 2, 13) ; PLAUTE, *Curc.* 336 ss, POLYÈNE, *Strat.* VIII 23, 1.

(2) FRONTIN. II, 5, 12 (Maharbal et les Afres) ; POLYÈNE, *Strat.* V 10, 12 (Himilco et les Lybiens) ; VII 42 (les Celtes et les Autariates) ; VIII 25, 1 (Les Romains et les Celtes) ; VIII 28 (Tomyris et Cyrus) ; STRABO XII 3, 18 (p. 549) (les Heptacomètes et Pompée), XI 8, 5 (p. 512) (Cyrus et les Sacs). Cf. TITE-LIVE, XLI 2 ss. (L. Atius et les Histres).



1. Orkhan (1324). — 2. Murad Ier (1366). — 3. Bayezid Ier (1389-1402) [reconstitution]. — 4. Sulayman Čelebi (1404). — 5. Mehmed Ier (1417) [reconstitution]. — 6. Murad II (1426). — 7. Murad II (1442). — 8. Mehmed II (1446). — 9. Mehmed II (1456).

CHRONIQUE

NOTES SUR LA TUGHRA OTTOMANE (*)

V. — Les tughra antérieures a Mehmed II.

Comme tant d'institutions ottomanes, la tughra elle aussi a reçu son canon définitif (1) sous Mehmed II, aboutissement d'un développement long et constant qui peut maintenant être retracé dans son entièreté à partir d'Orkhan (voir la pl. I ci-contre (2)). Puisque chacune d'elles représente un stade d'une évolution, les tughra antérieures à Mehmed II doivent être analysées pièce par pièce. Quant aux plus anciennes, en outre, il faut d'abord examiner quel degré d'authenticité peut leur être reconnu. Bien entendu, mon investigation a procédé du connu et du bien attesté vers le moins connu et le douteux ; mais ma démonstration sera plus facile à faire et à suivre, si je suis ici le chemin inverse et procède chronologiquement, prenant pour point de départ la tughra la plus ancienne.

Orkhan. — Sa tughra est connue par deux documents récemment apparus au jour. L'un de ceux-ci est une charte de fondation écrite en persan et datant de 1324 (3). Il soulève bien des problèmes

(*) Suite et fin de l'étude commencée dans *Byzantion*, XVIII, 1948, pp. 311-334.

(1) C'est-à-dire respecté par la suite pendant deux siècles et demi, jusqu'en 1730 (voir *Byzantion*, XVIII, 329 ss.).

(2) Je tiens à remercier ici mon ami et collègue, le Dr D. S. Rice de l'aide précieuse que m'a apportée son art de photographe dans l'illustration de cet article. Il m'a en outre obligé en me signalant tout un nombre de publications fort utiles à cette étude.

(3) I. Hakki Uzunçarşı'lı, *Gazi Orhan Bey Vakfiyesi*, dans *Belleten*, V (n° 19, juillet 1941) pp. 277-88, avec photographie du document aux pl. LXXXVI s. Quelques parties du document avaient été reproduites déjà dans *Muallim M. Cevdet'in Hayatı*, ed. Osman Ergin, Istanbul, 1938, p. 740. La tughra seule dans *Bell.* V (n° 17/18) pl. XXVII, fig. 8,

bien établi et toute tentative d'expliquer sa signification et son origine doit se baser sur la tughra de 1324.

MURAD Ier. — Sa tughra (pl. I, fig. 2) ne nous est connue que par un seul document, une charte de 1366 (1), d'authenticité incontestable (2). La tughra y figure, surmontée à grande distance d'une *invocatio*, bien au-dessus du texte ; elle commence un peu moins près de la marge de droite que les lignes et s'étend vers la gauche jusqu'au milieu de la feuille. Tout comme la tughra d'Orkhan elle se compose de deux noms liés par *(i)bn* et disposés verticalement : *Murād ibn Orkhān*. Ce contenu fournit trois hampes mais seulement deux courbes. Comme dans la tughra de 1348, ces dernières se réunissent en une pointe dirigée vers la droite — mais, ici, elles se prolongent, en dessinant une espèce de « fer à cheval », jusqu'au-delà de la hampe du milieu, où elles se rejoignent et se confondent avec le trait qui, de la pointe de la hampe de droite, descend à leur rencontre. On comprend pourquoi les fioritures des *elif*, constatées dans la tughra de 1348, ont changé de direction et descendent maintenant vers la gauche : il s'agissait de donner à la tughra l'aspect d'un ensemble clos. La fusion des signes en un tout se fait également sentir dans la *sere* où le nom du père se trouve divisé par *Murād* en ses deux éléments : *Or-* (écrit de la même manière que, dans la tughra de 1324 et sur les monnaies (3)) figurant à la base, tandis que *-khān* se trouve inscrit dans la boucle du *dāl*. De plus, les courbes ont été rattachées à la *sere*, non seulement par leur prolongement, mais aussi en prenant naissance en liaison, l'une avec le *rā*, l'autre avec le *dāl* de *Murād*. C'est plutôt celle de l'intérieur qui semble commencer par un crochet ; en effet, le point du *bā* s'applique plus facilement à elle. Le point qui figure au centre de l'espace circonscrit par les courbes est le point que nous avons rencontré dans la tughra d'Orkhan au-dessus des *nūn*. Notons enfin

tughra comme signature est à retenir, nous le rencontrerons plus loin sur le document de Mehmed Ier et sur la vaqfiye caramanide.

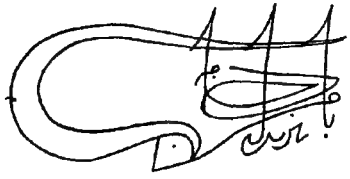
(1) TAHSIN ÖZ, *Murad I ile Emir Süleymana ait iki vakfiye*, dans *Tar. Ves.*, I, nº 4, pp. 240-244, avec reproduction du document *ad* p. 241.

(2) Le document est d'ailleurs mentionné, et en partie même cité, dans le defter du recensement de Galipoli fait sous Selim Ier ; voir ÖMER LUTFI BARKAN, *Osmanlı imparatorluğunda vakıflar ve temlikler*, dans *Vakıflar Dergisi*, II, Ankara, 1942, p. 343, nº 187.

(3) Voir plus haut p. 268.

les « waṣla » qui surmontent les hampes — nous les rencontrerons encore à plusieurs reprises comme un élément facultatif.

BAYEZID Ier. — Sa tughra ne nous est connue que par la copie que feu St. Binon en a faite (1). Elle se trouve sur un document de Saint-Paul de l'Athos, dont le texte, en langue grecque, est devenu illisible à part les quelques mots du début : *ὁρισμὸς τοῦ μεγάλου αὐθέντου καὶ μεγάλου ἀμηρᾶ τοῦ Παγιαζίου μπέη εἰς τὸν ἐκλαμπρότατον...* Quand Binon a copié la tughra, sans connaissance ni des caractères arabes ni du contenu d'une tughra, il ignorait complètement duquel des deux Bayezid il s'agissait dans le document. Sa copie (voir la figure ci-contre) a donc été faite sans la moindre idée préconçue. Dans ma reconstitution (pl. I, fig. 3) j'ai apporté à son dessin quelques retouches, dont je parlerai plus loin, en m'inspirant des tughra voisines, celles de Murad Ier et des fils de Bayezid, qui m'ont guidé aussi en ce qui concerne l'aspect général, surtout les proportions, et j'ai supprimé le « waṣla » qui n'est pas essentiel (2).



La comparaison de la tughra de Bayezid avec celle de son père montre que cette dernière n'a subi qu'un seul changement : à la base de la *sere*, *Or-* est remplacé par *Bāyezīd*. *Murād* a conservé sa place ancienne. Chose étonnante, *khān*, qui normalement aurait dû disparaître avec *Orkhān*, est resté, son *khā* à nouveau inscrit dans la boucle du *dāl* de *Murād* et maintenant même lié à elle ; c'est ici clairement un titre, et par sa place et sa liaison avec le *dāl* ce titre est rattaché à *Murād*, c'est-à-dire au nom du père. Cette tughra se lit donc : *Bāyezīd (i)bn Murād Khān*. Sans *khān*, elle serait réduite à deux hampes et une seule courbe, d'un aspect très différent de la tughra de Murad Ier. Ceci explique suffisamment pourquoi

(1) STÉPHANE BINON, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos*, Louvain, 1942, p. 275.

(2) S'il indique, comme je le crois, que la tughra a été tracée par le sultan lui-même, un dessin maladroit et hâtif de l'original serait expliqué.

khān a été conservé. Toutefois, son apparition comme titre des Ottomans est d'une telle importance que nous l'étudierons plus loin séparément.

La substitution de *Bāyezīd* à *Or-* a forcé les hampes à s'écarter considérablement ; de plus, le *rā* de *Murād* est étiré jusqu'à ce que sa boucle finale figure à la base de la *sere*, à la gauche de *Bāyezīd*. En réponse à cet élargissement de la *sere*, les courbes s'étendent maintenant beaucoup plus loin vers la gauche, dessinant un « fer à cheval » presque rectangulaire, et à leur retour elles ne s'arrêtent qu'après avoir percé la hampe de droite (1). Tout cela donne à la tughra des dimensions importantes et on peut assumer (Binon n'en parle pas) qu'elle occupe une place non moins large que le texte qu'elle surmonte.

La copie de Binon montre quatre points diacritiques : deux appartiennent à *Bāyezīd*, le troisième au crochet de la courbe intérieure (*ibn*) (2), le quatrième, à droite de la hampe de gauche; doit appartenir au *khā*. Placé comme il l'est, il ne pourrait être le point qui caractérise les courbes comme des *nūn*. Ce dernier, qui dans la tughra de Murad Ier figure au centre de l'espace circonscrit par les courbes, fait dans la copie défaut. Par contre, on y voit à l'extrême gauche un petit trait qui coupe la courbe extérieure et qui est inexplicable. Vu que la tughra de Sulayman Čelebi a à cet endroit précisément le point des *nūn*, je regarde ce trait comme accidentellement provenu d'un point figurant là entre les deux courbes. L'élargissement de la tughra étant manifestement intentionnel, on peut supposer que le déplacement du point devait servir à accentuer encore l'extension vers la gauche.

Sulayman Čelebi. — Sa tughra (pl. I, fig. 4) nous est connue par un document, certainement authentique, de 1404 (3). Elle se lit : *Emīr Sulaymān (i)bn Bāyezīd*, ce qui fournit quatre hampes et deux courbes. *Khān* aurait donné une hampe et une courbe de plus et a donc dû être sacrifié pour éviter que la tughra s'éloigne

(1) La réunion des courbes en une pointe à la droite des hampes s'est probablement effectuée déjà dans les tughra de Murad Ier plus récentes que celle de 1366 qui était tout près déjà d'y arriver.

(2) J'ai supprimé le crochet par lequel la copie fait commencer la courbe extérieure, car il n'est point justifié.

(3) Tahsin Öz, *l. cit.* ; fac-simile *ad* p. 244.

encore davantage de l'aspect traditionnel. Évidemment, *khān* était encore senti comme un élément facultatif qu'on pouvait omettre. Par contre *emīr*, l'équivalent arabe de *čelebi* (« prince ») si intimement lié aux noms des fils de Bayezid, était manifestement regardé comme tellement essentiel qu'il fallait le garder même si cela donnait une hampe de trop. Rappelons-nous d'ailleurs que Sulayman avait commencé à règner du vivant de son père prisonnier de Timur, assumant comme *emīr* le gouvernement de la part qui lui était échue après le désastre d'Ankara en 1402 — une raison de plus pour que dans sa tughra, établie au plus tard à ce moment là, figure *emīr*.

Comme la tughra de Bayezid, celle de Sulayman est également une tughra à *sere* large (avec *-yezīd* à la base, à gauche de *mīr*) et à courbes en « fer à cheval » très étendu et quasi-rectangulaire ; elle figure au milieu de la feuille et occupe une place presque aussi large que le texte qu'elle surmonte. Le point qui appartient aux deux courbes se trouve entre celles-ci à l'extrême gauche. Notons le crochet par lequel commence la courbe intérieure (*ibn*) ; les deux paires de points diacritiques dont la première, accompagnée d'un trait perpendiculaire, appartient à *mīr* et le seconde au *yā* de *Bāyezīd* ; et finalement les quatre « waṣla ».

Une tughra du même prince, mais un peu différente de celle que nous venons de décrire, apparaît sur un document soi-disant de 1405 (1) qui, toutefois, comme le montrent les formules de confirmation y apposées, n'est qu'une copie. La tughra y a été ajoutée en marge (!) où elle se trouve entourée de textes ; elle est beaucoup trop petite par rapport au texte et a été tracée au net après avoir été esquissée à l'aide de points. Elle semble avoir été copiée plutôt sur une des « tughra » qui figurent sur les monnaies de Sulayman (2), montrant *-yezīd* non pas à la gauche de *mīr* mais inscrit dans le « fer à cheval » (3).

(1) Voir *Muallim M. Cevdet' in Hayatı*, p. 720, fig. 4, ou bien *Bell.* XI, n° 42, pl. LX ; la tughra séparément *ib.*, V, n° 17/18, pl. XXVII, fig. 10.

(2) Exceptionnellement ces « tughra de monnaie » ne diffèrent pas trop de la tughra véritable ; voir KHALĪL EDHEM, *op. cit.*, n° 75 et 81, ʿALĪ, *l. cit.*, p. 353, n° 2 et, d'une disposition un peu différente, KHALĪL EDHEM, n° 76 et 84, ʿALĪ, n° 1, ISMĀʿĪL GHĀLIB, *op. cit.*, pl. I, n° 19.

(3) La tughra de Sulayman Čelebi récemment découverte à l'intérieure d'un ms. (voir *Bell.*, XI, n° 42, p. 338 s.) n'est certainement pas authentique, déjà par le fait qu'elle contient *muẓaffer*.

MEHMED Ier. — Le document de 1417 qui nous a conservé sa tughra est incontestablement un original (1). Malheureusement il a fort souffert, et surtout sa partie supérieure, où la tughra se trouve, montre de profondes déchirures. On l'a réparé en collant les morceaux plus ou moins détachés sur un fond de toile, mais cela a été fait sans égard pour la continuité des lignes (voir pl. II, fig. 2). J'ai reconstitué le dessin en décalquant séparément chacun des morceaux pour les rassembler ensuite selon l'indication des traits (pl. I, fig. 5). Dans ma reconstitution le mot *muẓaffer*, dont les traces sont visibles sur l'agrandissement seulement (2), a été laissé de côté, car il s'agit là clairement d'une ajoute postérieure (3) : non seulement le mot est écrit par une autre main et avec une autre encre (presque disparue aujourd'hui), mais encore il figure à la place qu'il occupera dans les tughra de beaucoup postérieures et nullement là où il apparaîtra quelques années plus tard dans la tughra de Murad II.

A part son « style géométrique » (4), qui exprime bien le goût de l'époque, la tughra de Mehmed Ier — elle se lit *Meḥmed (i)bn Bāyezīd Khān* — est très près de celle de son père : les trois hampes sont séparées par d'assez grands intervalles ; la base de la *sere* est élargie par *-yezīd* qui s'y range à la gauche de *Meḥmed* (au *dāl* duquel il est joint par une liaison très hardie) ; les courbes dessinent un « fer à cheval » très prolongé vers la gauche et presque rectangulaire. C'est à nouveau la courbe intérieure qui est munie du crochet initial et par conséquent représente *ibn*. Les reproductions ne permettent pas d'établir où figure le point qui appartient aux courbes — il y en avait probablement un, soit entre elles (5), soit au centre du « fer à cheval ».

(1) I. HAKKI UZUNÇARŞILI, *Çelebi Mehmed tarafından verilmiş bir temlikname*, dans *Bell.*, III, n° 11/12, oct. 1939, pp. 389-99, pl. C-CV. La tughra seule *ib.*, V, n° 17/18, pl. XXVII, fig. 11.

(2) *Bell.*, III, pl. CII.

(3) Faite probablement à une époque où l'absence du mot *muẓaffer* aurait pu faire douter de l'authenticité du document.

(4) Ma reconstitution met ce « style géométrique » plus nettement en évidence que ne le fait l'original, pièce tracée sans soin spécial.

(5) Comme l'assume ma reconstitution, parce que la raison pour laquelle le point figure à cette place dans la tughra de Sulayman et probablement déjà dans celle de Bayezid Ier (voir plus haut, p. 272) subsiste également dans ce cas.

Le *khān* de la tughra de Bayezid est ici maintenu ; il est en effet indispensable à cause de la hampe et de la courbe qu'il fournit. Même ainsi une des trois hampes, celle de droite, reste sans justification — fait étrange qui pourtant s'expliquerait si l'on suppose que cette tughra aussi contenait à l'origine le mot *emīr*, pour les mêmes raisons que dans le cas de Sulayman Čelebi. En effet, à l'endroit où *-mīr* figure dans la tughra de ce dernier, c'est-à-dire au côté droit de la base de la *sere*, notre tughra montre un vide. On sait que Mehmed Čelebi a bientôt revendiqué la supériorité sur ses frères et souligné sa dignité de « sultan », et on comprendrait qu'il ait fait disparaître de sa tughra le titre d'emir, en y conservant toutefois la précieuse troisième hampe (1).

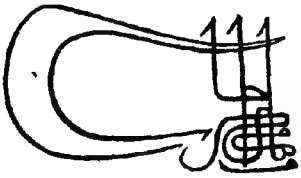
Murad II. — Le document de 1417, qui nous a fourni la tughra de Mehmed Ier, porte en marge, en forme de signature, une deuxième tughra (pl. II, fig. 3). Celle-ci se lit *Murād (i)bn Meḥmed Khān* (2), le nom de *Meḥmed* surmontant *mr* et sa boucle finale donnant naissance au *dāl* de *Murād* qui — dans une longue ligature — redescend jusqu'à la base où il se range à la gauche de *mr*. C'est une tughra à *sere* large et à « fer à cheval » très étiré vers la gauche, ce dernier dessiné par deux courbes parallèles (mais se réunissant abruptement avant de couper les hampes) et toute proches l'une de l'autre. Le point des courbes semble se trouver au centre du « fer à cheval », mais il est impossible de distinguer sur la photographie entre point et trou. Les hampes, malgré la *sere* élargie très proches l'une de l'autre, sont au nombre de trois bien que le texte n'en fournisse que deux — celle du milieu n'a pas de justification. Elles sont surmontées de « waṣla ».

C'est cette tughra qui nous suggère que le « waṣla » pourrait être quelque chose comme une abréviation de *ṣaḥḥ* et signifier « tracé de ma propre main ». Car il n'y a pas de doute que c'est le prince Murad lui-même qui a apposé ici sa tughra : elle tient place de signature ; sa forme extrêmement maladroite s'explique par le fait que Murad n'avait alors que treize ans ; finalement, à la date où le document a été dressé à Manisa, le prince s'y trouvait en effet

(1) Pour la vague imitation de la tughra sur les monnaies de Mehmed Ier voir *Byzantion*, XVIII, p. 333.

(2) I. Hakkı Uzunçarşılı, dans *Bell.* III, p. 392 a cru qu'il s'agissait là d'une deuxième tughra de Mehmed Ier — chose en soi déjà tout à fait invraisemblable.

comme représentant de son père (1). Or, tous les documents munis d'une tughra à « waṣla » que nous avons rencontrés (Orkhan, de 1348 ; Murad Ier ; Bayezid Ier ; Sulayman Čelebi) permettent d'assumer qu'ils ont été écrits eux aussi en présence du sultan et ont donc reçu leur tughra de la main même de celui-ci (2).



Le dessin archi-maladroit rend nécessaire une « reconstitution » (voir la fig. ci-contre) montrant ce que cette tughra devait être en réalité. Outre un arrangement plus net et plus proportionné des lignes qui s'est inspiré des tughra voisines, on y trouvera assignée à *mr* toute la place au-dessous de *Meḥmed*, ce qui le rapproche du *dāl* et de plus me semble exigé par la conception générale du dessin. Comme dans la tughra de Mehmed Ier, j'ai supposé le point entre les courbes.

Bien différentes de cette tughra de prince sont les cinq tughra du sultan — toutes à peu près identiques — que nous connaissons par des documents de 1426 (pl. I, fig. 6), 1430, 1431, 1442 (pl. I,

(1) Pasha ʿAlī Beg, qui, par ce document de 1417 reçoit en propriété un village des environs de Manisa, semble bien être le Ali Beg mentionné par Ducas, 114 B. comme gouverneur de Lydie (c. à. d. de la province de Magnésie, Sarukhan) qui, dans une tentative de réprimer le soulèvement des *Stylarii*, avait essuyé une écrasante défaite. Pour redresser la situation, Mehmed Ier avait envoyé contre les rebelles le jeune prince Murad en lui adjoignant le vizir Bayezid Pasha (voir F. Babinger dans *Der Islam* XI, 1921, p. 64). L'action terminée, on aurait donc dressé sur place cet acte de donation par lequel, semble-t-il, ʿAlī Beg devait être dédommagé des pertes qu'il venait de subir. Si le prince a signé le document de sa tughra, c'est pour marquer que la donation était faite par lui-même (bien que, cela va de soi, au nom du sultan) en vertu des pouvoirs extraordinaires qu'il avait reçus de son père. Cette signature est d'ailleurs suivie d'une note d'un cadi attestant que la donation a été confirmée par le sultan. Au bas du document on trouve les signatures des témoins, en premier lieu celle d'Ibrāhīm b. Khalīl (qui doit être le vizir de ce nom). Elle est suivie d'une signature presque illisible où je crois toutefois pouvoir reconnaître *Bāyezīd Pasha* (le conseiller du prince Murad) ; en tout cas, parmi les autres signataires se trouve un Doghan b. ʿAbdullah qui est connu comme un des hommes de Bāyezīd Pasha (voir *Bell.*, III, p. 343).

(2) Notons que la tughra du prince Murad clôt la série des tughra à « waṣla » connues jusqu'à présent.

fig. 7) et 1446 (1). Malgré le « fer à cheval » très étiré, ce n'est plus une *sere* élargie : elle est strictement bâtie en hauteur, revenant en cela au principe de la tughra de Murad Ier qui a visiblement servi de modèle (2). Comme dans cette dernière, les courbes se joignent au *rā* et *dāl* de telle sorte qu'on ne distingue plus le crochet initial qui, à part quelques faibles rechutes très rares et probablement involontaires (3), dorénavant ne reparaîtra plus. Les courbes tendent à se prolonger de plus en plus à la droite des hampes (4), manifestement pour contrebalancer leur grande extension de gauche que n'équilibrait plus la *sere* redevenue étroite.

Grâce à une innovation, la hampe du milieu est maintenant justifiée : c'est le mot *muzaffer* qui la fournit avec la haste de son *zā*, mot qui apparaît ici pour la première fois dans la *sere*. Il est accompagné de *dā'imā* qui figure au centre du « fer à cheval », là où dans la tughra de Murad Ier se trouve le point des courbes. C'est de ce point, en effet, que *dā'imā*, qui le remplace désormais, est développé — si timidement que, sans l'aide des tughra postérieures, où il est écrit en plein, la signification de cette sigle resterait obscure. *Muẓaffer* (sans article, comme le montre la manière dont il est inscrit entre les hampes (5)) est d'ailleurs, lui aussi, modestement

(1) Trois de ces tughra figurent sur des documents écrits en slave ; voir Ćiro Truhelka, *Tursko-Slovjenski Spomenici Dubrovačke Arhive* (dans *Glasnik Zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXIII, 1911) p. 4 (de 1430 ; la tughra aussi dans Babinger, *Tughra*, p. 105, fig. 1) ; p. 6 et pl. I (du 9 juin 1431 ; l'année est indiquée non pas par « A. M. 6939 » mais par « ind. 9 » — toutefois les deux correspondent à 1431) ; p. 8 (de 1442). Les deux autres tughra, de 1426 et 1446, figurant sur les documents conservés à Constantinople, ont été publiées tout récemment par Zarif Orgun dans son importante étude *Tuğra* (dans *Türk Tarih, Arkeologya ve Etnografya dergisi*, V, Istanbul, 1949, p. 205).

(2) Ainsi le *khā* est inscrit dans la boucle du *dāl*, il naît même d'elle comme c'est le cas dans la tughra de Bayezid Ier ; toutefois, là aussi, il faut se demander si cette liaison ne s'est pas effectuée déjà dans les tughra de Murad Ier plus récentes que celles de 1366. En tout cas, ici, dans la tughra de Murad II, cette liaison rattache le titre de *khān*, au moins pour l'œil, au nom du sultan régnant lui-même — mais cet exemple n'a pas été suivi par la suite.

(3) Voir la tughra de Murad II de 1442 (pl. I, fig. 7) et celle de Mehmed II de 1456 (pl. I, fig. 9).

(4) Comparez la tughra de 1426 (où celles de 1430 et 1431) avec celle de 1442 (pl. I, fig. 6 et 7).

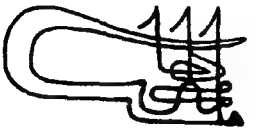
(5) Dans *Byzantion*, XVIII, p. 327, n. 1, ne connaissant encore qu'une seule tughra de Murad II, je n'ai pu être affirmatif sur ce point,

abrité sous la courbe intérieure, « suspendu » à celle-ci bien au-dessus de la *sere*. La tughra de Murad II se lit donc : *Murād (i)bn Meḥmed Khān muẓaffer dā'imā*.

On peut assumer que c'est à l'avènement de Murad II que sa tughra de prince a subi ce réarrangement qui l'éloignait de la tughra de son père pour la rapprocher de celle de son grand ancêtre et homonyme Murad Ier, et qu'en même temps la formule *muẓaffer dā'imā* a été introduite, dans le but manifeste de donner à la troisième hampe une justification. Comme toute innovation, elle s'est glissée dans la tughra d'une manière aussi discrète que possible ; elle y figure encore comme un élément bien distinct du reste (1).

Mehmed II. — Le développement de la tughra qui se produit au cours de son règne consiste surtout en l'incorporation du mot *muẓaffer* dans le corps de la *sere*. Sa tughra de 1446 (pl. I, fig. 8), datant du vivant de son père (2), suit exactement celle de ce dernier, et à son avènement définitif sa tughra reste inchangée comme le montre celle de 1451 (3). Mais les tughra de 1453 (4) et 1455 (5)

(1) Une tughra ciselée dans la pierre sur la porte de Yedikule à Salonique (reproduite dans F. Babinger, *Tughra*, pl. 105, fig. 2), datant de 1430 (l'année de la conquête de la ville) ou d'un peu plus tard, se lit comme le montre notre dessin. La hampe du milieu est sans justification. L'absence de la formule *muẓaffer dā'imā* s'explique, ou par le manque de place, ou par la difficulté qu'elle offrait au ciseau. Pour une tughra épigraphique, on pouvait se contenter d'une reproduction de l'aspect général et certainement renoncer à un détail qui était une innovation de date récente.



Les « tughra » sur les monnaies de Murad II (voir Khalīl Edhem, *op. cit.*, nos 138, 139, 154-58, 177, 181, 196, 213, 220, 231 ; I. Ghālib, *op. cit.*, nos 35-37, 43-46) n'ont rien de commun avec sa tughra véritable.

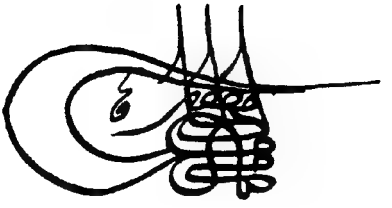
(2) F. Babinger et F. Dölger, *Mehmed's II frühester Staatsvertrag (1446)*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, XV, Roma, 1949, *ad* p. 240.

(3) St. Binon, *op. cit.*, pl. XI.

(4) E. Dallegio d'Alessio, *Le texte grec du traité conclu par les Génois de Galata avec Mehmet II le 1er juin 1453*, dans Ἑλληνικά XI, 1939, pp. 115-124 (avec reproduction).

(5) F. Babinger dans *Mélanges Lapedatu*.

portent *muẓaffer* déjà plus rapproché de la *sere*. Dans celle de 1456 (pl. I, fig. 9 (1)) l'incorporation du mot est accomplie ; il y est aussi réparti déjà parmi les hampes de telle sorte que celles-ci lui fournissent l'article, si bien que cette tughra se lit : *Meḥmed (i)bn Murād Khān el-muzaffer dā'imā*. Dorénavant on ne s'efforce plus de « cacher » la formule, dont les mots s'écrivent maintenant tous deux d'une manière claire et assurée. Quant aux courbes, la tendance est de les arrondir en réduisant leur extension du côté gauche, tandis que leurs extrémités sont de plus en plus étirées vers la droite, de sorte que, finalement, la *sere*, qui d'ailleurs tâche de s'étaler aussi largement que possible, figure au milieu du dessin (voir la figure ci-contre) (2).



Mais dans chacune de ces diverses évolutions se produisent des « rechutes » et elles ne l'emportent qu'après un certain temps ; ainsi, par exemple, l'arrangement de *muzaffer* qui lui procure l'article ne s'établira fermement qu'au cours du XVIe siècle. A vrai dire, la tughra ne cesse jamais d'évoluer : ainsi sous Bayezid II les courbes commenceront-elles à se perdre vers la droite sans se rejoindre, et les petits traits se transformeront en « bannières ». Mais ce ne sont plus des changements essentiels. Tous les éléments dont une tughra se composera dorénavant et le principe de leur arrangement sont établis avec la tughra de Mehmed II.

VI. — L'introduction du titre de khan.

L'étude de l'évolution de la tughra a montré combien on s'est efforcé de laisser à chacune d'elles une ressemblance aussi grande que possible avec celle du sultan précédent, et que si des innova-

(1) Kraelitz, *Urk.*, pl. I, a.

(2) C. Truhelka, *op. cit.*, p. 21, n° 17 (Babinger, *Tughra* pl. 105, fig. 3), de 1463.

tions ont été introduites, c'était en général précisément dans ce but et en prenant grand soin qu'elles n'apparaissent pas comme telles ou du moins restent discrètes. Ceci est surtout vrai de la façon dont *khān* s'est installé dans la tughra comme titre. Il y avait figuré pendant deux longs règnes comme élément du nom d'*Orkhān*. Mais celui-ci n'avait plus de raison d'être dans la tughra du petit-fils, Bayezid Ier, et *khān* aurait normalement dû disparaître avec lui. Or, cela aurait signifié la disparition d'un élément bien distinct qui, de plus, fournissait une des trois hampes et une des deux courbes. Si la tughra devait garder un aspect traditionnel, il fallait y maintenir *khān*, même si cela signifiait une innovation d'aussi grande portée que sa transformation en titre. Pour l'œil rien ne semble avoir changé : le titre est exprimé par des signes familiers figurant exactement à la même place qu'auparavant.

Par sa place, et de plus par la liaison entre le *khā* et le *dāl* de Murad, le titre est lié au nom du père : c'est donc Murad Ier qui est le premier Ottoman à le porter — il est vrai, dans la tughra de son fils seulement, mais celle-ci a certainement été conçue de son vivant (1) et avec son approbation. En effet, c'est précisément sous son règne que nous voyons dans les inscriptions ottomanes se développer une titulature de plus en plus ambitieuse : Iznik 1378 - *al-malik al-kabīr ... Murād Beg* ; Bergama 1383 — *as-sulṭān al-ʿādil Murād Beg* ; Galipoli 1385 — *al-malik al-muʿaẓẓam vaʾ l-khāqān al-aʿẓam..., sulṭān ibn sulṭān, Murād* ; Iznik 1388 — *al-malik al-muʿaẓẓam al-khāqān al-mukarram, sulṭān ibn sulṭān, Murād* (2). Ce ne sont pas nécessairement des ambitions politiques clairement conçues et méthodiquement poursuivies qui s'expriment par ce développement ; pour une grande partie celui-ci doit être attribué plutôt au zèle de « clercs » s'empressant d'étaler leur connaissance du style des grandes chancelleries. D'ailleurs, il s'agit là plutôt d'épithètes que de titres. Toutefois, c'est ainsi que se préparent des aspirations concrètes : quelques années plus tard, par exemple, Bayezid Ier demandera, et recevra officiellement par un diplôme du Caliphe, le titre de « Sultan de Roûm ».

(1) Au plus tard quand le prince Bayezid a assumé le gouvernement de sa province. Puisque *khān* était si indispensable à la tughra, il doit avoir figuré déjà dans cette tughra de prince.

(2) Voir F. Taeschner, *Beiträge zur frühosmanischen Epigraphik und Archaeologie*, dans *Der Islam*, XX, 1932, pp. 131 ss.

Quant au titre de khan, si spécifiquement turc, il devait certes tenter les Ottomans qui juste avec l'avènement de Murad Ier avaient commencé de poursuivre, à côté de leur politique de conquête en Europe, une politique anatolienne qui leur faisait franchir le Qızıl-Irmaq et prendre contact avec des régions où les traditions turques étaient bien vivantes. Ces traditions, dont les Ghazi de l'Ouest eux-mêmes s'étaient complètement éloignés, ne pouvaient manquer de les frapper et, surtout, de leur suggérer de revendiquer le titre représentant pour les Turcs le pouvoir suprême. Peu leur importait que — fait toujours respecté dans un milieu vraiment turc — ce titre ne s'acquît que par héritage de père en fils ou par l'investiture conférée par un autre Khan ; d'ailleurs, en le revendiquant, ils ne risquaient pas de soulever une opposition dans leurs provinces, turques de langue seulement et pour cette raison indifférentes à ce sujet. L'usurpation était donc, quand la tughra l'exigea, et « dans l'air » et possible.

Le titre de khan n'est pas resté longtemps confiné à la tughra. En 1406 déjà Sulayman Čelebi, dans l'inscription du turbé qu'il a construit à Brousse pour son père Bayezid, non seulement donne le titre à celui-ci et à son grand-père Murad, mais encore s'intitule lui-même khan (1). Mehmed Ier et ses successeurs ont été plus prudents : à partir de lui, pour longtemps, le titre reste réservé au père ou même au grand-père du sultan régnant (2).

Les mêmes circonstances qui ont amené les Ottomans à assumer le titre de khan leur ont également suggéré de rattacher leur famille à une des branches de la descendance du légendaire Oghuz Khan. En effet, l'une de ces prétentions entraînait nécessairement l'autre. Sous Murad II, probablement déjà au début de son règne,

(1) F. Taeschner, *loc. cit.*, p. 138 : *Sultan Bayezid Khan b. Murad Khan* et *Sultan Sulayman Khan b. Bayezid Khan.* Dans la tradition historique, c'est Bayezid Ier qui est le premier à porter le titre de khan.

(2) F. Taeschner, *loc. cit.*, p. 147, inscription du sarcophage dans le Turbé Vert de Brousse, de 1421 : *Sultan Mehmed b. Sultan Bayezid b. Murad Khan* ; p. 179 s., deux inscriptions de Mikhalič, de 1456 : *Sultan Mehmed b. Murad Khan* ; dans *Der Islam* XVIII, 1929, p. 111, inscription d'Iznik, mosquée de Mahmud Čelebi, de 1442 : *Sultan Murad b. Mehmed Khan.* — Ce principe a été généralement observé sur les inscriptions et dans les documents jusqu'à Selim Ier, sur les monnaies sans exception jusqu'à Ahmed III (Ismā'īl Ghālib, *op. cit.*, p. V, n. 2). Les monnaies suivent donc là strictement l'exemple de la tughra et abandonnent le principe en même temps que cette dernière.

Yazıdjıoghlu 'Alī, dans son *Oghuznāme* (1), a donné à cette généalogie la forme « scientifique » sous laquelle elle s'est installée dans l'historiographie ottomane. A l'aide de cette généalogie, mais en premier lieu naturellement grâce à leur prestige et à leur pouvoir réel, les Ottomans seront finalement reconnus comme khans même par les princes du Turkestan et par les Khans de Crimée, leurs vassaux. L'importance du titre ne pourrait être surestimée : il a investi les sultans ottomans du nimbe magique d'une dignité légendaire, cause de la vénération presque religieuse témoignée à leur « sang » et leur « signe », tenus tous deux pour sacrés.

VII. — Les tughra non-ottomanes (2).

Comme les Ottomans, les autres princes turcs d'Anatolie ont eu eux aussi leurs tughra — tout au moins nous possédons celles de quelques-uns d'entre eux. Il est vrai, elles datent du xve siècle seulement ; mais une monnaie permet de conclure qu'au moins dès la fin du xive siècle déjà, une tughra était en usage en Anatolie aussi en dehors du territoire ottoman. La monnaie en question est celle d'Ishaq Čelebi (3), émir de S a r u k h a n (Magnésie), 1366 (?) 1388 (4) ; elle porte une tughra qui, comme le montre l'analyse, doit être une reproduction fidèle d'une tughra véritable. En voici le dessin

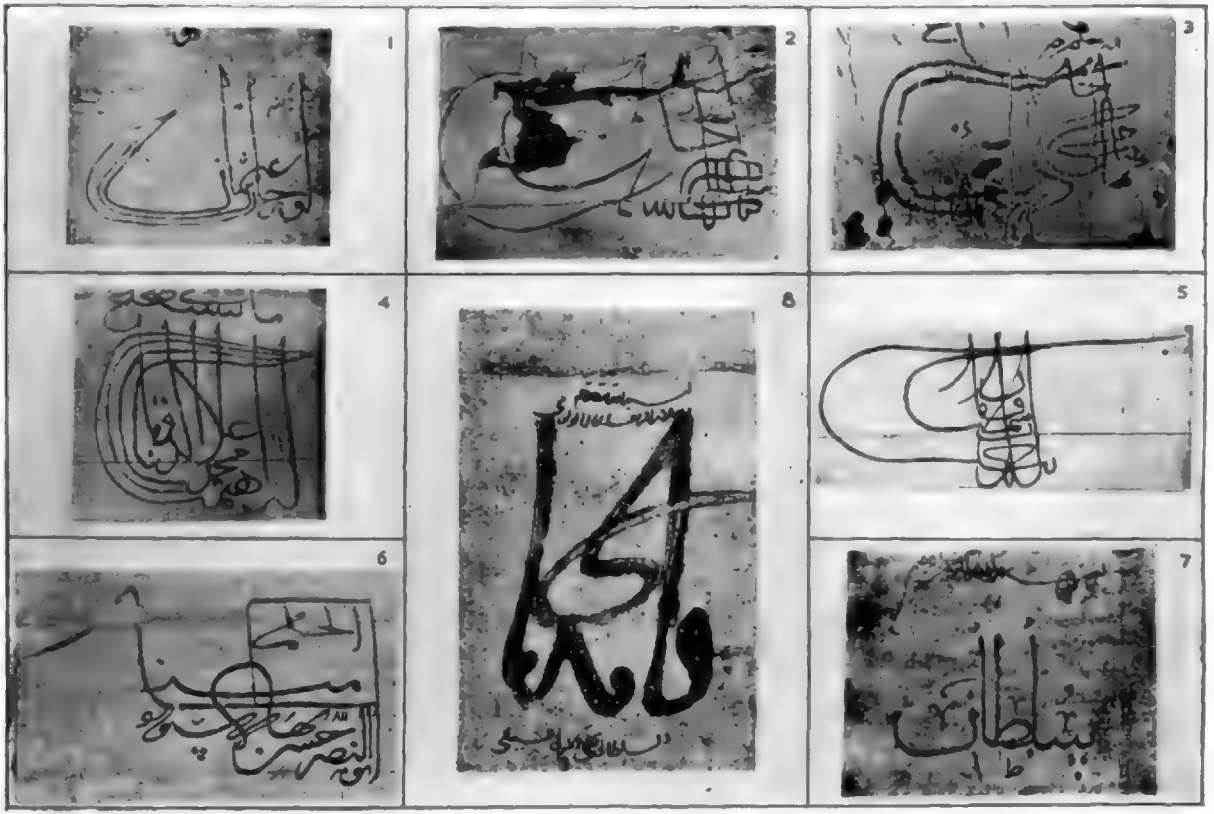
qui se lit *Isḥāq (i)bn Ilyās*. Les quatre *elif* et le *lām* fournissent cinq hampes réparties en deux groupes et probablement (ceci n'est

(1) Principalement une traduction turque largement interpolée de l'Histoire des Seldjouk de Roûm d'Ibn Bībī (Houtsma, *Recueil*, III) augmentée, entre autres, par un chapitre d'introduction sur les Oghuz puisé dans le *Djāmi' et-tewārīkh* de Rashīd ed-dīn.

(2) Je me limite dans ce chapitre à ce qui me semble contribuer utilement à la discussion de la tughra ottomane.

(3) Reproduite dans Babinger, *Tughra*, pl. 105, fig. 7 et 8.

(4) La date du début de son règne n'est pas sûre ; selon Qalqashandī, *Subḥ el-a'shā*, VIII, 16 une lettre lui a été adressée en shawwal 767 = juin/juillet 1366, *terminus ante quem* confirmé par l'inscription de Manisa de 768 = 1367 (Ismail Hakkı, *Kitabeler* [II], Istanbul, 1929, p. 74 ; cf. *OLZ*, 1932, col. 592).



1. Orkhan (1348). — 2. Mehmed Ier (1417). — 3. Prince Murad (1417). — 4. Qaramanoghlu Ibrahim (1432). — 5. Qaramanoghlu Pir Ahmed (1465). — 6. Uzun Hasan (1463). — 7. Seldjouks de Roûm (1248). — 8. Qaytbay (1487).

pas tout à fait sûr) munies de petits traits tirés vers la gauche. *Qāf*, *sīn* et (*i*)*bn* fournissent trois courbes (le dernier celle de l'intérieur commençant par un crochet) qui retournent vers la droite pour s'y réunir en une pointe après avoir coupé toutes les hampes. Par ce dernier détail cette tughra est en avance sur celle de Murad Ier représentée par la seule pièce de 1366 ; mais il est très probable que dans la suite du règne de Murad, sa tughra a évolué dans la même direction (1), de sorte que la tughra du Sarukhanoghlu peut bien être regardée, abstraction faite du nombre des hampes et des courbes, comme offrant le même aspect général que sa contemporaine ottomane, avec laquelle elle a également en commun le contenu réduit aux deux noms superposés du prince et de son père. Ce sont ces correspondances qui nous font accepter cette tughra de monnaie comme représentant une tughra véritable.

Venons-en aux tughra des Q a r a m a n o g h l u , les concurrents les plus importants que la maison d'Osman avait en Anatolie. Nous n'en connaissons que les quatre pièces fournies par la charte de fondation du grand imaret de Larenda (auj. *Karaman*), dressée en 1432 et augmentée à plusieurs reprises à l'occasion de donations additionnelles (2). On y trouve au commencement, en marge et en forme de signatures, les tughra du fondateur Ibrahim Beg (1424-1463) et de trois de ses fils (3). La première se lit (pl. II, fig. 4) *Ibrāhīm b. Meḥmed b.ʿAlā ed-dīn b. Qaramān*. Ce texte fournit six hampes et quatre courbes ; de ces dernières, les trois extérieures, munies de crochets, sont les trois *ibn*, tandis que celle de l'intérieur, liée au *dāl*, doit représenter *īn* de *ʿAlā ed-dīn* et, en même, temps le *nūn* de *Qaramān* (4). La deuxième tughra, de *Meḥmed b. Ibrāhīm b. Meḥmed b. Qaramān*, possède trois hampes et quatre courbes, la troisième, de *Isḥāq b. Ibrāhīm b. Meḥmed b. Qaramān*, cinq hampes et quatre courbes. On peut assumer que ces trois tughra, qui se ressemblent si fort, ont été toutes apposées quand la charte a été dressée, en 1432 — celles de Mehmed et d'Ishaq sont donc des tughra de princes. Leur contenu, avec l'énumération de trois an-

(1) Cf. *supra*, p. 272, n. 1 et plus loin, p. 285 s.

(2) I. Hakki Uzuncarşilioğlu, *Ibrahim Beyin Karaman imareti vakfiyesi*, dans *Bell.*, I, n° 1, janv. 1937, pp. 56-179 (avec *fac-simile*).

(3) Ces tughra séparément dans *Bell.* V, n° 17/18, pl. XXIV et XXV, fig. 1-4.

(4) A moins que celui-ci ne soit pas exprimé par *tenwīn*,

cêtres, diffère considérablement de l'usage ottoman. De plus, il n'y a pas ici de séparation stricte entre la *sere* et le champ des courbes, l'espace entouré par celles-ci étant rempli de noms — tout comme c'est le cas dans les pseudo-tughra qui figurent sur les monnaies ottomanes de l'époque. Néanmoins, la forme générale, toujours abstraction faite du nombre des hampes et des courbes, est assez proche de la tughra ottomane sous Bayezid Ier et ses fils : «fer à cheval» et *sere* élargie, les courbes se réunissant en une pointe après avoir traversé les hampes, et ces dernières munies de petits traits tirés vers la gauche.

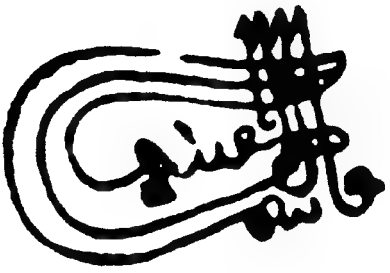
Tout autre est la quatrième de ces tughra caramanides, celle de *Pīr Aḥmed b. Ibrāhīm b. Qaramān* (1) (pl. II, fig. 5). Elle doit être considérablement postérieure aux autres et avoir été apposée en 1465 seulement, quand, sous le règne de ce prince, la charte a reçu une addition importante. Plus de « fer à cheval » ni de *sere* élargie : les trois noms (deux ancêtres seulement) sont disposés verticalement ; le nombre des hampes, qui sont munies de traits bien allongés, est réduit à trois, celui des courbes, maintenant arrondies et étirées vers la droite, à deux — bref, c'est là une tughra toute proche de celle de Mehmed II, sa contemporaine ottomane.

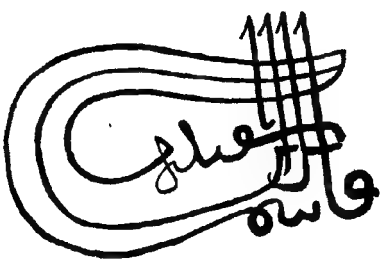
Enfin, nous connaissons encore la tughra d'un Djandaroghlu, de la dynastie qui a régné sur la Paphlagonie. C'est celle de Qasim Beg qui, sous Mehmed Ier, prit contre son père le parti des Ottomans, sous la tutelle desquels (recevant plus tard en mariage une sœur de Murad II) il put continuer à régner sur quelques districts (Čankiri, Tosia, Qaledjik) du patrimoine familial — probablement pour près d'un demi-siècle, puisque le document sur lequel sa tughra figure date de 1462 (2). Cette tughra se lit (voir la fig. p. suivante) *Qāsim Beg (i)bn Isfendiyār* et possède quatre hampes, munies de petits traits, et trois courbes qui se réunissent après avoir coupé les hampes. Dans l'aspect général, elle correspond à la tughra à « fer à cheval » et *sere* élargie de l'époque où elle doit avoir été conçu, c'est-à-dire au temps de Mehmed Ier. La *sere* envahit le champ des courbes comme dans les pseudo-tughra des monnaies ottomanes contemporaines.

(1) C'est ainsi qu'il faut lire et non pas *Pir Ahmed Qasim ibnay Qaraman*, comme cela a été fait dans *Bell.*, I, p. 57 et répété ailleurs.

(2) I. Hakki Uzunçarşilioğlu, *Anadolu Beylikleri*, Ankara, 1937, pl. 48, La tughra séparément dans *Bell.*, V, n. 17/18, pl. XXV, fig. 5.

Toutes ces pièces anatoliennes sont des tughra « closes », c'est-à-dire aux courbes retournant vers la droite où elles se réunissent en une pointe après avoir coupé les hampes. Le nombre des hampes et des courbes varie. A une exception près (celle de la tughra du Djandaroghlu où figure le titre de beg) leur contenu se compose exclusivement de noms, ceux du prince régnant et de son père et parfois d'autres ancêtres encore.





La ressemblance des pièces anatoliennes avec les tughra ottomanes contemporaines se limite donc à l'aspect général, c'est-à-dire à la forme « close » dans ses diverses variations successives. Or, l'étude de la tughra ottomane a montré à quelle logique interne celle-ci a obéi dans son développement, dans lequel il n'y a guère place pour une influence extérieure. Si dans leur aspect général les tughra anatoliennes ont évolué dans le même sens que celle des Ottomans, ceci devra donc s'expliquer par l'influence que cette dernière a exercée sur les autres — et qui n'a rien d'étonnant vu la prépondérance de l'état ottoman. Cette dépendance est tout à fait certaine au moins en ce qui concerne les pièces du xve siècle bien qu'elle ne soit pas toujours aussi évidente que dans le cas de la tughra caramanide de Pir Ahmed. Mais pour le développement anterieur, surtout pour celui qui a conduit à la forme close, ne doit-on pas plutôt penser à une évolution commune où tantôt l'une, tantôt l'autre des principautés aurait donné le ton? En effet, la tughra du Sarukhanoghlu Ishaq, nous l'avons vu, paraît être en avance sur celle de Murad Ier, de sorte que la tendance qui se manifeste dans cette dernière, après s'être annoncée déjà dans la tughra d'Orkhan de 1348, doit sembler due à une influence extérieure. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que la tughra de Sarukhan telle que nous la montre la monnaie ne doit pas nécessairement dater du début du règne d'Ishaq ; elle pourrait bien être d'une date suffisamment postérieure pour qu'entretemps le stade de la

forme close qu'elle montre ait pu être atteint dans la tughra ottomane, qui en était si près déjà dans la pièce de 1366 — d'ailleurs tracée, semble-t-il, par Murad lui-même et pour cette raison peut-être pas tout à fait *up to date*. Et quel arrangement des noms aurait pu favoriser davantage le développement de la forme close, et même le suggérer, que celui qu'offre la tughra d'Orkhan? La forme close semble donc bien avoir évolué dans la tughra ottomane et avoir passé de celle-ci aux tughra anatoliennes. En effet, l'hégémonie des Ottomans était alors, vers 1375, suffisamment établie déjà pour que dans les émirats on les ait imités dans le domaine des institutions. Avant la victoire de la forme close, le type commun à toute l'Anatolie doit avoir été une tughra « ouverte » comme celle d'Orkhan de 1324, donc une tughra dont l'essentiel était la présentation des noms du prince et de son père dans un arrangement recherché et frappant. Est-ce là un type spécial à l'Anatolie? Ceci est en soi déjà très peu probable.

Certes, on se demandera d'abord si ce type ne se rattache pas à la tughra seldjoucide. Malheureusement, de cette dernière, aucun exemplaire ne nous est parvenu et nous sommes réduits à des conclusions tirées des quelques renseignements ou allusions plus ou moins obscurs et contradictoires que nous trouvons chez les historiens. Notre meilleure source à ce sujet est sans aucun doute Rāwendī (1). D'après lui la tughra de Toghrul Beg aurait consisté en un signe qu'il reproduit (il apparaît dans l'édition comme et explique comme « en forme de massue » (2). Fuad Köprülü (3) a admirablement deviné que ce signe doit être la tamgha de la tribu oghouzienne des Qınıq, de laquelle sont issus les Seldjouk. Il est vrai, la forme sous laquelle cette tamgha nous est donnée par Kāshgharī (4), ne se prête pas trop à cette identification —

(1) Ar-Rāwandī, *Rāḥat uṣ-ṣudūr*, ed. Moh. Iqbāl, London (Gibb Mem. Ser., N.S. II) 1921. — L'importance de ces informations a été signalée pour la première fois par Köprülüzade M. Fuat dans *Türk Hukuk ve Iktisat Tarihi Mecm.* I, 1931, p. 199, n. 2 (d'où dépend I. Hakki Uzunçarşılı, *Osmanli Devleti Teşkilatına Medhal*, Istanbul, 1941, p. 28). Cette note précieuse de Köprülü a échappé à l'attention de Cl. Cahen, au grand détriment de son étude sur *La Tugra Seldjukide* (dans *Journ. As.*, CCXXXIV, 1943-45, pp. 167-72) qui néanmoins reste fort utile.

(2) Rāwandi, p. 98.

(3) Voir *supra*, n. 1.

(4) Mahmud al-Kāshgharī, *Lughāt al-Turk*, Istanbul, 1333, I, p. 56. Voir aussi *Divanü Lûgat-it-Türk Tıpkıbasımı*, Ankara, 1941, p. 40.

mais qui sait quelles altérations le signe a subies non seulement dans l'impression mais déjà dans le manuscrit de Rāwendī. Mieux vaut donc s'en tenir à l'indication « en forme de massue » (1). En effet, dans le ms. de Leyde de l'*Oghuznāme* de Yazıdjıoghlu, le tableau des tribus oghouziennes qui se trouve dans le chapitre d'introduction puisé dans Rashīd ed-dīn (2), montre comme tamgha des Qınıq un signe qui est sans aucun doute la représentation d'une massue (3). Comme tughra des successeurs de Toghrul Beg, Rāwendī mentionne pour chacun d'eux une courte devise telle que *tawakkaltu ʿala Allāh* « je m'en remets à Dieu » (4). Avec ces devises les Seldjouks n'ont probablement fait que continuer un usage de la chancellerie de Baghdad : on sait que dans l'Égypte contemporaine des Fatimides des devises semblables (*ʿalāma*) représentaient la « signature » du caliphe (5). Rāwendī ne dit pas si ces devises étaient combinées avec le signe qui servait à Toghrul de tughra, donc avec la tamgha des Qınıq ; mais Bondarī, qui ailleurs parle de la tughra seldjoucide comme d'une « simple ligne arquée » (6), nous apprend que la *ʿalāma* de Sandjar (1116-1157) avait sa place en-dessous de « l'arc de la tughra » (7). Même si « arc » signifiait ici non pas « ligne arquée » mais une représentation de l'arme, ceci ne serait qu'une interprétation de l'aspect de la tamgha des Qınıq, comme d'ailleurs

(1) Indication réconciliable avec le signe que donne Rāwendī à condition seulement que l'on admette que l'auteur ait pensé à une massue de forme insolite telle que celles publiées par L. A. Mayer dans *Ars Islamica*, IV, 1937, p. 351, pl., fig. 4 (celle de droite) et par H. Stöcklein dans *Survey of Persian Art*, VI, pl. 1432, fig. 8, ou bien à une massue consistant en une boule de fer attachée par une chaîne à un bâton. Il est plus difficile encore de reconnaître une massue dans la tamgha telle quelle est donnée par Kāshgharī.

(2) Cf. *supra*, p., 282 n. 1.

(3) L. A. Mayer, *Saracenic Heraldry*, Oxford, 1933, pl. LI, fig. 6, en bas. — Toutefois dans d'autres mss. de l'*Oghuznāme* la tamgha des Qınıq prend des formes assez différentes. Malheureusement la grande majorité des mss. de Rashīd ed-dīn, dans le tableau des tribus oghouziennes, laissent de côté les représentations des tamgha, et l'édition de Berezin (*Trudy Vost. Otd. Imp. Arkheolog. Obscestva*, VII, Petersbourg, 1861) pp. 32-38, faite sur un ms. qui les avait, les reproduit si mal qu'on n'en peut rien faire.

(4) Rāwandī, pp. 117, 138, 152, 167, 203, 224, 249. La liste des devises peut être complétée par *al-ʿUrāḍat* et Djuvainī.

(5) Cf. Babinger, *Tughra*, p. 193.

(6) Houtsma, *Recueil*, II, p. 83.

(7) *Ib.*, p. 166.

« massue » en est une également. L'historien des Seldjouks de Kirman nous décrit la tughra de Qavurd, le fondateur de cette dynastie, comme une combinaison d'un arc, d'une flèche et d'un deuxième arc plus petit, le tout surmonté du nom et des titres (*alqāb*) du sultan (1). Voilà une troisième interprétation de la tamgha des Qınıq — en effet, comme cette dernière est présentée par Kāshgharī, cette interprétation est tout à fait possible (2). Ce qui est neuf ici, c'est qu'au-dessus de la tamgha se trouvent, non pas la devise, mais le nom et les titres du sultan. Peut-être devons-nous conclure de tous ces renseignements que la tughra seldjoucide se composait de trois éléments : tamgha, devise et nom plus titres. Or, une telle tughra, bien que plus récente de quelques siècles, nous est connue par deux documents de princes Aq-qoyunlu (3). Comme ces deux tughra sont très proches l'une de l'autre, je me borne ici à montrer celle d'Uzun Hasan (pl. II, fig. 6), figurant sur sa lettre à Pir Ahmed de Qaraman, de 1463, à droite au-dessus du texte (4). On y lit en bas : *Abū' l-naṣr Hasan Behādir sözümüz* ; à ce texte se superpose, tracée en or, la tamgha des Bayındır (5), tribu oghuzienne à laquelle appartenaient les Aq-qoyunlu ; finalement on trouve inscrit dans la tamgha, en lettres d'or, le mot *al-ḥukm*, qui avec la tamgha elle-même, prise cette fois comme mot arabe (*lillāhi*), forme la devise « Le pouvoir est à Dieu » (6). Abstraction faite du mot *sözümüz* « notre parole » qui est un legs de la période mon-

(1) Houtsma, *Recueil*, I, p. 10.

(2) interprété comme .

(3) 1. Lettre d'Uzun Hasan de 1463 (voir plus loin) dans *Arşiv Kılavuzu*, fasc. 1, doc. VI, avec *fac-simile*.

2. Firman de Qāsim b. Djihāngīr, de 1498, publié en *fac-simile* par Safvet-beg R. Bašagić dans *Glasnik*, IX, Sarayevo, 1897, pp. 437-51, et dans *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Hercegovina*, VI, Vienne, 1899, pp. 1-10. Cf. l'étude magistrale de V. Minorsky, *A Soyūrghāl of Qāsim b. Jahāngīr Aq-qoyunlu (903/1498)*, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies*, IX, 1938, pp. 927-60.

(4) Je note cette position parce qu'elle est, nous l'avons vu, celle des premières tughra ottomanes.

(5) Cf. Minorsky, *loc. cit.*, p. 943. Voir la tamgha des Bayındır dans le ms. de Leyde de l'*Oghuznāme* dans L. A. Mayer, *Saracenic Heraldry*, pl. LI, fig. 4, en haut.

(6) Dans la tughra de l'Aq-qoyunlu Qasim cet artifice n'est pas répété : la devise y est écrite en plein, à l'intérieur de la tamgha (Minorsky, *loc. cit.*, p. 928).

gole (1), il se pourrait bien que cette tughra, avec sa combinaison de tamgha, devise et nom, suive une tradition seldjoucide et puisse nous guider dans l'interprétation des textes. Quant à la tughra des Seldjouks de Roûm, dont la connaissance serait pour nous d'un intérêt spécial, nos sources ne nous permettent pas d'établir si elle a suivi l'exemple de la tughra des autres Seldjoucides, et si oui, dans quelle mesure et pour combien de temps. Là aussi une source (2) nous apprend que la tughra était une devise, sans préciser si c'était là tout ; l'usage de devises est, de plus, confirmé par les inscriptions (3). Mais à notre grande surprise, trois chartes du milieu du XIIIe siècle récemment publiées (4) portent comme tughra, en caractères grands et soigneusement tracés, le mot *sulṭān* (pl. II, fig. 7). Peut-être devons nous comprendre que c'est là le dernier stade d'une simplification radicale de la tughra seldjoucide. En tout cas, tout ce que nous avons pu établir comme aspects possibles de la tughra des Seldjouks (y inclus ceux de Roûm) exclut plutôt l'idée d'une parenté avec la tughra anatolienne de type ouvert — sauf peut-être la tughra formée par le mot *sulṭān*. Si dans les derniers temps des Seldjouks d'Asie Mineure c'était vraiment là la tughra en usage, ce n'aurait été pour les émirs que chose naturelle de remplacer ce titre, qu'il n'osaient pas encore s'arroger, par leur nom, tout en donnant à celui-ci une forme qui rappelait autant que possible le mot *sulṭān* tel qu'on était habitué à le voir figurer sur les documents. La manière dont, dans la tughra d'Orkhan, les noms sont disposés, avec les trois hampes groupées à droite et les courbes rassemblées à gauche, pourrait en effet s'être inspirée de là (5).

(1) Voir F. Kraelitz dans *Mitt. z. osm. Gesch.*, I, p. 228 ; Minorsky, p. 943 ; Babinger, *Tughra*, p. 195, n. 1.

(2) Ibn Bībī (abrégé) — Houtsma, *Rec.* IV, p. 209, l. 18 (devise de Kaikhosrev II). Dans un passage qui manque *Rec.* IV 29 mais se trouve dans ms. Aya Sofya 2985, p. 91 (et également dans la traduction turque *Rec.* III, p. 76, l. 4) Ibn Bīb donne la devise de Kaikhosrev I : *Allāh mufattiḥ al-abwāb*. — Voir aussi I. Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanli Devleti Teşkilatına Medhal*, p. 75.

(3) Kaiqobad I : R. M. Riefstahl, *Turkish Architecture*, Cambridge, U.S.A., 1931, p. 196, n° 15 ; F. Sarre, *Reise in Kleinasien*, p. 85. Kaikhosrev II : Khalīl Edhem dans *Tar.ᶜOsm. Endj. Medj.* VI, p. 529, et Riefstahl, p. 182, n° 6.

(4) Osman Turan, *Selçuk devri vakfiyeleri, III : Celâleddin Karatay vakıfları ve vakfiyeleri*, dans *Bell.* XII, 1948 (n° 45), pp. 17-176, pl. XI-XXXVI. La tughra reproduite ici est celle de la charte additionnelle de 646/1248 (pl. XXII).

(5) Le mot *sulṭān* aurait donc joué un rôle, non seulement dans le développe-

D'autre part, un rapprochement entre la tughra anatolienne de type ouvert et ce qui doit avoir été la tughra contemporaine en Égypte et Syrie, dans l'empire des Mamlouks, me semble également permis. Il se recommande déjà vu les rapports politiques et culturels qui unissaient, avant et après 1300, l'Anatolie à la Syrie et l'Égypte. Tout rapprochement est exclu, il est vrai, avec la tughra mamlouke que nous montre et décrit Qalqashandī (1). Mais celui-ci nous dit explicitement que cette tughra ne figurait que sur certains diplômes d'investiture — en effet, il est inimaginable que cette véritable forêt de hampes, fournie par une longue série de titres et de noms, aurait pu être apposée à des documents demandés en grand nombre par l'usage courant. On ne pouvait certainement se passer d'une tughra simple qu'en certaines circonstances le sultan traçait de sa propre main et qui mettait son nom en évidence au lieu de le cacher plutôt. En effet, l'existence d'une tughra simple de cette espèce est attestée par une série de firmans de Qaytbay (1468-1495), dont un, datant de 1487, a été publié (2) avec reproduction de sa tughra (pl. II, fig. 8). Si elle ne contient que le nom du sultan régnant, c'est parce que celui-ci, à l'origine un esclave importé en Égypte, n'avait pour ainsi dire pas de père. Il est vrai, c'est une tughra unique et très tardive. Mais l'une des deux tughra reproduites par Qalqashandī, celle de *Sha'bān (i)bn Ḥusain* (1363-1377), ne montre-t-elle pas inscrite sur le fond que fournit la forêt des hampes, une tughra tout à fait du même genre, de notre « type ouvert »? (Voir la figure page suivante).

La tughra d'Orkhan, de 1324, qui ouvre la série des tughra ottomanes, n'est donc probablement pas quelque chose d'isolé et d'uni-

ment ultérieur de la tughra ottomane (voir *Byzantion*, XVIII, p. 333), mais déjà à sa naissance.

(1) *Subḥ al-a'shā*, XIII, pp. 162-166. Cf. DENY, art. *tughra* dans *Enc. de l'Islam*, IV, p. 866 et fig. 1 et 2.

(2) B. MORITZ, *Beitr. z. Geschichte des Sinai-Klosters im Mittelalter*, Akad. Berlin, 1918, Phil.-hist. Kl. 4, Taf. 1.

D'après MORITZ (p. 40, n. 1) l'usage pour les sultans d'apposer en tête de leurs firmans leur signature remonte en Égypte aux derniers temps aiyoubides, et quelques-uns d'entre eux sont connus pour avoir su écrire leurs noms d'une belle écriture épaisse.

Cette écriture épaisse deviendra un trait caractéristique de la tughra ottomane, supposée tracée de la main du sultan qui dans tous ses écrits se servait d'une plume d'une épaisseur spéciale qui lui était réservée.

que. Mais si elle se rattache à un modèle, ce dernier n'est certainement pas une tughra « oghouzienne » mais un dérivé de celle-ci qui n'avait plus en commun avec l'original que le nom (1). Au contraire de la tughra d'Uzun Hasan qui reflète des traditions turques encore

très vivantes, celle d'Orkhan n'a absolument rien à voir avec une tamgha. Ce sont les deux noms d'*Orkhān* et de *ʿOsmān* qui, dans leur disposition spéciale, ont déterminé la forme de toutes les tughra ottomanes à venir et surtout fixé à trois le nombre des hampes. Dans une évolution, que nous avons suivie pas à pas, le dessin, si simple à l'origine, a pris des formes de plus en plus compliquées et énigmatiques se prêtant ainsi à des explications fantaisistes qui, espérons-le, nous seront épargnées désormais.

Londres. Paul WITTEK.

Post-scriptum. — Bien que mon étude ne consiste qu'en « notes » et n'aspire nullement à être complète, je signale néanmoins quelques additions.

On ajoutera dans la liste bibliographique (*Byzantion*, XVIII, p. 311, n. 2) ZARIF ORGUN, *Tuğra : Tuğralarda el muzaffer daima duasi ve şah unvanı ; şehzade tuğraları ; Mehmed II. nin tuğra, imza ve mühürleri*, dans *Türk Tarih, Arkeologya ve Etnografya Dergisi*, nº 5, Istanbul, 1949, pp. 203-220, ainsi que P. MIJATEV, *Die Tugren der osmanischen Sultane vom* 15. *bis* 20. *Jahrhundert*, paru dans l'Annuaire [*Godišnik*] de la Bibliothèque Nationale et du Musée de Plovdiv, années 1937-39, Plovdiv, 1940, un travail que je trouve cité dans F. DÖLGER, *Mönchsland Athos*, Munich, [1943], n. 81 (à propos d'une tughra de Mustafa III, reproduite fig. 54) mais que je n'ai pu malheureusement me procurer.

(1) D'après KĀŠGHARĪ (I, p. 385) la tughra (il donne le mot dans sa forme ancienne *tughragh* et confesse ignorer son origine) était spéciale aux Oghouzes et inconnue des (autres) Turcs. W. BARTHOLD, *12 Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*, Berlin, 1935, p. 119, en a conclu que les Oghouzes l'ont reçue, avec le nom, de l'Asie occidentale. En effet, vu le rôle que la flèche a joué là de tout temps comme symbole du pouvoir politique, il me semble permis de rapprocher le mot *tughra(gh)* de l'ancêtre du persan *tīr* « flèche » : *τίγριν καλοῦσι τὸ τόξευμα οἱ Μηδοί* (DIONYS. EUSTHAT., 994). Cf. P. HORN, *Grundriss der Neupersischen Etymologie*, p. 91, § 406.

La « Liste des tughra publiées » (*Byzantion*, XVIII, pp. 315-19) peut facilement être doublée. Ćiro Truhelka, *Tursko-Slovjenski Spomenici Dubrovačke Arhive*, dans *Glasnik Zemaljskog Muzeya u Bosni i Hercegovini*, XXIII, Sarajevo, 1911, pp. 1-258, pl. I-XIX contient à lui seul 30 tughra, de Murad II à Sulayman Ier (de ce dernier même une « tughra de prince » de 1517). L'article de Zarif Orgun cité plus haut reproduit des tughra de Murad II, Selim Ier, Sulayman Ier, Selim II, Murad III, Mehmed III, Ahmed Ier, Murad IV, Sulayman II, Ahmed II, Mustafa II, Ahmed III, Abdulhamid Ier, Mahmud II, Abdulaziz, Abdulhamid II, plus 4 tughra de princes. Un autre véritable album de tughra est le *Recueil de firmans impériaux ottomans adressés aux valis et aux khédives d'Egypte*, dont le 1e fasc., Le Caire, 1933, contient en *fac-simile* 12 firmans de Mehmed III, Osman II, Murad IV, Sulayman II, Ahmed II, Mustafa II, Ahmed III, Mustafa III, Abdulhamid Ier, et 59 de Selim III. Mahmud Yazir, *Eski Yazıları Okuma Ana tarı*, Istanbul 1942, reproduit 4 tughra d'Ahmed Ier et une de Mehmed IV. *Fatih Mehmed II vakfiyeleri*, Ankara, 1938, contient une tughra de Mehmed II, une de Bayezid II et une de Murad III. On trouve une tughra de Mehmed II (de 1480) dans Andra da Mosto, *L'archivio di Stato di Venezia*, I, Roma, 1937, pl. XIV ; de Bayezid II et de Sulayman Ier dans P. Lemerle et P. Wittek, *Monastères athonites sous la domination turque* (*Archives d'Histoire du Droit Oriental*, III, Wetteren, 1948) ; de Sulayman Ier dans St. H. Stephan, *Endowment Deed of Khâsseki Sultan, dated 1552* (*Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, X, 1944, Pl. XL) et dans M. S. Dimand, *Handbook of Mohammedan Art*, New York, 1944, p. 78 ; de Sulayman Ier et d'Ahmed III dans C. Truhelka, *Gazi Husrefbeg* (*Glasnik*, XXIV, Sarayevo, 1912) ; de Murad III dans G. Jacob, *Türkisches Hilfsbuch*, I, 3e éd., Berlin, 1916, p. 98, et dans Akdes Nimet Kurat, *Ingiliz Devlet Arşivinde... bazı malzemeye dair* (*Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Cografya Fakültesi Dergisi*, VII, 1949, pp. 1-27) ; d'Ahmed III dans S. Mazloum, *L'ancienne canalisation d'eau d'Alep* (*Documents d'Etudes Orientales*, V, Inst. Franç. Damas, pl. XIII) et dans H. Almkvist, *Ein türkisches Dragoman-Diplom*, Upsala, 1894 (*Skrifter utgifna af Humanistiska Vetenskapsamfundet i Upsala*, III, 2) ; de Selim III dans *Türkische Kunst aus sieben Jahrhunderten*, Vienne, 1932, pl. XI.

Quant aux « tughra » qu'on trouve sur les monnaies, j'ai à plusieurs reprises averti qu'on ne doit pas s'y fier. En effet, jusqu'au milieu du XVIIe siècle elles ne sont que des imitations très libres de l'aspect général des tughra véritables. Ce n'est qu'à partir du sultan Ibrahim que l'on s'efforce de reproduire réellement ces dernières. La première tentative cependant (Ismā'īl Ghālib, *op. cit.*, pl. IV, no 528) est très peu réussie, mais les tughra des monnaies de Sulayman II (*ib.*, no 566) et Mustafa II (*ib.*, pl. V, no 583, 592, 598) sont déjà beaucoup meilleures. A partir d'Ahmed III on trouve d'excellentes reproductions à côté de dessins sommaires (*ib.*, pl. V-X, *passim* ; *Deny*, fig.6-9). Je n'ai pas vu Howland Wood, *The Toughra as Found*

upon Coins, dans *The Numismatist*, July, 1905, étude qui m'a été obligeamment signalée par Mr. George C. Miles.

Une reproduction de la tughra de Mustafa II est ajoutée, d'une manière telle qu'elle peut facilement être arrachée, à la *Grammar of the Turkish Language* de THOMAS VAUGHAN, *Late of Smyrna, Merchant*, London, 1709. Elle s'avère très réussie comme le montre la comparaison avec les tughra de Mustafa II trouvées dans ZARIF ORGUN, *Tuğra* et le *Recueil de firmans* du Caire. J'en parle à cause de la notice curieuse qui l'accompagne p. XVII s. de la préface où on lit : *I have added the* Turá, Fermán, *or Great Seal of* Sultan Mustafa, *as copyed from the Original at the Head of my Travelling Command, (taken out* A. D., 1697.) *for the Satisfaction of the Curious* : *But considering the* Avanious *Disposition of the* Turks, *who are ready to lay hold on the least Occasion to eat* Money, *as 'tis phrased, I have so order'd it, that it need not be incerted in those Books design'd for* Turky ; *where it may be constru'd as a Counterfeit of the Great Seal, which is a Crime no less than High-Treason. And tho I am not certain whether the* Turá *be not alter'd every new Reign, yet I am perswaded they will approve this Caution.*

UN ÉVÊQUE D'ADOULIS AU CONCILE DE CHALCÉDOINE ?

Dans un article intitulé *Ein Bischof der römischen Reichskirche in Abessinien* (1), Eduard Schwartz a émis l'hypothèse qu'un évêque « des Coptites résidants à Adoulis » aurait pris part au Concile de Chalcédoine. Dans mon compte rendu (2) de l'ouvrage du même savant *Ueber die Bischofslisten der Synoden von Chalkedon, Nicaea und Konstantinopel*, j'ai rejeté cette conjecture, en expliquant brièvement pourquoi je préfère la leçon *Βοτοῦ* (= *Βουτοῦ*) à celles de *Δούλ(ο)υ* et *Κοπτιτῶν*, sur lesquelles Schwartz avait basé son hypothèse.

Dans le second volume de son *Histoire du Bas-Empire* (1949, p. 302, n. 2), feu Ernest Stein reprend la question en se rangeant de l'avis de Schwartz. Renvoyant à son propre article *Nubie chrétienne* (3), il remarque : « En faisant mienne, *ibid.* p. 137 avec la n., l'opinion de Schwartz d'après laquelle les actes du concile de Chalcédoine nous font connaître un évêché des « Coptites » établis à Adoulis, je n'avais pas remarqué que Honigmann, *Byzantion* XII (1937) 345, rejette cette opinion parce que ni Coptus ni Adoulis n'est situé en Basse-Égypte d'où, à l'exception de deux évêques libyens, étaient venus les autres suffragants du siège d'Alexandrie qui ont assisté à la première séance du concile de Chalcédoine. Mais l'objection de Honigmann n'est pas valable, car rien n'empêche d'admettre trois exceptions au lieu de deux ; d'autre part, même si, dans le diocèse d'Égypte, il y avait une autre Dulopolis que celle de Libye, ce qui n'est pas certain (cf. SETHE, P.-W., V, 1790, nos 3 s.), rien ne nous autoriserait à l'identifier avec Bouto, ainsi que Honigmann est obligé de le faire par suite de son refus d'accepter la conjecture de Schwartz (au demeurant, il fait erreur en disant que d'après Schwartz l'évêque des Coptites d'Adoulis aurait eté en même temps évêque de Coptus) ».

(1) *Philologus*, t. XCI (1936), pp. 355-357.
(2) *Byzantion*, t. XII (1937), p. 345.
(3) *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. XXXVI, pp. 133-140.

Formellement ces remarques de Stein contre les miennes sont absolument justifiées ; en effet, je ne me suis pas exprimé assez clairement pour faire comprendre le véritable motif de mes objections. Mais abstraction faite de cette concession d'importance secondaire, je dois avouer que, dans cette question de géographie ecclésiastique, ni le grand philologue ni l'éminent historien ne m'ont convaincu de la justesse de leur thèse. Malgré la grande admiration que l'œuvre de ces deux grands savants universellement regrettés m'inspire, je ne peux m'empêcher de défendre, ou mieux, de faire comprendre mon opinion formulée jadis.

Comme Schwartz l'a fait remarquer, l'évêché d'un des Égyptiens qui arrivèrent en 451 à Chalcédoine est appelé dans les différents manuscrits tantôt évêque *δούλου* (M, saec. XI) ou *δούλν* (P, saec. XII ; *duli* Φ^{c}), tantôt *βοτοῦ* (B, saec. XII), tantôt *κοπτιτῶν*. Or, Schwartz considère *βοτοῦ* comme une mauvaise leçon de **Κοπτοῦ* et combine les deux autres variantes pour construire l'existence d'un évêque de la « Reichskirche », dont le titre exact aurait été, à peu près (« etwa »), *ἐπίσκοπος τῶν Κοπτιτῶν τῶν ἐν Ἄδουλι ὑπαρχόντων*. Certes, cette hypothèse a quelque chose de séduisant ; je ne la regarde cependant pas comme très heureuse et je ne crois nullement être « obligé », par suite de mon « refus d'accepter la conjecture de Schwartz », d'identifier Bouto avec Doulopolis. Voici mes arguments :

1° Il est vrai que Schwartz ne dit pas, comme je l'ai prétendu, que l'évêque d'Adoulis était en même temps celui de Coptus. Mais, ce qui est plus important, son « évêque des Coptites résidant à Adoulis » n'est attesté par aucun témoignage. Du fait qu'un ms. l'appelle évêque des Coptites, un autre celui de Doulos ou Douly, on devrait plutôt conclure qu'il était en même temps l'évêque des deux villes en question ; en effet, U. Monneret de Villard, tout en acceptant la thèse de Schwartz, a commis la même « erreur » que moi (1). Mais en réalité, ni l'une ni l'autre des deux suppositions s'impose. Dans les listes conciliaires on trouve très souvent la mention d'un évêché dans la forme de l'ethnique, comme *ἐπίσκο-*

(1) Ugo MONNERET DE VILLARD, *Mosè, vescovo di Adulis*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, t. XIII = *Miscellanea Guillaume de Jerphanion*, t. II (1947), p. 618, n. 1 : *vescovo di Coptos e Adulis*. Parmi les évêques de Coptus, l'auteur mentionne *il tardo meleziano Theodoros citato nel* 577 (!), avec un renvoi à S. Athanase (*PG*, XXV, col. 376) ; il s'agit en réalité d'un évêque attesté vers 325-26 et jusqu'en 346-47.

πος Κοπτιτῶν ; ainsi, parmi les signataires du même document, où cet évêque « des Coptites » figure, on trouve des évêques *Ἀφναιτῶν*, *Παραλεωτῶν*, *Ἀθλιβιτῶν*, *Ταυεωτῶν*, *Γεριτῶν* et *Σηθροιτῶν*(1). Si la leçon est exacte, elle ne signifie donc qu'« évêque de Coptus » et non pas « de (certains) Coptites ».

Dans les actes d'Éphèse (en 431) on trouve un évêque Athanase, appelé tantôt *Πάρου* (*τῆς νήσου*), tantôt *Παράλου*, tantôt même *νήσου Λάρου* ou *Παρωσίθου*. Est-on « obligé » de conclure des deux variantes compréhensibles qu'il existait un évêque, soit des trafiquants de Paralos (Burullus en Égypte) qui résidaient dans l'île de Paros, soit des gens de Paros domiciliés à Paralos ?

2° J'ai remarqué que *Κοπτιτῶν* peut aussi bien être une fausse leçon de **Βουτιτῶν* que *Βο(υ)τοῦ* corrompu de **Κοπτοῦ*. Les formes *Βοτοῦ* et *Βουτιτῶν* sont attestées par les actes du concile d'Éphèse. *Βοτοῦ* étant la *lectio difficilior*, on peut aisément comprendre qu'un copiste qui connaissait le nom de Coptus l'ait remplacé par ce nom, tandis que, dans le cas inverse, on aurait sans doute choisi la forme courante de *Βουτοῦ*.

3° De même, un autre copiste pouvait connaître le nom de Doulopolis en Égypte ou en Libye. J'ai supposé que *Δούλου* « est une forme dérivée de ce nom, faite par ellipse de *πόλις* comme tant d'autres toponymes égyptiens » ; j'aurais dû renvoyer à une *Δούλου κώμη* et à une *Δούλου Πρίμα*, attestées par les papyri (2). Faut-il ajouter que je n'étais pas obligé d'identifier Bouto soit avec Doulopolis soit avec Coptus, malgré mon « refus d'accepter la conjecture de Schwartz » ?

Cependant, puisque Doulopolis ne fut jamais un évêché, je préfère maintenant une autre explication de la forme *Δούλου*. Dans les mss., l'ordre et les noms des dix-neufs évêques égyptiens variaient un peu. Rusticus mentionne un ms., probablement celui du couvent des Acémètes, où, au lieu de *Θεοδούλου Πενταπόλεως <Τησιλᾶ>*, on lisait ces deux noms : *Theodoro Elusae, Stephano Geros* (3). La fausse leçon *Ἐλούσης* au lieu de *Τησιλᾶ* est aussi attestée par les mss. MPS ; un copiste avait donc remplacé le nom

(1) *Acta Chalced.*, actio IV, 25, dans *Acta Conc. Oec.* [*A.C.O.*], t. II, vol. I, pars II (1933), p. 110 [306], 41 - 111 [307], 12.

(2) Friedrich PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, t. III (Berlin, 1931), p. 293, col. I, 3-7.

(3) *A.C.O.*, t. II, vol. III, pars I, p. 33, *adnot. Rustici.*

de cette ville peu connue par celui de l'évêché Elousa, où, cependant, Aretas était évêque en 451. La forme *Theodoro*, résultant sans doute d'une abréviation (*Theod°*) mal résolue, se trouve aussi dans la *versio antiqua* (Φ^{a}) (1). Dans certains mss. le nom de Sabinos se trouvait peut-être avant celui de *Θεοδώρου Ἐλούσης*, le nom duquel avait été corrigé en *Θεοδούλου*, et un copiste a pris cette correction interlinéaire (*-δούλου*) pour le nom du siège de Sabinos.

4° Mon argument principal contre l'hypothèse de Schwartz était l'observation qu'à l'exception de deux évêques de Libya Pentapolis, tous les suffragants d'Alexandrie qui ont participé à la première session du concile de Chalcédoine étaient des évêques de la Basse-Égypte. Stein oppose à cette observation la simple objection qu'elle n'est pas valable, « car rien n'empêche d'admettre trois exceptions au lieu de deux ». Mais entre ces deux exceptions que j'avais mentionnées, et la troisième ajoutée par Stein il y a une immense différence. Il me semblait superflu de préciser que ma remarque voulait dire qu'aucun des 19 évêques égyptiens n'était

(1) A cause de cette variante, j'ai émis autrefois l'hypothèse qu'au lieu de *Θεοδούλου Πενταπόλεως* il faudrait lire *Θεοδούλου < Τησιλᾶ. Θεοδώρου Βάρκης > Πενταπόλεως* (*Byzantion*, t. XVI [1942-1943], p. 41, n. 75). Mais je crois maintenant que, dans le texte grec, on ne doit suppléer que le nom *Τησιλᾶ* ; car, de toute évidence, il n'y avait que 19 évêques égyptiens à Chalcédoine (et non pas 20). Cela me semble résulter des considérations suivantes. Pendant la première session, six évêques doivent avoir quitté Dioscore, c.-à-d. non seulement les quatre qui, après avoir parlé devant l'assemblée (act. I, 293-296 *A.C.O.*, t. II, vol. I, pars I, p. 116, 13-25), passèrent de l'autre côté (*ibid.*, I, 298, p. 117, 4: *καὶ πάντες εἰς τὸ ἄλλο μέρος μετῆλθον* ; cf. Liberatus, *Brev.* 14, *A.C.O.*, t. II, vol. V, p. 123, 22-23), mais aussi deux autres qui ne sont pas mentionnés, à savoir Theodulus de Tesila et Gennadius de Hermopolis magna. Si Basile de Séleucie dit un peu plus tard de Dioscore : « Il ne lui reste que six adhérents » (I, 853, p. 179, 36 : *ἓξ αὐτῶν εἰσι περιλελειμμένοι*), cela doit être un malentendu, six étant en réalité le nombre de ceux qui l'avaient quitté. Car les 13 autres restaient fidèles à Dioscore ; ce sont les mêmes qui, ayant remis une profession de foi à l'empereur, furent introduits dans la 4e session pour se justifier devant l'assemblée (leurs noms act. IV, 20, et, avec leurs évêchés, IV, 25, *A.C.O.*, t. II, vol. I, pars II, p. 110 [306], 13-14, 41 - p. 111 [307], 12). Leurs adversaires parlent d'eux avec mépris comme de « dix évêques » parmi les 1200 (!) membres du concile, et, dans leur contrition, les 13 Égyptiens n'osent pas corriger cette légère inexactitude, mais répètent eux-mêmes deux fois ce chiffre (*actio* IV, 50. 53.56. 58, *ibid.*, p. 113 [309], 9. 19. 32. 36).

venu de très loin. Il est vrai que, parmi leurs évêchés, il y en a deux dont la situation exacte est inconnue, à savoir Psinchao (1) en Égypte et Tesila en Libye ; mais tout indique qu'ils n'étaient pas plus distants de la côte méditerranéenne que les autres. Or, parmi tous ces évêchés, la ville la plus éloignée de la Méditerranée était Athribis, située à une soixantaine de km. de la mer et à 75 km. d'Alexandrie. En Libye, presque toutes les villes connues se trouvaient sur la mer et il n'y existait guère de places éloignées de la côte de plus de 50 km. environ. Outre cela l'un des deux Libyens, Theophilos d'Erythron, fut consacré peu avant le concile, car, en 449, son prédécesseur Gemellinos vivait encore. Ils étaient peut-être tous les deux à Alexandrie, quand Dioscore se rendit à Chalcédoine. Quoi qu'il en soit, la distance entre n'importe quelle ville de Libye et Chalcédoine n'était pas plus grande que celle qui sépare Alexandrie de la ville de Bithynie. En d'autres termes, loin d'être de véritables « exceptions », comme l'auraient été des évêques arrivés de la Haute Égypte, ces deux Libyens confirment plutôt ma constatation que tous les 19 suffragants de Dioscore sont venus de villes situées très près de la Méditerranée.

Or, Stein ne s'est visiblement pas donné la peine de comprendre la portée de cette constatation. Pour en découvrir la cause, je laisse parler un témoin contemporain. Dans le *Libellus* contre Dioscore présenté par un diacre Théodore d'Alexandrie l'auteur affirme que « les évêques qui sont venus avec lui d'Égypte sont au nombre d'une dizaine environ ; car un grand nombre n'ont pas osé venir avec lui à cause des illégalités qu'il a commises à Éphèse » (2). En réalité, il est vrai, ils étaient dix-neuf ; mais ce n'est toujours qu'une petite fraction des cent suffragants qui étaient sous sa juridiction. On peut donc raisonnablement supposer que, vu les circonstances dans lesquelles il fut cité devant le concile, ceux qui l'ont suivi craignaient, même dans ces conditions, leur terrible patriarche

(1) H. MUNIER, *Recueil des listes épiscopales de l'Église copte* (Le Caire, 1943), p. 17, ajoute au nom de Théon, évêque de Psinchis, « (Thébaïde) » ; mais, plus loin (p. 20), il mentionne Jean de Psinchis parmi seize évêques « appartenant tous au Delta ». En ce qui concerne l'Église ancienne, ce recueil est presque sans valeur.

(2) *Conc. Chalc.*, act. II, 47, dans *A.C.O.*, t. II, vol. I, pars II, p. 16 [212], 31-33 : *τοὺς ἅμα αὐτῷ ἐξελθόντας ἐξ Αἰγύπτου ἁγιωτάτους ἐπισκόπους τὸν ἀριθμὸν πλέον ἢ ἔλαττον δέκα (οὐδὲ γὰρ πλείους τετολμήκασιν ἐξελθεῖν ἅμα αὐτῷ διὰ τὰ παρ' αὐτοῦ κατὰ τὴν Ἐφεσίων παρανομηθέντα).*

un peu plus que le pouvoir séculier. Leur attitude aux deux sessions du concile (la 1re et la 4e), où ils furent admis, montre en effet à quel degré ils se sentaient terrorisés par le formidable « pharaon ». On pourrait traduire ce phénomène en termes géographiques en remarquant que la Basse Égypte au nord de 30° 30' était sous la terreur du patriarche, tandis que la Haute Égypte au sud de cette latitude restait hors de son atteinte. Cela ne peut, cependant, pas être affirmé sans certaines restrictions, si nous considérons les faits suivants. En 449 Dioscore, au comble de sa puissance, n'arriva à Éphèse qu'avec 23 de ses suffragants (1), c.-à-d. seulement quatre de plus qu'en 451. Cependant, à ce moment, il pouvait compter sur l'aide de l'épiscopat palestinien ; il était même préférable qu'il ne remportât pas sa victoire uniquement grâce à l'autorité dont il jouissait dans sa propre juridiction. Mais, à Chalcédoine, ni lui ni ses adhérents ne pouvaient se faire des illusions sur le sort qui les attendait.

Si, dans ces conditions, Sabinus avait été, comme évêque de Coptus, le seul représentant de la Haute Égypte, sa présence au concile serait une étonnante exception, la distance entre cette ville et Alexandrie étant de 320 km. environ. Même au premier concile d'Éphèse il n'y avait parmi 42 évêques égyptiens que quatre évêques d'Arcadie et quatre de la Thébaïde ; parmi les 23 Égyptiens participant au second (449) figuraient deux d'Arcadie et un de Thébaïde.

A plus forte raison, la présence d'un évêque résidant à Adoulis, semble tout à fait impossible. Tandis qu'aucun des évêchés des 18 autres dignitaires n'est plus loin de la côte méditerranéenne que de 60 km., le dix-neuvième, père spirituel des « Coptites » qui résidaient dans cette ville d'Abyssinie, n'aurait pas hésité de faire un voyage de 2.000 km. (!) pour avoir le privilège d'assister à la déposition inévitable de son primat, le patriarche d'Alexandrie !

(1) Le 30 mars 449 l'empereur Théodose II avait envoyé une lettre à Dioscore d'Alexandrie, l'invitant à venir au concile d'Éphèse avec dix métropolites et dix évêques de son diocèse. Comme H. GELZER (*Jahrb. f. protest. Theol.*, t. XII [1886], p. 573, n. 1) l'a fait remarquer, c'est probablement la forme habituelle d'invitation qui, dans ce cas, ne tenait pas compte du fait que le diocèse égyptien comprenait moins de dix provinces, et que l'institution des métropolites n'existait pas dans la hiérarchie égyptienne de cette époque. Cf. E. HONIGMANN, *Juvenal of Jerusalem*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, V (Cambridge, Mass., 1950), p. 232, n. 58.

Un coup d'œil sur la carte me semble donc suffisant pour démontrer l'invraisemblance de l'hypothèse de Schwartz, défendue par Stein.

Nous connaissons cependant vraiment un évêque ancien d'Adoulis. U. Monneret de Villard a attiré l'attention des savants sur l'évêque Moïse de cette ville, mentionné dans la lettre *Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων*, attribuée à Palladius (1). D'après cette lettre, Palladius et l'évêque Moïse d'Adoulis avaient l'intention de se rendre aux Indes, mais ne sont venus que jusqu'aux « promontoires de l'Inde » (*ἀκρωτήρια τῆς Ἰνδικῆς*) ; c'était le récit d'un scolastique de Thèbes auquel Pallade devait les renseignements sur ce pays contenus dans sa lettre. Si ce Pallade était vraiment l'évêque d'Hélénopolis, comme plusieurs savants le supposent (2), le voyage des deux évêques pourrait être daté avec grande vraisemblance vers 412, quand Pallade, ayant passé six ans en exil à Syène et à Antinooupolis en Haute-Égypte, avait retrouvé sa liberté après la mort de l'empereur Arcadius. Monneret de Villard suppose que Moïse d'Adoulis était le même que l'évêque *Museus in Acheus*, attesté en 404 ; selon lui *Acheus* serait peut-être une *alterazione grafica di Adulis* (3). Mais il n'est pas admissible de changer ce nom d'évêché, mentionné dans la lettre pascale de Théophile d'Alexandrie pour l'année 404, traduite par S. Jérôme (4), car, en 431, le même siège est attesté comme celui de l'évêque *Κύρος Ἀχαίων* ou *Ἀχαιοῦ*. Ailleurs (5) j'ai tâché de montrer que cette ville épiscopale était située en Marmarique (Libya II).

E. HONIGMANN.

(1) « *Commonitorium Palladii* », dans PSEUDO-CALLISTHENES, III, 7-10, p. 102 sqq. ed. C. MÜLLER (Paris, 1846). MONNERET DE VILLARD, *l. c.*, pp. 613-623.

(2) Voir surtout R. P. COLEMAN-NORTON, *The authorship of the Epistola de Indicis gentibus et de Bragmanibus*, dans *Classical Philology*, t. XXI (1926), pp. 154-160 ; A. KURFESS, *R.E.*, t. XVIII, II (1949), col. 204-07. PALLADIUS a beaucoup voyagé ; il a visité 104 villes, même *πᾶσαν τὴν γῆν Ῥωμαίων* (*Hist. Laus.*, p. 11, 7. 167, 19 ed. BUTLER). Si les Indes ne figurent pas parmi les pays énumérés p. 10, 4 sq., c'est parce qu'il n'y mentionne que ceux où il a rencontré des « saints Pères ».

(3) MONNERET DE VILLARD, *l. c.*, p. 619.

(4) S. HIERONYMUS, *Epist.* 100, rec. I. HILBERG dans *C.S.E.L.*, t. LV, p. 232, 5.

(5) *Patristic Studies*, à paraître dans les *Studi e testi*.

DIE JOHANNES-DAMASKENOS-AUSGABE DES BYZANTINISCHEN INSTITUTS SCHEYERN *

Zwischen München und Ingolstadt, abseits der Bahnlinie und der Hauptverkehrsstrasse, erhebt sich in welligem Gelände an der Stelle der alten, zerstörten Stammburg der bayerischen Wittelsbacher die Benediktinerabtei Scheyern. Dort ist seit etwa 8 Jahren in stiller, zäher Arbeit eine bedeutungsvolle Stätte byzantinistischer Forschung entstanden. Der Kairos und der Weitblick leitender Persönlichkeiten haben gleichmässigen Anteil an dieser glücklichen Schöpfung. Die Gründung wurde angeregt durch die Zwangsschliessung des Gymnasiums des Klosters durch die na-

(*) Dieser Bericht wurde etwa im April 1948 verfasst. Er ist infolgedessen heute in manchen Punkten, z. B. hinsichtlich der Zahlenangaben über die im Institut vorhandenen Druckschriften und Handschriftenphotos, die Anzahl der dem Johannes Damaskenos in den Hss zugeschriebenen Werke und den Umfang der als einschlägig festgestellten Bibliographie, aber auch hinsichtlich der inzwischen erheblich fortgeschrittenen Arbeit an den Echtheitsfragen und an der Kollation der Hss, überholt. Ich lasse ihn trotzdem im wesentlichen unverändert, da er geeignet ist, ein Bild vom *Stande der Arbeit für die Mitte des Jahres 1948* zu geben und da ich in der glücklichen Lage bin, den Leser auf einen *aktuellen* Bericht des Direktors des Instituts, H. P. Johannes Maria Hoeck, O.S.B., über den heutigen Stand und die bisherigen Ergebnisse der Arbeit hinzuweisen, der im 1. Heft des Jahrganges 17 (1951) der Orientalia Christiana Periodica erscheinen wird.

Die Veröffentlichung der Forschungen des Instituts stiess bisher auf die bekannten grossen Drucklegungsschwierigkeiten. Doch steht mein seit dem Jahre 1948 druckfertiger umfangreicher Nachweis der Autorschaft des Johannes Damaskenos an der uns vorliegenden Gestalt des griechischen Barlaamromans nun für eine damit beginnende Serienpublikation des Instituts im Druck und eine weitere umfangreiche Abhandlung über die Autorschaft des Johannes Damaskenos an der Predigt in *Nativ. D. J. Chr.* (*Ὁπόταν τὸ ἔαρ*) wird hoffentlich bald folgen können. Zu dem im vorliegenden Berichte ebenfalls erwähnten Johannes von Euböa siehe jetzt m. Aufsatz in Mélanges P. Peeters t. I (= *Analecta Bollandiana* 68) (1950) 5-26.

tionalsozialistischen Behörden und das gleichzeitige Vorhandensein einiger Byzantinisten und eines Mittellateiners aus der Münchener Schule. Ein neuer geistiger Mittelpunkt und eine neue Aufgabe für die freiwerdenden Kräfte des Klosters sollte geschaffen werden. So wurde auf den Rat A. Ehrhards als erste Gemeinschaftsarbeit eine Neuausgabe der Werke des Johannes von Damaskos ins Auge gefasst. Es gelang in der kritischen Zeit vor dem Kriege noch, den nötigsten Arbeitsapparat, nämlich eine photographische Einrichtung und eine heute etwa 5000 Einheiten umfassende Fachbibliothek, zu beschaffen. Der Krieg hat sich zwar der systematischen Inangriffnahme der Arbeit hindernd in den Weg gestellt, anderseits aber auch zu manchen nützlichen Umwegen gezwungen und Zeit zur Erprobung der anzuwendenden Methoden gegeben. Nach dem Kriege konnte die Arbeit trotz der Fortdauer grosser Schwierigkeiten nach einem nun wohlerwogenen Plane und unter Zuhilfenahme inzwischen geschulter Kräfte, auch Laienkräfte, in eingespielter Zusammenarbeit wiederaufgenommen werden. Das Institut, inzwischen in «Byzantinisches Institut» umbenannt, verfügt über vorbildliche Arbeitsräume mit einer fachlich ausgezeichneten, durch die allgemeine Bibliothek des Klosters ergänzten Spezialbibliothek, welche sich indessen keineswegs eng auf byzantinische Theologie und Kirchengeschichte beschränkt. An seiner Spitze steht der Prior des Klosters, Dr. P. Johannes Maria Hoeck, ein Schüler des Mittel- und Neugriechischen Seminars der Universität München; mit ihm zusammen wirken zahlreiche in- und ausländische Freunde, welche sich auch an den Arbeiten der Johannes-Damaskenos-Ausgabe beteiligen.

Die Arbeit an der Ausgabe ist unter die einzelnen Mitarbeiter systematisch aufgeteilt und zerfällt in folgende grösseren Gruppen: I. Die Herstellung einer Gesamtbibliographie des Johannes von Damaskos. II. Die Gewinnung der handschriftlichen Unterlagen für die Konstitution des Textes; III. Die Feststellung der Echtheit der als damaszenisch überlieferten Schriften, ihrer Quellen und Abhängigkeiten im Zusammenhang mit sprachlichen und exegetischen Untersuchungen; IV. Die allgemeingeschichtliche, kultur- und geistesgeschichtliche Stellung des Johannes Damaskenos, ihre Wurzeln und Auswirkungen in der östlichen und westlichen Welt.

Was zunächst die Bibliographie anlangt, so sind hiefür bereits mehr als 500 Titel gesammelt und gesichtet. Die Biblio-

graphie der etwa 150 Ausgaben und Übersetzungen der Schriften mit Inhaltsangabe und kritischer Würdigung liegt bereits so gut wie abgeschlossen vor. Von den Erläuterungsschriften (etwa 400) ist bereits ein gutes Drittel kritisch bearbeitet, von einem weiteren Drittel ist der Bibliotheksstandort festgestellt, bei einem letzten Drittel werden wir uns mit der Angabe der Titel und den aus zweiter Hand geschöpften Nachrichten über den Inhalt begnügen müssen angesichts der augenblicklichen Lage der deutschen Bibliotheken. Die kritische Würdigung soll jeweils etwa in der Art und Ausführlichkeit der bibliographischen Notizen der Byzantinischen Zeitschrift erfolgen. Die Bearbeitung ist unter die Mitarbeiter entsprechend ihrem jeweiligen Spezialgebiet verteilt. Die Bibliographie soll nach Abschluss im Druck erscheinen.

Um die handschriftlichen Grundlagen für die recensio, emendatio und constitutio des Textes zu gewinnen, sind die erreichbaren Handschriftenkataloge mit allen für Bibliotheksreisen oder eventuelle Photobestellungen nötigen Angaben systematisch ausgezogen worden; dabei sind nicht nur die griechischen Texte, sondern auch die arabischen, armenischen, altslavischen Versionen sowie die lateinischen Übersetzungen, etwa des Burgundio von Pisa, berücksichtigt. So liegen ca. 1200 Blätter mit Beschreibungen von Johannes-Damaskenos-Handschriften vor, nach Bibliotheken geordnet; ein daraus gewonnenes Verzeichnis der Handschriften, nach den einzelnen Schriften geordnet, lässt die Einzelüberlieferung leicht übersehen und gibt zugleich einen Anhaltspunkt für die literar- und geistesgeschichtliche Würdigung der Breitenwirkung des Autors. Bei der Vielseitigkeit des Johannes Damaskenos, dessen Tätigkeit sich auf die Gebiete der Philosophie, der Dogmatik und Polemik, der Homiletik, Hagiographie und kirchlichen Dichtung erstreckt, ergibt sich, wie zu erwarten, keine einheitliche Überlieferung, sodass die Frage der Handschriftenfiliation und Überlieferungsgeschichte fast für jede seiner mehr als 50 Schriften gesondert gestellt werden muss. Es ist indessen auch auf diesem Gebiete schon ein erfreulich weitreichendes Ergebnis erzielt: auf Grund von etwa 15.000 Leicaaufnahmen aus ca. 250 Handschriften, unter welchen sich etwa 60 Handschriften des Hauptwerkes des Johannes, der *Πηγὴ γνώσεως*, befinden, konnte bereits eine vorläufige Klassifikation der Handschriften der *Πηγή* gewonnen werden, welche durch weiteren Zuwachs kaum mehr eine wesentliche Änderung erfahren dürfte. Zahlreiche Einzelbeiträge

zur Emendation haben sich aus der gleich zu erwähnenden sprachlichen und exegetischen Arbeit ergeben und sind für die abschliessende Textkonstitution festgehalten. Die Leitung dieses Teiles der Arbeit liegt in den Händen von P. Johannes Maria Hoeck. Die Bearbeitung der arabischen Überlieferung hat G. Graf, diejenige der lateinischen P. Albert Siegmund übernommen; auch für die armenische und altslavische Überlieferung steht die Mitarbeit eines kompetenten Fachmannes in Aussicht. Der Erweiterung des Photobestandes stellen sich zur Zeit durch die Einschränkung des internationalen Verkehrs bedeutende Schwierigkeiten entgegen, durch welche der Fortgang der Arbeit auf diesem Gebiete sehr unangenehm behindert wird. Paläographisch und photographisch ausgezeichnet geschulte Kräfte wären vorhanden, doch sind Bibliotheksreisen ins Ausland immer noch unmöglich.

Eine der wichtigsten Voraussetzungen für die Ausgabe ist die Feststellung der Echtheit der unter dem Namen des Johannes Damaskenos in den Handschriften überlieferten Werke. Ich darf hierüber etwas ausführlicher berichten, da dieser Teil der Gesamtaufgabe mir übertragen wurde. Wie zu erwarten, haben sich nicht wenige theologische Schriften den autoritären Namen des Johannes Damaskenos widerrechtlich zugelegt und die Zahl solcher Pseudepigrapha erhöht sich aus der nun übersehbaren handschriftlichen Überlieferung noch beträchtlich. Einer der interessantesten Fälle dieser Art ist die Schrift *De Confessione.* Sie gehört nach dem überzeugenden Nachweise K. Holls dem verketzerten Symeon Neos Theologos und ist nach altgeübtem Brauch durch Etikettierung mit dem Namen des Theologos orthodoxotatos vor dem Anathema der Überlieferung geschützt worden. Bei anderen Schriften, besonders bei den Predigten, schwankt die Überlieferung in den Handschriften zwischen Johannes von Damaskos einerseits und Johannes Chrysostomos, Severian von Gabala, Johannes von Euböa, Proklos, Andreas von Kreta, Theodoros Studites und anderen anderseits; bei diesen Predigten dürfte zumeist das aus der Überlieferung der Epigrammatik berüchtigte τοῦ αὐτοῦ an der Verwirrung die Schuld tragen, indem ein Kopist eine oder mehrere Predigten des ihm vorliegenden Homiliars ausgelassen und dabei übersehen hat, dass inzwischen der Autor gewechselt hat und das τοῦ αὐτοῦ seiner Vorlage sich bereits auf einen neuen Autor bezieht. Die Verwechslung mit Johannes von Euböa dürfte darin begründet sein, dass auch dieser, als Bischof des kleinen Städtchens Euroia,

wie der Name wohl richtig heissen muss, gelegentlich als Johannes von Damaskos bezeichnet wurde. Bei den Kirchenliedern liegt es daran, dass Johannes als der unerschöpfliche Quell und unerreichte Meister in der Dichtung und Komposition von Liederkanones galt und man ein beliebtes Kirchenlied, dessen Autor nicht bekannt war, im Zweifelsfalle mit seinem Namen schmückte; galt und gilt er doch auch als der « Autor » des Oktoëchos.

In der Echtheitskritik haben frühere Herausgeber schon vorzügliche Arbeit geleistet, in erster Linie Jakob Billius († 1581), der erste Herausgeber eines lateinischen Gesamttextes, dann aber auch ganz besonders der hochgelehrte Chiote Leo Allatius († 1669), dessen feinfühlige Bemerkungen fast immer ins Schwarze treffen, endlich auch der erste Veranstalter einer griechischen Gesamtausgabe, M. Lequien (Ausgabe von 1712), der sich freilich im wesentlichen auf die Urteile von Billius und Allatius stützte. Unter den neueren Kritikern seien auf diesem Gebiete vor allem Jugie, Langen, Diekamp, Holl, Karl Walter und van den Vorst hervorgehoben. Die Kritik der genannten älteren Herausgeber stützt sich indessen vorwiegend auf allgemeine sprachliche Beobachtungen, stilistische Eindrücke sowie zeit- und dogmengeschichtliche Erwägungen, sodass es nicht ausbleiben kann, dass sich bei dem heute wesentlich erweiterten Quellenbestande und der bedeutenden Verfeinerung der lexikalischen Hilfsmittel nicht selten abweichende Resultate ergeben. Besonders sichere und von subjektiven Eindrücken unabhängige Kriterien versprach eine genaue sprachliche und stilistische Untersuchung der Texte zu erbringen. Ich entschloss mich daher, die sicher echten und die zweifelhaften Schriften des Johannes Damaskenos (unter Beiseitelassung der sicher unechten) hinsichtlich ihres Wortschatzes und ihrer grammatisch-stilistischen Eigentümlichkeiten vollständig zu verzetteln und habe in 6-monatiger Arbeit einen Index Damascenicus auf ca. 15.000 Zetteln mit rund 120.000 Notaten angelegt. Der Nutzen dieses Index, der vor allem auf die vielfach wichtige Frage Auskunft gibt, welches Wort, welche grammatische Eigentümlichkeit und welche Phrase bei Johannes Damaskenos n i c h t vorkommt, hat sich inzwischen für alle Zweige der Arbeit vielfach erwiesen. Vor allem aber konnte ich, ausgehend von dem sprachlichen und stilistischen Befund der zweifellos echten, schon zeitgenössisch als damaszenisch zitierten, umfangreichsten Schriften, besonders der *Πηγή* und der Bilderschriften, im Zusammenhalt mit sachlichen und exegetischen

Kriterien, durch Vergleich des Wortschatzes und der Sprachgewohnheiten bei den meisten Schriften die Vermutung der Echtheit mit einem hohen Grad von Sicherheit bestätigen oder bei zweifelhaften die Entscheidung pro oder contra treffen; dabei bedurfte natürlich das verschiedene Sprachniveau etwa bei den dogmatischen und polemischen Schriften einerseits und den erbaulichen, rhetorischen und poetischen anderseits einer sorgsamen Abwägung und der Glossenüberschuss der untersuchten Schrift über den Wortschatz der als echt anerkannten Schriften sorgsamer Beurteilung. Es waren bei dieser Arbeit einige grundlegende Beobachtungen allgemeiner Art von entscheidender Bedeutung, wie z. B. die, dass es für Johannes Damaskenos charakteristisch ist, ausgedehnte Abschnitte seiner Quellen und Vorlagen wörtlich zu wiederholen (auch ohne die Vorlage zu nennen), ganz besonders aber, sich selbst in verschiedenen Schriften, aber auch sogar in der gleichen Schrift, mit ebensolcher Ausführlichkeit und Wörtlichkeit auszuschreiben, eine Eigenart, die sich, soviel ich sehe, bei keinem anderen Schriftsteller seiner Zeit in annähernd ähnlichem Ausmasse wiederfindet. Charakteristische logische Gedankenführung, auch Unarten, wie z. B. pedantische dogmatische Digressionen am unrechten Ort, Einflechtung bestimmter Lieblingssätze der Logik oder ὅροι, schulmeisterliche Etymologien, die Wiederholung gewisser Lieblingswendungen, ferner die unbedenkliche Anwendung von Sprichwörtern und sprichwörtlichen Redensarten, welche andere Schriftsteller des gleichen Genos zur Wahrung der σεμνότης vermeiden, bilden in Häufung ein ziemlich zuverlässiges Kriterium für die Echtheit. Umgekehrt darf man aus dem völligen Fehlen ihm sonst eigentümlicher und bei ihm immer wiederkehrender Ausdrücke, aus der Anwendung von ungewöhnlichen Stilmitteln, wie starker Hyperbata, gehäufter Antithesen, kühner Neologismen und Wortkompositionen in ähnlichen inhaltlichen Zusammenhängen berechtigten Verdacht schöpfen, dass das betreffende Stück zu Unrecht seinen Namen trägt. Im weitesten Rahmen aber führt eine Vergleichung des Wortschatzes der jeweils zu prüfenden Schrift mit demjenigen zweifellos echter, demselben Genos angehöriger Schriften unter Berücksichtigung auch der relativen Häufigkeit einzelner Glossen zu ziemlich sicheren Schlüssen. Selbstverständlich musste stets die Gegenprobe gemacht, d.h. es mussten die in einer solchen Schrift einmalig gebrauchten Ausdrücke, für welche der Autor anderwärts andere verwendet, aufgezeichnet und in die Waagschale

des Vergleichs geworfen werden. Auf solche Weise ergab sich z. B., dass die berühmte Schrift *De Defunctis* trotz der Ausführungen von Diekamp, welche die früher aus inhaltlichen Gründen erhobenen Zweifel beseitigen sollten, aus sprachlichen Gründen dem Johannes von Damaskos nicht gehören kann: ebensowenig die Azymenschrift und die Karfreitagspredigt, welche ebenfalls schon früher aus anderen Gründen bezweifelt waren; die Karfreitagspredigt gehört vielmehr, wie schon Marx vermutet hatte, dem Patriarchen Proklos. Der sprachliche Befund hat ferner die Unechtheit der Briefe an die Kaiser Konstantinos Kaballinos und Theophilos, die ebenfalls schon lange als unecht gelten, bestätigt, wie auch der von van den Vorst geführte Beweis für die Nichtzugehörigkeit der Predigt *In nativitatem B. M. V.* II mit allgemeinsprachlichen Argumenten erhärtet werden konnte (sie gehört in der Tat dem Theodoros Studites). Auch die Predigten *In nativitatem B. M. V.* III, IV und V gehören nicht dem Damaszener, sondern Andreas von Kreta, dem sie schon in zahlreichen Handschriften zugeteilt sind. Ferner sind ihm die Predigten auf Mariae Verkündigung I und II abzusprechen, sodass sich das Corpus seiner Homilien auf die Predigten *In ficum, In Transfig. D. N. J. Chr., In nativ. B. M. V.* I, die drei Predigten *In Dormit. B. M. V.* (die III. natürlich ohne die längst erkannte Interpolation aus der sog. *Historia Euthymiaca*) und die Predigt auf den Karsamstag reduziert. Auf diesem Gebiete ist freilich auch ein Zuwachs zu verzeichnen, nämlich die Predigt auf Christi Geburt mit der dort inserierten Erzählung aus dem sog. Gespräch am Hofe der Sassaniden und der Schlussinterpolation aus dem Buche der Richter, obgleich Allatius sich nahezu leidenschaftlich gegen die Echtheit ausgesprochen hat. Bratke und andere haben das Stück dem bereits erwähnten Johannes von Euböa zugeteilt, unter dessen Namen es manchmal überliefert ist; doch erweist die sprachliche und stilistische Vergleichung der beiden ebenfalls unter dem Namen des Johannes von Euböa überlieferten Predigten Auf die Empfängnis Mariae und Auf die Unschuldigen Kinder den Johannes von Euböa einwandfrei als eine besondere Schriftstellerindividualität mit charakteristischen Zügen, welche ihn von Johannes von Damaskos klar unterscheiden, während umgekehrt die Predigt auf Christi Geburt alle Merkmale damaszenischer Provenienz aufweist. Von den Kirchenliedern gehören dem Johannes Damaskenos nur die iambischen Kanones sowie die rhythmischen Kanones auf Ostern, Christi Himmelfahrt,

Christi Verklärung und - vielleicht - der Kanon auf Mariae Verkündigung. Die sprachliche und stilistische Untersuchung zeigt, dass kein Grund besteht ihm die Enkomien auf Johannes Chrysostomos und auf die H. Barbara sowie die Passio Artemii abzusprechen ; seine Autorschaft an der letzteren wurde von Bidez, dem hochverdienten Herausgeber des Philostorgios, in Abrede gestellt. Es ergibt sich im Zusammenhang mit diesen Untersuchungen, bei denen immer gleichzeitig quellenkritische und inhaltliche Momente herbeigezogen werden müssen, die Wahrscheinlichkeit, dass Johannes auch eine uns verlorene *Passio S. Catharinae* verfasst hat, von welcher die Bearbeitung durch Symeon Metaphrastes in ähnlicher Weise nur geringfügig abweicht wie die Version dieses Sammlers von der *Passio Artemii* des Johannes. Schliesslich hat eine eingehende Analyse die Gewissheit gegeben, dass die uns vorliegende Fassung des Romans von *Barlaam und Joasaph* - trotz des fehlenden Zwischengliedes der syrischen Version und trotz der Zuteilung an Euthymios in drei Handschriften - unzweifelhaft ein Werk des Johannes Damaskenos ist.

Die Beweisführung für diese Feststellungen ist mit quellenanalytischen Argumenten eng verknüpft und greift bei den einzelnen Stücken, vor allem bei den Schriften erbaulichen Charakters, kettengliederartig ineinander. Ich hoffe, sie in Einzelabhandlungen bald eingehender vortragen zu können. Hier sei nur noch erwähnt, dass zur sprachlichen Untersuchung auch die Satzklauselprüfung in ausgedehntem Masse Anwendung fand ; sie war natürlich nur bei den rhetorischen Schriften, d.h. in erster Linie bei den Predigten, anwendbar. Es ergab sich dabei, dass die vielfach unbedenklich benutzte Monographie von C. Litzica nach dem heutigen Stande unserer Kenntnisse nicht brauchbar ist und insbesondere vor den von ihm angegebenen Prozentzahlen gewarnt werden muss. Denn sie beruhen 1) auf der irrigen oder doch schiefen Annahme, dass bei allen behandelten Schriftstellern die sogenannte « Dreierklausel » im Sinne des Gesetzes « regelmässig » sei, womit die errechneten Grundzahlen, wie auch die grundlegenden Berechnungen einer durchgreifenden Revision bedürfen ; das Erfordernis, es müssten sich mindestens 80 v.H. im Sinne Litzicas « regelmässiger » Klauseln nachweisen lassen, um einem Schriftsteller die Beachtung des Gesetzes zu imputieren, muss infolgedessen stark herabgesetzt werden ; 2) auf der Ausser-

achtlassung der sog. Nebenschlüsse, d.h. der Klauseln der kleineren Satzglieder, welche das Gesetz doch fast ebenso regelmässig beachten wie die Hauptschlüsse; 3) auf der viel zu geringen Unterlage seiner Zählung, bei der sich Litzica mit nur 100 Hauptsatzschlüssen bei den einzelnen Autoren begnügt hat. So hat seine Angabe, dass Johannes Damaskenos 97 v.H. regelmässiger Satzschlüsse aufweise, Andreas von Kreta dagegen nur 81 v.H., auf die sich ein sicheres Unterscheidungskriterium aufbauen zu lassen schien, zu einer peinlichen Enttäuschung geführt: eine mühsame, auf Tausende von Satzschlüssen aufgebaute Feststellung der Prozentzahlen nach der verbesserten Form des Gesetzes führte zu dem Ergebnis, dass die Prozentzahl bei Johannes von Damaskos zwischen 75 und 83 v.H. (nicht 97!), diejenige des Andreas von Kreta aber ungefähr auf derselben Höhe liegt — sind ja doch beide auch in die gleiche rhetorische Schule gegangen. Immerhin hat die weitere Untersuchung ermöglicht, die Ausscheidung von *Annunt. B. M. V.* II mit nur 48 v.H., *Annunt. B. M. V.* I mit nur 60,5 v.H. und von *Parasc.* mit nur 49 v.H. regelmässiger Satzschlüsse aus dem Corpus der echten Schriften zu begründen und umgekehrt etwa die Echtheit der Enkomien auf Johannes Chrysostomos und auf die H. Barbara zu bestätigen.

Auf dem Gebiete der *Quellenuntersuchung* haben die früheren Herausgeber schon die wesentliche Vorarbeit geleistet, vor allem Billius, der ja auch den Gregor von Nazianz herausgab und so die Verwendung dieser Lieblingsquelle des Johannes Damaskenos mit erstaunlicher Textkenntnis bereits an zahlreichen Stellen festgestellt hat, nicht ohne dass dennoch mancher Nachtrag noch zu finden wäre. Von den zahlreichen übrigen Quellen des Johannes Damaskenos, die ebenfalls schon zu einem erheblichen Teile erfasst sind, seien hier nur die wichtigsten erwähnt: die Aristoteleskommentare, Ps.-Dionysios Areopagites, Nemesios von Emesa, Ps.-Kyrill, *De Trinitate*, die *Doctrina Patrum* (wenn sie nicht selbst ein Werk des Damaszeners ist), die *Vita Antonii* (für die *Expositio Fidei*); Epiphanios (bzw. wieder die *Doctrina Patrum*) und Eulogios (für *Haeres.*); wiederum die *Doctrina Patrum* (für die Jakobiten- und Manichäerschriften); Johannes Chrysostomos (für einen grossen Teil des im übrigen dem Johannes gehörigen Paulinenkommentars); das sog. Gespräch am Sassanidenhofe (für die Predigt *In Nativ. D. N. J. Chr.*); Philostorgios und Kyrill, *In Julianum* I für die *Passio Artemii*; die Apologie des Aristides, Gregor von Na-

zianz, Gregorios Thaumaturgos, die *Vita Antonii*, die *Vita S. Martiniani*, eine *Passio S. Catharinae* und der Fürstenspiegel des Agapetos für den Barlaamroman. Benutzung des Maximos Confessor konnte noch nicht zweifelsfrei nachgewiesen werden; dagegen ist die Benutzung einer Theosophie (ähnlich den von H. Erbse herausgegebenen Texten) in der *Passio Artemii* noch besonders hervorzuheben; deren Spuren zeigen sich auch in der *Passio S. Catharinae* und diese letztere hat wiederum dem Barlaamroman als Quelle oder Vorlage gedient. Man sieht, dass die Quellenuntersuchung bei Johannes Damaskenos, besonders auch unter dem Gesichtspunkt, dass er sich häufig selbst ausführlich ausschreibt, ein sehr komplexes Problem ist, dafür aber auch sehr wichtige Aufschlüsse erwarten lässt. Die Frage der Zwischenquellen gibt hier manche harte Nuss auf, wie z. B. die Entscheidung darüber, welche Stellung die *Doctrina Patrum* in dem Quellenkomplex einnimmt, noch nicht getroffen werden konnte. Diese Frage hängt auch mit dem Problem der *Sacra Parallela* zusammen, deren Beantwortung in den Händen von P. Johannes Maria Hoeck liegt; aus dem kurzen Prooimion, in dem nichts für und nichts gegen die Autorschaft des Johannes spricht, lässt sich die Entscheidung nicht treffen. Umfangreiche Vorarbeiten zur Identifizierung der einzelnen Lemmata haben noch keine volle Klärung gebracht; bei einzelnen zwischen den Bibelzitaten stehenden Sprüchen, die anderwärts in den Florilegien nicht zu finden sind, wurde Herkunft aus den Parömiographen festgestellt. Hieher gehören auch die Untersuchungen über den von Johannes benutzten Bibeltext. Die von P. Bonifaz Kotter hierüber durchgeführten Studien haben - ausser zu zahlreichen Korrekturen und Nachweisnachträgen - zu dem Ergebnis geführt, dass die Apokalypse in den echten Schriften nicht zitiert wird (trotzdem sie Johannes unter den kanonischen Schriften mit aufzählt), und dass Johannes sich eines lukianischen oder lukianisierenden Textes bedient; die Abweichungen liefern wichtige zusätzliche Echtheitskriterien. Manche Aufschlüsse verspricht weiterhin noch die Untersuchung des Verhältnisses der Schriften des Theodoros Abukara zu denjenigen des Johannes; sie liegt in den Händen von G. Graf. Was endlich die Anleihen unseres Autors bei anderen Schriftstellern angeht, die er nicht als Zitate kennzeichnet, so bieten die *Testimonia* zu den dogmatischen Schriften, soweit sie nicht aus Florilegien stammen, einen willkommenen Anhaltspunkt für die Auswahl derjenigen Schriftsteller, die hierauf noch systema-

tisch mit Hilfe des Index Damascenicus zu prüfen sind; für die Predigten des Gregor von Nazianz ist diese Arbeit schon durchgeführt.

Die Ergebnisse der Echtheits- und Quellenuntersuchungen haben es bereits ermöglicht das literarische Bild des Johannes Damaskenos nicht unwesentlich zu schärfen und stellenweise zu verändern. Sein programmatisches Wort, er wolle nicht Eigenes sagen, bewahrheitet sich immer mehr; seine Ehrfurcht vor der einmal geprägten Form tritt in der wörtlichen Übernahme ganzer Traktate oder Abschnitte aus anderen Autoren, ja in der Wiederholung eigener Formulierungen, immer stärker zutage; vielerorts gewinnen wir den Eindruck, dass seine Ausführungen darüber hinaus noch auf bisher unbekannten oder verlorenen Quellen beruhen und seine Originalität noch geringer ist, als sich bisher erkennen liess. Es bleibt ihm aber das Verdienst, das Glaubensgut der östlichen Kirche in scharfer gedanklicher Fassung formuliert und systemisiert und in eine vorbildlich klare und einfache, dabei gewandte und edle Sprache gegossen zu haben, die sich in Predigt und Enkomion zu angemessenem, massvollem Pathos zu steigern und in den Dichtungen den Gesetzen des Genos ohne peinlich berührenden Zwang sowie mit ausgezeichneter Beherrschung des poetischen Sprachschatzes und der metrischen Form gerecht zu werden versteht. Nimmt man seine erstaunliche Vielseitigkeit und seine temperamentvolle Kampfesfreude im Bilderstreite hinzu, so wird seine hervorragende Stellung im Geistesleben der östlichen Christenheit voll verständlich. Diesen Standort des Johannes Damaskenos im Geistesleben seiner Zeit und seiner Umgebung, das Bild seiner Persönlichkeit auf Grund seiner Biographie und aller anderen hiezu dienlichen Quellen herauszuarbeiten, ihn selbst aus seinem Werke und sein Werk aus seiner Persönlichkeit nahezubringen, seine Auseinandersetzung mit den ihn umgebenden geistigen Strömungen des Islam, des Monophysitismus und des Manichaeismus klarzulegen, seiner erstaunlichen Wirkung auf die gesamte geistige Entwicklung im Orient, nicht zuletzt aber auf die slavische Welt und den Westen Europas nachzugehen, ist die letzte Teilaufgabe, welche in Angriff genommen ist. Auch hier liegen vorzügliche Vorarbeiten wie diejenigen von Langen und Jugie schon vor, aber auch hier ist zu hoffen, dass sich aus der glücklichen Zusammenarbeit mit G. Stadtmüller wesentliche neue Erkenntnisse werden gewinnen lassen.

Wie man aus diesen Ausführungen erkennen wird, ist die Ausgabe der Werke des Johannes Damaskenos eine Gemeinschaftsarbeit auf breiter Grundlage und auf lange Sicht, die nicht von heute auf morgen abgeschlossen werden kann. Sie wird im Geiste des grossen Vorbildes der Mauriner, wenn auch in bescheidenerem Rahmen, durchgeführt und wird, wie jene, zu zahlreichen neuen Problemen und Aufgaben auf dem Gebiete der byzantinischen Patristik, Kirchengeschichte, Dogmatik und Liturgik führen, auch zahlreiche umfangreiche Hilfsarbeiten nötig machen, von denen die bereits durchgeführte eines Index zu dem Werke A. Ehrhards: *Ueberlieferung und Bestand*, hier nur im Vorübergehen erwähnt sei. Wenn dem Institut, wie wir hoffen, trotz der augenblicklichen Ungunst der Zeit ein langes Leben beschieden sein wird, und wenn es gelingt den nötigen Nachwuchs zu sichern, so werden hier auch später noch zahlreiche Aufgaben der Byzantinistik gelöst werden können, welche die Kräfte eines einzelnen Gelehrten übersteigen. Wenn aber dieser Bericht dem Internationalen Byzantinistenkongress vorgelegt wird, so geschieht es in erster Linie, um die Teilnehmer mit einem Unternehmen bekannt zu machen, das notwendig in alle Teilgebiete unserer Wissenschaft eingreift und daher allgemeines Interesse erwecken dürfte; es geschieht aber auch, um die Fachgenossen in aller Welt zu bitten einem Werke ihre Anteilnahme und womöglich ihre mitwirkende Hilfe nicht zu versagen, das geeignet erscheint über gähnende Abgründe des geistigen Lebens der christlichen Welt Brücken zu schlagen.

F. DÖLGER.

LA TRADITION DES STRATÉGISTES BYZANTINS

M. A. Dain fait connaître l'état des recherches relatives à la tradition des stratégistes byzantins — dont il ne sépare pas, du reste, en raison de ses connexions, celle des stratégistes grecs. Trois problèmes s'offraient à la sagacité des philologues, il y a cent ans, quand Köchly abordait, le premier, l'étude critique de cette tradition. Depuis cette date, grâce aux travaux de K. K. Müller, de Vari, d'Oldfather, grâce aussi aux recherches persévérantes de divers philologues encore vivants, ces problèmes ont trouvé une solution qui, dans ses grandes lignes, paraît à peu près définitive.

1. *Problème de l'histoire des textes.* — Depuis Enée le Tacticien, au IVe siècle avant J.-C., jusque vers le XIe siècle de notre ère, la collection des stratégistes forme un ensemble uni, mais d'une complexité singulière. Tout se tient dans cette tradition, dont une soixantaine de traités ou opuscules, conservés ou reconstitués, forment la partie encore accessible aujourd'hui. Chacun de ces textes a fait l'objet de recherches approfondies, qui en ont marqué la parenté, souvent étroite, avec d'autres œuvres conservées. Il reste à faire une étude d'ensemble de la tradition, travail relativement facile. Seul, le stemma d'ensemble de la collection, à cause de l'enchevêtrement des parentés, sera difficile à matérialiser sur la surface plane d'une planche de papier.

2. *Étude et classement des manuscrits.* — L'ensemble de la tradition comporte deux cent cinquante manuscrits que M. A. Dain a pu étudier en détail, à quatre exceptions près. Il en a établi le classement au cours de recherches dont le résultat, pour une bonne part, a déjà été publié. De ces manuscrits, dix-neuf seulement, échelonnés du Xe au XVIe siècle, sont des manuscrits-sources ; les autres sont des copies de ces manuscrits-sources, exécutés dans la plupart des cas au cours de la Renaissance. Parmi les manuscrits-sources, trois sont des manuscrits reconstitués : l'apparat critique de deux d'entre eux a été récemment publié. M. A. Dain fait connaître les principales particularités de ces dix-neuf manuscrits-

sources et en présente un stemma d'ensemble. Ce classement lui paraît définitivement acquis : seule la position relative des trois descendants du *Mazoneus* étant encore objet de litige aux yeux de certains philologues.

3. *Problème de l'édition de ces textes.* — Si l'on ne tient pas compte de deux morceaux erratiques et de peu d'étendue (une harangue de Nicéphore Phocas à ses troupes et un hymne militaire, textes dont l'édition est du reste préparée), il ne reste plus qu'un document à publier, la vaste compilation que constitue la *Tactique* de Nicéphore Ouranos. Cette œuvre importante n'est connue que par fragments, parfois édités avec mauvaise attribution d'auteur. Le reste de la collection a été publié, d'ordinaire en des éditions de type critique. Seul, le *Strategicon* de Mauricius attend encore une édition critique, du reste annoncée de plusieurs côtés.

M. A. Dain termine son exposé en attirant l'attention sur la *Sylloge Tacticorum*, la plus instructive de ces compilations, texte dont les historiens de Byzance n'ont pas encore tiré parti.

A. DAIN.

NOMS DE MONNAIES OU NOMS DE VASES DANS LA « NOV. JUST. » 105,2 ?

La novelle 105 (*Περὶ ὑπάτων*) sonne le glas du consulat, bien que Justinien l'ait promulguée, le 28 décembre 537, afin de ranimer cette magistrature en réduisant les dépenses qu'elle entraînait et en permettant ainsi à tous ceux qui en seraient dignes, de l'exercer (1). Un paradoxe seulement apparent lui faisait remplacer par cette loi une constitution de Marcien qui interdisait aux consuls toute distribution d'argent au peuple, mais que son caractère absolu avait vouée à rester lettre morte (*Cod. Just.* 12, 3, 2 ; a. 452 ; cf. *Praefatio* de la novelle 105). Dans le premier chapitre, l'empereur fixe à sept le nombre des « processions consulaires » et, partant, des distributions (*sparsiones*) qui les accompagnaient. Dans le second, il limite chacune de ces *sparsiones*. Il y interdit notamment aux consuls de répandre de la monnaie d'or parmi le peuple : *οὐ μὴν χρυσίον ῥίπτειν ἐφίεμεν, οὐ μικροτέρου τινὸς οὐδὲ μείζονος ὅλως ἢ μέσου χαράγματος ἢ σταθμοῦ, ἀλλὰ ἄργυρον, καθάπερ*

(1) Pour replacer cette mesure dans sa perspective historique, on se reportera à E. Stein, *Hist. du Bas-Empire*, t. II (1949), 461-462. La loi fut sans doute inspirée par Jean de Cappadoce, qui assuma le consulat quatre jours plus tard (1er janvier 538). Sous Justin, cinq années sur neuf n'avaient pas eu de consul oriental ; Justinien avait personnellement assumé le consulat en 528, 533 et 534 ; Bélisaire avait eu cet honneur en 535 ; il y aura à nouveau un consul éponyme pour les années 539, 540 et 541, c'est-à-dire aussi longtemps que Jean restera au pouvoir ; et puis subsisteront seuls le consulat éponyme impérial et le consulat honoraire (sur celui-ci, cf. Chr. Courtois, *Exconsul*, dans *Byzantion*, t. XIX, p. 37-58). — En Occident, le consulat s'était éteint en 534. — La loi sera abrogée par la novelle 94 de Léon le Sage (éd.-trad. Noailles-Dain, Paris, 1944, p. 308-311) : « Non seulement, dit-il, (les consuls, c'est-à-dire les exconsuls) ne sont plus assez riches pour faire des libéralités aux autres, mais encore ne peuvent même pas se suffire à eux-mêmes » (cf. Courtois, *l. c.*, p. 55 s.).

εἰπόντες ἔφθημεν, μόνον. τὸ μὲν γὰρ καὶ χρυσίον διαρρίπτειν ἀνείσθω τῇ βασιλείᾳ, ἥπερ μόνη καὶ χρυσίου περιφρονεῖν ὁ τῆς τύχης δίδωσιν ὄγκος· ἄργυρος δὲ ὁ μετὰ χρυσὸν εὐθὺς τιμιώτατος γένοιτο ἂν καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάτοις φιλοτιμία πρέπουσα. τοῦτον ἐφίεμεν αὐτοὺς ῥίπτειν ἔν τε τοῖς καλουμένοις μιλιαρησίοις καὶ μήλοις καὶ καυκίοις καὶ τετραγωνίοις καὶ τοῖς τοιούτοις. ὅσῳ γὰρ ἂν μικρότερον εἴη τὸ ῥιπτόμενον, τοσούτῳ πλείους οἱ λαμβάνοντες. (Authentique : *Hoc sinimus eos spargere <in his> quae vocantur miliarisia et in melis et in caucis et quadriangulis et talibus. Quanto enim minora sunt quae sparguntur, tanto plures suscipientes erunt.*) (105, 2, 1). Il réitere cette interdiction en des termes semblables au paragraphe 3, et la motive par le souci de l'ordre public : les grandes largesses font s'entre-déchirer la populace, et ceux qui parviennent à s'emparer de quelque chose, le dépensent en soûleries et en beuveries avant que d'être à la maison : *καὶ αὐτὸ γὰρ δὴ τὸ μὴ συγχωρεῖν ἡμᾶς τοῖς ἐνδοξοτάτοις ὑπάτοις χρυσίον ῥίπτειν ἢ καὶ <σκεῦος> μεῖζον* (*aut aurum spargere aut vasa maiora*), *ἀλλ' ἐν μιλιαρησίοις τε καὶ μήλοις καὶ καυκίοις καὶ τετραγωνίοις συμμέτροις καὶ τοῖς τιούτοις ποιεῖσθαι τὴν δόσιν νομοθετῆσαι, πρὸς φιλανθρωπίαν ἡμῖν ἐξηύρηται καὶ θεραπείαν τοῦ δήμου. εἰ γὰρ τοῦτο πράττοιεν οἱ τὴν ὕπατον δόσιν φιλοτιμούμενοι καὶ τούτοις δὴ μόνοις καταπάττοιεν τοὺς δημότας* (*concilient populares*), *οὐκέτι ὥς γε ὑπὲρ μεγάλων κερδῶν ἀγωνιῶντες στασιάσουσι πρὸς ἀλλήλους καὶ ἐλεύσονται μέχρι τῶν κατ' ἀλλήλων πληγῶν, ἃς δὴ καὶ διὰ ῥοπάλων καὶ ξύλων καὶ λίθων ἐποιήσαντο πολλάκις, πρᾶγμα ἡμῖν παντελῶς ἀπόθυμον. ἑωρῶμεν γὰρ αὐτοὺς στασιάζοντας μὲν καὶ κακῶν ἀμυθήτων ἐμπιπλάντας ἀλλήλους προφάσει τῶν ῥιπτομένων τε καὶ ὑπ' αὐτῶν διαρπαζομένων, οἴκοι δὲ εἰσάγοντας παντελῶς οὐδέν, ἀλλ' αὐθημερὸν ἐν μέθαις καὶ πότοις ἅπαντα δαπανῶντας· εἰ δὲ τι πολλάκις ἐλπίδι κέρδους μείζονος καὶ προσδαπανήσαντες ἔτυχον, ὕστερον δὲ ἢ οὐδὲν ἢ ἔλαττον λάβοιεν, καὶ ζημίαν προσοφιλισκάνειν καὶ πληγαῖς τε καὶ τραύμασι καὶ τοῖς ἐντεῦθεν περιπίπτειν κακοῖς ἀναγκάζεσθαι. εἰ δὲ μέτριον ἦ τὸ ῥιπτόμενον, οὐ σφόδρα φιλονεικήσουσιν οὐδὲ τὸ τοῦ πόρου προσδοκῶντες ἄφθονον τραύματα καὶ πληγὰς ἀλλήλοις ὑπὲρ μέτρον παρέξουσιν.*

Ce texte légal croque vraiment sur le vif les rixes suscitées par les distributions et le déréglement des réjouissances dans lesquelles les bénéficiaires en dissipent le profit.

Un membre de phrase commun aux deux passages cités retiendra notre attention. L'empereur y autorise les distributions de monnaie d'argent *ἔν τε τοῖς καλουμένοις μιλιαρησίοις καὶ μήλοις καὶ καυκίοις καὶ τετραγωνίοις καὶ τοῖς τοιούτοις* (1). Dans le paragraphe consacré aux *sparsiones* dans les prolégomènes de son admirable édition des diptyques consulaires, M. Richard Delbrück comprend que la novelle « nomme les espèces de monnaies autorisées ; en dehors du Miliarense (= 4,48 grammes), elles ne sont pas, à ma connaissance, identifiées », dit-il (2). Cette interprétation, qui est celle adoptée par Fabia dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio et Pottier (3) et par Marquardt dans le *Manuel des Antiquités romaines* (4), résulte de l'examen du texte dans la traduction des novelles de Haloander, dans l'*Expositio novellarum* de Cujas, dans le *Glossarium graeco-barbarum* de Meursius, dans la dissertation numismatique de Scaliger, dans celle de Ducange et dans le glossaire grec du même et, en dernier lieu, dans l'article, encore fondamental aujourd'hui, de Göll sur la procession consulaire à l'époque impériale (5). Tous ces auteurs se servent de *μιλιαρήσια*, nom bien

(1) 105, 2, 1. Le texte présente au § 3 les légères variantes : *ἐν μιλιαρησίοις τε καὶ ... τετραγωνίοις σ υ μ μ έ τ ρ ο ι ς ...* (Authentique : *mediocribus*).

(2) R. Delbrück, *Die Consulardiptychen*, 1929, p. 68 : la novelle 105 « erwähnt die zulässigen Münzsorten ; ausser dem Miliarense (= 4,48 Gramm) sind sie m. W. nicht identifiziert. »

(3) Ph. Fabia, *Saglio et Pottier*, III (1904), 1938, s.v. *missilia* : « Il fixait, d'une part, le nombre des *processiones* consulaires et, conséquemment, celui des *sparsiones*, à sept ; d'autre part, la valeur des pièces d'argent qui pourraient être jetées dans ces *sparsiones*, le jet des pièces d'or étant réservé à l'empereur. »

(4) J. Marquardt, *De l'organisation financière chez les Romains*, éd. revue par H. Dessau et A. V. Domaszewski, trad. par A. Vigié, (*Man. des antiq. rom.*, t. X) Paris, 1888, p. 36, n. 7 : « Et puisque à l'origine c'était (le *miliarense*) la principale monnaie d'argent, on s'explique que dans la *notitia dignitatum Or.* 12, *Occi.* 4. 10, la fonction pour la fabrication et la surveillance des monnaies d'argent fut appelée *scrinium a miliarensibus*. Aussi Justi. Nov. 105, c. 2, mentionne-t-il en première ligne parmi les monnaies d'argent le *μιλιαρήσιον*. »

(5) Gregorius Haloander, éd. et trad. des Novelles, Bâle, 1510 ; éd. de Paris, 1542, f° 206*v* et 207*v* ; — Jacques Cujas, *Novellarum constitutionum... expositio* ; 1e éd. : Lyon, 1570 ; t. II, 2, col. 1135 de l'éd. Fabrot, Naples, 1758 ; — Jan Meursius, *Gloss. graeco-barb.*, Leyde, 1610, s.v. *καῦκα* etc. et s.v. *μῆλον* ;

connu des pièces d'argent valant un millième de la livre d'or (1), comme de la clef du passage. L'emploi du datif régi par *ἐν* signifie dès lors que l'empereur autorise les distributions d'argent *sous la forme* de pièces d'un *miliarense*, et la suite de l'énumération doit comporter les noms d'autres monnaies divisionnaires d'argent. Il reste à expliquer l'usage de ces noms et à déterminer à quelles pièces ils s'appliquent. Les auteurs sont encore unanimes à reconnaître que des *τετραγώνια* doivent être des pièces carrées. Mais les avis sont partagés au sujet des *μῆλα* et des *καυκία* : Haloander et Meursius tiennent qu'il s'agit de monnaies portant l'image, l'une d'un œuf, l'autre d'une coupe ; Cujas, Ducange et Göll préfèrent voir dans ces noms une allusion à la forme des pièces : pièces rondes, opposées aux pièces carrées, et pièces concaves (2). Scaliger, lui, est éclectique : il suppose que le *μῆλον* est nommé *ab incusa mali figura*, le *καυκίον*, au contraire, *quod cavum esset*. Tous doivent cependant avouer n'avoir jamais vu de pièces byzantines semblables, sinon des types concaves [depuis Héraclius (3)]. Aussi Ducange ne cache-t-il pas son scepticisme, du moins dans sa dissertation (4), et Göll se demande-t-il si le texte n'est pas corrompu (5). Mommsen suggère,

J. J. Scaliger, *De re nummaria dissertatio, liber posthumus* ; 1e éd. : Leyde, 1616 ; *ap.* Gronovius, *Thes. antiq. graec.*, t. IX, col. 1526-27 (la glose de Suidas : *Στατῆρ, τετράγωνον*, invoquée d'ailleurs sous toutes réserves, se lit dans l'édition A. Adler sous la forme : *Στατήρ : τετράγραμμον νόμισμα* (t. IV, 425, 25) ; cf. Id., *Epist.* 204, Leyde, 1627, p. 454-55 : « *Μῆλον*, nummulus a sculpto malo » ; — Ducange, *De imperatorum constantinopolitanorum ... numismatibus, Dissertatio* ch. 108 (98) ; 1e éd. : Paris, ap. *Glossarium med. et inf. latin.*, 1678 ; *ibid.*, t. X (1887), p. 162 s., d'où Sophocles, *Lexicon*, s. v. *τετραγώνιος. τὸ τετραγώνιον* ; — *Glossarium med. et inf. graecit.*, Paris, 1688, s.v. *ΚΑΥΚΟΣ* (*καυκίον* 2) et s.v. *μῆλον* (d'où *Thes. linguae gr.* 5, 989-990, s. v. *μῆλον*, et Sophocles, *Lexicon*, s.v. *μῆλον*) ; note à son édition de l'*Alexiade*, p. 94 D (t. II, 492-94 Bonn) ; — H. Göll, *Ueber den Processus consularis der Kaiserzeit*, dans *Philologus*, t. XIV (1859), 586-612 ; particulièrement les pages 604-605.

(1) Cf. Regling, *Miliarense* (*μιλιαρήσιον*), *RE*, t. XV (1932), 1661-62.

(2) De même, tout récemment encore, A. Frolow, *Byzantinoslavica*, t. X (1949), p. 246 : « L'expression *καυκίον* qui fait image et que l'on trouve dans la Novelle CV, 2, 1 de Justinien, s'applique seulement à des pièces en argent. »

(3) Id., *ibid.*, p. 245.

(4) *Op. cit.*, p. 162.

(5) « Die hohle und viereckige gestalt ist allerdings auffallend — oder sollte man an eine verderbtheit der codices denken und vielleicht lesen : *ῥίπτειν ἐν τοῖς καλουμένοις μιλιαρισίοις ἐπὶ θυμέλαις* (also *in theatris* : Sidon. Apoll.

lui, de laisser à *καυκίον* sa valeur habituelle de « coupe » (1) et de voir dans l'énumération qui suit *μιλιαρήσια*, les noms de lingots en formes de coupes, de pommes et de carrés (c'est-à-dire de simples lingots), qu'il aurait été loisible aux consuls de distribuer à côté des pièces « d'un millième » (2). Sa note, qui ignore les autres opinions émises, restera à son tour ignorée dans la littérature postérieure sur les *sparsiones*. Par contre, elle permettra aux numismates d'esquiver désormais une discussion qui paraît sans issue. Est-ce, en effet, conviction ou plutôt lassitude? Il faut bien dire que ce serait imposer une singulière limitation que de spécifier que l'on autorise, à côté de la distribution de pièces de 4 ou 5 grammes, celle de lingots entiers, à la seule condition qu'ils revêtent les formes prévues par la loi, et qu'il serait plus singulier encore de conclure une progression aussi décidément croissante par la remarque : « plus petit est ce que l'on jette, plus nombreux ceux qui y ont part ».

ep. IX, 13) *καὶ καυκίοις* (*caveis, amphitheatris*) *καὶ τετραγωνίοις* (*quadrangulis, quadriviis*)? » (*loc. laud.*, p. 605). La suite de l'exposé nous permettra de faire l'économie d'une hypothèse aussi compliquée et, il faut le dire, toute gratuite.

(1) DUCANGE, *Gloss. med. et inf. graecit.*, s.v. *ΚΑΥΚΟΣ* (et appendix, s.v. *καυκάλιον*), d'où *Thes. linguae gr.* s.v. *καυκάλιον* ; *Gloss. med. et inf. latin.* s.v. 2. *Caucus* ; SOPHOCLES, *Lexicon*, s.v. *καυκίον* (réf. à JUSTINIAN. *Novell.*, 105, 2, § *a'*) ; PREISIGKE, *Wörterbuch*, s.v. *καυκίον* ; LIDDELL et SCOTT, *Lexicon*, s.v. *καῦκος*, *καυκίον* (réf. à JUST. *Nov.* 105. 2. 1) ; *Thes. linguae lat.*, t. III, 624, s.v. *caucum* (réf. à JUSTIN. *Novel.* 105, 2, 1 : le texte est cité sous la forme « *argentum* spargere ... et in melis et in -is (*καυκίοις*) » ; en d'autres termes, le premier élément de l'énumération est omis) ; — FRANKENSTEIN, PAULY-WISSOWA, *Suppl. B.* IV (1924), 882, s.v. *Kaukion* (*καυκίον τό*), *Trinkgefäss*.

(2) Th. MOMMSEN, *Geschichte des römischen Münzwesens*, Berlin, 1860, n. 160, p. 788 : « ... das Miliarense ... wird hier geradezu zusammengestellt mit Bechern (einer gewöhnlichen Barrenform, vergl. *Vita Claud.* 14, *Cod. Iust.* 8. 54, 35 pr.), Aepfeln, Vierecken, also einfachen Barren. » La traduction française du duc de BLACAS, publiée par J. DE WITTE, amplifie ici le texte allemand : « Le miliarésion... se trouve ici nommé à côté de coupes (forme fréquente attribuée aux lingots. — Cf. Trebell. Poll., *Claud.*, XIV : *Item in cauco et scypho pondo undecim, item in cauco et scypho et zyma pondo undecim.* — cf. *Cod. Just.*, VIII, 54, 35 pr.), de pommes, de carrés, c'est-à-dire de lingots ayant la forme de pommes ou de carrés. » (t. III, Paris, 1873, p. 77, n. 2). Suit une note de J. (de) W(itte) défendant la leçon *cauco* dans le passage cité de Trebellius Pollion, qu'on lit aujourd'hui dans l'édition HOHL de l'*Histoire auguste* sous la forme : [*item in cauco scyfo pondo undecim*] *item in cauco*[*s*] *et scyfo et zuma pondo undecim* (*Claud.*, 14, 4).

Scaliger y trouvait, avec plus de raison, le rappel d'un ordre de grandeur décroissant (1). Or, il se fait que non seulement les *καυκία*, mais les *μῆλα* sont des *récipients* (2). Le nom de *τετραγώνιον* convient à un vase carré (3). L'épithète *σύμμετρα* appliquée la seconde fois à ces *τετραγώνια* indique des *dimensions* équivalentes, ce qui corrobore notre interprétation, et ferait difficulté s'il s'agissait de monnaies. (Aussi les commentateurs se gardent-ils d'en parler.) De plus, la seconde énumération est introduite par les mots : *τὸ μὴ συγχωρεῖν ἡμᾶς τοῖς ἐνδοξοτάτοις ὑπάτοις χρυσίον ῥίπτειν ἢ καὶ <σκεῦος> μεῖζον* (*aut aurum spargere aut* vasa *maiora*). La loi ne préciserait-elle pas les types de vases dont les dimensions sont autorisées ? Mais pourquoi ces vases dans les *sparsiones* ? Le plus ancien des épitomés grecs des novelles, celui rédigé peu après 575 par Théodore d'Hermopolis sur la base de la collection primitive des 168 novelles, le dit clairement : *ὁ βασιλεὺς μόνος χρυσὸν ῥίπτει, οἱ δὲ λοιποὶ ὑπατεύοντες ἀργύριον ῥίπτουσιν ἐν σκεύεσί τισιν* ; « seul l'empereur répand de l'or, les autres personnes en charge du consulat distribuent de l'argent dans des vases de certains types. » (4). Les vases

(1) « Videmus hic quae praecedunt, pluris valere, quam sequentia : Miliarensem, quam *Μῆλον*, et illud, quam *Καυκίον*, etc. Sed quotae partes Solidi fuerint, non indicavit Imperator » (*op. cit.* [cf. p. 319, n. 5], col. 1527).

(2) LIDDELL et SCOTT, *Lexicon*, s.v. *Μῆλον* (B) II 5. « cups shaped like apples, *I.G.* II (2), 161 B 41, al. (Delos, III B.C.) » ; — *Thes. linguae lat.*, t. VIII, 628, s.v. 2. *melum* : « de vasis in similitudinem malorum formatis (cf. LIDDELL-SCOTT s. 2. *μῆλον* 5) : JUST. *Novell.*, 105, 2, 1 argentum sinimus eos spargere... in -is (*μήλοις*) et in caucis. 105, 2, 3 in -is ... facere dationem ». On remarquera ici, de même qu'à l'article *caucum* (cf. p. 321, n. 1) l'absence du premier élément de l'énumération dans la citation du *Thesaurus*.

(3) Le mot *τετραγώνιον* apparaît aussi dans le *De Caerem.* (2, 51 : p. 701, 8 Bonn), dans un contexte qui ne l'éclaire guère : *καὶ ἐξερχόμενος* (l'empereur, après une visite aux greniers) *δίδωσι τῷ κόμητι τῶν ὀρρίων τετραγόνιον λιτρῶν δέκα, καὶ ὁλοσήρικον στιχάριον, καὶ τῷ νουμεραρίῳ τὰ αὐτά*. L'usage constant de Constantin Porphyrogénète est d'entendre « livre d'or » lorsqu'il emploie *λίτρα* absolument. Le nom *τετραγώνιον* désigne un objet par un caractère si banal, qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre les deux emplois. Voyez les deux tentatives d'explication de Reiske (dans la traduction, et dans le commentaire, t. II, p. 823).

(4) *Theodori Hermopolitani Breviarium Novellarum Iustiniani*, ed. C. E. ZACHARIAE, Leipzig, 1843 (*ap.* *Ἀνέκδοτα*, p. 1-165) p. 102. Le membre de phrase qui nous importe est cité dans l'apparat de l'édition SCHOELL des Novelles (p. 505, 23).

sont le contenant ; la monnaie le contenu (1). Aux *sparsiones* plus nombreuses, où l'on jetait de la monnaie d'or contenue dans des vases de grande taille, Justinien apporte trois limitations qui se cumulent : la première porte sur leur nombre, la deuxième sur la nature du métal distribué et la troisième sur sa quantité. Mais qu'advient-il alors des *μιλιαρήσια*, fondement de l'ancienne interprétation ? Ils sont vraisemblablement le produit d'une faute ancienne (2) qui les a introduits pour les mêmes raisons qui faisaient

(1) Cf. CORIPPE, *In laudem Iustini*, 4, 146 : lors de l'entrée en charge de Justin II comme consul, le 1er janvier 566, les sénateurs s'approchent de l'empereur à l'appel de leur nom, *donisque superbi fuluo plena ferunt argentea uasa metallo*. Que cet exemple, où tous les éléments sont transposés : le consul est un empereur, les bénéficiaires sont des sénateurs et non le peuple, la monnaie est d'or et non d'argent, les vases sont d'argent et non d'un métal plus vil —, soit une occasion de faire remarquer que le type de *sparsiones* dont la norme est fixée par Justinien dans la novelle 105, n'a pu être illustré que quatre fois, et que même en faisant entrer les consulats antérieurs en ligne de compte, les renseignements dont nous disposons concernent d'habitude les *sparsiones* impériales. Sur les diptyques consulaires, rien ne permet de distinguer l'argent destiné aux *sparsiones* et les *missilia* des prix réservés aux vainqueurs. (Cf. R. DELBRÜCK, *Die Consulardiptychen*, 1929, p. 68-70.) Les distributions effectuées en 535 par Bélisaire revêtent un caractère exceptionnel : la vaisselle d'argent et les ceintures d'or qu'il répartit parmi la foule proviennent du butin pris aux Vandales (PROC. *Bell. Vand.*, 2, 10, 15).

(2) Cf. l'apparat critique de l'édition Schoell, texte grec, p. 503, 38 et 505, 23 ; Authentique p. 503, 37 et 505, 23 (miliarensiis SCHOELL, miliarensis R^2VT^2, ... miliaresiis *vel* miliarisiis *vulg.*, qui repose sur un nom sing. *miliare(n)sium* calqué sur *μιλιαρήσιον*). — Le « consensus » des mss. et surtout celui du texte grec et de l'Authentique semblent faire remonter cette leçon au VIe siècle, mais Théodore d'Hermopolis a dû utiliser un exemplaire qui ne la portait pas. Le cas de la novelle 23, pour laquelle E. Stein rétablit la date du 3 janvier 535, n'est pas sans présenter une certaine analogie. Elle fournit aussi un exemple d'une correction effectuée à date ancienne, parce qu'elle semblait évidente, mais qui introduisait un désaccord dans le texte, et d'une leçon primitive garantie par un épitomateur. Le taux de 500 sous d'or, au-dessous duquel « les gouverneurs *spectabiles* ont le droit de trancher en deuxième et en dernière instance les procès civils déjà jugés en première instance par un gouverneur clarissime », est seul compatible avec la date de la novelle. Il n'en a pas moins été remplacé par le taux de dix livres d'or les trois fois qu'il y est indiqué (ch. 3). L'épitomateur Julien a conservé, mais pour la première mention seulement, le texte primitif : *quingentorum aureorum*. Sans doute a-t-il « utilisé un exemplaire où l'indication authentique de 500 sous avait été remplacée de façon incomplète par le taux de 10 livres. » Cf. E. STEIN, *Hist. du Bas-Empire*, t. II (1949), 805 ss. (*Excursus K*).

considérer leur présence dans ce contexte comme toute normale par les interprètes modernes : le *μιλιαρήσιον* était la pièce d'argent par excellence, et il est précisément question dans la novelle de distribuer de la monnaie d'argent (1). Le mot qu'ils recouvrent sans doute, et qui n'exige pour apparaître qu'une correction minime (*μιλιαρησίοις* - *μιλιαρίοις*), est, au contraire, assez rare : c'est *μιλιάρια* (*miliaria*), nom donné à des récipients destinés en principe à faire chauffer l'eau, à cause de leur ressemblance avec des bornes milliaires. Certains étaient des chaudières de bains. Héron d'Alexandrie nous en explique en détail le fonctionnement, et la traduction, le commentaire et les schémas de l'édition modèle de W. Schmidt nous rendent ce chapitre intelligible (2). Mais il en était de dimensions plus modestes, d'habitude en cuivre, dans lesquels on faisait bouillir l'eau destinée à la table. Des vaisselles d'argent en comportaient même parfois un — et Ulpien disserte gravement sur l'opportunité qu'il y a, lorsqu'une personne a hérité d'une vaisselle de table en argent, d'y joindre la cuvette d'argent, les casserolles d'argent, la bouilloire (« miliaire ») d'argent ou la poêle à frire (3),

(1) Cf. LYDUS, *De mens.*, 4, 9 ; p. 73-74 WÜNSCH : *πρὸ τεσσάρων Νωνῶν Ἰανουαρίων ... ἐπὶ ... τῶν ἀγυιῶν τὰ παρ' αὐτοῖς καλούμενα μιλιαρίσια τῷ πλήθει ἐπεδίδοσαν* (*sc.* les consuls) *εἰς τιμὴν Σκιπίωνος · πρῶτος γὰρ αὐτὸς ἐπὶ τῆς ἑκατοστῆς ἐννάτης Ὀλυμπιάδος δι' ἔνδειαν χρυσίου τοῖς στρατιώταις τὰ μιλιαρίσια κατασκευάσας ἐπιδέδωκεν, Ἀννίβου τοῖς πράγμασιν ἐπικειμένου. ὅτι κέρδος ἡ ἐπίκαιρος δόσις λέγεται καὶ μιλιαρίσια ἀπὸ τῆς μιλιτίας οἱονεὶ τῆς στρατιᾶς ὠνομάσθησαν. ὁ δὲ Λάρδανος ἐν τῷ περὶ σταθμῶν χιλίων ὀβολῶν λέγει πάλαι γενέσθαι τὸ μιλιαρίσιον, καὶ ἀπὸ τῆς χιλιάδος τῶν ὀβολῶν οὕτως ὀνομασθῆναι.*

Ce texte montre combien intimement étaient associés *sparsiones* et *μιλιαρήσια*.

(2) HÉRON D'ALEXANDRIE, *Pneumat.* 2, 34 ; t. I, 304-317 W. SCHMIDT ; cf. *Einleitung*, p. XLIX-L, où les autres textes concernant ce type de « miliaires » sont réunis : SÉNÈQUE, *Quest. nat.*, 3, 24 ; 4, 9 ; PALLADIUS, *Agric.*, 1, 38, 3 (cf. 5, 7, 7) ; ATHEN. 3, 98 c. Ajouter PAUL., *Sent.* 3, 6, 65 ; p. 368 BAVIERA (*Fontes iuris rom. ante justin*, t. II).

(3) ULPIEN, *Dig.* 34, 2 (*De auro argento mundo ornamentis unguentis ueste uel uestimentis et statuis legatis*), 19, 12 : « Si cui escarium argentum legatum sit, id solum debebitur, quod ad epulandum in ministerio habuit, ' id est ad esum et potum ' [glose, d'après Cujas]. unde de aquiminario dubitatum est : et puto contineri, nam et hoc propter escam paratur. certe si caccabos argenteos habebat vel *miliarium argenteum* vel sartaginem vel aliud vas ad coquendum, dubitari poterit an escario contineatur. et haec magis cocinatorii instrumenti sunt. » Mais d'ordinaire ces « miliaires » étaient en cuivre. — PALLADIUS, *Agric.*

étant donné que ces objets font plutôt partie de la batterie de cuisine. *

A. MARICQ,
Aspirant du Fonds National de la Recherche Scientifique.

5, 7, 7 ; p. 157 J. C. SCHMIDT : *hoc ... mense... purganda sunt aluearia sordibus et necandi papiliones...* uas aeneum miliario simile id est altum et angustum *uespere inter aluearia conlocemus et in fundo eius ponamus lumen accensum. illuc papiliones conuenient et circa lumen uolitabunt et* angustia uasculi *ab igne proximo interire cogentur* ; texte essentiel, parce qu'il nous renseigne à la fois, sur la grandeur et la forme de ce type de « miliaires » et sur le métal dont ils étaient faits (PALLADIUS précise le texte de sa source, COLUMELLE, *De re rust.* 9, 14, 9 : *Si uas aeneum miliario simile uespere ponatur*) ; — *Année ép.* 1940, 62, col. II, 6 : *miliarium cum caldario* (ce « miliaire » offert par un membre d'un collège au milieu du IIe s. ap. J.-C. comme contribution à l'équipement d'une *statio* d'Ostie est le vase seul, explicitement distingué ici de l'appareil de chauffage) ; — *Corp. gloss. latin.*, t. II, 474, 56 (cf. *index*, t. IV, p. 699) : *χαλκειον* : *olla aeneum miliarium* ; — *Anth. Pal.* 11, 244 : *Ἠγόρασας χαλκοῦν μιλιάριον, Ἡλιόδωρε, | τοῦ περὶ τὴν Θρᾴκην ψυχρότερον Βορέου. | Μὴ φύσα, μὴ κάμνε · μάτην τὸν καπνὸν ἐγείρεις · | εἰς τὸ θέρος χαλκῆν βαύκαλιν ἠγόρασας. Βαυκάλιον* (*βαύκαλις*) — l'ancêtre, par l'intermédiaire du bas-latin *baucalis* et de l'italien *boccale* de notre mot français « bocal » — était le nom, spécifiquement alexandrin (PHILOSTORGE, *H. E.*, 1, 4 ; p. 6 BIDEZ) d'un type de vases destinés primitivement à rafraîchir les liquides. Il devait son nom au glouglou que faisait entendre l'eau en s'en échappant (ALEX. D'APHROD., *Problemata* 1, 94). — Le mot est encore connu par une glose à *ἐπιολέβης* dans LUC., *Lex.*, 8, ainsi que par des textes en hébreu talmudique, en syriaque et en arabe (cf. S. KRAUSS, *Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum*, t. II, Berlin, 1899, p. 325 s. ; je reçois au moment de donner le bon à tirer cet ouvrage qui contient de riches données ; par ailleurs, je n'ai pu consulter à ce sujet le livre de S. LIEBERMANN, *Greek in jewish Palestine*, New-York, 1942).

Le nom du Muqauqas. — La note qui précède prive de son unique support l'explication proposée et obstinément défendue par AMÉLINEAU du nom du Muquaqas, cet énigmatique personnage dont les Arabes ont fait un véritable roi de l'Égypte à l'époque de la conquête. La forme ⲡⲕⲁⲩⲭⲓⲟⲥ que revêt son nom dans les fragments coptes de la *Vie de Samuel de Kalamun*, est sans doute la plus fidèle, mais elle ne permet pas de l'interpréter comme un sobriquet stigmatisant « celui qui faisait de ces pièces de monnaie creuses et petites appelées *καυκία* (*καυχία*) ». On ne retrouvera certes pas non plus dans ce surnom l'épithète *κακός* (Nau) et l'on répugnera à y voir une corruption d'un ethnique tel que ⲕⲁⲩⲕⲁⲥⲓⲟⲥ ou ⲕⲟⲗⲭⲓⲟⲥ (Butler). La sémantique de *καῦκος* (*καῦχος*), telle qu'elle a été reconstituée par Ph. KOUKOULES (*Λαογραφία*, t. VI [1917-1918], p. 538-541) offre un choix de possibilités entre lesquelles

il est difficile d'opter, tant sont divers les motifs qui peuvent faire applique un sobriquet à un personnage et incertaines les dates auxquelles sont apparues les différentes acceptions du terme. On notera qu'un mendiant dénommé *Καῦκος* intervient dans la version de la *Vie de saint Philarète* éditée et traduite par Marie-Henriette Fourmy et Maurice Leroy (*Byzantion*, t. IX [1934], p. 161, l. 14). (Cf. le prêtre alexandrin dit *Βαύκαλις*, du surnom duquel Philostorge nous explique l'origine [*H. E.*, 1, 4 ; p. 6 Bidez], le *Βαύκαλος* d'une épigramme de Palladas [*Anth. Pal.*, 7, 686] et le *Καύκαλος* du *P. Flor.* II 194, 25 [III^{p}].) — La documentation et la bibliographie relatives au Muquaqas se trouvent réunies dans l'article *al-Muḳawḳas*, de l'*Enc. de l'Islam*, qui est dû à A. Grohmann. On y ajoutera l'édition définitive par É. Amélineau des fragments coptes de la *Vie de Samuel de Kalamun* (*Mém. mission arch. franç. au Caire*, t. IV, 2 [1895], p. 516-528 et 770-789 ; cf. L. Th. Lefort, *Les manuscrits coptes de l' Université de Louvain*, t. I [1940], n° 40), ainsi qu'un article posthume de V. Bolotov (*Viz. Vrem.*, t. XIV [1907], p. 68-73), dans lequel ce grand savant émettait sur l'origine de ce surnom des vues originales et intéressantes, mais, à mon sens, trop compliquées pour être vraisemblables.

* J'ai le plaisir de remercier M. Paul Orgels, qui a bien voulu relire les épreuves de cet article.

BIBLIOGRAPHIE DE GERMAINE ROUILLARD

(1888-1946)

1. Un humaniste belge, éducateur et apôtre : Nicolas Clénard. *Revue hebdomadaire*, 26e année (1917). t. X, p. 67-81.

2. C.R. : Studi della scuola papirologica, t. I. *Revue critique d'histoire et de littérature*, nouv. série, t. 83 (1917), p. 98-101.

3. C.R. : Studi della scuola papirologica, t. II. *Ibidem*, p. 241-244.

4. C.R. : Veröffentlichungen aus der Papyrus-Sammlung der Köln. Hof- und Staatsbibliothek zu München. I. Byzantinische Papyri. *Revue égyptologique*, nouv. série, t. I (1919), p. 118-119.

5. C.R. : Jean Maspero. Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire. Papyrus d'époque byzantine, t. II. *Ibidem*, p. 119-121.

6. Mérimée en Espagne. *Vie des Peuples*, t. I (1920), p. 867-886.

7. C.R. : Jean Lesquier. L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien. *Revue de philologie*, n. s., t. 44 (1920), p. 171-172.

8. L'administration civile de l'Égypte byzantine. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, les Presses universitaires de France, [1923], in-8°, xi-242 p., 1 feuillet d'errata et 1 feuillet d'additions.

Compte rendu de la soutenance par Pierre Francastel, *Revue des cours et conférences*, 24e année, 2e série (1923-1924), p. 1241-1248.

Comptes rendus : Paul Collart, *Revue de Philologie*, n. s., t. 47 (1923), p. 171-175. — Louis Bréhier, *Revue des Études anciennes*, t. 26 (1924), p. 187-190. — H. Idris Bell, *Journal of Egyptian archaeology*, vol. 10 (1924), p. 212-214. — Louis Bréhier, *Revue historique*, t. 153 (1926), p. 216-217.

9. Les papyrus grecs de Vienne. Inventaire des documents publiés. *Revue des Bibliothèques*, 33 (1933), p. 1-92. — Tirage à part : Thèse complémentaire présentée à la Faculté ès Lettres de l'Université de Paris. Paris, Éd. Champion, 1923, in-8°, 92 p.

Comptes rendus : Domenico Bassi, *Aegyptus*, 4 (1923), p. 338-339. — Nicolas Hohlwein, *Byzantion*, t. 1 (1924), p. 620-621. — S. Salaville, *Échos d'Orient*, t. 29 (1930), p. 238-239.

10. Notes sur deux inscriptions d'Ombos. Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger, 1924, p. 85-100, 1 fig., 1 pl. h.t. — Tirage à part : Paris, P. Geuthner, 1924, in-4°.

11. C.R. : Jean Maspero. Histoire des patriarches d'Alexandrie depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des églises jacobites (518-616). *Byzantion*, t. 1 (1924), p. 611-616.

12. Bulletin bibliographique. *Revue des Études grecques*, t. 37 (1924), p. 428-455. — Tirage à part : Paris, s.d., in-8°.

13. C. R. : H. Idris Bell. Jews and Christians in Egypt. *Revue égyptologique*, nouv. sér., t. II, fasc. 3-4 (1924), p. 85-86.

14. Rapport sur les conférences de philologie grecque de l'année 1923-1924 à l'École de Hautes Études, Section des Sciences historiques et philologiques. *Annuaire* 1924-1925, Melun, 1924, p. 42.

Introduction à l'étude des papyrus byzantins. — Explication de textes relatifs aux institutions militaires au début de l'époque byzantine.

15. De l'attribution du titre de décurion au duc de Thébaïde Théodore. *Byzantion*, t. 2 (1925), p. 141-148. — Tirage à part : Paris et Liège, 1926, in-8°.

16. C.R. : Ancient Egypt. Sources of information in the New York Public Library, compiled by Ida A. Pratt, *Revue des Bibliothèques*, 35e année (1925), p. 320-321.

17. Bulletin bibliographique. *Revue des Études grecques*, t. 38 (1925), p. 433-460. — Tirage à part, Paris, s.d., in-8°.

18. Rapport sur les conférences de philologie grecque de l'année 1924-1925 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1925-1926, Melun, 1925, p. 75-76.

Lecture et explication de chrysobulles inédits de Lavra. — Explication de papyrus d'époque byzantine ou arabe.

19. Les archives de Lavra (mission Millet). *Byzantion*, t. 3 (1926), p. 253-264, 1 pl. h.t. — Tirage à part : Paris et Liège, 1927, in-8°.

Communication au 2e Congrès des byzantinistes à Belgrade, avril 1927.

20. C.R. : La Géographie de Ptolémée. L'Inde (VII, 1-4), éd. L. Renou. *Revue critique d'histoire et de Littérature*, n. s., t. 93, p. 234-236.

21. Rapport sur les conférences de philologie grecque de l'année 1925-1926 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1926-1927. Melun, 1926, p. 67-68.

Lecture et explication d'actes de Lavra. — Recherches sur les institutions financières du VIe siècle.

22. Bulletin bibliographique. *Revue des Études grecques*, t. 40 (1927), p. 423-446. — Tirage à part : Paris, s.d., in-8°.

23. Rapport sur les conférences de philologie grecque de l'année 1926-1927 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1927-1928, Melun, 1927, p. 51-52.

Exercices pratiques de lecture de documents byzantins. — Explication de textes provenant de Lavra.

24. L'administration civile de l'Égypte byzantine. Préface de Charles Diehl. 2e édition, revue, corrigée, augmentée et illustrée. Paris, P. Geuthner, 1928, pet. in-4°, xv-268 p., fig., 8 pl. h.t.

Prix de l'Association pour l'encouragement des Études grecques.

Utilisé dans le chapitre correspondant du t. III de l'*Histoire de la Nation égyptienne* de Gabriel Hanotaux, par Ch. Diehl, qui, dit-il lui-même, en a « résumé les indications et parfois même reproduit les expressions ».

Comptes rendus : P. Orgels, *Byzantion*, t. 4 (1927-1928), p. 583-600. — Paul Graindor, *ibidem*, p. 678-679. — G. Dalmeyda, *Revue des Études grecques*, t. 37 (1928), p. LXXXI-LXXXII. — Nicolas Jorga, *Revue du Sud-Est européen*, 6 (1928), p. 143-145. — L. N. d'O[lwer], *Estudis universitaris catalans*, vol. XIII (1928), p. 245-247. — *Al Machriq*, 1928, p. 871-872. — Luigi Cantarelli, *Aegyptus*, 9 (1928), p. 313. — H. Idris Bell, *Journal of Egyptian archeology*, vol. 14 (1928), p. 333. — Éd. des Places, *Études*, t. 197 (1928), p. 626-627. — *Journal of Roman studies*, 1928, p. 102. — Carl Wessely, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, 7 (1928-1929), p. 475-479. — Louis Bréhier, *Journal des Savants*, 1929, p. 425-427. — Louis Halphen, *Revue historique*, t. 161 (1929), p. 392-393. — A. Vincent, *Revue des Questions historiques*, t. 110 (1929), p. 186. — P. Collomp, *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 7e année 1(299), p. 223-224. — R. Draguet, *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 8 (1929), p. 246-248. — R. Janin, *Échos d'Orient*, t. 28 (1929), p. 247-248. — Stein, *Historische Zeitschrift*, 141 (1929), p. 412. — Maurice Besnier, *Revue des Études anciennes*, t. 32 (1930), p. 70-71. — E. Breccia, *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, 25 (1930), p. 171-178. — E. Stein, *Gnomon*, 6 (1930), p. 401-420. — L. Bréhier, *Revue historique*, t. 165 (1930), p. 327. — W. Miller, *Journal of Hellenic studies*, 52 (1923) p. 161-162.

25. Bulletin bibliographique, *Revue des Études grecques*, t. 41 (1928), p. 446-471. — Tirage à part : Paris, s.d., in-8°.

26. Rapport sur les conférences de philologie grecque de l'année 1927-1928 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1928-1929, Melun, 1928, p. 42.

Lecture et explication de pièces de Lavra. — Lecture et explication de papyrus du IVe siècle.

27. C.R. : Dionysii Byzantii Anaplus Bospori. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 3 (1929), p. 221.

28. C.R. : Paul Collomp. Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 3 (1929), p. 221-222.

29. C.R. : D. Tafrali. La cité pontique de Dionysopolis, Kali-Acra, Cavarna, Télé et Ecrené. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 3, (1929), p. 223.

30. C.R. : Paul Collomp. La papyrologie. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n. s., t. 96 (1929), p. 159-160.

31. C.R. : Papyrus grecs publiés sous la direction de Pierre Jouguet avec la collaboration de Paul Collart et Jean Lesquier, t. I, fasc. 4. *Ibidem*, p. 287.

32. Bulletin bibliographique. *Revue des Études grecques*, t. 42 (1929), p. 299-318. — Tirage à part : Paris, s.d., in-8°.

33. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1928-1929 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1929-1930, Melun, 1929, p. 44-45.

Exercices pratiques de lecture de papyrus des IVe,Ve et IVe siècles. — Explication de textes relatifs aux institutions byzantines sous les Comnènes.

34. (En collaboration avec A. Dain). Une inscription relative au droit d'asile, conservée au Louvre. *Byzantion*, t. 5 (1929-1930), p. 315-326, 1 pl. — Tirage à part : Bruxelles, 1930, in-8°.

35. Un grand bénéficiaire sous Alexis Comnène : Léon Kephalos. Festgabe A. Heisenberg, *Byzantinische Zeitschrift*, 30 (1929-1930), p. 444-450.

36. Les taxes maritimes et commerciales d'après les actes de Patmos et de Lavra. Mélanges Charles Diehl, t. I, 1930, p. 277-289. — Tirage à part : Paris, s.d., in-4°.

37. C.R. : Gustav Soyter. Byzantinische Geschichtsschreiber und Chronisten. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 4 (1930), p. 288-289.

38. C.R. : Papyrus grecs publiés sous la direction de Pierre Jouguet avec la collaboration de Paul Collart et Jean Lesquier, t. I, fasc. 4. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 4 (1930), p. 289.

39. C.R. : Georg Ostrogorsky. Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreits. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n. s., t. 97 (1930), p. 147-148.

40. Bulletin bibliographique. *Revue des Études grecques*, t. 43 (1930), p. 309-330. — Tirage à part : Paris, s.d., in-8°.

41. Jean Psichari. Notice biographique ; bibliographie. *Annuaire de l'École des Hautes Études, section des sciences historiques et philologiques*, 1930-1931, Melun, 1930, p. 3-12. — Tirage à part : Melun, 1930, in-12.

42. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1929-1930 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1930-1931. Melun, 1930, p. 50-51.

Lecture de pièces du XIe au XIVe siècles. — Recherches sur la diplomatique et les institutions financières sous les Paléologues.

43. Le congrès international des études byzantines a Athènes. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 30, janvier 1931, p. 3-10.

44. C.R. : Festgabe A. Heisenberg zum 60. Geburtstage gewidmet et Mélanges Charles Diehl, études sur l'histoire et l'art de Byzance. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n.s., t. 98 (1931), p. 201-206.

45. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1930-1931 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1931-1932, Melun, 1931, p. 59-60.

Exercices de paléographie des XIe et XIIe siècles. — Exposé de la politique intérieure de Byzance jusqu'aux empereurs isauriens.

46. C.R. : Venetia Cottas. Le théâtre à Byzance. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n. s., t. 99 (1932), p. 481-482.

47. C.R. : Festgabe A. Heisenberg zum 60. Geburtstag gewidmet. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 6 (1932), p. 208-209.

48. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1931-1932 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1932-1933, Melun, 1932, p. 75-76.

Exposés sur la diplomatique byzantine. — La politique intérieure sous les empereurs isauriens et au début des Macédoniens.

49. La dîme des bergers valaques sous Alexis Comnène. Mélanges offerts à M. Nicolas Jorga, Paris, 1933, p. 779-786. — Tirage à part : Paris, 1933, in-8°.

50. Le mot *χάραγμα* dans les actes des Paléologues. Mélanges Lambros, Athènes, 1933, p. 375-380.

51. Note prosopographique : le préposite Jean *ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος* et *ἐπὶ τοῦ κανικλείου*. *Échos d'Orient*, t. 32 (1933) p. 444-446.

52. Note prosopographique et chronologique. *Byzantion*, t. 8 (1933) p. 107-116, 1 pl. h.t. — Tirage à part : Bruxelles, 1933, in-8°.

53. Note de diplomatique byzantine : le *χρυσόβουλλον σιγίλλιον* et le *χρυσόβουλλος λόγος*. *Byzantion*, t. 8 (1933), p. 117-124, 1 pl. h.t. — Tirage à part : Bruxelles, 1933, in-8°.

54. C.R. : E. R. Hardy. The large estates of Byzantine Egypt. *Revue des Études grecques*, t. 46 (1933), p. 377-378.

55. C.R. : Steven Runciman. The emperor Romanus Lacapenus and his reign. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 7 (1933), p. 428-430.

56. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1932-1933 à l'École des Hautes Études : *Annuaire* 1933-1934, Melun, 1933, p. 44-45.

Lecture et étude d'actes de la chancellerie impériale au XIe siècle. — La politique intérieure sous les Macédoniens.

57. (En collaboration avec A. Soloviev). *Τὸ φονικόν* : une influence slave sur le droit pénal byzantin. Mélanges Pappoulias, Athènes 1934, p. 221-232. — Tirage à part : Athènes, 1934, in-8°.

Communication au congrès international des byzantinistes à Athènes.

58. Prêt de grains A.D. 497. (Texte inédit). Mélanges Maspero, II, *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. 68, p. 178-184, 1 pl. h.t. — Tirage à part : Le Caire, 1934, in-fol.

59. C.R. : N. Lewis. L'industrie du papyrus dans l'Égypte gréco-romaine. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n. s., t. 101 (1934), p. 82-84.

60. C.R. : Franz Dölger. Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden. *Byzantion*, t. 9 (1934), p. 444-445.

61. C.R. : Edward Rochie Hardy. The large estates of Byzantine Egypt. *Byzantion*, t. 9 (1934) p. 446-447.

62. C.R. : Gabriel Hanotaux : Histoire de la Nation égyptienne, t. III : l'Égypte ptolémaïque par Pierre Jouguet ; l'Égypte romaine par Victor Chapot ; l'Égypte chrétienne et byzantine par Charles Diehl. *Revue historique*, t. 173 (1934), p. 157-159.

63. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1933-1934 à l'École de Hautes Études. *Annuaire* 1934-1935, Melun, 1934, p. 42-43.

Recherches sur la diplomatique byzantine. — Les institutions financières sous les Comnènes.

64. L'épibolê au temps d'Alexis Ier Comnène. *Byzantion*, t. 10 (1935), p. 81-89. — Tirage à part : Bruxelles, 1935, in-8°.

65. Les documents d'archives sources de l'histoire byzantine.

Communication au congrès des byzantinistes à Nice, 1935.

66. C.R. : Antonios Sigalas : *Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γραφῆς*. *Revue critique d'histoire et de littérature*, n. s., t. 102 (1935), p. 11-12.

67. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1934-1935 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1935-1936, Melun, 1935, p. 59-60.

Paléographie et diplomatique du papyrus byzantins et des copies de la chancellerie impériale. — Les institutions financières sous les Comnènes (*suite*).

68. Papyrus byzantins et documents d'archives. *Atti del IV congresso internazionale di papirologia* (Firenze, aprile-maggio 1935-XIII), Milan, 1936, p. 63-67. — Tirage à part : Milan, 1936, in-8°.

69. Les Actes de Lavra sous les Paléologues. *Studi bizantini e neoellenici*, vol. 5 (1926), p. 600-607. — Tirage à part : s.l.n.d., in-8°.

Communication au 5e Congrès international des études byzantines à Rome, 20-26 septembre 1936.

70. C.R. : Georgina Buckler. Anna Comnena. A study. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 10 (1936), p. 85.

71. C.R. : Byzantinische Geschichtsschreiber und Chronisten et Byzantinische Dichtung éd. Gustav Soyter. *Ibidem*, p. 86-87.

72. C.R. : Marc le Diacre. Vie de Porphyre, évêque de Gaza, éd. H. Grégoire et M. A. Kugener. *Ibidem*, p. 87.

73. C.R. : Démétrius Cydonès. Correspondance, éd. Giuseppe Cammelli. *Ibidem*, p. 88.

74. C.R. : L'Empereur Julien. Œuvres complètes, t. I, 1re partie : Discours de Julien César, éd. J. Bidez. *Ibidem*, p. 88-89.

75. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1935-1936 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1936-1937, Melun, 1936, p. 51-52.

Lecture de papyrus byzantins. — Recherches sur les charges et les corvées sous les Comnènes.

76. (En collaboration avec P. Collomp). Actes de Lavra. Édition diplomatique et critique d'après les descriptions, photographies et copies de Gabriel Millet et Spyridon de Lavra. T. I (897-1118). Paris, P. Lethielleux, 1937, in-8°, xxxi-249 p. ; album in-4°, 30 pl.

Archives de l'Athos, publiés sous la direction de Gabriel Millet, membre de l'Institut.

Comptes rendus : Stéphane Binon. *Byzantion* t. 12 (1937), p. 607-625. — G. de Jerphanion. *Orientalia christiana periodica*, 4 (1938), p. 560-563. — Stéphane Binon. *Revue d'histoire ecclésiastique*, 34 (1938), p. 314-319. — J.-R. de Vieillefond. *Revue des études grecques*, t. 51 (1938), p. 574-575. — Marcel Hombert, *Chronique d'Égypte*, 1938, p. 438-439. — Paul Collart *Revue de Philologie*, 3e s., t. 13 (1939), p. 90-92. — Franz Dölger. *Byzantinische Zeitschrift*, 39 (1939), p. 23-66. — A. Vogt. *Revue des Questions historiques*, vol. 133 (1939), p. 135-137. — A. Baumstark, *Oriens christianus*, 36 (1941), p. 265-268.

77. *Φιλικόν* de Fl. Jean Officialis. Papyrus inédit de l'époque byzantine. Mélanges offerts à M. Desrousseaux, Paris, 1937, p. 417-422. — Tirage à part : Paris, 1937, in-8°.

78. Recensements de terres sous les premiers Paléologues. Remarques sur la pratique de la chancellerie impériale et des services du fisc. *Byzantion*, t. 12 (1937), p. 105-118. — Tirage à part : Bruxelles, 1937, in-8°.

79. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1936-1937 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1937-1938, Melun, 1937, p. 85-86.

Lecture de papyrus byzantins. — Explication des lettres Théophylacte, évêque de Bulgarie. — Lecture et explication de pièces de Lavra datant des premiers Paléologues.

80. *Δόσις, συνήθεια, σχιδευμός, ἀποσχιδευμός* (Alexiade III, vi, 7). Mélanges Boisacq, II, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales et slaves*, 6 (1938), p. 219-224. — Tirage à part : Bruxelles, 1938, in-8°.

81. (En collaboration avec D. A. Zakythinos). Un faux chrysobulle d'Andronic III Paléologue. *Byzantion*, t. 13 (1938), p. 1-8, 2 pl. h.t. — Tirage à part : Bruxelles, 1938, in-8°.

82. La diplomatique byzantine depuis 1905. *Byzantion*, t. 13 (1938), p. 605-629. — Tirage à part : Bruxelles, 1939, in-8°.

Communication au Congrès de l'Association Guillaume Budé à Strasbourg, avril 1938.

83. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1937-1938 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1938-1939, Melun, 1939, p. 65-66.

Lecture de papyrus d'époque byzantine. — Exposé sur les dignités et fonctions sous les Comnènes et les Anges.

84. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1938-1939 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1939-1940, Melun, 1939, p. 64.

Lecture et explication de lettres privées et administratives provenant de recueils de papyrus. — Recherches sur la politique fiscale et la condition des terres au XIe siècle.

85. Une étymologie (?) de Michel Attaliate. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 16 (1942), p. 63-66. — Tirage à part : Paris, Klincksieck, 1942, in-8°.

86. A propos d'un ouvrage récent sur l'histoire de l'État byzantin. *Revue de Philologie*, 3e s., t. 16 (1942), p. 169-180.

Sur l'ouvrage de G. Ostrogorsky (*Handbuch der Altertumswissenschaft*).

87. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1939-1940 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1940-1941 et 1941-1942. Melun, 1943, p. 109-110.

Introduction aux études byzantines, principalement sous le Comnènes et les Anges. — La politique agraire aux XIe et XIIe s.

88. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1940-1941 à l'École des Hautes Études. *Ibidem*, p. 110.

Lecture et explication de textes servant d'introduction à l'étude des sources diplomatiques. — Recherches sur la politique agraire sous Jean II et Manuel Comnène.

89. La politique de Michel VIII Paléologue a l'égard des monastères. *Études byzantines*, t. I (1943), p. 73-74. — Tirage à part : s.l.n.d., in-8°.

90. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1941-1942 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1942-1943 et 1943-1944, Melun, 1945, p. 117-119.

Étude de documents d'archives sur la politique fiscale et agraire d'Alexis Ier Comnène et sur le règne de Michel VIII Paléologue. — Explication de textes relatifs à la vie rurale.

91. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1942-1943 à l'École des Hautes Études. *Ibidem*, p. 119.

Étude des chapitres de la *Chronographie* de Michel Psellos relatifs au règne de Basile II. — Recherches sur la vie rurale.

92. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1943-1944 à l'École des Hautes Études. *Annuaire* 1944-1945, 1945-1946, 1946-1947, Paris, Imprimerie Nationale, 1946, p. 82-83.

Étude comparée de documents latins et byzantins relatifs à l'empire d'Orient. — Déchiffrement et explication de documents d'archives.

93. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1944-1945 à l'École des Hautes Études. *Ibidem*, p. 83.

Étude de l'organisation agraire dans l'empire latin de Constantinople. — Renseignements fournis par les documents d'archives sur les constructions des campagnes byzantines.

94. Rapport sur les conférences de philologie byzantine de l'année 1945-1946 à l'École des Hautes Études. *Ibidem*, p. 84.

Étude des impôts et droits divers sous les Paléologues.

A PARAITRE :

95. A propos du « bien » de Michel le Brave. 6 p. in-8° composées en 1940, destinées à la *Revue des Études roumaines*, qui n'a pu paraître en raison des circonstances.

96. La vie rurale dans l'empire byzantin. Un vol. à paraître à la librairie Adrien Maisonneuve.

Conférences faites au Collège de France en 1945.

EN PRÉPARATION :

97. Actes de Lavra, t. II.

98. Les institutions financières et la politique fiscale sous les Comnènes.

99. Un papyrus inédit relatif a l'entretien des digues dans l'Égypte byzantine.

100. La femme grecque.

101. Les Comnènes.

102. Les Paléologues.

COMPTES RENDUS

A. A. VASILIEV, *Justin the First, An Introduction to the Epoch of Justinian the Great.* Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1950. VIII, 439 pp. in-8° (Dumbarton Oaks Studies, I).

L'empereur Justin Ier n'était pas une de ces personnalités qui inspirent aux historiens beaucoup d'admiration et de sympathie. Ancien porcher, devenu comte des excubiteurs et enfin empereur à l'âge de 66 ou 68 ans, il resta inculte jusqu'à sa mort et dut, pendant les neuf ans de son règne, s'effacer de plus en plus devant son neveu et futur successeur, l'énergique et ambitieux Justinien. Il n'est donc pas étonnant que, jusqu'à ces derniers temps, on ne lui ait encore consacré aucune monographie spéciale, et que même dans les histoires générales de l'Empire Byzantin, son règne soit d'habitude traité sommairement et en peu de pages.

Par une étonnante coïncidence, deux importants ouvrages viennent de paraître presque simultanément pour combler cette lacune, tous deux écrits par des maîtres incontestables des études byzantines, l'un par feu Ernest Stein, l'autre par A. A. Vasiliev. Il est vrai que Stein, dans le second volume de l'*Histoire du Bas-Empire* publié en 1949, quatre ans après sa mort prématurée (25 févr. 1945), ne réserve à l'époque de Justin que 54 pages (p. 219-273) ou plutôt une quarantaine, puisque le reste concerne les événements dans les états voisins : Italie, Burgondie et Afrique. Mais ces quelque 40 pages, écrites par un historien d'une rare compétence et d'une grande acribie, sont dignes d'être comparées avec l'autre ouvrage capital de presque 450 pages que nous devons au vigoureux octogénaire A. A. Vasiliev. Ce n'est qu'à la veille de sa publication que l'auteur a appris que le volume de Stein venait de paraître, de sorte que les deux savants ont écrit leurs livres indépendamment l'un de l'autre.

L'ouvrage du Nestor de la Byzantinologie témoigne de sa connaissance profonde du temps de Justin. Une immense quantité de publications, écrites en maintes langues, a été mise à contribution

pour écrire cette vaste monographie dans laquelle rien ne manque. C'est surtout sa parfaite connaissance des langues et des littératures orientales et slaves qui a permis à l'auteur de rendre à ses lecteurs les services les plus précieux. Dans le plus long chapitre, celui qui traite de la politique religieuse de l'empereur, Vasiliev a traduit des parties très considérables des actes des différents synodes de 518. Ces longues traductions de documents contemporains expliquent en partie la grande étendue de ce volume consacré à un règne de neuf ans seulement. Mais elle est aussi la conséquence d'une grande prolixité et de maintes répétitions (1). Si nous ajoutons qu'on constate parfois chez Vasiliev (il en va autrement dans l'ouvrage de Stein) un certain manque de critique (2) et qu'on rencontre parfois sous sa plume des jugements arbitraires, c'est vraiment tout ce qu'on peut trouver à redire dans ce bel ouvrage. Il est évident que, dans des volumes d'une telle étendue, et qui sont bourrés d'érudition, d'autres savants découvriront facilement quantité de détails où des divergences d'opinion et des rectifications seront possibles. Les nombreuses remarques que je fais sui-

(1) Non seulement les indications bibliographiques dans les notes sont parfois répétées plus ou moins littéralement (p. ex. p. 26 n. 43 cf. p. 242 n. 193 ; p. 96 n. 73 cf. 414 n. 1 ; p. 105 n. 3 cf. p. 130 n. 50, où l'incompréhensible « August, 534 » doit être corrigé, d'après l'autre note, en Aug. 554), mais aussi des passages plus étendus (comme celui sur les bateaux de la Mer Rouge, p. 295 et 367) et des pages entières (p. 384-5 = p. 422-3). L'âge de Justin est discuté quatre fois (p. 63 n. 43, p. 85 n. 64, p. 96 n. 73, p. 414 n. 1), la mission de Probus, le neveu d'Anastase, en Crimée est mentionnée cinq fois (cf. Index, p. 436), etc. A ces répétitions s'ajoutent parfois dans les citations un genre de redites qu'on semble aimer en Amérique, comme (p. 15 n. 18) « Nicephorus Callistus Xanthopulus, *Nicephori Callisti Xanthopuli Ecclesiastica Historia* », ou des « explications » qui comptent avec des lecteurs d'une simplicité extraordinaire (comme p. 146[2] Joannes-John, p. 177 n. 65 « the so-called Round Castle... which derived its name from its circular form », p. 351 Skirtus (Scirtus), p. 362 pu. Leuke-Kome (Leuce-Come), etc.).

(2) P. ex. les remarques sur un prétendu concile de Rome en 518 (p. 167) ou sur la correspondance entre Elesboas et Justin. Il est sans intérêt de savoir que, selon Vasiliev, « Baronius and Mansi did not invent their information », car le pape « must have consulted some prelates »... « it was not, however, a formal council », et que, de toute évidence, Justin et Elesboas doivent avoir échangé des lettres (comme le roi d'Éthiopie a aussi écrit à celui de Perse ; cf. Jean d'Éphèse, *Vies des Saints Orientaux*, ch. 10, *PO* 17, p. 153). La seule chose qui importe dans ces cas est de savoir si le concile en question est attesté par les sources, et si les lettres que nous possédons sont authentiques ou forgées.

vre sont faites pour montrer mon vif intérêt et ne peuvent nullement diminuer la grande admiration que ce chef-d'œuvre mérite.

Le premier chapitre contient, après une introduction générale, une énumération des sources grecques, latines, syriaques, éthiopiennes, arabes, russes et arméniennes, enfin quelques remarques sur les textes législatifs, les inscriptions et les papyri.

Les sources ne sont pas toujours citées d'après les meilleures éditions. Le patriarche Nicéphore (p. 240, n. 190) devrait être cité d'après l'édition de C. de Boor (p. 132[9]). Il est surtout regrettable que l'auteur n'ait pas consulté l'important t. III des *Acta Conciliorum Oecumenicorum* d'Ed. Schwartz qui contient la première édition critique de tant de textes qui sont cités dans son ouvrage. Il déclare qu'il n'a pas vu cette publication (p. 146 n. 16) ; la Yale University Library en possède pourtant un exemplaire.

Sur Théodore le Lecteur (p. 12 n. 9) un renvoi à l'article *Theodoros* n° 48 dans la *RE* de Pauly-Wissowa serait plus utile que celui à Christ-Schmid.

Parmi les sources latines, le *Bréviaire* de Libérat (p. 22, n. 34) et la lettre d'Innocent de Maronée sur la conférence de 532 (p. 128, n. 43) auraient dû être cités d'après la collection de Schwartz (*ACO* t. II, vol. V, p. 98-141 ; t. IV, vol. II, p. 169-184).

Vasiliev considère la *Vie de Gregentius*, dont il a jadis publié une partie, comme historique (p. 16-17, 298), parce qu'elle mentionne certains faits d'une manière confirmée par des auteurs dignes de foi. Mais il est évident que ces détails sont empruntés à d'autres sources, tandis que le reste de la *Vie* est sans valeur. Pour s'en convaincre il suffit d'énumérer quelques toponymes qui y figurent. Le village de *Μπλιαρές* à deux étapes de la Mer du Nord (*πρὸς ἄρκτον θάλασσα*), l'évêché de *Μορύνη*, la ville d'*Αντήνορα*, la forteresse de *Λαργέντιον* près de Milan, la capitale des Éthiopiens *Ἀμλέμ*, *Λεγμία* en Arabie, toutes ces localités sont des produits de la pure fantaisie (cf. P. Peeters, *AB* 31 [1912], p. 109 et *AASS*, Propyl. Decemb., p. 481). L'évêque de Ẓaphār lui-même qui a baptisé en Arabie 5 millions 1/2 de Juifs appartient manifestement à la légende. Si, dans sa *Vie*, le patriarche d'Alexandrie est appelé Proterius (p. 298 n. 74 : « this man is never mentioned in any records except in connection with Gregentius »), c'est probablement parce que l'auteur savait qu'un authentique Proterius (452-457) avait été patriarche orthodoxe d'Alexandrie.

Parmi les sources syriaques le *Livre des Himyarites*, publié par

Axel Moberg, trouve dans Vasiliev également un défenseur de sa valeur historique. Ici je partage aussi les doutes bien fondés du R. P. Peeters (*AB* 43 [1925], p. 145-146 ; *AASS*, l. c., p. 473-474) qui, certes, connaissait mieux que personne les critères d'après lesquels il faut examiner la valeur de pareils textes hagiographiques. Il est vrai que le nom de Masruk au lieu de Dū Nuwās se retrouve dans deux autres sources (p. 292 n. 64) ; mais cela prouve uniquement que ces trois écrits dépendent l'un de l'autre, et nullement que ce nom « d'origine obscure » soit néanmoins « firmly established ».

Dans les remarques sur Siméon de Bēth-Aršam, la phrase suivante est énigmatique : « his death must have taken place before 548, in which year Theodora died, because he came to Constantinople to see her ». On doit ajouter que, selon Jean d'Éphèse (*PO* 17, p. 157), « ayant été honoré par l'impératrice pendant un an, il y mourut », d'après Diakonov et Brooks (*PO*, *l. c.*, n. 2) probablement en 540 déjà.

On devrait toujours citer (le Ps.-) Zacharie le Rhéteur d'après la dernière édition et traduction de Brooks (p. 24 n. 39) qui est meilleure que les deux traductions de 1899. Quant aux remarques sur les extraits de Jean d'Éphèse copiés par le Ps.-Denys de Tellmaḥré et publiés par Nau (p. 22-23 ; 32), les doutes de Diakonov (p. 235 n. 180) n'étaient que trop justifiés ; voir maintenant Stein II, p. 827-831, excursus S.

L'étude de F. Haase sur la version arménienne de Michel le Syrien est appelée « most important » (p. 28 n. 48) ; en réalité elle est assez médiocre et d'ailleurs superflue, parce qu'il saute aux yeux que cette version est sans valeur depuis que l'original syriaque a été retrouvé.

Parlant de Jean Psaltès, archimandrite de Bēth Aphtonia, et citant en même temps l'histoire de Jean Bar Aphtonia, Vas. ajoute : « I shall put aside the confusing possibility of two or more persons bearing the name of Iohannes who lived and wrote at the same time » (p. 30 n. 53). Résultat : il a en effet confondu ces deux Jean, en appelant le monastère celui de Bar Aphtonia (p. 227 avec la n. 165).

Parmi les sources arméniennes figure l'ouvrage de Vardan (p. 39 n. 74) ; l'édition et la traduction de son *Histoire* par J. Muyldermans (Louvain-Paris 1927) auraient dû être mentionnées.

L'inscription du roi Silko (p. 41 n° 2) appartient à l'époque de Justinien (cf. p. 286).

Chap. II, « From Swineherd to Emperor », nous parle de la vie de Justin avant son avènement. L'affirmation de Roesler et Vas. (p. 49 n. 19) que le nom Sabbatius est « a pure Thracian name, which undoubtedly goes back to Sabazius » n'est pas justifiée. Comme Kyriakos, Dominicus, Barḥadbešabbā, Sabbatius est dérivé du nom d'un jour de la semaine (Pape-Benseler, *Wb. d. gr. Eigenn.*, [3] 1884, p. 1323 : « Sonntag ») ; beaucoup d'évêques et d'autres personnes ont porté ce nom.

Vas. rejette l'opinion de ceux qui cherchent Bederiana, Taurision et Iustiniana Prima près de Naïssus, opinion à laquelle il préfère les anciennes identifications avec Bader, Taor et Skoplye (p. 52-59). S'il remarque que « the assertion of John of Antioch, a chronicler who lived far from the Balkans, may be inaccurate », il faut répondre que nous ne connaissons rien de la vie de cet auteur sauf sa ville natale qui n'était pas plus éloignée des Balkans que celle de Procope de Césarée.

L'opinion, partagée aussi par Stein (II, p. 221), selon laquelle les trois villes mentionnées n'étaient pas situées en Dardanie, mais en Dacia Mediterranea, n'est cependant pas uniquement basée sur le témoignage de Jean d'Antioche, mais surtout sur deux Novelles de Justinien et sur l'observation que *ἐν Δαρδάνοις* chez Procope ne doit pas forcément se référer à la province de Dardanie. Les trois articles de V. R. Petković, A. Grabar et Paul A. Underwood dans les *Cahiers archéologiques*, III (Paris, 1948), p. 40-74 semblent confirmer la nouvelle identification de Iustiniana Prima avec Tsaričin Grad, sans qu'on puisse déjà la considérer comme prouvée. L'affirmation que Iustinopolis n'était pas située près d'Ulpiana, comme Procope le dit expressément, mais près de Scupi (p. 56), dépend uniquement de la supposition que Bederiana était située à la place de l'actuelle Bader.

Vas. a certainement raison de considérer comme légendaire l'histoire de Procope selon laquelle Jean le Bossu, voulant tuer Justin, en aurait été empêché par les visions qu'il eut pendant trois nuits successives (p. 66-67). Dans la littérature hagiographique, on trouve très souvent ces visions trois fois répétées, p. ex. celles d'Helpidophoros dans le *Martyre de Basileus d'Amasée* (*AASS* Apr. III p. L-LV, § 15 sq.), celles du métropolite de Nicomédie et des gardiens du sanctuaire de S. Thomas à Brochthoi dans la *Vie*

d'Olympias (*AB* 16, p. 46), ou celles d'Acace de C/ple, racontées dans le *Panegyricus S. Barnabae* du moine Alexandre de Chypre (*AASS*, Jun. II p. 431).

Mentionnant une remarque de Reiske selon laquelle les vêtements des anciens « parimodo habebant talpas, genus murium, intextas ; vide Du Cange, v. *Talpa* », Vas. fait remarquer que Ducange n'y parle que d'une machine construite pour détruire des murs, et il ajoute : « Apparently Reiske took *muros* for *mures* » (p. 73 n. 51). Il aurait suffi de lire, dans Ducange, l'article suivant (*Talpae*) pour éviter cette imputation invraisemblable.

A la fin de la même note, l'article de Stein, *Ordinarii et campidoctores*, dans *Byzantion* 8 (1933), p. 379-387, aurait dû être cité. A la bibliographie (p. 78 n. 58) sur le couronnement de l'empereur on peut ajouter W. Ensslin, *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Wahlzeremoniell* (Würzburg 1947), article imprimé en partie dans la *BZ* 42, I.

Comme Stein (II p. 221), Vas. conteste l'affirmation de Procope que Justin aurait ignoré l'alphabet (p. 82-85). En faveur d'une telle possibilité on pourrait pourtant faire remarquer qu'on trouve au concile de 449 parmi les évêques plusieurs illettrés (cf. *Byzantion*, 16, p. 35 n° 48 ; 36 n° 83), alors qu'il était sans doute plus nécessaire pour un évêque de savoir lire que pour un guerrier.

Vas. (p. 90 n. 68) est étonné que Hamilton et Brooks traduisent δημόσιον par « public baths ». C'est cependant le sens unique de ce mot p. ex. dans Malalas (p. 291 $^{17.21}$ 295^{1}, 318^{5} etc., cf. Index p. 781 éd. Bonn).

A propos de l'élévation de Justinien sur le trône avec la dignité d'Auguste, Vas. (p. 96 n. 73) mentionne les différentes dates qu'on trouve dans les sources : le 1, 4 et 14 avril, choisissant ailleurs dans son livre tantôt le 4 (pp. 95, 244), tantôt le 1er avril (p. 241). En réalité, le 1er avril Justin lui conféra la dignité d'Auguste, le 4 il le fit couronner par le patriarche (Stein, II, p. 240).

Chap. III, « Justin's Domestic Rule », traite des exécutions d'Amantius et de Vitalien, du rappel des exilés, enfin des partis du cirque et des conseillers de l'empereur.

Aux évêques rappelés de l'exil, on peut ajouter (p. 108) Épiphane de Tyr et Julien de Bostra, peut-être aussi Pierre de Damas.

Le *Comes Orientis* Ephrem(ius) qui fut depuis avril ou mai 527 (Stein II, p. 242) patriarche d'Antioche est appelé (p. 122

etc.) tantôt Ephraim, tantôt Euphraemius (sic !). Cette forme étrange semble résulter d'une confusion de son nom avec celui de son prédécesseur Euphrasius ; en effet, Vas. dit lui-même (p. 348 n. 8) : « It is easy to confuse these two names ».

Chap. IV, « The Religious Policy of Justin » est le plus long et important du livre (p. 132-253).

Dans les actes du concile du 15 juillet 518, on trouve une énumération de 12 évêques que Vas. répète (p. 140). Dans le texte grec, leurs évêchés sont nommés, à l'exception de Bosporos et Pentapolis, dans la forme de l'*ethnicon*. Dans les cas de Semnea, Cratia et Aizanoi, Vas. fait de ces *ethnica* des toponymes inexacts (« of Semneon, of Cratianai, of Azanitai ») ; de même, il parle plus loin de « Helias of Rachlenai » (p. 152, 157), bien qu'il sache que son évêché s'appelait Rachlè (p. 152 n. 27).

D'après Vas. (p. 148), une lettre du patriarche Jean de Constantinople est adressée à Jean de Jérusalem « and to all the metropolitans who were at that time congregated there ». Mais en réalité, nous lisons *καὶ πᾶσι τοῖς μὴ ἐνδημοῦσι τηνικαῦτα μητροπολίταις* (*ACO* III, p. 76[28]), c.-à-d. « à tous les métropolites qui ne participaient pas en ce temps à la *σύνοδος ἐνδημοῦσα* » (à Constantinople !). Dans Mansi (VIII, col. 1066D) *μή* est omis.

La remarque (p. 151 n. 25) « I identify *Mandrites*... with *Joannes*... » est superflue, puisque, dans la suite, le même personnage figure plusieurs fois sous le nom Jean Mandritès (p. 155 en bas, 156 en bas). Un autre sévérien, inconnu d'ailleurs, qu'on appelle *῾Ρωμαϊκός*, ne peut pas être Romanos, un adhérent de Julien d'Halicarnasse (p. 152 n. 29), car on ne pouvait pas « traduire » un nom propre comme *῾Ρωμανός* (1). Un autre, nommé *ὁ τοῦ μοδιαρίου*, n'est certainement pas Sévère d'Antioche (« evidently » p. 154 n. 36). Schwartz préfère la leçon *μοδαρίου* (*ACO* III, p. 87[16]).

Le nom du quartier de Tyr (*ἐν*) *᾽Ιαμψύφοις* (p. 157 n. 38) est écrit dans l'édition de Schwartz (*ACO*, t. III, p. 90[9]) *ἐν ᾽Ιαμφούφοις* ; je me demande s'il n'est pas dérivé du nom hébraïque de la Mer des Roseaux, Yam Sūph (cf. Mansi, VIII, col. 1092c : *in Jamsuphis*).

(1) Une inscription de la caverne du couvent de Khoziba (Dēr el-Kelṭ près de Jéricho) mentionne un moine *῾Ρωμανὸς ὁ Πέρσις* (= *-ης*) ; cf. A. M. Schneider dans *Römische Quartalschrift*, t. XXXIX 1931), p. 323, n° 106.

Le mot ἀποκρισιάριος est traduit p. 174 par *officer*, p. 280 par *ambassador*, et p. 379 par *treasurer*.

L'étrange conduite de l'empereur et de Dorothée de Thessalonique envers les légats du pape (p. 185-188) s'explique probablement par le fait que, déjà vers 515, cet évêque aspirait à un patriarcat indépendant de Rome (cf. Théod. le Lecteur, éd. Miller, *Rev. Arch.*, N. S. 26 [1873] p. 399 ; *PG* 86[1] col. 217[c] ; mal compris par Théophane, *Chron.*, p. 162[22-25] de Boor).

Vas. (p. 215, 217 n. 146) suppose que le pape Jean arriva à Constantinople au printemps de 526 ; d'après Stein (II p. 258-261 et excursus F, p. 795) il y célébra déjà la fête de Noël 525.

Selon Vas. (p. 221-225, 241) la persécution religieuse n'a pas sévi pendant le règne de Justin toujours avec la même vigueur, mais il semble qu'après l'assassinat de Vitalien en juillet 520, il y eut une période pendant laquelle le gouvernement montrait plus d'indulgence et de tolérance. En effet, dans les lettres échangées entre Constantinople et Rome en 520-521 (p. 200-206), Justin et surtout Justinien insistent sur un traitement plus indulgent de la population dissidente de l'Orient qui résista à l'ordre de supprimer les noms de certains évêques (*antistites* n'est pas ici « priests ») dans les diptyques (cf. p. 201). On pourrait voir, dans cette nouvelle attitude du gouvernement, un premier signe de l'influence de Théodora. La persécution semble avoir recommencé en 525, car, d'après le continuateur de Zacharie le Rhéteur (*HE* 8, 5, p. 82, 15 [55, 5]), les moines orientaux furent expulsés depuis la 3e jusqu'à la 9e indiction (525-531). Mais la *Chronique d'Édesse* la fait commencer le 24 déc. 522 (cf. p. 237 n. 183), et Brooks préfère l'année 521 (Sev. Ant., *Select letters*, transl. p. 324 n. 1, 479 ad p. 148 ; *PO*, 12, p. 279).

La liste de 31 évêques monophysites du patriarcat d'Antioche, chassés en 518-9, est aussi incomplète que celle de Devreesse (citée ib. n. 163), car les évêques isauriens et un phénicien y manquent (voir *Traditio* V [1947], p. 137, 141 sq.). Stein (II, p. 231) donne le nombre de 32 ou 33 évêques, en blâmant à tort Duchesne d'avoir parlé de 40 environ. Dans cette liste il faut lire Entrechius au lieu d'Ethericus d'Anazarbe, Antoninus au lieu d'« Antony » d'Alep, et Ahron au lieu d'Akhron d'Arsamosata.

Dans la note sur Julien d'Halicarnasse (p. 228 n. 166), le livre fondamental de Draguet est omis.

L'affirmation que Philoxène, avant d'être consacré évêque, au-

rait vécu longtemps dans les monastères d'Amida (p. 229 init.), n'est pas attestée par les sources.

Dans l'histoire de Serge de Cyr (p. 232 sq.), Vas. confond le monophysite Serge I qui, après sa déposition, prit part à la *Collatio* de 532 (sic), avec son successeur, le nestorien Serge II (cf. M. A. Kugener, *Oriens Christ.* II [Rome 1902], 278-80).

Par distraction Vas. appelle Asclepius d'Édesse « monophysite » (p. 233 pu.), bien qu'il fût, d'après ses adversaires, plutôt un « nestorien » (p. 237 n. 183 init.).

L'histoire de Paul d'Édesse, selon les auteurs syriaques, est confirmée, d'après Vas. (p. 234 init., cf. déjà p. 224), par une lettre de Jacques de Sarūg. A la page suivante nous lisons que « most recently Paul Peeters has come to a very plausible conclusion, that Jacob was orthodox » (p. 235 avec la n. 179). Il faut cependant ajouter que, dans cet article, le regretté Bollandiste considère aussi bien l'histoire de Paul que ladite lettre de Jacques comme des faux.

Dans le cas de Paul d'Antioche, la traduction de *ξενοδόχος* par « innkeeper » (p. 235) ne me semble pas heureuse ; il s'agit sans doute d'une charge ecclésiastique, celle de directeur d'un hospice pour les pèlerins.

Mentionnant la loi de Justin et Justinien contre les hérétiques et les manichéens, promulguée entre le 4 avril et le 1er août 527, ni Vasiliev (p. 244) ni Stein (II, p. 371 n. 1) ne mentionnent qu'à cette époque, Paul le Perse eut une discussion avec le manichéen Photin sur l'ordre des deux empereurs ; c'est probablement à cette même occasion que Zacharie le Scholastique a écrit son *Ἀντίῤῥησις* contre un pamphlet manichéen (Giov. Mercati, *Studi e testi*, V [1901] p. 180-200, surtout 184-8).

Vas. remarque (p. 249) que, d'après Rusticus (*PL* 67, col. 1251/2), 2500 évêques (*sacerdotes*) auraient reconnu, sous Justin, le concile de Chalcédoine *per libellos*, alors que, selon Hefele, il y avait alors plus de 6000 évêques ; il en conclut que c'était peut-être seulement une minorité des évêques qui était orthodoxe. Mais les deux chiffres sont pareillement inexacts, car, dans l'Empire de l'Est, il n'y avait alors certainement pas beaucoup plus de 1000 évêchés. Rusticus, qui ajoute le mot *forsan* à son chiffre, a écrit le traité où il figure d'après des informations orales (col. 1170B : *collocutionibus*), peut-être dans son exil en Thébaïde ; son témoignage ne reflète certes pas, « in other words, the papal court ».

Après la mort de Dioscore II d'Alexandrie, Timothée IV fut consacré en octobre 517 (Brooks, *BZ*, 12 [1903] 494 sq.) ; les dates 518-536 (p. 250[5] et 284) sont inexactes.

La *Vie de Théognius* par Cyrille de Scythopolis devrait être citée (p. 252 n. 215) d'après Schwartz (*T U* 49, II, p. 241[8]-243[19]).

Le chap. V est intitulé « Justin's External Policy ».

Concernant les généraux Narsès et Aratius (p. 271), qui appartenaient à la famille arménienne des Kamsarakan, voir Stein (II, Index, p. 865 et 885, s. vv.).

La retraite de Libélarius (p. 272) fut suivie d'un armistice et de négociations (Ps.-Zach. Rhét. VIII 5. Stein II p. 271).

L'église de l'apôtre Thomas n'était pas à Émèse (p. 277 ult.), mais à *Ἴμμες* (en syr. 'MS, 'M'S, 'MWS, tandis qu'Émèse s'écrit ḤMṢ), cf. Honigmann, *Ztschr. f. Semitistik* I [1922], p. 23.

Vas. cite (p. 277 sq., n. 33) le passage suivant de la traduction de Barhébrée par Bruns et Kirsch : « Mondarus... depopulatus est omnem Dalmatiam », en ajoutant : « I believe that in the distorted form of Dalmatia we should recognize the name Dabanas mentioned in the *Notitia dignitatum*, XXXV, 6, 18, which according to Honigmann is presumably located in Osrhoene ». En réalité, ce n'est pas une suggestion de ma part que Dabanas appartenait à l'Osrhoène, puisque la *Not. dign.* or. XXXV ne concerne que cette province. Mais, dans la traduction de Bruns et Kirsch, « Dalmatia » est une transcription erronée des lettres syriaques D-LIMIṬON (cf. l'édition fac-similé de Budge, fol. 29[r] ligne 30), c.-à-d. « du Limes (*λιμητόν*) » ; cf. Honigmann, *ZDPV* 47 (1924), p. 12, n° 273. Budge (p. 73) traduit « the whole country of the Frontiers », mots paraphrasés par Vas. lui-même (p. 277) par « the frontier region ».

Je ne suis pas sûr que « Serge, évêque de Bēth Reṣāfā » veuille dire S. évêque de Reṣāfā (p. 279 avec la n. 36). Il pourrait s'agir d'un évêque d'un siège inconnu, appartenant à la famille des Ruṣāfāyē qui résidait à Édesse (cf. *Encycl. de l'Islam*, s. v. *Orfa*, p. 1065a). Il me semble également douteux que l'Éthiopie, mentionnée par Théodoret parmi les pays qui acceptaient volontiers la souveraineté romaine, doit être l'Abyssinie (p. 284). Le nom d'Éthiopie pouvait signifier n'importe quel pays au sud de l'Égypte où la population était noire (cf. Pietschmann, *RE* I col. 1096, s. v. *Aithiopia*).

Dans les remarques concernant le prétendu patriarche d'Alexandrie Asterius (p. 285 n. 47 fin.), je ne comprends pas comment la

phrase « The name of Asterius is mentioned neither in Le Quien, *Or. Chr.* ... nor... » est compatible avec la remarque deux lignes plus bas : « Le Quien says that Symeon Metaphrastes invented (finxisse) Asterius ».

Vas. (p. 287) répète sans hésitation l'affirmation de Procope, selon laquelle Dioclétien aurait cherché l'*amitié* des Nobades et Blemmyes en leur permettant de célébrer leurs rites païens dans l'île de Philae, « and for this reason he named the place Philae ». Strabon connaît déjà l'île sous ce nom, et Diodore (I 22) et Sénèque (apud Serv. *Aen.* VI 154 : Philas, i. e. amicas) le dérivent également du verbe φιλεῖν.

Aux notes bibliographiques sur Elesbaas (p. 297 n. 73 in fin.) ajouter P. Peeters, *AASS*, Propyl. Decembr. (1940), p. 480 sq., E. Littmann, *RE* Suppl. 7, 79 et Stein II, p. 104 n. 1.

Comme d'autres savants, Vas. (p. 305 avec la n. 90) suppose que Caesarius ou Ps.-Caesarius, l'auteur des *Questions et réponses théologiques* qui mentionne les Σκλαυηνοί, a écrit au 4e siècle. Il cite entre autres Bardenhewer (*GakL* III p. 174) qui fait cependant remarquer que cet auteur cite déjà (*PG* 38, 1105) S. Maxime (le Confesseur). D'après G. Bardy il ne peut être antérieur au 8e siècle (*Rev. bibl.*, 42 [1933], p. 337, 343-346).

D'une remarque de Procope, disant qu'en 531, les Huns, Antes et Sclavènes avaient déjà traversé maintes fois le Danube, Vas. conclut (p. 309-310) que, déjà avant 527, ces trois peuples doivent avoir pénétré dans l'Empire Romain. Cela reste pourtant douteux quant aux Sclavènes ; les *Getae*, mentionnés en 517, étaient probablement des Antes (Stein II 106 n. 1).

De la remarque de Procope, selon laquelle les habitants de Bosporus désiraient devenir des sujets de l'Empire (p. 313), on peut rapprocher le fait que, dès le 15 juillet 518, l'évêque Jean de Bosporus participait au concile de Constantinople (cf. p. 140).

Le Chap. VI concerne « Justin and the West », le chap. VII : « Economic conditions of the Empire under Justin ».

L'église d'Antioche mentionnée p. 346e, ne s'appelait pas Kration, mais Kerate(i)a ou Kerate(i)on (cf. H. Leclercq, *Antioche*, dans *Dict. d'Arch. Chrét.*, t. I, 2e partie, col. 2376 sq.).

L'affirmation de certains chroniqueurs syriaques (ajoutez Michel le Syrien), selon laquelle Asclepius d'Édesse aurait péri en 526 lors du tremblement de terre d'Antioche (p. 347 n. 4), est fausse ; il était mort dès le 27 juin 525 (*Chron. d'Édesse*, 91).

Il n'est pas exact que les tremblements de terre connus à cette époque eurent lieu « during the first years of Justin's reign » (p.349), car Dyrrhachium et Anazarbe furent détruites en 524 et 525, Pompéïopolis même en 528 (Malal. p. 436 Bonn), donc sous Justinien (cf. Stein, II p. 420 n. 1 sur la date et sur la situation de cette ville).

A mon avis, aucun évêque d'Édesse ne s'appela jamais « Amidonius » (p. 352[2]). Vers 553, Amazonius est attesté, tandis que l'hymne syriaque sur l'église S. Sophie d'Édesse mentionne les trois fondateurs Amīdānos (sans « évêque »), Asaph et Addaï ; le dernier nom est celui de l'évêque d'Édesse, depuis 533 jusqu'à une date inconnue après 540 (*Chron. Edess.*, 100. 105).

Sur la sécheresse qui sévit en Palestine pendant des années, tarit les eaux du Siloam (Shiloah) à Jérusalem (p. 353) et causa une famine, voir surtout Cyrille de Scythopolis, *Vita Sabae*, 66 sq., p. 167-169 éd. Schwartz (Stein, II, p. 242).

La traduction de « *veterem Epirum* (*Getae depraedati sunt*) ». par « the ancient Epirus » (p. 354 avec la n. 20) est peu recommandable. Il s'agit de la *province* d'Epirus Vetus (cf. p. 173 « New Epirus » et p. 308 « the old Epirus », mieux « Old Epirus »).

Comme date de l'abbesse Aetheria (Egeria) Vas. accepte celle proposée par K. Meister (entre 533 et 540), rejetée par la plupart des savants, « because in the sixth century (not in the fourth) trade relations between Byzantium and India were active » (p. 365, n. 44). Mais Ammien Marcellin (XXII, 7, 10 ; vol. I, p. 261[1-2] éd. C. U. Clark) mentionne parmi les ambassades qui, en 362, arrivèrent à Constantinople chez Julien celle des Indes (nationibus Indicis certatim cum donis optimates mittentibus... ab usque Divis et Serendivis), ce qui ne serait pas compréhensible si, au 4e siècle, il n'y avait pas de relations commerciales entre les deux pays.

La question de savoir si Cosmas Indicopleustes est allé à Ceylan et aux Indes (p. 369) est de nouveau discutée par Stein (II, p. 103 n. 1).

A propos du nom de Nysios (écrit *Νοΐσιος*) qui figure dans une inscription de (Nysa-) Scythopolis (p. 380), voir maintenant Rud. Egger, *Der Grabstein von Čekančevo*, dans *Schriften d. Balkan-Kommission, Antiquarische Abt.*, XI/2, p. 8 et 11 n. 28 (N. = Dionysios).

Vas. énumère un certain nombre d'inscriptions des années 518-527, « because they have never before been collected for Justin's

period » (p. 381). Mais l'ouvrage de Mgr Devreesse (1), souvent cité par l'auteur, contient une « Liste des inscriptions datées » (de 317-745) dans laquelle on trouve (p. 315) six inscriptions du temps de Justin omises ici (dont une de date incertaine). On doit chercher ailleurs celles de Ghour et Gerasa (p. 273, 361). Celle de Sudjin (527-8) appartient déjà à l'époque de Justinien. Ces inscriptions montreraient, d'après Vas. (p. 381), que, sous Justin, « new churches... and new buildings, patronized of course by saints of Chalcedonian trend, were erected in monophysite Syria as a counterpoise to the monophysitic shrines, of which many were closed or converted to the orthodox cult ». L'idée que les deux partis divisés par des divergences d'ordre christologique auraient eu à cette époque déjà des saints particuliers réservés exclusivement à leurs adhérents est sans doute erronée. Même Ste Euphémie qu'on a souvent considérée comme une sainte patronne des Chalcédoniens, parce que le concile avait siégé dans son sanctuaire à Chalcédoine, ne fut pas regardée comme telle par les monophysites. Sous Pierre Monge dix évêques et 30.000 moines monophysites se réunirent au *μαρτύριον* de sainte Euphémie près d'Alexandrie (Zachar. Rhet., *HE*, VI, 2, éd. Brooks dans *CSCO*, Scr. Syri, ser. III, t. VI, p. 4^{22} [2^{31}]; Liberatus, *Brev.* 17, cependant, dit « in Caesarea basilica » : *ACO*, t. II, vol. V, p. 130^{5}) ; Sévère d'Antioche lui-même prononça peu de jours après sa consécration (nov. 518) une allocution (*προσφώνησις*) dans le martyrium de sainte Euphémie à Daphné (*PO*, II, p. 323-325). Entre 512 et 518, Jean Rufus raconte dans ses *Plérophories* que le peuple de Constantinople protégea jadis contre les persécutions de Nestorius le diacre Basile « qui plaça sur le chemin du salut » Pierre l'Ibère, en le conduisant à l'église de Ste Euphémie, où il demeura un certain temps (*PO*, 8, p. 80).

A la fin de ce chapitre Vas. donne une utile énumération des monnaies de Justin, trouvées dans différents pays (p. 383-388). On ne comprend pas pourquoi les pièces trouvées près de Sebastiye (-Samaria) en Palestine figurent sous « Asia Minor and Anatolia » (p. 386 ; pourquoi d'ailleurs ces deux synonymes ?) au lieu de Palestine (p. 385), celles de Roumanie sous *Dalmatia* (p. 387), et celles de Corinthe d'abord sous Grèce (p. 387 : eight coins), mais encore une fois tout à la fin (p. 388 : seven coins).

(1) *Le patriarcat d'Antioche* (Paris 1945).

Après le chap. VIII, « Justin and Legislation », un « Epilogue : Justin's Death and Burial » et un « Excursus : The Archangel Ivory in the British Museum and the Coins of Justin the First » concluent le volume. Cet ivoire (p. 418-426) montre l'archange Michel avec une inscription : + *δέχου παρόντα καὶ μαθῶν τὴν αἰτίαν....* Vas. explique cette légende incomplète comme une allusion à la restauration de l'orthodoxie sous Justin. Jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le distique complet, on ne pourra guère proposer une solution plus satisfaisante.

Un « Index of Names and Subjects » (p. 429-439) contient beaucoup de noms de savants modernes, tandis qu'il est assez incomplet en ce qui concerne les noms propres anciens. On cherche en vain, p. ex., Altziagiri 356 (n. 26), Andreas Lausiacus 103, Apraemius (et varr.) 64 (n. 44), Aratius 271, Ardabur 103, Godila 71, lampsypha 157, Leontius Scholasticus 120, Macedonia, dancing girl 103, Nememtiyan 38, Theodosius Zticcas 117, et beaucoup d'autres noms. Au lieu de « Apion, Egyptian » on lirait mieux « A., Eg. family ». Sous Dionysius of Tell-Mahre adde Pseudo-, tandis que Ps.-Dorotheus serait mieux placé sous « Dorotheus, Pseudo-, of Tyre ». Ephraim of Amida, Ephraim, Patriarch of Antioch, et Euphraemius (sic) sont le même personnage (adde p. 41) ; Euphrasius of Jerusalem est le même qu'Euphrasius, Patriarch of Antioch (né à Jérusalem) ; adde Eupremius, Abyssinian bishop, 294. Les deux Félix sont peut-être identiques. Jerusalem, « Council at » et « Synod at » concernent la même assemblée. Sous « John Psaltes » adde 292 (note 64). « Marinus, conspirator » serait mieux ajouté sous « M., praetorian prefect » ; au lieu de « Misael, conspirator » on lirait mieux « M., chamberlain ». « Mundhir, Justin's envoy » est une erreur ; il s'agit de Mundhir III. Placer Orontes après Onogurs. « Symmachus, ambassador », lire « S., Head of the Senate » ou « S., Patrician ». On aurait apprécié des *lemmata* tels que « Inscriptions 40-41, 123, 273, 361, 379-381 » ou « Coins (Mints) 383-388 » etc. Enfin une ou plusieurs cartes auraient été d'autant plus utiles que peu de lecteurs se donneront probablement la peine de chercher la situation de places aussi peu connues que Bader, Taor, Tsaritchin-Grad, Liplyan, Skanda, Shorapan, Ramlah, les îles de Farsan, Kafar, etc.

L'ouvrage de Vas. restera longtemps le *standard work* sur Justin Ier. En vue d'une éventuelle réédition, nous ajouterons encore aux rectifications déjà proposées une liste d'errata (les corrections sont mises entre parenthèses) :

13[12] John's (Justin's). 26[13] Aphram (-em). 30 n. 55 Mahohet (-met). 31 ult. died in 537 (538, cf. p. 231 ult.). 32[9] et 439 Zuquin (Zuqnin). 36[2] et 429 al-Isfagani (al-Isfahani). 38[23] gidovin (p. 293 zhidovin ; la même lettre rendue par *z* p. 311 n. 103 : Starozitnosti ; unifier la transcription !). 39[11] eleevnth. 41[17.19] Bethsham (Bethshan). 49 n. 18[3] *ένος* (*γένος*) ; [14] *die* (!) *limba Ruman sca.* 58 n. 31[3] Valić (Vulić). 61[5] *δημῶται* (*-ὁται*). 64[5] Vardas (Vardar). 65 n. 45 eglise (é-). 66 n. 48 Nevella (No-). 103[13] consipracy. 103 n. 2 Proocpius. 106[3] Zachariach. 107[5] proclaimd. 107 n. 5[3] nom (non). 122 n. 21 *Σύρας* (*-ος*). 123[16] May, 525 (May, 526) ; [21] 526 or 527 (527). 124[3] from 526 (527). 129 n. 43 533 (532, cf. Stein, II 378). 149[12] John the Khuzibites (John Khuz., cf. n. 20). 182[3] *d'en bas* who are a (who a). 227[14] Bar-Aphtonia (Beith-A.). 229[5] *d'en bas* Mesopotamis. 230[11] at Antioch (at Amida). 235 n. 179 Ballandina (Bollandiana). 241[2] nineteen years [526-544 or 545-546] (eighteen years [527-545] ; cf. Vas. lui-même dans la n. 191 de la même page !). 252 n. 215 van den Ghein (Gheyn). 257 n. 5[7] Laxica (Lazica). 267[24], 433 Hypathius (-tius). 275 n. 28 ult. of Amundari (of Almundarus). 276 n. 30 ult. caclum (caelum). 278 n. 34 Simeono (-ne), Aceademia (Acc-). 279 n. 34 ult. Dahlen (-em). 282 n. 42[1] Chonicle. 287 n. 51[8] Boeck (-ckh). 291[19] Elasboas (Elesboas). 292 n. 64[2.8]. Psalter (Psaltes) ; [13] himyaritschen (-tischen). 294[7] Nagrarian (Nagranian) ; n. 67[2] Ibn Iskhaq (Ibn Ishaq). 295 n. 68[3] The third indication of April (April of the third indiction). 299 n. 74 ult. Studie (Studi e). 300 n. 79 Kaysermystik (Kais-). 309 n. 97 Sofiia (Sofia). 311[4] Sclaveni (Antae). 319 n. 2 Gesämmelte (Gesam-). 325 n. 14 R. Solmi (A. Solmi, cf. 220 n. 153, 328 n. 18). 331[6] four days (five d.) ; n. 26 The Thousand Years... A. D. 500 - A. D. 1000 (?). 333[3] only the eight (only the last eight). 337 n. 39 Odavacar (Odo-). 348[12] Euprasius (Euphr-). 352 n. 16[2] *ἐκκλημία* (*-σία*). 353[1] Shiluho (Shiloah, ou Siloam). 363 n. 41 Scherti (Schertl). 364 n. 44[11] Rheinishes (-sches). 365 n. 44 libellas (-os). 366 n. 49[3] Procpius. 368 n. 53 Windstedt (Winstedt). 373 n. 70[2-3] *ἐπλεόντων* (*ἐκπ-*) ; *Geogr. Gr. Minores*, II (*G.G.M.*, I). 380[1] year 858 (585) ; [16] indiivdual. 386[8] Alishan (Alishar), [10] Perganon (-mon). 390 pn. Demosthenes, 527 (521, cf. p. 400). 391[3] Lucinius (Lic-). 403[2] sacrarumque (sacrorumque). 412[5] *d'en bas περισσοπραικτία* (*-πρακτία*). 430 Axiux (Axius).

Ernest HONIGMANN.

Sophie TRENKNER, *Le stylé kai dans le récit attique oral*, (Cahiers de l'Institut d'Études polonaises en Belgique, 1, Bruxelles, 1948) 152 pp.

Ce petit livre condense un long travail, et sa portée scientifique est nette. Il s'agit d'une brochure de 152 pages, éditée sous forme de polycopie par l'Institut des Études polonaises en Belgique (Cahiers de l'Institut, n° 1) et qui s'intitule : « Le style KAI dans le récit attique oral ». L'auteur, Mlle Sophie Trenkner, a été l'élève, à Varsovie, où elle a passé la licence, de deux grands philologues polonais aujourd'hui disparus, Zielinski et Przychocki. Elle a terminé ses études à l'Université de Bruxelles, où elle a conquis le titre de Docteur en Philosophie et Lettres et poursuivi, depuis ses travaux au Séminaire de grec byzantin et moderne de M. Henri Grégoire.

On se souvient de la boutade de Nietzsche : « c'est une grande marque de modestie de la part de Dieu, d'avoir appris le grec, lorsqu'il voulut se faire écrivain, et de ne pas l'avoir mieux appris ». Comme le montre cette phrase caractéristique, la tendance unanime a été très longtemps de considérer le grec néo-testamentaire comme un langage barbare, sémitisant, hébraïsant, bref comme quelque chose de décidément *ungriechisch*. Une réaction a fini par se produire, grâce surtout à la papyrologie (j'ai à peine besoin de mentionner le nom de Deissmann). On s'est avisé que les évangélistes écrivaient tout simplement la *κοινή* de leur temps, utilisaient la langue parlée, *vulgarisaient* dans une mesure variable selon les auteurs... Toutefois, la forte proportion (allant dans certains textes jusqu'à la totalité) de phrases commençant par *καί*, passe encore, aux yeux de beaucoup de philologues, pour un hébraïsme, manifestement dû à l'influence de la Septante, qui traduit mécaniquement par *καί* le *waw* de l'hébreu.

Une telle controverse, il faut bien l'avouer, risque de s'éterniser : du moins tant qu'elle reste une affaire de goût, d'opinion personnelle, de *Sprachgefühl*, si fin que puisse être le « sentiment linguistique » des savants. Or, je crois que le grand mérite de Sophie Trenkner est précisément d'avoir porté la controverse sur le terrain scientifique. Grâce à une utilisation très ingénieuse de la littérature grecque classique (littérature *écrite* sans doute, mais dont certaines pages sont *tout près* de la langue parlée, ne sont que du

langage parlé à peine stylisé) Mlle Trenkner nous montre, nous prouve, qu'un emploi régulier du *καί* paratactique a existé, dans le grec parlé, de tout temps.

Et je sais bien qu'il faut se défier, non peut-être des statistiques, mais en tout cas de ceux qui les dressent et de ceux qui les manient. Les statistiques de Mlle Trenkner, cependant, n'ont pas ce caractère de procédé aveugle et machinal qui pourrait les rendre dangereuses : l'auteur a travaillé avec intelligence, et s'est entouré de toutes les précautions nécessaires. Or, que nous apprennent ces statistiques? Marc a 80 % de phrases en style *καί*, Matthieu n'en a que 40 %. Mais les parties familières des dialogues de Platon en ont 45 %, les discours de logographes obscurs égarés parmi les plaidoyers de Démosthène vont jusqu'à 61 %, et nous atteignons, avec les *Caractères* de Théophraste, 82 %, 2 % de plus que chez Marc.

Je me permets d'espérer que ces résultats mettront fin à la polémique. Car on peut maintenant faire à l'influence sémitique la part qui lui revient. Voici, en deux mots, ce qui s'est passé.

Le style populaire, celui du conte folklorique par exemple, est *paratactique* (« style *καί* ») chez tous les peuples. Il l'était aussi chez les Grecs. Mais ce style peut être, dans certaines conditions, élevé au rang de style littéraire. C'est ce qui est arrivé dans les langues sémitiques, hébreu, arabe, qui pratiquement font commencer toutes leurs phrases par *et*. Cette tendance existait aussi en Grèce, où le « style *καί* » concurrençait déjà le style plus complexe, *syntactique* et polysyndétique, que prônait et réglait la rhétorique savante. Le « style *καί* » était admis dans certains genres, d'un caractère volontairement familier, de la littérature écrite. Et peut-être gagnait-il du terrain. A l'époque chrétienne, l'influence grandissante de la Septante a favorisé son emploi massif chez des auteurs qui y étaient déjà portés par le caractère sommaire de leur formation ou par leur parti-pris de réaction contre la rhétorique. Je crois donc qu'on peut souscrire entièrement aux conclusions modérées de notre auteur : il s'agit d'un phénomène propre au grec, dont le développement, jusque là contrarié par divers facteurs sociaux et culturels, a trouvé tout à coup une plus large application dans le Nouveau Testament grâce à l'influence de l'hébreu, influence qui a été *libératrice* pour cette manière de rhétorique populaire.

Un livre n'est vraiment intéressant que s'il est susceptible de

quelque prolongement. Mlle Trenkner a déjà indiqué que son système d'interprétation peut aller plus loin : une explication analogue est probablement valable pour d autres particularités du style néo-testamentaire : emploi redondant des synonymes, pléonasme, répétition.

En somme, il y a lieu d'applaudir à ce travail, si fécond par ses résultats, si louable pour la méthode. Il contribue grandement à améliorer notre compréhension des textes littéraires grecs, et y contribue par l'emploi de procédés tout à fait scientifiques.

Roger GOOSSENS.

N. P. ANDRIOTIS : *Le Dialecte de Farassa: Τὸ Γλωσσικὰ ἰδίωμα τῶν Φαράσων* Pp. 108. Publisher Icaro, Athènes, 1948. Volume 4 of the *Archives de Musique populaire et de Folklore d'Asie Mineure dirigées par Madame Merlier,* and N° 8 of the *Collection de l'Institut français d'Athènes.*

From Madame Merlier's preface to this book it appears that the late Mr. Dimitrios Loukopoulos, to whose memory it is now dedicated, collected and set down in six manuscript volumes an immense amount of material relating to the Greek village of Pharasa in the Taurus mountains, gathered from the exiled natives of the place now settled in Greece. This material seems to have been written in the dialect of the place and after the death of Mr. Loukopoulos it was all put in the hands of Mr. Andriotis, to whom we owe the present book. The author was helped by people from Pharasa ; not only by Mr Loukopoulos' informants but by other Pharasa people now settled at or near Athens. I have myself visited these refugees in their new quarters at Moschato between Athens and Peiraeus, and it was a pleasure to see there a young man who as a boy at Pharasa had himself been one of my informants when I was in his village in 1910 and 1911, gathering linguistic material. These exiles retain the strongest love for their hold home in the Taurus mountains, but there can be no doubt that the pressure of common Modern Greek will very soon put an end to their local dialect, and such a study of it as this of Mr. Andriotis is therefore extremely welcome.

Pharasa was a very small place : in its latest days the population seems to have been well under 2.000, but local feeling was, and is, strong, and the dialect had a strong position. The people were almost all Christians, and the very few Turkish families spoke the Greek of the place rather than Turkish. The school was, at least in 1910, in a very weak state, so that the local idiom was in no danger from any influence of common Greek, as was so notably the case in the more civilised villages of Cappadocia ; such as were Sinasos and probably Arabison. Also the place was extremely isolated and the nearest villages, all a day or two's journey away, were equally Greek and talked the same dialect though with slight local variations. These small places with sometimes as few as only a couple of hundred inhabitants were five in number : Afshar-keui, Kiska, Sati, Giaour-keui, where the Turkish element seems to have been considerable, and lastly Tshukuri or Tshukuryurt. Besides Pharasa I have visited Afshar-keui, Kiska, and Tshukuri. The present book takes no account of these subsidiary villages, but their dialects seem so very close to that of Pharasa that this is no great loss. The only contribution of interest I can make is that in these smaller villages there was in unaccented syllables a weakening of *e* to *i*, and to a less degree of *o* to *u* : neither are present at Pharasa.

In his introductory chapter the author gives a list of the not too abundant written sources for the study of the dialects until lately spoken by the Christians in Pharasa and the group of villages near it, and in the Cappadocian villages lying between. Bor and Kaisariyeh : these from two separate and distinct groups ; the nearest link with the rest of Greek is between the dialects of Pharasa and of Pontos. All these dialects of Cappadocia and Pharasa were in a state of decadence and giving way, colloquially to Turkish, and as far as culture was concerned, to the Greek of the schools, when even the earliest of the books cited by Mr. Andriotis was written. Yet even to the end of its existence Pharasa was a notable centre of Greek, and the language made a great impression upon one of the first European scholars to find his way there : this was Professor Grégoire who was there in 1907 — not 1909 — and wrote some valuable notes on it in the *Bulletin de Correspondence hellénique* 1909, Vol. 33. The writer of this notice was there in 1910 and 1911, and set down the results of his observations in *Modern Greek in Asia Minor*, published at Cambridge in 1916. Much still

urviving in the mouths of the refugees was collected by Mr. Loukoulos and the strictly linguistic material has been digested in the resent book by Mr. Andriotis. Anyone who will read the fifty ages or so which I devoted to the Pharasa dialect in *Modern reek in Asia Minor* will see how interesting the dialect is and how nuch more work on it remained to be done.

The writer announces his double aim; first: to introduce the eaders of the books published by the Archives of Popular Music nd Folklore of Asia Minor to the dialect of Pharasa, and second: o present students of language with some interesting phenomena of the dialect neglected by earlier writers. His method has been, he writes, strictly eclectic, *αὐστηρὰ ἐκλεκτική*. Working independently of earlier writers, he has made a full and careful use of his sources, that is to say of the material gathered orally by Mr. Loukopoulos and later by himself. This being so, linguistic completeness is hardly to be expected, but what we have may be, it seems, fully relied upon as genuine. Yet when a student of the language reads this book, he cannot but be disappointed by some of the results of this eclecticism: he will find many points not as fully dealt with as he could wish, and the remarks I have to make cannot but be mainly directed to these deficiencies; also to a good deal of confusion in the comparisons instituted with the dialect of Pontos. In short, what we have is good, but the student will be apt to regret that we have not a deeper probing into the essence of the phenomena of the dialect; it is the surface rather than the inner structure of the idiom of Pharasa that Mr. Andriotis has too often been content with presenting to us.

On p. 23 we learn that as in Pontic the unaccented *i* is dropped, fairly often *ἀρκετὰ συχνά*. The dropping is occasional, *σποραδική*. This is rather vague and no attempt is made to give any conditions in which the dropping occurs, except that it is found in final syllabes such as the 2nd and 3rd singular of the present tense. With this I cannot quite agree. It seems to me that the dropping is, as in Pontic, in post-tonic syllables and most often before *s*. That the dropping is post-tonic and before *s* explains such forms as the nom. sg. *νομάτς*, or more commonly *νομάτ*, with the acc. *νομάτη*, and the pl. *νομάτοι*. In the same way one sees the reason for such a paradigm as the one I have given on p. 178 of *Modern Greek in Asia Minor*, *ὑρεύω*, *ὑρεύ*, *ὑρεύει*. No paradigm of such a present is given by our author, but we are told that the *i* drops in the

-εις, -ης endings of the verb : here I agree, though not that it drops in the 3rd personal ending *-ει, -η*. In a Ms account of the dialect I possess written by the late Anastasios Levidis, the writer observes none of these droppings except in the declension of nouns, where he gives such a paradigm as Nom. sg. *κνιερ*. (*lazy man*), acc. *κνιέρη*, and plural *κνιέροι* In the texts I have published in the book just mentioned I find plenty of 3rd persons with the *-ει* ending, and with this I must leave the matter. It is probably that the degree of dropping depends to some extent on the speech tempo of individuals.

A similar failure to look into the structure of the dialect is revealed on p. 30, where the question of the dropping or changes of *λ*, intervocalic or initial, is treated. The author gives a long list of examples but merely observes that this dropping is frequent; of the circumstances in which it occurs he says nothing. Yet it is very easy from his list to observe that it is always before *a*, *o*, or *ou*, a position in which *λ* in many dialects is an unstable sound : witness the dialects of West Crete, Naxos, Samothrace and Tsakonian. In fact to this his list shows only one exception : the word *τσέφος* for *κέλνφος*. As the author refers to *Modern Greek in Asia Minor* in which this observation as to position is to be found, it is to be supposed that he regards it as beyond his plan to mention such things, but if so, the reader is not very generous by treated. In the next paragraph we have those words like *γονῶσσα* for *γλῶσσα* in which the *λ* is preceded by a consonant. A footnote adduces as parallels to this ancient words like *αὐκά* for *ἀλκά*, in which the *λ* precedes : the cases are in no way parallel.

It is a very remarkable feature of the Pharasa dialect that in the *-ος* declension the accusative is either in the usual *-ον*, or has the nominative ending *-ος*. The author says no more of this than to remark in his chapter on syntax that the use is worthy of attention, *ἀξιοπρόσεχτη*. He gives a number of examples and they all bear out the remark in *Modern Greek in Asia Minor* that the *-ον* ending is used only when the noun is rendered definite by the use of the article ; otherwise the ending *-ος* is used, so that there is no difference between the nominative and the accusative. One of Mr. Andriotis examples is *πηάγανε σ'ἄ μύος, they went to a mill. To the mill would be σὸ μύον.* This distinction is found also in the Cappadocian dialects and in Pontic, although in Pontic it is worked out rather differently. There the accusative always ends

in *-ον*, but the nominative has the ending *-ος* only when it has no article : the defined nominative is in *-ον*. Thus, *σκύλλος* means *a dog* indefined, but the declension with the article is *ὁ σκύλλον*, accusative *τὸ σκύλλον*. In all cases the distinction is between the defined and the undefined substantive. The author goes on to say that the same thing happens in the plural : this is entirely wrong because in the *-ος* declension, as well as in all the others, there is never any distinction between the two cases ; both end in *-οι*.

On p. 48 in speaking of the pronominal object of the verb the author tells us that it follows the verb instead of preceding it, remarking quite correctly that this is found in other dialects ; in fact, at least as a possible position, in most of the island dialects. What he fails to mention is that this position of the pronominal object is in all these other dialects confined to positive clauses : one may say *ἔχω το*, but always must say for the negative *δὲν τὸ ἔχω*. *Δὲν ἔχω το* is impossible. But the importance of this postposition of the object in the dialect of Pharasa is that it is used in negative as well as in positive clauses, and that of this the only other example is the dialect of Pontos. Yet of this striking fact there is no mention in the list we are given of links between the dialect of Pharasa and that of Pontic.

Another interesting point of which we hear nothing is that in the Pharasa declensions we have at least one trace of the distinction between things with life and things inanimate, between *ἔμψυχα* and *ἄψυχα*,which is so much to the fore in the dialects of Cappadocia and Pontos. This trace is that the *-άς* nouns with personality have the plural as elsewhere in *-άδες*, or in the other Greek villages, Kiska and Tshukuri, in *-άδοι* — for exemple, *παπάς*, plural *παπάδες*, *παπάδοι* — while the plurals of inanimates end in *-άδε* the local form of *άδια*. These plurals in *-άδε* are mentioned, p. 35, by our author, and he has given examples, but does not mention the guiding fact that they are all of them *ἄψυχα*, merely saying that « many masculines in *-άς* and *-ές* have a plural with a neuter ending. »

But it is time to mention a few fresh observations by the author of facts which quite escaped me when I wrote on the dialect. Thus I had observed that the adjectives are limited to one neuter form used for the singular, and another for the plural : these used as in Pontic before the repeated article : *e.g. τὸ καὸ ἡ μέρα, the good*

day. Mr. Andriotis adds the observation that with neuter substantives the adjective in the plural retains its singular form : thus « their left feet » is *τὸ ζερβὸν dὰ ποράδε τουνε*. I have no doubt that here for *οὐδέτερον* we should read *ἄψυχον*, and that this is a further trace of the distinction I have already mentioned between nouns *ἔμψυχα* and nouns *ἄψυχα*.

Another interesting new point is that the negative particle carries no accent, and this is the more interesting as in the dialect of Cyprus it is so fully stressed that the verb following it is enclitic to it and has no accent of its own at all. The same thing, all the accent on the negative particle and none on the following verb, was to be heard also at Silli near Konia, and at least to some extent in the Cappadocian villages (1).

After verbs of saying the dialect introduces what is said by the particle *'τι, 'dι*. In this the author naturally recognises *ὅτι* and gives a catena of passages from Plato and Xenophon downwards in which *ὅτι* is used in this way to introduce direct speech.

On pp. 54-79 we have a series of wordlists : they need reading with caution. The first list is of « ancient words », under which are included Byzantine words whether Greek or borrowed. But *ὁ μαγαρᾶς, cave*, can have nothing to do with *μέγαρον* : it is a Turkish word. Whatever may be the origin of *ἰταίρι, ἐσώβρακο*, it can hardly be *ἑταίριον*. That *σίδι* means *willow*, is, I believe, correct, but I no longer think that it is the ancient *σίδη*, whose meaning is uncertain : I rather see in it *οἶ]σίδι[ον* a diminutive of *οἶσος*. This section, like the next two, ends with lists of pronouns and adverbs. Then, pp. 59-69 we have words « interesting because of their meaning » : *σημασιολογικὸ ἐνδιαφέρον*. On p. 60 is the entry *ἀρωσύνη ἡ (γεροσύνη), ὑγεία*, but on p. 56 we read *ἀροῦμαι (ἱλαροῦμαι), θεραπεύομαι*. The words belong together, and the writer must choose between *γερός* and *ἱλαρός* with the *λ* dropped : I prefer *ἱλαρός*. *Σουρού, a flock*, is Turkish. It is interesting to see *καλός* in its old sense of *beautiful* : *ἂν γαὸ νύφη, a beautiful bride*.

Then come the words « of interesting form », then a few miscellaneous pages and then a list of words taken from Turkish. Here I miss *κατζί*, the Pharasa form of the Pontic *καλατζή, λόγος*,

(1) For Cyprus see Menardos, *Ἀθηνᾶ*, VI, p. 171, and for Silli and Cappadocia, *Modern Greek in Asia Minor*, pp. 44 and 69.

which is put among the links between Pharasa and Pontic; it is also in fact used in Cappadocia and at Silli near Konia in such forms as *γκαλατζί*. It is, I believe, used only in these dialects and is a Turkish word; rare and possibly obsolete, for I have found it only in Vambery's *Alt-osmanische Sprachstudien*, p. 189, under the form *kelezi*. It would need a knowledge of Turkish dialectology to find the key to this local appearance of such a word.

On pp. 80-89 we have a series of « Resemblances to the dialect of Pontos », and there is no doubt that it is to Pontic that the dialect of Pharasa is most closely allied. These links are arranged under the headings of Sounds, Inflexions, Syntax, and Vocabulary.

These resemblances form an imposing list, but many points invite a closer criticism. Of the dropping or changes of unaccented *ι* I have already written. Another link in phonetics Mr Andriotis sees in the dropping of *λ* in both dialects. Of the regular dropping and change of *λ* before *α*, *ο*, and *υ* at Pharasa I have written above; against this Mr. Andriotis quotes as from Pontos only three words *ἀέτριν* (*ἀλέτρι*), *ἀώνιν* (*ἀλώνιν*) and *ἀνάριν* (*λανάριν*), and of such dropping Oeconomidis in his thoroughgoing *Loutlehre des Pontischen* has nothing at all to say. In the face of this the comparison can hardly be sustained. From the Athens Lexicon I gather that *ἀέτριν* is from the Shabin Kara Hissar district. Mr Andriotis gives no references and I can go no further. Among the inflexional links we find the frequency of diminutives in *-ι*. But these are spread over the whole of the modern language. On p. 82 we hear of changes of gender in the substantives. The words do not correspond nor do they belong to any corresponding classes of words. That Pontic has *ἡ παρά* for the Turkish *para, small coin,* is very far off any relevance here. The Pharasa form is masculine as the word and such words are everywhere in Greece; except in Pontos, where by exception Turkish substantives ending in a vowel are treated as feminines: thus everywhere *ὁ καφές*, *ὁ ὀντάς*, etc., but in Pontic *ἡ καφέ*, *ἡ ὀντά*, *ἡ παρά*.

One of the links in the verbal system is, we are told, the use in the passive of *-όω* verbs of the endings *-οῦμαι*, *-οῦσαι*, etc. But these endings are found also in all the Cappadocian dialects. So too the imperfect endings in *-σκα* are found at Silli and in Cappadocia as well as at Pharasa and in Pontic.

In syntax we are given the postponed pronominal object as a link between the two dialects. But this is used in Cappadocia and

at Silli, and, as I have remarked above, in very many of the islands. Equally off the point is the link discovered in the use of the positive adjective with what is left of *ἀπό* instead of the comparative: this is found at Silli, and in every case may I believe be put down to the influence of Turkish in which the ablative ending *-dan* has served as the model for this use of *ἀπό*.

Then we have three pages of words common to both the dialects. It is clear that a word would really a be link if it were found both in Pontic and at Pharasa, and not in Cappadocian or at Silli: in other words in no dialect geographically or historically in their neighbourhood. That it occurs in distant dialects or not is immaterial. Such a real link is to be found in the word *λαχτόρι*, in Pontic *ἀλαχτόρι*, used to for *cock*, *πετεινός*. Apart from the sad fact that our knowledge of the Silli vocabulary is very slight, it appears to be used neither here nor in Cappadocia; the words here are *κοκονιός*, and the common word is *κόκορας*. That similar forms from *ἀλέκτωρ* are used, as we may learn from the Athens lexicon, at Bova, in Crete, and in the Athenian group of dialects, makes no difference to its validity as a link between our two dialects. But links of this compelling kind are not common in the list before us. For e xample *φτείρι* and *φτείρα*, *louse*, are used also at Silli and in Cappadocia; so too are *σωρεύω*, *σερεύω*, instead of the usual *μαζεύω*. Too often we find no more than ordinary words with somewhat similar dialectic forms; they have a place in the list given of such words. Here we may place *βό*, *ὠβόν* for *αὐγό*, *καρβώνι* for *κάρβουνο*, *δεβαίνω* for *διαβαίνω*, and some others. *Ποράδι* in both dialects for *foot*, *ποδάρι*, is another example. The link here is not lexicographical but in the peculiar form of a common word, *ποδάρι*. But even this link is much weakened, when we find that in Cappadocia forms based on *ποράδι* commoner than those like *ποδάρι*, and consider that the Silli form of the word, sg. *πλατ* and pl. *πλάγια* suggests *ποράδι* much more than *ποδάρι*. For the presence of some words, *ἔργο*, *ῥάμμα*, *κρούω*, and others, in this list. I can see no reason at all. I have already pointed out that *καλατζή* is Turkish: so too *τσίπ* in *τσὶπ ὅλοι*, *ἐντελῶς*. *Μαγαρᾶς*, *cave*, I have said above is the Turkish *maghara*, a loanword in both and perhaps in other dialects, and nothing to do with *μέγαρον*. The entry *ποίκω* (*θὰ νὰ*) *κάνω*, for Pharasa, and for Pontic *ποίω κάνω* is of interest. The verb *ποιῶ* survives in the aorist in both dialects, though also in Cappadocia, so that it forms no special link between

(Pharasa and Pontos. But the present has all but disappeared. The Pontic form given here, *ποίω*, is vouched for by Oeconomides (*op. cit.*., p. 113) as occurring in the P. Of Valley, and Karolidis gives as from Pharasa the present forms *πούγω* and *πούγομες* (1). It seems that every where in this verb the present went out of use before the aorist.

And lastly : does *ἀμναίνω*, equated with the Pontic *ὀμνῶ*, really mean like the Pontic word, *ὁρκίζομαι*? For Cappadocian Arkhelaos in his *Σινασός* has recorded for *ὀμνύω* the present *ὀμάζω*, and I the aorist *ὤμασα*. Levidis in his manuscript gives *ἀμναινω - λάμνω* and *μνάω - ὀμνύω*. I also recorded *ἀμναίνω* as the Pharasa form of *λάμνω*, *to plough*. I suspect that something has gone wrong in this entry.

Syntax has been a good deal neglected in the study of the Modern Greek dialects, perhaps because it is a field in which the foreigner, with his absence of that deep feeling for the language which can hardly be reached by anyone except a born speaker, must always be at a disadvantage. In this field the author has made two good observations. On p. 49 he notes a curious construction with *πονῶ* which he has observed also in Cyprus, Nisyros and at Leivisi. In all such forms of the cognate accusative Mr. Andriotis in his article in *Ἀθηνᾶ*, XLVII has shown himself a master. On p. 52 he discusses a construction in which the Pharasa dialect uses the aorist where common Greek would use the imperfect. This he finds mediaeval, and also in the present dialects of Cyprus and the Dodekanese, as well as in Pontic. Such observations as this break new ground, and it would perhaps be true to say that in such points the dialects of Asia Minor and with them some of the dialects of the more eastern islands differ a good deal from the normal language. It is here that the lack of early documentary sources must be much felt.

Research too on these lines might throw some light on a question which hardly touches Mr. Andriotis' book : with what part of the Pontic area is the Pharasa dialect most closely related? Are the present Pharasa people a colony which came centuries ago from Pontos, much as in more recent years the Sultans sent out colonies of miners, and these as far as the Taurus and even to the Euphra-

(1) KAROLIDIS, *Ἡ ἐν Καππαδοκίᾳ λαλ. Ἑλλ. διάλεκτος* (in *Μουσεῖον κ. Βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγ. Σχολῆς*, Smyrna, 1884) pp. 166, 168.

tes, from Argyropolis, or have these people been at Pharasa since pre-Turkish days? One clue should perhaps not be neglected. It is one of the most remarkable features of Pontic that the aorist subjunctive, so essential a part of the continuous Greek syntactical tradition, has been lost: not quite completely, but everywhere except in the dialect of Samsoun, Amisos. And it is preserved at Pharasa. We have not much material from Amisos, but the folk-tales printed in *Ἀρχεῖον Πόντου*, I, 185-191, have no examples of the Pontic genitive in *-ονος* such as *σκύλλονος* from *σκύλον*, and we are also told that there is at Amisos no dropping of the unaccented vowels. At Pharasa this dropping is certainly not very marked, and we thus do find at Amisos certain special links with the Pharasa language. Also from Amisos the river Halys affords a passage southwards to the interior of the country. But this must for the present remain a speculation; it can only be said that any answer we may ever get to these questions is most likely to come from a more intensive study of the language, and this makes the present book one of great interest. To shoulder the burden left by Mr Loukopoulos must have been no light task and much is owing to Mr. Andriotis for his labours. He has dealt honestly with what seems to have been a great mass of material and has verified it personally in a way which inspires every confidence in the genuineness of the material; the criticisms I have ventured in this review have been almost all of them on omissions of what I should have liked to learn. If I have in fact cried for more, and if to give this more would have carried the author beyond the programme he had set before himself, my only excuse can be the interest and importance of the subject. The general arrangement of the book is careful and systematic, though it must be said that some of it, especially the lists of links with Pontic, would have been the better for a little tidying up. There is a good index, and I have noticed very few missprints. *Goot* for *good* on p. 51 will catch the eye of the English reader but do no one any harm. Everyone will hope that some day a great deal more of Mr Loukopoulos' six manuscript books of *Pharasiotika* will be published.

Since the disastrous break up of Hellenism in Asia Minor in 1923 it is wonderful how much has been saved by the learning and patriotism of the exiles. Of periodicals we have of *Ἀρχεῖον Πόντου* at least eleven volumes; files of *Ποντιακὰ Φύλλα* and of *Χρονικὰ τοῦ Πόντου*, three stout volumes, perhaps more, of *Μικρασιατικὰ*

Χρονικά. Also there are not a few separate books: one of the earliest must have been The Pontic Lyre, *Ἡ Λύρα τοῦ Πόντου*, published already in 1927 at Drama by Mr D. S. Koutsogiannopoulos. The latest is perhaps Mr X. K. Akoglou's big book on the folklore of Ordou, *Λαογραφικὰ Κοτυώρων*, published at Athens in 1939. Silli, perhaps owing to its isolation, and the Cappadocian villages because of their comparatively primitive way of life, have not yet produced their records and relics. This present book is a sign that Pharasa is well to the fore in the great task of leaving something on record for future students and lovers of Greece of this Greek life of Asia Minor, now it would seem so entirely of the past, the often glorious past.

Exeter College, Oxford. R. M. Dawkins.

Basile de Césarée. *Traité du Saint-Esprit*. Texte grec, introduction, traduction et notes de Benoît Pruche, O. P. (Collection « Sources chrétiennes », 17). — Paris, Éditions du Cerf, 1947, un volume in-octavo écu (203×132 millimètres), vii-286 pages en partie doubles (445 p.). Texte grec et traduction : 450 frs fr.

Les trois *Livres contre Eunomios* et le *Traité* du *Saint-Esprit* constituent les seuls ouvrages de polémique dogmatique proprement dite qu'ait écrits Basile de Césarée, le grand évêque cappadocien de la seconde moitié du ive siècle. Assurément nombre de lettres et d'homélies exposent *ex professo* ou incidemment des questions dogmatiques délicates et subtiles qui, à cette époque, passionnaient l'opinion. Mais l'héritage littéraire de Basile ne contient que les deux traités dogmatiques que nous venons de citer, car les autres, mis sous son nom, portent toutes les marques de l'inauthenticité.

Le *raité du Saint-Esprit* mérite la haute réputation qu'il s'est acquise. C'est une œuvre de combat, destinée à défendre et à prouver la foi en la divinité et la consubstantialité de l'Esprit-Saint, devant les dénégations de plus en plus violentes des « pneumatomaques », ces nouveaux sectateurs de l'arianisme à son déclin. Monument doctrinal de première valeur, ce traité peut être considéré à bon droit, avec les lettres d'Athanase à Sérapion de Thmuis, dont il s'inspire largement d'ailleurs, comme la source patristique

par excellence de la théologie du Saint-Esprit. Maintenant un étroit contact avec la foi vivante des fidèles, proche des Écritures et de la tradition ecclésiastique, ce remarquable ouvrage, que rédigea un puissant esprit, étonnamment équilibré, à la fois souple et prudent, contribua pour une large part à préciser et à fixer le dogme de la divinité du Saint-Esprit que proclama le concile de Constantinople de 381.

On comprend que les directeurs de la collection « Sources chrétiennes » aient voulu inclure, dans leur série d'écrivains chrétiens vraiment caractéristiques, une œuvre d'une telle importance. Un Dominicain de Chambéry-Leysse, le Père Benoît Pruche, se chargea d'« introduire », d'éditer et de traduire ce célèbre traité. Son travail n'est point dépourvu de mérites, loin de là. Il possède d'incontestables qualités et révèlera à beaucoup la théologie patristique du Saint-Esprit. L'introduction apporte d'utiles précisions, et les notes sont généralement judicieuses et pertinentes. Mais cette thèse de doctorat d'Angers est entachée de quelques défauts assez graves, et dans ce compte rendu nous signalerons de préférence les lacunes, les erreurs et les inexactitudes. Que l'on ne croie point à un parti-pris de dénigrement ou à une volonté malicieuse de décourager un auteur qui s'est donné de la peine !

La copieuse introduction de 104 pages, imprimées en petit caractère, est exhaustive, et un peu indigeste. Les longueurs n'y manquent pas, et le style tendu et souvent trop abstrait ne facilite pas la tâche du lecteur de bonne volonté.

Cette introduction est divisée en plusieurs chapitres. Le premier intitulé : *Le climat du traité*, est fort bon : il explique l'origine du livre, décrit les circonstances qui en ont provoqué la composition (374-375) ; il esquisse à grands traits la silhouette de celui qui en fut l'auteur, et évoque le milieu troublé de l'époque où il fut écrit. Dans les quelques pages où B. Pruche trace la physionomie intellectuelle et morale de Basile, on trouvera de fines notations psychologiques, reprises d'ailleurs en partie aux études de S. Giet. Mais peut-être n'a-t-il pas assez remarqué ce fait ? Bien que son esprit soit essentiellement pratique et réalisateur, Basile ne trouve pas toujours le moyen d'incarner les principes dans la conduite de la vie, tant son intelligence est foncièrement logique, dialectique et implacablement attachée aux théories qu'elle estime vraies et nécessaires. C'est surtout dans le domaine moral et ascétique que se manifeste ce rigorisme intransigeant, et ce défaut de tact et de jugement dans

es circonstances concrètes et personnelles. Chose étrange à première vue, c'est en matière dogmatique et dans les questions de foi, que Basile témoigne d'une prudente souplesse et d'une sage accommodation aux idées ou aux préjugés d'autrui.

B. Pruche écrit (p. 4) : « Grégoire (de Nazianze) nous a rapporté les fières réponses de l'évêque au préfet Modeste cherchant à l'intimider pour le gagner à la cause arienne », et il cite un long passage du *Discours funèbre* de Grégoire, en l'honneur de Basile (p. 4 et 5). L'expression « a rapporté » est certainement inexacte. Son emploi dénote une erreur de méthode. Assurément ces paroles pompeuses et éloquentes jettent un jour très vif « sur l'absolu du tempérament de Basile, la noblesse de son caractère, sa grandeur d'âme » (p. 4). Mais devons-nous les prendre à la lettre? Sommes-nous obligés de croire que le rhéteur qu'était Grégoire, que cet ardent panégyriste a « rapporté » littéralement la conversation de Basile et du préfet du prétoire. Le passage est très beau, véhément, dramatique. Mais tout esprit rassis avouera que ce pathétique discours de Basile est enjolivé par les artifices de la rhétorique, et déformé par l'emphase orientale.

Bien venues également les pages où l'auteur rappelle les principaux événements de l'épiscopat de Basile, de 370 à 375, ce milieu troublé dans lequel il doit vivre et gouverner son Église. Il me semble cependant que le tableau est quelque peu poussé au noir, et que l'accent est mis trop exclusivement sur « cette suite ininterrompue de luttes intestines et de guerres, de misères, de famines » (p. 12). Est-ce que les témoignages historiques permettent vraiment d'affirmer pour l'Orient que, dans le dernier tiers du IVe siècle, « le vieil Empire romain commence à se désagréger », que « la progression vers la ruine sera sans remède dès la fin du siècle » (p. 6)? L'auteur ignore-t-il que l'empire romain d'Orient ou l'empire byzantin, inauguré par la fondation de Constantinople, a vécu, je ne dis pas, « survécu », plus d'un millénaire? On aurait préféré des formules moins tranchantes, plus nuancées.

On peut regretter que la figure, un peu énigmatique à vrai dire, d'Eustathe de Sébaste, n'ait pas été esquissée. On sait qu'à partir de 373, cet évêque devient l'un des chefs du parti « pneumatomaque ». Il semble que B. Pruche se rallie à l'interprétation traditionnelle du personnage, interprétation accréditée d'ailleurs par Basile lui-même, devenu plus tard son ennemi (« caméléon dogmatique »), et qu'il n'accorde aucun crédit à l'opinion de F. Loofs qu'adopta

avec quelque tempérament Mgr Duchesne. A propos d'Eustathe, remarquons en passant que le nom lui-même est toujours ou presque toujours mal orthographié. Avec une inlassable persévérance, B. Pruche écrit *Eusthate* au lieu d'Eustathe (voyez par exemple aux pages 7, 11, 12, 18, 24 [5 fois !], 26, 27, 36, 233). A la page 25, Eustathe se mue en *Euthaste* ! Une autre graphie fantaisiste : « l'hérésiarque » Apollinaire de Laodicée apparaît sous le travestissement d'*Appolinaire* (p. 18 et 24), et sa doctrine est appelée *Appolinarisme* (p. 27). Ces fréquentes négligences ne peuvent manquer de choquer le lecteur.

Le second chapitre de l'introduction est constitué par une dissertation très complète mais un peu diffuse sur l' « économie ». On a été frappé de ce que, dans un traité destiné à défendre la divinité du Saint-Esprit, Basile évitait systématiquement de lui attribuer explicitement le nom de Dieu. B. Pruche s'efforce de découvrir les raisons de ce silence diplomatique, et de faire voir comment Basile conçut cette « économie » et la pratiqua. Il montre que ce fut la conduite d'Athanase envers les homéousiens de la tendance de Basile d'Ancyre, qui fut l'inspiratrice de la tactique de notre Basile dans la question de la divinité du Saint-Esprit. Mettant en œuvre une abondante documentation, il fait voir à l'évidence que le premier stade de l' « économie » que Basile s'imposa en la matière jusqu'en 373, ce fut de proclamer que l'Esprit n'est pas une créature, et de refuser la communion ecclésiastique ceux qui le prétendent. L'auteur décrit ensuite la formation progressive de l'hérésie pneumatomaque, et relève le rôle important de *leader* qu'a joué le vieil Eustathe de Sébaste. Parallèlement au développement de la faction pneumatomaque, la politique de silence suivie par Basile se modifia sans cesse. L'auteur marque donc clairement, par un constant recours aux textes, les variations de l'« économie » qui, partie d'une déclaration de principe purement négative sur la nature de l'Esprit-Saint, devait aboutir à une affirmation voisine, sinon équivalente, de la consubstantialité. Ce dernier stade, consigné dans le *Traité du Saint-Esprit*, est caractérisé par l'emploi du terme : *ὁμότιμος* : l'Esprit-Saint est égal en gloire et en honneur. Pour Basile, l'*ὁμότιμος* est donc une sorte de succédané, une équivalent de l'*ὁμοούσιος*.

L'historien des dogmes et de la théologie trouvera, aux pages 28 à 38, un exposé nuancé et judicieux de cette notion capitale qu'est l'*ὁμότιμος*, et qui livre la clef de l'interprétation de notre

traité. On s'étonne cependant que l'auteur, rompu aux subtilités de la pensée théologique, affirme sans sourciller qu'« en ce qui concerne le Fils, il (Basile) avait substitué au « consubstantiel », comme équivalent, le « semblable en essence sans différence aucune » (p. 29). Telle quelle, cette assertion est inexacte. La vérité est qu'en maintenant jalousement la « tessère d'orthodoxie », l'*ὁμοούσιος*, Basile a accepté la communion d'homéousiens qui, se faisant scrupule d'employer le vocable contesté, professaient cependant une doctrine identique, exprimée par une formule équivalente. En revanche, je suis parfaitement d'accord avec l'auteur (p. 33, n. 1), pour dire que les textes de notre traité ne permettent pas de *démontrer* que, pour Basile, l'*homotimos* et l'*homoousios* qui le fonde, doivent être entendus dans le sens d'une identité numérique de nature divine entre le Saint-Esprit et les deux autres Personnes. L'*homoousios* n'avait sans doute pas pour Basile le sens précis que nous lui conférons aujourd'hui.

Les arguments qu'apporte l'auteur (p. 36-37) pour combattre l'opinion de son confrère, Dietsche, qui a voulu dater de 350-360 les deux dialogues pseudo-athanasiens *Contre les Macédoniens* et les cinq dialogues *Sur la Trinité*, me paraissent convaincants. Ce n'est pas Didyme qui a inventé l'équivalence de l'*homotimos* et de l'*homoousios*. La paternité de cette doctrine revient de plein droit à Basile. Les références fournies par l'auteur ne sont pas toujours très précises. Un exemple suffira (p. 38, note 1) : « Pour plus ample informé (il s'agit du texte du symbole dit de Constantinople), on pourra se reporter aux articles du R. P. d'Alès, du chanoine Lebon et de Schwartz (*Recherches Sc. Rel.* 1936 ; *Revue d'hist. ecclés.* 1936 ; *Zeitschr. f. neutestl. Wissensch...* [sic] etc.) ».

Passons au troisième chapitre de l'introduction, *La structure du traité*. Son premier paragraphe est franchement décevant. B. Pruche s'emploie à tirer au clair l'organisation des idées du traité. Il avoue qu'elle est assez difficile à saisir. Il dégage exactement le thème central de l'ouvrage : sous couleur de défendre la doxologie qu'il a rétablie dans son Église, et par laquelle il glorifie l'Esprit-Saint avec le Père et le Fils, Basile établit, par une dialectique souple et prudente, que l'Esprit a *même honneur* que les deux autres Personnes, c'est-à-dire qu'il leur est de fait consubstantiel. Mais B. Pruche a négligé de découper le traité selon ses articulations naturelles, et a proposé un plan tout à fait contestable. Certes, il a bien vu comment s'amorcent les grandes divisions du

traité : introduction (ch. 1), préambule sur l'équivalence des prépositions employées dans les diverses doxologies (ch. 2 à 5 ; pas jusqu'au ch. 6, comme il le dit aux pages 39 et 40), glorification du Fils *ὁμότιμος* au Père (ch. 6 à 8 ; pas jusqu'au ch. 9, comme il l'affirme aux pages 40 et 41), rappel des notions courantes sur l'Esprit-Saint (ch. 9). Mais dans la suite, on le sent perdre progressivement contact avec la pensée de Basile. Il ne tient plus en main le fil d'Ariane qui le guiderait dans le dédale d'un traité qui n'est nullement composé à la française, abonde en digressions et suit une marche très sinueuse.

Je pense que S. Giet a raison quand il propose la division suivante (*Revue des sciences religieuses*, Univ. de Strasbourg, 22, 1948, p. 152) : introduction (ch. 1), préambule (ch. 2 à 5), glorification du Fils (ch. 6 à 8), rappel des notions courantes sur l'Esprit-Saint (ch. 9). Ensuite la pensée de Basile s'organise autour de quatre thèmes qui se commandent l'un l'autre : inséparabilité des Personnes divines (l'Esprit-Saint est inséparable du Père et du Fils auxquels *il* est intimement coordonné, ch. 10-16) ; unicité de la nature divine (l'Esprit-Saint est « connuméré » et non « subnuméré » aux autres Personnes ; il leur est *ὁμότιμος*, c'est-à-dire en fait *ὁμοούσιος*, ch. 17-18) ; glorification due au Saint-Esprit (l'Esprit-Saint doit être glorifié avec le Père et le Fils, et au même titre qu'eux, car il est Seigneur et supérieur à toute créature, ch. 19-24) ; justification de la doxologie contestée, c'est-à-dire de la glorification du Père et du Fils *avec* le Saint-Esprit (sorte de grammaire des prépositions appliquées à l'Esprit, lois ecclésiastiques non-écrites, liste d'hommes illustres dans l'Église qui ont employé le terme *avec* en traitant du Saint-Esprit, ch. 25-29 vers la fin) ; enfin la conclusion (ch. 30), amorcée dès le ch. 29 (75) à partir de *Πρὸς μὲν οὖν τοὺς εὐγνώμονας*, *P.G.*, **32**, 209 A ; édition Pruche, p. 253). L'auteur aurait dû tenir compte des particules, des formules introduisant des objections et des formules de récurrence qui, au terme de chaque digression, ramènent l'exposé au point de départ, reliant les idées d'un même développement, et subordonnant aux arguments principaux les parties adventices.

Pour faciliter l'intelligence d'un texte dense et serré, au style parfois tendu et plein de sous-entendus, il aurait donc été indispensable de présenter au lecteur une analyse approfondie et fidèle du traité, en se laissant guider par ses divisions internes assez apparentes à l'œil un peu exercé. Regrettons aussi que, dans la tra-

uction française, l'auteur n'ait pas cru devoir insérer de nombreux itres et sous-titres, pour guider et « baliser » en quelque sorte la ecture d'un ouvrage composé à première vue en dépit des règles le la logique. Il s'est borné à mettre en français les titres qui, lans les manuscrits ou mieux dans beaucoup de manuscrits, précèlent les trente chapitres du traité.

B. Pruche décrit ensuite la méthode que suivit Basile dans la composition de l'ouvrage. Ne nous attardons pas à discuter ces pages qui intéresseront surtout le théologien professionnel. Remarquons seulement que, pour l'évêque de Césarée, les données de la foi doivent être empruntées à l'Écriture, mais non pas à l'Écriture isolée de la « tradition » des Pères, ni coupée des coutumes transmises oralement dans l'Église, de génération en génération, depuis l'âge apostolique. Dénier toute valeur à la « tradition » orale, ou même la traiter de valeur négligeable, c'est porter directement atteinte à la vérité de l'Évangile.

A côté de cette source principale : l'Écriture interprétée par la vivante tradition de l'Église, Basile utilise avec prudence les doctrines et la dialectique de « ceux du dehors », les sages du siècle, à condition de toujours maintenir la hiérarchie des valeurs, suivant laquelle ces doctrines ne sauraient exercer qu'un rôle secondaire, celui de défendre et de justifier le dogme. On lira avec intérêt les pages 52 à 61 : B. Pruche y étudie la part de l'argumentation proprement rationnelle dans notre traité, et la large utilisation que Basile a faite des doctrines platonicienne, aristotélicienne, stoïcienne et néo-platonicienne. Il s'arrête particulièrement au problème délicat du plotinisme de Basile, et examine spécialement les chapitres neuvième et dix-huitième.

Assurément, il reconnaît que Basile s'y inspire étroitement des *Ennéades*. Le fait est indéniable, mais il insiste plus volontiers sur la différence d'orientation chez l'évêque cappadocien, sur la liberté avec laquelle il utilise les thèmes plotiniens. Il ne se demande nulle part si les théories philosophiques de Plotin n'ont pas contribué *positivement* à l'édification de sa théologie du Saint-Esprit. A mon avis, il minimise la valeur réelle de ces emprunts à Plotin, et en général aux philosophies « du dehors ». « Ils n'ont d'autre but, écrit-il à la page 60, que de contribuer à fixer un peu la route qui pourra mener le théologien à la « contemplation » désirée de sa foi ; ils prétendent aider, dans la mesure du possible, cette contemplation même ». On trouve plus loin un exemple typi-

que de sa conception en la matière, inspirée peut-être par des considérations apologétiques : « Nous tenons à faire remarquer qu'en ce domaine (celui de la doctrine de la déification) déceler les influences peut paraître bien factice. Les ressemblances verbales sont évidentes, certes, mais l'adoption de notions païennes par la théologie chrétienne, les a transfigurées, transformées, voire complètement rénovées. Leur sens à la longue s'est parfois considérablement modifié. [...] De tout cela, il faudrait tenir compte, et ne pas se contenter de dire : ici, Platon ; là, Plotin ; ceci est stoïcien, cela gnostique. Nous disons, nous, cela est « chrétien » (p. 92, note 1) ». C'est là plutôt langage de théologien que d'historien.

La pensée de l'auteur ne brille pas toujours par une parfaite limpidité. Ce qu'il dit, par exemple, (p. 52) de la « seconde fonction » de la tradition paraît confus et, d'ailleurs, peu pertinent. L'idée de la déification de l'homme n'est point absente du Nouveau Testament ; les thèmes de la régénération, de la vie nouvelle dans le Christ, de la vie éternelle déjà commencée, de la participation à la nature divine, de l'adoption et de la filiation divine sont de fait équivalents au thème hellénistico-chrétien de la déification.

On retiendra les remarques que B. Pruche a formulées sur le style du traité (p. 62-63). J'estime toutefois qu'il n'accorde pas à la rhétorique et aux procédés de style toute la place qui leur revient. Il concède seulement que la rhétorique affleure de-ci de-là. C'est évidemment trop peu : la rhétorique est présente partout. C'est elle qui confère à ce livre sa valeur artistique, et, dans d'assez nombreux endroits, elle déploie tous ses prestiges, qui nous lassent si vite, nous modernes...

Nous ne nous appesantirons pas sur le quatrième chapitre de l'introduction, les *thèmes doctrinaux*. Aux yeux du théologien qu'est B. Pruche, cette section constitue la partie essentielle de son exposé. Il examine avec un soin minutieux deux thèmes nettement basiliens et vraiment typiques : l'Esprit, source de sanctification, et Lumière intelligible, déifie l'âme par illumination progressive, en lui conférant participation de sa propre lumière, pour la rendre spirituelle comme lui ; ensuite (second thème), l'Esprit, Souffle sorti de la bouche de Dieu d'une manière ineffable, se distingue par là même du Fils, parfaite image engendrée par le Père. Il est dommage que, dans ce chapitre, l'auteur use d'une terminologie abstraite et trop technique, et verse souvent dans le jargon scolastique. Quel est le lecteur cultivé mais peu initié aux arcanes de la

théologie de l'École, qui comprendra exactement le sens d'une expression, telle que « le constitutif essentiel concret de l'être en acte d'être » (p.79 et 193, note 3)? L'auteur veut parfois préciser intempestivement la pensée théologique de Basile, et il s'efforce consciencieusement d'écarter de lui tout reproche d'erreur, en prenant comme norme un traité contemporain *De gratia*. A quoi rime cette fastidieuse discussion sur la cause proprement « formelle » de la déification dans l'enseignement basilien (p. 72-77)? Dans une éventuelle seconde édition, ces pages pourraient être avantageusement supprimées. En revanche, nous avons apprécié la sage réserve avec laquelle il s'explique au sujet de la procession du Saint-Esprit. Il ne violente pas les textes et n'en tire point, par « raisons démonstratives » la procession *a Patre Filioque*. Il précise ensuite, avec un sens délicat des nuances, la part d'originalité que l'on peut revendiquer pour Basile, dans ce traité où se manifeste si nettement l'influence des *Lettres à Sérapion* d'Athanase. Ces pages constituent une utile contribution à l'histoire des dogmes, en particulier à celle du dogme de la divinité du Saint-Esprit.

L'auteur n'use point toujours du discernement nécessaire dans le choix des textes qu'il cite à l'appui de ses assertions. Il aurait dû se limiter aux œuvres et aux lettres qui, d'un commun accord, sont considérés comme vraiment basiliennes. Il cite assez fréquemment le *Commentaire sur Isaïe* d'une authenticité plus que douteuse ; sous sa forme actuelle, il n'est certainement pas un ouvrage sorti de la plume de Basile. A la page 17, note 3, il mentionne la lettre 8, et ajoute entre parenthèses : « authenticité douteuse ». Je le crois bien ! R. Melcher (*Der achte Brief des hl. Basilius, ein Werk des Evagrius Ponticus*. Munster-en-Westphalie, 1923) a prouvé définitivement qu'Évagre le Pontique la rédigea vers 380. B. Pruche appuie plusieurs de ses affirmations sur des passages de la lettre 38 qu'il cite fréquemment (p. 80, n. 1 ; p. 118, n. 2 ; p. 176, n. 2 ; p. 194, n. 3 de la p. 193). Or, A. Cavallin a démontré de façon irréfutable que cette lettre n'est point de Basile, mais bien de Grégoire de Nysse (A. Cavallin, *Studien zu den Briefen des hl. Basilius*. Lund, 1944, p. 71-81).

Arrivons enfin au dernier chapitre, de loin le plus court, de l'introduction. Il est intitulé : *Le texte*. On y démontre, rapidement mais suffisamment, l'authenticité de tout le traité, notamment des chapitres 27 à 30 mis en doute par Erasme, l'élégant traducteur de l'ouvrage. Ce paragraphe avait, semble-t-il, sa place marquée

au début de l'introduction, et non à la fin. Le texte adopté est celui de la bonne édition de C. F. H. JOHNSTON, *The Book of Saint Basil the Great, Bishop of Caesarea in Cappadocia on the Holy Spirit.* Oxford, Clarendon Press, 1892. B. Pruche reproduit donc cette édition révisée, appuyée sur le témoignage d'anciennes versions syriaques. En quelques endroits cependant, il a conservé contre Johnston la leçon de Garnier et de Maran. Dans le tableau des sigles et des manuscrits (p. 98-99), on trouve quelques graphies pour le moins étranges, telles que *Mazarinaeus, Fonteblanensis, vellum cursive, Regin. Suaecor.* On s'étonne de voir cités des manuscrits des bibliothèques publiques de Vienne et de Moscou sous le nom de manuscrits de la Bibliothèque impériale et de la Bibliothèque du Saint-Synode.

Une notice bibliographique bien au point clôt cette énorme introduction. Relevons un point — qui est d'importance — sur lequel je ne puis suivre l'auteur. Il affirme, en deux endroits et en termes presque identiques (p. 104 et 146) que le P. P. Henry a établi, « sur arguments péremptoires », dans les *États du texte de Plotin*, p. 162-167, la parfaite authenticité basilienne du petit écrit *Du Saint Esprit* (*P. G.* 29, 768B-773A). J'avoue qu'après avoir lu et relu cette brillante démonstration, je ne l'ai point trouvée « péremptoire ». A mon avis, Basile n'est pas l'auteur de ce centon plotinien.

Assurément le lecteur est heureux d'avoir sous les yeux le texte original lui-même repris à une bonne édition, je ne dis pas à une édition critique. Mais la joie s'atténue un peu, quand on examine de plus près les détails. Les lignes du texte ne sont point numérotées, ce qui rend impossibles les références exactes, car les paragraphes, qui malheureusement ne sont pas imprimés dans la traduction française, couvrent de trop vastes étendues de texte pour servir de repères précis. Autre inconvénient : il est malaisé de trouver l'endroit voulu, parce que la marge supérieure ne contient aucune indication de chapitres et de paragraphes. A moins de connaître les pages de l'édition bénédictine ou les colonnes du Migne grec, il faut feuilleter beaucoup de pages avant de découvrir le passage souhaité. L'apparat critique est d'une sobriété telle (de nombreuses pages en sont dépourvues !), qu'il devient inexact et, en tout cas, insuffisant. B. Pruche n'a vu évidemment aucun manuscrit, pas même un manuscrit parisien. Pour l'apparat critique on conseille de se rapporter de préférence à celui de Johnston.

Espérons qu'une édition vraiment scientifique nous permettra de lire en toute sécurité cet important traité. Signalons enfin qu'aucun artifice typographique ne distingue dans le texte grec les citations littérales de la Bible, elles sont simplement introduites par une majuscule.

La traduction française est, dans l'ensemble, assez satisfaisante, mais on ne peut s'y fier aveuglément. Excessivement littérale, rocailleuse et encombrée de phrases souvent démesurées et inorganiques, elle est déparée, ce qui est plus grave, par une trop forte proportion de fâcheux contresens. Dans son important compte rendu cité plus haut, S. Giet a relevé quelques erreurs et quelques méprises. Nous n'avons donc pas à y revenir. Au cours de lecture, nous avons noté, pour notre part, une série assez longue d'autres contresens. Nous nous abstenons de les mentionner ici pour un double motif. D'abord, le texte est parfois difficile et d'une interprétation malaisée, et il se pourrait que telle traduction qui nous semble fautive, soit à la rigueur défendable. Ensuite, nous ne voulons pas, par une accumulation d'*errata* et de corrections, donner l'impression que cette version française ne mérite aucune confiance. Répétons qu'*in globo* elle est estimable, mais que le lecteur exigeant doit, en de nombreux cas, éclairer lui-même sa religion, en recourant au texte grec.

Une remarque s'impose encore ici : elle vaut tant pour l'introduction que pour la traduction. L'auteur fait preuve d'une étrange parcimonie dans l'usage des virgules. Cette trop fréquente absence de signes de ponctuation, qui ne facilite guère l'intelligence du texte, est surtout regrettable, quand elle intervient entre une phrase principale et une subordonnée ou vice-versa. Encore une fois, la correction des épreuves aurait dû être plus soignée.

Une autre négligence heurte le lecteur quelque peu versé dans la connaissance de la Bible. Non seulement une foule d'allusions bibliques ne sont pas mentionnées, ce qu'à la rigueur on pourrait tolérer, mais beaucoup de citations littérales ne sont pas signalées dans les notes. La vérification de cette assertion est à la portée de tous. Une des conséquences de cette inexactitude, c'est que l'index des textes de l'Écriture cités ou commentés dans le traité (p. 261-264), est forcément incomplet, et ne peut guère rendre service. De pareils répertoires sont utiles dans la mesure où ils sont complets.

En revanche, félicitons l'auteur de nous avoir donné un index

de certains mots grecs d'importance théologique. Tout sommaire qu'il soit, il sera le bienvenu : les lexicographes et les théologiens en feront leur profit. On regrette l'absence d'une table des doctrines qui aurait pu orienter le lecteur dans le maquis de l'introduction et le cours sinueux du traité lui-même.

En bref, travail un peu hâtif et prématuré, déparé par des fautes et des erreurs assez graves, une traduction à contrôler soigneusement, mais au fond, une contribution non négligeable à la connaissance de la théologie basilienne du Saint-Esprit. Souhaitons que, dans une seconde édition, le P. B. Pruche qui a bien mérité de saint Basile, apporte les quelques corrections qui rendront son œuvre vraiment excellente.

dom David AMAND.

Louis BRÉHIER : *Les Institutions de l'Empire Byzantin* : (Collection : l'évolution de l'humanité, bibl. de synthèse historique, 32bis Paris, Albin Michel, 1949) 631 pp. Book III, Chapter VI, pp. 404-429, La marine impériale.

Professor Louis Bréhier has attempted a herculean feat of compression in his chapter entitled « La marine impériale », and his powers of synthesis, balanced judgment and truly Gallic lucidity might have made these twenty-five pages the standard introduction to the subject. It is indeed unfortunate that they are marred by an extraordinary number of serious omissions, errors and misprints. Though clearly not in sympathy with the incredible chauvinism of the general editor of the series, B. may fairly be criticised for an apparent indifference to the researches of certain modern scholars. Amantos' *Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους* is not only a regrettable omission from the bibliography, but would have supplied B. with most valuable references to a variety of subjects, and the chapter would have been richer for allusions to Zenghelis' paper on Greek Fire, to Bury's essay on Byzantine naval policy in the West, to Amantos' comprehensive if not always convincing paper on the Mardaites, and to Lambros' invaluable edition of three Byzantine texts on naval matters in the Marcian and Palatine Libraries. Quite inexplicable is B's failure even to mention Dain's

« Naumachica », and his consequent ignorance of so fundamental a source as the Anonymous *Παρὰ Βασιλείου Πατρικίου καὶ Παρακοιμωμένου*.

Errors of fact are most conspicuous in the ten pages devoted to the apogee of the imperial navy. To take but seven examples at random : Byzantine *δρομόνια* carried seventy marines and not sixty ; *ousiai* (not *ouziai*) were standard complements of 108 or 110 men and not a class of Russian warship ; the Kibyrrhaiotic theme ceased to be a frontier province with the creation of the kleisourarchy of Seleukeia and not as a result of the conquests of Nikephoros Phokas ; the *parathalassites* of *De ceremoniis*, p. 660, was in nowise connected with Attaleia ; Romanos Lekapenos was not « l'unique exemple d'un marin de profession parvenu au trône », and the English work cited in fact argues against the date given for his promotion to lord high admiral. Errors of interpretation are no less infrequent and even more disconcerting. The texts cited are far from bearing out the novel and quite unacceptable suggestion that *χελάνδια* were transports, and it is impossible seriously to regard *μονήρια* and *γαλέαι* as diminutives of *μονήρεις* and *γαλαῖαι* respectively. The new derivation of *πάμφυλος δρόμων* is not only improbable but ignores, as does the whole book, the existence of the *μέγας πάμφυλος*, the naval counterpart of the *μέγας ἑταιριάρχης*.

It is a pity, too, that certain naval matters should have been relegated to the chapter on the army without cross-references. An example is the unfamiliar citation of the Life of St Anthony the New (p. 361), and another the discussion of the pay (p. 381) This last contains the most remarkable collection of misprints that the reviewer has been privileged to see. One sentence reads : « On voit qu'en 902, 12.502 hommes, chefs compris, recevaient plus de 15,000 livres d'or, que 1.000 hom mes touchaient 5 *nomismata* par tête, alors que les auxiliaires russes recevaient la somme considérable de 700 *nomismata*, ce qui représentait en tout un *kentenarion*, soit 1.000 livres ». The date is impossible and rejected by B. himself only six pages earlier, while four of the six figures are hopelessly wrong, the last absurdly so. Only a few lines later there occurs a confusion between *litrai* and *nomismata* that would have made the Byzantine Empire bankrup in a matter of weeks.

It is obvious that omissions, errors and misprints such as those indicated above make the work quite unsuitable for the class of

student for which it is intended — and indeed for all scholars lacking the time to verify each individual statement — but a revised second edition will be awaited with impatience, if only because of the clarity with which B. has succeeded in distinguishing the successive phases and highly complex institutions of a thalassocracy which, enduring for a millennium, at times embraced almost the whole of the Mediterranean and the Black Sea. His sense of proportion is almost flawless, and he strikes an admirable balance between description and narrative.

It might be argued, however, that B. has neglected the historic role of the Byzantine navy as the favoured service of the Macedonian emperors. The careers of the ἀσεκρήτεις Hemerios and Eustathios, and of the eunuchs Theophanes, Gongyles, Bringas and Michael, not only bely the statement concerning the appointment of Ioannes Logothetes (p. 410), but point the moral which Romanos Lekapenos underlines. Sources such as the « De administrando » and the « Vita Theoctistae » show clearly that under Leon VI, the Byzantine navy became very much the senior service, and it might even be argued that the success of the house of Phokas where that of Doukas had failed owed not a little to the camaraderie of Chandax. However this may be, it is disappointing that B. has not emphasised the personal relations between Emperor and fleet that characterised the reigns of Leon VI, Romanos Lekapenos and Konstantinos Porphyrogennetos, for in them lies the key to much that is at present obscure concerning the political history of the tenth century. In this connection the present reviewer would suggest that it is misleading to stress the intervention of the Kibyrrhaiotic theme in the revolt of Bardas Skleros, and omit all reference to the victories of Hexamilites, Chage and Kaballourios, victories that are infinitely more suggestive of the importance and prevailing temper of the province.

National Maritime Museum,
Greenwich. R. H. Dolley.

Revue des études byzantines, t. 7, fasc. 1 (1949) et 2 (1950).

Une question d'historiographie byzantine tout à fait essentielle, et qui nous a bien souvent préoccupés, est traitée par V. Grecu : *Nicetas Choniatès a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamos*? Moravcsik penchait pour l'affirmative, mais réservait, en somme, sa décision, faute d'étude préalable et détaillée. C. Neumann et le grand K. Krumbacher étaient persuadés, au contraire, que Choniatès, écrivant après 1206, ignora son devancier qui écrivait entre 1180 et 1183. M. Grecu s'efforce de réfuter ces auteurs. D'après lui, Choniatès est coutumier d'un système d'allusions vagues à des sources qu'il exploite sans vouloir les désigner nommément. Le rapprochement fait par M. Grecu avec la manière dont Choniatès exploite Eustathe dans sa prise de Thessalonique par les Normands en dédaignant de le nommer nous paraît confirmer brillamment la thèse de M. V. Grecu. M. R. Guilland, continuant infatigablement ses *recherches de titulature et de prosopographie byzantines*, fait, cette fois, l'histoire du titre de *protostrator* qui commence à compter au IXe siècle, mais qui, depuis le milieu du XIe, n'est plus donné qu'à de très grands personnages. Sous les Paléologues, le *protostrator* monte au huitième rang de la hiérarchie. Sous Jean VIII, nous trouvons même un « grand protostrator» Nicéphore Mélissénos. Travail excellent, riche en résultats nouveaux. Citons encore quelques pages de V. Grumel sur *la profession médicale à l'époque des Comnènes*, un long article de R. Loenertz sur la chronologie des œuvres d'un théologien du XVe siècle, Joseph Bryennios.

Henri GRÉGOIRE.

André MIRAMBEL, *Anthologie de la prose néo-hellénique* (1884-1948). Paris, Librairie C. Klincksieck, 1950, XXIV+262 pp. (avec un avant-propos et une introduction). Impression photomécanique.

M. André Mirambel vient de faire cadeau aux néo-hellénistes d'une anthologie qu'ils réclamaient depuis longtemps. C'est, pratiquement, la seule dont nous disposions pour la prose néo-grecque, celle de Legrand-Pernot datant déjà de 1899, tandis que celle de Hesseling-Pernot (1925), en fait de prose moderne littéraire, ne

contenait guère que quatre ou cinq textes, et le *Recueil de textes en grec usuel* de Pernot (1918) à peine une demi-douzaine. On jugera au contraire de la richesse de la nouvelle anthologie par la simple liste de ses trente-quatre textes :

Emmanuel Roïdis (1835-1904), *Ἡ μηλιά*. Georges Vizyinos, Extrait de *Τὸ ἁμάρτημα τῆς μητρός μου*. Argyris Eftaliotis (1849-1922), *Μαρῖνος Κοντάρας*. Alexandre Papadiamandis (1851-1911), *Νεκρὸς ταξιδιώτης*. Jean Psichari (1854-1929), *Ὁ ἀρχιμαντρίτης*. Jean Kondylakis (1861-1920), Extrait de *Ὁ Πατούχας*. Grégoire Xenopoulos (né en 1862), Extrait de *Ὁ τρελλὸς μὲ τοὺς κόκκινους κρίνους*. André Karkavitsas (1866-1922), *Ἡ θάλασσα*. Paul Nirvanas (1866-1937), *Τὸ ἄχτι τῆς γενιᾶς μου*. Constantin Christomanos (1867-1911), Extrait de *Τὸ βιβλίο τῆς Αὐτοκράτειρας*. Jean Vlachoyiannis (1868-1945), *Τὸ Σοῦλι*. Costas Theotokis (1872-1923), Extrait de *Ἡ ζωὴ κι' ὁ θάνατος τοῦ Καραβέλα*. Costas Chatzopoulos (1872-1921), Extrait de *Ὁ πύργος τοῦ Ἀκροπόταμου*. Démosthène Voutyras (né en 1879), *Ἡ παρέλαση*. Nikos Kazantzakis (né en 1885), Extrait de *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ Ἀλέξη Ζορμπᾶ*. Galatée Kazantzaki (née en 1886), *Τὸ κρῖμα τῆς Φωτεινῆς*. Stratis Myrivilis (né en 1892), *Πόλεμος*. Cosmas Politis (né en 1894), Extrait de *Δεμονοδάσος*. Photis Kondoglou (né en 1895), *Πῶς πέθανε ὁ ληστὴς Ἰγνάτιος Φόβος*. Vasos Dascalakis (1896-1944), Extrait de *Ξεριζωμένοι*. Elly Dascalaki-Alexiou (née en 1899), *Τὰ παιγνιδάκια*. Tatiana Stavrou (née en 1899), *Ὁ κὺρ Ἀγγελής*. Jean Panayiotopoulos (né en 1901), Extrait de *Ἀστροφεγγιά*. Thrasos Castanakis (né en 1901), *Ὁ φίνος ἄνθρωπος*. Petros Charis (né en 1902), *Μιὰ ἐγγραφή*. Lilika Nakou (née en 1903), Extrait de *Παραστρατημένοι*. Thanasis Petsalis (né en 1904), Extrait de *Οἱ Μαυρόλυκοι*. Ilias Venezis (né en 1904), Extrait de *Τὸ νούμερο* 31. 328. Georges Theotokas (né en 1905), Extrait de *Ἀργώ*. Melpo Axioti (née en 1906), Extrait de *Εἰκοστὸς αἰῶνας*. Angelos Terzakis (né en 1907), Extrait de *Ἡ Πριγκηπέσσα Ἰζαμπῶ*. M. Caragatsis (né en 1908), *Ὁ ἄνθρωπος μὲ τὸ φλεμόνι*. Pantelis Prevelakis (né en 1909), Extrait de *Τὸ χρονικὸ μιᾶς πολιτείας*. Sotiris Patatzis (né en 1916), Extrait de *Μεθυσμένη πολιτεία*.

Tous ces textes (sauf ceux de Vizyinos et de Papadiamandis) sont écrits en *δημοτική* : c'est dire qu'on y trouve une grande diversité de styles, de vocabulaire, d'orthographe même (cf. notamment le texte de Psichari, et celui de Caragatsis, qui supprime

es esprits et ne garde que l'accent aigu). Bref, le lecteur y trouvera ımple matière à se familiariser avec la langue grecque vivante. Quelques fautes d'impression déparent le livre çà et là ; je ne les rouve point assez graves ni assez nombreuses pour en gâter la lec- ure. Tout ce que je serais tentée de regretter, c'est que M. Miram- el n'ait pas facilité aux non spécialistes la compréhension des tex- tes par un bref index : il eût pu se borner aux mots qui ne se trou- vent point dans les dictionnaires courants.

Au point de vue littéraire, on saura gré à M. Mirambel de son éclectisme. A côté de textes déjà classiques (p. ex. *Μαρῖνος Κοντά- ρας*) ou de pages d'écrivains déjà célèbres chez nous (p. ex. Vénézis), nous lui de vons devéritables découvertes : tel l'extrait de Patatzis (le dernier du recueil), tableau réaliste, plein d'humour, des mœurs de paysans arriérés. Citons encore, parmi les textes les plus remar- quables, ceux de Panayiotopoulos, Kondoglou, Myrivilis, Kazan- tzakis, Théotokis, Vlachoyannis, Nirvanas, Karkavitsas, Psichari, Roïdis.

La nouvelle anthologie constituera un précieux instrument de travail, grâce aux notices bibliographiques consacrées à chaque auteur (les traductions françaises y sont notamment signalées), grâce aussi à une sommaire introduction (*Aperçu des caractères et du développement de la prose néo-hellénique* (pp. IX-XIX), et surtout aux copieuses *Notes bibliographiques relatives à la prose néo-helléni- que* (pp. XXI-XXIV).

Marguerite MATHIEU,
Aspirante du Fonds National de la Recherche Scientifique.

NOTES ET INFORMATIONS

Deutsche Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der Byzantinischen Studien

München, den 20. November 1950.

An den Praesidenten des « Comité International de l'Association Internationale des Études Byzantines », Herrn Professor H. Grégoire, Brüssel.

Hochgeehrter Herr Praesident,

In der Sitzung des « Comité International » der « Association Internationale des Études Byzantines » vom 27. September 1950 in Paris, an welcher ich als Gast teilnehmen durfte, haben Sie mich unter Zustimmung der Versammlung aufgefordert, im Hinblick auf die Vorbereitungen zum VIII. Internationalen Byzantinistenkongress alsbald eine nationale Vereinigung der deutschen Byzantinisten ins Leben zu rufen, welche in die « Association Internationale des Études Byzantines » aufgenommen werden und auch im Comité vertreten sein könnte.

Heute erlaube ich mir, Ihnen das Bestehen der Deutschen Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der byzantinischen Studien anzuzeigen. Sie besteht aus 36 Mitgliedern. Diese haben ihre Mitgliederschaft auf Befragen angemeldet, den vorläufigen Statuten zugestimmt und den dreiköpfigen Vorstand in schriftlich durchgeführter geheimer Wahl gewählt. Befragt wurden sämtliche im Gebiete der Bundesrepublik ansässigen deutschen Gelehrten, von denen dem Unterzeichneten bekannt war, dass sie sich ausschliesslich oder doch mit einem bedeutenden Teile ihrer Studien auf dem Gebiete der Byzantinistik bewegen ; sie haben mit 1 oder 2 Ausnahmen zustimmend geantwortet und ihren Beitritt erklärt. Wie ferner aus dem beiliegenden Schreiben des Bayerischen Staatsministeriums für Unterricht und Kultus hervorgeht, ist die Vereinigung dort unter Vorlage der Statuten, der Wahlergebnisse und der Korrespondenz

ngemeldet und wird dort als die Vertretung der deutschen Byzanınisten anerkannt.

Ich bitte Sie also, hochgeehrter Herr Praesident, die Anmeldung ler Deutschen Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der byzantinischen Studien als Mitglied der « Association Internationale des Études Byzantines » gemäss Artikel II der Statuten der Association entgegenzunehmen und gegebenenfalls nach Artikel V der Statuten, der auch schriftliche Beschlussfassung des Comité's vorsieht, etwa weitere nötige Entscheidungen zu treffen.

Ich leite gleichzeitig einen Durchschlag dieses Schreibens dem Generalsekretär der « Association Internationale des Études Byzantines » und des « Comité International », Herrn Professor A. Dain, Paris, zu.

Mit dem Ausdruck meiner besonderen Verehrung bin ich

Ihr sehr ergebener

Franz DÖLGER

I. Vorsitzender der Deutschen Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der byzantinischen Studien.

La collection « Sources Chrétiennes »

Fondée en 1943 par les RR. PP. de Lubac et Daniélou, publiée à Paris aux Éditions du Cerf. 23 volumes parus à ce jour, dont les 10 premiers sont épuisés. Plus de 50 ouvrages en préparation.

Buts : rendre service aux travailleurs, qui, dans des domaines très divers, ont besoin des œuvres des « Pères » grecs et latins, œuvres souvent inaccessibles soit à cause de la rareté des textes, soit à cause de leur langue très particulière et toujours difficile, soit à cause de la nature d'écrits qui restent assez obscurs sans un commentaire.

De plus, jeter un pont entre les travaux les plus érudits et les plus techniques et les légitimes curiosités des intellectuels non patristiciens, et même du public cultivé ; assurer ainsi, dans ce secteur, la continuité de la culture.

Méthode : recourir aux spécialistes, mais ne pas leur demander une vulgarisation facile.

Au contraire, présenter aux lecteurs :

1° des ouvrages complets, avec leurs longueurs et leurs faiblesses, leurs difficultés et leurs attraits ;

2° des traductions accompagnées du texte original ;

3° pour chaque œuvre, une introduction et des notes qui invitent et aident le lecteur à l'effort nécessaire pour explorer personnellement toutes les richesses du texte, ou pour réfléchir aux problèmes qu'il pose.

1. — *Le choix des ouvrages* s'inspire d'un *double principe* :

a) le premier est qu'il y a une unité de culture depuis les Pères apostoliques — et même depuis Philon — jusqu'à S. Bernard. La collection comprend donc des écrivains à la fois de l'antiquité chrétienne et du moyen-âge byzantin et occidental ;

b) le second veut qu'on ne choisisse pas, dans cette immense littérature patristique, les œuvres qui sont les plus proches de notre mentalité et, à ce titre, déjà bien connues et assimilées par le public cultivé, mais plutôt les plus caractéristiques de la mentalité des siècles passés, les plus significatives d'époques révolues, de milieux disparus, quitte à fournir au lecteur les moyens d'y pénétrer et d'en avoir la plus totale intelligence possible, précisément par la traduction, par l'introduction, et par les notes.

2. — *L'Introduction*, placée en tête de chaque volume, veut être à la fois technique et culturelle :

— technique, c'est-à-dire, situer l'auteur et son œuvre dans leurs cadres ;

— culturelle, c'est-à-dire, souligner, et, au besoin, expliquer par les données historiques nécessaires, ce qui en fait l'intérêt permanent, qu'il s'agisse de l'art littéraire, ou de l'histoire des idées, de la liturgie ou de la philosophie....

3. — *Le texte.* La collection se propose simplement de donner le meilleur texte possible dans l'état actuel des recherches philologiques. Quand il existe une bonne édition critique, elle se contente de la suivre.

Si cette édition critique n'existe pas, la Collection, dans certains cas, présentera elle-même cette édition critique, soit qu'elle invite ou aide les auteurs à l'établir, soit qu'elle accepte leur propre initiative.

Mais le travail d'une nouvelle édition réclamerait souvent de longs délais. Il est donc nécessaire de s'en tenir, plus d'une fois, au texte reçu, sans plus. Dans ce cas, il va de soi que l'éditeur et traducteur doit indiquer la version qu'il a adoptée, en dire au moins brièvement l'origine et l'histoire, et en marquer l'autorité.

4. — *La traduction.* Assez claire pour se suffire à elle-même, assez précise pour pouvoir être confrontée avec le texte grec ou latin placé en regard, mais n'excluant pas non plus une certaine technicité, qui sauvegarde le caractère propre de l'ouvrage — théologique, philosophique, poétique... — quitte, pour le traducteur, à donner, dans son introduction ou dans les notes, le contexte intellectuel ou historique de certains mots ou de certaines expressions : v. g. *γνώσις*, *ἀπαθεία*...

Claude MONDÉSERT, S. J.

PLAN ET PROJETS

La collection Sources Chrétiennes comporte actuellement 3 séries d'ouvrages :

a) des œuvres de « Pères Grecs » ;

b) des œuvres de « Pères Latins » ;

c) des textes religieux « non chrétiens », ou « hétérodoxes », importants pour l'histoire des origines et de la pensée, ou de la culture chrétiennes. Paru : *les Excerpta ex Theodoto* de Clément d'Alexandrie, texte grec, introduction, traduction et notes du P. Sagnard, O.P. A paraître : la *Lettre à Flora*, éd. par M. Quispel ; *Héracléon*, par L. Cerfaux.

***

Quelques grandes lignes d'intérêt des textes parus ou à paraître :

a) Pour l'histoire de la théologie : une série d'ouvrages sur le St-Esprit : Athanase, Basile, Didyme ; de S. Jean Chrysostome, les *Homélies sur l'Incompréhensible*, etc.

b) Pour l'histoire de la spiritualité grecque et byzantine : de Clément d'Alexandrie, les *Stromates* ; de Grégoire de Nysse, *la Vie de Moïse* ; les *Apophtegmes des Pères* ; d'Évagre, les *Centuries gnostiques* ; du Ps. Macaire les *Homélies pneumatiques* ; de Diadoque de Photicé, les *Cent chapitres sur la vie spirituelle* ; de Moschos, le *Pré spirituel* ; de Nicétas Stéthatos, le *Paradis Spirituel* ; de Siméon le Nouveau Théologien, les *Hymnes* ; de Nicolas Cabasilas, l'*Explication de la divine Liturgie* ; etc...

c) Pour l'histoire de l'exégèse : les œuvres déjà parues ou à paraître d'Hippolyte, d'Origène, de Grégoire de Nysse, de Cyrille d'Alexandrie, etc. ; le *Traité des Mystères*, de S. Hilaire ; etc.

d) Pour l'histoire de la liturgie : Hippolyte, *Tradition apostolique* ; Sérapion, *Euchologe* ; Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses mystagogiques* ; Ambroise, *de mysteriis et de sacramentis* ; etc.

***

Quelques travaux en cours :

Histoire Lausiaque (M. Draguet) ; *Contra haereses*, de S. Irénée (H. C. Puech et F. Sagnard) ; *Epître à Diognète* (H.-I. Marrou) ; *Homélies sur les Nombres*, d'Origène ; *Homélies pascales* du Ps. Chrysostome ; *Homélies* d'Astérios d'Amasée (A. Dain) ; *Catéchèses mystagogiques* de Théodore de Mopsueste ; *Peregrinatio Etheriae* (H. Pétré) ; *Sermons* de Léon le Grand (J. Leclercq) ; *Actes* des Martyrs Romains (texte établi par Pio Franchi) ; *de Mortibus persecutorum* (J. Moreau, *maître de conférences à l'université de la Sarre*, avec une introduction de M. H. Grégoire) ; *Contra Arium*, de Marius Victorinus (Paul Henry) ; etc.

Un « comte de Brabant » à la première croisade

La *BZ* (t. 43 [1950], p. 438) rend compte de notre article sur *Un « comte de Brabant » et des « Brabançons » dans deux textes byzantins* (1) dans les termes suivants :

> Le titre « *κόμης τῆς* [*sic*] *Προεβέντζης* » ne signifierait pas « comte de Provence » comme on l'admettait jusqu'ici, mais « comte de Brabant », comme le suggère l'ethnique : *Προεβεντζοῦνοι* sûrement appliqué aux Brabançons. A mon sens toutefois, si l'analogie est frappante, il ne saurait y avoir certitude, car, à supposer que la princesse Anne ait eu vraiment l'intention de désigner un comte de Provence — et rien ne dit qu'il n'en ait pas été ainsi — elle ne se serait pas exprimée autrement. Quoi qu'il en soit, dans la thèse de l'auteur, il s'agirait de Baudoin [*sic*] II, seigneur d'Alost, tué sous Nicée en 1097.
>
> V. L.

Si grande que soit notre admiration pour l'inlassable activité scientifique et pour le sens critique si remarquable du P. Laurent, force nous est de constater que ce résumé néglige des éléments essentiels de notre article et qu'il ne tient pas compte davantage des *Notes sur Anne Comnène* de M. Henri Grégoire, qui nous ont ouvert la voie. On comprendra donc que nous tenions à reproduire ici le schéma de notre démonstration.

1° Le personnage à identifier est désigné par Anne Comnène comme *ὁ κόμης Προεβέντζας*. Il est incontestable que, eût-elle visé « le comte de Provence », elle ne se serait pas exprimée autrement. C'est la raison même pour laquelle Ducange a proposé de reconnaître dans ce seigneur Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et marquis de Provence. Le rapprochement des formes *Προεβεντζοῦνοι* (mercenaires « Brabançons »,dans Eustathe) et *Προεβέντζας* suggèrerait cependant une autre identification, au cas où un obstacle décisif s'opposerait à la première.

2° Nous disposons d'autres éléments que de cette donnée linguistique : nous savons où l'épisode en question se déroule — sur

(1) A. Marico, *Un « comte de Brabant » et des « Brabançons » dans deux textes byzantins* : Anne Comnène, Alexiade, 10, 8 ; Eustathe de Thessalonique, Prise de la ville par les Normands, ch. 56. *Bull. Acad. royale de Belg.* (Lettres), série 5, t. 34 (1948), p. 463-480.

la mer Adriatique, — et quand — le 6 décembre 1096 ; nous savons en outre que ce seigneur a eu bien du mal à fréter un navire.

a) Il ne peut donc être ici question de Raymond de Saint-Gilles ni d'un seigneur de la croisade provençale, qu'il commandait, car le marquis de Provence a longé la côte Dalmate et n'a pas dû traverser l'Adriatique. L'opinion traditionnelle a été ruinée par M. Henri Grégoire en 1926 (*Notes sur Anne Comnène, Byzantion*, t. III, p. 311-317).

b) Les conditions décrites par Anne Comnène sont remplies par la croisade de Robert de Jérusalem, comte de Flandre, et seulement par elle : arrivée à Bari à la fin de novembre 1096 avec les croisades de Robert de Normandie et d'Étienne de Blois, elle est seule parvenue à s'embarquer, tandis que les deux autres se voyaient forcées d'hiverner en Italie (cf. FOUCHER DE CHARTRES, *Hist. hierosolymitana*, 1, 7, 4 ; p. 167 s. Hagenmeyer).

Les deux rapprochements effectués — celui des formes *Πρεβεντζοῦνοι* et *Πρεβέντζας* et celui des circonstances dans lesquelles se trouvaient *ὁ κόμης Πρεβέντζας* et les seigneurs de la croisade de Robert de Jérusalem — ont-ils valeur de recoupement? Sans aucun doute, parce que le comte de Flandre était aussi suzerain d'une bande de territoire brabançon, pour laquelle il relevait de l'Empire et non de la Couronne de France, et parce que la présence du seigneur du principal fief de ce territoire, Baudouin II d'Alost, dans la croisade de Robert de Jérusalem, nous est attestée par plusieurs documents, jusqu'à sa mort à l'assaut des remparts de Nicée, le 18 juin 1097.

Il est vrai que le livre récent de M. Steven Runciman (1) sur la première croisade prive presque cette note de toute utilité : nous avons été heureux de constater que cet admirable essai intègre à sa juste place (p. 166 s.) l'apport des *Notes* de M. Grégoire et de notre propre article.

A. M.

(1) Steven RUNCIMAN, *A History of the Crusades. 1. The First Crusade*, Cambridge, 1951 ; 377 pp., 8 pll. et 5 cartes.

NÉCROLOGIE

MISSIONNAIRE ET SAVANT :
P. GUILLAUME DE JERPHANION
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
(1877-1948)

Le vendredi 22 octobre 1948, à l'Institut Oriental Pontifical de Rome, mourait subitement d'une crise cardiaque le R. P. G. de Jerphanion. L'annonce de son décès, aussitôt publiée par les principaux journaux français et étrangers, provoqua, dans les milieux scientifiques, une douloureuse émotion. Car le défunt était un archéologue et un byzantiniste universellement réputé. Il présentait même cette particularité d'avoir été, depuis près de deux siècles, le premier jésuite français élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il partageait du reste l'honneur de siéger sous la Coupole avec le R. P. Peeters, bollandiste belge, membre étranger de l'Institut, et le R. P. Lejay, membre de l'Académie des Sciences.

De son éloge funèbre, qui fut prononcé à la Séance solennelle de rentrée des cinq Académies, nous extrayons quelques détails biographiques qui peuvent intéresser nos lecteurs.

Une famille de Gentilshommes

Guillaume de Jerphanion naquit le 3 mars 1877, au château de Pontevès, dans le Var, le troisième d'une famille de huit enfants, dont trois filles qui suivirent toutes trois la vocation religieuse.

Pour défendre Pie IX, son père, le baron Frank de Jerphanion, s'était engagé en 1866 dans les Zouaves Pontificaux avec son frère aîné Gabriel, qui avait déjà cinq enfants, et avec son frère cadet Jean. Tous trois participèrent à la bataille de Mentana en 1867, puis, comme officiers français, se signalèrent par leur valeur au cours de la guerre de 1870.

Le nom de Guillaume, que le Père reçut au baptême, lui venait

de son bisaïeul Guillaume de Savaron qui, lors du siège de Lyon, en 1793, âgé de 70 ans, commandait le corps des vétérans, sous les ordres du Général de Précy. Il fut massacré par les révolutionnaires le 25 Brumaire, an II (15 novembre 1793).

L'enfance de Guillaume se passa en compagnie de ses frères et sœurs, l'hiver à Pontevès, sur les plateaux ensoleillés de Provence, l'été à Larajasse dans les verdoyants monts du Lyonnais.

La charité marchait de pair avec la piété. Les enfants n'avaient pas de plus grand plaisir que d'aller rendre visite aux fermes voisines et s'amuser avec les petits fermiers de leur âge. Il en résulta de profondes amitiés qui se prolongèrent toute la vie. A Pontevès et à Larajasse, ce fut une désolation lorsqu'on apprit la mort du Père Guillaume « si savant et si simple ».

Tout jeune, Guillaume se crut une vocation de marin. Il voulait imiter son grand-père maternel, l'amiral de Lyle-Taulane. Après avoir fait ses humanités au collège de Mongré (Villefranche-sur-Saône), Guillaume partir pour Jersey, où les Jésuites, expulsés de France, avaient ouvert un cours préparatoire à l'École Navale.

Après deux ans d'études, Guillaume, qui n'avait encore que 16 ans, fut reçu brillamment au concours, 10e sur 180 concurrents. Le lendemain de son succès, il donnait sa démission de l'École Navale. C'est que, depuis plusieurs mois, un autre idéal s'était emparé de son âme de jeune chrétien : il voulait être jésuite et missionnaire.

De ses années de formation religieuse, ses confrères gardèrent le souvenir d'un novice et d'un scolastique pieux, joyeux, sportif, aussi bien doué pour les lettres que pour les sciences. Ses exploits de natation, en compagnie du Père Victor Poucel, restèrent célèbres. Un îlot rocheux de la Manche porte encore leur nom.

Après deux ans d'enseignement des humanités à Marseille, où il composa, pour ses élèves, le drame en vers de FRAXINET, joué avec un grand succès, il obtint enfin de partir pour l'Arménie en 1903. Ce séjour de quatre années (1903-1907) au collège de Tokat fut décisif pour son orientation. Il y apprit parfaitement le turc et l'arménien ; surtout, au cours de randonnées apostoliques, il y fit la découverte des « Églises rupestres de Cappadoce ». Il devait consacrer à leur exploration patiente et minutieuse les plus fructueuses années de sa vie.

Missionnaire et explorateur

Pour les non initiés, le nom des églises rupestres de Cappadoce est doublement impressionnant, on dirait presque rébarbatif.

Rares sont les Français ou les Belges moyens qui sont capables de situer, au centre de l'Asie mineure, à peu près à mi-chemin entre la Mer Noire et la Mer Méditerranée, la Cappadoce, patrie des plus fameux Pères de l'Églises grecque : St-Basile, St-Grégoire de Nazianze, St-Grégoire de Nysse.

La région d'Urgub, non loin de Césarée, est, au point de vue géographique et archéologique, une des plus curieuses du monde. Imaginez le bois de Païolive, les Causses ou les Dolomites, un paysage étrange, quasi lunaire, creusé par l'érosion dans un sol calcaire.

« A perte de vue, raconte le Père Guillaume, ce sont des séries de cônes et de pyramides, des dômes arrondis et des flèches aiguës, des arcades naturelles, des donjons crénelés, des tourelles enchevêtrées dans un incroyable désordre ».

Ici c'est l'aspect d'une ville en ruines, là, d'un château-fort, là d'un immense camp aux 20.000 tentes toutes pareilles. C'est un espace d'environ 15 kilomètres sur 20 que couvre le paysage de féerie.

Or, un grand nombre de ces roches à l'aspect si tourmenté, a été au Moyen-Age habité par des moines byzantins qui y ont aménagé et décoré d'étranges chapelles souterraines. Ce sont ces églises aux noms bizarres : Balleq-Kilissé ; Qarabach-Kilissé ; Djanavar-Kilissé ; Soghanle-Kilissé, etc., que le jeune Jésuite, en compagnie d'un aîné, le Père Gransault, explora méthodiquement. Son Supérieur, le R. P. Riondel, comprenant l'utilité scientifique et apostolique du travail entrepris, lui donna toutes les facilités pour cette tâche immense et urgente ; car les intempéries des saisons et le vandalisme des hommes pouvaient anéantir les trésors iconographiques mystérieusement enfouis dans une centaine de monuments.

En 1907, le Père Guillaume regagna l'Europe pour faire sa théologie à Hastings (Ore Place). Il y fut ordonné prêtre le 24 août 1910.

Dès le mois d'août 1911, il était de retour dans sa chère Mission et continuait ses fouilles en Cappadoce, et ses recherches érudites

à l'Institut Archéologique russe de Constantinople. Il réunit ainsi, par milliers : clichés photographiques, dessins, inscriptions grecques patiemment reconstituées ou déchiffrées. En août 1914, il avait déjà rédigé deux cents pages d'un livre qu'il avait l'intention d'imprimer à Beyrouth.

La guerre de 1914 interrompit tous ses projets. Lors du débarquement aux Dardanelles en 1915, il fut choisi personnellement par le Général d'Amade comme cartographe et interprète turc. Rentré à Marseille après l'échec de l'expédition, et chargé du contrôle postal à cause de ses connaissances polyglottes, il fut renvoyé à Port-Saïd et à Chypre en 1916-1917 pour y constituer un corps de volontaires arméniens.

Cependant ses quatre frères, officiers eux aussi, combattaient au front et méritaient comme lui la Légion d'Honneur. L'aîné, Gabriel, capitaine au 58e R. I., père de sept enfants, avait été tué à Dieuze dès le mois d'août 1914.

L'Institut Oriental.

Vers la fin de la guerre 1914-1918, le Pape Benoît XV, que la question de l'union des Églises préoccupait de plus en plus, fonda l'Institut Oriental. On demanda au T. R. P. Général de la Compagnie de Jésus de coopérer à cette fondation en désignant un Jésuite.

Le choix tomba sur le Père Guillaume de Jerphanion, comme un des meilleurs spécialistes d'histoire et d'archéologie byzantines. Le Père était encore mobilisé comme officier. Mais le gouvernement français se fit un plaisir de le déléguer à Rome en mission spéciale. Et c'est ainsi qu'à l'automne 1917, le Père de Jerphanion s'installa à l'Institut Biblique et commença ses cours à l'Institut Oriental. Celui-ci passa bientôt entièrement entre les mains des RR. PP. Jésuites sous la direction de Monseigneur Michel d'Herbigny.

A Rome, il devint vite une des personnalités les plus marquantes du monde scientifique. Ses cours d'archéologie, d'histoire, d'institutions, d'épigraphie byzantines attiraient et retenaient de nombreux élèves, parmi lesquels plusieurs, aussi bien en France que dans le Proche-Orient ou aux États-Unis, se firent un nom dans l'érudition.

Le Père de Jerphanion avait tous les dons du professeur et du conférencier : vie, clarté, précision, un style sobre et châtié, s'élevant parfois jusqu'à la poésie et à l'éloquence, avec aussi des pointes de malice méridionale qui déridaient son auditoire.

Chaque année, un peu avant Pâques, il donnait, en français, à l'Institut Oriental, une grande conférence où se pressait l'élite de la société romaine. Le Père abordait avec maestria les sujets les plus variés et savait susciter l'intérêt pour les questions, semble-t-il, les plus abstraites et les plus ardues. On se souvient encore des débats que provoqua son lumineux exposé sur le *Carré magique Sator Arepo*.

Mais la personnalité du Père débordait le cadre cependant si vaste de la Ville Éternelle. Il était souvent invité à l'étranger. C'est ainsi qu'à Paris, Lyon, Grenoble, Bucarest, Sofia, etc., il fit des conférences très appréciées.

Sa Majesté le Roi Pierre II de Yougoslavie, actuellement en exil, témoignait dernièrement de l'impression profonde que le Père de Jerphanion avait laissé à la cour de Belgrade en 1934 : un savant et un grand religieux.

L'œuvre scientifique

Il est difficile de résumer en quelques lignes l'activité scientifique de toute une vie. Pour nos lecteurs qui ne pourront pas se procurer les deux splendides volumes de *Miscellanea Guillaume de Jerphanion, Orientalia Christiana*, 1947 (en vente chez A. Picard, 82 rue Bonaparte, Paris VI, 900 fr.) nous nous contenterons d'extraire des onze pages réservées à la bibliographie du Père Guillaume l'indication de ses principaux ouvrages.

D'abord, en toute première ligne, l'ouvrage, à bon droit célèbre dans le monde entier, intitulé *Une nouvelle province de l'art byzantin : les églises rupestres de Cappadoce*. Paris, Geuthner, 1925-1936. Quatre volumes de texte in-4°, soit plus de 1200 pages, trois albums de planches in-folio.

Un des plus illustres historiens et archéologues byzantins, Monsieur Louis Bréhier, portait en 1938, sur l'œuvre du Père, le jugement suivant :

« Ce vaste ensemble de monuments, décrits avec précision et reproduits par une illustration impeccable et luxueuse, forme désor-

mais l'une des sources essentielles de l'histoire de l'art byzantin. On ne trouve nulle part ailleurs une série aussi complète de peintures iconographiques réparties entre le VIIIe et le XIVe siècle. Les peintures cappadociennes nous montrent donc le développement d'une tradition picturale plusieurs fois séculaire. On voit par là quel service immense a rendu le R. P. de Jerphanion en restituant tout un aspect de l'art du Moyen-Age, connu jusque là d'une manière fragmentaire ».

Le 17 août 1926, au nom de Pie XI, le Cardinal Gasparri félicitait l'auteur de ce « magnifique travail », et le Saint Père lui envoyait, « pour son apostolat artistique chrétien, une particulière bénédiction apostolique ».

A ce document pontifical, on peut ajouter un autre témoignage d'estime. Quelques semaines avant sa mort, Pie XI chargea le Père de Jerphanion d'éditer un des plus précieux manuscrits du Vatican. Un des meilleurs spécialistes des langues orientales, le R. P. Raes, jésuite belge, l'aida dans cette tâche délicate. C'est ainsi que parut à Rome en 1940 un splendide ouvrage intitulé : *Les Miniatures du Manuscrit syriaque n° 559 de la Bibliothèque Vaticane.*

Sous un aspect moins monumental malgré le titre, et moins technique, la *Voix des Monuments* en deux volumes, 1930-1938, étudie avec une égale maîtrise les problèmes les plus divers d'archéologie et d'iconographie chrétienne et byzantine. Dédié avec humour « à ceux qui ne sont pas archéologues » le deuxième volume, par sa présentation soignée et son style d'une pureté attique, mérita d'être couronné par l'Académie française.

Outre deux autres importantes œuvres d'érudition *Les Mélanges d'Archéologie anatolienne*, Beyrouth, 1928, et *Le Calice d'Antioche*, Rome, 1926, il faut mentionner plus de 150 articles disséminés dans les revues savantes ou d'intérêt général (*Orientalia, Échos d'Orient, Byzantion, Byzantinische Zeitschrift, Études, Revue de l'art chrétien*, etc.).

Le R. P. de Jerphanion avait le culte du travail parfait. Ses moindres articles se signalaient par leur clarté et leur exacte et abondante documentation. Un seul exemple suffira. Le savant historien de l'Empire romain, M. J. Carcopino, reconnaît que, s'il a pu percer l'énigme du fameux carré magique *Sator Arepo*, c'est au R. P. de Jerphanion qu'il le doit ; et il renvoie à l'article de celui-ci paru dans les *Recherches Religieuses* de 1935. « Ce mémoire,

ajoute-t-il, a épuisé la documentation utile. Sans l'érudition du Père de Jerphanion, je n'aurais pas pu entreprendre mon propre travail ».

Élu dès 1913 membre honoraire de l'Institut Archéologique russe de Constantinople, le Père avait été successivement choisi comme membre honoraire de la Société des Études Byzantines d'Athènes (1924), de l'Institut Kondakov de Prague (1935), de la Société Archéologique d'Athènes (1938).

La Pontificia Accademia Romana di Archeologia l'accueillit en 1932 comme membre honoraire.

Les dernières années et la mort

En 1940, la guerre obligea le R.-P. de Jerphanion à quitter l'Italie. Coupé de ses notes et des bibliothèques romaines, ne voulant pas cependant rester inactif, il accepta de donner des cours d'archéologie à l'Université, aux Facultés catholiques de Lyon et au Scolasticat de Théologie de Fourvière, où il avait sa résidence habituelle (1940-1946).

En 1945, il édita luxueusement un des joyaux de la Bibliothèque Municipale de Lyon : *Le Missel de la Sainte Chapelle*, in-4°, 88 pages. On y trouve des rapprochements suggestifs entre l'iconographie orientale et occidentale.

Mais c'est surtout sur le berceau de son enfance et de sa famille que ce grand travailleur, au soir de sa vie, se penchait avec prédilection.

A la gloire des *Vieilles Croix des Monts du Lyonnais*, il publia un magnifique ouvrage où il décrit avec amour les croix de Larajasse et d'autres lieux voisins (1942).

Déjà miné par plusieurs crises cardiaques, il consacra ses dernières forces à compléter et à publier le volume sur les *Savaron* que son père avait entrepris et laissé inachevé. Touchant exemple de piété filiale ! (L'ouvrage ne devait paraître que quelques semaines avant sa mort, 1948).

De retour à Rome, en octobre 1946, le Père reprit ses cours d'archéologie et sa collaboration à la Revue *Orientalia*. Il ne réussissait pas cependant à cacher la diminution de ses forces. Ses gestes devenaient saccadés, sa respiration brève, ses paroles embarrassées et parfois difficilement compréhensibles.

Son voyage en Amérique, au printemps 1947, pour le centenaire de l'Université de Princeton, marqua un point lumineux dans sa vieillesse douloureuse. Traversée en avion, hospitalité américaine, tout l'enchanta. Il retrouvait aux États-Unis des amis très chers, mais surtout il put contempler à loisir les trésors d'art byzantin exposés à Dumbarton Oaks et les fameuses fresques de Doura Europos transportées à la Yale University de New-Haven.

Et puis, le 3 mai 1947, coup sur coup, deux radiogrammes lui annonçaient son élection comme membre libre à l'Institut de France. Le R. P. de Jerphanion, si modeste pour son compte personnel, fut touché de cet honneur qui rejaillissait sur l'Institut Oriental, et profondément ému du zèle déployé par les plus éminents byzantinistes et archéologues français pour faire triompher sa candidature.

En juillet et en août 1948, il assista aux Congrès des Études Byzantines de Paris et de Bruxelles, et comme vice-président, présida plusieurs séances. Au début d'octobre, malgré les progrès de sa maladie, il tint à rejoindre Rome où ses élèves l'attendaient. A l'Institut Oriental, à force d'énergie, il fit son premier cours d'archéologie. Le 18 octobre, il voulut participer au jubilé du R. P. de Boynes à la Curie généralice. Cette fête familiale sembla lui redonner vigueur et gaieté. L'euphorie fut, hélas, de courte durée. Le vendredi 22 octobre, à 5 heures de l'après-midi, on le trouvait mort dans sa salle de bains, victime sans doute d'une embolie foudroyante.

Ses obsèques eurent lieu dans la Basilique Sainte Praxède, en face de l'Institut Oriental. De nombreux savants assistèrent à son service funèbre, dans la chapelle des *Études*, à Paris.

Nous ne pouvons mieux conclure cette brève notice qu'en citant la fin de l'éloge funèbre prononcé le 9 novembre 1948 par Mgr. Lavallée, Recteur Émérite des Facultés Catholiques de Lyon, devant l'Académie Lyonnaise dont le défunt était membre :

« Il laisse à la science une conquête, à nous tous l'exemple du courage dans la recherche de la vérité ».

Rome. Paul GOUBERT, S. J.

PAUL PAULOVICH MURATOFF

(1881-1950)

On the 5th of October 1950 Paul Paulovich Muratoff died suddenly of heart failure in the house of friends in the south of Ireland where he had been living in retirement for the last years. He was one of the survivors of the generation of Russian scholars who had attained distinction before the Revolution. His contributions to modern knowledge of Byzantine and of mediaeval Russian art were significant. Likewise his more recent studies in the history of the Russian army and in the field of early Anglo-Russian relations are important. It remains for specialists to assess the value of his academic work. Here I propose only to give a short *curriculum vitae* and to pay a modest tribute to a character remarkable above all for courage and integrity; to a personality at once brilliant and tenacious, versatile and austere.

The son of a Surgeon-General in the Imperial Army, Paul Paulovich was born in Moscow in 1881. Old gentry stock in modest circumstances, the Muratoffs were descended — as the name implies — from the Ryazan Tartars who were absorbed into the Russian and Orthodox environment during the 16th century. (Velyaminov-Zernov has written at length of this curious late survival of the Golden Horde in his *Izsledovanie o Kassimovskich Tzaryach.*). After passing through a Military School, Paul Paulovich qualified as a Civil Engineer and undertook employment in the Caucasus where he fell a victim to the malaria which in later years undermined his robust and sturdy physique. During the Japanese War he was a volunteer. But the young man emerging from the years of a technical education and military service had already been attracted by Italy and Italian art. From 1906 onward he spent much time in Italy and in 1909 published his two volumes of *Obrazy Italii.* This work was the first serious interpretation of Italian art to the intellectual world of Russia and *Obrazy Italii* achieved an immediate and sensational success — running into four

editions. The young Paul Paulovich had, indeed, done for Russia what Ruskin and Walter Pater had done for the Anglo-Saxon world during the preceeding generation.

In 1911, Paul Paulovich was appointed Assistant to the Director of the Rumyantsev Museum. At the same time he collaborated with other leading scholars in the production of the great *Istoriya Russkago Isskustva* which appeared under the magistral editorship of Igor Grabar. Paul Paulovich wrote four-fifths of the volume *Istoriya Zhivopisi* covering the pre-Petrine period in Russian art down to the end of the seventeenth century. Once more he achieved a great *succès d'estime*. He was among the first to « discover » the Russian icon as a phenomenon of art and, indeed, the first to define in reasoned and lucid terms the place of the Russian icon in the art of the civilized world. As V. P. Ryabushinski emphasised in a recent obituary « no one has done as much as Muratoff to spread the understanding of the Russian icon. After his work, much has been written about the Russian icon in Russian, French, German and English, important discoveries have been made, but nonetheless Muratoff remains fundamental ».

During the First World War Paul Paulovich served as an artillery officer. Among the proudest recollections of his later years were Augustovo and other battles of the Polish front. The amazing versatility of his intellect was perhaps best defined in this war period when the brilliant young art historian (coming, indeed, of a family of staff officers) was able to absorb the strategic conceptions and the tactical and topographical knowledge which enabled him, nearly thirty years later, to compose in London, during the thunderous months of the *blitz*, his two volumes on the Russian campaigns of 1941/5 — which were the first and, indeed, the only reasoned commentary on the great battles of the eastern front then available to the British public (1).

At the end of the First World War, Muratoff returned to his academic work in Moscow. In 1920 appeared his *Drevne-Russkaya Zhivopisv' Sobranii Ostroukhova* and again in collaboration with Grabar, *Istoriya Drevne-Russkoy Zhizni*. When the Academy of the History of Material Culture was formed Muratoff was one of the early members elected.

(1) *The Russian Campaigns of* 1941-45 (2 vols, Penguin, 1944-45).

In 1922 Muratoff left Russia. After a prolonged stay in Germany, he settled in Italy and, in later years, spent much time in France and England. The following fifteen years were the most productive period of his career. In 1925 he published in Rome *La Pittura Russa Antica*; during the same year *l'Ancienne Peinture Russe* appeared in Prague. (The texts of these two editions differ substantially.) *Les Icones Russes* followed (Paris, 1927); and two years later *La Pittura Bizantina* (Rome, 1929). In 1931 Muratoff published *La Sculpture Gothique*; and four years later his last serious study in art history: *Fra Beato Angelico* (Rome, 1935). During his sojourn in Paris, Muratoff was one of the founders of the society *Icone*.

Muratoff's *violon d'Ingres* was, perhaps, his taste for imaginative writing. Between 1912 and 1926 he published a number of novels and volumes of short stories and he wrote three plays. His imaginative work is admired by his contemporaries but he failed to achieve any popular success.

After 1935 he devoted himself seriously to historical research. His history of the Russian Army in the First World War remained unfinished. The first volume in MS is undoubtedly an original contribution to the detailed history of the Russian attitude during the preliminary stages of the conflict. A history of the Russo-Turkish campaigns on the Caucasian frontier (on which he was working for many years in collaboration with an English friend) will be published shortly in Cambridge. His last study on early Anglo-Russian relations remains in the form of MS and voluminous notes.

Paul Paulovich had that integrity of purpose which is most admirable in a scholar. He was enthusiastic, industrious, and scrupulously careful. And he had what seemed a flair but which was perhaps a marvellous perception. This combined with the more pedestrian qualities, amounts to genius. His style was detached, slightly sardonic. Yet in the lonely life which he led for some years he seemed to come to love his characters. « Old Meyrick » — and he would begin to talk affectionately of a seventeenth century English Ambassador. And « Alexey Mihailovich was not a bad fellow. He was rather a serious man ». This was the most flattering comment he could make on anyone, living or dead.

Paul Paulovich had courage in high degree but this is a merit not uncommon in Russians. He was brave and enduring. Loyalty

and honesty, rare qualities, were his. They went with a superb contempt of the trivial and the pretentious which did not always help him in his worldly life. Most extraordinary was his competence even in the failing health of his last years. He learnt to speak and write English when he had passed sixty. Living among countrymen, he took up gardening during his last three years and came to be respected for his ability and knowledge in that difficult art.

Paul Paulovich was a small man, but erect and strongly built. There was always in this old scholar something of the brisk self-control of the military man. When his interest was aroused, he would move with short quick steps — his head thrust forward. The prominent nose seemed to be always peering ; the eyes, gleaming and keen, missed no movement of the human features, no flicker of a bird in the orchard. He had a habit of drawing up his upper lip, when exasperated, and hissing through his teeth. This, and a curious deprecating jerk of the hand, recalled perhaps his remote Tartar origin.

It was strange that « the old Professor », coming late and suddenly into the Irish countryside, gained such an ascendancy over the labourers and farmers who were his neighbours. He was alone in « the big house » when he died, and the priest and the doctor came to bury him in the village church. A hundred farmers left their fields to follow his funeral and laid him in the black earth with tender hands. But then the Irish have a traditional respect for learned men and the Irish peasant still loves « a fine gentleman ».

W. E. D. ALLEN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XX (1950)

Articles

	Pages
H. Berberian, Les Arméniens ont-ils acheté l'une des portes de Sainte-Sophie?	5-12
A. Bon. Le problème slave dans le Péloponèse à la lumière de l'archéologie	13-20
M.-L. Concasty. Le fonds « Supplément grec » du département des manuscrits de la bibliothèque nationale de Paris	21-26
E. Demougeot. Note sur la politique orientale de Stilicon, de 405 à 407.	27-37
E. Honigmann. Neronias-Irenopolis in Eastern Cilicia.	39-61
E. Honigmann. Une liste inédite des pères de Nicée : *cod. Vatic. gr.* 1587, fol. 355*r*-357*v*	63-71
R. Janin. Les ports de Constantinople sur la Propontide	73-79
A. Maricq. Le manuscrit d'Eustathe de Thessalonique : « La prise de Thessalonique en 1185 »	81-87
M. Mathieu. Une source négligée de la bataille de Mantzikert : les « Gesta Roberti Wiscardi » de Guillaume d'Apulie	89-103
T. B. Mitford. Some New Inscriptions from Early Christian Cyprus	105-175
L. Œconomos. Remarques sur trois passages de trois historiens grecs du moyen-âge	177-183
A. Philipsborn. La compagnie d'ambulanciers « parabalani » d'Alexandrie	185-190
M. Richard. Ἀπὸ φωνῆς	191-222
S. Salaville. Pour un répertoire des néo-saints de l'église orientale	223-237
S. M. Stern. An Embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimid Caliph al-Muʿizz	239-258
S. Trenkner. Les aventures de Šarkān-Charzanis dans le folklore grec antique	259-266

Chronique

P. Wittek. Notes sur la Tughra ottomane 267-293
E. Honigmann. Un évêque d'Adoulis au concile de Chalcédoine ? 295-301
F. Dölger. Die Johannes-Damaskenos-Ausgabe des byzantinischen Instituts Scheyern 303-314
A. Dain. La tradition des stratégistes byzantins . . . 315-316
A. Maricq. Noms de monnaies ou noms de vases dans la *Nov. Just.* 105, 2 ? 317-326
Bibliographie de Germaine Rouillard (1888-1946) . . . 327-336

Comptes Rendus

A. Vasiliev, Justin the First, par *E. Honigmann.* . 337-351
S. Trenkner, Le style *kai* dans le récit attique oral, par *R. Goossens* 352-354
S. Andriotis. Le dialecte de Farassa, par *R. M. Dawkins* 354-364
B. Pruche. Basile de Césarée, Traité du Saint-Esprit, par Dom *D. Amand* 364-375
L. Bréhier. Les institutions de l'empire byzantin, livre III, ch. VI, par *R. H. Dolley* 375-377
Revue des Études byzantines, t. 7, fasc. 1 (1949) et 2 (1950), par *H. Grégoire* 378
A. Mirambel. Anthologie de la prose néo-hellénique (1884-1948), par *Marguerite Mathieu* . . . 378-380

Notes et Informations

F. Dölger. Deutsche Arbeitsgemeinschaft zur Förderung der byzantinischen Studien 381-382
Cl. Mondésert, S.J. La collection « Sources chrétiennes ». 382-385
A. Maricq. Un « comte de Brabant » à la première Croisade 386-387

Nécrologie

P. Goubert, S.J., Missionnaire et savant : P. Guillaume de Jerphanion, membre de l'Institut de France (1877-1948) 389-396
W. E. D. Allen. Paul Paulovitch Muratoff (1881-1950) 397-400

TABLE DES PLANCHES

A. Maricq. Le manuscrit d'Eustathe de Thessalonique : « La prise de Thessalonique en 1185 ».

PLANCHE I. — Le début du texte : *Cod. Basil. A. III* 20, f° 221 b. 82-83

L. Œconomos. Remarques sur trois passages de trois historiens grecs du moyen âge.

PLANCHE I. — Kubilaï écoutant Marco Polo . . 178-179

P. Wittek. Notes sur la Tughra ottomane.

PLANCHE I. — 1. Orkhan (1324). — 2. Murad Ier (1366). — 3. Bayezid Ier (1389-1402) [reconstitution]. — 4. Sulayman Čelebi (1404). — 5. Mehmed Ier (1417) [reconstitution]. — 6. Murad II (1426). — 7. Murad II (1442). — 8. Mehmed II (1446). — 9. Mehmed II (1456) 266-267

PLANCHE II. — 1. Orkhan (1348). — 2. Mehmed Ier (1417). — 3. Prince Murad (1417). — 4. Qaramanoghlu Ibrahim (1432). — 5. Qaramanoghlu Pir Ahmed (1465) — 6. Uzun Hasan (1463). — 7. Seldjouks de Roûm (1248). — 8. Qaytbay (1487) . . . 282-283